



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

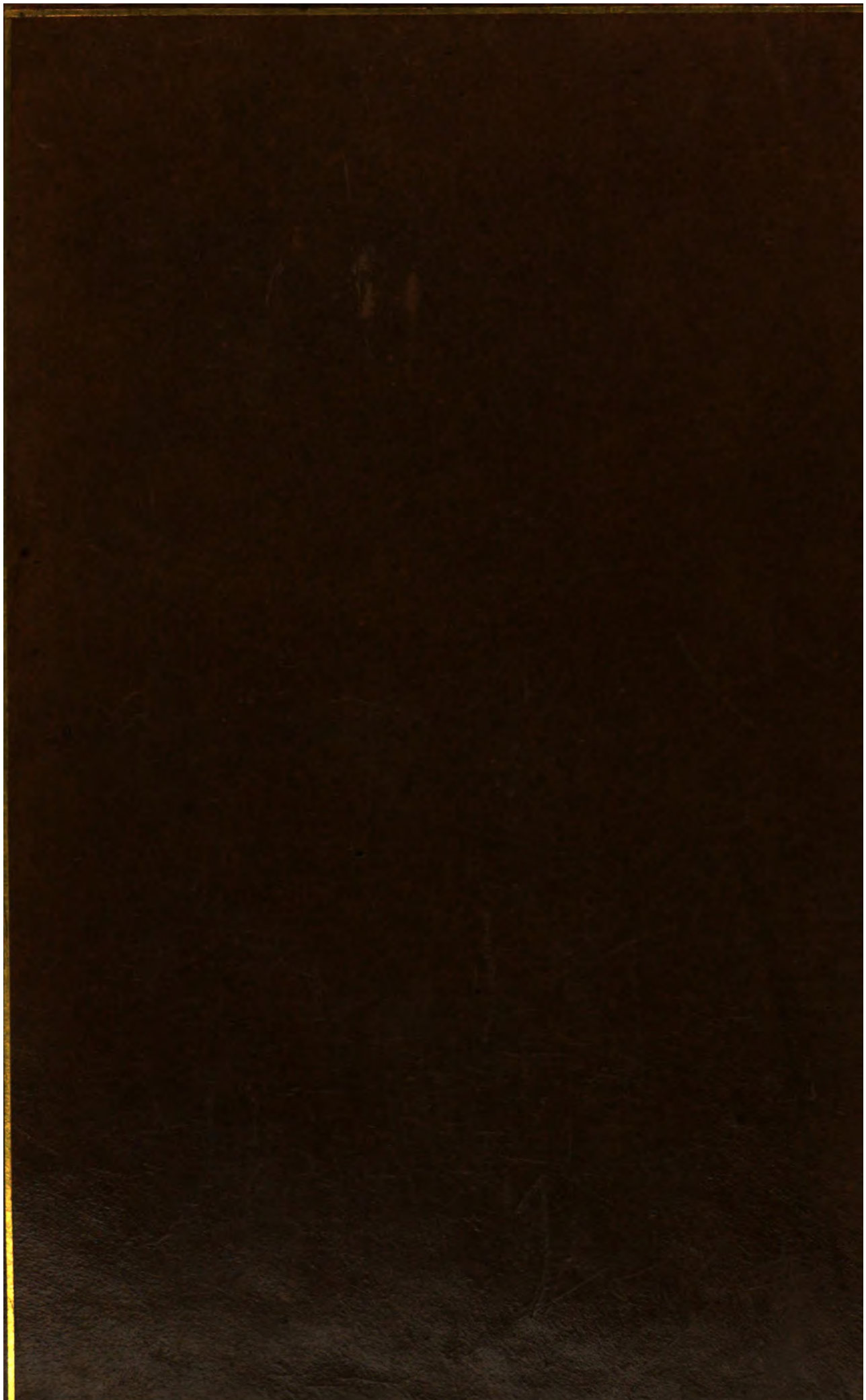
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

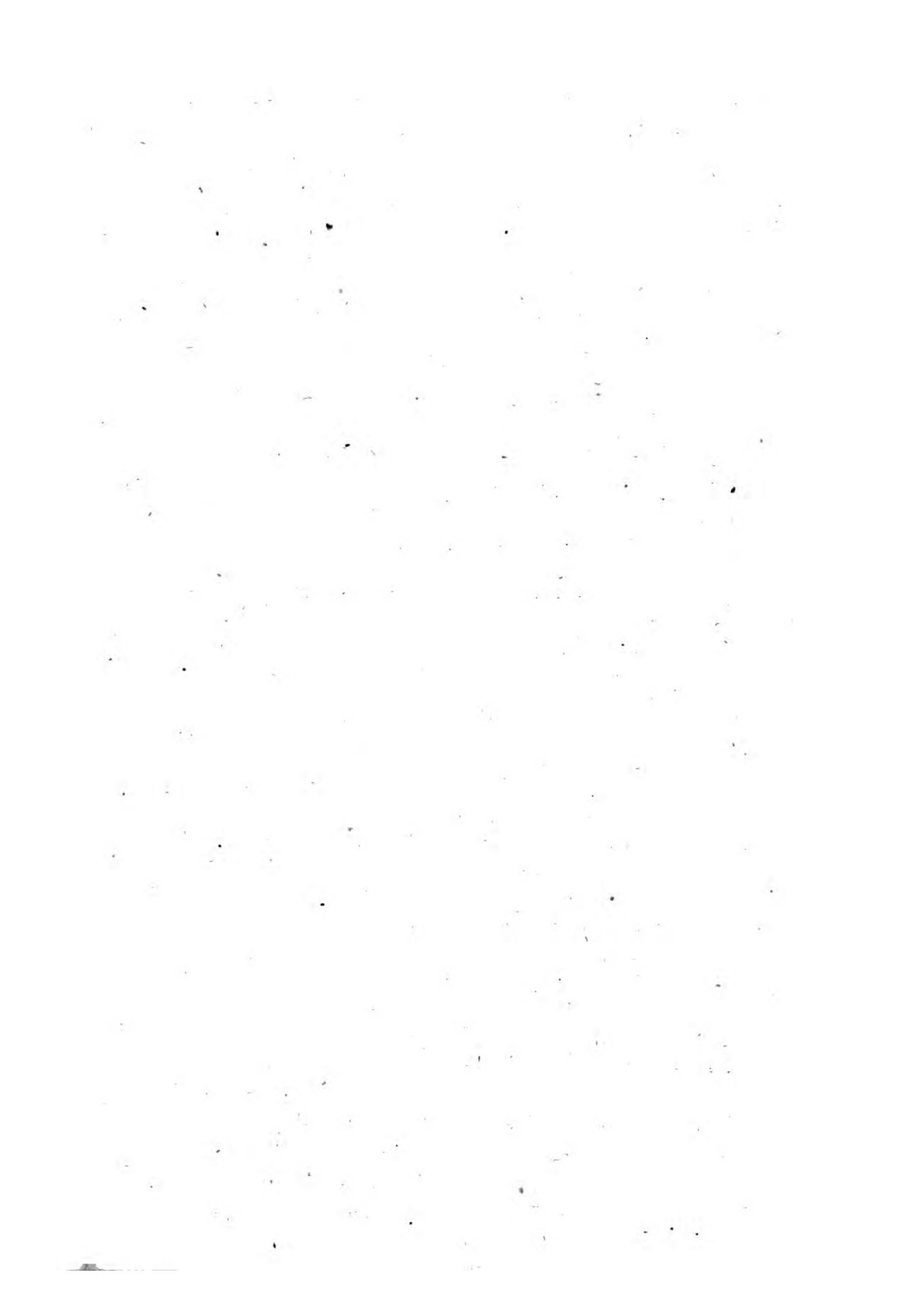




~~FF 18 (F. 18)~~



VI. 1785/2 (18)

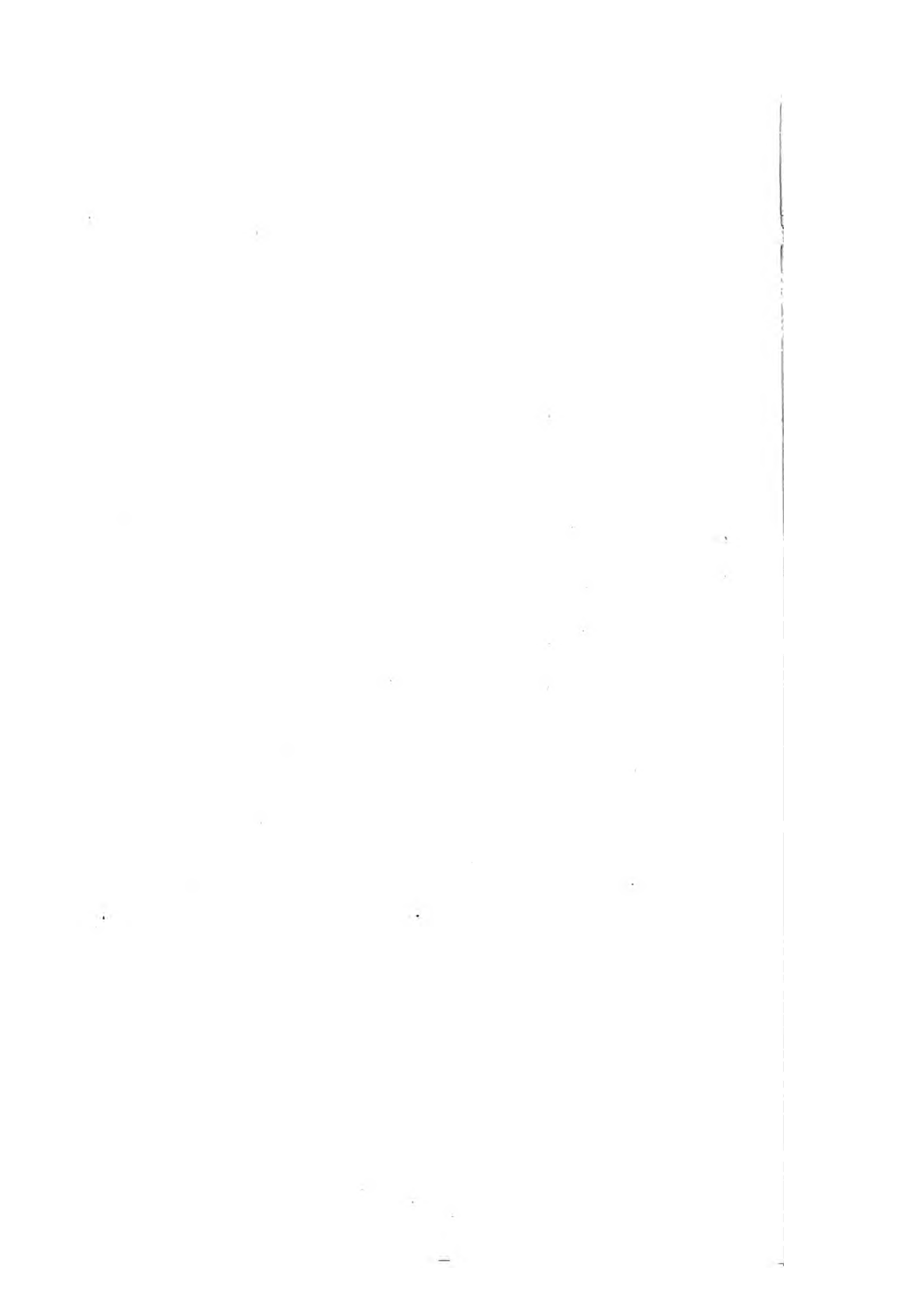


O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.



O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

TOME DIX-HUITIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-
TYPOGRAPHIQUE.

1 7 8 5.



E S S A I
S U R
L E S M O E U R S
E T
L'ESPRIT DES NATIONS,
ET SUR LES PRINCIPAUX FAITS
DE L'HISTOIRE,
DEPUIS CHARLEMAGNE
JUSQU'A LOUIS XIII.

Essai sur les mœurs, &c. Tome III.

A

E S S A I
S U R L E S M O E U R S
E T L'ESPRIT DES NATIONS,

ET SUR LES PRINCIPAUX FAITS DE L'HISTOIRE,
DEPUIS CHARLEMAGNE JUSQU'A LOUIS XIII.

C H A P I T R E C X.

*Du pape Alexandre VI & du roi Louis XII. Crimes
du pape & de son fils. Malheurs du faible Louis XII.*

LE pape *Alexandre VI* avait alors deux grands objets ; celui de joindre au domaine de Rome tant de terres qu'on prétendait en avoir été démembrées, & celui de donner une couronne à son fils *César Borgia*. Le scandale de ses amours & les horreurs de sa conduite ne lui ôtaient rien de son autorité. On ne vit point le peuple se révolter contre lui dans Rome. Il était accusé par la voix publique d'abuser de sa propre fille *Lucrece* qu'il enleva successivement à trois maris, dont il fit assassiner le dernier (*Alfonse d'Arragon*) pour la donner enfin à l'héritier de la maison d'Est. Ces noces furent célébrées au Vatican par la plus infame réjouissance que la débauche ait jamais inventée, & qui ait effrayé la pudeur. Cinquante

Noces ince-
tueuses : jeux
abominables.

4 D'ALEXANDRE VI

courtifanes nues dansèrent devant cette famille incestueuse, & des prix furent donnés aux mouvemens les plus lascifs. Les enfans de ce pape, le duc de *Gandie* & *César de Borgia* alors diacre, archevêque de Valence en Espagne & cardinal, avaient passé publiquement pour se disputer la jouissance de leur sœur *Lucrece*. Le duc de *Gandie* fut assassiné dans Rome: la voix publique imputa ce meurtre au cardinal *Borgia*, & *Guichardin* n'hésite pas à l'en accuser. Le mobilier des cardinaux appartenait après leur mort au pontife; & il y avait de fortes présomptions qu'on avait hâté la mort de plus d'un cardinal dont on avait voulu hériter. Cependant le peuple romain était obéissant, & toutes les puissances recherchaient *Alexandre VI*.

Louis XII
vertueux,
allié d'un
Pape fouillé
de crimes.

Louis XII, roi de France, successeur de *Charles VIII*, s'empresse plus qu'aucun autre à s'allier avec ce pontife. Il en avait plus d'une raison. Il voulait se séparer par un divorce de sa femme, fille de *Louis XI*, avec laquelle il avait consommé son mariage, & qui avait vécu avec lui vingt-deux années, mais sans en avoir d'enfans. Nul droit, hors le droit naturel, ne pouvait autoriser ce divorce; mais le dégoût & la politique le rendaient nécessaire.

Année de Bretagne, veuve de *Charles VIII*, conservait pour *Louis XII* l'inclination qu'elle avait sentie pour le duc d'Orléans; & s'il ne l'épousait pas la Bretagne échappait à la France. C'était un usage ancien mais dangereux de s'adresser à Rome, soit pour se marier avec ses parentes, soit pour répudier sa femme; car de tels mariages ou de tels divorces étant souvent nécessaires à l'Etat, la tranquillité d'un royaume

dépendait donc de la manière de penser d'un pape, souvent ennemi de ce royaume.

L'autre raison qui liait *Louis XII* avec *Alexandre VI*, c'était ce droit funeste qu'on voulait faire valoir sur les Etats d'Italie. *Louis XII* revendiquait le duché de Milan parce qu'il comptait parmi ses grand'mères une sœur d'un *Visconti*, lequel avait eu cette principauté. On lui opposait la prescription de l'investiture que l'empereur *Maximilien* avait donnée à *Louis le Maire*, dont même cet empereur avait épousé la nièce.

Le droit public féodal toujours incertain ne pouvait être interprété que par la loi du plus fort. Ce duché de Milan, cet ancien royaume des Lombards, était un fief de l'Empire. On n'avait point décidé si ce fief était mâle ou femelle, si les filles devaient en hériter. L'aïeule de *Louis XII*, fille d'un *Visconti* duc de Milan, n'avait eu par son contrat de mariage que le comté d'Ast. Ce contrat de mariage fut la source des malheurs de l'Italie, des disgrâces de *Louis XII*, & des malheurs de *François I*. Presque tous les Etats d'Italie ont flotté ainsi dans l'incertitude, ne pouvant ni être libres ni décider à quel maître ils devaient appartenir.

Duché de Milan, cause des malheurs de la France.

Les droits de *Louis XII* sur Naples étaient les mêmes que ceux de *Charles VIII*.

Le bâtard du pape, *César de Borgia*, fut chargé d'apporter en France la bulle du divorce, & de négocier avec le roi sur tous ces projets de conquête. *Borgia* ne partit de Rome qu'après être assuré du duché de Valentinois, d'une compagnie de cent hommes d'armes, & d'une pension de vingt mille livres que lui donnait *Louis XII*, avec promesse de faire épouser

Bâtard du pape apporté à *Louis XII* permission d'un divorce.

6 D'ALEXANDRE VI

à cet archevêque la sœur du roi de Navarre. *César Borgia*, tout diacre & archevêque qu'il était, passa donc à l'état séculier, & son père le pape donna en même temps dispense à son fils & au roi de France, à l'un pour quitter l'Eglise, à l'autre pour quitter sa femme. On fut bientôt d'accord. *Louis XII* prépara une nouvelle descente en Italie.

Il avait pour lui les Vénitiens, qui devaient partager une partie des dépouilles du Milanais. Ils avaient déjà pris le Bressan & le pays de Bergame: ils voulaient au moins le Crémonais, sur lequel ils n'avaient pas plus de droit que sur Constantinople.

L'empereur *Maximilien* qui eût dû défendre le duc de Milan oncle de sa femme & son vassal, contre la France son ennemie naturelle, n'était alors en état de défendre personne. Il se soutenait à peine contre les Suisses, qui achevaient d'ôter à la maison d'*Autriche* ce qui lui restait dans leurs pays. *Maximilien* joua donc en cette conjoncture le rôle forcé de l'indifférence.

Louis XII termina tranquillement quelques discussions avec le fils de cet empereur, *Philippe le beau*, père de *Charles-Quint*, maître des Pays-Bas; & ce *Philippe le beau* rendit hommage en personne à la France pour les comtés de Flandre & d'Artois. Le chancelier *Gui de Rochefort* reçut dans Arras cet hommage. Il était assis & couvert, tenant entre ses mains les mains jointes du prince, qui découvert, sans armes & sans ceinture, prononça ces mots: *Je fais hommage à monsieur le roi pour mes pairies de Flandre & d'Artois, &c.*

Louis XII
introduit la
véralité des
emplois.

Louis XII ayant d'ailleurs renouvelé les traités de *Charles VIII* avec l'Angleterre, assuré de tous côtés;

du moins pour un temps, fait passer les Alpes à son armée. Il est à remarquer qu'en entreprenant cette guerre, loin d'augmenter les impôts il les diminua, & que cette indulgence commença à lui faire donner le nom de *père du peuple*. Mais il vendit plusieurs offices qu'on nomme royaux, & surtout ceux des finances. (1) N'eût-il pas mieux valu établir des impôts également répartis, que d'introduire la vénalité honteuse des charges dans un pays dont il voulait être le père? Cet usage de mettre des emplois à l'encan venait d'Italie : on a vendu long-temps à Rome les places de la chambre apostolique, & ce n'est que de nos jours que les papes ont aboli cette coutume.

L'armée que *Louis XII* envoya au-delà des Alpes n'était guère plus forte que celle avec laquelle *Charles VIII* avait conquis Naples. Mais ce qui doit paraître étrange, c'est que *Louis le Maire*, simple duc de Milan, de Parme & de Plaisance, & seigneur de Gènes, avait une armée tout aussi considérable que le roi de France.

On vit encore ce que pouvait *la furia française* 1499. contre la sagacité italienne. L'armée du roi s'empara en vingt jours de l'Etat de Milan & de celui de Gènes, tandis que les Vénitiens occupèrent le Crémonais.

(1) On ne vit alors dans la vente de ces offices qu'un moyen d'avoir de l'argent : il en fut de même lorsque *François I* vendit les charges de judicature, lorsque *Henri III* vendit les maîtrises dans les arts & métiers. Mais dans la suite on s'est avisé de faire l'apologie de ces usages honteux ou tyranniques, de les regarder comme de belles institutions politiques, liées avec l'esprit de la nation & avec la constitution de l'Etat.

8 D'ALEXANDRE VI

Il entre dans
Milan.

Louis XII, après avoir pris ces belles provinces par ces généraux, fit son entrée dans Milan : il y reçut les députés de tous les Etats d'Italie en homme qui était leur arbitre. Mais à peine fut-il retourné à Lyon que la négligence qui fuit presque toujours la fougue, fit perdre aux Français le Milanais comme ils avaient perdu Naples. *Louis le Maure* dans cet établissement passager payait un ducat d'or pour chaque tête de Français qu'on lui portait. Alors *Louis XII* fit un nouvel effort. *Louis de la Trimouille* va réparer les fautes qu'on avait faites. On rentre dans le Milanais. Les Suiffes, qui depuis *Charles VIII* fesaient usage de leur liberté pour se vendre à qui les payait, étaient à la fois en grand nombre dans l'armée française & dans la milanaise. Il est remarquable que les ducs de Milan furent les premiers princes qui prirent des Suiffes à leur folde. *Marie Sforze* avait donné cet exemple aux souverains.

*Louis le
maure trahi,
et méritant
de l'être.*

1500.

Quelques capitaines de cette nation, si ressemblante jusqu'alors aux anciens Lacédémoniens par la liberté, l'égalité, la pauvreté & le courage, flétrirent sa gloire par l'amour de l'argent. Ils gardaient dans Novare le duc de Milan qui leur avait confié sa personne préférablement aux Italiens. Mais loin de mériter cette confiance, ils composèrent avec les Français. Tout ce que *Louis le Maure* put en obtenir, ce fut de sortir avec eux habillé à la suisse & une halberde à la main. Il parut ainsi à travers les haies des foldats français : mais ceux qui l'avaient vendu le firent bientôt reconnaître. Il est pris, conduit à Pierre-en-Scise, de-là dans la même tour de Bourges où *Louis XII* lui-même avait été en prison ; enfin

transféré à Loches où il vécut encore dix années, non dans une cage de fer comme on le croit communément, mais servi avec distinction, & se promenant les dernières années à cinq lieues du château.

Louis XII, maître du Milanais & de Gènes, veut encore avoir Naples; mais il devait craindre ce même *Ferdinand le catholique* qui en avait déjà chassé les Français.

Ainsi qu'il s'était uni avec les Vénitiens pour conquérir le Milanais dont ils partagèrent les dépouilles, il s'unit avec *Ferdinand* pour conquérir Naples. Le roi catholique alors aima mieux dépouiller sa maison que la secourir. Il partagea par un traité avec la France ce royaume où régnait *Frédéric*, le dernier roi de la branche bâtarde d'*Arragon*. Le roi catholique retient pour lui la Pouille & la Calabre: le reste est destiné pour la France. Le pape *Alexandre VI*, allié de *Louis XII*, entre dans cette conjuration contre un monarque innocent son feudataire, & donne aux deux rois l'investiture qu'il avait donnée au roi de Naples. Le roi catholique envoie ce même général *Gonsalve de Cordoue* à Naples, sous prétexte de défendre son parent, & en effet pour l'accabler. Les Français arrivent par mer & par terre. Il faut avouer que dans cette conquête de Naples, il n'y eut qu'injustice perfidie & bassesse; mais l'Italie ne fut pas gouvernée autrement pendant plus de six cents années.

Injustices
horribles &
communes.

Les Napolitains n'étaient point dans l'habitude de combattre pour leurs rois. L'infortuné monarque, trahi par son parent, pressé par les armes françaises,

dénué de toute ressource, aima mieux se remettre dans les mains de *Louis XII* qu'il crut généreux, que dans celles du roi catholique qui le traitait avec tant de perfidie. Il demande aux Français un passeport pour sortir de son royaume. Il vient en France avec cinq galères, & là il reçoit une pension du roi de cent vingt mille livres de notre monnaie d'aujourd'hui : étrange destinée pour un souverain !

Louis XII avait donc tout à la fois un duc de Milan prisonnier, un roi de Naples suivant sa cour & son pensionnaire. La république de Gènes était une de ses provinces. Le royaume peu chargé d'impôts était un des plus florissans de la terre. Il lui manquait seulement l'industrie du commerce & la gloire des beaux arts, qui étaient, comme nous le verrons, le partage de l'Italie.

CHAPITRE CXI.

Attentats de la famille d'Alexandre VI & de César de Borgia. Suite des affaires de Louis XII avec Ferdinand le catholique. Mort du Pape.

ALÉXANDRE VI faisait alors en petit ce que *Louis XII* exécutait en grand. Il conquérait les fiefs de la Romagne par les mains de son fils. Tout était destiné à l'agrandissement de ce fils ; mais il n'en jouit guère. Il travaillait sans y penser pour le domaine ecclésiastique.

Il n'y eut ni violence ni artifice ni grandeur de courage ni scélératesse que *César Borgia* ne mît en

usage. Il employa pour envahir huit ou dix petites villes, & pour se défaire de quelques petits seigneurs, plus d'art que les *Alexandre*, les *Gengis*, les *Tamerlan*, les *Mahomet* n'en mirent à subjuguier une grande partie de la terre. On vendit des indulgences pour avoir une armée. Le cardinal *Bembo* assure que dans les seuls domaines de Venise on en vendit pour près de seize cents marcs d'or. On imposa le dixième sur tous les revenus ecclésiastiques, sous prétexte d'une guerre contre les Turcs : & il ne s'agissait que d'une petite guerre aux portes de Rome.

D'abord on saisit les places des *Colonna* & des *Savelli* auprès de Rome. *Borgia* emporta par force & par adresse Forli, Faënza, Rimini, Imola, Piombino ; & dans ces conquêtes, la perfidie, l'assassinat, l'empoisonnement font une partie de ses armes. Il demande au nom du pape des troupes & de l'artillerie au duc d'*Urbain*. Il s'en sert contre le duc d'*Urbain* même, & lui ravit son duché. Il attire dans une conférence le seigneur de la ville de Camérino ; il le fait étrangler avec ses deux fils. Il engage par les plus grands sermens le duc de Gravina, *Oliverotto*, *Pagolo Vitelli* & un autre à venir traiter avec lui auprès de Sinigaglia. L'embuscade était préparée. Il fit massacrer impitoyablement *Vitelli* & *Oliverotto*. Pourrait-on penser que *Vitelli* en expirant suppliât son assassin d'obtenir pour lui auprès du pape son père une indulgence à l'article de la mort ? c'est pourtant ce que disent les contemporains. Rien ne montre mieux la faiblesse humaine & le pouvoir de l'opinion. Si *César Borgia* fût mort avant *Alexandre VI* du poison qu'on prétend qu'ils préparèrent à des cardinaux & qu'ils burent

Sacrilèges
& meurtres.

Excès de
superstition.

l'un & l'autre , il ne faudrait pas s'étonner que *Borgia* en mourant eût demandé une indulgence plénière au pontife son père.

Excès de
cruauté &
d'infamie.

Alexandre VI dans le même temps se faififfait des amis de ces infortunés & les fefait étrangler au château Saint-Ange. *Guicciardino* croit que le feigneur de Farneza, nommé *Aflor*, jeune homme d'une grande beauté, livré au bâtard du pape, fut forcé de fervir à fes plaifirs, & envoyé enfuite avec fon frère naturel au pape qui les fit périr tous deux par la corde. Le roi de France, père de fon peuple & honnête homme chez lui, favorisait en Italie ces crimes qu'il aurait puni dans fon royaume. Il s'en rendait le complice ; il abandonnait au pape ces victimes pour être fecondé par lui dans fa conquête de Naples. Ce qu'on appelle la politique, l'intérêt d'Etat, le rendit injufte en faveur d'*Alexandre VI*. Quelle politique, quel intérêt d'Etat, de feconder les atrocités d'un fcélérat qui le trahit bientôt après ! Et comment les hommes font gouvernés ! Un pape, & fon bâtard qu'on avait vu archevêque, fouillaient l'Italie de tous les crimes ; un roi de France qu'on a nommé père du peuple, les fecondait ; & les nations hébétées demeuraient dans le filence.

La deftinée des Français, qui était de conquérir Naples, était auffi d'en être chaffés. *Ferdinand le catholique*, ou *le perfide*, qui avait trompé le dernier roi de Naples fon parent, ne fut pas plus fidèle à *Louis XII*. Il fut bientôt d'accord avec *Alexandre VI* pour ôter au roi de France fon partage.

Gonsalve de Cordoue, qui mérita si bien le titre de *grand capitaine*, & non de *vertueux*, lui qui disait que *la toile d'honneur doit être grossièrement tissue*, trompa d'abord les Français & ensuite les vainquit. Il me semble qu'il y a eu souvent dans les généraux français beaucoup plus de ce courage que l'honneur inspire, que de cet art nécessaire dans les grandes affaires. Le duc de *Nemours*, descendant de *Clovis*, commandait les Français : il appela *Gonsalve* en duel. *Gonsalve* répondit en battant plusieurs fois son armée, & surtout à *Cérignola* dans la Pouille où *Nemours* fut tué avec quatre mille français. Il ne périt, dit-on, que neuf espagnols dans cette bataille ; preuve évidente que *Gonsalve* avait choisi un poste avantageux, que *Nemours* avait manqué de prudence, & qu'il n'avait que des troupes découragées. En vain le fameux chevalier *Bayard* soutint seul sur un pont étroit l'effort de deux cents ennemis qui l'attaquaient ; cet effort de valeur fut glorieux & inutile. On le comparait à *Horatius Cocles*, mais il ne combattait pas pour des Romains.

Français
battus.

1503.

Ce fut dans cette guerre qu'on trouva une nouvelle manière d'exterminer les hommes. *Pierre de Navarre*, soldat de fortune & grand général espagnol, inventa les mines dont les français éprouvèrent les premiers effets.

Mines
inventées.

La France cependant était alors si puissante que *Louis XII* put mettre à la fois trois armées en campagne & une flotte en mer. De ces trois armées, l'une fut destinée pour Naples, les deux autres pour le Roussillon & pour Fontarabie. Mais aucune de ces armées ne fit des progrès, & celle de Naples fut

bientôt entièrement dissipée, tant on opposa une mauvaise conduite à celle du *grand capitaine*. Enfin *Louis XII* perdit sa part du royaume de Naples sans retour.

1503.
Mort
d'Alexandre
VI.

Bientôt après, l'Italie fut délivrée d'*Alexandre VI* & de son fils. Tous les historiens se plaisent à transmettre à la postérité que ce pape mourut du poison qu'il avait destiné dans un festin à plusieurs cardinaux, trépas digne en effet de sa vie; mais le fait est bien peu vraisemblable. On prétend que dans un besoin pressant d'argent il voulut hériter de ces cardinaux; mais il est prouvé que *César Borgia* emporta cent mille ducats d'or du trésor de son père après sa mort: le besoin n'était donc pas réel. D'ailleurs, comment se méprit-on à cette bouteille de vin empoisonnée qui dit-on donna la mort au pape & mit son fils au bord du tombeau? Des hommes qui ont une si longue expérience du crime ne laissent pas lieu à une telle méprise. On ne cite personne qui en ait fait l'aveu; il paraît donc bien difficile qu'on en fût informé. Si quand le pape mourut cette cause de sa mort avait été sue, elle l'eût été par ceux-là même qu'on avait voulu empoisonner. Ils n'eussent point laissé un tel crime impuni: ils n'eussent point souffert que *Borgia* s'emparât paisiblement des trésors de son père. Le peuple, qui hait souvent ses maîtres & qui a de tels maîtres en exécration, tenu dans l'esclavage sous *Alexandre*, eût éclaté à sa mort: il eût troublé la pompe funèbre de ce monstre: il eût déchiré son abominable fils. Enfin le journal de la maison de *Borgia* porte que le pape âgé de soixante & douze ans fut attaqué d'une fièvre tierce,

qui bientôt devint continue & mortelle : ce n'est pas là l'effet du poison. On ajoute que le duc de *Borgia* se fit enfermer dans le ventre d'une mule. Je voudrais bien savoir de quel venin le ventre d'une mule est l'antidote. Et comment ce *Borgia* moribond serait-il allé au Vatican prendre cent mille ducats d'or ? Était-il enfermé dans sa mule quand il enleva ce trésor ?

Il est vrai qu'après la mort du pape il y eut du tumulte dans Rome. Les *Colonne* & les *Ursins* y rentrèrent en armes. Mais c'était dans ce tumulte même qu'on eût dû accuser solennellement le père & le fils de ce crime. Enfin le pape *Jules II*, mortel ennemi de cette maison, & qui eut long-temps le duc en sa puissance, ne lui imputa point ce que la voix publique lui attribue.

Mais d'un autre côté pourquoi le cardinal *Bembo*, *Guichardin*, *Paul Jove*, *Tomasi*, & tant de contemporains s'accordaient-ils dans cette étrange accusation ? d'où viennent tant de circonstances détaillées ? pourquoi nomme-t-on l'espèce de poison dont on se servit, qui s'appelait *cantarella* ? On peut répondre qu'il n'est pas difficile d'inventer quand on accuse, & qu'il fallait colorer de quelques vraisemblances une accusation si horrible ; que ces écrivains ne se faisaient pas scrupule de charger *Alexandre* d'un forfait de plus, & qu'on pouvait soupçonner cette dernière scélératesse lorsque tant d'autres étaient avérées.

Alexandre VI laissa dans l'Europe une mémoire plus odieuse que celle des *Néron* & des *Caligula*, parce que la faiblesse de son ministère le rendit plus coupable. Cependant c'est à lui que Rome dut sa

Voulut-il
empoisonner
neuf cardinaux ?

grandeur temporelle, & ce fut lui qui mit ses successeurs en état de tenir quelquefois la balance de l'Italie. Son fils perdit tout le fruit de ses crimes que l'Eglise recueillit. Presque toutes les villes dont il s'était emparé se donnèrent à d'autres dès que son père fut mort; & le pape *Jules II* le força bientôt après de lui rendre celles qui lui restaient. Il ne conserva rien de toute sa funeste grandeur. Tout fut pour le saint-siège, à qui sa scélératesse fut plus utile que ne l'avait été l'habileté de tant de papes soutenue des armes de la religion. Mais ce qui est singulier, c'est que cette religion ne fut pas attaquée alors: comme la plupart des princes, des ministres & des guerriers n'en avaient point du tout, les crimes des papes ne les inquiétaient pas. L'ambition effrénée ne faisait aucune réflexion à cette suite horrible de sacrilèges: on n'étudiait point, on ne lisait point. Le peuple hébété allait en pèlerinage. Les grands égorgaient & pillaient; ils ne voyaient dans *Alexandre VI* que leur semblable: & on donnait toujours le nom de saint-siège au siège de tous les crimes.

Machiavel prétend que les mesures de *Borgia* étaient si bien prises qu'il devait rester maître de Rome & de tout l'Etat ecclésiastique après la mort de son père, mais qu'il ne pouvait pas prévoir que lui-même serait aux portes du tombeau dans le temps qu'*Alexandre* y descendrait. Amis, ennemis, alliés, parens, tout l'abandonna en peu de temps; on le trahit comme il avait trahi tout le monde. *Gonsalve de Cordoue*, le grand capitaine, auquel il s'était confié, l'envoya prisonnier en Espagne. *Louis XII* lui ôta son duché de Valentinois & sa
pension

penſion. Enfin évadé de ſa priſon , il ſe réfugia dans la Navarre. Le courage , qui n'eſt pas une vertu , mais une qualité heureuſe , commune aux ſcélérats & aux grands-hommes , ne l'abandonna pas dans ſon aſile. Il ne quitta en rien ſon caractère ; il intrigua , il commanda l'armée du roi de Navarre ſon beau-frère , dans une guerre qu'il conſeilla pour dépoſſéder les vaffaux de la Navarre , comme il avait autrefois dépoſſédé les vaffaux de l'Empire & du ſaint-fiége. Il fut tué les armes à la main. Sa mort fut glorieuſe ; & nous voyons dans le cours de cette hiſtoire des ſouverains légitimes & des hommes vertueux périr par la main des bourreaux.

Mort du
bâtard du
pape.

CHAPITRE CXII.

Suite des affaires politiques de Louis XII.

IL eût été poſſible aux Français de reprendre Naples , de même qu'ils avaient repris le Milanais. L'ambition du premier miniſtre de *Louis XII* fut cauſe que cet Etat fut perdu pour toujours. Le cardinal *Chaumont d'Amboiſe* , archevêque de Rouen , tant loué pour n'avoir eu qu'un ſeul bénéfice , mais à qui la France , qu'il gouvernait en maître , tenait au moins lieu d'un ſecond , voulut en avoir un autre plus relevé. Il prétendit être pape après la mort d'*Alexandre VI* , & on eût été forcé de l'élire , s'il eût été auſſi politique qu'ambitieux. (2) Il avait des

Ambition
du cardinal
d'Amboiſe ,
plus loué que
louable.

(2) Il paraît que le cardinal avait de l'ambition & de l'avidité , & qu'il ne montra dans les affaires qu'une habileté très-médiocre. Mais comme

D'*Amboise* veut être pape. tréfors : les troupes qui devaient aller au royaume de Naples, étaient aux portes de Rome : mais les cardinaux italiens lui persuadèrent d'éloigner cette armée, afin que son élection en parût plus libre, & en fût plus valide. Il l'écarta, & alors le cardinal *Julien de la Rovère* fit élire *Pie III* qui mourut au bout de vingt-sept jours. Ensuite ce cardinal *Julien*, qu'on appelle *Jules II*, fut pape lui-même. Cependant la saison pluvieuse empêcha les Français de passer assez tôt le Garillan, & favorisa *Gonsalve de Cordoue*. Ainsi le cardinal d'*Amboise*, qui pourtant passa pour un homme sage, perdit à la fois la tiare pour lui, & Naples pour son roi.

1503.

Une seconde faute d'un autre genre qu'on lui a reprochée, fut l'incompréhensible traité de Blois, par lequel le conseil du roi démembra & détruisait d'un coup de plume la monarchie française. Par ce traité le roi donnait la seule fille qu'il eût d'*Anne de Bretagne* au petit-fils de l'empereur & du roi *Ferdinand d'Arragon* ses deux ennemis, à ce même prince qui fut depuis, sous le nom de *Charles-Quint*, si terrible à la France & à l'Europe. Qui croirait que sa dot devait être composée de la Bretagne entière, de la Bourgogne, & qu'on abandonnait Milan, Gènes, sur lesquels on céda ses droits? Voilà ce

il ne fut ni sanguinaire ni déprédateur, & fut tout qu'il fut souvent trompé, il a laissé la réputation d'un homme vertueux; réputation facile à obtenir dans le siècle des *Ferdinand* & des *Borgia*.

M. de *Voltaire* l'a peut-être trop loué dans la *Henriade*; le dernier des quatre vers où il en parle, est peut-être le seul qui soit rigoureusement vrai. Mais M. de *Voltaire*, encore très-jeune lorsqu'il fit la *Henriade*, parlait alors d'après l'opinion générale, & non d'après ses propres recherches sur l'histoire.

que *Louis XII* ôta à la France en cas qu'il mourût sans enfans mâles. On ne peut excuser un traité si extraordinaire, qu'en disant que le roi & le cardinal d'*Amboise* n'avaient nulle intention de le tenir, & qu'enfin *Ferdinand* avait accoutumé le cardinal d'*Amboise* à l'artifice. Mais quel artifice & quelle infamie ! On est réduit à imputer au bon *Louis XII* l'imbécillité ou la fraude.

Aussi les États-généraux, assemblés à Tours, réclamèrent contre ce projet funeste. Peut-être le roi, qui s'en repentait, eut-il l'habileté de se faire demander par la France entière ce qu'il n'osait faire de lui-même : peut-être céda-t-il par raison aux remontrances de la nation. L'héritière d'*Anne de Bretagne* fut donc ôtée à l'héritier de la maison d'Autriche & de l'Espagne, ainsi qu'*Anne* elle-même avait été ravie à l'empereur *Maximilien*. Elle épousa le comte d'Angoulême, qui fut depuis *François I*. La Bretagne deux fois unie à la France, & deux fois près de lui échapper, lui fut incorporée ; & la Bourgogne n'en fut point démembrée. 1506.

Une autre faute qu'on reproche à *Louis XII* fut de se liguier contre les Vénitiens ses alliés avec tous ses ennemis secrets. Ce fut un événement inoui jusqu'alors que la conspiration de tant de rois contre une république qui, trois cents années auparavant, était une ville de pêcheurs devenus d'illustres négociants.

C H A P I T R E C X I I I .

*De la ligue de Cambrai, & quelle en fut la suite.
Du pape Jules II, &c.*

LE pape *Jules II*, né à Savone, domaine de Gènes, voyait avec indignation sa patrie sous le joug de la France. Un effort que fit Gènes en ce temps-là, pour recouvrer son ancienne liberté, avait été puni par *Louis XII* avec plus de faste que de rigueur. Il était entré dans la ville l'épée nue à la main; il avait fait brûler en sa présence tous les privilèges de la ville; ensuite, ayant fait dresser son trône dans la grande place sur un échafaud superbe, il fit venir les Génois au pied de l'échafaud, qui entendirent leur sentence à genoux. Il ne les condamna qu'à une amende de cent mille écus d'or, & bâtit une citadelle qu'il appela *la bride de Gènes*.

Le pape qui, comme tous ses prédécesseurs, aurait voulu chasser tous les étrangers d'Italie, cherchait à renvoyer les Français au-delà des Alpes; mais il voulait d'abord que les Vénitiens s'unissent avec lui, & commençassent par lui remettre beaucoup de villes que l'Eglise réclamait. La plupart de ces villes avaient été arrachées à leurs possesseurs par le duc de Valentinois, *César Borgia*; & les Vénitiens, toujours attentifs à leurs intérêts, s'étaient emparés immédiatement après la mort d'*Alexandre VI*, de Rimini, de Faënza, de beaucoup de terres dans la Romagne, dans le Ferrarois, & dans le duché d'Urbain.

Ils voulurent retenir leurs conquêtes. *Jules II* se *Jules II*
veut accabler
les Vénitiens
par les Fran-
çais. servit alors contre Venise des Français mêmes contre lesquels il eût voulu l'armer. Ce ne fut pas assez des Français; il fit entrer toute l'Europe dans la ligue.

Il n'y avait guère de souverain qui ne pût Tous les
princes con-
tre Venise. redemander quelque territoire à cette république. L'empereur *Maximilien* avait des prétentions illimitées comme empereur : un fait très-intéressant qui n'a pas été connu à l'abbé *Dubos* dans son excellente histoire de *la ligue de Cambrai*, un fait qui nous paraît aujourd'hui très-extraordinaire, & qui pourtant ne l'était pas aux yeux de la chancellerie allemande, c'est que l'empereur *Maximilien* avait cité déjà le doge *Loredano* & tout le sénat de Venise à comparâître devant lui, & à demander pardon de n'avoir pas souffert qu'il passât par leur territoire avec des troupes, pour aller se faire couronner empereur à Rome. Le sénat n'ayant point obéi à ses sommations, la chambre impériale le condamna par contumace, & le mit au ban de l'Empire.

Il est donc évident qu'on regardait à Vienne les Vénitiens comme des vassaux rebelles, & que jamais la cour impériale ne se départit de ses prétentions sur presque toute l'Europe. S'il eût été aussi aisé de prendre Venise que de la condamner, cette république, la plus ancienne & la plus florissante de la terre, n'existerait plus. Le droit le plus sacré des hommes, la liberté, ce droit plus ancien que tous les empires, ne ferait qu'une rébellion. C'est-là un étrange droit public!

D'ailleurs Vérone, Vicence, Padoue, la Marche Trévifane, le Frioul, étaient à la bienfiance de

l'empereur. Le roi d'Arragon *Ferdinand le catholique* pouvait reprendre quelques villes maritimes dans le royaume de Naples, qu'il avait engagées aux Vénitiens. C'était une manière prompte de s'acquitter. Le roi de Hongrie avait des prétentions sur une partie de la Dalmatie. Le duc de Savoie pouvait aussi revendiquer l'île de Chypre, parce qu'il était allié de la maison de *Chypre* qui n'existait plus. Les Florentins, en qualité de voisins, avaient aussi des droits.

1508. Presque tous les potentats, ennemis les uns des autres, suspendirent leurs querelles pour s'unir ensemble à Cambrai contre Venise. Le Turc, son ennemi naturel, & qui était alors en paix avec elle, fut le seul qui n'accéda pas à ce traité. Jamais tant de rois ne s'étaient ligués contre l'ancienne Rome. Venise était aussi riche qu'eux tous ensemble. Elle se confia dans cette ressource, & surtout dans la désunion qui se mit bientôt entre tant d'alliés. Il ne tenait qu'à elle d'apaiser *Jules II*, principal auteur de la ligue; mais elle dédaigna de demander grâce, & osa attendre l'orage. C'est peut-être la seule fois qu'elle ait été téméraire.

Les excommunications, plus méprisées chez les Vénitiens qu'ailleurs, furent la déclaration du pape. *Louis XII* envoya un héraut d'armes annoncer la guerre au doge. Il redemandait le Crémonois, qu'il avait cédé lui-même aux Vénitiens, quand ils l'avaient aidé à prendre le Milanais. Il revendiquait le Bressan, Bergame, & d'autres terres.

Cette rapidité de fortune qui avait accompagné les Français dans les commencemens de toutes

leurs expéditions , ne se démentit pas. *Louis XII*, à la tête de son armée , détruisit les forces vénitiennes à la célèbre journée d'Agnadel près de la rivière d'Adda. Alors chacun des prétendants se jeta sur son partage. *Jules II* s'empara de toute la Romagne. Ainsi les papes , qui devaient , dit-on , à un empereur de France leurs premiers domaines , durent le reste aux armes de *Louis XII*. Ils furent alors en possession de presque tout le pays qu'ils occupent aujourd'hui.

Louis XII
ne sert qu'à
la grandeur
du pape.
1509.

Les troupes de l'empereur , s'avancant cependant dans le Frioul , s'emparèrent de Trieste , qui est resté à la maison d'*Autriche*. Les troupes d'Espagne occupèrent ce que Venise avait en Calabre. Il n'y eut pas jusqu'au duc de Ferrare & au marquis de Mantoue , autrefois général au service des Vénitiens , qui ne faussent leur proie. Venise passa de la témérité à la consternation. Elle abandonna elle-même ses villes de terre ferme , & leur remit non-seulement les serments de fidélité , mais l'argent qu'elles devaient à l'Etat ; & réduite à ses lagunes , elle implora la miséricorde de l'empereur *Maximilien* qui , se voyant heureux , fut inflexible.

Le sénat excommunié par le pape & opprimé par tant de princes n'eut alors d'autre parti à prendre que de se jeter entre les bras du Turc. Il députa *Louis Raimond* en qualité d'ambassadeur vers *Bazajet* ; mais l'empereur *Maximilien* ayant échoué au siège de Padoue , les Vénitiens reprirent courage , & contremandèrent leur ambassadeur. Au lieu de devenir tributaires de la porte ottomane , ils consentirent à demander pardon au pape *Jules II* , auquel ils

envoyèrent six nobles. Le pape leur imposa des pénitences comme s'il avait fait la guerre par ordre de DIEU, & comme si DIEU avait ordonné aux Vénitiens de ne pas se défendre.

Jules II, ayant rempli son premier projet d'agrandir Rome sur les ruines de Venise, songea au second; c'était de chasser les Barbares d'Italie.

Louis XII était retourné en France, prenant toujours, ainsi que *Charles VIII*, moins de mesures pour conserver, qu'il n'avait eu de promptitude à conquérir. Le pape pardonna aux Vénitiens qui, revenus de leur première terreur, résistaient aux armes impériales.

Jules II Enfin il se ligua avec cette même république contre
 veut chasser ces mêmes Français, après l'avoir opprimée par eux.
 les Français Il voulait détruire en Italie tous les étrangers les uns
 qui l'ont servi. par les autres; exterminer le reste, alors languissant,
 de l'autorité allemande, & faire de l'Italie un corps
 puissant dont le souverain pontife ferait le chef. Il
 n'épargna dans ces desseins ni négociations, ni argent,
 ni peines. Il fit lui-même la guerre; il alla à la
 tranchée; il affronta la mort. Nos historiens blâment
 son ambition & son opiniâtreté; il fallait aussi rendre
 justice à son courage & à ses grandes vues. C'était
 un mauvais prêtre, mais un prince aussi estimable
 qu'aucun de son temps.

Une nouvelle faute de *Louis XII* seconda les desseins de *Jules II*. Le premier avait une économie qui est une vertu dans le gouvernement ordinaire d'un Etat paisible, & un vice dans les grandes affaires.

Une mauvaise discipline fe fait confister alors toute la force des armées dans la gendarmerie qui combattait à pied comme à cheval. On n'avait pas fu faire encore une bonne infanterie française , ce qui était pourtant aisé , comme l'expérience l'a prouvé depuis ; & les rois de France soudoyaient des fantaffins allemands ou fuiffes.

On fait que les Suiffes furtout avaient contribué à la conquête du Milanais. Ils avaient vendu leur fang , & jufqu'à leur bonne foi , en livrant *Louis le maure*. Les cantons demandèrent au roi une augmentation de penfion ; *Louis* la refufa. Le pape profita de la conjoncture. Il les flatta , & leur donna de l'argent : il les encouragea par les titres qu'il leur prodigua de défenseurs de l'Eglife. Il fit prêcher chez eux contre les Français. Ils accouraient à ces sermons guerriers qui flattaient leurs paffions. C'était prêcher une croifade.

On voit que , par la bizarrerie des conjonctures , ces mêmes Français étaient alors les alliés de l'empire allemand , dont ils ont été fi souvent ennemis. Ils étaient de plus fes vaffaux. *Louis XII* avait donné pour l'investiture de Milan cent mille écus d'or à l'empereur *Maximilien* , qui n'était ni un allié puiffant ni un ami fidelle ; & comme empereur , il n'aimait ni les Français ni le pape.

Ferdinand le catholique , par qui *Louis XII* fut toujours trompé , abandonna la ligue de Cambrai , dès qu'il eut ce qu'il prétendait en Calabre. Il reçut du pape l'investiture pleine & entière du royaume de Naples. *Jules II* le mit à ce prix entièrement dans fes intérêts. Ainfi le pape , par fa politique , avait pour lui

les Vénitiens , les Suisses , les secours du royaume de Naples , ceux même de l'Angleterre ; & ce fut aux Français à soutenir tout le fardeau.

1510. *Louis XII* , attaqué par le pape , convoqua une assemblée d'évêques à Tours , pour savoir s'il lui était permis de se défendre , & si les excommunications du pape seraient valides. La postérité éclairée fera étonnée qu'on ait fait de telles questions ; mais il fallait alors respecter les préjugés du temps. Je ne puis m'empêcher de remarquer le premier cas de conscience qui fut proposé dans cette assemblée. Le président demanda *si le pape avait droit de faire la guerre , quand il ne s'agissait ni de religion ni du domaine de l'Eglise ;* & il fut répondu que non. Il est évident qu'on ne proposait pas ce qu'il fallait demander , & qu'on répondait le contraire de ce qu'il fallait répondre : car , en matière de religion & de possession ecclésiastique , si on s'en tient à l'Évangile , un évêque , loin de faire la guerre , ne doit que prier & souffrir ; mais , en matière de politique , un souverain de Rome peut & doit assurément secourir ses alliés & venger l'Italie ; & si *Jules* s'en était tenu là , il eût été un grand prince.

Cette assemblée française répondit plus dignement , en concluant qu'il fallait s'en tenir à la fameuse pragmatique sanction de *Charles VII* , ne plus envoyer d'argent à Rome , & en lever sur le clergé de France pour faire la guerre au pape chef romain de ce clergé français.

On commença par se battre vers Bologne & vers le Ferrarois. *Jules II* avait déjà enlevé Bologne aux *Bentivoglio* ; & il voulait s'emparer de Ferrare. Il

détruisait par ces invasions son grand dessein de chasser d'Italie les étrangers ; car Bologne & Ferrare appelaient nécessairement les Français à leur secours contre lui ; & après avoir voulu être le vengeur de l'Italie, il en devint l'oppresseur. Son ambition qui l'emportait, plongea l'Italie dans les calamités dont il eût été si glorieux de la tirer. Il préféra ses intérêts aux bienfaisances, au point de recevoir dans Bologne une nombreuse troupe de Turcs, arrivée avec les Vénitiens pour le défendre contre l'armée française commandée par *Chaumont d'Amboise* ; c'est *Paul Jove*, évêque de Nocéra, témoin oculaire, qui nous instruit de ce fait singulier. Les autres papes avaient armé contre les Turcs. *Jules* fut le premier qui se servit d'eux ; Il fit ce que les Vénitiens avaient voulu faire. On ne pouvait insulter davantage au christianisme, dont il était le premier pontife. On vit ce pape, âgé de soixante & dix ans, assiéger en personne la Mirandole ; aller le casque en tête à la tranchée ; visiter les travaux ; presser les ouvrages, & entrer en vainqueur par la brèche.

Le pape emploie jusqu'aux Turcs contre Louis XII.

Tandis que le pape, cassé de vieillesse, était sous les armes, le roi de France, encore dans la vigueur de l'âge, assemblait un concile. Il remuait la chrétienté ecclésiastique, & le pape la chrétienté guerrière. Le concile fut indiqué à Pise, où quelques cardinaux, ennemis du pape, se rendirent. Mais le concile du roi ne fut qu'une entreprise vaine, & la guerre du pape fut heureuse.

1511.

Louis XII convoque un concile contre le pape.

En vain on fit frapper à Paris quelques médailles, sur lesquelles *Louis XII* était représenté avec cette devise : *Perdam Babylonis nomen. Je détruirai jusqu'au nom*

de Babylone. Il était honteux de s'en vanter, quand on était si loin de l'exécuter ; & d'ailleurs, quel rapport de Paris à Jérusalem , & de Rome à Babylone ?

Les actions de courage les plus brillantes, souvent même des batailles gagnées, ne servent qu'à illustrer une nation, & non à l'agrandir, quand il y a dans le gouvernement politique un vice radical qui à la longue porte la destruction. C'est ce qui arriva aux Français en Italie. Le brave chevalier *Bayard* fit admirer sa valeur & sa générosité. Le jeune *Gaston de Foix* rendit à vingt-trois ans son nom immortel, en repoussant d'abord une armée de Suisses ; en passant rapidement quatre rivières ; en chassant le pape de

1512. Bologne ; en gagnant la célèbre bataille de Ravenne, où il acquit tant de gloire, & où il perdit la vie. Tous ces faits d'armes rapides étaient éclatants : mais le roi était éloigné, les ordres arrivaient trop tard, & quelquefois se contredisaient. Son économie, quand il fallait prodiguer l'or, donnait peu d'émulation. L'esprit de subordination était inconnu dans les troupes. L'infanterie était composée d'étrangers allemands, mercenaires peu attachés. La galanterie des Français, & l'air de supériorité qui convenait à des vainqueurs, irritait les Italiens humiliés & jaloux. Le coup fatal fut porté, quand l'empereur *Maximilien*, gagné enfin par le pape, fit publier les avocatoires impériaux, par lesquels tout soldat allemand, qui servait sous les drapeaux de France, devait les quitter, sous peine d'être déclaré traître à la patrie.

Les Suisses descendent aussitôt de leurs montagnes contre ces Français qui, au temps de la ligue de

Cambrai, avaient l'Europe pour alliée, & qui maintenant l'avaient pour ennemie. Ces montagnards se faisaient un honneur de mener avec eux le fils de ce duc de Milan *Louis le maure*, & d'expier, en couronnant le fils, la trahison qu'ils avaient faite au père.

Les Français, commandés par le maréchal de *Trivulce*, abandonnent l'une après l'autre toutes les villes qu'ils avaient prises du fond de la Romagne aux confins de la Savoie. Le fameux *Bayard* faisait de belles retraites : mais c'était un héros obligé de fuir. Il n'y eut que trois mois entre la victoire de Ravenne & la totale expulsion des Français. *Louis XII* eut encore une destinée plus triste que *Charles VIII*; car du moins les Français s'étaient ouvert une retraite glorieuse sous *Charles* par la bataille de Fornoue; mais sous *Louis* ils furent chassés par les seuls Suisses à la bataille de Novare. Ce fut le comble du malheur & de la honte. *Louis de la Trimouille* avait été envoyé avec une armée, pour conserver au moins les restes du Milanais qu'on perdait. Il assiégeait Novare : douze mille Suisses viennent l'attaquer avant qu'il se soit retranché. Ils se présentent sans canon, marchent droit au sien, & s'en emparent. Ils détruisent toute son infanterie, font fuir la gendarmerie, remportent une victoire complète, dont le président *Hénault* ne parle pas, & donnent à *Maximilien Sforze* le duché de Milan, que *Louis* avait tant disputé. Il eut la mortification de voir établi dans Milan par les Suisses le jeune *Maximilien Sforze*, fils du duc mort prisonnier dans ses Etats. Gènes, où il avait étalé la pompe d'un roi d'Asie, reprit sa liberté, & chassa deux fois

Affliction de
Louis XII.

30 JULES II CONTRE LOUIS XII.

les Français. Il ne resta rien à *Louis XII* au-delà des Alpes.

Voilà le fruit de tant de sang & de tant de trésors prodigués. Toutes ces négociations, toutes ces guerres eurent une fin malheureuse.

Les Suisses, devenus ennemis du roi, dont ils avaient été les fantassins mercenaires, vinrent au nombre de vingt mille mettre le siège devant Dijon. Paris même fut épouvanté. *Louis de la Trimouille*, gouverneur de Bourgogne, ne put les renvoyer qu'avec vingt mille écus comptant, une promesse de quatre cents mille au nom du roi, & sept otages qui en répondaient. Le roi ne voulut donner que cent mille écus, payant encore à ce prix leur invasion plus cher que leurs secours refusés. Mais les Suisses furieux de ne recevoir que le quart de leur argent, condamnèrent à la mort leurs sept otages. Alors le roi fut obligé de promettre non-seulement toute la somme, mais encore la moitié par-dessus. Les otages, heureusement évadés, sauvèrent au roi son argent, mais non pas sa gloire.

C H A P I T R E C X I V.

Suite des affaires de Louis XII. De Ferdinand le catholique, & de Henri VIII, roi d'Angleterre.

CETTE fameuse ligue de Cambrai, qui s'était d'abord tramée contre Venise, ne fut donc à la fin tournée que contre la France; & c'est à *Louis XII* qu'elle devint funeste. On voit qu'il y avait surtout

deux princes plus habiles que lui, *Ferdinand le catholique* & le pape. *Louis* n'avait été à craindre qu'un moment ; & il eut depuis le reste de l'Europe à craindre.

Tandis qu'il perdait Milan & Gènes, ses trésors & ses troupes, on le privait encore d'un rempart que la France avait contre l'Espagne. Son allié & son parent le roi de Navarre, *Jean d'Albret*, vit son Etat enlevé tout d'un coup par *Ferdinand le catholique*. Ce brigandage était appuyé d'un prétexte sacré. *Ferdinand* prétendait avoir une bulle du pape *Jules II*, qui excommuniait *Jean d'Albret*, comme adhérent du roi de France & du concile de Pise. La Navarre est restée depuis à l'Espagne, sans que jamais elle en ait été détachée.

Ferdinand le catholique, habile & non vertueux.

Pour mieux connaître la politique de ce *Ferdinand le catholique*, fameux par la religion & la bonne foi dont il parlait sans cesse, & qu'il viola toujours, il faut voir avec quel art il fit cette conquête. Le jeune *Henri VIII* roi d'Angleterre était son gendre. Il lui propose de s'unir ensemble pour rendre aux Anglais la Guienne, leur ancien patrimoine, dont ils étaient chassés depuis plus de cent ans. Le jeune roi d'Angleterre ébloui, envoie une flotte en Biscaye. *Ferdinand* se sert de l'armée anglaise pour conquérir la Navarre, & laisse les Anglais retourner ensuite chez eux, sans avoir rien tenté sur la Guienne, dont l'invasion était impraticable. C'est ainsi qu'il trompa son gendre, après avoir successivement trompé son parent le roi de Naples, & le roi *Louis XII*, & les Vénitiens, & les papes. On l'appelait en Espagne *le sage, le prudent* ; en Italie, *le pieux* ; en France & à Londres, *le perfide*.

1512.

Louis XII, qui avait mis un bon ordre à la défense de la Guienne, ne fut pas aussi heureux en Picardie. Le nouveau roi d'Angleterre, *Henri VIII*, prenait ce temps de calamité pour faire de ce côté une irruption en France, dont la ville de Calais donnait toujours l'entrée.

Maximilien,
stipendiaire
du roi d'An-
gleterre.

Ce jeune roi, bouillant d'ambition & de courage, attaqua seul la France, sans être secouru des troupes de l'empereur *Maximilien*, ni de *Ferdinand le catholique*, ses alliés. Le vieil empereur, toujours entreprenant & pauvre, servit dans l'armée du roi d'Angleterre, & ne rougit point d'en recevoir une paie de cent écus par jour. *Henri VIII*, avec ses seules forces, semblait près de renouveler les temps funestes de Poitiers & d'Azincourt. Il eut une victoire complète à la journée du Guinegaste, qu'on nomma *la journée des éperons*. Il prit Téroüane, qui à présent n'existe plus, & Tournai, ville de tout temps incorporée à la France, & le berceau de la monarchie française.

Louis XII
paie à *Henri*
VIII la paix
& sa sœur.

Louis XII, alors veuf d'*Anne de Bretagne*, ne put avoir la paix avec *Henri VIII* qu'en épousant sa sœur *Marie d'Angleterre*; mais au lieu que les rois, aussi bien que les particuliers, reçoivent une dot de leurs femmes, *Louis XII* en paya une. Il lui en coûta un million d'écus pour épouser la sœur de son vainqueur. Rançonné à la fois par l'Angleterre & par les Suisses, toujours trompé par *Ferdinand le catholique*, & chassé de ses conquêtes d'Italie par la fermeté de *Jules II*, il finit bientôt après sa carrière.

Gouverne-
ment de *Louis*
XII.

Comme il mit peu d'impôts, il fut appelé *père* par le peuple. Les héros dont la France était pleine, l'eussent aussi appelé leur père, s'il avait, en imposant
des

des tributs nécessaires , conservé l'Italie , réprimé les Suisses , secouru efficacement la Navarre , repoussé l'Anglais , & préservé la Picardie & la Bourgogne d'invasions plus ruineuses que ces impôts n'auraient pu l'être.

Mais s'il fut malheureux au dehors de son royaume , il fut heureux au dedans. On ne peut reprocher à ce roi que la vente des charges , laquelle ne s'étendit pas sous lui aux offices de judicature. Il en tira en dix-sept années de règne la somme de douze cents mille livres dans le seul district de Paris : mais les tailles , les aides furent modiques. Il eut toujours une attention paternelle à ne point faire porter au peuple un fardeau pesant. Il ne se croyait pas roi des Français , comme un seigneur l'est de sa terre , uniquement pour en tirer la substance. On ne connut de son temps aucune imposition nouvelle ; & lorsque *Fromenteau* présenta au dissipateur *Henri III* 1580. un état de comparaison de ce qu'on exigeait sous ce malheureux prince , avec ce qu'on avait payé sous *Louis XII* , on vit à chaque article une somme immense pour *Henri III* , & une modique pour *Louis* , si c'était un ancien droit ; mais quand c'était une taxe extraordinaire , il y avait à l'article *Louis XII* , néant ; & malheureusement cet état de ce qu'on ne payait pas à *Louis XII* & de ce qu'on exigeait sous *Henri III* , contient un gros volume.

Ce roi n'avait environ que treize millions de revenu , mais ces treize millions en valaient environ cinquante d'aujourd'hui. Les denrées étaient beaucoup moins chères , & l'Etat n'était pas endetté. Il n'est donc pas étonnant qu'avec ce faible revenu

Paris bien
différent de
ce qu'il est
aujourd'hui.

numéraire & une sage économie, il vécut avec splendeur & maintint son peuple dans l'abondance. Il avait soin que la justice fût rendue par-tout avec promptitude, avec impartialité & presque sans frais. on payait quarante fois moins d'épices qu'aujourd'hui. (a) Il n'y avait dans le bailliage de Paris que quarante-neuf sergens, & à présent il y en a plus de cinq cents. Il est vrai que Paris n'était pas la cinquième partie de ce qu'il est de nos jours : mais le nombre des officiers de justice s'est accru dans une bien plus grande proportion que Paris, & les maux inséparables des grandes villes ont augmenté plus que le nombre des habitans.

Il maintint l'usage ou étaient les parlemens du royaume de choisir trois sujets pour remplir une place vacante. Le roi nommait un des trois. Les dignités de la robe n'étaient données alors qu'aux avocats; elles étaient le prix du mérite ou de la réputation qui suppose le mérite. Son édit de 1499, éternellement mémorable, & que nos historiens n'auraient pas dû oublier, a rendu sa mémoire chère à tous ceux qui rendent la justice, & à ceux qui l'aiment. Il a ordonné par cet édit *qu'on suive toujours la loi, malgré les ordres contraires à la loi que l'importunité pourrait arracher du monarque.*

Le plan général suivant lequel vous étudiez ici l'histoire n'admet que peu de détails, mais de telles particularités, qui font le bonheur des Etats

(a) Sous Louis XV on n'en paya plus depuis 1771 : le chancelier de Maupeou, en abolissant l'infame vénalité des offices de judicature, introduite par le chancelier Duprat, supprima aussi l'opprobre des épices : mais la vénalité & les épices ont été rétablies en 1774.

& la leçon des bons princes , deviennent un objet principal.

Louis XII fut le premier des rois qui mit les laboureurs à couvert de la rapacité du foldat, & qui fit punir de mort les gendarmes qui rançonnaient le payfan. Il en couta la vie à cinq gendarmes, & les campagnes furent tranquilles. S'il ne fut ni un héros ni un grand politique , il eut donc la gloire plus précieuse d'être un bon roi ; & sa mémoire fera toujours en bénédiction à la postérité.

C H A P I T R E C X V.

De l'Angleterre & de ses malheurs après l'invasion de la France. De Marguerite d'Anjou, femme de Henri VI, &c.

LE pape *Jules II* au milieu de toutes les dissensions qui agitèrent toujours l'Italie , ferme dans le dessein d'en chasser tous les étrangers, avait donné au pontificat une force temporelle qu'il n'avait point eue jusqu'alors. Parme & Plaisance détachés du Milanais étaient joints au domaine de Rome du consentement de l'empereur même. *Jules* avait consommé son pontificat & sa vie par cette action qui honore sa mémoire. Les papes n'ont point conservé cet Etat. Le saint-siège était alors en Italie une puissance temporelle prépondérante. 1513.

Venise, quoiqu'en guerre avec *Ferdinand le catholique* roi de Naples, demeurait encore très-puissante. Elle résistait à la fois aux mahométans & aux chrétiens.

L'Allemagne était paisible ; l'Angleterre recommençait à être redoutable. Il faut voir d'où elle sortait, & où elle parvint.

L'aliénation d'esprit de *Charles VI* avait perdu la France ; la faiblesse d'esprit de *Henri VI* désola l'Angleterre.

1442. D'abord ses parens se disputèrent le gouvernement dans sa jeunesse, ainsi que les parens de *Charles VI* avaient tout bouleversé pour commander en son nom. Si dans Paris un duc de *Bourgogne* fit assassiner un duc d'*Orléans*, on vit à Londres la duchesse de *Glocester*, tante du roi, accusée d'avoir attenté à la vie de *Henri VI* par des sortilèges. Une malheureuse devinereffe & un prêtre imbécille ou scélérat, qui se disaient forciers, furent brûlés vifs pour cette prétendue conspiration. La duchesse fut heureuse de n'être condamnée qu'à faire une amende honorable en chemise, & à une prison perpétuelle. L'esprit de philosophie était alors bien éloigné de cette île : elle était le centre de la superstition & de la cruauté.

1444. La plupart des querelles des souverains ont fini par des mariages. *Charles VII* donna pour femme à *Henri VI* *Marguerite d'Anjou*, fille de ce *René d'Anjou* roi de Naples, duc de Lorraine, comte du Maine, qui avec tous ces titres était sans Etats, & qui n'eut pas de quoi donner la plus légère dot à sa fille. Peu de princesses ont été plus malheureuses en père & en époux. C'était une femme entreprenante, courageuse, inébranlable ; héroïne, si elle n'avait d'abord souillé ses vertus par un crime. Elle eut tous les talens du gouvernement, & toutes les vertus

Marguerite d'Anjou, héroïne ambitieuse.

guerrières, mais aussi elle se livra quelquefois aux cruautés & aux attentats que l'ambition, la guerre & les factions inspirent. Sa hardiesse & la pusillanimité de son mari, furent les premières sources des calamités publiques.

Elle voulut gouverner; & il fallut se défaire du duc de *Glocester*, oncle du roi, & mari de cette duchesse déjà sacrifiée à ses ennemis, & confinée en prison. On fait arrêter ce duc sous prétexte d'une conspiration nouvelle, & le lendemain il est trouvé mort dans son lit. Cette violence rendit le gouvernement de la reine, & le nom du roi odieux. Rarement les Anglais haïssent sans conspirer. Il se trouvait alors en Angleterre un descendant d'*Edouard III*, de qui même la branche était plus près d'un degré de la souche commune que la branche alors régnante. Ce prince était un duc d'*Yorck*: il portait sur son écu une *rose blanche*, & le roi *Henri VI* de la branche de *Lancastre* portait une *rose rouge*. C'est de là que vinrent ces noms fameux consacrés à la guerre civile.

Roses blanche et rouge.

Dans les commencemens des factions, il faut être protégé par un parlement, en attendant que ce parlement devienne l'esclave du vainqueur. Le duc d'*Yorck* accuse devant le parlement le duc de *Suffolk*, premier ministre & favori de la reine, à qui ces deux titres avaient valu la haine de la nation. Voici un étrange exemple de ce que peut cette haine. La cour, pour contenter le peuple, bannit d'Angleterre le premier ministre. Il s'embarque pour passer en France. Le capitaine d'un vaisseau de guerre garde-côte rencontre le vaisseau qui porte ce ministre;

Un capitaine de vaisseau fait trancher la tête au duc de *Suffolk*.

il demande qui est à bord : le patron dit qu'il mène en France le duc de *Suffolk*. Vous ne conduirez pas ailleurs celui qui est accusé par mon pays, dit le capitaine ; & sur le champ il lui fait trancher la tête. C'est ainsi que les Anglais en usaient en pleine paix. Bientôt la guerre ouvrit une carrière plus horrible.

Trois rois attaqués du cerveau.

1455.

1455.

Le roi *Henri VI* avait des maladies de langueur qui le rendaient, pendant des années entières, incapable d'agir & de penser. L'Europe vit dans ce siècle trois souverains que le dérangement des organes du cerveau plongea dans les plus extrêmes malheurs, l'empereur *Venceslas*, *Charles VI* de France, & *Henri VI* d'Angleterre. Pendant une de ces années funestes de la langueur de *Henri VI*, le duc d'*York* & son parti se rendent les maîtres du conseil. Le roi, comme en revenant d'un long assoupissement, ouvrit les yeux : il se vit sans autorité. Sa femme, *Marguerite d'Anjou*, l'exhortait à être roi : mais pour l'être, il fallut tirer l'épée. Le duc d'*York* chassé du conseil, était déjà à la tête d'une armée. On traîna *Henri* à la bataille de *Saint-Alban* ; il y fut blessé & pris, mais non encore détrôné. Le duc d'*York* son vainqueur le conduisit en triomphe à Londres ; & lui laissant le titre de roi, il prit pour lui-même celui de *protecteur*, titre déjà connu aux Anglais.

Henri VI, souvent malade & toujours faible, n'était qu'un prisonnier servi avec l'appareil de la royauté. Sa femme voulut le rendre libre pour l'être elle-même ; son courage était plus grand que ses malheurs. Elle lève des troupes comme on en levait dans ce temps-là, avec le secours des seigneurs de son

parti. Elle tire son mari de Londres, & devient la générale de son armée. Les Anglais en peu de temps virent ainsi quatre françaises conduire des soldats, la femme du comte de *Montfort* en Bretagne, la femme du roi *Edouard II* en Angleterre, la *Pucelle d'Orléans* en France, & *Marguerite d'Anjou*.

Quatre
femmes guer-
rières.

Cette reine rangea elle-même son armée en bataille, à la sanglante journée de Northampton, & combattit à côté de son mari. Le duc d'*York* son grand ennemi n'était pas dans l'armée opposée. Son fils aîné, le comte de *la Marche*, y faisait son apprentissage de la guerre civile contre le comte de *Warwick*, l'homme de ce temps-là qui avait le plus de réputation, esprit né pour ce temps de trouble, pétri d'artifice, & plus encore de courage & de fierté; propre pour une campagne & pour un jour de bataille; fécond en ressources, capable de tout, fait pour donner & pour ôter le trône selon sa volonté. Le génie du comte de *Warwick* l'emporta sur celui de *Marguerite d'Anjou*: elle fut vaincue. Elle eut la douleur de voir prendre prisonnier le roi son mari dans sa tente; & tandis que ce malheureux prince lui tendait les bras, il fallut qu'elle s'enfuit à toute bride avec son fils le prince de *Galles*. Le roi est reconduit pour la seconde fois par ses vainqueurs dans sa capitale, toujours roi & toujours prisonnier.

1460.

On convoqua un parlement, & le duc d'*York*, auparavant protecteur, demanda cette fois un autre titre. Il réclamait la couronne comme représentant *Edouard III*, à l'exclusion de *Henri VI* né d'une branche cadette. La cause du roi & de celui qui prétendait l'être fut solennellement débattue dans

la chambre des pairs. Chaque parti fournit ses raisons par écrit, comme dans un procès ordinaire. Le duc d'*Yorck*, tout vainqueur qu'il était, ne put gagner sa cause entièrement. Le parlement décida que *Henri VI* garderait le trône pendant sa vie, & que le duc d'*Yorck*, à l'exclusion du prince de *Galles*, ferait son successeur. Mais à cet arrêt on ajouta une clause qui était une nouvelle déclaration de trouble & de guerre; c'est que si le roi violait cette loi, la couronne dès ce moment ferait dévolue au duc d'*Yorck*.

Marguerite d'Anjou, général et soldat.

Marguerite d'Anjou vaincue, fugitive, éloignée de son mari, ayant contre elle le duc d'*Yorck* victorieux, Londres & le Parlement, ne perdit point courage. Elle courait dans la principauté de *Galles* & dans les provinces voisines, animant ses amis, s'en faisant de nouveaux, & formant une armée. On fait assez que ces armées n'étaient pas des troupes régulières, tenues long-temps sous le drapeau, & foudroyées par un seul chef. Chaque seigneur amenait ce qu'il pouvait d'hommes rassemblés à la hâte. Le pillage tenait lieu de provisions & de solde. Il fallait en venir bientôt à une bataille, ou se retirer. La reine se trouva enfin en présence de son grand ennemi le duc d'*Yorck*, dans la province de ce nom, près du château de Sandal. Elle était à la tête de dix-huit mille hommes. La fortune dans cette journée seconda son courage. Le duc d'*Yorck* vaincu mourut percé de coups. Son second fils *Rutland* fut tué en fuyant. La tête du père, plantée sur la muraille avec celles de quelques généraux, y resta long-temps comme un monument de sa défaite.

1461.

Marguerite victorieuse marche vers Londres pour délivrer le roi son époux. Le comte de *Warwick*, l'ame du parti d'*Yorck*, avait encore une armée dans laquelle il traînait *Henri* son roi & son captif à sa fuite. La reine & *Warwick* se rencontrèrent près de Saint-Alban, lieu fameux par plus d'un combat. La reine eut encore le bonheur de vaincre : elle goûta le plaisir de voir fuir devant elle ce *Warwick* si redoutable, & de rendre à son mari sur le champ de bataille sa liberté & son autorité. Jamais femme n'avait eu plus de succès & plus de gloire ; mais le triomphe fut court. Il fallait avoir pour soi la ville de Londres : *Warwick* avait su la mettre dans son parti. La reine ne put y être reçue, ni la forcer avec une faible armée. Le comte de *la Marche*, fils aîné du duc d'*Yorck*, était dans la ville, & respirait la vengeance. Le seul fruit des victoires de la reine fut de pouvoir se retirer en sûreté. Elle alla dans le nord d'Angleterre fortifier son parti, que le nom & la présence du roi rendait encore plus considérable. 1461.

Cependant *Warwick*, maître dans Londres, assemble le peuple dans une campagne aux portes de la ville, & lui montrant le fils du duc d'*Yorck* : *Lequel voulez-vous pour votre roi, dit-il, ou ce jeune prince ou Henri de Lancastre ?* Le peuple répondit *Yorck*. Les cris de la multitude tinrent lieu d'une délibération du parlement. Il n'y en avait point de convoqué pour lors, *Warwick* assemble quelques seigneurs & quelques évêques. Ils jugèrent que *Henri VI de Lancastre* avait enfreint la loi du parlement, parce que sa femme avait combattu pour lui. Le jeune *Yorck* fut donc reconnu roi dans Londres. 1461.

Henri VI
captif et dé-
trôné.

fous le nom d'*Edouard IV*, tandis que la tête de son père était encore attachée aux murailles d'Yorck, comme celle d'un coupable. On ôta la couronne à *Henri VI* qui avait été déclaré roi de France & d'Angleterre au berceau, & qui avait régné à Londres trente huit années, sans qu'on eût pu jamais lui rien reprocher que sa faiblesse.

*Marguerite
d'Anjou iné-
branlable.*

Sa femme à cette nouvelle rassembla dans le nord d'Angleterre jusqu'à soixante mille combattans. C'était un grand effort. Elle ne hasarda cette fois ni la personne de son mari, ni celle de son fils, ni la sienne. *Warwick* conduisit son jeune roi à la tête de quarante mille hommes contre l'armée de la reine. On se trouva en présence à Santon, vers les bords de la rivière d'Aire, aux confins de la province d'Yorck.

1461. Ce fut là que se donna la plus sanglante bataille qui ait dépeuplé l'Angleterre. Il y périt, disent les contemporains, plus de trente-six mille hommes. Il faut toujours faire attention que ces grandes batailles se donnaient par une populace effrénée, qui abandonnait pendant quelques semaines sa charrue & ses pâturages; l'esprit de parti l'entraînait. On combattait alors de près, & l'acharnement produisait ces grands massacres, dont il y a peu d'exemples depuis que des troupes réglées combattent pour de l'argent, & que les peuples oisifs attendent à quel vainqueur leurs blés appartiendront.

Warwick fut pleinement victorieux, le jeune *Edouard IV* affermi, & *Marguerite d'Anjou* abandonnée. Elle s'enfuit dans l'Ecosse avec son mari & son fils. Alors le roi *Edouard* fit ôter des murs d'Yorck la tête de son père pour y mettre celle des généraux

ennemis. Chaque parti dans le cours de ces guerres exterminait tour à tour, par la main des bourreaux, les principaux prisonniers. L'Angleterre était un vaste théâtre de carnage, où les échafauds étaient dressés de tous côtés sur les champs de bataille. La France avait été aussi malheureuse sous *Philippe de Valois*, sous *Jean*, sous *Charles VI*, mais elle le fut par les Anglais, qui sous leur *Henri VI* & jusqu'à leur *Henri VII* ne furent malheureux que par eux-mêmes.

C H A P I T R E C X V I.

D'Edouard IV. De Marguerite d'Anjou & de la mort de Henri VI.

L'INTREPIDE *Marguerite* ne perdit point courage. *Marguerite* passe la mer, & va chercher des secours. Mal secourue en Ecosse, elle passe en France à travers des vaisseaux ennemis qui couvraient la mer. *Louis XI* commençait alors à régner. Elle sollicita du secours; & quoique la fausse politique de *Louis* lui en refuse, elle ne se rebute point. Elle emprunte de l'argent, elle emprunte des vaisseaux; elle obtient enfin cinq cents hommes; elle se rembarque; elle essuie une tempête qui sépare son vaisseau de sa petite flotte: enfin elle regagne le rivage de l'Angleterre; elle y assemble des forces; elle affronte encore le sort des batailles; elle ne craint plus alors d'exposer sa personne, & son mari & son fils. Elle donne une nouvelle bataille vers Exham; mais elle la perd encore. Toutes les ressources lui manquent après cette défaite. Le mari fuit d'un côté, la femme & le fils

de l'autre , fans domestiques , fans secours , exposés à tous les accidens , & à tous les affronts. *Henri* dans sa suite tomba entre les mains de ses ennemis. On le conduisit à Londres avec ignominie , & on le renferma dans la tour. *Marguerite* moins malheureuse se sauva avec son fils en France , chez *René d'Anjou* son père , qui ne pouvait que la plaindre.

Henri VI
encore pri-
sonnier.

Edouard IV
roi. Le jeune *Edouard IV* , mis sur le trône par les mains de *Warwick* , délivré par lui de tous ses ennemis , maître de la personne de *Henri* , régnait paisiblement. Mais dès qu'il fut tranquille , il fut ingrat. *Warwick* qui lui servait de père , négociait en France le mariage de ce prince avec *Bonne de Savoie* , sœur de la femme de *Louis XI*. *Edouard* , pendant qu'on était prêt à conclure , voit *Elisabeth Woodville* , veuve du chevalier

1465. *Gray* , en devient amoureux , l'épouse en secret , & enfin la déclare reine sans en faire part à *Warwick*. L'ayant ainsi offensé , il le néglige ; il l'écarte des conseils ; il s'en fait un ennemi irréconciliable. *Warwick* , dont l'artifice égalait l'audace , employa bientôt l'un & l'autre à se venger. Il séduisit le duc de *Clarence* frère du roi ; il arma l'Angleterre ; & ce n'était point alors le parti de la *rose rouge* contre la *rose blanche* : la guerre civile était entre le roi & son sujet irrité. Les combats , les trêves , les négociations , les trahisons se succédèrent rapidement. *Warwick*

1470. chassa enfin d'Angleterre le roi qu'il avait fait , & alla à la tour de Londres tirer de prison ce même *Henri VI* qu'il avait détrôné , & le replaça sur le trône. On le nommait *le seigneur de rois*. Les parlemens n'étaient que les organes de la volonté du plus fort. *Warwick* en fit convoquer un qui rétablit bientôt *Henri VI*

Revolutions
rapides.

dans tous ses droits , & qui déclara usurpateur & traître ce même *Edouard IV* , auquel il avait peu d'années auparavant décerné la couronne. Cette longue & sanglante tragédie n'était pas à son dénouement. *Edouard IV* , réfugié en Hollande , avait des partisans en Angleterre. Il y rentra après sept mois d'exil. Sa faction lui ouvrit les portes de Londres. *Henri* , le jouet de la fortune , rétabli à peine , fut encore remis dans la tour. Sa femme *Marguerite d'Anjou* , toujours prête à le venger , & toujours féconde en ressources , repassait dans ces temps-là même en Angleterre avec son fils le prince de *Galles*. Elle apprit , en abordant , son nouveau malheur. *Warwick* , qui l'avait tant persécutée , était son défenseur ; il marchait contre *Edouard* : c'était un reste d'espérance pour cette malheureuse reine. Mais à peine avait-elle appris la nouvelle prison de son mari , qu'un second courrier lui apprend sur le rivage que *Warwick* vient d'être tué dans un combat , & qu'*Edouard IV* est vainqueur. 1471.

On est étonné qu'une femme , après cette foule de disgrâces , ait encore osé tenter la fortune. L'excès de son courage lui fit trouver des ressources & des amis. Quiconque avait un parti en Angleterre était sûr au bout de quelque temps de trouver sa faction fortifiée par la haine contre la cour & contre le ministre. C'est en partie ce qui valut encore une armée à *Marguerite d'Anjou* , après tant de revers & de défaites. Il n'y avait guère de provinces en Angleterre dans lesquelles elle n'eût combattu. Les bords de la Saverne & le parc de Teuksbury furent le champ de sa dernière bataille. Elle commandait ses

troupes , menant de rang en rang le prince de *Galles*.
 1471. Le combat fut opiniâtre ; mais enfin *Edouard IV* demeura victorieux.

La reine dans le désordre de sa défaite , ne voyant point son fils , & demandant en vain de ses nouvelles , perdit tout sentiment & toute connaissance. Elle resta long-temps évanouie sur un chariot , & ne reprit sens que pour voir son fils prisonnier , & son vainqueur *Edouard IV* devant elle. On sépara la mère & le fils. Elle fut conduite à Londres dans la tour où était le roi son mari.

Tandis qu'on enlevait ainsi la mère , *Edouard* se tournant vers le prince de *Galles* : *Qui vous a rendu assez hardi* , lui dit-il , *pour entrer dans mes Etats ? Je suis venu dans les Etats de mon père* , répondit le prince , *pour le venger , & pour sauver de vos mains mon héritage*. *Edouard* irrité le frappa de son gantelet au visage ; & les historiens disent que les propres frères d'*Edouard* , le duc de *Clarence* , rentré pour lors en grace , & le duc de *Glocester* , accompagné de quelques seigneurs , se jetèrent alors comme des bêtes féroces sur le prince de *Galles* , & le percèrent de coups. Quand les premiers d'une nation ont de telles mœurs , quelles doivent être celles du peuple ? On ne donna la vie à aucun prisonnier ; & enfin on résolut la mort de *Henri VI*.

Comble de
 férocité.

Le respect que dans ces temps féroces on avait eu pendant plus de quarante années pour la vertu de ce monarque , avait toujours arrêté jusque-là les mains des assassins. Mais après avoir ainsi massacré le prince de *Galles* , on respecta moins le roi. On prétend que ce même duc de *Glocester* , depuis *Richard III* ,

qui avait trempé ses mains dans le sang du fils , alla lui-même dans la tour de Londres assassiner le père. Cette horreur peut être vraie ; & n'est point du tout vraisemblable ; à moins , comme le dit l'ingénieux M. *Walpole* , que ce duc de *Glocester* n'eût reçu d'*Edouard IV* son frère des patentes de bourreau en titre d'office. On laissa vivre *Marguerite d'Anjou* , parce qu'on espérait que les Français payeraient sa rançon. En effet lorsque quatre ans après , *Edouard* paisible chez lui vint à Calais pour faire la guerre à la France , & que *Louis XI* le renvoya en Angleterre à force d'argent par un traité honteux , *Louis* dans cet accord racheta cette héroïne pour cinquante mille écus. C'était beaucoup pour des Anglais appauvris par les guerres de France & par leurs troubles domestiques. *Maguerite d'Anjou* , après avoir soutenu dans douze batailles les droits de son mari & de son fils , mourut la reine , l'épouse & la mère la plus malheureuse de l'Europe ; & sans le meurtre de l'oncle de son mari , la plus vénérable.

1471.

Henri VI
tué : on en
fait un saint ;
c'était un im-
bécille.

1482.

CHAPITRE CXVII.

Suite des troubles d'Angleterre sous Edouard IV , sous le tyran Richard III , & jusqu'à la fin du règne de Henri VII.

EDOUARD IV régna tranquille. Le triomphe de la *rose blanche* était complet , & sa domination était cimentée du sang de presque tous les princes de la *rose rouge*. Il n'y a personne qui , en considérant

la conduite d'*Edouard IV*, ne se figure un barbare uniquement occupé de ses vengeances. C'était cependant un homme livré au plaisir, plongé dans les intrigues des femmes autant que dans celles de l'Etat. Il n'avait pas besoin d'être roi pour plaire. La nature l'avait fait le plus bel homme de son temps, & le plus amoureux ; & par un contraste étonnant, elle mit dans un cœur si sensible une barbarie qui fait

1477. horreur. Il fit condamner son frère *Clarence* sur les sujets les plus légers, & ne lui fit d'autre grace que de lui laisser le choix de sa mort. *Clarence* demanda qu'on l'étouffât dans un tonneau de vin ; choix bizarre dont on ne voit pas la raison. Mais qu'il ait été noyé dans du vin, ou qu'il ait péri d'un genre de mort plus vraisemblable, il en résulte qu'*Edouard* était un monstre, & que les peuples n'avaient que ce qu'ils méritaient, en se laissant gouverner par de tels scélérats.

Barbarie.

Le secret de plaire à sa nation était de faire la guerre à la France. On a déjà vu dans l'article de

1475. *Louis XI* comment cet *Edouard* passa la mer, & par quelle politique mêlée de honte *Louis XI* acheta la retraite de ce roi moins puissant que lui, & mal affermi. Acheter la paix d'un ennemi c'est lui donner de quoi faire la guerre. *Edouard* proposa donc à son

1483. parlement une nouvelle invasion en France. Jamais offre ne fut acceptée avec une joie plus universelle. Mais lorsqu'il se préparait à cette grande entreprise,

1483. il mourut à l'âge de quarante-deux ans.

Comme il était d'une constitution très-robuste, on soupçonna son frère *Richard*, duc de *Glocester*, d'avoir avancé ses jours par le poison. Ce n'était pas
juger

juger témérairement du duc de *Glocester* ; ce prince était un autre monstre né pour commettre de sang-froid tous les crimes.

Edouard IV laissa deux enfans mâles, dont l'aîné Barbarie. âgé de treize ans porta le nom d'*Edouard V. Glocester* forma le dessein d'arracher les deux enfans à la reine leur mère, & de les faire mourir pour régner. Il s'était déjà rendu maître de la personne du roi qui était alors vers la province de Galles. Il fallait avoir en sa puissance le duc d'*Yorck* son frère. Il prodigua les sermens & les artifices. La faible mère mit son second fils dans les mains du traître, croyant que deux parricides seraient plus difficiles à commettre qu'un seul. Il les fit garder dans la tour. C'était, disait-il, pour leur sûreté. Mais quand il fallut en venir à ce double assassinat, il trouva un obstacle. Le lord *Hastings*, homme d'un caractère farouche, mais attaché au jeune roi, fut fondé par les émissaires de *Glocester*, & laissa entrevoir qu'il ne prêterait jamais son ministère à ce crime. *Glocester*, voyant un tel secret en des mains si dangereuses, n'hésita pas un moment sur ce qu'il devait faire. Le conseil d'Etat était assemblé dans la tour : *Hastings* y assistait : *Glocester* entre avec des satellites : *Je t'arrête pour tes crimes*, dit-il au lord *Hastings*. *Qui ? moi, milord ?* répondit l'accusé. *Oui, toi, traître*, dit le duc de *Glocester* ; & dans l'instant il lui fit trancher la tête en présence du conseil.

Délivré ainsi de celui qui savait son secret, & Barbarie & bassesse. méprisant les formes des lois avec lesquelles on colorait en Angleterre tous les attentats, il rassemble des malheureux de la lie du peuple, qui crient dans

l'hôtel-de-ville qu'ils veulent avoir *Richard de Glocester* pour monarque. Un maire de Londres va le lendemain suivi de cette populace lui offrir la couronne. Il l'accepte ; il se fait couronner sans assembler le parlement , sans prétexter la moindre raison. Il se contente de semer le bruit que le roi *Edouard IV* son frère était né d'adultère , & ne fit point de scrupule de déshonorer sa mère qui était vivante. De telles raisons n'étaient inventées que pour la vile populace. Les intrigues , la séduction & la crainte contenaient les seigneurs du royaume , non moins méprisables que le peuple.

1483. A peine fut-il couronné qu'un nommé *Tirrel* étrangla , dit-on , dans la tour le jeune roi & son frère. La nation le fut , & ne fit que murmurer en secret ; tant les hommes changent avec les temps. *Glocester* sous le nom de *Richard III* jouit deux ans & demi du fruit du plus grand des crimes que l'Angleterre eût encore vus, toute accoutumée qu'elle était à ces horreurs. *M. Walpole* révoque en doute ce double crime. Mais sous le règne de *Charles II* on retrouva les ossemens de ces deux enfans précisément au même endroit où l'on disait qu'ils avaient été enterrés. Peut-être dans la foule des forfaits qu'on impute à ce tyran , il en est qu'il n'a pas commis ; mais si l'on a fait de lui des jugemens téméraires , c'est lui qui en est coupable. Il est certain qu'il enferma ses neveux dans la tour ; ils ne parurent plus , c'est à lui d'en répondre.

Barbarie &
bellelle.

Dans cette courte jouissance du trône , il assembla un parlement , dans lequel il osa faire examiner son droit. Il y a des temps où les hommes sont lâches

à proportion que leurs maîtres sont cruels. Ce parlement déclara que la mère de *Richard III* avait été adultère ; que ni le feu roi *Edouard IV*, ni ses autres frères n'étaient légitimes ; que le seul qui le fût était *Richard* ; & qu'ainsi la couronne lui appartenait à l'exclusion des deux jeunes princes étranglés dans la tour , mais sur la mort desquels on ne s'expliquait pas. Les parlemens ont fait quelquefois des actions plus cruelles , mais jamais de si infames. Il faut des siècles entiers de vertu pour réparer une telle lâcheté.

Enfin au bout de deux ans & demi il parut un Vengeance. vengeur. Il restait après tous les princes massacrés un seul rejeton de la *rose rouge*, caché dans la Bretagne. On l'appelait *Henri* comte de *Richemont*. Il ne descendait point de *Henri VI* ; il rapportait comme lui son origine à *Jean de Gand* duc de *Lancastre*, fils du grand *Edouard III*, mais par les femmes, & même par un mariage très-équivoque de ce *Jean de Gand*. Son droit au trône était plus que douteux ; mais l'horreur des crimes de *Richard III* le fortifiait. Il était encore fort jeune quand il conçut le dessein de venger le sang de tant de princes de la maison de *Lancastre*, de punir *Richard III* & de conquérir l'Angleterre. Sa première tentative fut malheureuse ; & après avoir vu son parti défait, il fut obligé de retourner en Bretagne mendier un asile. *Richard* négocia secrètement pour l'avoir en sa puissance avec le ministre de *François II* duc de Bretagne, père d'*Anne de Bretagne* qui épousa *Charles VIII* & *Louis XII*. Ce duc n'était pas capable d'une action lâche, mais son ministre *Landis* l'était. Il promit

de livrer le comte de *Richemont* au tyran. Le jeune prince s'enfuit déguisé sur les terres d'Anjou, & n'y arriva qu'une heure avant les fatellites qui le cherchaient.

Il était de l'intérêt de *Charles VIII*, alors roi de France, de protéger *Richemont*. Le petit-fils de *Charles VII*, qui pouvait nuire aux Anglais, & qui les eût laissés en repos, eût manqué au premier devoir de la politique. Mais *Charles VIII* ne donna que deux mille hommes. C'en était assez, supposé que le parti de *Richemont* eût été considérable. Il le devint bientôt, & *Richard* même, quand il fut que son rival ne débarquait qu'avec cette escorte, jugea que *Richemont* trouverait bientôt une armée. Tout le pays de Galles, dont ce jeune prince était originaire, s'arma en sa faveur. *Richard III* & *Richemont* combattirent à Bosworth près de Liechfields. *Richard* avait la couronne en tête, croyant avertir par-là ses soldats qu'ils combattaient pour leur roi contre un rebelle. Mais le lord *Stanley* un de ses généraux, qui voyait depuis long-temps avec horreur cette couronne usurpée par tant d'affassinats, trahit son indigne maître, & passa avec un corps de troupes du côté de *Richemont*. *Richard* avait de la valeur; c'était sa seule vertu. Quand il vit la bataille désempérée, il se jeta en fureur au milieu de ses ennemis, & y reçut une mort plus glorieuse qu'il ne méritait. Son corps nu & sanglant, trouvé dans la foule des morts, fut porté dans la ville de *Leycestre* sur un cheval, la tête pendante d'un côté & les pieds de l'autre. Il y resta deux jours exposé à la vue du peuple qui, se rappelant tous ses crimes,

Tyran puni.

1485.

n'eut pour lui aucune pitié. *Stanley* qui lui avait arraché la couronne de la tête, lorsqu'il avait été tué, la porta à *Henri de Richemont*.

Les victorieux chantèrent le *Te Deum* sur le champ de bataille, & après cette prière tous les soldats inspirés d'un même mouvement s'écrièrent *Vive notre roi Henri*. Cette journée mit fin aux désolations dont la *rose rouge* & la *rose blanche* avaient rempli l'Angleterre. Le trône, toujours ensanglanté & renversé, fut enfin ferme & tranquille. Les malheurs qui avaient persécuté la famille d'*Edouard III* cessèrent. *Henri VII*, en épousant une fille d'*Edouard IV*, réunit les droits des *Lancastre* & des *York* en sa personne. Ayant su vaincre, il fut gouverner. Son règne qui fut de vingt-quatre ans, & presque toujours paisible, humanisa un peu les mœurs de la nation. Les parlemens qu'il assambla, & qu'il ménagea, firent de sages lois; la justice distributive rentra dans tous ses droits; le commerce qui avait commencé à fleurir sous le grand *Edouard III*, ruiné pendant les guerres civiles, commença à se rétablir. L'Angleterre en avait besoin. On voit qu'elle était pauvre par la difficulté extrême que *Henri VII* eut à tirer de la ville de Londres un prêt de deux mille livres sterling, qui ne revenait pas à cinquante mille livres de notre monnaie d'aujourd'hui. Son goût & la nécessité le rendirent avaré. Il eût été sage, s'il n'eût été qu'économe; mais une léfine honteuse & des rapines fiscales ternirent sa gloire. Il tenait un registre secret de tout ce que lui valaient les confiscations. Jamais les grands rois n'ont descendu à ces bassesses. Ses coffres se trouvèrent remplis à sa mort de deux

Fin des
troubles.

millions de livres sterling , somme immense , qui eût été plus utile en circulant dans le public qu'en restant ensevelie dans le trésor du prince. Mais dans un pays où les peuples étaient plus enclins à faire des révolutions qu'à donner de l'argent à leurs rois , il était nécessaire que le roi eût un trésor.

Imposteurs
fameux.

1487. Son règne fut plutôt inquiété que troublé par deux aventures étonnantes. Un garçon boulanger lui disputa la couronne : il se dit neveu d'*Edouard IV*. Instruit à jouer ce rôle par un prêtre , il fut couronné roi à Dublin en Irlande , & osa donner bataille au roi près de Nottingham. *Henri* , qui le prit prisonnier , crut humilier assez les factieux en mettant ce roi dans sa cuisine , où il servit long-temps.

Les entreprises hardies , quoique malheureuses , font souvent des imitateurs. On est excité par un exemple brillant , & on espère de meilleurs succès. Témoins six faux *Démétrius* qu'on a vus de suite en Moscovie , & témoins tant d'autres imposteurs. Le garçon boulanger fut suivi par le fils d'un juif courtier d'Anvers , qui joua un plus grand personnage.

Ce jeune juif , qu'on appelait *Perkins* , se dit fils du roi *Edouard IV*. Le roi de France , attentif à nourrir toutes les semences de division en Angleterre , le reçut à sa cour , le reconnut , l'encouragea ; mais bientôt ménageant *Henri VII* , il abandonna cet imposteur à sa destinée.

1463. La vieille douairière de Bourgogne , sœur d'*Edouard IV* & veuve de *Charles le téméraire* , laquelle se fait jouer ce ressort , reconnut le jeune juif pour son neveu. Il jouit plus long-temps de sa fourberie que le jeune garçon boulanger. Sa taille majestueuse , sa

politesse, sa valeur, semblaient le rendre digne du rang qu'il usurpait. Il épousa une princesse de la maison d'*York*, dont il fut encore aimé même quand son imposture fut découverte. Il eut les armes à la main pendant cinq ans entiers : il arma même l'Ecosse, & eut des ressources dans ses défaites. Mais enfin abandonné & livré au roi, condamné seulement à la prison, & ayant voulu s'évader, il paya sa hardiesse de sa tête. Ce fut alors que l'esprit de faction fut anéanti, & que les Anglais n'étant plus redoutables à leur monarque commencèrent à le devenir à leurs voisins, surtout lorsque *Henri VIII* en montant au trône fut, par l'économie extrême & par la sagesse du gouvernement de son père, possesseur d'un ample trésor & maître d'un peuple belliqueux, & pourtant soumis autant que les Anglais peuvent l'être. 1498.

CHAPITRE CXVIII.

Idee générale du seizième siècle.

LE commencement du seizième siècle, que nous avons déjà entamé, nous présente à la fois les plus grands spectacles que le monde ait jamais fournis. Si on jette la vue sur ceux qui régnaient pour lors en Europe, leur gloire, ou leur conduite, ou les grands changemens dont ils ont été cause, rendent leurs noms immortels. C'est à Constantinople un *Sélim* qui met sous la domination ottomane la Syrie & l'Égypte, dont les mahométans mamelucs avaient

été en possession depuis le treizième siècle. C'est après lui son fils, le grand *Soliman*, qui le premier des empereurs turcs marche jusqu'à Vienne, & se fait couronner roi de Perse dans Bagdat prise par ses armes, faisant trembler à la fois l'Europe & l'Asie.

On voit en même temps vers le Nord *Gustave Vasa*, brisant dans la Suède le joug étranger, élu roi du pays dont il est le libérateur.

En Moscovie les deux *Jean Basflowitz* ou *Basilides* délivrent leur patrie du joug des Tartares dont elle était tributaire; princes à la vérité barbares, & chefs d'une nation plus barbare encore: mais les vengeurs de leur pays méritent d'être comptés parmi les grands princes.

En Espagne, en Allemagne, en Italie, on voit *Charles-Quint* maître de tous ces Etats sous des titres différens, soutenant le fardeau de l'Europe, toujours en action & en négociation, heureux long-temps en politique & en guerre, le seul empereur puissant depuis *Charlemagne*, & le premier roi de toute l'Espagne depuis la conquête des Maures; opposant des barrières à l'empire ottoman, faisant des rois & une multitude de princes, & se dépouillant enfin de toutes les couronnes dont il est chargé, pour aller mourir en solitaire après avoir troublé l'Europe.

Son rival de gloire & de politique *François I*, roi de France, moins heureux mais plus brave & plus aimable, partage entre *Charles-Quint* & lui les vœux & l'estime des nations. Vaincu & plein de gloire, il rend son royaume florissant malgré ses malheurs; il

transplante en France les beaux arts, qui étaient en Italie au plus haut point de perfection.

Le roi d'Angleterre *Henri VIII*, trop cruel, trop capricieux pour être mis au rang des héros, a pourtant sa place entre ces rois & par la révolution qu'il fit dans les esprits de ses peuples & par la balance que l'Angleterre apprit sous lui à tenir entre les souverains. Il prit pour devise un guerrier tenant son arc, avec ces mots, *Qui je défends est maître*; devise que sa nation a rendue quelquefois véritable.

Le nom du pape *Léon X* est célèbre par son esprit, par ses mœurs aimables, par les grands hommes dans les arts qui éternisent son siècle, & par le grand changement qui sous lui divisa l'Eglise.

Au commencement du même siècle, la religion & le prétexte d'épurer la loi reçue, ces deux grands instrumens de l'ambition, font le même effet sur les bords de l'Afrique qu'en Allemagne, & chez les mahométans que chez les chrétiens. Un nouveau gouvernement, une race nouvelle de rois s'établissent dans le vaste empire de Maroc & de Fez, qui s'étend jusqu'aux déserts de la Nigritie. Ainsi l'Asie, l'Afrique & l'Europe éprouvent à la fois une révolution dans les religions: car les Persans se séparent pour jamais des Turcs; & reconnaissant le même dieu & le même prophète, ils consomment le schisme d'*Omar* & d'*Aly*. Immédiatement après, les chrétiens se divisent aussi entre eux, & arrachent au pontife de Rome la moitié de l'Europe.

L'ancien monde est ébranlé, le nouveau monde est découvert & conquis par *Charles-Quint*; le commerce

s'établit entre les Indes orientales & l'Europe par les vaisseaux & les armes du Portugal.

D'un côté *Cortez* foumet le puissant empire du Mexique, & les *Pizarro* font la conquête du Pérou avec moins de soldats qu'il n'en faut en Europe pour assiéger une petite ville. De l'autre, *Albuquerque* dans les Indes établit la domination & le commerce du Portugal avec presque aussi peu de forces, malgré les rois des Indes, & malgré les efforts des musulmans en possession de ce commerce.

La nature produit alors des hommes extraordinaires presque en tous les genres, surtout en Italie.

Ce qui frappe encore dans ce siècle illustre, c'est que malgré les guerres que l'ambition excita, & malgré les querelles de religion qui commençaient à troubler les Etats, ce même génie qui se fait fleurir les beaux arts à Rome, à Naples, à Florence, à Venise, à Ferrare, & qui de là portait sa lumière dans l'Europe, adoucit d'abord les mœurs des hommes dans presque toutes les provinces de l'Europe chrétienne. La galanterie de la cour de *François I* opéra en partie ce grand changement. Il y eut entre *Charles-Quint* & lui une émulation de gloire, d'esprit de chevalerie, de courtoisie, au milieu même de leurs plus furieuses dissensions; & cette émulation, qui se communiqua à tous les courtisans, donna à ce siècle un air de grandeur & de politesse inconnu jusqu'alors. Cette politesse brillait même au milieu des crimes, c'était une robe d'or & de soie ensanglantée.

L'opulence y contribua; & cette opulence devenue plus générale était en partie (par une étrange révolution) la suite de la perte funeste de Constantinople:

car bientôt après tout le commerce des Ottomans fut fait par les chrétiens qui leur vendaient jusqu'aux épiceries des Indes , en les allant charger sur leurs vaisseaux dans Alexandrie , & les portant ensuite dans les mers du Levant. Les Vénitiens surtout firent ce commerce non-seulement jusqu'à la conquête de l'Égypte par le sultan *Sélim* , mais jusqu'au temps où les Portugais devinrent les négocians des Indes.

L'industrie fut par-tout excitée. Marseille fit un grand commerce. Lyon eut de belles manufactures. Les villes des Pays-bas furent plus florissantes encore que sous la maison de *Bourgogne*. Les dames appelées à la cour de *François I* en firent le centre de la magnificence, comme de la politesse. Les mœurs étaient plus dures à Londres, où régnait un roi capricieux & féroce : mais Londres commençait déjà à s'enrichir par le commerce.

En Allemagne les villes d'Augsbourg & de Nuremberg répandant les richesses de l'Asie qu'elles tiraient de Venise se ressentaient déjà de leur correspondance avec les Italiens. On voyait dans Augsbourg de belles maisons dont les murs étaient ornés de peintures à fresque, à la manière vénitienne. En un mot l'Europe voyait naître de beaux jours ; mais ils furent troublés par les tempêtes que la rivalité entre *Charles-Quint* & *François I* excitèrent ; & les querelles de religion , qui déjà commençaient à naître, fouillèrent la fin de ce siècle : elles la rendirent affreuse , & y portèrent enfin une espèce de barbarie que les Hérules , les Vandales & les Huns n'avaient jamais connue.

C H A P I T R E C X I X .

*Etat de l'Europe du temps de Charles-Quint. De la
Moscovie ou Ruffie. Digression sur la Laponie.*

AVANT de voir ce que fut l'Europe sous *Charles-Quint*, je dois me former un tableau des différens gouvernemens qui la partageaient. J'ai déjà vu ce qu'étaient l'Espagne, la France, l'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre. Je ne parlerai de la Turquie, & de ses conquêtes en Syrie & en Afrique, qu'après avoir vu tout ce qui se passa d'admirable & de funeste chez les chrétiens; & lorsqu'ayant suivi les Portugais dans leurs voyages & dans leur commerce militaire en Asie, j'aurai vu en quel état était le monde oriental.

Je commence par les royaumes chrétiens du septentrion. L'Etat de la Moscovie ou Ruffie prenait quelque forme. Cet empire si puissant, & qui le devient tous les jours davantage, n'était depuis l'onzième siècle qu'un assemblage de demi-chrétiens sauvages, esclaves des Tartares de Casan descendans de *Tamerlan*. Le duc de Ruffie payait tous les ans un tribut à ces Tartares en argent, en pelleteries & en bétail. Il conduisait le tribut à pied devant l'ambassadeur tartare, se prosternait à ses pieds, lui présentait du lait à boire; & s'il en tombait sur le col du cheval de l'ambassadeur, le prince était obligé de le lécher. Les Ruffes étaient d'un côté esclaves

des Tartares, de l'autre pressés par les Lithuaniens, & vers l'Ukraine, ils étaient encore exposés aux déprédations des Tartares de la Crimée, successeurs des Scythes de la Cherfonèse taurique, auxquels ils payaient un tribut. Enfin il se trouva un chef nommé *Jean Basilides* ou fils de *Basile*, homme de courage, qui anima les Russes, s'affranchit de tant de servitude, & joignit à ses Etats Novogorod & la ville de Moscouver qu'il conquit sur les Lithuaniens à la fin du quinzième siècle. Il étendit ses conquêtes dans la Finlande qui a été souvent un sujet de rupture entre la Russie & la Suède.

La Russie fut donc alors une grande monarchie, mais non encore redoutable à l'Europe. On dit que *Jean Basilides* ramena de Moscouver trois cents chariots chargés d'or, d'argent & de pierreries. Les fables sont l'histoire des temps grossiers. Les peuples de Moscouver, non plus que les Tartares, n'avaient alors d'argent que celui qu'ils avaient pillé; mais volés eux-mêmes dès long-temps par ces Tartares, quelles richesses pouvaient-ils avoir? ils ne connaissaient guère que le nécessaire.

Le pays de Moscouver produit de bon blé qu'on sème en mai, & qu'on recueille en septembre. La terre porte quelques fruits; le miel y est commun, ainsi qu'en Pologne; le gros & le menu bétail y a toujours été en abondance: mais la laine n'était point propre aux manufactures, & les peuples grossiers n'ayant aucune industrie, les peaux étaient leurs seuls vêtements. Il n'y avait pas à Moscouver une seule maison de pierre. Leurs huttes de bois étaient faites de troncs d'arbres enduits de mousse. Quant

à leurs mœurs, ils vivaient en brutes, ayant une idée confuse de l'Eglise grecque de laquelle ils croyaient être. Leurs pasteurs les enterraient avec un billet pour *S^t Pierre* & pour *S^t Nicolas*, qu'on mettait dans la main du mort. C'était - là leur plus grand acte de religion : mais au-delà de Moscouver, vers le Nord-est, presque tous les villages étaient idolâtres.

1551. Les czars, depuis *Jean Basilides*, eurent des richesses, surtout lorsqu'un autre *Jean Basilewicz* eut pris Casan & Astracan sur les Tartares; mais les Russes furent toujours pauvres : ces souverains absolus, faisant presque tout le commerce de leur empire, & rançonnant ceux qui avaient gagné de quoi vivre, eurent bientôt des trésors, & ils étalèrent même une magnificence asiatique dans les jours de solennité. Ils commerçaient avec Constantinople par la mer noire, avec la Pologne par Novogorod. Ils pouvaient donc policer leurs Etats, mais le temps n'en était pas venu. Tout le nord de leur empire par-delà Moscouver consistait dans de vastes déserts & dans quelques habitations de sauvages. Ils ignoraient même que la vaste Sibérie existât. Un Cosaque découvrit la Sibérie sous ce *Jean Basilewicz*, & la conquit comme *Cortez* conquiert le Mexique, avec quelques armes à feu.

Découvertes
d'Archangel
par mer.

Les czars prenaient peu de part aux affaires de l'Europe, excepté dans quelques guerres contre la Suède au sujet de la Finlande, ou contre la Pologne pour des frontières. Nul Moscovite ne sortait de son pays : ils ne trafiquaient sur aucune mer, excepté le Pont-Euxin. Le port même d'Archangel était alors aussi inconnu que ceux de l'Amérique. Il ne fut

découvert que dans l'année 1553 par les Anglais, lorsqu'ils cherchèrent de nouvelles terres vers le Nord, à l'exemple des Portugais & des Espagnols, qui avaient fait tant de nouveaux établissemens au midi, à l'Orient & à l'Occident. Il fallait passer le Cap-Nord, à l'extrémité de la Laponie. On fut par expérience qu'il y a des pays où pendant près de cinq mois le soleil n'éclaire pas l'horison. L'équipage entier de deux vaisseaux périt de froid & de maladie dans ces terres. Un troisième, sous la conduite de *Chancellor*, aborda le port d'Archangel sur la Duina, dont les bords n'étaient habités que par des sauvages. *Chancellor* alla par la Duina vers le chemin de Moscou. Les Anglais depuis ce temps furent presque les seuls maîtres du commerce de la Moscovie, dont les pelleteries précieuses contribuèrent à les enrichir. Ce fut encore une branche de commerce enlevée à Venise. Cette république, ainsi que Gènes, avait eu des comptoirs autrefois, & même une ville sur les bords du Tanais; & depuis, elle avait fait ce commerce de pelleteries par Constantinople. Quiconque lit l'histoire avec fruit, voit qu'il y a eu autant de révolutions dans le commerce que dans les Etats.

On était alors bien loin d'imaginer qu'un jour un prince russe fonderait dans des marais, au fond du golfe de Finlande, une nouvelle capitale, où il aborde tous les ans environ deux cents cinquante vaisseaux étrangers, & que de là il partirait des armées qui viendraient faire des rois en Pologne, secourir l'empire allemand contre la France, démembrer la Suède, prendre deux fois la Crimée, triompher

de toutes les forces de l'empire ottoman, & envoyer des flottes victorieuses aux Dardanelles. (b)

Lapons
vraifembla-
blement au-
tothones.

On commença dans ces temps-là à connaître plus particulièrement la Laponie, dont les Suédois mêmes, les Danois & les Russes n'avaient encore que de faibles notions. Ce vaste pays, voisin du pôle, avait été désigné par *Strabon* sous le nom de la contrée des *Troglodytes* & des *Pygmées* septentrionaux, Nous apprîmes que la race des *Pygmées* n'est point une fable. Il est probable que les *Pygmées* méridionaux ont péri, & que leurs voisins les ont détruits. Plusieurs espèces d'hommes ont pu ainsi disparaître de la face de la terre, comme plusieurs espèces d'animaux. Les Lapons ne paraissent point tenir de leurs voisins. Les hommes, par exemple, sont grands & bien faits en Norwège; & la Laponie ne produit que des hommes de trois coudées de haut. Leurs yeux, leurs oreilles, leur nez les différencient encore de tous les peuples qui entourent leurs déserts. Ils paraissent une espèce particulière faite pour le climat qu'ils habitent, qu'ils aiment, & qu'eux seuls peuvent aimer. La nature, qui n'a mis les rennes ou les rangifères que dans ces contrées, semble y avoir produit des Lapons; & comme leurs rennes ne sont point venues d'ailleurs, ce n'est pas non plus d'un autre pays que les Lapons y paraissent venus. Il n'est pas vraisemblable que les habitans d'une terre moins sauvage aient franchi les glaces & les déserts pour se transplanter dans des terres si stériles. Une famille peut être jetée par la tempête dans une

(b) Ces derniers mots ont été ajoutés en 1772.

île déserte, & la peupler ; mais on ne quitte point le continent des habitations qui produisent quelque nourriture, pour aller s'établir au loin sur des rochers couverts de mousse, où l'on ne peut se nourrir que de lait de rennes & de poissons. De plus, si des Norwégiens, des Suédois, s'étaient transplantés en Laponie, y auraient-ils changé absolument de figure ? Pourquoi les Islandais, qui sont aussi septentrionaux que les Lapons, sont-ils d'une haute stature, & les Lapons non-seulement petits, mais d'une figure toute différente ? C'était donc une nouvelle espèce d'hommes qui se présentait à nous, tandis que l'Amérique, l'Asie & l'Afrique nous en faisaient voir tant d'autres. La sphère de la nature s'élargissait pour nous de tous côtés, & c'est par-là seulement que la Laponie mérite notre attention.

Je ne parlerai point de l'Islande qui était le Thulé des anciens, ni du Groenland, ni de toutes ces contrées voisines du pôle, où l'espérance de découvrir un passage en Amérique a porté nos vaisseaux. La connaissance de ces pays est aussi stérile qu'eux, & n'entre point dans le plan politique du monde.

La Pologne, ayant long-temps conservé les mœurs des Sarmates, commençait à être considérée de l'Alle-^{De la Po-}logne. magne depuis que la race des *Fagellons* était sur le trône. Ce n'était plus le temps où ce pays recevait un roi de la main des empereurs, & leur payait tribut.

Le premier des *Fagellons* avait été élu roi de cette république en 1382. Il était duc de Lithuanie : son pays & lui étaient idolâtres, ou du moins ce que

Essai sur les mœurs, &c. Tome III. E

nous appelons idolâtres , auffi - bien que plus d'un palatinat. Il promit de se faire chrétien , & d'incorporer la Lithuanie à la Pologne : il fut roi à ces conditions.

1444. Ce *Jagellon* , qui prit le nom de *Ladislas* , fut père de ce malheureux *Ladislas* roi de Hongrie & de Pologne , né pour être un des plus puissans rois du monde , mais qui fut défait & tué à cette bataille de Varnes , que le cardinal *Julien* lui fit donner contre les Turcs malgré la foi jurée , ainsi que nous l'avons vu.

Les deux grands ennemis de la Pologne furent long - temps les Turcs & les religieux chevaliers teutoniques. Ceux - ci , qui s'étaient formés dans les croisades , n'ayant pu réussir contre les musulmans , s'étaient jetés sur les idolâtres & sur les chrétiens de la Prusse , province que les Polonais possédaient.

Sous *Casimir* , au quinzième siècle , les chevaliers religieux teutoniques firent long - temps la guerre à la Pologne , & enfin partagèrent la Prusse avec elle , à condition que le grand - maître serait vassal du royaume & en même temps palatin , ayant séance aux diètes.

Il n'y avait alors que ces palatins qui eussent voix dans les états du royaume ; mais *Casimir* y appela les députés de la noblesse vers l'an 1460 , & ils ont toujours conservé ce droit.

Gouvernement de la Pologne.

Les nobles en eurent alors un autre commun avec les palatins ; ce fut de n'être arrêtés pour aucun crime avant d'avoir été convaincus juridiquement.

Ce droit était celui de l'impunité. Ils avaient encore droit de vie & de mort sur leurs payfans : ils pouvaient tuer impunément un de ces serfs , pourvu qu'ils missent environ dix écus sur la fosse ; & quand un noble polonais avait tué un payfan appartenant à un autre noble , la loi d'honneur l'obligeait d'en rendre un autre. Ce qu'il y a d'humiliant pour la nature humaine , c'est qu'un tel privilège subsiste encore.

Sigismond , de la race des *Jagellons* , qui mourut en 1548 , était contemporain de *Charles-Quint* , & passait pour un grand prince. Les Polonais eurent de son temps beaucoup de guerres contre les Moscovites , & encore contre ces chevaliers teutoniques dont *Albert de Brandebourg* était grand-maître. Mais la guerre était tout ce que connaissaient les Polonais , sans en connaître l'art qui se perfectionnait dans l'Europe méridionale. Ils combattaient sans ordre , n'avaient point de place fortifiée ; leur cavalerie se fait , comme aujourd'hui , toute leur force.

Ils négligeaient le commerce. On n'avait découvert qu'au treizième siècle les salines de Cracovie , qui font une des richesses du pays. Le négoce du blé & du sel était abandonné aux Juifs & aux étrangers , qui s'enrichissaient de l'orgueilleuse oisiveté des nobles , & de l'esclavage du peuple. Il y avait déjà en Pologne plus de deux cents synagogues.

D'un côté , cette administration était à quelques égards une image de l'ancien gouvernement des Francs , des Moscovites , & des Huns ; de l'autre , il ressemblait à celui des anciens Romains , en ce que chaque noble a le droit des tribuns du peuple , de

Gouvernement de la Pologne, semblable à celui de tous les conquérans du Nord.

pouvoir s'opposer aux lois du sénat par le seul mot *veto*. Ce pouvoir, étendu à tous les gentilshommes, & porté jusqu'au droit d'annuler par une seule voix toutes les voix de la république, est devenu la prérogative de l'anarchie. Le tribun était le magistrat du peuple romain, & le gentilhomme n'est qu'un membre, un sujet de l'Etat : le droit de ce membre est de troubler tout le corps. Mais ce droit est si cher à l'amour-propre, qu'un sûr moyen d'être mis en pièces serait de proposer dans une diète l'abolition de cette coutume.

Il n'y avait d'autre titre en Pologne que celui de noble, de même qu'en Suède, en Danemarck & dans tout le Nord : les qualités de duc & de comte sont récentes : c'est une imitation des usages d'Allemagne : mais ces titres ne donnent aucun pouvoir ; toute la noblesse est égale. Ces palatins, qui ôtaient la liberté au peuple, n'étaient occupés qu'à défendre la leur contre leur roi. Quoique le sang des *Jagellons* eût régné long-temps, ces princes ne furent jamais ni absolus par leur royauté, ni rois par droit de naissance : ils furent toujours élus comme les chefs de l'Etat, & non comme les maîtres. Le serment prêté par les rois à leur couronnement portait, en termes exprès, qu'*ils priaient la nation de les détrôner s'ils n'observaient pas les lois qu'ils avaient jurées*.

Ce n'était pas une chose aisée de conserver toujours le droit d'élection, en laissant toujours la même famille sur le trône. Mais les rois n'ayant ni forteresse, ni la disposition du trésor public, ni celle des armées, la liberté n'a jamais reçu d'atteinte. L'Etat n'accordait alors au roi que douze cents mille de

nos livres annuelles pour soutenir sa dignité. Le roi de Suède aujourd'hui n'en a pas tant. L'empereur n'a rien; il est à ses frais *le chef de l'univers chrétien, caput orbis christiani*, tandis que l'île de la Grande-Bretagne donne à son roi environ vingt-trois millions pour sa liste civile. La vente de la royauté est devenue en Pologne la plus grande source de l'argent qui roule dans l'Etat. La capitation des Juifs, qui fait un de ses gros revenus, ne monte pas à plus de cent vingt mille florins du pays. (c)

A l'égard de leurs lois, ils n'en eurent d'écrites en leur langue qu'en 1552. Les nobles, toujours égaux entre eux, se gouvernaient suivant leurs résolutions prises dans leurs assemblées, qui font la loi véritable encore aujourd'hui; & le reste de la nation ne s'informe seulement pas de ce qu'on y a résolu. Comme ces possesseurs des terres font les maîtres de tout, & que les cultivateurs sont esclaves, c'est aussi à ces seuls possesseurs qu'appartiennent les biens de l'Eglise. Il en est de même en Allemagne; mais c'est en Pologne une loi expresse & générale; au lieu qu'en Allemagne ce n'est qu'un usage établi, usage trop contraire au christianisme, mais conforme à l'esprit de la constitution germanique. Rome différemment gouvernée a eu toujours cet avantage, depuis ses rois & ses consuls jusqu'au dernier temps de la monarchie pontificale, de ne fermer jamais la porte des honneurs au simple mérite.

Les royaumes de Suède, de Danemarck & de Norwège étaient électifs à peu près comme la Pologne.

Les Polonais ont eu tard des lois comme nous.
De la Suède & du Danemarck.

(c) Tout ceci avait été écrit vers 1760, & souvent, tandis qu'on parle de la constitution d'un Etat, cette constitution change.

Les agriculteurs étaient esclaves en Danemarck : mais en Suède ils avaient séance aux diètes de l'Etat , & donnaient leur voix pour régler les impôts. Jamais peuples voisins n'eurent une antipathie plus violente que les Suédois & les Danois. Cependant ces nations rivales n'avaient composé qu'un seul Etat par la fameuse union de Calmar à la fin du quatorzième siècle,

Un roi de Suède , nommé *Albert* , ayant voulu prendre pour lui le tiers des métairies du royaume , ses sujets se soulevèrent. *Marguerite Waldemar* , fille de *Waldemar III* , la *Sémiramis* du Nord , profita de ces troubles , & se fit reconnaître reine de Suède , de Danemarck & de Norwège. Elle unit deux ans après ces royaumes , qui devaient être à perpétuité gouvernés par un même souverain.

Quand on se souvient qu'autrefois de simples pirates danois avaient porté leurs armes victorieuses presque dans toute l'Europe , & conquis l'Angleterre & la Normandie , & qu'on voit ensuite la Suède , la Norwège & le Danemarck réunis n'être pas une puissance formidable à leurs voisins , on voit évidemment qu'on ne fait des conquêtes que chez des peuples mal gouvernés. Les villes anféatiques , Hambourg , Lubeck , Dantzich , Rostock , Lunebourg , Wismar , pouvaient résister à ces trois royaumes , parce qu'elles étaient plus riches. La seule ville de Lubeck fit même la guerre aux successeurs de *Marguerite Waldemar*. Cette union de trois royaumes , qui semble si belle au premier coup-d'œil , fut la source de leurs malheurs.

Il y avait en Suède un primat, archevêque d'Upsal, & six évêques, qui avaient à peu près cette autorité que la plupart des ecclésiastiques avaient acquise en Allemagne & ailleurs. L'archevêque d'Upsal surtout était, ainsi que le primat de Pologne, la seconde personne du royaume. Quiconque est la seconde veut toujours être la première.

Il arriva que les états de Suède, lassés du joug danois, élurent pour leur roi d'un commun consentement le grand maréchal *Charles Canutson* d'une maison qui subsiste encore. 1452.

Non moins lassés du joug des évêques, ils ordonnèrent qu'on ferait une recherche des biens que l'Eglise avait envahis à la faveur des troubles. L'archevêque d'Upsal, nommé *Jean de Salstad*, assisté des six évêques de Suède & du clergé, excommunia le roi & le sénat dans une messe solennelle, déposa ses ornemens sur l'autel, & prenant une cuirasse & une épée, sortit de l'église en commençant la guerre civile. Les évêques la continuèrent pendant sept ans. Ce ne fut depuis qu'une anarchie sanglante & une guerre perpétuelle entre les Suédois qui voulaient avoir un roi indépendant, & les Danois qui étaient presque toujours les maîtres. Le clergé, tantôt armé pour la patrie, tantôt contre elle, excommuniait, combattait & pillait. Il eût mieux valu pour la Suède d'être demeurée païenne que d'être devenue chrétienne à ce prix.

Enfin les Danois l'ayant emporté sous leur roi *Jean*, fils de *Christiern I*, les Suédois s'étant soumis & s'étant depuis soulevés, ce roi *Jean* fit rendre par son sénat en Danemarck un arrêt contre le sénat de

Preuve que
les empereurs
se sont tou-
jours crus de
droit arbitres
de l'Europe.

1505. Suède, par lequel tous les sénateurs suédois étaient condamnés à perdre leur noblesse & leurs biens. Ce qui est fort singulier, c'est qu'il fit confirmer cet arrêt par l'empereur *Maximilien*, & que cet empereur écrivit aux états de Suède qu'ils eussent à obéir, qu'autrement il procéderait contre eux selon les lois de l'Empire. Je ne fais comment l'abbé de *Vertot* a oublié dans ses *Révolutions de Suède* un fait aussi important, soigneusement recueilli par *Puffendorf*.

Ce fait prouve que les empereurs allemands, ainsi que les papes, ont toujours prétendu une juridiction universelle. Il prouve encore que le roi danois voulait flatter *Maximilien*, dont en effet il obtint la fille pour son fils *Christiern II*. Voilà comme les droits s'établissent. La chancellerie de *Maximilien* écrivait aux Suédois comme celle de *Charlemagne* eût écrit aux peuples de Bénévent ou de la Guienne. Mais il fallait avoir les armées & la puissance de *Charlemagne*.

Troupes
françaises en
Danemarck.

Ce *Christiern II*, après la mort de son père, prit des mesures différentes. Au lieu de demander un arrêt à la chambre impériale, il obtint de *François I* roi de France trois mille hommes. Jamais les Français jusqu'alors n'étaient entrés dans les querelles du Nord. Il est vraisemblable que *François I*, qui aspirait à l'empire, voulait se faire un appui du Danemarck. Les troupes françaises combattirent en Suède sous *Christiern*, mais elles en furent bien mal récompensées : congédiées sans paye, poursuivies dans leur retour par les payfans, il n'en revint pas trois cents hommes en France; fuite ordinaire parmi nous de toute expédition qui se fait trop loin de sa patrie.

Nous verrons dans l'article du luthéranisme quel tyran était *Christiern*. Un de ses crimes fut la source de son châtement qui lui fit perdre trois royaumes. Il venait de faire un accord avec un administrateur créé par les états de Suède, nommé *Stenon Sture*. *Christiern* semblait moins craindre cet administrateur que le jeune *Gustave Vasa*, neveu du roi *Canutson*, prince d'un courage entreprenant, le héros & l'idole de la Suède. Il feignit de vouloir conférer avec l'administrateur dans Stockholm, & demanda qu'on lui amenât sur sa flotte à la rade de la ville le jeune *Gustave* & six autres otages.

Tyrannies,
troubles,
meurtres,
comme ail-
leurs.

A peine furent-ils sur son vaisseau, qu'il les fit mettre aux fers, & fit voile en Danemarck avec sa proie. Alors il prépara tout pour une guerre ouverte. Rome se mêlait de cette guerre. Voici comme elle y entra, & comme elle fut trompée.

1518.

Troll, archevêque d'Upsal, dont je rapporterai les cruautés en parlant du luthéranisme, élu par le clergé, confirmé par *Léon X*, & lié d'intérêt avec *Christiern*, avait été déposé par les états de Suède, & condamné à faire pénitence dans un monastère. Les états furent excommuniés par le pape selon le style ordinaire. Cette excommunication, qui n'était rien par elle-même, était beaucoup par les armes de *Christiern*.

1517.

Il y avait alors en Danemarck un légat du pape, nommé *Arcemboldi*, qui avait vendu les indulgences dans les trois royaumes. Telle avait été son adresse, & telle l'imbécillité des peuples, qu'il avait tiré près de deux millions de florins de ces pays les plus pauvres de l'Europe. Il allait les faire passer à Rome :

Christiern les prit pour faire, disait-il, la guerre à des excommuniés. Sa guerre fut heureuse : il fut reconnu roi, & l'archevêque *Troll* fut rétabli.

1520. C'est après ce rétablissement que le roi & son primat donnèrent dans Stockholm cette fête funeste, dans laquelle ils firent égorger le sénat entier & tant de citoyens. Cependant *Gustave* s'était échappé de sa prison, & avait repassé en Suède. Il fut obligé de se cacher quelque temps dans les montagnes de la Dalécarlie, déguisé en paysan. Il travailla même aux mines, soit pour subsister, soit pour se mieux déguiser. Mais enfin il se fit connaître à ces hommes sauvages qui détestaient d'autant plus la tyrannie, que toute politique était inconnue à leur simplicité rustique. Ils le suivirent, & *Gustave Vasa* se vit bientôt à la tête d'une armée. L'usage des armes à feu n'était point encore connu de ces hommes grossiers, & peu familier au reste des Suédois ; c'est ce qui avait donné toujours aux Danois la supériorité. Mais *Gustave*, ayant fait acheter sur son crédit des mousquets à Lubeck, combattit bientôt avec des armes égales.

Lubeck ne fournit pas seulement des armes, elle envoya des troupes ; sans quoi *Gustave* eût eu bien de la peine à réussir. C'était une simple ville de marchands, de qui dépendait la destinée de la Suède. *Christiern* était alors en Danemarck. L'archevêque d'Upsal soutint tout le poids de la guerre contre le libérateur. Enfin, ce qui n'est pas ordinaire, le parti le plus juste l'emporta. *Gustave*, après des aventures malheureuses, battit les lieutenans du tyran, & fut maître d'une partie du pays.

Christiern furieux, qui dès long - temps avait en son pouvoir à Copenhague la mère & la sœur de *Gustave*, fit une action qui, même après ce qu'on a vu de lui, paraît d'une atrocité presque incroyable. Il fit jeter, dit-on, ces deux princesses dans la mer, enfermées dans un sac l'une & l'autre. Il y a des auteurs qui disent qu'on se contenta de les menacer de ce supplice. 1521.

Ce tyran savait ainsi se venger, mais il ne savait pas combattre. Il affaînait des femmes, & il n'osait aller en Suède faire tête à *Gustave*. Non moins cruel envers ses Danois qu'envers ses ennemis, il fut bientôt aussi exécration au peuple de Copenhague qu'aux Suédois.

Ces Danois, en possession alors d'élire leurs rois, avaient le droit de punir un tyran. Les premiers qui renoncèrent à sa domination, furent ceux de Jutland, du duché de Schlefwich, & de la partie du Holstein qui appartenait à *Christiern*. Son oncle *Frédéric*, duc de Holstein, profita du juste soulèvement des peuples. La force appuya le droit. Tous les habitans de ce qui composait autrefois la Chersonèse Cimbrique firent signifier au tyran l'acte de sa déposition authentique par le premier magistrat de Jutland.

Ce chef de justice intrépide osa porter à *Christiern* sa sentence dans Copenhague même. Le tyran voyant tout le reste de l'Etat ébranlé, haï de ses propres officiers, n'osant se fier à personne, reçut dans son palais, comme un criminel, son arrêt qu'un seul homme défarmé lui signifiait. Il faut conserver à la postérité le nom de ce magistrat; il s'appelait *Mons*. *Christiern, tyran, déposé.*

Mon nom, disait-il, *devrait être écrit sur la porte de tous les méchans princes*. Le Danemarck obéit à l'arrêt. Il n'y a point d'exemple d'une révolution si juste, si subite & si tranquille. Le roi se dégrada lui-même
 1523. en fuyant, & se retira en Flandre dans les Etats de *Charles-Quint* son beau-frère, dont il implora longtemps le secours.

Son oncle *Frédéric* fut élu dans Copenhague roi de Danemarck, de Norwège, & de Suède; mais il n'eut de la couronne de Suède que le titre. *Gustave Vasa*, ayant pris dans le même temps Stockholm, fut élu roi par les Suédois, & fut défendre le royaume qu'il avait délivré. *Christiern*, avec son archevêque *Troll* errant comme lui, fit au bout de quelques années une tentative pour rentrer dans quelques-uns de ses Etats. Il avait la ressource que donnent toujours les mécontents d'un nouveau règne. Il y en eut en Danemarck, il y en eut en Suède. Il passa avec eux en Norwège. Le nouveau roi *Gustave* commençait à secouer le joug de la religion romaine dans quelques-unes de ses provinces. Le roi *Frédéric* permettait que les Danois en changeassent. *Christiern* se déclarait bon catholique; mais n'en étant ni meilleur prince, ni meilleur général, ni plus aimé, il ne fit qu'un effort inutile.

1532. Abandonné bientôt de tout le monde, il se laissa mener en Danemarck, & finit ses jours en prison. L'empereur *Charles-Quint* son beau-frère, qui ébranla l'Europe, ne fut pas assez puissant pour le secourir. L'archevêque *Troll* d'une ambition inquiète, ayant armé la ville de Lubeck contre le Danemarck, mourut de ses blessures plus glorieusement que

Christiern ; dignes l'un & l'autre d'une fin plus tragique.

Gustave, libérateur de son pays, jouit assez paisiblement de sa gloire. Il fit le premier connaître aux nations étrangères de quel poids la Suède pouvait être dans les affaires de l'Europe, dans un temps où la politique européenne prenait une nouvelle face, où l'on commençait à vouloir établir la balance du pouvoir.

François I fit une alliance avec lui, & même, tout luthérien qu'était *Gustave*, il lui envoya le collier de son ordre malgré les statuts. *Gustave*, le reste de sa vie, se fit une étude de régler l'Etat. Il fallut user de sa prudence pour que la religion qu'il avait détruite ne troublât pas son gouvernement. Les Dalécarliens qui l'avaient aidé les premiers à monter sur le trône furent les premiers à l'inquiéter. Leur rusticité farouche les attachait aux anciens usages de leur Eglise; ils n'étaient catholiques que comme ils étaient barbares, par la naissance & par l'éducation. On en peut juger par une requête qu'ils lui présentèrent; ils demandèrent que le roi ne portât point d'habits découpés à la mode de France, & qu'on fît brûler tous les citoyens qui feraient gras le vendredi. C'était presque la seule chose à quoi ils distinguaient les catholiques des luthériens.

Le roi étouffa tous ces mouvemens, établit avec adresse sa religion en conservant des évêques, & en diminuant leurs revenus & leur pouvoir. Les anciennes lois de l'Etat furent respectées; il fit déclarer son fils *Frédéric* son successeur par les états, & même il obtint que la couronne resterait dans sa

François I
allié de *Vasa*.

maison, à condition que si sa race s'éteignait, les états rentreraient dans le droit d'élection; que s'il ne restait qu'une princesse, elle aurait une dot sans prétendre à la couronne.

Ni marquis
ni comtes en
ces pays.

Voilà dans quelle situation étaient les affaires du Nord, du temps de *Charles-Quint*. Les mœurs de tous ces peuples étaient simples, mais dures: on n'en était que moins vertueux pour être plus ignorant. Les titres de comte, de marquis, de baron, de chevalier, & la plupart des symboles de la vanité, n'avaient point pénétré chez les Suédois, & peu chez les Danois; mais aussi les inventions utiles y étaient ignorées. Ils n'avaient ni commerce réglé, ni manufactures. Ce fut *Gustave Vasa* qui, en tirant les Suédois de l'obscurité, anima aussi les Danois par son exemple.

De la Hongrie.

La Hongrie se gouvernait entièrement comme la Pologne: elle élisait ses rois dans ses diètes. Le palatin de Hongrie avait la même autorité que le primat polonais; & de plus il était juge entre le roi & la nation. Telle avait été autrefois la puissance ou le droit du palatin de l'Empire, du maire du palais de France, du justicier d'Arragon. On voit que dans toutes les monarchies l'autorité des rois commença toujours par être balancée: on voulut des monarques, mais jamais de despotes.

Les nobles avaient les mêmes privilèges qu'en Pologne, je veux dire d'être impunis, & de disposer de leurs serfs: la populace était esclave. La force de l'Etat était dans la cavalerie, composée de nobles & de leurs suivans: l'infanterie était un ramas de payfans sans ordre, qui combattaient dans le

temps qui fuit les femailles , jufqu'à celui de la moisfon.

On fe fouvient que vers l'an 1000 la Hongrie reçut le christianifme. Le chef des Hongrois, *Etienne* , qui voulait être roi , fe fervit de la force & de la religion. Le pape *Silvestre II* lui donna le titre de roi , & même de roi apoftolique. Des auteurs prétendent que ce fut *Jean XVIII* ou *XIX* qui conféra ces deux honneurs à *Etienne* en 1003 ou 1004. De telles difcuffions ne font pas le but de mes recherches. Il me fuffit de confidérer que c'eft pour avoir donné ce titre dans une bulle, que les papes prétendaient exiger des tributs de la Hongrie ; & c'eft en vertu de ce mot *apoftolique* que les rois de Hongrie prétendaient donner tous les bénéfices du royaume.

On voit qu'il y a des préjugés par lesquels les rois & les nations entières fe gouvernent. Le chef d'une nation guerrière n'avait ofé prendre le titre de roi fans la permiffion du pape. Ce royaume & celui de Pologne étaient gouvernés fur le modèle de l'empire allemand. Cependant les rois de Pologne & de Hongrie , qui ont fait enfin des comtes , n'osèrent jamais faire des ducs ; loin de prendre le titre de *majesté* , on les appelaient alors *votre excellence*.

Excellence ,
titre de roi.

Les empereurs regardaient même la Hongrie comme un fief de l'Empire. En effet *Conrad le falique* avait reçu un hommage & un tribut du roi *Pierre* ; & les papes , de leur côté , foutenaient qu'ils devaient donner cette couronne , parce qu'ils avaient les premiers appelé du nom de *roi* le chef de la nation hongroife.

Il faut un moment remonter ici au temps où la maison de France, qui a fourni des rois au Portugal, à l'Angleterre, à Naples, vit aussi ses rejetons sur le trône de Hongrie.

Le pape
donne la
Hongrie
comme un
bénéfice.

Vers l'an 1290 le trône étant vacant, l'empereur *Rodolphe de Habsbourg* en donna l'investiture à son fils *Albert d'Autriche*, comme s'il eût donné un fief ordinaire. Le pape *Nicolas IV*, de son côté, conféra le royaume comme un bénéfice au petit-fils de ce fameux *Charles d'Anjou*, frère de *S^t Louis*, roi de Naples & de Sicile. Ce neveu de *S^t Louis* était appelé *Charles Martel*, & il prétendait le royaume parce que sa mère *Marie de Hongrie* était sœur du roi hongrois dernier mort. Ce n'est pas chez les peuples libres un titre pour régner que d'être parent de leurs rois. La Hongrie ne prit pour maître ni celui que nommait l'empereur, ni celui que lui donnait le pape; elle choisit *André* surnommé *le Vénitien*, parce qu'il s'était marié à Venise, prince qui d'ailleurs était du sang royal. Il y eut des excommunications & des guerres; mais après sa mort, & après celle de son concurrent *Charles Martel*, les arrêts du tribunal de Rome furent exécutés.

1303. *Boniface VIII*, quatre mois avant que l'affront qu'il reçut du roi de France le fit, dit-on, mourir de douleur, jouit de l'honneur de voir plaider devant lui, comme on l'a déjà dit, la cause de la maison d'*Anjou*. La reine de Naples *Marie* parla elle-même devant le consistoire; & *Boniface* donna la Hongrie au prince *Carobert*, fils de *Charles Martel*, & petit-fils de cette *Marie*.

Ce

Ce *Carobert* fut donc en effet roi par la grace du pape, soutenu de son parti & de son épée. La Hongrie sous lui devint plus puissante que les empereurs, qui la regardaient comme un fief. *Carobert* réunit la Dalmatie, la Croatie, la Servie, la Transilvanie, la Valachie, provinces démembrées du royaume dans la fuite des temps.

Le fils de *Carobert* nommé *Louis*, frère de cet *André de Hongrie* que la reine de Naples *Jeanne* sa femme fit étrangler, accrut encore la puissance des Hongrois. Il passa au royaume de Naples pour venger le meurtre de son frère. Il aida *Charles de Durazzo* à détrôner *Jeanne*, sans l'aider dans la cruelle mort dont *Durazzo* fit périr cette reine. De retour dans la Hongrie, il y acquit une vraie gloire; car il fut juste; il fit de sages lois; il abolit les épreuves du fer ardent, & de l'eau bouillante, d'autant plus accréditées que les peuples étaient plus grossiers.

On remarque toujours qu'il n'y a guère de grand homme qui n'ait aimé les lettres. Ce prince cultivait la géométrie & l'astronomie. Il protégeait les autres arts. C'est à cet esprit philosophique, si rare alors, qu'il faut attribuer l'abolition des épreuves superstitieuses. Un roi qui connaissait la saine raison était un prodige dans ces climats. Sa valeur fut égale à ses autres qualités. Ses peuples le chérissent: les étrangers l'admirèrent: les Polonais sur la fin de sa vie l'élurent pour leur roi. Il régna heureusement quarante ans en Hongrie, & douze ans en Pologne. Les peuples lui donnèrent le nom de *grand* dont il était digne. Cependant il est presque ignoré en Europe. Il n'avait pas régné sur des hommes qui fussent transmettre sa

gloire aux nations. Qui fait qu'au quatorzième siècle il y eut un *Louis le grand* vers les monts Krapac ?

1382. Il était si aimé que les états élurent sa fille *Marie*, qui n'était pas encore nubile, & l'appelèrent *Marie-roi*, titre qu'ils ont encore renouvelé de nos jours pour la fille du dernier empereur de la maison d'*Autriche*.

Tout sert à faire voir que, si dans les royaumes héréditaires on peut se plaindre des abus du despotisme, les États électifs sont exposés à de plus grands orages, & que la liberté même, cet avantage si naturel & si cher, a quelquefois produit de grands malheurs. La jeune *Marie-roi* était gouvernée, aussi-bien que l'État, par sa mère *Elisabeth de Bosnie*. Les seigneurs furent mécontents d'*Elisabeth*; ils se servirent de leur droit de mettre la couronne sur une autre tête. Ils la donnèrent à *Charles de Durazzo*, surnommé *le petit*, descendant en droite ligne du frère de *S^t Louis*, qui régna dans les deux Siciles. Il arrive de Naples à

1386. Bude: il est couronné solennellement, & reconnu roi par *Elisabeth* elle-même.

Voici un de ces événemens étranges sur lesquels les lois sont muettes, & qui laissent en doute si ce n'est pas un crime de punir le crime même.

Elisabeth & sa fille *Marie*, après avoir vécu en intelligence autant qu'il était possible avec celui qui possédait leur couronne, l'invitent chez elles & le font assassiner en leur présence. Elles soulèvent le peuple en leur faveur; & la jeune *Marie*, toujours conduite par sa mère, reprend la couronne.

1386. Quelque temps après, *Elisabeth* & *Marie* voyagent dans la basse Hongrie. Elles passent imprudemment

fur les terres d'un comte de *Hornac*, ban de Croatie. Ce ban était ce qu'on appelle en Hongrie *comte suprême*, commandant les armées, & rendant la justice. Il était attaché au roi assassiné. Lui était-il permis ou non de venger la mort de son roi? Il ne délibéra pas, & parut consulter la justice dans la cruauté de sa vengeance. Il fait le procès aux deux reines; fait noyer *Elisabeth*, & garde *Marie* en prison comme la moins criminelle.

Un ban de Croatie condamne une reine à être noyée.

Dans le même temps *Sigismond*, qui depuis fut empereur, entra en Hongrie, & venait épouser la reine *Marie*. Le ban de Croatie se crut assez puissant, & fut assez hardi pour lui amener lui-même cette reine dont il avait fait noyer la mère. Il semble qu'il crut n'avoir fait qu'un acte de justice sévère. Mais *Sigismond* le fit tenailler & mourir dans les tourmens. Sa mort souleva la noblesse hongroise, & ce règne ne fut qu'une suite de troubles & de factions.

On peut régner sur beaucoup d'Etats, & n'être pas un puissant prince. Ce *Sigismond* fut à la fois empereur, roi de Bohême & de Hongrie. Mais en Hongrie il fut battu par les Turcs, & mis une fois en prison par ses sujets révoltés. En Bohême il fut presque toujours en guerre contre les hussites; & dans l'Empire son autorité fut presque toujours contre-balancée par les privilèges des princes & des villes.

En 1438, *Albert d'Autriche*, gendre de *Sigismond*, fut le premier prince de la maison d'Autriche qui régna sur la Hongrie.

Il fut, comme *Sigismond*, empereur & roi de Bohême; mais il ne régna que trois ans. Ce règne

si court fut la source des divisions intestines qui, jointes aux irruptions des Turcs, ont dépeuplé la Hongrie, & en ont fait une des malheureuses contrées de la terre.

Les Hongrois toujours libres ne voulurent point pour leur roi d'un enfant que laissait *Albert d'Autriche*, & ils choisirent cet *Uladislas* ou *Ladislas*, roi de
 1444. Pologne, que nous avons vu perdre la bataille de Varnes avec la vie.

1440. *Frédéric III d'Autriche*, empereur d'Allemagne, se dit roi de Hongrie, & ne le fut jamais. Il garda dans Vienne le fils d'*Albert d'Autriche*, que j'appellerai *Ladislas Albert*, pour le distinguer de tant d'autres, tandis que le fameux *Jean Huniade* tenait tête en Hongrie à *Mahomet II*, vainqueur de tant d'Etats. Ce *Jean Huniade* n'était pas roi, mais il était général chéri d'une nation libre & guerrière, & nul roi ne fut aussi absolu que lui.

Après sa mort la maison d'*Autriche* eut la couronne de Hongrie. Ce *Ladislas Albert* fut élu. Il fit périr par la main du bourreau un des fils de ce *Jean Huniade*, vengeur de la patrie. Mais chez les peuples libres la tyrannie n'est pas impunie; *Ladislas Albert d'Autriche* fut chassé de ce trône souillé d'un si beau sang, & paya par l'exil sa cruauté.

Il restait un fils de ce grand *Huniade*: ce fut *Mathias Corvin*, que les Hongrois ne tirèrent qu'à force d'argent des mains de la maison d'*Autriche*. Il combattit & l'empereur *Frédéric III* auquel il enleva l'*Autriche*, & les Turcs qu'il chassa de la haute Hongrie.

Après sa mort , arrivée en 1490, la maison d'*Autriche* voulut toujours ajouter la Hongrie à ses autres Etats. L'empereur *Maximilien* , rentré dans Vienne , ne put obtenir ce royaume. Il fut déferé à un roi de Bohême , nommé encore *Ladislas* , que j'appellerai *Ladislas de Bohême*.

Les Hongrois , en se choisissant ainsi leurs rois , restreignaient toujours leur autorité , à l'exemple des nobles en Pologne , & des électeurs de l'Empire. Mais il faut avouer que les nobles de Hongrie étaient de petits tyrans qui ne voulaient point être tyrannisés. Leur liberté était une indépendance funeste , & ils réduisaient le reste de la nation à un esclavage si misérable que tous les habitans de la campagne se soulevèrent contre des maîtres trop durs. Cette guerre civile , qui dura quatre années , affaiblit encore ce malheureux royaume. La noblesse mieux armée que le peuple , & possédant tout l'argent , eut enfin le dessus ; & la guerre finit par le redoublement des chaînes du peuple , qui est encore réellement esclave de ses seigneurs.

Un pays si long-temps dévasté , & dans lequel il ne restait qu'un peuple esclave & mécontent , sous des maîtres presque toujours divisés , ne pouvait plus résister par lui-même aux armes des sultans turcs : aussi , quand le jeune *Louis II* fils de ce *Ladislas de Bohême* , & beau-frère de l'empereur *Charles-Quint* , voulut soutenir les efforts de *Soliman* , toute la Hongrie ne put dans cette extrême nécessité lui fournir une armée de trente mille combattans. Un cordelier nommé *Tomoré* , général de cette armée dans laquelle il y avait cinq évêques , promit la

Rois de Hongrie électifs. Nobles presque souverains. Peuples serfs.

Rois nobles : & peuples misérables.

1526. victoire au roi *Louis*. L'armée fut détruite à la célèbre journée de Mohats. Le roi fut tué, & *Soliman* vainqueur parcourut tout ce royaume malheureux dont il emmena plus de deux cents mille captifs.

En vain la nature a placé dans ce pays des mines d'or, & les vrais trésors des blés & des vins; en vain elle y forme des hommes robustes, bien faits, spirituels; on ne voyait presque plus qu'un vaste désert, des villes ruinées, des campagnes dont on labourait une partie les armes à la main, des villages creusés sous terre, où les habitans s'ensevelissaient avec leurs grains & leurs bestiaux, une centaine de châteaux fortifiés dont les possesseurs disputaient la souveraineté aux Turcs & aux Allemands.

Il y avait encore plusieurs beaux pays de l'Europe dévastés, incultes, inhabités, tels que la moitié de la Dalmatie, le nord de la Pologne, les bords du Tanaïs, la fertile contrée de l'Ukraine, tandis qu'on allait chercher des terres dans un nouvel univers & aux bornes de l'ancien.

De l'Ecoffe. Dans ce tableau du gouvernement politique du Nord, je ne dois pas oublier l'Ecoffe, dont je parlerai encore en traitant de la religion.

1543. L'Ecoffe entra un peu plus que le reste dans le système de l'Europe, parce que cette nation, ennemie des Anglais qui voulaient la dominer, était alliée de la France depuis long-temps. Il n'en coûtait pas beaucoup aux rois de France pour faire armer les Ecoffais. On voit que *François I* n'envoya que trente mille écus (qui font aujourd'hui trois cents vingt mille de nos livres) au parti qui devait faire déclarer la guerre aux Anglais. En effet, l'Ecoffe est si pauvre

qu'aujourd'hui qu'elle est réunie à l'Angleterre, elle ne paye que la quarantième partie des subfides des deux royaumes. (d)

Un Etat pauvre voisin d'un Etat riche est à la longue vénal. Mais tant que cette province ne se vendit point, elle fut redoutable. Les Anglais, qui subjuguèrent si aisément l'Irlande sous *Henri II*, ne purent dominer en Ecoffe. *Edouard III* grand guerrier & adroit politique la dompta, mais ne put la garder. Il y eut toujours entre les Ecoffais & les Anglais une inimitié & une jalousie pareille à celle qu'on voit aujourd'hui entre les Portugais & les Espagnols. La maison des *Stuarts* régnait sur l'Ecoffe depuis 1370. Jamais maison n'a été plus infortunée. *Jacques I*, après avoir été prisonnier en Angleterre dix-huit années, fut assassiné par ses sujets. *Jacques II* fut tué dans une expédition malheureuse à Roxborough à l'âge de vingt-neuf ans. *Jacques III*, n'en ayant pas encore trente-cinq, fut tué par ses sujets en bataille rangée. *Jacques IV*, gendre du roi d'Angleterre *Henri VII*, périt âgé de trente-neuf ans dans une bataille contre les Anglais après un règne très-malheureux. *Jacques V* mourut dans la fleur de son âge à trente ans.

Maison
Stuart, la
plus infortu-
née qui ja-
mais ait été
sur le trône.

1444.

1513.

1542.

Nous verrons la fille de *Jacques V*, plus malheureuse que tous ses prédécesseurs, augmenter le nombre des reines mortes par la main des bourreaux. *Jacques VI* son fils ne fut roi d'Ecoffe, d'Angleterre & d'Irlande, que pour jeter par sa faiblesse les fondemens des révolutions qui ont porté la tête de *Charles I* sur un échafaud, qui ont fait languir *Jacques VII* dans l'exil,

(d) Ceci était écrit en 1740.

& qui tiennent encore cette famille infortunée errante loin de sa patrie. Le temps le moins funeste de cette maison était celui de *Charles-Quint* & de *François I.* C'était alors que régnait *Jacques V*, père de *Marie Stuart* & qu'après sa mort, sa veuve *Marie de Lorraine*, mère de *Marie Stuart*, eut la régence du royaume. Les troubles ne commencèrent à naître que sous la régence de cette *Marie de Lorraine*; & la religion, comme on le verra, en fut le premier prétexte.

Je n'étendrai pas davantage ce recensement des royaumes du Nord au seizième siècle. J'ai déjà exposé en quels termes étaient ensemble l'Allemagne, l'Angleterre, la France, l'Italie, l'Espagne. Ainsi je me suis donné une connaissance préliminaire des intérêts du Nord & du Midi. Il faut voir plus particulièrement ce que c'était que l'Empire.

CHAPITRE CXX.

De l'Allemagne & de l'Empire aux quinzième & seizième siècles.

LE nom d'empire d'Occident subsistait toujours. Ce n'était guère depuis très-long-temps qu'un titre onéreux; & il y parut bien, puisque l'ambitieux *Edouard III*, à qui les électeurs l'offrirent, n'en voulut point. L'empereur *Charles IV*, regardé comme le législateur de l'Empire, ne put obtenir du pape *Innocent VI*, & des barons romains, la permission de se faire couronner empereur à Rome, qu'à condition

qu'il ne coucherait pas dans la ville. Sa fameuse *bulle d'or* mit quelque ordre dans l'anarchie de l'Allemagne. Le nombre des électeurs fut fixé par cette loi, qu'on regarda comme fondamentale, & à laquelle on a dérogé depuis. De son temps les villes impériales eurent voix délibérative dans les diètes. Toutes les villes de la Lombardie étaient réellement libres, & l'Empire ne conservait sur elles que des droits. Chaque seigneur continua d'être souverain dans ses terres en Allemagne & en Lombardie pendant tous les règnes suivans.

Les temps de *Venceslas*, de *Robert*, de *Joffe*, de *Sigismond*, furent des temps obscurs où l'on ne voit aucune trace de la majesté de l'Empire, excepté dans le concile de Constance, que *Sigismond* convoqua, & où il parut dans toute sa gloire, mais dont il sortit avec la honte d'avoir violé le droit des gens en laissant brûler *Jean Hus* & *Jérôme de Prague*.

Les empereurs n'avaient plus de domaines; ils les avaient cédés aux évêques & aux villes, tantôt pour se faire un appui contre les seigneurs des grands fiefs, tantôt pour avoir de l'argent. Il ne leur restait que la subvention des mois romains; taxe qu'on ne payait qu'en temps de guerre, & pour la vaine cérémonie du couronnement & du voyage de Rome. Il était donc absolument nécessaire d'élire un chef puissant par lui-même; & ce fut ce qui mit le sceptre dans la maison d'*Autriche*. Il fallait un prince dont les Etats pussent d'un côté communiquer à l'Italie, & de l'autre résister aux inondations des Turcs. L'Allemagne trouvait cet avantage avec *Albert II* duc d'Autriche, roi de Bohême & de Hongrie; &

c'est ce qui fixa la dignité impériale dans sa maison; le trône y fut héréditaire sans cesser d'être électif. *Albert* & ses successeurs furent choisis, parce qu'ils avaient de grands domaines; & *Rodolphe de Habsbourg*, tige de cette maison, avait été élu parce qu'il n'en avait point. La raison en est palpable: *Rodolphe* fut choisi dans un temps où les maisons de *Saxe* & de *Suabe* avaient fait craindre le despotisme, & *Albert II*, dans un temps où l'on croyait la maison d'*Autriche* assez puissante pour défendre l'Empire, & non assez pour l'asservir.

Frédéric III eut l'Empire à ce titre. L'Allemagne de son temps fut dans la langueur & dans la tranquillité. Il ne fut pas aussi puissant qu'il aurait pu l'être; & nous avons vu qu'il était bien loin d'être *souverain de la chrétienté*, comme le porte son épitaphe.

Maximilien I, n'étant encore que roi des Romains, commença la carrière la plus glorieuse par la victoire de Guinegaste en Flandre, qu'il remporta contre les Français, & par le traité de 1492, qui lui assura la Franche-Comté, l'Artois & le Charolois. Mais ne tirant rien des Pays-Bas qui appartenaient à son fils *Philippe le beau*, rien des peuples de l'Allemagne, & peu de chose de ses Etats tenus en échec par la France, il n'aurait jamais eu de crédit en Italie sans la ligue de Cambrai, & sans *Louis XII* qui travailla pour lui.

1508. D'abord le pape & les Vénitiens l'empêchèrent de
Maximilien
 pochi donari venir se faire couronner à Rome, & il prit le titre
 d'*empereur élu*, ne pouvant être empereur couronné
 1513. par le pape. On le vit, depuis la ligue de Cambrai,
 recevoir une solde de cent écus par jour du roi

d'Angleterre *Henri VIII*. Il avait dans ses Etats d'Allemagne des hommes avec lesquels on pouvait combattre des Turcs ; mais ils n'avaient pas les trésors avec lesquels la France, l'Angleterre & l'Italie combattaient alors.

L'Allemagne était devenue véritablement une république de princes & de villes, quoique le chef s'expliquât dans ses édits en maître absolu de l'univers. Elle était dès l'an 1500 divisée en dix cercles ; & les directeurs de ces cercles étant des princes souverains, les généraux & les colonels des cercles étant payés par les provinces & non par l'empereur, cet établissement, qui liait toutes les parties de l'Allemagne ensemble, en assurait la liberté. La chambre impériale qui jugeait en dernier ressort, payée par les princes & par les villes, & ne résidant point dans les domaines particuliers du monarque, était encore un appui de la liberté publique. Il est vrai qu'elle ne pouvait jamais mettre ses arrêts à exécution contre de grands princes, à moins que l'Allemagne ne la secondât ; mais cet abus même de la liberté en prouvait l'existence. Cela est si vrai, que la cour aulique, qui prit sa forme en 1512, & qui ne dépendait que des empereurs, fut bientôt le plus ferme appui de leur autorité.

L'Allemagne sous cette forme de gouvernement était alors aussi heureuse qu'aucun autre Etat du monde. Peuplée d'une nation guerrière & capable des plus grands travaux militaires, il n'y avait pas d'apparence que les Turcs pussent jamais la subjuguier. Son terrain est assez bon & assez bien cultivé pour que ses habitans n'en cherchassent pas

Etat de
l'Allemagne.

d'autres comme autrefois ; & ils n'étaient ni assez riches, ni assez pauvres, ni assez unis pour conquérir toute l'Italie.

Mais quel était alors le droit sur l'Italie & sur l'empire romain ? le même que celui des *Othons*, & de la maison impériale de *Suabe* ; le même qui avait coûté tant de sang, & qui avait souffert tant d'altérations depuis que *Jean XII*, patrice de Rome aussi bien que pape, au lieu de réveiller le courage des anciens Romains, avait eu l'imprudence d'appeler les étrangers. Rome ne pouvait que s'en repentir ; & depuis ce temps il y eut toujours une guerre sourde entre l'Empire & le sacerdoce, aussi bien qu'entre les droits des empereurs & les libertés des provinces d'Italie. Le titre de César n'était qu'une source de droits contestés, de disputes indécises, de grandeur apparente & de faiblesse réelle. Ce n'était plus le temps où les *Othons* faisaient des rois & leur imposaient des tributs. Si le roi de France *Louis XII* s'était entendu avec les Vénitiens, au lieu de les battre, jamais probablement les empereurs ne seraient revenus en Italie. Mais il fallait nécessairement, par les divisions des princes italiens, & par la nature du gouvernement pontifical, qu'une grande partie de ce pays fût toujours la proie des étrangers.

CHAPITRE CXXI.

*Usages des quinzième & seizième siècles, & de l'état
des beaux arts.*

ON voit qu'en Europe il n'y avait guère de souverains absolus. Les empereurs avant *Charles-Quint* n'avaient osé prétendre au despotisme. Les papes étaient beaucoup plus maîtres à Rome qu'auparavant, mais moins dans l'Eglise. Les couronnes de Hongrie & de Bohême étaient encore électives, ainsi que toutes celles du Nord; & l'élection suppose nécessairement un contrat entre le roi & la nation. Les rois d'Angleterre ne pouvaient ni faire des lois ni en abuser sans le concours du parlement. *Isabelle* en Castille avait respecté les privilèges des *Cortes* qui sont dans les Etats du royaume. *Ferdinand le catholique* n'avait pu en Arragon détruire l'autorité du justicier, qui se croyait en droit de juger les rois. La France seule, depuis *Louis XI*, s'était tournée en Etat purement monarchique; gouvernement heureux lorsqu'un roi tel que *Louis XII* répara par son amour pour son peuple toutes les fautes qu'il commit avec les étrangers; mais gouvernement le pire de tous sous un roi faible ou méchant.

La police générale de l'Europe s'était perfectionnée, en ce que les guerres particulières des seigneurs féodaux n'étaient plus permises nulle part par les lois; mais il restait l'usage des duels. (e)

(e) Voyez les chapitres des duels & des tournois.

Les décrets des papes , toujours sages , & de plus toujours utiles à la chrétienté dans ce qui ne concernait pas leurs intérêts personnels , anathématisaient ces combats : mais plusieurs évêques les permettaient. Les parlemens de France les ordonnaient quelquefois , témoin celui de *Legris* & de *Carrouge* sous *Charles VI*. Il se fit beaucoup de duels depuis assez juridiquement. Le même abus était aussi appuyé en Allemagne , en Italie , & en Espagne , par des formes regardées comme essentielles. On ne manquait pas surtout de se confesser & de communier avant de se préparer au meurtre. Le bon chevalier *Bayard* faisait toujours dire une messe lorsqu'il allait se battre en duel. Les combattans choisissaient un parrain , qui prenait soin de leur donner des armes égales , & surtout de voir s'ils n'avaient point sur eux quelques enchantemens ; car rien n'était plus crédule qu'un chevalier.

On vit quelquefois de ces chevaliers partir de leurs pays pour aller chercher un duel dans un autre , sans autre raison que l'envie de se signaler. On a vu
 1414. que le duc *Jean de Bourbonnais* fit déclarer qu'il irait en Angleterre avec seize chevaliers combattre à outrance pour éviter l'oisiveté , & pour mériter la grace de la très-belle dont il est serviteur.

Les tournois , quoiqu'encore condamnés par les papes , étaient par-tout en usage. On les appelait toujours *Ludi Gallici* , parce que *Géofroi de Preuilly* en avait rédigé les lois au onzième siècle. Il y avait eu plus de cent chevaliers tués dans ces jeux , & ils n'en étaient que plus en vogue. C'est ce qui a été détaillé au chapitre des *tournois*.

L'art de la guerre , l'ordonnance des armées , les armes offensives & défensives , étaient tout autres encore qu'aujourd'hui

L'empereur *Maximilien* avait mis en usage les armes de la phalange macédonienne , qui étaient des piques de dix-huit pieds : les Suisses s'en servirent dans les guerres du Milanais , mais ils les quittèrent pour l'espadaon à deux mains. Armes.

Les arquebuses étaient devenues une arme offensive indispensable contre ces remparts d'acier dont chaque gendarme était couvert. Il n'y avait guère de casque & de cuirasse à l'épreuve de ces arquebuses. La gendarmerie , qu'on appelait *la bataille* , combattait à pied comme à cheval : celle de France au quinzième siècle était la plus estimée.

L'infanterie allemande & l'espagnole étaient réputées les meilleures. Le cri d'armes était aboli presque par-tout. Il y a eu des modes dans la guerre comme dans les habillemens.

Quant au gouvernement des Etats , je vois des cardinaux à la tête de presque tous les royaumes. C'est en Espagne un *Ximénès* sous *Isabelle* , qui après la mort de sa reine est régent du royaume ; qui , toujours vêtu en cordelier , met son faste à fouler sous ses sandales le faste espagnol ; qui lève une armée à ses propres dépens , la conduit en Afrique & prend Oran ; qui enfin est absolu , jusqu'à ce que le jeune *Charles-Quint* le renvoie à son archevêché de Tolède , & le fasse mourir de douleur.

Cardinaux
à la tête des
armées.

On voit *Louis XII* gouverné par le cardinal d'Amboise : *François I* pour ministre le cardinal *Duprat* : *Henri VIII* est pendant vingt ans soumis au cardinal

Volfey fils d'un boucher , homme aussi fastueux que d'*Amboise* , qui comme lui voulut être pape , & qui n'y réussit pas mieux. *Charles-Quint* prit pour son ministre en Espagne son précepteur le cardinal *Adrien* , que depuis il fit pape ; & le cardinal *Granvelle* gouverna ensuite la Flandre. Le cardinal *Martinusius* fut maître en Hongrie sous *Ferdinand* frère de *Charles-Quint*.

Si tant d'ecclésiastiques ont régi des Etats tous militaires , ce n'est pas seulement parce que les rois se fiaient plus aisément à un prêtre qu'ils ne craignaient point , qu'à un général d'armée qu'ils redoutaient ; c'est encore parce que ces hommes d'Eglise étaient souvent plus instruits , plus propres aux affaires que les généraux & les courtisans.

Préférences. Ce ne fut que dans ce siècle que les cardinaux, sujets des rois, commencèrent à prendre le pas sur les chanceliers. Ils le disputaient aux électeurs , & le cédaient en France & en Angleterre aux chanceliers de ces royaumes ; & c'est encore une des contradictions que les usages de l'orgueil avaient introduites dans la république chrétienne. Les registres du parlement d'Angleterre font foi que le chancelier *Varham* précéda le cardinal *Volfey* jusqu'à l'année 1516.

Le terme de *Majesté* commençait à être affecté par les rois. Leurs rangs étaient réglés à Rome. L'empereur avait sans contredit les premiers honneurs. Après lui venait le roi de France sans aucune concurrence : la Castille , l'Arragon , le Portugal ; la Sicile alternaient avec l'Angleterre : puis venaient l'Ecosse , la Hongrie , la Navarre , Chypre , la Bohême & la Pologne. Le Danemarck & la Suède étaient les derniers

derniers. Ces préférences causèrent depuis de violens démêlés. Presque tous les rois ont voulu être égaux ; mais aucun n'a jamais contesté le premier rang aux empereurs ; ils l'ont conservé en perdant leur puissance.

Tous les usages de la vie civile différaient des nôtres ; le pourpoint & le petit manteau étaient devenus l'habit de toutes les cours. Les hommes de robe portaient partout la robe longue & étroite , les marchands , une petite robe qui descendait à la moitié des jambes.

Il n'y avait sous *François I* que deux coches dans Paris , l'un pour la reine , l'autre pour *Diane de Poitiers*, Hommes & femmes allaient à cheval.

Les richesses étaient tellement augmentées que *Henri VIII* roi d'Angleterre promit en 1519 une dot de trois cents trente-trois mille écus d'or à sa fille *Marie* , qui devait épouser le fils aîné de *François I* : on n'en avait jamais donné une si forte. Luxe.

L'entrevue de *François I* & de *Henri* fut long-temps célèbre par sa magnificence. Leur camp fut appelé *le camp du drap d'or* : mais cet appareil passager & cet effort de luxe ne supposaient pas cette magnificence générale & ces commodités d'usage , si supérieures à la pompe d'un jour , & qui sont aujourd'hui si communes. L'industrie n'avait point changé en palais somptueux les cabanes de bois & de plâtre qui formaient les rues de Paris. Londres était encore plus mal bâtie , & la vie y était plus dure. Les plus grands seigneurs menaient à cheval leurs femmes en croupe à la campagne. C'était ainsi que voyageaient

toutes les princesses , couvertes d'une cape de toile cirée dans les saisons pluvieuses. On n'allait point autrement aux palais des rois. Cet usage se conserva jusqu'au milieu du dix-septième siècle. La magnificence de *Charles-Quint*, de *François I*, de *Henri VIII*, de *Léon X*, n'était que pour les jours d'éclat & de solennité. Aujourd'hui les spectacles journaliers, la foule des chars dorés, les milliers de fanaux qui éclairent pendant la nuit les grandes villes, forment un plus beau spectacle, & annoncent plus d'abondance que les plus brillantes cérémonies des monarques du seizième siècle.

On commençait dès le temps de *Louis XII* à substituer aux fourrures précieuses les étoffes d'or & d'argent qui se fabriquaient en Italie. Il n'y en avait point encore à Lyon. L'orfèvrerie était grossière. *Louis XII* l'ayant défendue dans son royaume par une loi somptuaire indiscrete, les Français firent venir leur argenterie de Venise. Les orfèvres de France furent réduits à la pauvreté, & *Louis XII* révoqua sagement la loi.

François I, devenu économe sur la fin de sa vie, défendit les étoffes d'or & de soie. *Henri III* renouvela cette défense; mais si ces lois avaient été observées, les manufactures de Lyon étaient perdues. Ce qui détermina à faire ces lois, c'est qu'on tirait la soie de l'étranger. On ne permit sous *Henri II* des habits de soie qu'aux évêques. Les princes & les princesses eurent la prérogative d'avoir des habits rouges, soit en soie, soit en laine. Enfin, il n'y eut que les princes & les évêques qui eurent le droit de porter des foulards de soie.

Toutes ces lois somptuaires ne prouvent autre chose finon que le gouvernement n'avait pas toujours de grandes vues , & qu'il parut plus aisé aux ministres de proscrire l'industrie que de l'encourager. (3)

Les mûriers n'étaient encore cultivés qu'en Italie & en Espagne. L'or trait ne se fabriquait qu'à Venise & à Milan. Cependant les modes des Français se communiquaient déjà aux cours d'Allemagne , à l'Angleterre & à la Lombardie. Les historiens italiens

(3) Toute loi somptuaire est injuste en elle-même. C'est pour le maintien de leurs droits que les hommes se sont réunis en société , & non pour donner aux autres celui d'attenter à la liberté que doit avoir chaque individu de s'habiller , de se nourrir , de se loger à sa fantaisie ; en un mot , de faire de sa propriété l'usage qu'il veut en faire , pourvu que cet usage ne blesse le droit de personne.

Les lois somptuaires ont été très-communes chez les nations anciennes ; elles eurent pour cause l'envie que les citoyens pauvres portaient aux riches , ou la politique des riches même qui ne voulaient pas que les hommes de leur parti dissipassent en frivolités des richesses qu'on pouvait employer à l'accroissement de la puissance commune. Les anciens , qui dans plusieurs de leurs institutions politiques ont montré une sagacité & une profondeur de vues que nous admirons avec raison , ignoraient les vrais principes de la législation , & comptaient pour rien la justice. Ils croyaient que la volonté publique a droit d'exiger tout des individus , & de les soumettre à tout ; opinion fautive , dangereuse , funeste aux progrès de la civilisation & des lumières , & qui ne subsiste encore que trop parmi nous.

L'histoire a prouvé que toutes les lois somptuaires des anciens & des modernes ont été partout , après un temps très-court , abolies , eludées ou négligées : la vanité inventera toujours plus de manières de se distinguer que les lois n'en pourront défendre.

Le seul moyen permis d'attaquer le luxe par les lois , & en même temps le seul qui soit vraiment efficace , est de chercher à établir la plus grande égalité entre les fortunes , par le partage égal des successions , la destruction ou la restriction du droit de tester , la liberté de toute espèce de commerce & d'industrie ; & ces lois sont précisément celles , qu' indépendamment du desir d'abolir le luxe , la justice , la raison & la nature conseilleraient à tout législateur éclairé.

se plaignent que depuis le passage de *Charles VIII* on affectait chez eux de s'habiller à la française , & de faire venir de France tout ce qui servait à la parure.

Le pape *Jules II* fut le premier qui laissa croître sa barbe , pour inspirer par cette singularité un nouveau respect aux peuples. *François I* , *Charles-Quint* , & tous les autres rois suivirent cet exemple , adopté à l'instant par leurs courtisans. Mais les gens de robe , toujours attachés à l'ancien usage , quel qu'il soit , continuaient de se faire raser , tandis que les jeunes guerriers affectaient la marque de la gravité & de la vieillesse. C'est une petite observation , mais elle entre dans l'histoire des usages.

Beaux arts
dans la seule
Italie.

Ce qui est bien plus digne de l'attention de la postérité , ce qui doit l'emporter sur toutes ces coutumes introduites par le caprice , sur toutes ces lois abolies par le temps , sur les querelles des rois qui passent avec eux , c'est la gloire des arts , qui ne passera jamais. Cette gloire a été pendant tout le seizième siècle le partage de la seule Italie. Rien ne rappelle davantage l'idée de l'ancienne Grèce ; car si les arts fleurirent en Grèce au milieu des guerres étrangères & civiles , ils eurent en Italie le même sort ; & presque tout y fut porté à sa perfection , tandis que les armées de *Charles-Quint* saccagèrent Rome , que *Barberousse* ravagea les côtes , & que les dissensions des princes & des républiques troublèrent l'intérieur du pays.

L'Italie eut , dans *Guichardin* , son *Thucydide* , ou plutôt son *Xénophon* ; car il commanda quelquefois dans les guerres qu'il écrivit. Il n'y eut en aucune

province d'Italie d'orateurs comme les *Démofthènes*, les *Péryclès*, les *Eſchines*. Le gouvernement ne comportait prefque nulle part cette eſpèce de mérite. Celui du théâtre, quoique très-inférieur à ce que fut depuis la ſcène françoife, pouvait être comparé à la ſcène grecque qu'elle fe fait revivre; il y a de la vérité, du naturel & du bon comique dans les comédies de l'*Arioſte*, & la ſeule *Mandragore* de *Machiavel* vaut peut-être mieux que toutes les pièces d'*Ariſtophane*. *Machiavel* d'ailleurs était un excellent hiftorien avec lequel un bel eſprit, tel qu'*Ariſtophane*, ne peut entrer en aucune ſorte de comparaifon. Le cardinal *Bibienna* avait fait revivre la comédie grecque, & *Triſſino* archevêque de Bénévent, la tragédie, dès le commencement du feizième fiècle. *Ruccelai* fuivit bientôt l'archevêque *Triſſino*. On traduifit à Veniſe les meilleures pièces de *Plaute*, & on les traduifit en vers comme elles doivent l'être, puisſque c'eſt en vers que *Plaute* les écrivit; elles furent jouées avec ſuccès ſur les théâtres de Veniſe, & dans les couvens où l'on cultivait les lettres.

Les Italiens, en imitant les tragiques grecs & les comiques latins, ne les égalèrent pas; mais ils firent de la paſtorale un genre nouveau dans lequel ils n'avaient point de guides, & où perſonne ne les a ſurpaſſés. L'*Aminta* du *Taſſe* & le *Paſtor-Fido* du *Guarini* ſont encore le charme de tous ceux qui entendent l'italien.

Preſque toutes les nations polies de l'Europe ſentirent alors le beſoin de l'art théâtral, qui rasſemble les citoyens, adoucit les mœurs, & conduit à la morale par le plaifir. Les Eſpagnols approchèrent un

peu des Italiens ; mais ils ne purent parvenir à faire aucun ouvrage régulier. Il y eut un théâtre en Angleterre, mais il était encore plus sauvage. *Shakespeare* donna de la réputation à ce théâtre sur la fin du seizième siècle. Son génie perça au milieu de la barbarie, comme *Lopès de Véga* en Espagne. C'est dommage qu'il y ait beaucoup plus de barbarie encore que de génie dans les ouvrages de *Shakespeare*. Pourquoi des scènes entières du *Pastor-Fido* sont-elles sues par cœur aujourd'hui à Stockholm & à Pétersbourg ? & pourquoi aucune pièce de *Shakespeare* n'a-t-elle pu passer la mer ? c'est que le bon est recherché de toutes les nations. Un peuple qui aurait des tragédies, des tableaux, une musique, uniquement de son goût, & réprouvés de tous les autres peuples policés, ne pourrait jamais se flatter justement d'avoir le bon goût en partage.

Les Italiens réussirent surtout dans les grands poèmes de longue haleine ; genre d'autant plus difficile que l'uniformité de la rime & des stances, à laquelle ils s'affervirent, semblait devoir étouffer le génie.

Si l'on veut mettre sans préjugé dans la balance l'Odyssée d'*Homère* avec le Roland de l'*Arioste*, l'italien l'emporte à tous égards ; tous deux ayant le même défaut, l'intempérance de l'imagination, & le romanesque incroyable. L'*Arioste* a racheté ce défaut par des allégories si vraies, par des satires si fines, par une connaissance si approfondie du cœur humain, par les graces du comique, qui succèdent sans cesse à des traits terribles, enfin par des beautés si innombrables en tout genre, qu'il a trouvé le secret de faire un monstre admirable.

À l'égard de l'Iliade, que chaque lecteur se demande à lui-même ce qu'il penserait s'il lisait pour la première fois ce poëme & celui du *Tasse*, en ignorant les noms des auteurs, & les temps où ces ouvrages furent composés, en ne prenant enfin pour juge que son plaisir. Pourrait-il ne pas donner en tout sens la préférence au *Tasse*? ne trouverait-il pas dans l'italien plus de conduite, d'intérêt, de variété, de justesse, de graces, & de cette mollesse qui relève le sublime? Encore quelques siècles, & on n'en fera peut-être pas de comparaison.

Il paraît indubitable que la peinture fut portée dans ce seizième siècle à une perfection que les Grecs ne connurent jamais, puisque non-seulement ils n'avaient pas cette variété de couleurs que les Italiens employèrent, mais qu'ils ignoraient l'art de la perspective & du clair-obscur.

La sculpture, art plus facile & plus borné, fut celui où les Grecs excellèrent, & la gloire des Italiens est d'avoir approché de leurs modèles. Ils les ont surpassés dans l'architecture; & de l'aveu de toutes les nations, rien n'a jamais été comparable au temple principal de Rome moderne, le plus beau, le plus vaste, le plus hardi qui jamais ait été dans l'univers.

La musique ne fut bien cultivée qu'après ce seizième siècle; mais les plus fortes présomptions font penser qu'elle est très-supérieure à celle des Grecs, qui n'ont laissé aucun monument par lequel on pût soupçonner qu'ils chantaient en parties.

La gravure en estampes, inventée à Florence au milieu du quinzième siècle, était un art tout nouveau qui était alors dans sa perfection. Les Allemands

jouissaient de la gloire d'avoir inventé l'imprimerie , à peu près dans le temps que la gravure fut connue ; & par ce seul service ils multiplièrent les connaissances humaines. Il n'est pas vrai , comme le disent les auteurs anglais de l'*histoire universelle* , que *Fausle* fut condamné au feu par le parlement de Paris , comme forcier ; mais il est vrai que ses facteurs , qui vinrent vendre à Paris les premiers livres imprimés , furent accusés de magie : cette accusation n'eut aucune suite. C'est seulement une triste preuve de la grossière ignorance dans laquelle on était plongé , & que l'art même de l'imprimerie ne put dissiper de long-temps.

Premiers livres imprimés, saisis en France comme œuvres de forciers.

1474. Le parlement fit saisir tous les livres qu'un des facteurs de Maïence avait apportés : c'est ce que nous avons vu à l'article de *Louis XI*.

Il n'eût pas fait cette démarche dans un temps plus éclairé : mais tel est le sort des compagnies les plus sages , qui n'ont d'autres règles que leurs anciens usages & leurs formalités ; tout ce qui est nouveau les effarouche. Ils s'opposent à tous les arts naissans , à toutes les vérités contraires aux erreurs de leur enfance , à tout ce qui n'est pas dans l'ancien goût & dans l'ancienne forme. C'est par cet esprit que ce même parlement a résisté si long-temps à la réforme du calendrier ; qu'il a défendu d'enseigner d'autre doctrine que celle d'*Aristote* ; qu'il a pros crit l'émétique ; qu'il a fallu plusieurs lettres de jussion pour lui faire enregistrer les lettres de pairie d'un *Montmorenci* ; qu'il s'est refusé quelque temps à l'établissement de l'académie française ; & qu'il s'est enfin opposé de nos jours à l'inoculation de la petite vérole , & au débit de l'*Encyclopédie*.

Comme aucun membre d'une compagnie ne répond des délibérations du corps, les avis les moins raisonnables passent quelquefois sans contradiction : c'est pourquoi le duc de *Sulli* dit dans ses mémoires ,
 „ que si la sagesse descendait sur la terre , elle aime-
 „ rait mieux se loger dans une seule tête que dans
 „ celles d'une compagnie. „

Louis XI , qui ne pouvait être méchant quand il ne s'agissait pas de ses intérêts , & dont la raison était supérieure quand elle n'était pas aveuglée par ses passions , ôta la connaissance de cette affaire au parlement ; il ne souffrit pas que la France fût à jamais déshonorée par la proscription de l'imprimerie , & fit payer aux artistes de *Maïence* le prix de leurs livres.

La vraie philosophie ne commença à luire aux hommes que sur la fin du seizième siècle. *Galilée* fut le premier qui fit parler à la physique le langage de la vérité & de la raison. C'était un peu avant que *Copernic* , sur les frontières de la Pologne , avait découvert le véritable système du monde. *Galilée* fut non-seulement le premier bon physicien , mais il écrivit aussi élégamment que *Platon* , & il eut sur le philosophe grec l'avantage incomparable de ne dire que des choses certaines & intelligibles. La manière dont ce grand-homme fut traité par l'inquisition sur la fin de ses jours imprimerait une honte éternelle à l'Italie , si cette honte n'était pas effacée par la gloire même de *Galilée*. Une congrégation de théologiens , dans un décret donné en 1616 , déclarèrent l'opinion de *Copernic* , mise par le philosophe florentin dans un si beau jour , non-seulement hérétique dans la foi , mais absurde

· Nulle vraie
philosophie
avant *Gali-
lée.*

dans la philosophie. Ce jugement, contre une vérité prouvée depuis en tant de manières, est un grand témoignage de la force des préjugés. Il dut apprendre à ceux qui n'ont que le pouvoir, à se taire quand la philosophie parle, & à ne pas se mêler de décider sur ce qui n'est pas de leur ressort. *Galilée* fut condamné depuis par le même tribunal, en 1633, à la prison & à la pénitence, & fut obligé de se rétracter à genoux. Sa sentence est à la vérité plus douce que celle de *Socrate*; mais elle n'est pas moins honteuse à la raison des juges de Rome, que la condamnation de *Socrate* ne le fut aux lumières des juges d'Athènes. C'est le fort du genre-humain que la vérité soit persécutée dès qu'elle commence à paraître. La philosophie toujours gênée ne put dans le seizième siècle faire autant de progrès que les beaux arts.

Les disputes de religion qui agitèrent les esprits en Allemagne, dans le Nord, en France & en Angleterre, retardèrent les progrès de la raison au lieu de les hâter. Des aveugles qui combattaient avec fureur ne pouvaient trouver le chemin de la vérité. Ces querelles ne furent qu'une maladie de plus dans l'esprit humain. Les beaux arts continuèrent à fleurir en Italie, parce que la contagion des controverses ne pénétra guère dans ce pays; & il arriva que lorsqu'on s'égorgeait en Allemagne, en France, en Angleterre, pour des choses qu'on n'entendait point, l'Italie tranquille depuis le saccage étonnant de Rome par l'armée de *Charles-Quint*, cultiva les arts plus que jamais. Les guerres de religion étalaient ailleurs des ruines; mais à Rome & dans plusieurs autres villes italiennes, l'architecture était signalée par des

prodiges. Dix papes de suite contribuèrent, presque sans aucune interruption, à l'achèvement de la basilique de Saint-Pierre, & encouragèrent les autres arts. On ne voyait rien de semblable dans le reste de l'Europe. Enfin la gloire du génie appartient alors à la seule Italie, ainsi qu'elle avait été le partage de la Grèce.

Une centaine d'artistes en tout genre a formé ce beau siècle que les Italiens appellent le *Seicento*. Remarque sur les siècles des arts. Plusieurs de ces grands-hommes ont été malheureux & persécutés ; la postérité les venge : leur siècle, comme tous les autres, produisit des crimes & des calamités ; mais il a sur les autres siècles la supériorité que ces rares génies lui ont donnée. C'est ce qui arriva dans l'âge qui produisit les *Sophocles* & les *Démotènes*, dans celui qui fit naître les *Cicérons* & les *Virgiles*. Ces hommes, qui sont les précepteurs de tous les temps, n'ont pas empêché qu'*Alexandre* n'ait tué *Clitus*, & qu'*Auguste* n'ait signé les proscriptions. *Racine*, *Corneille* & *la Fontaine* n'ont certainement pu empêcher que *Louis XIV* n'ait commis de très-grandes fautes. Les crimes & les malheurs ont été de tous les temps, & il n'y a que quatre siècles pour les beaux arts. Il faut être fou pour dire que ces arts ont nui aux mœurs ; ils sont nés malgré la méchanceté des hommes, & ils ont adouci jusqu'aux mœurs des tyrans.

C H A P I T R E C X X I I .

De Charles-Quint & de François I, jusqu'à l'élection de Charles à l'Empire en 1519. Du projet de l'empereur Maximilien de se faire pape. De la bataille de Marignan.

Quel était l'Empire en Italie. **V**ERS ce siècle où *Charles-Quint* eut l'Empire, les papes ne pouvaient plus en disposer comme autrefois ; & les empereurs avaient oublié leurs droits sur Rome. Ces prétentions réciproques ressemblaient à ces titres vains de *roi de France* que le roi d'Angleterre prend encore, & au nom de *roi de Navarre* que le roi de France conserve.

Les partis des *Guelfes* & des *Gibelins* étaient presque entièrement oubliés. *Maximilien* n'avait acquis en Italie que quelques villes, qu'il devait au succès de la ligue de Cambrai, & qu'il avait prises sur les Vénitiens ; mais *Maximilien* imagina un nouveau moyen de soumettre Rome & l'Italie aux empereurs, ce fut d'être pape lui-même après la mort de *Jules II*, étant veuf de sa femme, fille de *Galéas Marie Sforze*, duc de Milan. On a encore deux lettres écrites de sa main ; l'une à sa fille *Marguerite*, gouvernante des Pays-Bas ; l'autre au seigneur de *Chièvres*, par lesquelles ce dessein est manifesté. Il avoue dans ces lettres qu'il marchandait le pontificat ; mais il n'était pas assez riche pour acheter cette singulière couronne, tant de fois mise à l'enchère.

Qui peut favoir ce qui ferait arrivé , si la même tête eût porté la couronne impériale & la tiare ? le système de l'Europe eût bien changé ; mais il changea autrement sous *Charles-Quint*.

A la mort de *Maximilien* , précisément comme les 1518. indulgences & *Luther* commençaient à diviser l'Allemagne, *François I* roi de France, & *Charles d'Autriche* Charles & *roi d'Espagne* , des deux Siciles , de Navarre , & François bri- *gurent l'Em-* *pire.* souverain des dix-sept provinces des Pays-Bas , briguerent ouvertement l'Empire, dans le temps que l'Allemagne menacée par les Turcs avait besoin d'un chef tel que *François I* , ou *Charles d'Autriche*. On n'avait point vu encore de si grands rois se disputer la couronne d'Allemagne. *François I* , plus âgé de cinq ans que son rival , en paraissait plus digne par les grandes actions qu'il venait de faire.

Dès son avènement à la couronne de France , la 1515. république de Gènes s'était remise sous la domination de la France , par les intrigues de ses propres citoyens. *François I* passe aussitôt en Italie aussi rapidement que ses prédécesseurs.

Il s'agissait d'abord de conquérir le Milanais perdu par *Louis XII* , & de l'arracher encore à cette malheureuse maison de *Sforze*. Il avait pour lui les Vénitiens , qui voulaient reprendre au moins le Véronais enlevé par *Maximilien*. Il avait contre lui alors le pape *Léon X* vif & intrigant , & l'empereur *Maximilien* affaibli par l'âge , & incapable d'agir : mais les *Suisses* toujours irrités contre la France depuis leur querelle avec *Louis XII* , toujours animés par les harangues de *Matthieu Shinner* , cardinal de Sion , étaient les plus dangereux ennemis du roi. Ils prenaient

alors le titre de défenseurs des papes , & de protecteurs des princes ; & ces titres , depuis près de dix ans , n'étaient point imaginaires.

Le roi qui marchait à Milan négociait toujours avec eux. Le cardinal de Sion , qui leur apprit à tromper , fit amuser le roi de vaines promesses , jusqu'à ce que les Suisses , ayant su que la caisse militaire de France était arrivée , crurent pouvoir enlever cet argent & le roi même : ils l'attaquèrent comme on attaque un convoi sur le grand chemin.

1515. Suisses engagés au pape. Vingt-cinq mille suisses , portant sur l'épaule & sur la poitrine la clef de *S^t Pierre* , les uns armés de ces longues piques de dix-huit pieds que plusieurs soldats poussaient ensemble en bataillon ferré , les autres tenans leurs grands espadons à deux mains , vinrent fondre à grands cris dans le camp du roi , près de Marignan vers Milan. Ce fut de toutes les batailles données en Italie la plus sanglante & la plus longue. Le jeune roi , pour son coup d'essai , s'avança à pied contre l'infanterie suisse , une pique à la main , & combattit une heure entière accompagné d'une partie de sa noblesse. Les Français & les Suisses , mêlés ensemble dans l'obscurité de la nuit , attendirent le jour pour recommencer. On fait que le roi dormit sur l'affût d'un canon , à cinquante pas d'un bataillon suisse. Ces peuples dans cette bataille attaquèrent toujours , & les Français furent toujours sur la défensive. C'est , me semble , une preuve assez forte que les Français , quand ils sont bien conduits , peuvent avoir ce courage patient qui est quelquefois aussi nécessaire que l'ardeur impétueuse qu'on leur accorde. Il était beau , surtout à un jeune prince de

Bataille de
Marignan.

vingt & un ans , de ne perdre point le sang-froid dans une action si vive & si longue. Il était difficile puisqu'elle durait que les Suisses fussent vainqueurs , parce que les bandes noires d'Allemagne qui étaient avec le roi faisaient une infanterie aussi ferme que la leur , & qu'ils n'avaient point de gendarmerie. Tout ce qui surprend , c'est qu'ils purent résister près de deux jours aux efforts de ces grands chevaux de bataille , qui tombaient à tout moment sur leurs bataillons rompus. Le vieux maréchal de *Trivulce* appelait cette journée une *bataille de géans*. Tout le monde convenait que la gloire de cette victoire était due principalement au fameux connétable *Charles de Bourbon* , depuis trop mal récompensé , & qui se vengea trop bien. Les Suisses fuirent enfin , mais sans déroute totale , laissant sur le champ de bataille plus de dix mille de leurs compagnons , & abandonnant le Milanais aux vainqueurs. *Maximilien Sforze* fut pris & emmené en France comme *Louis le Maure* , mais avec des conditions plus douces. Il devint sujet , au lieu que l'autre avait été captif. On laissa vivre en France avec une pension modique ce souverain du plus beau pays de l'Italie. 1515.

François , après cette victoire de Marignan & cette conquête du Milanais , était devenu l'allié du pape *Léon X* , & même celui des Suisses , qui enfin aimèrent mieux fournir des troupes aux Français que se battre contre eux. Ses armes forcèrent l'empereur *Maximilien* à céder aux Vénitiens le Véronais qui leur est toujours demeuré depuis. Il fit donner à *Léon X* le duché d'Urbin , qui est encore à l'Eglise. On le regardait donc comme l'arbitre de l'Italie , & le plus grand

prince de l'Europe & le plus digne de l'empire qu'il briguaît après la mort de *Maximilien*. La renommée ne parlait point encore en faveur du jeune *Charles d'Autriche* : ce fut ce qui déterminâ en partie les électeurs de l'Empire à le préférer. Ils craignaient d'être trop soumis à un roi de France. Ils redoutaient moins un maître dont les Etats , quoique plus vastes , étaient éloignés & séparés les uns des autres. *Charles* fut donc empereur , malgré les quatre cents mille écus dont *François I* crut avoir acheté des suffrages.

C H A P I T R E C X X I I I .

De Charles-Quint & de François I. Malheurs de la France.

ON connaît quelle rivalité s'éleva dès-lors entre ces deux princes. Comment pouvaient-ils n'être pas éternellement en guerre? *Charles* seigneur des Pays-Bas avait l'Artois & beaucoup de villes à revendiquer : roi de Naples & de Sicile , il voyait *François I* prêt à réclamer ces Etats au même titre que *Louis XII* : roi d'Espagne , il avait l'usurpation de la Navarre à soutenir : empereur , il devait défendre le grand fief du Milanais contre les prétentions de la France ; que de raisons pour défoler l'Europe !

Entre ces deux grands rivaux *Léon X* veut d'abord tenir la balance. Mais comment le peut-il ? qui choisira-t-il pour vassal , pour roi des deux Siciles , *Charles* ou *François* ? que deviendra l'ancienne loi des papes ,
portée

portée dès le treizième siècle, *que jamais roi de Naples ne pourra être empereur ?* loi à laquelle *Charles d'Anjou* s'était soumis, & que les papes regardaient comme la gardienne de leur indépendance. *Léon X* n'était pas assez puissant pour faire exécuter cette loi : elle pouvait être respectée à Rome ; elle ne l'était pas dans l'Empire. Bientôt le pape est obligé de donner une dispense à *Charles-Quint* qui veut bien la solliciter, & de reconnaître malgré lui un vassal qui le fait trembler. Il donne cette dispense, & s'en repent le moment d'après.

Charles Quint
vassal du
pape.

Cette balance que *Léon X* voulait tenir, *Henri VIII* l'avait entre les mains : aussi le roi de France & l'empereur le courtisent ; aussi tous deux tâchent de gagner son premier ministre le cardinal de *Wolsey*.

D'abord *François I* ménage cette célèbre entrevue 1520. près de Calais avec le roi d'Angleterre. *Charles* arrivant d'Espagne, va voir ensuite *Henri* à Cantorbéri, & *Henri* le reconduit à Calais & à Gravelines.

Il était naturel que le roi d'Angleterre prît le parti de l'empereur, puisqu'en se liguant avec lui il pouvait espérer de reprendre en France les provinces dont avaient joui ses ancêtres ; au lieu qu'en se liguant avec *François I*, il ne pouvait rien gagner en Allemagne où il n'avait rien à prétendre.

Pendant qu'il temporise encore, *François I* commença cette querelle interminable en s'emparant de la Navarre. Je suis très-éloigné de perdre de vue le tableau de l'Europe, pour chercher à réfuter les détails rapportés par quelques historiens ; mais je ne puis m'empêcher de remarquer combien *Puffendorf* se trompe souvent : il dit que cette entreprise sur

1516. la Navarre fut faite par le roi dépossédé, immédiatement après la mort de *Ferdinand le catholique*; il ajoute
 Erreurs de *Puffendorf.* que *Charles* avait toujours devant les yeux son plus ultrà, & formait de jour en jour de vastes desseins. Il y a là
 1516. bien des méprises. *Charles* avait quinze ans; ce n'est pas l'âge des vastes desseins; il n'avait point pris encore sa devise de *plus ultrà*. Enfin après la mort de *Ferdinand*, ce ne fut point *Jean d'Albret* qui rentra
 1516. dans la Navarre: ce *Jean d'Albret* mourut cette année-là même; ce fut *François I* qui en fit la conquête passagère au nom de *Henri d'Albret*, non pas en 1516, mais en 1521.

Ni *Charles VIII*, ni *Louis XII*, ni *François I*, ne gardèrent leurs conquêtes. La Navarre à peine soumise fut prise par les Espagnols. Dès-lors les Français furent obligés de se battre toujours contre les forces espagnoles, à toutes les extrémités du royaume, vers Fontarabie, vers la Flandre, vers l'Italie; & cette situation des affaires a duré jusqu'au dix-huitième siècle.

1521. Dans le même temps que les troupes espagnoles de *Charles-Quint* reprenaient la Navarre, ses troupes allemandes pénétraient jusqu'en Picardie, & ses partisans soulevaient l'Italie: les factions & la guerre étaient par-tout.

Le pape *Léon X*, toujours flottant entre *François I* & *Charles-Quint*, était alors pour l'empereur. Il avait raison de se plaindre des Français; ils avaient voulu lui enlever Reggio comme une dépendance du Milanais; ils se faisaient des ennemis de leurs nouveaux voisins par des violences hors de saison. *Lautrec*, gouverneur du Milanais, avait fait écarteler le

seigneur *Palavicini*, soupçonné de vouloir soulever le Milanais, & il avait donné à son propre frère *de Foix* la confiscation de l'accusé. Cela seul rendait le nom Français odieux. Tous les esprits étaient révoltés. Le gouvernement de France ne remédiait à ces désordres ni par sa sagesse ni en envoyant l'argent nécessaire.

En vain le roi de France devenu l'allié des Suisses en avait à sa solde; il y en eut aussi dans l'armée impériale; & ce cardinal de Sion, toujours si funeste aux rois de France, ayant su renvoyer en leur pays ceux qui étaient dans l'armée française, *Lautrec* gouverneur du Milanais fut chassé de la capitale, & bientôt de tout le pays. *Léon X* mourut alors 1521. dans le temps que sa monarchie temporelle s'affermisfait, & que la spirituelle commençait à tomber en décadence.

Il parut bien à quel point *Charles-Quint* était puissant, & quelle était la sagesse de son conseil. Il eut le crédit de faire élire pape son précepteur *Adrien*, quoique né à Utrecht, & presque inconnu à Rome. Ce conseil, toujours supérieur à celui de *François I*, eut encore l'habileté de susciter contre la France le roi d'Angleterre *Henri VIII*, qui espéra pouvoir démembrer au moins ce pays qu'avaient possédé ses prédécesseurs. *Charles* va lui-même en Angleterre précipiter l'armement & le départ. Il fut même bientôt après détacher les Vénitiens de l'alliance de la France, & les mettre dans son parti. Pour comble, une faction qu'il avait dans Gènes, aidée de ses troupes, chasse les Français & fait un nouveau doge sous la protection impériale : ainsi sa puissance & son

Charles-Quint
fait son pré-
cepteur pape.

adresse pressaient & entouraient de tous côtés la monarchie française.

François I
vend tout.

François I, qui dans de telles circonstances dépendait trop à ses plaisirs, & gardait le peu d'argent pour ses affaires, fut obligé de prendre dans Tours une grande grille d'argent massif, dont *Louis XI* avait entouré le tombeau de *S^t Martin*; elle pesait près (f) de sept mille marcs : cet argent, à la vérité, était plus nécessaire à l'Etat qu'à *S^t Martin*; mais cette ressource montrait un besoin pressant. Il y avait déjà quelques années que le roi avait vendu vingt charges nouvelles de conseillers du parlement de Paris. La magistrature ainsi à l'encan, & l'enlèvement des ornemens des tombeaux ne marquaient que trop le dérangement des finances. Il se voyait seul contre l'Europe; & cependant, loin de se décourager, il résista de tous côtés. On mit si bon ordre aux frontières de Picardie, que l'Anglais, quoiqu'il eût dans Calais la clef de la France, ne put entrer dans le royaume : on tint en Flandre la fortune égale; on ne fut point entamé du côté de l'Espagne; enfin le roi, auquel il ne restait en Italie que le château de Crémone, voulut aller lui-même reconquérir le Milanais, ce fatal objet de l'ambition des rois de France.

Pour avoir tant de ressources, & pour oser rentrer dans le Milanais, lorsqu'on était attaqué par-tout, vingt charges de conseillers & la grille de *S^t Martin* ne suffisaient pas : on aliéna pour la première fois le domaine du roi; on haussa les tailles & les autres impôts. C'était un grand avantage qu'avaient les rois de France sur leurs voisins : *Charles-Quint* n'était

(f) Voyez l'histoire du parlement.

despotique à ce point dans aucun de ses Etats; mais cette facilité funeste de se ruiner produisit plus d'un malheur en France.

On peut compter parmi les causes des disgrâces de *François I* l'injustice qu'il fit au connétable de *Bourbon*, auquel il devait le succès de la journée de Marignan. C'était peu qu'on l'eût mortifié dans toutes les occasions. *Louise de Savoie* duchesse d'Angoulême, mère du roi, qui avait voulu se marier au connétable devenu veuf, & qui en avait essuyé un refus, voulut le ruiner ne pouvant l'épouser; elle lui suscita un procès reconnu pour très-injuste par tous les jurifconsultes; il n'y avait que la mère toute puissante d'un roi qui pût le gagner.

Il s'attire
la révolte du
connétable
de *Bourbon*

Il s'agissait de tous les biens de la branche de *Bourbon*. Les juges trop sollicités donnèrent un arrêt qui mettant ces biens en séquestre, dépouillait le connétable. Ce prince envoya l'évêque d'Autun son ami demander au roi au moins une surseance. Le roi ne veut pas seulement voir l'évêque. Le connétable au désespoir était déjà sollicité secrètement par *Charles-Quint*. Il eût été héroïque de bien servir & de souffrir. Il y a une autre sorte de grandeur, celle de se venger. *Charles de Bourbon* prit ce funeste parti: il quitta la France & se donna à l'empereur. Peu d'hommes ont goûté plus pleinement ce triste plaisir de la vengeance.

Tous les historiens flétrissent le connétable du nom de traître. On pouvait, il est vrai, l'appeler rebelle & transfuge; il faut donner à chaque chose son nom véritable. Le traître est celui qui livre le trésor, ou le secret, ou les places de son maître, ou son maître

lui-même à l'ennemi. Le terme latin *tradere*, dont traître dérive, n'a pas d'autre signification.

C'était un persécuté fugitif qui se dérobait aux vexations d'une cour injuste & corrompue, & qui s'allait mettre sous la protection d'un défenseur puissant pour se venger les armes à la main.

Le connétable de *Bourbon*, loin de livrer à *Charles-Quint* rien de ce qui appartenait au roi de France, se livra seul à lui dans la Franche-Comté, où il s'enfuit sans aucun secours.

1523. Dès qu'il fut entré sur les terres de l'Empire, il rompit publiquement tous les liens qui l'attachaient au roi dont il était outragé; il renonça à toutes ses dignités, & accepta le titre de généralissime des armées de l'empereur. Ce n'était point trahir le roi, c'était se déclarer contre lui ouvertement. Sa franchise était à la vérité celle d'un rebelle, sa défection était condamnable; mais il n'y avait assurément ni perfidie ni bassesse. Il était à peu près dans le même cas que le prince *Louis de Bourbon*, nommé le *grand Condé*, qui, pour se venger du cardinal *Mazarin*, alla se mettre à la tête des armées espagnoles. Ces deux princes furent également rebelles, mais aucun d'eux n'a été perfide.

Il est vrai que la cour de France, soumise à la duchesse d'Angoulême ennemie du connétable, persécuta les amis du fugitif. Le chancelier *Duprat* surtout, homme dur autant que servile, le fit condamner lui & ses amis comme traîtres; mais la trahison & la rébellion sont deux choses très-différentes.

Tous nos livres en *ana*, tous nos recueils de contes ont répété l'historiette d'un grand d'Espagne

qui brûla sa maison à Madrid, parce que le traître *Bourbon* y avait couché. Cette anecdote est aisément détruite ; le connétable *de Bourbon* n'alla jamais en Espagne, & d'ailleurs la grandeur espagnole consista toujours à protéger les Français persécutés dans leur patrie.

Le connétable, en qualité de généralissime des armées de l'empereur, va dans le Milanais où les Français étaient rentrés sous l'amiral *Bonnivet*, son plus grand ennemi. Un connétable qui connaissait le fort & le faible de toutes les troupes de France devait avoir un grand avantage. *Charles* en avait de plus grands ; presque tous les princes d'Italie étaient dans ses intérêts ; les peuples haïssaient la domination française ; & enfin il avait les meilleurs généraux de l'Europe ; c'était un marquis de *Pescaire*, un *Lanoy*, un *Jean de Médicis*, noms fameux encore de nos jours.

L'amiral *Bonnivet*, opposé à ces généraux, ne leur fut pas comparé ; & quand même il leur eût été supérieur par le génie, il était trop inférieur par le nombre & par la qualité des troupes, qui encore n'étaient point payées. Il est obligé de fuir. Il est attaqué dans sa retraite à Biagrasse. Le fameux *Bayard*, qui ne commanda jamais en chef, mais à qui ce surnom de *Chevalier sans peur & sans reproche* était si bien dû, fut blessé à mort dans cette déroute de Biagrasse. Peu de lecteurs ignorent que *Charles de Bourbon* le voyant dans cet état lui marqua combien il le plaignait, & que le chevalier lui répondit en mourant : „ Ce n'est pas moi qu'il faut plaindre ,

118 DU CONNETABLE DE BOURBON.

» mais vous qui combattez contre votre roi & contre
» votre patrie. »

Il s'en fallut bien peu que la défection de ce prince ne fût la ruine du royaume. Il avait des droits litigieux sur la Provence, qu'il pouvait faire valoir par les armes, au lieu de droits réels qu'un procès lui avait fait perdre. *Charles-Quint* lui avait promis cet ancien royaume d'Arles, dont la Provence
1524. devait faire la principale partie. Le roi *Henri VIII* lui donnait cent mille écus par mois cette année pour les frais de la guerre. Il venait de prendre Toulon; il assiégea Marseille. *François I* avait sans doute à se repentir; cependant rien n'était désespéré; le roi avait une armée florissante. Il courut au secours de Marseille; & ayant délivré la Provence, il s'enfonça encore dans le Milanais. *Bourbon* alors retournait par l'Italie en Allemagne chercher de nouveaux soldats. *François I*, dans cet intervalle, se crut quelque temps maître de l'Italie.

C H A P I T R E C X X I V.

*Prise de François I. Rome saccagée. Soliman repoussé.
Principautés données. Conquête de Tunis. Question
si Charles-Quint voulait la monarchie universelle?
Soliman reconnu roi de Perse dans Babylone.*

VOICI un des plus grands exemples des coups de la fortune, qui n'est autre chose après tout que l'enchaînement nécessaire de tous les événemens de l'univers. D'un côté, *Charles-Quint* est occupé dans l'Espagne à régler les rangs, & à former l'étiquette : de l'autre, *François I* déjà célèbre dans l'Europe par la victoire de Marignan, aussi valeureux que le chevalier *Bayard*, accompagné de l'intrépide noblesse de son royaume, suivi d'une armée florissante, est au milieu du Milanais. Le pape *Clément VII*, qui redoutait avec raison l'empereur, est hautement dans le parti du roi de France. Un des meilleurs capitaines de ce temps-là, *Jean de Médicis*, ayant quitté alors le service des impériaux, combat pour lui à la tête d'une troupe choisie. Cependant il est vaincu devant Pavie; & malgré des actions de bravoure qui suffiraient pour l'immortaliser, il est fait prisonnier ainsi que les principaux seigneurs de France, & le roi titulaire de Navarre, *Henri d'Albret*, fils de celui qui avait perdu son royaume & conservé seulement le Béarn. Le malheur de *François* voulut encore qu'il fût pris par le seul officier français qui avait suivi le duc de *Bourbon*, & que le même homme qui était

Journée
mémorable
de Pavie.

1525,
14 février.

condamné à Paris devint le maître de sa vie. Ce gentilhomme, nommé *Pomperan*, eut à la fois la gloire de le garantir de la mort & de le prendre prisonnier. Il est certain que le jour même le duc de *Bourbon*, l'un de ses vainqueurs, vint le voir & jouit de son triomphe. Cette entrevue ne fut pas pour *François I* le moment le moins fatal de la journée. Jamais lettre ne fut plus vraie que celle qu'écrivit ce monarque à sa mère : *Madame, tout est perdu, hors l'honneur*. Des frontières dégarnies, le trésor royal sans argent, la consternation dans tous les ordres du royaume, la désunion dans le conseil de la mère du roi régente, le roi d'Angleterre *Henri VIII* menaçant d'entrer en France, & d'y renouveler les temps d'*Edouard III* & de *Henri V*, tout semblait annoncer une ruine inévitable.

Charles-Quint, qui n'avait pas encore tiré l'épée, tient en prison à Madrid non-seulement un roi, mais un héros. Il semble qu'alors *Charles* manqua à sa fortune ; car au lieu d'entrer en France & de venir profiter de la victoire de ses généraux en Italie, il reste oisif en Espagne ; au lieu de prendre au moins le Milanais pour lui, il se croit obligé d'en vendre l'investiture à *François Sforze*, pour ne pas donner trop d'ombrage à l'Italie. *Henri VIII*, au lieu de se réunir à lui pour démembler la France, devient jaloux de sa grandeur, & traite avec la régente. Enfin la prise de *François I*, qui devait faire naître de si grandes révolutions, ne produisit guère qu'une rançon avec des reproches, des démentis, des défis folennels & inutiles, qui mêlèrent du ridicule à ces événemens terribles, & qui semblèrent

dégrader les deux premiers personnages de la chrétienté.

Henri d'Albret, détenu prisonnier dans Pavie, s'échappa & revint en France. *François I*, mieux gardé à Madrid, fut obligé pour sortir de prison de céder à l'empereur le duché entier de Bourgogne, une partie de la Franche-Comté, tout ce qu'il prétendait au-delà des Alpes, la fuzeraineté sur la Flandre & l'Artois, la possession d'Arras, de Lille, de Tournai, de Mortagne, de Hesdin, de Saint-Amant, d'Orchie : non-seulement il signe qu'il rétablira le connétable de *Bourbon*, son vainqueur, dans tous les biens dont il l'avait dépouillé, mais il promet encore de *faire droit à cet ennemi pour les prétentions qu'il a sur la Provence*. Enfin, pour comble d'humiliation, il épouse en prison la sœur de l'empereur. Le comte de *Lanoi*, l'un des généraux qui l'avaient fait prisonnier, vient en bottes dans sa chambre lui faire signer ce mariage forcé. Ce traité de Madrid était aussi funeste que celui de Bretigni : mais *François I* en liberté n'exécuta pas son traité comme le roi *Jean*.

Ayant cédé la Bourgogne, il se trouva assez puissant pour la garder. Il perdit la fuzeraineté de la Flandre & de l'Artois ; mais en cela il ne perdit qu'un vain hommage. Ses deux fils furent prisonniers à sa place en qualité d'otages, mais il les racheta pour de l'argent : cette rançon, à la vérité, se monta à deux millions d'écus d'or, & ce fut un grand fardeau pour la France. Si on considère ce qu'il en coûta pour la captivité de *François I*, pour celle du roi *Jean*, pour celle de *St Louis*, combien la dissipation des trésors de *Charles V* par le duc d'Anjou son

Traité de Madrid.

1526,
15 janvier.

1526.

Pertes immenses de la France, & ressources.

frère , combien les guerres contre les Anglais avaient épuisé la France , on admire les ressources que *François I* trouva dans la suite. Ces ressources étaient dues aux acquisitions successives du Dauphiné , de la Provence , de la Bretagne , à la réunion de la Bourgogne , & au commerce qui florissait. Voilà ce qui répara tant de malheurs , & ce qui foutint la France contre l'ascendant de *Charles-Quint*.

La gloire ne fut pas le partage de *François I* dans toute cette triste aventure. Il avait donné sa parole à *Charles-Quint* de lui remettre la Bourgogne ; promesse faite par faiblesse , faussée par raison , mais avec honte. Il en essuya le reproche de l'empereur. Il eut beau lui répondre *vous avez menti par la gorge , & toutes les fois que le direz mentirez* , la loi de la politique était pour *François I* , mais la loi de la chevalerie était contre lui.

Duel proposé. Absolution plus étrange que ce duel. Le roi voulut assurer son honneur en proposant un duel à *Charles-Quint* , comme *Philippe de Valois* avait défié *Edouard III*. L'empereur l'accepta & lui envoya même un héraut qui apportait ce qu'on appelait *la sûreté du camp* , c'est-à-dire la désignation du lieu du combat & les conditions. *François I* reçut ce héraut dans la grand'salle du palais en présence de toute la cour & des ambassadeurs ; mais il ne voulut pas lui permettre de parler. Le duel n'eut point lieu. Tant d'appareil n'aboutit qu'au ridicule dont le trône même ne garantit pas les hommes. Ce qu'il y eut encore d'étrange dans toute cette aventure , c'est que le roi demanda au pape *Clément VII* une bulle d'absolution , pour avoir cédé la mouvance de la Flandre & de l'Artois. Il se faisait absoudre pour

CLEMENT VII PRISONNIER. 123

avoir gardé un ferment qu'il ne pouvait violer, & il ne se fesoit pas absoudre d'avoir juré qu'il céderait la Bourgogne & de ne l'avoir pas rendue. On ne croirait pas une telle farce, si cette bulle du 25 novembre n'existait pas.

Cette même fortune, qui mit un roi dans les fers de l'empereur, fit encore le pape *Clément VII* son prisonnier, sans qu'il le prévît, sans qu'il y eût la moindre part. La crainte de sa puissance avait uni contre lui le pape, le roi d'Angleterre, & la moitié de l'Italie. Ce même duc de *Bourbon*, si fatal à *François I*, le fut de même à *Clément VII*. Il commandait sur les frontières du Milanais une armée d'Espagnols, d'Italiens & d'Allemands, victorieuse, mais mal payée, & qui manquait de tout. Il proposa à ses capitaines & à ses soldats d'aller piller Rome pour leur solde, précisément comme autrefois les Hérules & les Goths avaient fait ce voyage. Ils y volèrent malgré une trêve signée entre le pape & le vice-roi de Naples. On escalade les murs de Rome; *Bourbon* est tué en montant à la muraille; mais Rome est prise, livrée au pillage, saccagée comme elle le fut par *Alaric*, & le pape réfugié au château Saint-Ange est prisonnier.

Rome prise
& saccagée.

5 mai
1527.

Les troupes allemandes & espagnoles vécurent neuf mois à discrétion dans Rome : le pillage monta, dit-on, à quinze millions d'écus romains. Mais comment évaluer au juste de tels désastres?

Il semble que c'était-là le temps d'être en effet empereur de Rome, & de consumer ce qu'avaient commencé les *Charlemagnes* & les *Othons* : mais par une fatalité singulière, dont la seule cause est toujours

venue de la jalousie des nations , le nouvel empire romain n'a jamais été qu'un fantôme.

La prise de Rome & la captivité du pape ne servirent pas plus à rendre *Charles-Quint* maître absolu de l'Italie que la prise de *François I* ne lui avait donné une entrée en France. L'idée de la monarchie universelle, qu'on attribue à *Charles-Quint*, est donc aussi fausse & aussi chimérique que celle qu'on imputa depuis à *Louis XIV*. Loin de garder
 1528. Rome, loin de subjuguier toute l'Italie, il rend la liberté au pape pour quatre cents mille écus d'or, dont même il n'eut jamais que cent mille, comme il rend la liberté aux enfans de France pour deux millions d'écus.

Charles-Quint
vainqueur &
embarrassé.

On est surpris qu'un empereur, maître de l'Espagne, des dix-sept provinces des Pays-Bas, de Naples & de Sicile, suzerain de la Lombardie, déjà possesseur du Mexique, & pour qui dans ce temps-là même on faisait la conquête du Pérou, ait si peu profité de son bonheur. Mais les premiers trésors qu'on lui avait envoyés du Mexique furent engloutis dans la mer; il ne recevait point de tribut réglé d'Amérique, comme en reçut depuis *Philippe II*. Les troubles excités en Allemagne par le luthéranisme l'inquiétaient : les Turcs en Hongrie l' alarmaient davantage : il avait à repousser à la fois *Soliman* & *François I*, à contenir les princes d'Allemagne, à ménager ceux d'Italie, & surtout les Vénitiens, à fixer l'inconstance de *Henri VIII*. Il joua toujours le premier rôle sur le théâtre de l'Europe; mais il fut toujours bien loin de la monarchie universelle.

Ses généraux ont encore de la peine à chasser d'Italie les Français qui étaient jusque dans le royaume de Naples. Le système de la balance & 1528. de l'équilibre était dès-lors établi en Europe : car immédiatement après la prise de *François I*, l'Angleterre & les puissances italiennes se liguèrent avec la France pour balancer le pouvoir de l'empereur. Elles se liguèrent de même après la prise du pape.

La paix se fit à Cambrai sur le plan du traité de Madrid, par lequel *François I* avait été délivré de prison. C'est à cette paix que *Charles* rendit les deux enfans de France, & se désista de ses prétentions sur la Bourgogne pour deux millions d'écus. 1529.

Alors *Charles* quitte l'Espagne pour aller recevoir la couronne des mains du pape, & pour baiser les pieds de celui qu'il avait retenu captif. Il dispose à la vérité de toute la Lombardie en maître; il investit *François Sforze* du Milanais, & *Alexandre de Médicis* de la Toscane; il donne un duc à Mantoue; il fait rendre par le pape Modène & Reggio au duc de *Ferrare*; mais tout cela pour de l'argent, & sans se réserver d'autre droit que celui de la suzeraineté. 1529. 1530.

Tant de princes à ses pieds lui donnent une grandeur qui en impose. La grandeur véritable fut d'aller repousser *Soliman* de la Hongrie à la tête de cent mille hommes, assisté de son frère *Ferdinand*, & surtout des princes protestans d'Allemagne, qui se signalèrent pour la défense commune. Ce fut-là le commencement de sa vie active & de sa gloire personnelle. On le voit à la fois combattre les Turcs, retenir les Français au-delà des Alpes,

indiquer un concile , & revoler en Espagne pour aller
 1535. faire la guerre en Afrique. Il aborde devant Tunis ,
 remporte une victoire sur l'usurpateur de ce royaume ,
 Donne à Tunis un roi tributaire de l'Espagne, délivre
 Tunis un roi. dix - huit mille captifs chrétiens, qu'il ramène en
 triomphe en Europe , & qui, aidés de ses bienfaits
 & de ses dons , vont chacun dans leur patrie éle-
 ver le nom de *Charles-Quint* jusqu'au ciel. Tous
 les rois chrétiens alors semblaient petits devant lui ,
 & l'éclat de sa renommée obscurcissait toute autre
 gloire.

Son bonheur voulut encore que *Soliman* , ennemi
 plus redoutable que *François I* , fût alors occupé
 1534. contre les Perfans. Il avait pris Tauris , & de là
 tournant vers l'ancienne Assyrie , il était entré en
 conquérant dans Bagdat , la nouvelle Babylone ,
 s'étant rendu maître de la Mésopotamie , qu'on
 nomme à présent le Diarbek , & du Curdistan qui
 est l'ancienne Suziane. Enfin il s'était fait recon-
 naître & inaugurer roi de Perse par le calife de
 Bagdat. Les califes en Perse n'avaient plus depuis
 long-temps d'autre honneur que celui de donner en
 cérémonie le turban des sultans , & de ceindre le
 sabre au plus puissant. *Mahmoud* , *Gengis* , *Tamerlan* ,
Ismaël Sophi avaient accoutumé les Perfans à chan-
 1535. ger de maîtres. *Soliman* , après avoir pris la moitié
 de la Perse sur *Thamas* fils d'*Ismaël* , retourna triom-
 phant à Constantinople. Ses généraux perdirent
 en Perse une partie des conquêtes de leur maître.
 C'est ainsi que tout se balançait , & que tous les
 Etats tombaient les uns sur les autres, la Perse sur
 la Turquie , la Turquie sur l'Allemagne & sur
 l'Italie ,

l'Italie, l'Allemagne & l'Espagne sur la France ; & s'il y avait eu des peuples plus occidentaux, l'Espagne & la France auraient eu de nouveaux ennemis.

L'Europe ne sentit point de plus violentes secouffes depuis la chute de l'empire romain, & nul empereur depuis *Charlemagne* n'eut tant d'éclat que *Charles-Quint*. L'un a le premier rang dans la mémoire des hommes comme conquérant & fondateur ; l'autre, avec autant de puissance, a un personnage bien plus difficile à soutenir. *Charlemagne*, avec les nombreuses armées aguerries par *Pepin* & *Charles Martel*, subjugua aisément des Lombards amollis, & triompha des Saxons sauvages. *Charles-Quint* a toujours à craindre la France, l'Empire des Turcs & la moitié de l'Allemagne.

L'Angleterre, qui était séparée du reste du monde au huitième siècle, est dans le seizième un puissant royaume qu'il faut toujours ménager. Mais ce qui rend la situation de *Charles-Quint* très-supérieure à celle de *Charlemagne*, c'est qu'ayant à peu près en Europe la même étendue de pays sous ses lois, ce pays est plus peuplé, beaucoup plus florissant, plein de grands hommes en tout genre. On ne comptait pas une grande ville commerçante dans les premiers temps du renouvellement de l'Empire. Aucun nom, excepté celui de maître, ne fut consacré à la postérité. La seule province de Flandre au seizième siècle vaut mieux que tout l'Empire au neuvième. L'Italie, au temps de *Paul III*, est à l'Italie du temps d'*Adrien I* & de *Léon III* ce qu'est la nouvelle architecture à la gothique. Je ne parle pas ici des beaux arts, qui

égalaiènt ce fiècle à celui d'*Auguste* , & du bonheur qu'avait *Charles-Quint* de compter tant de grands génies parmi ses fujets : il ne s'agit que des affaires publiques & du tableau général du monde.

C H A P I T R E C X X V .

Conduite de François I. Son entrevue avec Charles-Quint. Leurs querelles , leur guerre. Alliance du roi de France & du fultan Soliman. Mort de François I.

François I
pour avoir
Milan fe
ligue avec les
Turcs. **Q**UE *François I* , voyant fon rival donner des royaumes , voulût rentrer dans le Milanais auquel il avait renoncé par deux traités ; qu'il ait appelé à fon fecours ce même *Soliman* , ces mêmes Turcs repouffés par *Charles-Quint* ; cette manœuvre peut être politique , mais il fallait de grands succès pour la rendre glorieufe.

Ce prince pouvait abandonner ses prétentions fur le Milanais , source intariffable de guerre , & tombeau des Français , comme *Charles* avait abandonné ses droits fur la Bourgogne , droits fondés fur le traité de Madrid : il eût joui d'une heureufe paix ; il eût embelli , policé , éclairé fon royaume beaucoup plus qu'il ne fit dans les derniers temps de fa vie ; il eût donné une libre carrière à toutes ses vertus. Il fut grand pour avoir encouragé les arts : mais la passion malheureufe de vouloir toujours être duc de Milan & vaffal de l'Empire , malgré l'empereur , fit tort à fa

gloire. Réduit bientôt à chercher le secours de *Barberouffe*, amiral de *Soliman*, il en effuya des reproches pour ne l'avoir pas secondé, & il fut traité de renégat & de parjure en pleine diète de l'Empire. 1536

Quel funeste contraste de faire brûler à petit feu dans Paris des luthériens parmi lesquels il y avait des allemands, & de s'unir en même temps aux princes luthériens d'Allemagne, auprès desquels il est obligé de s'excuser de cette rigueur, & d'affirmer même qu'il n'y avait point eu d'allemands parmi ceux qu'on avait fait mourir! Comment des historiens peuvent-ils avoir la lâcheté d'approuver ce supplice, & de l'attribuer au zèle pieux d'un prince voluptueux, qui n'avait pas la moindre ombre de cette piété qu'on lui attribue? Si c'est là un acte religieux, il est cruellement démenti par le nombre prodigieux de captifs catholiques que son traité avec *Soliman* livra depuis aux fers de *Barberouffe* sur les côtes d'Italie: si c'est une action de politique, il faut donc approuver les persécutions des païens qui immolèrent tant de chrétiens. Ce fut en 1535 qu'on brûla ces malheureux dans Paris. Le père *Daniel* met à la marge, *Exemple de piété*. Cet exemple de piété consistait à suspendre les païens à une haute potence dont on les faisait tomber à plusieurs reprises sur le bûcher. Exemple en effet d'une barbarie raffinée, qui inspire autant d'horreur contre les historiens qui la louent que contre les juges qui l'ordonnèrent.

Daniel ajoute que *François I* dit publiquement qu'il ferait mourir ses propres enfans s'ils étaient hérétiques. Cependant il écrivait dans ce temps-là

Fait brûler des luthériens en France, & les paye en Allemagne.

Remarque intéressante.

même à *Mélançon*, l'un des fondateurs du luthéranisme, pour l'engager à venir à sa cour. (g)

Charles-Quint ne se conduifait pas ainfi, quoique les luthériens fuſſent ſes ennemis déclarés; & loin de livrer des hérétiques aux bourreaux, & des chrétiens aux fers, il avoit délivré dans Tunis dix-huit mille chrétiens eſclaves, ſoit catholiques ſoit proteſtans.

Il faut pour la funeſte expédition de Milan paſſer par le Piémont; & le duc de *Savoie* refuſe au roi le paſſage. Le roi attaque donc le duc de *Savoie*, pendant que l'empereur revenoit triomphant de Tunis. Une autre cauſe de ce que la Savoie fut miſe à feu & à ſang, c'eſt que la mère de *François I* étoit de cette maiſon. Des prétentions ſur quelques parties de cet Etat étoient depuis long-temps un ſujet de diſcorde. Les guerres du Milanais avoient de même leur origine dans le mariage de l'aïeul de *Louis XII*. Il n'y a aucun Etat héréditaire en Europe où les mariages n'aient apporté la guerre. Le droit public eſt devenu par-là un des plus grands fléaux des peuples; preſque toutes les clauses des contrats & des traités n'ont été expliquées que par les armes. Les Etats du duc furent ravagés: mais cette invaſion de *François I* procura une liberté entière à Genève, & en fit comme la capitale de la nouvelle religion réformée. Il arriva que ce même roi, qui faisoit périr à Paris les novateurs par des ſupplices affreux, qui faisoit des proceſſions pour expier leurs erreurs, qui diſoit qu'il n'épargneroit pas ſes enfans s'ils en étoient

(g) Voyez l'hiſtoire du parlement.

coupables , était par-tout ailleurs le plus grand foutien de ce qu'il voulait exterminer dans ses États.

C'est une grande injustice dans le père *Daniel* de dire que la ville de Genève mit alors le comble à sa révolte contre le duc de *Savoie*. Ce duc n'était point son souverain : elle était ville libre impériale : elle partageait , comme Cologne & comme beaucoup d'autres villes , le gouvernement avec son évêque. L'évêque avait cédé une partie de ses droits au duc de *Savoie* , & ces droits disputés étaient en compromis depuis douze années.

Les Gênois disaient qu'un évêque n'a nul droit à la souveraineté , que les apôtres ne furent point des princes ; que si dans les temps d'anarchie & de barbarie les évêques usurpèrent des provinces , les peuples dans des temps éclairés devaient les reprendre.

Mais ce qu'il fallait surtout observer , c'est que Genève était alors une ville petite & pauvre , & que depuis qu'elle se rendit libre , elle fut plus peuplée du double , plus industrielle , plus commerçante.

Cependant quel fruit *François I* recueille-t-il de tant d'entreprises ? *Charles-Quint* arrive de Rome , fait repasser les Alpes aux Français , entre en Provence avec cinquante mille hommes , s'avance jusqu'à Marseille , met le siège devant Arles ; & une autre armée ravage la Champagne & la Picardie. Ainsi le fruit de cette nouvelle tentative sur l'Italie fut de hasarder la France. 1553.

La Provence & le Dauphiné ne furent sauvées que par la sage conduite du maréchal de *Montmorenci* , comme elles l'ont été de nos jours par le maréchal de *Belle-Isle*. On peut , ce me semble , tirer un grand

fruit de l'histoire , en comparant les temps & les événemens. C'est un plaisir digne d'un bon citoyen d'examiner par quelles ressources on a chassé dans le même terrain & dans les mêmes occasions deux armées victorieuses. On ne fait guère , dans l'oïiveté des grandes villes , quels efforts il en coûte pour rassembler des vivres dans un pays qui en fournit à peine à ses habitans , pour avoir de quoi payer le soldat , pour lui fournir le nécessaire sur son crédit , pour garder des rivières , pour enlever aux ennemis des postes avantageux dont ils se font emparés. Mais de tels détails n'entrent point dans notre plan : il n'est nécessaire de les examiner que dans le temps même de l'action : ce sont les matériaux de l'édifice ; on ne les compte plus quand la maison est construite.

L'empereur fut obligé de sortir de ce pays dévasté , & de regagner l'Italie avec une armée diminuée par les maladies contagieuses. La France envahie de ce côté regarda sa délivrance comme un triomphe ; mais il eût été plus beau de l'empêcher d'entrer que de s'applaudir de le voir sortir.

Ce qui caractérise davantage les démêlés de *Charles-Quint* & de *François I* , & les secousses qu'ils donnèrent à l'Europe , c'est ce mélange bizarre de franchise & de duplicité , d'emportemens de colère & de réconciliation , des plus sanglans outrages & d'un prompt oubli , des artifices les plus raffinés & de la plus noble confiance.

Il y eut des choses horribles , il y en eut de ridicules.

François Dauphin, fils de *François I*, meurt d'une pleurésie. On accuse un Italien nommé *Montécuculi*, son échançon, de l'avoir empoisonné ; on regarde *Charles-Quint* comme l'auteur du crime. Qu'aurait gagné l'empereur à faire périr par le poison un prince de dix-huit ans, qui n'avait jamais fait parler de lui, & qui avait un frère ? *Montécuculi* fut écartelé, voilà ce qui est horrible. Voici le ridicule.

Charles-Quint ridiculement accuse d'avoir empoisonné le dauphin.

François I, qui par le traité de Madrid n'était plus fuzerain de la Flandre & de l'Artois, & qui n'était forti de prison qu'à cette condition, fait citer l'empereur au parlement de Paris, en qualité de comte de Flandre & d'Artois, son vassal. L'avocat-général *Cappel* prend des conclusions contre *Charles-Quint*, & le parlement de Paris le déclare rebelle.

Condamné au parlement de Paris.

Peut-on s'attendre que *Charles* & *François* se verront familièrement comme deux gentilshommes voisins, après la prison de Madrid, après des *démentis par la gorge*, des défis, des duels proposés en présence du pape en plein consistoire, après la ligue du roi de France avec *Soliman* ; enfin, après que l'empereur a été accusé aussi publiquement qu'injustement d'avoir fait empoisonner le premier dauphin, & lorsqu'il se voit condamné comme contumace, par une cour de judicature, dans le même pays qu'il a fait trembler tant de fois ?

Cependant ces deux grands rivaux se voient à la rade d'Aiguemorte. Le pape avait ménagé cette entrevue après une trêve. *Charles-Quint* même descendit à terre, fit la première visite, & se mit entre les mains de son ennemi : c'était la suite de l'esprit

Charles & *François* se voient familièrement.

du temps. *Charles* se défia toujours des promesses du monarque , & se livra à la foi du chevalier.

Le duc de *Savoie* fut long-temps la victime de cette entrevue. Ces deux monarques , qui en se voyant avec tant de familiarité prenaient toujours des mesures l'un contre l'autre , gardèrent les places du duc ; le roi de France pour se frayer un passage dans l'occasion vers le Milanais , & l'empereur pour l'en empêcher.

Charles-Quint , après cette entrevue à Aiguemorte , fait un voyage à Paris , qui est bien plus étonnant que celui des empereurs *Sigismond* & *Charles IV*.

Retourné en Espagne , il apprend que la ville de Gand s'est révoltée en Flandre. De savoir jusqu'où cette ville avait dû soutenir ses privilèges , & jusqu'où elle en avait abusé , c'est un problème qu'il n'appartient qu'à la force de résoudre. *Charles-Quint* voulait l'affujettir & la punir : il demande passage au roi qui lui envoie le dauphin & le duc d'Orléans jusqu'à Bayonne , & qui va lui-même au devant de lui jusqu'à Chatelleraud.

Autre
voyage de
Charles
en
France.

L'empereur aimait à voyager , à se montrer à tous les peuples de l'Europe , à jouir de sa gloire. Ce voyage fut un enchaînement de fêtes , & le but était d'aller faire pendre vingt-quatre malheureux citoyens. Il eût pu aisément s'épargner tant de fatigues , en envoyant quelques troupes à la gouvernante des Pays-Bas : on peut même s'étonner qu'il n'en eût pas laissé assez en Flandre pour réprimer la révolte des Gantois ; mais c'était alors la coutume de licencier ses troupes après une trêve ou une paix.

Le dessein de *François I*, en recevant l'empereur dans ses Etats avec tant d'appareil & de bonne foi, était d'obtenir enfin de lui la promesse de l'investiture du Milanais. Ce fut dans cette vaine idée qu'il refusa l'hommage que lui offraient les Gantois. Il n'eut ni Gand ni Milan.

On a prétendu que le connétable de *Montmorenci* fut disgracié par le roi, pour lui avoir conseillé de se contenter de la promesse verbale de *Charles-Quint*. Je rapporte ce petit événement, parce que, s'il est vrai, il fait connaître le cœur humain. Un homme qui n'a qu'à s'en prendre à lui-même d'avoir suivi un mauvais avis est souvent assez injuste pour en punir l'auteur. Mais on ne devait guère se repentir de n'avoir exigé de *Charles-Quint* que des paroles; une promesse par écrit n'eût pas été plus sûre.

François I avait promis par écrit de céder la Bourgogne, & il s'était bien donné de garde de tenir sa parole. On ne cède guère à son ennemi une grande province sans y être forcé par les armes. L'empereur avoua depuis publiquement qu'il avait promis le Milanais à un fils du roi; mais il soutint que c'était à condition que *François I* évacuerait Turin, que *François* garda toujours.

La générosité avec laquelle le roi avait reçu l'empereur en France, tant de fêtes somptueuses, tant de témoignages de confiance & d'amitié réciproques, n'aboutirent donc qu'à de nouvelles guerres.

Pendant que *Soliman* ravage encore la Hongrie, pendant que *Charles-Quint* pour mettre le comble à sa gloire veut conquérir Alger, comme il a

subjugué Tunis, & qu'il échoue dans cette entreprise, François I refferre les nœuds de son alliance avec Soliman. Il envoie deux ministres secrets à la Porte par la voie de Venise; ces deux ministres sont assassinés en chemin par l'ordre du marquis *del Vasto*, gouverneur

Deux ministres de François I assassinés.

1543. du Milanais, sous prétexte qu'ils sont nés tous deux sujets de l'empereur. Le dernier duc de Milan, *François Sforze*, avait quelques années auparavant fait trancher la tête à un autre ministre du roi. Comment accorder ces violations du droit des gens avec la générosité dont se piquaient alors les officiers de l'empereur, ainsi que ceux du roi? La guerre recommence avec plus d'animosité que jamais vers le Piémont, vers les Pyrénées, en Picardie. C'est alors que les galères du roi se joignent à celles de *Cheredin* surnommé *Barberouffe*, amiral du sultan & vice-roi d'Alger. Les fleurs-de-lis & le croissant sont devant Nice. Les

1541. Français & les Turcs sous le comte d'*Enghien* de la branche de *Bourbon*, & sous l'amiral turc, ne peuvent prendre cette ville; & *Barberouffe* ramène la flotte turque à Toulon, dès que le célèbre *André Doria* s'avance au secours de la ville avec ses galères.

Turcs & à mosquée à Toulon.

Barberouffe était le maître absolu dans Toulon. Il y fit changer une grande maison en mosquée: ainsi le même roi qui avait laissé périr dans son royaume tant de chrétiens de la communion de *Luther* par le plus cruel supplice, laissait les mahométans exercer leur religion dans ses Etats. Voilà la piété que le jésuite *Daniel* loue; c'est ainsi que les historiens se déshonorent. Un historien citoyen eût avoué que la politique se fait brûler des luthériens, & favorisait des musulmans.

André Doria est le héros qu'on peut mettre à la tête *André Doria* de tous ceux qui servirent la fortune de *Charles-Quint*. Il avait eu la gloire de battre ses galères devant Naples, quand il était amiral de *François I*, & que Gènes sa patrie était encore sous la domination de la France. Il se crut ensuite obligé, comme le connétable de *Bourbon*, par des intrigues de cour, de passer au service de l'empereur. Il défit plusieurs fois les flottes de *Soliman*; mais ce qui lui fit le plus d'honneur, ce fut de rendre la liberté à sa patrie, dont *Charles-Quint* lui permettait d'être souverain. Il préféra le titre de restaurateur à celui de maître. Il établit le gouvernement tel qu'il subsiste aujourd'hui, & vécut jusqu'à quatre-vingts-quatorze ans l'homme le plus considéré de l'Europe. Gènes lui éleva une statue comme au libérateur de la patrie.

Cependant le comte d'*Enghien* répare l'affront de Nice par la victoire qu'il emporte à Cérifoles dans le Piémont sur le marquis *del Vasto*: jamais victoire ne fut plus complète. Quel fruit retira-t-on de cette glorieuse journée? aucun. C'était le sort des Français de vaincre inutilement en Italie. Les journées d'*Agnadel*, de *Fornoue*, de *Ravenne*, de *Marignan*, de *Cérifoles*, en font des témoignages immortels.

Le roi d'Angleterre *Henri VIII*, par une fatalité inconcevable, s'alliait contre la France avec ce même empereur dont il avait répudié la tante si honteusement, & dont il avait déclaré la cousine bâtarde; avec ce même empereur qui avait forcé le pape *Clément VII* à l'excommunier. Les princes oublient les injures comme les bienfaits, quand l'intérêt parle; mais il

Cérifoles.

1544.

semble que c'était alors le caprice plus que l'intérêt qui liait *Henri VIII* avec *Charles-Quint*.

Il comptait marcher à Paris avec trente mille hommes. Il assiégeait Boulogne sur mer, tandis que *Charles-Quint* avançait en Picardie. Où était alors cette balance que *Henri VIII* voulait tenir ? Il ne voulait qu'embarrasser *François I*, & l'empêcher de traverser le mariage qu'il projetait entre son fils *Edouard* & *Marie Stuart*, qui fut depuis reine de France. Quelle raison pour déclarer la guerre !

Ces nouveaux périls rendent la bataille de Cérifoles infructueuse. Le roi de France est obligé de rappeler une grande partie de cette armée victorieuse, pour venir défendre les frontières septentrionales du royaume.

La France était plus en danger que jamais. *Charles* était déjà à Soissons, & le roi d'Angleterre prenait Boulogne ; on tremblait pour Paris. Le luthéranisme fit alors le salut de la France, & la servit mieux que les Turcs sur qui le roi avait tant compté. Les princes luthériens d'Allemagne s'unissaient alors contre *Charles-Quint*, dont ils craignaient le despotisme ; ils étaient en armes. *Charles* pressant la France, & pressé dans l'Empire, fit la paix à Crépi en Valois, pour aller combattre ses sujets en Allemagne.

Par cette paix il promit encore le Milanais au duc d'Orléans fils du roi, qui devait être son gendre ; mais la destinée ne voulait pas qu'un prince de France eût cette province ; & la mort du duc d'Orléans épargna à l'empereur l'embarras d'une nouvelle violation de sa parole.

François I acheta bientôt après la paix avec l'An- 1546.
 gletetre pour huit cents mille écus. Voilà ses derniers
 exploits. Voilà le fruit des desseins qu'il eut sur Naples
 & Milan toute sa vie. Il fut en tout la victime du
 bonheur de *Charles-Quint*, car il mourut quelques
 mois après *Henri VIII*, de cette maladie alors pres- Mort de
 qu'incurable que la découverte du nouveau monde *François I.*
 avait transplantée en Europe. C'est ainsi que les
 événemens sont enchaînés. Un pilote Génois donne
 un univers à l'Espagne. La nature a mis dans les
 îles de ces climats lointains un poison qui infecte les
 sources de la vie; & il faut qu'un roi de France en
 périclisse. Il laisse en mourant une discorde trop dura-
 ble, non pas entre la France & l'Allemagne, mais
 entre la maison de *France* & celle d'*Autriche*.

La France sous ce prince commençait à sortir de France un
 la barbarie, & la langue prenait un tour moins gothi- peu polie
 que. Il reste encore quelques petits ouvrages de ce sous son
 temps, qui, s'ils ne sont pas réguliers, ont du fel règne.
 & de la naïveté: comme quelques épigrammes de
 l'évêque *Saint-Gélais*, de *Clément Marot*, de *François I*
 même. Il écrivit, dit-on, sous un portrait d'*Agnès*
Sorel:

Gentille Agnès plus d'honneur en mérite,
 La cause étant de France recouvrer,
 Que ce que peut dedans un cloître ouvrir
 Close nonain ou bien dévot ermite.

Je ne saurais pourtant concilier ces vers, qui
 paraissent purement écrits pour le temps, avec les
 lettres qu'on a encore de sa main, & surtout avec
 celle que *Daniel* a rapportée.

» Tout à steure ynfi que je me vouloys mettre o
 » lit est aryvé *Laval*, lequel m'a aporté la certeneté
 » du levement den siége, &c. »

Ce n'était point ainsi que les *Scipions*, les *Sylla*, les *César* écrivaient en leur langue. Il faut avouer que, malgré l'instinct heureux qui animait *François I* en faveur des arts, tout était barbare en France, comme tout était petit en comparaison des anciens Romains.

Il composa des mémoires sur la discipline militaire dans le temps qu'il voulait établir en France la légion romaine. Tous les arts furent protégés par lui; mais il fut obligé de faire venir des peintres, des sculpteurs, des architectes d'Italie.

Il voulut bâtir le louvre, mais à peine eut-il le temps d'en faire jeter les fondemens: son projet magnifique du collège royal ne put être exécuté; mais du moins on enseigna par ses libéralités les langues grecque & hébraïque, & la géométrie qu'on était très-loin de pouvoir enseigner dans l'université. Cette université avait le malheur de n'être fameuse que par sa théologie scholastique & par ses disputes: il n'y avait pas un homme en France avant ce temps-là qui fut lire les caractères grecs.

On ne se servait dans les écoles, dans les tribunaux, dans les monumens publics, dans les contrats, que d'un mauvais latin appelé le langage du moyen âge, reste de l'ancienne barbarie des Francs, des Lombards, des Germains, des Goths, des Anglais, qui ne furent ni se former une langue régulière, ni bien parler la latine.

Rodolphe de Habsbourg avait ordonné dans l'Allemagne qu'on plaidât, & qu'on rendit les arrêts dans la langue du pays. *Alfonse le sage* en Castille établit le même usage. *Edouard III* en fit autant en Angleterre. *François I* ordonna enfin qu'en France ceux qui avaient le malheur de plaider pussent lire leur ruine dans leur propre idiome. Ce ne fut pas ce qui commença à polir la langue française, ce fut l'esprit du roi & celui de sa cour à qui l'on eut cette obligation.

CHAPITRE C X X V I.

Troubles d'Allemagne. Bataille de Mulberg. Grandeur & disgrâce de Charles-Quint. Son abdication.

LA mort de *François I* n'aplanit pas à *Charles-Quint* le chemin vers cette monarchie universelle dont on lui imputait le dessein : il en était alors bien éloigné. Non-seulement il eut dans *Henri II*, successeur de *François*, un ennemi redoutable ; mais dans ce temps-là même les princes, les villes de la nouvelle religion d'Allemagne, faisaient la guerre civile, & assemblaient contre lui une grande armée. C'était le parti de la liberté beaucoup plus encore que celui du luthéranisme.

Cet empereur si puissant, & son frère *Ferdinand* roi de Hongrie & de Bohême, ne purent lever autant d'allemands que les confédérés leur en opposaient. *Charles* fut obligé, pour avoir des forces égales, de recourir à ses Espagnols, à l'argent & aux troupes du pape *Paul III*.

142 TROUBLES D'ALLEMAGNE.

Rien ne fut plus éclatant que sa victoire de Mulberg. Un électeur de Saxe, un landgrave de Hesse, prisonniers à sa suite, le parti luthérien consterné, les taxes immenses imposées sur les vaincus, tout semblait le rendre despotique en Allemagne; mais il lui arriva encore ce qui lui était arrivé après la prise de *François I*: tout le fruit de son bonheur fut perdu. Ce même pape *Paul III* retira ses troupes dès qu'il le vit trop puissant. *Henri VIII* ranima les restes languissans du parti luthérien en Allemagne. Le nouvel électeur de Saxe, *Maurice*, à qui *Charles* avait donné le duché du vaincu, se déclara bientôt contre lui, & se mit à la tête de la ligue.

1552. Enfin cet empereur si terrible est sur le point d'être fait prisonnier avec son frère par les princes protestans d'Allemagne, qu'il ne regardait que comme des sujets révoltés. Il fuit en désordre dans les détroits d'Inspruck. Dans ce temps-là même le roi de France *Henri II*, se saisit de Metz, Toul & Verdun, qui sont toujours restés à la France pour prix de la liberté qu'elle avait assurée à l'Allemagne. On voit que dans tous les temps les seigneurs de l'Empire, le luthéranisme même, durent leur conservation aux rois de France: c'est ce qui est encore arrivé depuis sous *Ferdinand II* & sous *Ferdinand III*.

1552. Le possesseur du Mexique est obligé d'emprunter deux cents mille écus d'or du duc de Florence *Cosme*, pour tâcher de reprendre Metz; & s'étant raccommodé avec les luthériens pour se venger du roi de France, il assiège cette ville à la tête de cinquante mille combattans. Ce siège est un des plus mémorables dans l'histoire; il fait la gloire éternelle de
François

François de Guise, qui défendit la ville soixante-cinq jours contre *Charles-Quint*, & qui le contraignit enfin d'abandonner son entreprise, après avoir perdu le tiers de son armée.

La puissance de *Charles-Quint* n'était alors qu'un amas de grandeurs & de dignités entouré de précipices. Les agitations de sa vie ne lui permirent jamais de faire de ses vastes Etats un corps régulier & robuste dont toutes les parties s'aidassent mutuellement, & lui fournissent de grandes armées toujours entretenues. C'est ce que fut faire *Charlemagne*; mais ses Etats se touchaient; &, vainqueur des Saxons & des Lombards, il n'avait point un *Soliman* à repousser, des rois de France à combattre, de puissans princes d'Allemagne, & un pape plus puissant à réprimer ou à craindre.

Charles sentait trop quel ciment était nécessaire pour bâtir un édifice aussi fort que celui de la grandeur de *Charlemagne*. Il fallait que *Philippe* son fils eût l'empire; alors ce prince, que les trésors du Mexique & du Pérou rendirent plus riche que tous les rois de l'Europe ensemble, eût pu parvenir à cette monarchie universelle, plus aisée à imaginer qu'à saisir.

C'est dans cette vue que *Charles-Quint* fit tous ses efforts pour engager son frère *Ferdinand*, roi des Romains, à céder l'empire à *Philippe*; mais à quoi aboutit cette proposition révoltante? à brouiller pour jamais *Philippe* & *Ferdinand*.

Enfin, lassé de tant de secousses, vieilli avant le temps, détrompé de tout, parce qu'il avait tout éprouvé, il renonce à ses couronnes & aux hommes, à l'âge de cinquante-six ans, c'est-à-dire, à l'âge où

1556.
Abdication
de *Charles-
Quint*.

146 ABDICATION ET MORT

L'ambition des autres hommes est dans toute sa force, & où tant de rois subalternes, nommés ministres, ont commencé la carrière de leur grandeur.

On prétend que son esprit se déranger dans la solitude de Saint-Just. En effet, passer la journée à démonter des pendules, & à tourmenter des novices, se donner dans l'église la comédie de son propre enterrement, se mettre dans un cercueil, & chanter son *de profundis*, ce ne sont pas-là des traits d'un cerveau bien organisé. Celui qui avait fait trembler l'Europe & l'Afrique, & repoussé le vainqueur de la

1558. Perse, mourut donc en démence. Tout montre dans sa famille l'excès de la faiblesse humaine.

Faiblesse de
cerveau. Son grand-père *Maximilien* veut être pape : *Jeanne* sa mère est folle & enfermée; & *Charles-Quint* s'enferme chez des moines, & y meurt ayant l'esprit aussi troublé que sa mère.

N'oublions pas que le pape *Paul IV* ne voulut jamais reconnaître pour empereur *Ferdinand I.* à qui son frère avait cédé l'empire; ce pape prétendait que *Charles* n'avait pu abdiquer sans sa permission. L'archevêque électeur de Mayence, chancelier de l'Empire, promulgua tous ses actes au nom de *Charles-Quint*, jusqu'à la mort de ce prince. C'est la dernière époque de la prétention qu'eurent si long-temps les papes de disposer de l'empire. Sans tous les exemples que nous avons vus de cette prétention étrange, on croirait que *Paul IV* avait le cerveau encore plus blessé que *Charles-Quint*.

Avant de voir quelle influence eut *Philippe II*, son fils, sur la moitié de l'Europe, combien l'Angleterre fut puissante sous *Elisabeth*, ce que devint l'Italie,

comment s'établit la république des Provinces-Unies, & à quel état affreux la France fut réduite, je dois parler des révolutions de la religion, parce qu'elle entra dans toutes les affaires, comme cause ou comme prétexte, dès le temps de *Charles-Quint*.

Ensuite je me ferai une idée des conquêtes des Espagnols dans l'Amérique, & de celles que firent les Portugais dans les Indes : prodiges dont *Philippe II* recueillit tout l'avantage, & qui le rendirent le prince le plus puissant de la chrétienté.

CHAPITRE CXXVII.

De Léon X, & de l'Eglise.

VOUS avez parcouru tout ce vaste chaos dans lequel l'Europe chrétienne a été confusément plongée depuis la chute de l'empire romain. Le gouvernement politique de l'Eglise, qui semblait devoir réunir toutes ces parties divisées, fut malheureusement la nouvelle source d'une confusion inouïe jusqu'alors dans les annales du monde. (4)

Résumé de toutes les horreurs produites par la querelle des deux glaives.

(4) Les abus de la puissance ecclésiastique en Occident commencèrent à devenir sensibles vers la fin de la première race de nos rois ; les réclamations qui s'élevèrent contre elle, datent du même temps, & elles ont continué sans interruption.

Jusqu'aux guerres contre les Albigeois, le clergé n'eut besoin, pour conserver sa puissance, que de livrer au supplice comme hérétiques tous ceux qui par ces réclamations se faisaient un petit parti dans le peuple. Cet usage barbare de punir de mort pour les opinions, introduit dans l'Eglise chrétienne à la fin du quatrième siècle par le tyran *Maxime*, a subsisté depuis plus constamment qu'aucun autre point de la discipline

L'Eglise romaine & la grecque, sans cesse aux prises, avaient par leurs querelles ouvert les portes de Constantinople aux Ottomans. L'Empire & le sacerdoce toujours armés l'un contre l'autre avaient

ecclésiastique. Les Albigeois ne s'étaient répandus que dans quelques provinces ; une croisade prêchée contre eux étouffa cette hérésie dans le sang de deux ou trois cents mille hommes ; les souverains de la Bohême commirent la faute de risquer leur trône, & de détruire leurs pays pour affurer au clergé le maintien de sa puissance, & l'hérésie des hussites fut anéantie. Ces événemens avaient peu influé sur le reste de l'Europe. Chaque opinion n'était répandue que dans le pays où elle avait pris naissance. L'invention de l'imprimerie vint tout changer. Un auteur se faisait entendre à la fois de tous les pays où sa langue était connue. Un livre écrit en latin était lu dans toute l'Europe. Le clergé crut pouvoir employer au seizième siècle les mêmes armes qu'au treizième, & il se trompa : ceux qu'il persécutait, plaquèrent leur cause au tribunal de toutes les nations, & la gagnèrent auprès de quelques-unes.

La destruction des abus de la puissance ecclésiastique était le vœu secret de tous les hommes instruits & vertueux, de tous les princes, de tous les magistrats de l'Europe. Mais par malheur ceux qui attaquèrent ces abus ; étaient théologiens par état ; ils mêlèrent à leurs réclamations des opinions théologiques. Ces questions, sur lesquelles presque personne n'avait d'opinion précise ou bien arrêtée, & auxquelles le plus grand nombre n'avait jamais pensé, occupèrent bientôt tous les esprits, & chacun prit ou garda l'opinion qu'il crut la plus vraie.

Les hommes ne changèrent pas d'opinion, comme on le croit communément, mais chacun en adopta une ou garda celle qu'il avait auparavant, sans savoir que ses voisins en eussent une autre.

Il eût été facile aux princes d'étouffer ces disputes en ne paraissant point y attacher d'importance, & de faire le bien de leurs peuples en augmentant leur puissance & leurs propres richesses par la destruction des abus. L'indépendance de leur couronne & de leur personne assurée, tant d'ecclésiastiques inutiles rendus à la population & au travail, les biens de l'Eglise réunis au domaine de l'Etat, le peuple délivré de l'impôt qui se levait sur lui en frais de culte, en aumônes aux moines, en fêtes, en pèlerinages, en achat de dispenses ou d'indulgences ; la superstition bannie avec la férocité, l'ignorance & la corruption qui en sont les suites ; que d'avantages pour les souverains très-peu riches de provinces dépeuplées, sans industrie & sans culture ! Il n'eût fallu que vouloir, on n'eût trouvé dans les peuples au premier moment que de l'horreur pour les scandales & les extorsions du clergé, & de l'indifférence pour

défolé l'Italie, l'Allemagne, & presque tous les autres Etats. Le mélange de ces deux pouvoirs, qui se combattaient par-tout ou fourdement ou hautement, entretenait des troubles éternels. Le gouvernement

les dogmes. Cela est si vrai, que tous les princes qui ont voulu se séparer de Rome & réformer leur clergé, y ont réussi. La fausse politique de *Charles V* & de *François I* empêcha la révolution d'être générale & paisible. Ils ne songèrent qu'à l'intérêt qu'ils croyaient avoir de se ménager l'appui du pape pour leurs guerres d'Italie; & ils se disputèrent à qui lui immolerait le plus de victimes humaines. Cependant ni la protection du pape, ni les Etats qu'ils se disputaient, ne pouvaient augmenter leur puissance réelle autant que la réunion à leur domaine des bénéfices inutiles. La sécularisation des évêchés & des abbayes d'Allemagne eût donné à *Charles*, dans l'Empire, une puissance plus grande que celle qu'il se flatta vainement d'acquérir en allumant les guerres funestes qui ont manqué deux fois de causer la ruine de sa maison. Le récit de la diète de Nuremberg en 1623, & sa réponse au pape, prouvent que *Charles* eût alors été le maître d'établir la réforme sans exciter le moindre trouble. Peut-être l'opinion eût-elle eu la force de l'emporter sur la mauvaise politique de ces princes; mais malheureusement une grande partie de ceux qui dominaient alors sur les opinions, restèrent attachés à la religion romaine qu'ils méprisaient au fond du cœur autant que les subtilités théologiques des nouveaux sectaires; les uns par crainte, par amour de la paix, d'autres dans l'idée que la réforme des abus devait être la suite infaillible, mais tranquille, du progrès des lumières, & qu'il ne fallait pas se hâter de peur de tout perdre. Ils se trompèrent, & leur indifférence ou leur erreur a plongé l'Europe dans des malheurs auxquels nulle autre époque de l'histoire ne présente rien de comparable.

A la vérité l'intolérance des protestans rend plus excusable la conduite de ceux qui refusèrent de se joindre à eux. Ils ne virent point que le principe d'examen, adopté par les protestans, conduisait nécessairement à la tolérance, au lieu que le principe de l'autorité, point fondamental de la croyance romaine, en écarte non moins nécessairement; qu'enfin l'intolérance des protestans, & même ce qu'ils avaient conservé de dogmes théologiques, n'était qu'un reste de papisme que les principes mêmes sur lesquels la réforme était fondée devaient détruire un jour. Ils crurent que puisqu'ils n'avaient que le choix de leurs chaînes, il valait mieux porter celles que la naissance leur avait données, que d'en prendre de nouvelles, & de ne se mêler de ces querelles que pour adoucir l'erreur des partis, puisque dans tous ceux qui partageaient l'Europe, quiconque voulait penser d'après lui-même n'avait que le choix du silence ou du bûcher.

féodal avait fait des souverains de plusieurs évêques & de plusieurs moines. Les limites des diocèses n'étaient point celles des Etats. La même ville était italienne ou allemande par son évêque, & française par son roi : c'est un malheur que les vicissitudes des guerres attachent encore aux villes frontières. Vous avez vu la juridiction séculière s'opposer par-tout à l'ecclésiastique, excepté dans les Etats où l'Eglise a été & est encore souveraine ; chaque prince séculier cherchant à rendre son gouvernement indépendant du siège de Rome, & ne pouvant y parvenir ; des évêques tantôt résistants aux papes, tantôt s'unissant à lui contre les rois ; en un mot, la république chrétienne du rite latin, unie presque toujours dans le dogme en apparence & à quelques scissions près, mais sans cesse divisée sur tout le reste.

Après le pontificat détesté, mais heureux, d'*Alexandre VI*, après le règne guerrier & plus heureux encore de *Jules II*, les papes pouvaient se regarder comme les arbitres de l'Italie, & influencer beaucoup sur le reste de l'Europe. Il n'y avait aucun potentat italien qui eût plus de terres, excepté le roi de Naples, lequel relevait encore de la tiare.

1513. Dans ces circonstances favorables, les vingt-quatre cardinaux qui composaient alors tout le collège, élurent *Jean de Médicis*, arrière-petit-fils de ce grand *Cosme de Médicis* simple négociant, & père de la patrie.

Médicis cardinal à quatorze ans, presque doyen à trente-six, & pape.

Créé cardinal à quatorze ans, il fut pape à l'âge de trente-six, & prit le nom de *Léon X*. Sa famille alors était rentrée en Toscane. *Léon* eut bientôt le

crédit de mettre son frère *Pierre* à la tête du gouvernement de Florence. Il fit épouser à son autre frère *Julien le magnifique*, la princesse de Savoie duchesse de Nemours, & le fit un des plus puissans seigneurs d'Italie. Ces trois frères élevés par *Ange Politien* & par *Calcondile*, étaient tous trois dignes d'avoir eu de tels maîtres. Tous trois cultivaient à l'envi les lettres & les beaux-arts : ils méritèrent que ce siècle s'appelât le siècle des *Médicis*. Le pape surtout joignait le goût le plus fin à la magnificence la plus recherchée. Il excitait les grands génies dans tous les arts par ses bienfaits, & par son accueil plus séduisant encore. Son couronnement coûta cent mille écus d'or. Il fit représenter dans plusieurs fêtes publiques le *Pénule de Plaute*, la *Calandra* du cardinal *Bibiena*. On croyait voir renaître les beaux jours de l'Empire romain. La religion n'avait rien d'austère ; elle s'attirait le respect par des cérémonies pompeuses ; le style barbare de la daterie était aboli, & faisait place à l'éloquence des cardinaux *Bembo* & *Sadolet*, alors secrétaires des brefs, hommes qui savaient imiter la latinité de *Cicéron*, & qui semblaient adopter sa philosophie sceptique. Les comédies de l'*Arioste* & celles de *Machiavel*, quoiqu'elles respectent peu la pudeur & la piété, furent jouées souvent dans cette cour en présence du pape & des cardinaux, par les jeunes gens les plus qualifiés de Rome. Le mérite seul de ces ouvrages (mérite très-grand pour ce siècle) faisait impression. Ce qui pouvait offenser la religion n'était pas aperçu dans une cour occupée d'intrigues & de plaisirs, qui ne pensait pas que la religion pût être attaquée par ces libertés. Et en effet,

Beaux jours
de Leon X.

comme il ne s'agissait ni du dogme ni du pouvoir, la cour romaine n'en était pas plus effarouchée que les Grecs & les anciens Romains ne le furent des railleries d'*Aristophane* & de *Plaute*.

Les affaires les plus graves, que *Léon X* savait traiter en maître, ne déroberent rien à ses plaisirs délicats. La conspiration même de plusieurs cardinaux contre sa vie, & le châtement sévère qu'il en fit, n'altérèrent point la gaieté de sa cour.

Un cardinal
pauvre, pen-
du : un riche,
échappé.

Les cardinaux *Petrucci*, *Soli*, & quelques autres, irrités de ce que le pape avait ôté le duché d'Urbin au neveu de *Jules II*, corrompirent un chirurgien qui devait panser un ulcère secret du pape; & la mort de *Léon X* devait être le signal d'une révolution dans beaucoup de villes de l'Etat ecclésiastique. La
1517. conspiration fut découverte. Il en coûta la vie à plus d'un coupable. Les deux cardinaux furent appliqués à la question, & condamnés à la mort. On pendit le cardinal *Petrucci* dans la prison : l'autre racheta sa vie par ses trésors.

Il est très-remarquable qu'ils furent condamnés par les magistrats séculiers de Rome, & non par leurs pairs. Le pape semblait par cette action inviter les souverains à rendre tous les ecclésiastiques justiciables des juges ordinaires : mais jamais le saint-siège ne crut devoir céder aux rois un droit qu'il se donnait à lui-même. Comment les cardinaux qui élisent les papes, leur ont-ils laissé ce despotisme, tandis que les électeurs & les princes de l'Empire ont tant restreint le pouvoir des empereurs? c'est que ces princes ont des Etats, & que les cardinaux n'ont que des dignités.

Cette triste aventure fit bientôt place aux réjouif-
fances accoutumées. *Léon X*, pour mieux faire oublier Trente car-
dinaux pour
un. le supplice d'un cardinal mort par la corde, en créa
trente nouveaux, la plupart italiens, & se confor-
mant au génie du maître. S'ils n'avaient pas tous
le goût & les connaissances du pontife, ils l'imitèrent
au moins dans ses plaisirs. Presque tous les autres
prélats suivirent leurs exemples. L'Espagne était alors
le seul pays où l'Eglise connut les mœurs sévères ;
elles y avaient été introduites par le cardinal *Ximénès*,
esprit né austère & dur, qui n'avait de goût que
celui de la domination absolue, & qui revêtu de
l'habit d'un cordelier quand il était régent d'Espagne,
disait qu'avec son cordon il saurait ranger tous les
grands à leur devoir, & qu'il écraserait leur fierté
sous ses sandales.

Par-tout ailleurs les prélats vivaient en princes
voluptueux. Il y en avait qui possédaient jusqu'à
huit & neuf évêchés. On s'effraie aujourd'hui en
comptant tous les bénéfices dont jouissaient, par
exemple, un cardinal de Lorraine, un cardinal de
Volsy & tant d'autres ; mais ces biens ecclésiastiques,
accumulés sur un seul homme, ne faisaient pas un
plus mauvais effet alors que n'en font aujourd'hui
tant d'évêchés réunis par des électeurs ou par des
prélats d'Allemagne.

Tous les écrivains protestans & catholiques se Concubines
des prêtres,
permises
pour un écu. récrient contre la dissolution des mœurs de ces temps :
ils disent que les prélats, les curés & les moines
passaient une vie commode ; que rien n'était plus
commun que des prêtres qui élevaient publiquement

152 PRIX ET TAXE DES PECHÉS.

leurs enfans , à l'exemple d'*Alexandre VI*. Il est vrai qu'on a encore le testament d'un *Croui*, évêque de Cambrai en ces temps-là , qui laisse plusieurs legs à ses enfans , & tient une somme en réserve pour les *bâtards qu'il espère encore que DIEU lui fera la grace de lui donner , en cas qu'il réchappe de sa maladie*. Ce sont les propres mots de son testament. Le pape *Pie II* avait écrit dès long-temps , que pour de fortes raisons on avait interdit le mariage aux prêtres , mais que pour de plus fortes il fallait le leur permettre. Les protestans n'ont pas manqué de recueillir les preuves , que dans plusieurs Etats d'Allemagne les peuples obligeaient toujours leurs curés d'avoir des concubines , afin que les femmes mariées fussent plus en fureté. On voit même dans cent griefs , rédigés auparavant par la diète de l'Empire sous *Maximilien I*, contre les abus de l'Eglise , que les évêques vendaient aux curés pour un écu par an le droit d'avoir une concubine , & qu'il fallait payer , soit qu'on usât de ce privilège , soit qu'on le négligeât. Mais aussi il faut convenir que ce n'était pas une raison pour autoriser tant de guerres civiles , & qu'il ne fallait pas tuer les autres hommes , parce que quelques prélats faisaient des enfans , & que des curés achetaient avec un écu le droit d'en faire.

Vente d'indulgences & de péchés.

Ce qui révoltait le plus les esprits , c'était cette vente publique & particulière d'indulgences , d'absolutions , de dispenses à tout prix ; c'était cette taxe apostolique , illimitée & incertaine avant le pape *Jean XII*, mais rédigée par lui comme un code du droit canon. Un meurtrier sous-diacre , ou diacre , était absous , avec la permission de posséder trois

bénéfices, pour douze tournois, trois ducats & six carlins, c'est environ vingt écus. Un évêque, un abbé pouvaient assassiner pour environ trois cents livres. Toutes les impudicités les plus monstrueuses avaient leur prix fait. La bestialité était estimée deux cents cinquante livres. On obtenait même des dispenses, non-seulement pour des péchés passés, mais pour ceux qu'on avait envie de faire. On a retrouvé dans les archives de *Joinville* une indulgence en expectative pour le cardinal de *Lorraine* & douze personnes de sa suite, laquelle remettait à chacun d'eux par avance trois péchés à leur choix. *Le Laboureur*, écrivain exact, rapporte que la duchesse de *Bourbon* & d'*Auvergne*, sœur de *Charles VIII*, eut le droit de se faire absoudre toute sa vie de tout péché, elle & dix personnes de sa suite, à quarante-sept fêtes de l'année, sans compter les dimanches.

Cet étrange abus semblait pourtant avoir sa source dans les anciennes lois des nations de l'Europe, dans celles des Francs, des Saxons, des Bourguignons. La cour pontificale n'avait adopté cette évaluation des péchés & des dispenses, que dans les temps d'anarchie, & même quand les papes n'osaient résider à Rome. Jamais aucun concile ne mit la taxe des péchés parmi les articles de foi.

Il y avait des abus violens, il y en avait de ridicules. Ceux qui dirent qu'il fallait réparer l'édifice & non le détruire, semblent avoir dit tout ce qu'on pouvait répondre aux cris des peuples indignés. Le grand nombre de pères de famille qui travaillent sans cesse pour assurer à leurs femmes & à leurs enfans

une médiocre fortune, le nombre beaucoup supérieur d'artisans, de cultivateurs, qui gagnent leur pain à la sueur de leur front, voyaient avec douleur des moines entourés du faste & du luxe des souverains : on répondait que ces richesses répandues par ce faste même rentraient dans la circulation. Leur vie molle, loin de troubler l'intérieur de l'Église, en affermissait la paix ; & leurs abus, eussent-ils été plus excessifs, étaient moins dangereux sans doute que les horreurs des guerres & le saccage des villes. On oppose ici le sentiment de *Machiavel*, le docteur de ceux qui n'ont que de la politique. Il dit dans ses discours sur *Tite-Live*, que si les Italiens de son temps étaient excessivement méchants, on le devait imputer à la religion & aux prêtres. Mais il est clair qu'il ne peut avoir en vue les guerres de religion, puisqu'il n'y en avait point alors. Il ne peut entendre par ces paroles que les crimes de la cour du pape *Alexandre VI*, & l'ambition de plusieurs ecclésiastiques, ce qui est très-étranger aux dogmes, aux disputes, aux persécutions, aux rébellions, à cet acharnement de la haine théologique qui produisit tant de meurtres.

Venise même, dont le gouvernement passait pour le plus sage de l'Europe, avait, dit-on, très-grand soin d'entretenir tout son clergé dans la débauche, afin qu'étant moins révérend, il fut sans crédit parmi le peuple, & ne pût le soulever. Il y avait cependant par-tout des hommes de mœurs très-pures, des pasteurs dignes de l'être, des religieux soumis de cœur à des vœux qui effraient la mollesse humaine : mais ces vertus sont ensevelies dans l'obscurité, tandis que le luxe & le vice dominant dans la splendeur.

Le faste de la cour voluptueuse de *Léon X* pouvait bleffer les yeux ; mais aussi on devait voir que cette cour même polissait l'Europe, & rendait les hommes plus sociables. La religion depuis la persécution contre les hussites ne causait plus aucun trouble dans le monde. L'Inquisition exerçait à la vérité de grandes cruautés en Espagne contre les musulmans & les juifs ; mais ce ne sont pas là de ces malheurs universels qui bouleversent les nations. La plupart des chrétiens vivaient dans une ignorance heureuse. Il n'y avait peut-être pas en Europe dix gentils-hommes qui eussent la Bible. Elle n'était point traduite en langue vulgaire, ou du moins les traductions qu'on en avait faites dans peu de pays étaient ignorées.

Le haut clergé, occupé uniquement du temporel, savait jouir & ne savait pas disputer. On peut dire que le pape *Léon X*, en encourageant les études, donna des armes contre lui-même. J'ai ouï dire à un seigneur anglais, qu'il avait vu une lettre du seigneur *Polus* ou de *la Pole*, depuis cardinal, à ce pape, dans laquelle, en le félicitant sur ce qu'il étendait le progrès des sciences en Europe, il l'avertissait qu'il était dangereux de rendre les hommes trop savans. La naissance des lettres dans une partie de l'Allemagne, à Londres, & ensuite à Paris, à la faveur de l'imprimerie perfectionnée, commença la ruine de la monarchie spirituelle. Des hommes de la basse Allemagne, que l'Italie traitait toujours de barbares, furent les premiers qui accoutumèrent les esprits à mépriser ce qu'on révérait. *Erasme*, quoique longtemps moine, ou plutôt parce qu'il l'avait été, jeta

Les sciences, première cause de la chute du pouvoir ecclésiastique.

fur les moines , dans la plupart de ses écrits , un ridicule dont ils ne se relevèrent pas. Les auteurs des lettres des *hommes obscurs* firent rire l'Allemagne aux dépens des Italiens qui jusque-là ne les avaient pas crus capables d'être de bons plaisans : ils le furent pourtant ; & le ridicule prépara en effet la révolution la plus sérieuse.

Seconde
cause ; l'abus
des indulgen-
ces.

Léon X était bien loin de craindre cette révolution qu'il vit dans la chrétienté. Sa magnificence & une des plus belles entreprises qui puissent illustrer des souverains , en furent les principales causes.

Son prédécesseur *Jules II*, sous qui la peinture & l'architecture commencèrent à prendre de si nobles accroissemens , voulut que Rome eût un temple qui surpassât Sainte-Sophie de Constantinople , & qui fût le plus beau qu'on eût encore élevé sur la terre. Il eut le courage d'entreprendre ce qu'il ne pouvait jamais voir finir. *Léon X* suivit ardemment ce beau projet. Il fallait beaucoup d'argent , & ses magnificences avaient épuisé son trésor. Il n'est point de chrétien qui n'eût dû contribuer à élever cette merveille de la métropole de l'Europe ; mais l'argent destiné aux ouvrages publics ne s'arrache jamais que par force ou par adresse. *Léon X* eut recours , s'il est permis de se servir de cette expression , à une des clefs de *S^t Pierre* , avec laquelle on avait ouvert quelquefois les coffres des chrétiens pour remplir ceux du pape.

Il prétextait une guerre contre les Turcs , & fit vendre dans tous les Etats de la chrétienté ce qu'on appelle des *indulgences* , c'est-à-dire la délivrance des peines du purgatoire , soit pour soi-même , soit pour

ses parens & amis. Une pareille vente publique fait voir l'esprit du temps. Personne n'en fut surpris. Il y eut par-tout des bureaux d'indulgences : on les affermaient comme les droits de la douane. La plupart de ces comptoirs se tenaient dans les cabarets. Le prédicateur, le fermier, le distributeur, chacun y gagnait. Le pape donna à sa sœur une partie de l'argent qui lui en revint, & personne ne murmura encore. Les prédicateurs disaient hautement en chaire que *quand on aurait violé la Sainte Vierge, on serait absous en achetant des indulgences*, & le peuple écoutait ces paroles avec dévotion. Mais quand on eut donné aux dominicains cette ferme en Allemagne, les augustins qui en avaient été long-temps en possession furent jaloux ; & ce petit intérêt de moines dans un coin de la Saxe produisit plus de cent ans de discordes, de fureurs & d'infortunes chez trente nations.

CHAPITRE CXXVIII.

De Luther. Des indulgences.

VOUS n'ignorez pas que cette grande révolution dans l'esprit humain & dans le système politique de l'Europe commença par *Martin Luther*, moine augustin que ses supérieurs chargèrent de prêcher contre la marchandise qu'ils n'avaient pu vendre. La querelle fut d'abord entre les augustins & les dominicains.

Vous avez dû voir que toutes les querelles de religion étaient venues jusque-là des prêtres théologiens; car *Pierre Valdo* marchand de Lyon, qui passe pour l'auteur de la secte des Vaudois, n'en était point l'auteur; il ne fit que rassembler ses frères & les encourager. Il suivait les dogmes de *Bérenger*, de *Claude* évêque de Turin, & de plusieurs autres; ce n'est qu'après *Luther* que les séculiers ont dogmatifé en foule, quand la Bible traduite en tant de langues, & différemment traduite, a fait naître presque autant d'opinions qu'elle a de passages difficiles à expliquer.

Si on avait dit alors à *Luther* qu'il détruirait la religion romaine dans la moitié de l'Europe, il ne l'aurait pas cru; il alla plus loin qu'il ne pensait, comme il arrive dans toutes les disputes, & dans presque toutes les affaires.

1517. Après avoir décrié les indulgences, il examina le pouvoir de celui qui les donnait aux chrétiens. Un coin du voile fut levé. Les peuples animés voulurent juger ce qu'ils avaient adoré. Les horreurs d'*Alexandre VI* & de sa famille n'avaient pas fait naître un doute sur la puissance spirituelle du pape. Trois cents mille pèlerins étaient venus dans Rome à son jubilé. Mais les temps étaient changés; la mesure était comblée. Les délices de *Léon* furent punies des crimes d'*Alexandre*. On commença par demander une réforme, on finit par une séparation entière. On sentait assez que les hommes puissans ne se réforment pas. C'était à leur autorité & à leurs richesses qu'on en voulait: c'était le joug des taxes romaines qu'on voulait briser. Qu'importait en effet

à

à Stockholm , à Copenhague , à Londres , à Dresde , que l'on eût du plaisir à Rome ? Mais il importait qu'on ne payât point de taxes exorbitantes , que l'archevêque d'Upsal ne fût pas le maître d'un royaume. Les revenus de l'archevêché de Magdebourg , ceux de tant de riches abbayes tentaient les princes séculiers. La séparation qui se fit comme d'elle-même , & pour des causes très-légères , a opéré cependant à la fin , en grande partie , cette réforme tant demandée , & qui n'a servi de rien. Les mœurs de la cour romaine sont devenues plus décentes , le clergé de France plus savant. Il faut avouer qu'en général le clergé a été corrigé par les protestans , comme un rival devient plus circonspect par la jalousie surveillante de son rival : mais on n'en a versé que plus de sang , & les querelles des théologiens sont devenues des guerres de Cannibales.

Pour parvenir à cette grande scission , il ne fallait qu'un prince qui animât les peuples. Le vieux *Frédéric* électeur de Saxe , surnommé *le sage* , celui-là même qui après la mort de *Maximilien* eut le courage de refuser l'Empire , protégea *Luther* ouvertement. Cette révolution dans l'Eglise commença comme toutes celles qui ont détrôné les souverains. On présente d'abord des requêtes , on expose des griefs ; on finit par renverser le trône. Il n'y avait point encore de séparation marquée en se moquant des indulgences , en demandant à communier avec du pain & du vin , en disant des choses très-peu intelligibles sur la justification & sur le libre arbitre , en voulant abolir les moines , en offrant de prouver que l'écriture sainte n'a pas expressément parlé du purgatoire.

Essai sur les mœurs , &c. Tome III. L

1520. *Léon X*, qui dans le fond méprisait ces disputes, fut obligé comme pape d'anathématiser solennellement par une bulle toutes ces propositions. Il ne savait pas combien *Luther* était protégé secrètement en Allemagne. Il fallait, disait-on, le faire changer d'opinion par le moyen d'un chapeau rouge. Le mépris qu'on eut pour lui fut fatal à Rome.

Déchaînement de *Luther*.

Luther ne garda plus de mesures. Il composa son livre de la captivité de *Babylone*. Il exhorta tous les princes à secouer le joug de la papauté; il se déchaîna contre les messes privées; & il fut d'autant plus applaudi qu'il se récriait contre la vente publique de ces messes. Les moines mendiants les avaient mises en vogue au treizième siècle; le peuple les payait, comme il les paye encore aujourd'hui, quand il les commande. C'est une légère rétribution dont subsistent les pauvres religieux & les prêtres habitués. Ce faible honoraire, qu'on ne pouvait guère envier à ceux qui ne vivent que de l'autel & d'aumônes, était alors en France d'environ deux sous de ce temps-là, & moindre encore en Allemagne. La transsubstantiation fut proscrite comme un mot qui ne se trouve ni dans l'écriture ni dans les pères. Les partisans de *Luther* prétendaient que la doctrine qui fait évanouir la substance du pain & du vin, & qui en conserve la forme, n'avait été universellement établie dans l'Eglise que du temps de *Grégoire VII*, & que cette doctrine avait été soutenue & expliquée pour la première fois par le bénédictin *Paschase Ratbert* au neuvième siècle. Ils fouillaient dans les archives ténébreuses de l'antiquité, pour y trouver de quoi se séparer de l'Eglise romaine, sur des mystères que la faiblesse humaine

ne peut approfondir. *Luther* retenait une partie du mystère , & rejetait l'autre. Il avoue que le corps de JESUS-CHRIST est dans les espèces consacrées ; mais il y est , dit-il , comme le feu est dans le fer enflammé : le fer & le feu subsistent ensemble. C'est cette manière de se confondre avec le pain & le vin , qu'*Osiander* appela *impanation* , *invination* , *consubstantiation*. *Luther* se contentait de dire que le corps & le sang étaient dedans , dessus , & dessous , *in* , *cum* , *sub*. Ainsi , tandis que ceux qu'on appelait *papistes* mangeaient DIEU sans pain , les luthériens mangeaient du pain & DIEU ; les calvinistes vinrent bientôt après , qui mangèrent le pain & qui ne mangèrent point DIEU.

Les luthériens voulurent d'abord de nouvelles versions de la bible en toutes les langues modernes , & des versions purgées de toutes les négligences & infidélités qu'ils imputaient à la vulgate. En effet , lorsque le concile voulut depuis faire réimprimer cette vulgate , les six commissaires chargés de ce soin par le concile trouvèrent dans cette ancienne traduction huit milles fautes ; & les savans prétendent qu'il y en a bien davantage : de sorte que le concile se contenta de déclarer la vulgate authentique , sans entreprendre cette correction. *Luther* traduisit d'après l'hébreu la bible germanique ; mais on prétend qu'il savait peu d'hébreu , & que sa traduction est plus remplie de fautes que la vulgate.

Les dominicains avec les nonces du pape qui étaient en Allemagne firent brûler les premiers écrits de *Luther*. Il fait brûler la bulle du pape. Le pape donna une nouvelle bulle contre lui. *Luther* fit brûler la bulle du pape & les décrétales dans la

place publique de Wittemberg. On voit par ce traité si c'était un homme hardi ; mais aussi on voit qu'il était déjà bien puissant. Dès-lors une partie de l'Allemagne , fatiguée de la grandeur pontificale , était dans les intérêts du réformateur , sans trop examiner les questions de l'école.

Pendant ces questions se multipliaient. La dispute du libre arbitre , cet autre écueil de la raison humaine , mêlait sa source intarissable de querelles absurdes à ce torrent de haines théologiques. *Luther* nia le libre arbitre , que cependant ses sectateurs ont admis dans la suite. L'université de Louvain , celle de Paris écrivirent : celle-ci suspendit l'examen de la dispute , s'il y a eu trois *Magdeleines* ou une seule *Magdeleine* , pour proscrire les dogmes de *Luther*.

Il demanda ensuite que les vœux monastiques fussent abolis , parce qu'ils ne sont pas de l'institution primitive ; que les prêtres pussent être mariés , parce que plusieurs apôtres l'étaient ; qu'on communiait avec du vin , parce que *JESUS* avait dit , *Buvez-en tous* ; qu'on ne vénérait point les images , parce que *JESUS* n'avait point eu d'image ; enfin il n'était d'accord avec l'Eglise romaine que sur la trinité , le baptême , l'incarnation , la résurrection : dogmes encore qui ont été autrefois les sujets des plus vives querelles , & dont quelques-uns ont été combattus dans les derniers temps ; de sorte qu'il n'est aucun point de théologie sur lequel les hommes ne se soient divisés.

Il fallait bien qu'*Aristote* entrât dans la querelle , car il était alors le maître des écoles. *Luther* ayant affirmé que la doctrine d'*Aristote* était fort inutile pour

l'intelligence de l'écriture , la sacrée faculté de Paris traita cette assertion d'erronée & d'insensée. Les thèses les plus vaines étaient mêlées avec les plus profondes ; & des deux côtés les fausses imputations , les injures atroces , les anathêmes nourrissaient l'animosité des partis.

On ne peut, sans rire de pitié , lire la manière dont *Luther* traite tous ses adverfaires , & surtout le pape. *Petit pape , petit papelin , vous êtes un âne , un ânon ; allez doucement , il fait glacé , vous vous rompriez les jambes ; & on dirait , que diable est ceci ? le petit ânon de papelin est estropié ; un âne sait qu'il est âne , une pierre sait qu'elle est pierre ; mais ces petits ânon de papes ne savent pas qu'ils sont ânon.* Ces basses groffièretés aujourd'hui si dégoûtantes ne révoltaient point des esprits assez grossiers. *Luther* avec ces bassesses d'un style barbare triomphait dans son pays de toute la politesse romaine.

Plaisante
éloquence de
Martin
Luther.

Si on s'en était tenu à des injures , *Luther* aurait fait moins de mal à l'Eglise romaine qu'*Erasme* ; mais plusieurs docteurs hardis se joignant à lui élevèrent leurs voix , non pas seulement contre les dogmes des scholastiques , mais contre le droit que les papes s'étaient arrogé depuis *Grégoire VII* de disposer des royaumes , contre le trafic de tous les objets de la religion , contre des oppressions publiques & particulières ; ils étalaient dans les chaires & dans leurs écrits un tableau de cinq cents ans de persécutions ; ils représentaient l'Allemagne baignée dans le sang par les querelles de l'Empire & du sacerdoce ; les peuples traités comme des animaux sauvages ; le purgatoire ouvert & fermé à prix d'argent par des incestueux , des assassins & des empoisonneurs. De

quel front un *Alexandre VI*, l'horreur de toute la terre, avait-il osé se dire le vicaire de DIEU? & comment *Léon X*, dans le sein des plaisirs & des scandales, pouvait-il prendre ce titre?

Tous ces cris excitaient les peuples; & les docteurs de l'Allemagne allumaient plus de haine contre la nouvelle Rome, que *Varus* n'en avait excité contre l'ancienne dans les mêmes climats.

Le roi *Henri VIII* écrit contre *Luther*.

La bizarre destinée qui se joue de ce monde voulut que le roi d'Angleterre *Henri VIII* entrât dans la dispute. Son père l'avait fait instruire dans les vaines & absurdes sciences de ce temps-là. L'esprit du jeune *Henri* ardent & impétueux s'était nourri avidement des subtilités de l'école. Il voulut écrire contre *Luther*; mais auparavant il fit demander à *Léon X* la permission de lire les livres de cet hérésiarque, dont la lecture était interdite sous peine d'excommunication. *Léon X* accorda la permission. Le roi écrit; il commente *S^t Thomas*; il défend sept sacremens contre *Luther* qui alors en admettait trois, lesquels bientôt se réduisirent à deux. Le livre s'achève à la hâte; on l'envoie à Rome. Le pape ravi compare ce livre, que personne ne lit aujourd'hui, aux écrits des *Augustin*, & des *Jérôme*. Il donna le titre de *défenseur de la foi* au roi *Henri* & à ses successeurs; & à qui le donnait-il? à celui qui devait être quelques années après le plus sanglant ennemi de Rome.

Henri VIII défenseur de la foi, depuis destructeur.

Peu de personnes prirent le parti de *Luther* en Italie. Ce peuple ingénieux, occupé d'intrigues & de plaisirs, n'eut aucune part à ces troubles. Les Espagnols, tout vifs & tout spirituels qu'ils sont, ne s'en mêlèrent pas. Les Français, quoiqu'ils aient

avec l'esprit de ces peuples un goût plus violent pour les nouveautés, furent long-temps sans prendre parti. Le théâtre de cette guerre d'esprit était chez les Allemands, chez les Suisses, qui n'étaient pas réputés alors les hommes de la terre les plus déliés, & qui passent pour circonspects. La cour de Rome savante & polie ne s'était pas attendue que ceux qu'elle traitait de barbares pourraient, la bible comme le fer à la main, lui ravir la moitié de l'Europe & ébranler l'autre.

C'est un grand problème, si *Charles-Quint*, alors empereur, devait embrasser la réforme, ou s'y opposer. En secouant le joug de Rome, il vengeait tout d'un coup l'Empire de quatre cents ans d'injures, que la tiare avait faites à la couronne impériale; mais il courait risque de perdre l'Italie. Il avait à ménager le pape, qui devait se joindre à lui contre *François I*: de plus, ses Etats héréditaires étaient tous catholiques. On lui reproche même d'avoir vu avec plaisir naître une faction qui lui donnerait lieu de lever des taxes & des troupes dans l'Empire, & d'écraser les catholiques, ainsi que les luthériens, sous le poids d'un pouvoir absolu. Enfin sa politique & sa dignité l'engagèrent à se déclarer contre *Luther*, quoique peut-être il fût, dans le fond, de son avis sur quelques articles, comme les Espagnols l'en soupçonnèrent après sa mort. (*) On peut ajouter qu'au moment où *Charles-Quint* renonça au gouvernement, les Etats de la maison d'*Autriche* en Allemagne, les Pays-Bas, l'Espagne, Naples, étaient remplis de protestans; que les catholiques mêmes de tous ces

(*) Voyez la note précédente.

pays demandaient une réforme; qu'il lui eût été facile en excluant le pape & ses sujets du concile, d'en obtenir des décisions conformes à l'intérêt général de l'Europe; qu'il en eût été le maître surtout du temps de *Paul IV*, pontife également sanguinaire & insensé. Il imagina malheureusement qu'avec des bulles, des rescrits & de l'or, il se rendrait le maître de l'Allemagne & de l'Italie; & après trente ans d'intrigues & de guerres, il se trouva beaucoup moins puissant, lorsqu'il abdiqua l'Empire, qu'au moment de son élection.

Luther
devant *Char-*
les-Quint.
1521.

Il somma *Luther* de venir rendre compte de sa doctrine en sa présence à la diète impériale de Worms, c'est-à-dire, de venir y déclarer s'il soutenait les dogmes que Rome avait proscrits. *Luther* comparut avec un sauf-conduit de l'empereur, s'exposant hardiment au sort de *Jean Hus*; mais cette assemblée étant composée de princes, il se fia à leur honneur. Il parla devant l'empereur, & devant la diète, & soutint sa doctrine avec courage. On prétend que *Charles-Quint* fut sollicité par le nonce *Alexandre* de faire arrêter *Luther*, malgré le sauf-conduit, comme *Sigismond* avait livré *Jean Hus*, sans égard pour la foi publique; mais que *Charles-Quint* répondit qu'il ne voulait pas avoir à rougir comme *Sigismond*.

Cependant *Luther*, ayant contre lui son empereur, le roi d'Angleterre, le pape, tous les évêques & tous les religieux, ne s'étonna pas: caché dans une forteresse de Saxe, il brava l'empereur, irrita la moitié de l'Allemagne contre le pape, répondit au roi d'Angleterre comme à son égal, fortifia & étendit son Eglise naissante.

Le vieux *Frédéric* électeur de Saxe souhaitait l'extirpation de l'Eglise romaine. *Luther* crut qu'il était temps enfin d'abolir la messe privée. Il s'y prit d'une manière qui dans un temps plus éclairé n'eût pas trouvé beaucoup d'applaudissemens. Il feignit que le diable lui étant apparu lui avait reproché de dire la messe & de consacrer. Le diable lui prouva , dit-il , que c'était une idolâtrie. *Luther* dans le récit de cette fiction avoua que le diable avait raison , & qu'il fallait l'en croire. La messe fut abolie dans la ville de Wittemberg , & bientôt après dans le reste de la Saxe. On abattit les images. Les moines & les religieux fortaient de leurs cloîtres ; & peu d'années après , *Luther* épousa une religieuse nommée *Catherine Bore*. Les ecclésiastiques de l'ancienne communion lui reprochèrent qu'il ne pouvait se passer de femme : *Luther* leur répondit qu'ils ne pouvaient se passer de maîtresses. Ces reproches mutuels étaient bien différens : les prêtres catholiques qu'on accusait d'incontinence , étaient forcés d'avouer qu'ils transgressaient la discipline de l'Eglise entière ; *Luther* & les siens la changeaient.

Messe abolie
sur une appa-
rition du
diable.

La loi de l'histoire oblige de rendre justice à la plupart des moines qui abandonnèrent leurs églises & leurs cloîtres pour se marier. Ils reprirent , il est vrai , la liberté dont ils avaient fait le sacrifice ; ils rompirent leurs vœux ; mais ils ne furent point libertins , & on ne peut leur reprocher des mœurs scandaleuses. La même impartialité doit reconnaître que *Luther* & les autres moines , en contractant des mariages utiles à l'Etat , ne violaient guère plus leurs vœux que ceux qui , ayant fait serment d'être

pauvres & humbles , possédaient des richesses fastueuses.

Parmi les voix qui s'élevaient contre *Luther* , plusieurs se faisaient entendre avec ironie que celui qui avait consulté le diable pour détruire la messe témoignait au diable sa reconnaissance en abolissant les exorcismes , & qu'il voulait renverser tous les remparts élevés pour repousser l'ennemi des hommes. On a remarqué depuis dans tous les pays où l'on cessa d'exorciser que le nombre énorme de possessions & de sortilèges diminua beaucoup. On disait , on écrivait que les démons entendaient mal leurs intérêts , de ne se réfugier que chez les catholiques qui seuls avaient le pouvoir de leur commander ; & on n'a pas manqué d'observer que le nombre des forciers & des possédés a été prodigieux dans l'Eglise romaine jusqu'à nos derniers temps. Il ne faut point plaisanter sur les sujets tristes. C'était une matière très-sérieuse , rendue funeste par le malheur de tant de familles & le supplice de tant d'infortunés ; & c'est un grand bonheur pour le genre humain que les tribunaux dans les pays éclairés n'admettent plus enfin les obsessions & la magie. Les réformateurs arrachèrent cette pierre de scandale deux cents ans avant les catholiques. On leur reprochait de heurter les fondemens de la religion chrétienne : on leur disait que les obsessions & les sortilèges sont admis expressément dans l'écriture , que JESUS-CHRIST chassait les démons , & qu'il envoya surtout ses apôtres pour les chasser en son nom. Ils répondaient à cette objection pressante ce que répondent aujourd'hui tous les magistrats sages , que DIEU

permettait autrefois des choses qu'il ne permet plus aujourd'hui ; que l'Eglise naissante avait besoin de miracles, dont l'Eglise affermie n'a plus besoin. En un mot, nous croyons par le témoignage de l'écriture qu'il y avait des possédés & des forciers, & il est certain qu'il n'y en a pas aujourd'hui : car si dans nos derniers temps les protestans du Nord ont été encore assez imbécilles & assez cruels pour faire brûler deux ou trois misérables accusés de forcellerie, il est constant qu'enfin cette sotte abomination est entièrement abolie.

CHAPITRE CXXIX.

De Zuingle, & de la cause qui rendit la religion romaine odieuse dans une partie de la Suisse.

LA Suisse fut le premier pays hors de l'Allemagne où s'étendit la nouvelle secte qu'on appelait la *primitive Eglise*. *Zuingle*, curé de Zurich, alla plus loin encore que *Luther* ; chez lui point d'*impanation*, point d'*invination*. Il n'admit point que DIEU entrât dans le pain & dans le vin, moins encore que tout le corps de JESUS-CHRIST fût tout entier dans chaque parcelle & dans chaque goutte. Ce fut lui qu'en France on appela *sacramentaire*, nom qui fut d'abord donné à tous les réformateurs de sa secte.

Zuingle s'attira des invectives du clergé de son pays. 1523.
L'affaire fut portée aux magistrats. Le sénat de Zurich examina le procès, comme s'il s'était agi d'un héritage. On alla aux voix : la pluralité fut pour la

réformation. Le peuple attendait en foule la sentence du sénat ; lorsque le greffier vint annoncer que *Zuingle* avait gagné sa cause, tout le peuple fut dans le moment de la religion du sénat. Une bourgade Suisse jugea Rome. Heureux peuple, après tout, qui dans sa simplicité s'en remettait à ses magistrats sur ce que ni lui, ni eux, ni *Zuingle*, ni le pape ne pouvaient entendre !

Quelques années après, Berne, qui est en Suisse ce qu'Amsterdam est dans les Provinces - Unies, jugea plus solennellement encore ce même procès. Le sénat, ayant entendu pendant deux mois les deux parties, condamna la religion romaine. L'arrêt fut reçu sans difficulté de tout le canton ; & l'on érigea une colonne, sur laquelle on grava en lettres d'or ce jugement solennel, qui est depuis demeuré dans toute sa force.

1528. Quand on voit ainsi la nation la moins inquiète, la moins remuante, la moins volage de l'Europe, quitter tout d'un coup une religion pour une autre, il y a infailliblement une cause qui doit avoir fait une impression violente sur tous les esprits. Voici cette cause de la révolution des Suisses.

Etrange
aventure des
dominicains.

Une animosité ouverte excitait les franciscains contre les dominicains depuis le treizième siècle. Les dominicains perdaient beaucoup de leur crédit chez le peuple, parce qu'ils honoraient moins la Vierge que les cordeliers, & qu'ils lui refusaient avec *S^t Thomas* le privilège d'être née sans péché. Les cordeliers au contraire gagnaient beaucoup de crédit & d'argent en prêchant par-tout la conception immaculée, soutenue par *S^t Bonaventure*. La haine entre ces deux

ordres était si forte , qu'un cordelier prêchant à Francfort sur la Vierge , & voyant entrer un dominicain , s'écria qu'il remerciait DIEU de n'être pas d'une secte qui déshonorait la mère de DIEU même , & qui empoisonnait les empereurs dans l'hostie. Le dominicain nommé *Vigan* lui cria qu'il en avait menti , & qu'il était hérétique. Le franciscain descendit de sa chaire , excita le peuple ; il chassa son ennemi à grands coups de crucifix , & *Vigan* fut laissé pour mort à la porte. Les dominicains tinrent à Wimpfen un chapitre , dans lequel ils résolurent de se venger des cordeliers , & de faire tomber leur crédit & leur doctrine , en armant contre eux la Vierge même. Berne fut choisi pour le lieu de la scène. On y répandit pendant trois ans plusieurs histoires d'apparitions de la mère de DIEU , qui reprochait aux cordeliers la doctrine de l'immaculée conception , & qui disait que c'était un blasphème , lequel ôtait à son fils la gloire de l'avoir lavée du péché originel & sauvée de l'enfer. Les cordeliers opposaient d'autres apparitions ; enfin les dominicains ayant attiré chez eux un jeune frère lai , nommé *Yetsfer* , se servirent de lui pour convaincre le peuple. C'était une opinion établie dans les couvens de tous les ordres , que tout novice qui n'avait pas fait profession , & qui avait quitté l'habit , restait en purgatoire jusqu'au jugement dernier , à moins qu'il ne fût racheté par des prières & des aumônes au couvent.

Le prieur dominicain du couvent entra la nuit dans la cellule de *Yetsfer* , vêtu d'une robe où l'on avait peint des diables. Il était chargé de chaînes ,

Profanation
sacrilege ,
imposture ,
affassinat.

empoisonnement pour soutenir l'honneur de l'ordre. accompagné de quatre chiens ; & sa bouche , dans laquelle on avait mis une petite boîte ronde pleine d'étoupes , jetait des flammes. Ce prieur dit à *Yetsfer* qu'il était un ancien moine mis en purgatoire pour avoir quitté l'habit , & qu'il en serait délivré , si le jeune *Yetsfer* voulait bien se faire fouetter en sa faveur par les moines devant le grand autel ; *Yetsfer* n'y manqua pas. Il délivra l'ame du purgatoire. L'ame lui apparut rayonnante & en habit blanc , pour lui apprendre qu'elle était montée au ciel , & pour lui recommander les intérêts de la Vierge que les cordeliers calomniaient.

Quelques nuits après , *S^{te} Barbe* , à qui frère *Yetsfer* avait une grande dévotion , lui apparut : c'était un autre moine qui était *S^{te} Barbe* ; elle lui dit qu'il était faint , & qu'il était chargé par la Vierge de la venger de la mauvaise doctrine des cordeliers.

Enfin la Vierge descendit elle-même par le plafond avec deux anges ; elle lui commanda d'annoncer qu'elle était née dans le péché originel , & que les cordeliers étaient les plus grands ennemis de son fils. Elle lui dit qu'elle voulait l'honorer des cinq plaies dont *S^{te} Lucie* & *S^{te} Catherine* avaient été favorisées.

La nuit suivante les moines ayant fait boire au frère du vin mêlé d'opium , on lui perça les mains , les pieds & le côté. Il se réveilla tout en sang. On lui dit que la *S^{te} Vierge* lui avait imprimé les stigmates ; & en cet état on l'exposa sur l'autel à la vue du peuple.

Cependant , malgré son imbécillité , le pauvre frère , ayant cru reconnaître dans la *S^{te} Vierge* la

voix du sous-prieur , commença à soupçonner l'imposture. Les moines n'hésitèrent pas à l'empoisonner : on lui donna , en le communiant , une hostie saupoudrée de sublimé corrosif. L'âcreté qu'il ressentit lui fit rejeter l'hostie ; aussitôt les moines le chargèrent de chaînes comme un sacrilège. Il promit pour sauver sa vie , & jura sur une hostie , qu'il ne révélerait jamais le secret. Au bout de quelque temps , ayant trouvé le moyen de s'évader , il alla tout déposer devant le magistrat. Le procès dura deux années , au bout desquelles quatre dominicains furent brûlés à la porte de Berne , le dernier mai 1509 , (ancien style) après la condamnation prononcée par un évêque délégué de Rome.

Cette aventure inspira une horreur pour les moines , telle qu'elle devait la produire. On ne manqua pas d'en relever toutes les circonstances affreuses au commencement de la réforme. On oubliait que Rome même avait fait punir ce sacrilège par le plus grand supplice : on ne se souvenait que du sacrilège. Le peuple qui en avait été témoin croyait sans peine cette foule de profanations & de prestiges faits à prix d'argent , qu'on reprochait particulièrement aux ordres mendiants , & qu'on imputait à tout l'Eglise. Si ceux qui tenaient encore pour le culte romain objectaient que le siège de Rome n'était pas responsable des crimes commis par les moines , on leur mettait devant les yeux les attentats dont plusieurs papes s'étaient fouillés. Rien n'est plus aisé que de rendre un corps entier odieux , en détaillant les crimes de ses membres.

Le sénat de Berne & celui de Zurich avaient donné une religion au peuple ; mais à Bâle ce fut le

peuple qui contraignit le sénat à la recevoir. Il y avait déjà alors treize cantons suisses ; Lucerne & quatre des plus petits & des plus pauvres , Zug , Schwitz , Uri , Undervald , étant demeurés attachés à la communion romaine, commencèrent la guerre civile contre les autres. Ce fut la première guerre de religion entre les catholiques & les réformés. Le curé *Zuingle* se mit à la tête de l'armée protestante.

1531. Il fut tué dans le combat, regardé comme un saint martyr par son parti, & comme un hérétique détestable par le parti opposé : les catholiques vainqueurs firent écarteler son corps par le bourreau, & le jetèrent ensuite dans les flammes. Ce font-là les préludes des fureurs auxquelles on s'emporta depuis.

Ce fameux *Zuingle*, en établissant sa secte, avait paru plus zélé pour la liberté que pour le christianisme. Il croyait qu'il suffisait d'être vertueux pour être heureux dans l'autre vie, & que *Caton* & *Saint Paul*, *Numa* & *Abraham* jouissaient de la même béatitude. Ce sentiment est devenu celui d'une infinité de savans modérés. Ils ont pensé qu'il était abominable de regarder le père de la nature comme le tyran de presque tout le genre humain, & le bienfaiteur de quelques personnes dans quelques petites contrées. Ces savans se sont trompés sans doute : mais qu'il est humain de se tromper ainsi !

La religion de *Zuingle* s'appela depuis le *calvinisme*. *Calvin* lui donna son nom, comme *Améric Vespuce* donna le sien au nouveau monde découvert par

1531. *Colomb*. Voilà en peu d'années trois Eglises nouvelles ; celle de *Luther*, celle de *Zuingle*, celle d'Angleterre, détachées

détachées du centre de l'union, & se gouvernant par elles-mêmes. Celles de France, sans jamais rompre avec le chef, était encore regardée à Rome comme un membre séparé sur bien des articles; comme sur la supériorité des conciles; sur la faillibilité du premier pontife; sur quelques droits de l'épiscopat; sur le pouvoir des légats; sur la nomination aux bénéfices; sur les tributs que Rome exigeait.

La grande société chrétienne ressemblait en un point aux empires profanes qui furent, dans leurs commencemens, des républiques pauvres. Ces républiques devinrent avec le temps de riches monarchies; & ces monarchies perdirent quelques provinces qui redevinrent républiques.

C H A P I T R E C X X X .

Progrès du luthéranisme en Suède, en Danemarck, & en Allemagne.

LE Danemarck & toute la Suède embrassaient le luthéranisme, appelé *la religion évangélique*. Les Suédois, en secouant le joug des évêques de la communion romaine, écoutèrent surtout les motifs de la vengeance. Opprimés long-temps par quelques évêques, & surtout par les archevêques d'Upsal, primats du royaume, ils étaient encore indignés de la barbarie commise, il n'y avait que trois ans, par le dernier archevêque nommé *Troll*. Cet archevêque, ministre & complice de *Christiern II*, surnommé le *Néron du Nord*, tyran du Danemarck & de la Suède, était un

1523.
1520.

Essai sur les mœurs, &c. Tome III. M

monstre de cruauté, non moins abominable que *Christiern*; il avait obtenu une bulle du pape contre le sénat de Stockholm, qui s'était opposé à ses déprédations, aussi-bien qu'à l'usurpation de *Christiern*; mais tout ayant été apaisé, les deux tyrans *Christiern* & l'archevêque ayant juré sur l'hostie d'oublier le passé, le roi invita à souper dans son palais deux évêques, tout le sénat, & quatre-vingt-quatorze seigneurs. Toutes les tables étaient servies: on était dans la sécurité & dans la joie, lorsque *Christiern* & l'archevêque sortirent de table. Ils rentrèrent un moment après, mais suivis de satellites & de bourreaux: l'archevêque, la bulle du pape à la main, fit massacrer tous les convives. On fendit le ventre au grand prieur de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem & on lui arracha le cœur.

Cette fête de deux tyrans fut terminée par la boucherie qu'on fit de plus de six cents citoyens, sans distinction d'âge ni de sexe.

Les deux monstres, qui devaient périr par le supplice du grand prieur de Saint-Jean, moururent à la vérité dans leur lit; mais l'archevêque après avoir été blessé dans un combat, & *Christiern* après avoir été détrôné. Le fameux *Gustave Vasa*, comme nous
 1523. du tyran; & les quatre états du royaume lui ayant décerné la couronne, il ne tarda pas à exterminer une religion dont on avait abusé pour commettre de si exécrables crimes.

Le luthéranisme fut donc bientôt établi sans aucune contradiction dans la Suède & dans le Danemarck,

immédiatement après que le tyran eût été chassé de ses deux Etats.

Luther se voyait l'apôtre du Nord, & jouissait en paix de sa gloire. Des l'an 1525, les états de Saxe, de Brunsvick, de Hesse, les villes de Strasbourg & de Francfort, embrassaient sa doctrine.

Il est certain que l'Eglise romaine avait besoin de réforme; le pape *Adrien*, successeur de *Léon X*, l'avouait lui-même. Il n'est pas moins certain que, s'il n'y avait pas eu dans le monde chrétien une autorité qui fixât le sens de l'Écriture & les dogmes de la religion, il y aurait autant de sectes que d'hommes qui sauraient lire. Car enfin le divin législateur n'a daigné rien écrire; ses disciples ont dit très-peu de choses, & ils les ont dites d'une manière qu'il est quelquefois très-difficile d'entendre par soi-même; presque chaque mot peut susciter une querelle: mais aussi une puissance qui aurait le droit de commander toujours aux hommes au nom de DIEU, abuserait bientôt d'un tel pouvoir. Le genre-humain s'est trouvé souvent, dans la religion comme dans le gouvernement, entre la tyrannie & l'anarchie, prêt à tomber dans l'un de ces deux gouffres. (5)

(5) L'anarchie en politique est un grand mal, parce qu'il est important au bonheur commun que la force publique se réunisse pour la protection du droit de chacun; au contraire, l'anarchie dans la religion non-seulement est indifférente, mais elle est même presque nécessaire au repos public. Il est difficile que deux sectes rivales subsistent sans causer de troubles, & presque impossible que deux cents sectes en puissent causer jamais. La tolérance absolue, la destruction de toute juridiction ecclésiastique, de toute influence du clergé sur les actes civils, sont les seuls moyens d'assurer la tranquillité.

D'ailleurs, il faut observer que le droit d'examiner ce qu'on doit croire, & de professer ce qu'on croit, est un droit naturel qu'aucune puissance

Les réformateurs d'Allemagne, qui voulaient suivre l'Évangile mot à mot, donnèrent un nouveau spectacle quelques années après : ils dispensèrent d'une loi reconnue, laquelle semblait ne devoir plus recevoir d'atteinte ; c'est la loi de n'avoir qu'une femme, loi positive sur laquelle paraît fondé le repos des États & des familles dans toute la chrétienté ; mais loi quelquefois funeste, & qui peut avoir besoin d'exceptions, comme tant d'autres lois. Il est des cas où l'intérêt même des familles, & surtout l'intérêt de l'État, demandent qu'on épouse une seconde femme du vivant de la première, quand cette première ne peut donner un héritier nécessaire. La loi naturelle alors se joint au bien public ; & le but du mariage étant d'avoir des enfans, il paraît contradictoire de refuser l'unique moyen qui mène à ce but.

Grégoire II Il ne s'est trouvé qu'un seul pape qui ait écouté cette loi naturelle, c'est *Grégoire II* qui, dans sa célèbre décrétale de l'an 726, déclara que, quand un homme a une épouse infirme, incapable des fonctions conjugales, il peut en prendre une seconde, pourvu qu'il ait soin de la première. *Luther* alla beaucoup plus loin que le pape *Grégoire II*. *Philippe le magnanime*, landgrave de Hesse, voulut, du vivant de sa femme *Christine de Saxe* qui n'était point infirme, & dont il

permet autrefois d'avoir deux femmes.

ne peut limiter sans tyrannie, & que personne ne peut attaquer sans violer les premières lois de la conscience.

Tout homme de bonne foi, qui raisonnerait juste, ne pourrait proposer une loi d'intolérance sans poser pour premier principe que la religion n'est & ne peut jamais être qu'un établissement politique. Aussi compte-t-on, parmi les fauteurs de l'intolérance, plus d'hypocrites encore que de fanatiques.

avait des enfans , épouser une jeune demoiselle , nommée *Catherine de Saal* , dont il était amoureux. ce qui est peut-être plus étrange , c'est qu'il paraît par les pièces originales concernant cette affaire , qu'il entrait de la délicatesse de conscience dans le dessein de ce prince. C'est un des grands exemples de la faiblesse de l'esprit humain. Cet homme , d'ailleurs sage & politique , semblait croire sincèrement qu'avec la permission de *Luther* & de ses compagnons , il pouvait transgresser une loi qu'il reconnaissait. Il représenta donc à ces chefs de son Eglise , que sa femme , la princesse de Saxe , *était laide , sentait mauvais , & s'enivrait souvent*. Ensuite il avoue avec naïveté dans sa requête , qu'il est tombé très-souvent dans la *fornication* , & que son tempérament lui rend le plaisir nécessaire ; mais ce qui n'est pas si naïf , il fait sentir adroitement à ses docteurs que s'ils ne veulent pas lui donner la dispense dont il a besoin , il pourrait bien la demander au pape.

Luther assembla un petit fynode dans *Wittemberg* , composé de six réformateurs : ils sentaient qu'ils allaient choquer une loi reçue dans leur parti même. La loi naturelle parlait seule en faveur du landgrave ; la nature lui avait donné au nombre de trois ce qu'elle ne donne d'ordinaire aux autres qu'au nombre de deux ; mais il n'apporte point cette raison physique dans sa requête.

La décrétale de *Grégoire II* qui permet deux femmes , n'était point en vigueur , & n'autorise personne. Les exemples que plusieurs rois chrétiens , & surtout les rois Goths , avaient donnés autrefois de la polygamie , n'étaient regardés par tous les chrétiens que

Philippe ,
landgrave
de Hesse ,
demande à
Luther per-
mission d'a-
voir deux
femmes.

Remarques
sur la poly-
gamie.

comme des abus. Si l'empereur *Valentinien* l'ancien épousa *Justine* du vivant de *Severa* sa femme, si plusieurs rois Francs eurent deux ou trois femmes à la fois, le temps en avait presque effacé le souvenir. Le synode de Wittemberg ne regardait pas le mariage comme un sacrement, mais comme un contrat civil : il disait que la discipline de l'Eglise admet le divorce, quoique l'Evangile le défende ; il disait que l'Evangile n'ordonne pas expressément la monogamie : mais enfin il voyait si clairement le scandale, qu'il le déroba autant qu'il put aux yeux du public. La permission de la polygamie fut signée ; la concubine fut épousée du consentement même de la légitime épouse. Ce que, depuis *Grégoire*, jamais n'avaient osé les papes, dont *Luther* attaquait le pouvoir excessif, il le fit n'ayant aucun pouvoir. Sa dispense fut secrète ; mais le temps révèle tous les secrets de cette nature. Si cet exemple n'a guère eu d'imitateurs, c'est qu'il est rare qu'un homme puisse conserver chez soi deux femmes, dont la rivalité ferait une guerre domestique continuelle, & rendrait trois personnes malheureuses.

Cowper, chancelier d'Angleterre du temps de *Charles II*, épousa secrètement une seconde femme, avec le consentement de la première ; il fit un petit livre en faveur de la polygamie, & vécut heureusement avec ses deux épouses ; mais ces cas sont très-rares.

La loi qui permet la pluralité des femmes aux Orientaux, est de toutes les lois la moins en vigueur chez les particuliers. On a des concubines ; mais il

n'y a pas dans Constantinople quatre turcs qui aient plusieurs épouses. (h)

Si les nouveautés n'avaient apporté que ces scandales paisibles, le monde eût été trop heureux; mais l'Allemagne fut un théâtre de scènes plus tragiques.

CHAPITRE CXXXI.

Des Anabaptistes.

DEUX fanatiques, nommés *Storck & Muncer*, nés en Saxe, se servirent de quelques passages de l'Écriture, qui insinuent qu'on n'est point disciple de CHRIST sans être inspiré : ils prétendirent l'être.

Ce sont les premiers enthousiastes dont on ait ouï 1523.
parler dans ces temps-là ; ils voulaient qu'on rebaptisât les enfans, parce que le CHRIST avait été baptisé étant adulte : c'est ce qui leur procura le nom d'*anabaptistes*. Ils se dirent inspirés & envoyés pour réformer la communion romaine & la luthérienne, & pour faire périr quiconque s'opposerait à leur Évangile, se fondant sur ces paroles : *Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive.*

Luther avait réussi à faire soulever les princes, les seigneurs, les magistrats, contre le pape & les évêques. *Muncer* souleva les payfans contre tous ceux-ci. Lui & ses disciples s'adressèrent aux habitans des campagnes en Suabe, en Misnie, dans la Thuringe, dans la Franconie. Ils développèrent cette

Egalité prêchée, source des plus horribles massacres.

(h) Voyez le *Dictionnaire philosophique*.

vérité dangereuse qui est dans tous les cœurs, c'est que les hommes sont nés égaux, & que si les papes avaient traité les princes en sujets, les seigneurs traitaient les payfans en bêtes. A la vérité le manifeste de ces sauvages au nom des hommes qui cultivent la terre, aurait été signé par *Licurgue*; ils demandaient qu'on ne levât sur eux que les dixmes des grains; qu'une partie fût employée au soulagement des pauvres; qu'on leur permit la chasse & la pêche pour se nourrir; que l'air & l'eau fussent libres; qu'on modérât leurs corvées; qu'on leur laissât du bois pour se chauffer. Ils réclamaient les droits du genre - humain; mais ils les soutinrent en bêtes féroces.

Les cruautés que nous avons vu exercées par les communes de France, & en Angleterre du temps des rois *Charles VI* & *Henri V*, se renouvelèrent en Allemagne, & furent plus violentes par l'esprit de fanatisme. *Muncer* s'empare de *Mulhausen* en Thuringe en prêchant l'égalité, & fait porter à ses pieds l'argent des habitans en prêchant le désintéressement. Les
1525. payfans se soulèvent de la Saxe jusqu'en Alsace: ils massacrent les gentilshommes qu'ils rencontrent; ils égorgent une fille bâtarde de l'empereur *Maximilien I*. Ce qui est très-remarquable, c'est qu'à l'exemple des anciens esclaves révoltés qui, se sentant incapables de gouverner, choisirent pour leur roi le seul de leurs maîtres échappé au carnage, ces payfans mirent à leur tête un gentilhomme.

Ils ravagèrent tous les endroits où ils pénétrèrent depuis la Saxe jusqu'en Lorraine; mais bientôt ils eurent le sort de tous les attroupemens qui n'ont pas

un chef habile : après avoir fait des maux affreux, ces troupes furent exterminées par des troupes régulières. *Muncer*, qui avait voulu s'ériger en *Mahomet*, 1525. périt à Mulhausen sur l'échafaud. *Luther*, qui n'avait point eu de part à ces emportemens, mais qui en était pourtant malgré lui le premier principe, puisque le premier il avait franchi la barrière de la soumission, ne perdit rien de son crédit, & n'en fut pas moins le prophète de sa patrie.

CHAPITRE CXXXII.

Suite du luthéranisme & de l'anabaptisme.

IL n'était plus possible à l'empereur *Charles-Quint* ^{Progrès des réformateurs} ni à son frère *Ferdinand* d'arrêter le progrès des réformateurs. En vain la diète de Spire fit des articles modérés de pacification. Quatorze villes & plusieurs princes protestèrent contre cet édit de Spire : ce fut cette protestation qui fit donner depuis à tous les ennemis de Rome le nom de *protestans*. 1529. Luthériens, zuingliens, œcolampadiens, carlostadiens, calvinistes, presbytériens, puritains, haute église anglicane, petite église anglicane, tous sont désignés aujourd'hui sous ce nom. C'est une république immense, composée de factions diverses, qui se réunissent toutes contre Rome leur ennemie commune.

Les luthériens présentèrent leur confession de foi dans Augsbourg; & c'est cette confession qui devint leur bouffole; le tiers de l'Allemagne y adhérait 1530.

les princes de ce parti se liguèrent déjà contre l'autorité de *Charles-Quint*, ainsi que contre Rome; mais le sang ne coulait point encore dans l'Empire pour la cause de *Luther*; il n'y eut que les anabaptistes qui, toujours transportés de leur rage aveugle, & peu intimidés par l'exemple de leur chef *Muncer*,
 1534. défolèrent l'Allemagne au nom de DIEU. Le fanatisme n'avait point encore produit dans le monde une fureur pareille; tous ces payfans, qui se croyaient prophètes, & qui ne savaient rien de l'Écriture, sinon qu'il faut massacrer sans pitié les ennemis du Seigneur, se rendirent les plus forts en Westphalie, qui était alors la patrie de la stupidité; ils s'emparèrent de la ville de Munster, dont ils chassèrent l'évêque. Ils voulaient d'abord établir la théocratie des Juifs, & être gouvernés par DIEU seul: mais un nommé *Matthieu*, leur principal prophète, ayant été tué, un garçon tailleur nommé *Jean de Leyde*, né à Leyde en Hollande, assura que DIEU lui était apparu, & l'avait nommé roi: il le dit, & le fit croire.

*Jean de
Leyde* garçon
tailleur, prophète & roi.

La pompe de son couronnement fut magnifique. On voit encore de la monnaie qu'il fit frapper; ses armoiries étaient deux épées dans la même position que les clefs du pape. Monarque & prophète à la fois, il fit partir douze apôtres qui allèrent annoncer son règne dans toute la basse Allemagne. Pour lui, à l'exemple des rois d'Israël, il voulut avoir plusieurs femmes, & en épousa jusqu'à dix à la fois. L'une d'elles ayant parlé contre son autorité, il lui trancha la tête en présence des autres qui, soit par crainte, soit par fanatisme, dansèrent avec lui autour du cadavre sanglant de leur compagne.

Il a dix
femmes.

Ce roi prophète eut une vertu qui n'est pas rare chez les bandits & chez les tyrans , la valeur : il défendit Munster contre son évêque *Valdec* avec un courage intrépide pendant une année entière ; & dans les extrémités où le réduisait la famine , il refusa tout accommodement. Enfin il fut pris les armes à la main , par une trahison des siens. Sa captivité ne lui ôta rien de son orgueil inébranlable. L'évêque lui ayant demandé comment il avait osé se faire roi, le prisonnier lui demanda à son tour de quel droit l'évêque osait être seigneur temporel : J'ai été élu par mon chapitre , dit le prélat ; & moi par DIEU même , reprit *Jean de Leyde*. L'évêque , après l'avoir quelque temps montré de ville en ville , comme on fait voir un monstre , le fit tenailler avec des tenailles ardentes. L'enthousiasme anabaptiste ne fut point éteint par le supplice que ce roi & ses complices subirent. Leurs frères des Pays-Bas furent sur le point de surprendre Amsterdam. On extermina ce qu'on trouva de conjurés : & dans ces temps-là , tout ce qu'on rencontrait d'anabaptistes dans les Provinces-Unies était traité comme les Hollandais l'avaient été par les Espagnols ; on les noyait , on les étranglait , on les brûlait ; conjurés ou non , tumultueux ou paisibles , on courut par-tout sur eux dans toute la basse Allemagne , comme sur des monstres dont il fallait purger la terre.

1536.

Il est tenaillé & brûlé.

Cependant la secte subsiste assez nombreuse , cimentée du sang des profélytes , qu'ils appellent *martyrs* , mais entièrement différente de ce qu'elle était dans son origine : les successeurs de ces fanatiques sanguinaires sont les plus paisibles de tous

Anabaptistes devenus paisibles & irréprochables.

les hommes , occupés de leurs manufactures & de leur négoce , laborieux , charitables. Il n'y a point d'exemple d'un si grand changement : mais comme ils ne font aucune figure dans le monde , on ne daigne pas s'apercevoir s'ils font changés ou non , s'ils font méchans ou vertueux.

Ce qui a changé leurs mœurs , c'est qu'ils se font rangés au parti des unitaires , c'est-à-dire de ceux qui ne reconnaissent qu'un seul DIEU , & qui , en révéranr le CHRIST , vivent sans beaucoup de dogmes & sans aucune dispute ; hommes condamnés dans toutes les autres communions , & vivans en paix au milieu d'elles. Ainsi ils ont été le contraire des chrétiens ; ceux-ci furent d'abord des frères paisibles , souffrans & cachés ; & enfin des scélérats absurdes & barbares. Les anabaptistes commencèrent par la barbarie , & ont fini par la douceur & la sagesse.

CHAPITRE CXXXIII.

De Genève , & de Calvin.

Belle méthode de réforme. **A**UTANT que les anabaptistes méritaient qu'on sonnât le tocsin sur eux de tous les coins de l'Europe , autant les protestans devinrent recommandables aux yeux des peuples , par la manière dont leur réforme s'établit en plusieurs lieux. Les magistrats de Genève firent soutenir des thèses pendant tout le mois de juin 1535. On invita tous les catholiques & les protestans de tous pays à venir y disputer : quatre secrétaires rédigèrent par écrit tout ce qui se dit

d'essentiel pour & contre. Ensuite le grand conseil de la ville examina pendant deux mois le résultat des disputes. C'était ainsi à peu près 'qu'on en avait usé à Zurich & à Berne, mais moins juridiquement & avec moins de maturité & d'appareil. Enfin le conseil proscrivit la religion romaine; & l'on voit encore aujourd'hui dans l'hôtel-de-ville cette inscription gravée sur une plaque d'airain : *En mémoire de la grace que DIEU nous a faite d'avoir secoué le joug de l'antechrist, aboli la superstition, & recouvré notre liberté.*

Les Gênois recouvrèrent en effet leur vraie liberté. L'évêque qui disputait le droit de souveraineté sur Genève au duc de Savoie & au peuple, à l'exemple de tant de prélats allemands, fut obligé de fuir, & d'abandonner le gouvernement aux citoyens. Il y avait depuis long-temps deux partis dans la ville, celui des protestans & celui des romains. Les protestans s'appelaient *Egnots*, du mot *Eidgnossen*, alliés par serment. Les *egnots* qui triomphèrent, attirèrent à eux une partie de la faction opposée, & chassèrent le reste. De-là vint que les réformés de France eurent le nom d'*Egnots* ou d'*Huguenots*; terme dont la plupart des écrivains français inventèrent depuis de vaines origines.

Cette réforme surtout opposa la sévérité des mœurs aux scandales que donnaient alors les catholiques. Il y avait sous la protection de l'évêque, comme prince de Genève, des lieux publics de débauche, établis dans la ville; les filles légalement prostituées payaient une taxe au prélat; le magistrat élisait tous les ans la reine du B., comme on parlait alors, afin que toutes choses se passassent en règle &

avec décence. On aurait pu excuser en quelque sorte ces débauches , en disant qu'alors il était plus difficile qu'aujourd'hui de séduire les femmes mariées ou leurs filles ; mais il régnait des dissolutions plus révoltantes : car après qu'on eut aboli les couvens dans Genève , on trouva des chemins secrets qui donnaient entrée aux cordeliers dans des couvens de filles. On découvrit à Laufanne dans la chapelle de l'évêque , derrière l'autel , une petite porte qui conduisait par un chemin souterrain chez des religieuses du voisinage , & cette porte existe encore.

La religion de Genève n'était pas absolument celle des Suisses ; mais la différence était peu de chose ; & jamais leur communion n'en a été altérée. Le fameux *Calvin* , que nous regardons comme l'apôtre de Genève , n'eut aucune part à ce changement : il se retira quelque temps après dans cette ville ; mais il en fut d'abord exclu , parce que sa doctrine ne s'accordait pas en tout avec la dominante ; il y retourna ensuite , & s'y érigea en pape des protestans.

Son nom propre était *Chauvin*. Il était né à Noyon en 1509. Il savait du latin , du grec , & de la mauvaise philosophie de son temps. Il écrivait mieux que *Luther* , & parlait plus mal : tous deux laborieux & austères , mais durs & emportés ; tous deux brûlant de l'ardeur de se signaler & d'obtenir cette domination sur les esprits , qui flatte tant l'amour-propre , & qui d'un théologien fait une espèce de conquérant. (6)

(6) *Luther* eut plutôt un caractère violent qu'un caractère dur. Il fut emporté dans sa conduite , dans ses écrits , dans ses discours ; mais on ne lui reproche aucune action cruelle. On assure que , malgré la fureur théologique qui règne dans ses ouvrages , il était un bon homme dans

Les catholiques peu instruits, qui savent en général que *Luther*, *Zuingle*, *Calvin* se marièrent, que *Luther* fut obligé de permettre deux femmes au landgrave de Hesse, pensent que ces fondateurs s'influèrent par des séductions flatteuses, & qu'ils ôtèrent aux hommes un joug pesant, pour leur en donner un très-léger. Mais c'est tout le contraire. Ils avaient des mœurs farouches : leurs discours respiraient le fiel. S'ils condamnèrent le célibat des prêtres, s'ils ouvrirent les portes des couvens, c'était pour changer en couvens la société humaine. Les jeux, les spectacles furent défendus chez les réformés. Genève, pendant plus de cent ans, n'a pas souffert chez elle un instrument de musique. Ils proscrivirent la confession auriculaire, mais ils la voulurent publique : dans la Suisse, dans l'Ecosse, à Genève, elle l'a été ainsi que la pénitence. On ne réussit guère chez les hommes, du moins jusqu'aujourd'hui, en ne leur proposant que le facile & le simple : le maître le plus dur est le plus suivi ; ils ôtaient aux hommes le libre arbitre, & l'on courait à eux. Ni *Luther*, ni *Calvin*, ni les autres ne s'entendirent sur l'eucharistie ; l'un, ainsi que je l'ai déjà dit, voyait DIEU dans le pain & dans le vin, comme du feu dans un fer ardent ; l'autre, comme le pigeon dans lequel était le St Esprit. *Calvin* se brouilla d'abord avec ceux de Genève qui communiaient avec du pain levé ; il voulait du pain azyme. Il se réfugia à Strasbourg ; car il ne pouvait retourner en France, où les bûchers étaient alors

Reforma-
teurs austères
& non dé-
bauchés, au
moins pour
la plupart.

son intérieur, d'un caractère franc, d'une société paisible : sa haine pour les sacramentaires se bornait à les chasser des universités & du ministère, & c'est bien peu de chose pour le siècle où il a vécu.

allumés, & où *François I* laiffait brûler les proteftans, tandis qu'il fe fait alliance avec ceux d'Allemagne. S'étant marié à Strasbourg avec la veuve d'un anabaptifte, il retourna enfin à Genève : & communiant avec du pain levé comme les autres, il y acquit autant de crédit que *Luther* en avait en Saxe.

Il régla les dogmes & la difcipline que fuivent tous ceux que nous appelons *calviniftes*, en Hollande, en Suiffe, en Angleterre, & qui ont fi long-temps partagé la France. Ce fut lui qui établit les fynodes, les confistoires, les diaeres ; qui régla la forme des prières & des prêches : il institua même une juridiction confiftoriale, avec droit d'excommunication.

Sa religion eft conforme à l'efprit républicain, & cependant *Calvin* avait l'efprit tyrannique.

On en peut juger par la perfécution qu'il fufcita contre *Cafalio*, homme plus favant que lui, que fa jalousie fit chaffer de Genève ; & par la mort cruelle dont il fit périr long-temps après le malheureux *Michel Servet*.

CHAPITRE CXXXIV.

De Calvin & de Servet.

MICHEL SERVET, de Villanueva en Arragon, très-favant médecin, méritait de jouir d'une gloire paifible, pour avoir, long-temps avant *Harvey*, découvert la circulation du fang ; mais il négligea un art utile pour des sciences dangereufes : il traita de la préfiguration du CHRIST dans le verbe, de la vifion de

DIEU,

DIEU, de la substance des anges, de la manducation supérieure : il adoptait en partie les anciens dogmes soutenus par *Sabellius*, par *Eusèbe*, par *Arius*, qui dominèrent dans l'Orient, & qui furent embrassés au seizième siècle par *Lelio Socini*, reçus ensuite en Pologne, en Angleterre, en Hollande.

Pour se faire une idée des sentimens très-peu connus de cet homme que sa mort barbare a seule rendu célèbre, il suffira peut-être de rapporter ce passage de son quatrième livre de la Trinité. *Comme le germe de la génération était en DIEU, avant que le fils de DIEU fût fait réellement, ainsi le créateur a voulu que cet ordre fût observé dans toutes les générations. La semence substantielle du CHRIST, & toutes les causes séminales & formes archétypes étant véritablement en DIEU, &c.* En lisant ces paroles on croit lire *Origène*, & au mot de CHRIST-près, on croit lire *Platon* que les premiers théologiens chrétiens regardèrent comme leur maître.

Servet était de si bonne foi dans sa métaphysique obscure, que de Vienne en Dauphiné, où il séjourna quelque temps, il écrivit à *Calvin* sur la Trinité. Ils disputèrent par lettres. De la dispute, *Calvin* passa aux injures, & des injures à cette haine théologique, la plus implacable de toutes les haines. *Calvin* eut par trahison les feuilles d'un ouvrage que *Servet* faisait imprimer secrètement. Il les envoya à Lyon avec les lettres qu'il avait reçues de lui : action qui suffirait pour le déshonorer à jamais dans la société ; car ce qu'on appelle l'esprit de la société, est plus honnête & plus sévère que tous les synodes. *Calvin* fit accuser *Servet* par un émissaire : quel rôle pour un apôtre ! *Servet* qui savait qu'en France on brûlait sans

miséricorde tout novateur, s'enfuit tandis qu'on lui faisait son procès. Il passe malheureusement par Genève; *Calvin* le fait, le dénonce, le fait arrêter à l'enferme de la rose, lorsqu'il était prêt d'en partir. On le dépouilla de quatre-vingt-dix-sept pièces d'or, d'une chaîne d'or & de six bagues. Il était sans doute contre le droit des gens d'emprisonner un étranger qui n'avait commis aucun délit dans la ville; mais aussi Genève avait une loi qu'on devrait imiter. Cette loi ordonne que le délateur se mette en prison avec l'accusé. *Calvin* fit la dénonciation par un de ses disciples, qui lui servait de domestique.

Ce même *Jean Calvin* avait avant ce temps-là prêché la tolérance; on voit ces propres mots dans une de ses lettres imprimées: „ En cas que quel-
 „ qu'un soit hétérodoxe, & qu'il fasse scrupule de
 „ se servir des mots *trinité* & *personne* &c., nous ne
 „ croyons pas que ce soit une raison pour rejeter
 „ cet homme; nous devons le supporter, sans le
 „ chasser de l'Eglise, & sans l'exposer à aucune cen-
 „ sure comme un hérétique. „

Mais *Jean Calvin* changea d'avis, dès qu'il se livra à la fureur de sa haine théologique; il demandait la tolérance dont il avait besoin pour lui en France, & il s'armait de l'intolérance à Genève. *Calvin* après le supplice de *Servet* publia un livre dans lequel il prétendit prouver qu'il fallait punir les hérétiques.

Quand son ennemi fut aux fers, il lui prodigua les injures & les mauvais traitemens que font les lâches quand ils sont maîtres. Enfin, à force de presser les juges, d'employer le crédit de ceux qu'il dirigeait,

dé crier & de faire crier que DIEU demandait l'exécution de *Michel Servet*, il le fit brûler vif, & jouit de son supplice, lui qui, s'il eût mis le pied en France, eût été brûlé lui-même; lui qui avait élevé si fortement sa voix contre les persécutions.

Cette barbarie d'ailleurs, qui s'autorisait du nom de justice, pouvait être regardée comme une insulte aux droits des nations : un espagnol qui passait par une ville étrangère était-il justiciable de cette ville, pour avoir publié ses sentimens, sans avoir dogmatifé ni dans cette ville ni dans aucun lieu de sa dépendance ?

Ce qui augmente encore l'indignation & la pitié, c'est que *Servet*, dans ses ouvrages publiés, reconnaît nettement la divinité éternelle de JESUS-CHRIST ; il déclara dans le cours de son procès qu'il était fortement persuadé que JESUS-CHRIST était le fils de DIEU, engendré de toute éternité du Père, & conçu par le St Esprit dans le sein de la vierge *Marie*. *Calvin* pour le perdre produisit quelques lettres secrètes de cet infortuné, écrites long-temps auparavant à ses amis en termes hasardés.

Cette catastrophe déplorable n'arriva qu'en 1553, dix-huit ans après que Genève eut rendu son arrêt contre la religion romaine ; mais je la place ici pour mieux faire connaître le caractère de *Calvin*, qui devint l'apôtre de Genève & des réformés de France. Il semble aujourd'hui qu'on fasse amende honorable aux cendres de *Servet* : de savans pasteurs des églises protestantes, & même les plus grands philosophes, ont embrassé ses sentimens & ceux de *Socin*. Ils ont

encore été plus loin qu'eux : leur religion est l'adoration d'un DIEU par la médiation du CHRIST. Nous ne faisons ici que rapporter les faits & les opinions , sans entrer dans aucune controverse , sans disputer contre personne , respectant ce que nous devons respecter , & uniquement attachés à la fidélité de l'histoire.

Le dernier trait au portrait de *Calvin* peut se tirer d'une lettre de sa main , qui se conserve encore au château de la Bastie-Roland, près de Montelimar : elle est adressée au marquis de *Poët*, grand chambellan du roi de Navarre , & datée du 30 septembre 1561.

» Honneur , gloire & richesses seront la récompense de vos peines ; surtout ne faites faute de
 » défaire le pays de ces zélés faquins qui excitent
 » les peuples à se bander contre nous. Pareils
 » monstres doivent être étouffés , comme j'ai fait de
 » *Michel Servet* espagnol. »

Jean Calvin avait usurpé un tel empire dans la ville de Genève , où il fut d'abord reçu avec tant de difficulté , qu'un jour ayant su que la femme du capitaine-général (qui fut ensuite premier syndic) avait dansé après soupé avec sa famille & quelques amis , il la força de paraître en personne devant le consistoire pour y reconnaître sa faute ; & que *Pierre Ameaux*, conseiller d'Etat , accusé d'avoir mal parlé de *Calvin*, d'avoir dit qu'il était un très-méchant homme , qu'il n'était qu'un picard , & qu'il prêchait une fausse doctrine , fut condamné (quoiqu'il demandât grace) à faire amende honorable , en chemise , la tête nue , la torche au poing , par toute la ville.

Les vices des hommes tiennent souvent à des vertus. Cette dureté de *Calvin* était jointe au plus grand désintéressement : il ne laissa pour tout bien en mourant que la valeur de cent vingt écus d'or. Son travail infatigable abrégea ses jours , mais lui donna un nom célèbre & un grand crédit.

Il y a des lettres de *Luther* , qui ne respirent pas un esprit plus pacifique & plus charitable que celles de *Calvin*. Les catholiques ne peuvent comprendre que les protestans reconnaissent de tels apôtres : les protestans répondent qu'ils n'invoquent point ceux qui ont servi à établir leur réforme , qu'ils ne font ni *luthériens* ni *zingliens* ni *calvinistes* ; qu'ils croient suivre les dogmes de la primitive Eglise ; qu'ils ne canonisent point les passions de *Luther* & *Calvin* ; & que la dureté de leur caractère ne doit pas plus décrier leurs opinions dans l'esprit des réformés , que les mœurs d'*Alexandre VI* & de *Léon X* , & les barbaries des persécutions ne font tort à la religion romaine dans l'esprit des catholiques.

Luther aussi
violent que
Calvin.

Cette réponse est sage , & la modération semble aujourd'hui prendre dans les deux partis opposés la place des anciennes fureurs. Si le même esprit sanguinaire avait toujours présidé à la religion , l'Europe ferait un vaste cimetière. L'esprit de philosophie a enfin émouffé les glaives. Faut-il qu'on ait éprouvé plus de deux cents ans de frénésie pour arriver à des jours de repos !

Ces secousses , qui par les événemens des guerres remirent tant de biens d'Eglise entre les mains des séculiers , n'enrichirent pas les théologiens promoteurs de ces guerres. Ils eurent le sort de ceux qui

sonnent la charge & qui ne partagent point les dépouilles. Les pasteurs des églises protestantes avaient si hautement élevé leurs voix contre les richesses du clergé qu'ils s'imposèrent à eux-mêmes la bienfaisance de ne pas recueillir ce qu'ils condamnaient ; & presque tous les souverains les astreignirent à cette bienfaisance. Ils voulurent dominer en France, & ils y eurent en effet un très-grand crédit ; mais ils y ont fini enfin par en être chassés , avec défense d'y reparaitre , sous peine d'être pendus. Par-tout où leur religion s'est établie , leur pouvoir a été restreint à la longue dans des bornes étroites par les princes , ou par les magistrats de républiques.

Les pasteurs calvinistes & luthériens ont eu par-tout des appointemens qui ne leur ont pas permis de luxe. Les revenus des monastères ont été mis presque par-tout entre les mains de l'Etat , & appliqués à des hôpitaux. Il n'est resté de riches évêques protestans en Allemagne que ceux de Lubeck & d'Osnabruk , dont les revenus n'ont pas été distraits. Vous verrez , en continuant de jeter les yeux sur les suites de cette révolution , l'accord bizarre , mais pacifique , par lequel le traité de Westphalie a rendu cet évêché d'Osnabruk alternativement catholique & luthérien. La réforme en Angleterre a été plus favorable au clergé anglican qu'elle ne l'a été en Allemagne , en Suisse , & dans les Pays-Bas aux luthériens & aux calvinistes. Tous les évêchés sont considérables dans la Grande-Bretagne ; tous les bénéfices y donnent de quoi vivre honnêtement. Les curés de la campagne y sont plus à leur aise qu'en France : l'Etat & les féculiers n'y ont profité que de l'abolissement

des monastères. Il y a des quartiers entiers à Londres qui ne formaient autrefois qu'un seul couvent , & qui sont peuplés aujourd'hui d'un très-grand nombre de familles. En général toute nation qui a converti les couvens à l'usage public y a beaucoup gagné , fans que personne y ait perdu : car en effet on n'ôte rien à une société qui n'existe plus. On ne fit tort qu'aux possesseurs passagers que l'on dépouillait , & ils n'ont point laissé de descendans qui puissent se plaindre ; & si ce fut une injustice d'un jour , elle a produit un bien pour des siècles.

Il est arrivé enfin par différentes révolutions que l'Eglise latine a perdu plus de la moitié de l'Europe chrétienne , qu'elle avait eue presque toute entière en divers temps : car outre le pays immense qui s'étend de Constantinople jusqu'à Corfou & jusqu'à la mer de Naples , elle n'a plus ni la Suède ni la Norwège ni le Danemarck ; la moitié de l'Allemagne , l'Angleterre , l'Ecosse , l'Irlande , la Hollande , les trois quarts de la Suisse se sont séparés d'elle. Le pouvoir du siège de Rome a bien plus perdu encore : il ne s'est véritablement conservé que dans les pays immédiatement soumis au pape.

Cependant , avant qu'on pût poser tant de limites , & qu'on parvint même à mettre quelque ordre dans la confusion , les deux partis catholique & luthérien mettaient alors l'Allemagne en feu. Déjà la religion qu'on nomme *évangélique* était établie vers l'an 1555 dans vingt-quatre villes impériales , & dans dix-huit petites provinces de l'Empire. Les luthériens voulaient abaisser la puissance de *Charles-Quint* , & il prétendait les détruire. On faisait des ligues ; on

donnait des batailles. Mais il faut suivre ici ces révolutions de l'esprit humain en fait de religion , & voir comment s'établit l'Eglise anglicane , & comment fut déchirée l'Eglise de France.

C H A P I T R E C X X X V .

Du roi Henri VIII. De la révolution de la religion en Angleterre.

ON fait que l'Angleterre se sépara du pape , parce que le roi *Henri VIII* fut amoureux. Ce que n'avaient pu ni le denier de *S^t Pierre* , ni les réserves , ni les provisions , ni les annates , ni les collectes & les ventes des indulgences , ni cinq cents années d'exactions toujours combattues par les lois des parlemens & par les murmures des peuples , un amour passager l'exécuta , ou du moins en fut la cause. La première pierre qu'on jeta suffit pour renverser ce grand monument dès long-temps ébranlé par la haine publique.

Amours de *Henri VIII*,
origine de la
réforme. *Henri VIII* , homme voluptueux , fougueux & opiniâtre dans tous ses desirs , eut parmi beaucoup de maîtresses *Anne de Boulen* , fille d'un gentilhomme de son royaume. Cette fille , d'un enjouement & d'une liberté qui promettait tout , eut pourtant l'adresse de ne se pas abandonner entièrement , & d'irriter la passion du roi , qui résolut d'en faire sa femme.

Il était marié depuis dix-huit ans à *Catherine d'Espagne* , fille de *Ferdinand* & d'*Isabelle* , & tante de *Charles-Quint* , de laquelle il avait eu trois enfans ,

& dont il lui restait encore la princesse *Marie*, qui fut depuis reine d'Angleterre. Comment faire un divorce ? comment casser son mariage avec une femme telle que *Catherine d'Espagne*, à laquelle on ne pouvait reprocher ni stérilité ni mauvaise conduite, ni même cette humeur qui accompagne si souvent la vertu des femmes ? Ayant d'abord épousé le prince *Artur*, frère aîné de *Henri VIII*, & l'ayant perdu au bout de quelques mois, *Henri VII* l'avait fiancée à son second fils *Henri*, avec la dispense du pape *Jules II*, & ce *Henri VIII* après la mort de son père l'avait solennellement épousée. Il eut long-temps après un bâtard d'une maîtresse nommée *Blunt*. Il ne sentait alors que des dégoûts de son mariage, & point de scrupules ; mais quand il aima éperdument *Anne de Boulen*, & qu'il ne put venir à bout de jouir d'elle sans l'épouser, alors il eut des remords de conscience, & trembla d'avoir offensé DIEU dix-huit ans avec sa femme. Ce prince, soumis encore aux papes, sollicita *Clément VII* de casser la bulle de *Jules II*, & de déclarer son mariage avec la tante de *Charles-Quint* contraire aux loix divines & humaines.

Il veut faire
casser son
mariage par
le pape.

Clément VII, bâtard de *Julien de Médicis*, venait de voir Rome saccagée par l'armée de *Charles-Quint*. Ayant ensuite fait à peine la paix avec l'empereur, il craignait toujours que ce prince ne le fit déposer pour sa bâtardise. Il craignait encore plus qu'on ne le déclarât simoniaque, & qu'on ne produisît le fatal billet qu'il avait fait au cardinal *Colonne* ; billet par lequel il lui promettait des biens & des honneurs, s'il parvenait au pontificat par la faveur de sa voix & de ses bons offices.

Le pape
n'ose.

Il ne pouvait déclarer la tante de l'empereur concubine , & mettre les enfans de cette femme , si long-temps légitime , au rang des bâtards. D'ailleurs un pape ne pouvait guère avouer que son prédécesseur n'avait pas été en droit de donner une dispense : il aurait s'appé lui-même les fondemens de la grandeur pontificale , en avouant qu'il y avait des lois que les papes ne pouvaient enfreindre.

Louis XII avait fait, il est vrai, dissoudre son mariage; mais le cas était bien différent. Il n'avait point eu d'enfans de sa femme ; & le pape *Alexandre VI* , qui ordonna ce divorce , était lié d'intérêt avec *Louis XII*.

Lévitique
& Deutéro-
nome ap-
pointés con-
traires.

François I , roi de France , devenu par son second mariage neveu de *Catherine d'Espagne* , soutint à Rome le parti de *Henri VIII* , comme son allié , & surtout comme ennemi de *Charles-Quint* , devenu si redoutable. Le pape pressé entre l'empereur & ces deux rois , & qui écrivait qu'il était entre l'enclume & le marteau , négocia , temporisa , promit , se rétracta , espéra que l'amour de *Henri VIII* durerait moins qu'une négociation italienne : il se trompa. Le monarque anglais , qui était malheureusement théologien , fit servir la théologie à son amour. Lui & tous les docteurs de son parti avaient recours au Lévitique , qui défend de révéler la turpitude de la femme de son frère , & d'épouser la sœur de sa femme. Les Etats chrétiens ont long-temps manqué , & manquent encore de bonnes lois positives. Leur jurisprudence encore gothique en plusieurs points , composée des anciennes coutumes de cinq cents petits tyrans , a recours souvent aux lois romaines & à celles des Hébreux , comme un homme égaré qui demande sa

route : ils vont chercher dans le code du peuple juif les règles de leurs tribunaux.

Mais si l'on voulait suivre les lois matrimoniales des Hébreux , il faudrait donc les suivre en tout ; il faudrait condamner à la mort celui qui approche de sa femme quand elle a ses règles , & se soumettre à beaucoup de commandemens qui ne sont faits ni pour nos climats ni pour nos mœurs ni pour la loi nouvelle.

Ce n'est-là que la moindre partie de l'abus où l'on se jetait en jugeant le mariage de *Henri* par le Lévitique. On se dissimulait que dans ces mêmes livres , où DIEU semble , selon nos faibles lumières , commander quelquefois les contraires pour exercer l'obéissance humaine , il était non-seulement permis par le Deutéronome , mais ordonné d'épouser la veuve de son frère , quand elle n'avait point d'enfans ; que la veuve était en droit de fommer son beau-frère d'exécuter cette loi ; & que sur son refus elle devait lui jeter un foulier à la tête.

On oubliait encore que , si les lois juives défendaient à un frère d'épouser sa propre sœur , cette défense même n'était pas absolue ; témoin la *Thamar* , fille de *David* , qui avant d'être violée par son frère *Ammon* , lui dit en propres mots : *Mon frère , ne me faites pas des sottises , vous passeriez pour un fou : demandez-moi en mariage à mon père , il ne vous refusera pas.* C'est ainsi que les lois sont presque toujours contradictoires. Mais il était plus étrange encore de vouloir gouverner l'île d'Angleterre par les coutumes de la Judée.

C'était un spectacle curieux & rare de voir d'un côté le roi d'Angleterre solliciter les universités de

Décisions
de docteurs
achetées.

l'Europe d'être favorables à son amour , de l'autre l'empereur presser leurs décisions en faveur de sa tante , & le roi de France au milieu d'eux soutenir la loi du Lévitique contre celle du Deutéronome , pour rendre *Charles-Quint* & *Henri VIII* irréconciliables. L'empereur donnait des bénéfices aux docteurs italiens qui écrivaient sur la validité du mariage de *Catherine* : *Henri VIII* payait par-tout les avis des docteurs qui se déclaraient pour lui. Le temps a découvert ces mystères : on a vu dans les comptes d'un agent secret de ce roi , nommé *Crouk* : *A un religieux servite , un écu ; à deux de l'observance , deux écus ; au prieur de St Jean , quinze écus ; au prédicateur Jean Marino , vingt écus*. On voit que le prix était différent , selon le crédit du suffrage. Cet acheteur de décisions théologiques s'excusait en protestant qu'il n'avait jamais marchandé , & que jamais il n'avait donné l'argent qu'après la signature. Enfin les universités de France , & surtout la Sorbonne , décidèrent que le mariage de *Henri* avec *Catherine d'Espagne* n'était point légitime , & que le pape n'avait pas le droit de dispenser de la loi du Lévitique.

1530,
2 juillet.

Les agens de *Henri VIII* allèrent jusqu'à se munir des suffrages des rabbins : ceux-ci avouèrent qu'à la vérité le Deutéronome ordonnait qu'on épousât la veuve de son frère ; mais ils dirent que cette loi n'était que pour la Palestine , & que le Lévitique devait être observé en Angleterre. Les universités & les rabbins des pays autrichiens pensaient tout autrement ; mais *Henri* ne les consulta pas : jamais les théologiens ne firent voir tant de démençé & tant de bassesse.

Muni des approbations qui ne lui avaient pas coûté cher, pressé par sa maîtresse, lassé des subterfuges du pape, soutenu de son clergé, autorisé par les universités & maître de son parlement, encouragé encore par *François I*, *Henri* fait casser son mariage par une sentence de *Cranmer*, archevêque de Cantorbéri. La reine ayant soutenu ses droits avec fermeté, mais avec modestie, & ayant décliné cette juridiction sans donner des armes contre elle par des plaintes trop amères, retirée à la campagne, laissa son lit & son trône à sa rivale. Cette maîtresse, déjà grosse de deux mois, quand elle fut déclarée femme & reine, fit son entrée dans Londres avec une pompe autant au-dessus de la magnificence ordinaire, que sa fortune passée était au-dessous de sa dignité présente.

Le pape *Clément VII* ne put alors se dispenser d'accorder à *Charles-Quint* outragé, & aux prérogatives du saint-siège, une bulle contre *Henri VIII*. Mais le pape par cette bulle perdit le royaume d'Angleterre. *Henri* presqu'au même temps se fait déclarer par son clergé chef suprême de l'Eglise anglaise. Son parlement lui confirme ce titre, & abolit toute l'autorité du pape, ses annates, son denier de *S^t Pierre*, les provisions des bénéfices. Les peuples prêtèrent avec allégresse un nouveau serment au roi, qu'on appela *le serment de suprématie*. Tout le crédit du pape, si puissant pendant tant de siècles, tomba en un instant sans contradiction, malgré le désespoir des ordres religieux.

Ceux qui prétendaient que dans un grand royaume on ne pouvait rompre avec le pape sans danger

1533.

Le pape excommunique *Henri*, & perd l'Angleterre.

1534.

virent qu'un seul coup pouvait renverser ce colosse vénérable, dont la tête était d'or, & dont les pieds étaient d'argile. En effet, les droits par lesquels la cour de Rome avait vexé long-temps les Anglais n'étaient fondés que sur ce qu'on voulait bien être rançonné; & dès qu'on ne voulut plus l'être, on sentit qu'un pouvoir qui n'est pas fondé sur la force n'est rien par lui-même.

Fraudes des
moines dé-
couvertes.

Le roi se fit donner par son parlement les annates que prenaient les papes. Il créa six évêchés nouveaux; il fit faire en son nom la visite des couvens. On voit encore les procès-verbaux de quelques débauches scandaleuses, qu'on eut soin d'exagérer, de quelques faux miracles, dont on grossit le nombre; de reliques supposées, dont on se servait dans plus d'un couvent pour exciter la piété & pour attirer les offrandes. On brûla dans le marché de Londres, plusieurs statues de bois que des moines faisaient mouvoir par des ressorts.

1535.

Moines
abolis.

Mais, parmi ces instrumens de fraude, le peuple ne vit qu'avec une horreur douloureuse brûler les restes de *S^t Thomas de Cantorbéri*, que l'Angleterre révérait. Le roi s'en appropriâ la châsse enrichie de pierreries. S'il reprochait aux moines leurs extorsions, il les mettait bien en droit de l'accuser de rapine. Tous les couvens furent supprimés. On assigna des retraites aux vieux religieux qui ne pouvaient retourner dans le monde, une pension aux autres. Leurs rentes furent mises dans la main du roi. Il y avait, au calcul de *Burnet*, pour cent soixante mille livres sterling de revenu. Le mobilier, l'argent comptant étaient considérables. De ces dépouilles

Henri fonda ses six nouveaux évêchés & un collège, 1536.
récompensa quelques serviteurs , & convertit le
reste à son usage.

Ce même roi , qui avait soutenu de sa plume
l'autorité du pape contre *Luther* , devenait ainsi un
ennemi irréconciliable de Rome. Mais ce zèle , qu'il
avait si hautement montré contre les opinions de
cet hérésiarque réformateur , fut une des raisons qui
le retinrent sur le dogme , quand il eut changé la
discipline.

Il voulut bien être le rival du pape , mais non
luthérien ou *sacramentaire*. L'invocation des saints ne
fut point abolie , mais restreinte. Il fit lire l'écriture
en langue vulgaire ; mais il ne voulut pas qu'on
allât plus avant. Ce fut un crime capital de croire
au pape ; c'en fut un d'être protestant. Il fit brûler
dans la même place ceux qui parlaient pour le
pontife , & ceux qui se déclaraient de la réforme
d'Allemagne.

Le célèbre *Morus* , qui avait été grand chancelier ;
& un évêque nommé *Fisher* , qui refusèrent de prêter
le serment de suprématie , c'est-à-dire , de reconnaître
Henri VIII pour le pape d'Angleterre , furent con-
damnés par le parlement à perdre la tête , selon la
rigueur de la loi nouvellement portée ; car c'était
toujours avec le glaive de la loi que *Henri VIII* faisait
périr quiconque résistait.

Chancelier,
cardinal,
évêque, excé-
cutés.

Presque tous les historiens , & surtout ceux de la
* communion romaine , se sont accordés à regarder
ce *Thomas More* ou *Morus* comme un homme ver-
tueux , comme une victime des lois , comme un sage
rempli de clémence & de bonté , ainsi que de doctrine ;

mais la vérité est que c'était un superstitieux & un barbare persécuteur. Il avait, un an avant son supplice, fait venir chez lui un avocat nommé *Bainham*, accusé de favoriser les opinions des luthériens; & l'ayant fait battre de verges en sa présence, l'ayant ensuite fait conduire à la tour, où il fut témoin des tortures qu'il lui fit subir, il l'avait enfin fait brûler vif dans la place de *Shmitfield*. Plusieurs autres malheureux avaient péri dans les flammes par des arrêts principalement émanés de ce chancelier qu'on nous peint comme un homme si doux & si tolérant. C'était pour de telles cruautés qu'il méritait le dernier supplice, & non pas pour avoir nié la nouvelle suprématie de *Henri VIII*. Il mourut en plaisantant: il eût mieux valu avoir un caractère plus sérieux & moins barbare.

Le pape *Paul III*, successeur de *Clément VII*, crut sauver la vie à l'évêque *Fisher*, pendant qu'on instruisait son procès, en lui envoyant le chapeau de cardinal: il ne fit que donner au roi le plaisir de faire périr un cardinal sur l'échafaud. La tête du cardinal *Polus*, ou de *la Pole*, qui était à Rome, fut mise à prix. Le roi fit périr par la main du bourreau la mère de ce cardinal, sans respecter ni la vieilleffe ni le sang royal dont elle était, & tout cela, parce qu'on lui contestait sa qualité de pape anglais.

Un jour le roi, sachant qu'il y avait à Londres un sacramentaire assez habile, nommé *Lambert*, voulut se donner la gloire de disputer contre lui dans une grande assemblée convoquée à *Westminster*. La fin de la dispute fut que le roi lui donna le choix d'être de son avis, ou d'être pendu: *Lambert* eut

le

le courage de choisir le dernier parti ; & le roi eut la lâche cruauté de le faire exécuter. Les évêques d'Angleterre étaient encore catholiques , en renonçant à la juridiction du pape ; & ils étaient si animés contre les hérétiques , que , lorsqu'ils les avaient condamnés au feu , ils accordaient quarante jours d'indulgence à quiconque apportait du bois au bûcher.

Tous ces meurtres se faisaient par l'autorité du parlement. Ce masque de justice , plus odieux peut-être que l'oppression qui brave les lois , fut pourtant ce qui prévint les guerres civiles. Il n'y eut que quelques séditions dans les provinces. Londres tremblante fut tranquille ; tant *Henri VIII* , adroit & terrible , avait su se rendre absolu.

Sa volonté faisait toutes les lois ; & ces lois , par lesquelles on jugeait les hommes , étaient si imparfaites qu'on pouvait alors condamner à mort un accusé sans avoir deux témoins contre lui. Ce ne fut que sous le règne d'*Edouard VI* que les anglais décernèrent , à l'exemple des autres nations , qu'il faut deux témoins pour faire condamner un coupable.

Anne de Boulen jouissait de son triomphe à l'ombre de l'autorité du roi. On prétend que les partisans secrets de Rome conjurèrent sa perte , dans l'espérance que , si le roi se séparait d'elle , la fille de *Catherine d'Espagne* hériterait du royaume , & rétablirait la religion abolie pour sa rivale. Le complot réussit au-delà de ce qu'on espérait : le roi amoureux de *Jeanne de Seymour* , fille d'honneur de la reine ,

La reine
Anne
de Boulen
exécutée.

reçut avidement ce qu'on lui dit contre sa femme. Toutes ses passions étaient extrêmes : il ne craignit point la honte d'accuser son épouse d'adultère dans la chambre des pairs. Ce parlement, qui ne fut jamais que l'instrument des passions du roi, condamna la reine au supplice, sur des indices si légers, qu'un citoyen, qui se brouillerait avec sa femme pour si peu de chose, passerait pour un homme injuste. On fit trancher la tête à son frère, qu'on supposait avoir commis un inceste avec elle, sans qu'on en eût la moindre preuve. On fit mourir deux hommes qui lui avaient dit un jour de ces choses flatteuses qu'on dit à toutes les femmes, & qu'une reine vertueuse peut entendre, quand l'enjouement de son esprit permet quelque liberté à ses courtisans. On pendit un musicien qu'on avait engagé à déposer qu'il avait eu ses faveurs, & qui ne lui fut jamais confronté. La lettre que cette malheureuse reine écrivit à son mari avant d'aller à l'échafaud paraît un grand témoignage de son innocence & de son courage. *Vous m'avez toujours élevée, dit-elle; de simple demoiselle, vous me faites marquise; de marquise, reine; & de reine, vous voulez aujourd'hui me faire sainte.* Enfin *Anne de Boulen* passa du trône à l'échafaud par la jalousie d'un mari qui ne l'aimait plus. Ce ne fut pas la vingtième tête couronnée qui périt tragiquement en Angleterre; mais ce fut la première qui mourut par la main du bourreau. Le tyran (on ne peut lui donner un autre nom) fit encore un divorce avec sa femme avant de la faire mourir, & par-là déclara bâtarde sa fille *Elisabeth*, comme il avait déclaré bâtarde sa première fille *Marie*.

Dès le lendemain même de l'exécution de la reine, il épousa *Jeanne de Seymour*, qui mourut l'année suivante, après lui avoir donné un fils.

Henri passe bientôt à de nouvelles noces avec *Anne de Clèves*, séduit par un portrait que le fameux peintre *Holbens* avait fait de cette princesse. Mais quand il la vit, il la trouva si différente de ce portrait, qu'au bout de six mois il se résolut à un troisième divorce. Il dit à son clergé qu'en épousant *Anne de Clèves*, il n'avait pas donné un consentement intérieur à son mariage. On ne peut avoir l'audace d'alléguer une telle raison, que quand on est sûr que ceux à qui on la donne auront la lâcheté de la trouver bonne. Les bornes de la justice & de la honte étaient passées depuis long-temps. Le clergé & le parlement donnèrent la sentence de divorce. Il épousa une cinquième femme : c'est *Catherine Howard*, l'une de ses fujettes. Tout autre se fût lassé d'exposer sans cesse au public la honte vraie ou fausse de sa maison. Mais *Henri* ayant appris que la reine avant son mariage avait eu des amans, fit encore trancher la tête à cette reine pour une faute passée qu'il devait ignorer, & qui ne méritait aucune peine, lorsqu'elle fut commise.

1539.

Nouveaux mariages : nouveaux divorces.

1542.

Souillé de trois divorces & du sang de deux épouses, il fit porter une loi dont la honte, la cruauté, le ridicule, l'impossibilité dans l'exécution sont égales ; c'est que tout homme qui fera instruit d'une galanterie de la reine doit l'accuser, sous peine de haute trahison ; & que toute fille qui épouse un roi d'Angleterre, & n'est pas vierge, doit le déclarer sous la même peine.

Lois aussi tyranniques que ridicules.

210 DU ROI HENRI VIII, SA MORT.

La plaifanterie (fi on pouvait plaifanter dans une telle cour) difait qu'il fallait que le roi épousât une veuve : auffi en époufa-t-il une dans la perfonne de
1543. *Catherine Parr*, fa fixième femme. Elle fut prête de fubir le fort d'*Anne de Boulen* & de *Catherine Howard*, non pour fes galanteries , mais parce qu'elle fut quelquefois d'un autre avis que le roi fur les matières de théologie.

Quelques fouverains qui ont changé la religion de leurs Etats , ont été des tyrans , parce que la contradiction & la révolte font naître la cruauté. *Henri VIII* était cruel par fon caractère , tyran dans le gouvernement , dans la religion , dans fa famille.
1545. Il mourut dans fon lit ; & *Henri VI*, le plus doux des princes , avait été détrôné , emprifonné , affaffiné !

On vit dans fa dernière maladie un effet fingulier du pouvoir qu'ont les lois en Angleterre jufqu'à ce qu'elles foient abrogées ; & combien on s'est tenu dans tous les temps à la lettre plutôt qu'à l'esprit de ces lois. Perfonne n'ofait avertir *Henri* de fa fin prochaine , parce qu'il avait fait ftatuer quelques années auparavant par le parlement , que c'était un crime de haute trahifon de prédire la mort du fouverain. Cette loi auffi cruelle qu'inepte , ne pouvait être fondée fur les troubles que la fucceffion entraînerait , puifque cette fucceffion était réglée en faveur du prince *Edouard* : elle n'était que le fruit de la tyrannie de *Henri VIII*, de fa crainte de la mort , & de l'opinion où les peuples étaient encore qu'il y a un art de connaître l'avenir.

C H A P I T R E C X X X V I.

Suite de la religion d'Angleterre.

Sous le barbare & capricieux *Henri VIII*, les Anglais ne savaient encore de quelle religion ils devaient être. Le luthéranisme, le puritanisme, l'ancienne religion romaine partageaient & troublaient les esprits que la raison n'éclairait pas encore. Ce conflit d'opinions & de cultes bouleversait les têtes, s'il ne subvertissait pas l'Etat. Chacun examinait, chacun raisonnait, & ce furent les premières semences de cette philosophie hardie, qui se déploya long-temps après sous *Charles II* & sous ses successeurs.

Déjà même quoique le scepticisme eût peu de partisans en Angleterre, & qu'on ne disputât que pour savoir sous quel maître on devait s'égarer, il y eut dans le grand parlement convoqué par *Henri* des esprits mâles qui déclarèrent hautement qu'il ne fallait croire ni à l'Eglise de Rome ni aux sectes de *Luther* & de *Zuingle*. Le célèbre lord *Herbert* nous a conservé le discours plus hardi d'un membre du parlement, lequel déclara que la prodigieuse multitude d'opinions théologiques qui s'étaient combattues dans tous les temps, mettait les hommes dans la nécessité de n'en croire aucune, & que la seule religion nécessaire était de croire un DIEU & d'être juste. On l'écouta, on ne murmura pas, & on resta dans l'incertitude.

1529.

Sous le règne du jeune *Edouard VI*, fils de *Henri VIII* & de *Jeanne Seymour*, les Anglais furent protestans, parce que le prince & son conseil le furent, & que l'esprit de réforme avait jeté par-tout des racines. Cette Eglise était alors un mélange de *sacramentaires* & de *luthériens*; mais personne ne fut persécuté pour la foi, hors deux pauvres femmes anabaptistes, que l'archevêque de Cantorbéri, *Crammer*, qui était luthérien, s'obstina à faire brûler, ne prévoyant pas qu'un jour il périrait par le même supplice. Le jeune roi ne voulait pas consentir à l'arrêt porté contre une de ces infortunées : il résista long-temps ; il signa en pleurant. Ce n'était pas assez de verser des larmes, il fallait ne pas signer : mais il n'était âgé que de quatorze ans, & ne pouvait avoir de volonté ferme ni dans le mal ni dans le bien.

Anabaptistes
anglais, diffé-
rens de ceux
d'Allema-
gne.

Ceux que l'on appelait alors anabaptistes en Angleterre sont les pères de ces quakers pacifiques, dont la religion a été tant tournée en ridicule, & dont on a été forcé de respecter les mœurs. Ils ressembaient très-peu par les dogmes, & encore moins par leur conduite, à ces anabaptistes d'Allemagne, ramas d'hommes rustiques & féroces que nous avons vus pousser les fureurs d'un fanatisme sauvage aussi loin que peut aller la nature humaine abandonnée à elle-même. Les anabaptistes anglais n'avaient point encore de corps de doctrine arrêté; aucune secte établie populairement n'en peut jamais avoir qu'à la longue : mais ce qui est très-extraordinaire, c'est que, se croyant chrétiens, & ne se piquant nullement de philosophie, ils n'étaient réellement que des déistes; car ils ne reconnaissaient JESUS-CHRIST que comme

un homme à qui DIEU avait daigné donner des lumières plus pures qu'à ses contemporains. Les plus savans d'entre eux prétendaient que le terme de FILS DE DIEU ne signifie chez les hébreux qu'*homme de bien*, comme *fil de Satan* ou de *Bélicial* ne veut dire que *méchant homme*. La plupart des dogmes, disaient-ils, qu'on a tirés de l'écriture, sont des subtilités de philosophie dont on a enveloppé des vérités simples & naturelles. Ils ne reconnaissaient ni l'histoire de la chute de l'homme, ni le mystère de la S^{te} Trinité, ni par conséquent celui de l'Incarnation. Le baptême des enfans était absolument rejeté chez eux ; ils en conféraient un nouveau aux adultes : plusieurs mêmes ne regardaient le baptême que comme une ancienne ablution orientale adoptée par les juifs, renouvelée par S^t *Jean-Baptiste*, & que le CHRIST ne mit jamais en usage avec aucun de ses disciples. C'est en cela surtout qu'ils ressemblèrent le plus aux quakers qui sont venus après eux ; & c'est principalement leur aversion pour le baptême des enfans qui leur fit donner par le peuple le nom d'*anabaptistes*. Ils pensaient suivre l'évangile à la lettre ; & , en mourant pour leur secte , ils croyaient mourir pour le christianisme ; bien différens en cela des théistes ou des déicoles , qui établirent plus que jamais leurs opinions secrètes au milieu de tant de sectes publiques.

Ceux-ci , plus attachés à *Platon* qu'à JESUS-CHRIST, Déjà les très-nombreux dans toute la terre. plus philosophes que chrétiens , fatigués de tant de disputes malheureuses , rejetèrent témérairement la révélation divine dont les hommes avaient trop abusé , & l'autorité ecclésiastique dont on avait abusé

encore davantage. Ils étaient répandus dans toute l'Europe, & se font multipliés depuis à un excès prodigieux ; mais sans jamais établir ni secte ni société, sans s'élever contre aucune puissance. C'est la seule religion sur la terre qui n'ait jamais eu d'assemblée, celle dans laquelle on a le moins écrit, celle qui a été la plus paisible ; elle s'est étendue par-tout sans aucune communication. Composée originairement de philosophes, qui, en suivant trop leurs lumières naturelles, & sans s'instruire mutuellement, se font tous égarés d'une manière uniforme ; passant ensuite dans l'ordre mitoyen de ceux qui vivent dans le loisir attaché à une fortune bornée, elle est montée depuis chez les grands de tous les pays, & elle a rarement descendu chez le peuple. L'Angleterre a été de tous les pays du monde celui où cette religion, ou plutôt cette philosophie, a jeté avec le temps les racines les plus profondes & les plus étendues. Elle y a pénétré même chez quelques artisans & jusque dans les campagnes. Le peuple de cette île est le seul qui ait commencé à penser par lui-même ; mais le nombre de ces philosophes agrestes est très-petit, & le sera toujours : le travail des mains ne s'accorde point avec le raisonnement, & le commun peuple en général n'use ni n'abuse guère de son esprit.

Athées en
petit nom-
bre.

Un athéisme funeste, qui est le contraire du théisme, naquit encore dans presque toute l'Europe de ces divisions théologiques. On prétend qu'alors il y avait plus d'athées en Italie qu'ailleurs. Ce ne furent pas les querelles de doctrine qui conduisirent les philosophes italiens à cet excès ; ce furent les

désordres dans lesquels presque toutes les cours & celle de Rome étaient tombées. Si on lit avec attention plusieurs écrits italiens de ces temps-là, on verra que leurs auteurs, trop frappés du débordement des crimes dont ils parlaient, ne reconnaissaient point l'Être suprême, dont la providence permet ces crimes, & pensaient comme *Lucrèce* pensait dans des temps non moins malheureux. Cette opinion pernicieuse s'établit chez les grands en Angleterre & en France; elle eut peu de cours dans l'Allemagne & dans le Nord; & il n'est pas à craindre qu'elle fasse jamais de grands progrès. La vraie philosophie, la morale, l'intérêt de la société l'ont presque anéantie; mais alors elle s'établissait par les guerres de religion; & des chefs de parti devenus athées conduisaient une multitude d'enthousiastes. (7)

(7) Si l'on entend par athée un homme qui, rejetant toute religion particulière, ne connaît pas la religion naturelle, il y en a eu un grand nombre dans tous les temps. Ils ont été communs parmi les hommes puissans de tous les pays, & surtout parmi les prêtres de toutes les religions. Le monde a été sans interruption la proie de scélérats imbécilles qui croyaient tout, dirigés par des scélérats hypocrites qui ne croyaient rien. Cette espèce d'athéisme osa se montrer presque ouvertement en Italie, vers le seizième siècle: c'est alors qu'on imagina d'ériger l'hypocrisie & le mensonge en système de morale, & d'établir que la croyance des fables religieuses est un frein salutaire pour la méchanceté humaine; & à la honte de la raison, ce système a encore des partisans.

Quant aux philosophes qui nient l'existence d'un Être suprême, ou n'admettent qu'un Dieu indifférent aux actions des hommes, & ne punissant le crime que par ses suites naturelles, la crainte & les remords; & aux sceptiques qui, laissant à l'écart ces questions insolubles & dès-lors indifférentes, se sont bornés à enseigner une morale naturelle, ils ont été très-communs dans la Grèce, dans Rome; & ils commencent à le devenir parmi nous. Mais ces philosophes ne sont pas dangereux. Le crime est une bête féroce que la religion enchaîne ou excite à son gré; la raison seule peut l'étouffer dès sa naissance.

1553. *Edouard VI* mourut dans ces temps funestes , n'ayant encore pu donner que des espérances. Il avait déclaré en mourant héritière du royaume sa cousine *Jeanne Gray*, descendante de *Henri VII*, au préjudice de *Marie*, sa sœur, fille de *Henri VIII* & de *Catherine d'Espagne*. *Jeanne Gray* fut proclamée à Londres ; mais le parti & le droit de *Marie* l'emportèrent. A peine y eut-il une guerre. *Marie* enferma sa rivale dans la tour avec la princesse *Elisabeth*, qui régna depuis avec tant de gloire.

Beaucoup plus de sang fut répandu par les bourreaux que par les soldats. Le père, le beau-père, l'époux de *Jeanne Gray*, elle-même enfin, furent condamnés à perdre la tête. Voilà la troisième reine expirant en Angleterre par le dernier supplice. Elle n'avait que dix-sept ans. On l'avait forcée à recevoir la couronne. Tout parlait en sa faveur ; & *Marie* devait craindre l'exemple trop fréquent de passer du trône à l'échafaud. Mais rien ne la retint ; elle était aussi cruelle que *Henri VIII*. Sombre & tranquille dans ses barbaries, autant que *Henri* son père était emporté, elle eut un autre genre de tyrannie.

Marie, tyran
comme son
père.

Attachée à la communion romaine, toujours irritée du divorce de sa mère, elle commença par convoquer, à force d'adresse & d'argent, une chambre des communes toute catholique. Les pairs, qui, pour la plupart, n'avaient de religion que celle du prince,

Observons cependant avec quel soin M. de *Voltaire* saisit toutes les occasions d'annoncer aux hommes un Dieu vengeur des crimes ; & apprenons à connaître la bonne foi des auteurs de libelles, qui l'ont accusé de détruire les fondemens de la morale, & qui l'ont fait croire à force de le répéter.

ne furent pas difficiles à gagner. Il arriva en matière de religion ce qu'on avait vu en politique dans les guerres de la *rose blanche* & de la *rose rouge*. Le parlement avait condamné tour à tour les *Yorck* & les *Lancastre*. Il poursuivit sous *Henri VIII* les protestans ; il les encouragea sous *Edouard VI* ; il les brûla sous *Marie*. On a demandé souvent pourquoi ce supplice horrible du feu est chez les chrétiens le châtement de ceux qui ne pensent pas comme l'Eglise dominante , tandis que les plus grands crimes sont punis d'une mort plus douce ? L'évêque *Burnet* en donne pour raison que , comme on croyait les hérétiques condamnés à être brûlés éternellement dans l'enfer , quoique leur corps n'y fût point avant la résurrection , on pensait imiter la justice divine , en brûlant leurs corps sur la terre.

L'archevêque de Cantorbéri, *Crammer* , qui avait beaucoup servi *Henri VIII* dans son divorce , ne fut pas condamné pour ce dangereux service , mais pour être protestant. Il eut la faiblesse d'abjurer ; & *Marie* eut la satisfaction de le faire brûler , après l'avoir déshonoré. Ce primat du royaume reprit son courage sur le bûcher. Il déclara qu'il mourait protestant , fit réellement ce qu'on a écrit , & probablement ce qu'on a feint de *Mutius Scevola*. Il plongea d'abord dans les flammes la main qui avait signé l'abjuration , & n'élança son corps dans le bûcher que quand sa main fut tombée ; action aussi intrépide & plus louable que celle qu'on attribue à *Mutius*. L'anglais se punissait d'avoir succombé à ce qui lui paraissait une faiblesse , & le romain d'avoir manqué un assassinat.

1553.
Action étonnante d'un archevêque condamné au feu.

On compte environ huit cents personnes livrées aux flammes sous *Marie*. Une femme grosse accoucha dans le bûcher même. Quelques citoyens touchés de pitié arrachèrent l'enfant du feu. Le juge catholique l'y fit rejeter. En lisant ces actions abominables, croit-on être né parmi des hommes, ou parmi ces êtres qui nous sont représentés dans un gouffre de supplices, acharnés à y plonger le genre humain ?

De tous ceux que *Marie* fit exécuter vifs dans les flammes, il n'y en eut aucun qui fût accusé de révolte : la religion faisait tout. On laisse aux juifs l'exercice de leur loi ; on leur donne des privilèges ; & les chrétiens livrent à la plus horrible mort d'autres chrétiens qui diffèrent d'eux sur quelques articles !

1558. *Marie* mourut paisible, mais méprisée de son mari *Philippe II* & de ses sujets, qui lui reprochent encore la perte de Calais, laissant enfin une mémoire odieuse dans l'esprit de quiconque n'a pas l'âme d'un persécuteur.

A *Marie* catholique succéda *Elisabeth* protestante. Le parlement fut protestant ; la nation entière le devint, & l'est encore. Alors la religion fut fixée. La liturgie qu'on avait ébauchée sous *Edouard VI* fut établie telle qu'elle est aujourd'hui ; la hiérarchie romaine, conservée avec bien moins de cérémonies que chez les catholiques, & un peu plus que chez les luthériens ; la confession permise & non ordonnée ; la créance que DIEU est dans l'eucharistie sans transsubstantiation : c'est en général ce qui constitue la religion anglicane. La politique exigeait que la

suprématie restât à la couronne : une femme fut donc chef de l'Eglise.

Cette femme avait plus d'esprit, & un meilleur esprit que *Henri VIII* son père, & que *Marie* sa sœur. Elle évita la persécution autant qu'ils l'avaient excitée. *Elisabeth ordonne qu'on ne prêche de six mois.*

Comme elle vit à son avènement que les prédicateurs des deux partis étaient en chaire les trompettes de la discorde, elle ordonna qu'on ne prêchât de six mois, sans une permission expresse signée d'elle, afin de préparer les esprits à la paix. Cette précaution nouvelle contint ceux qui croyaient avoir le droit, & qui pouvaient avoir le talent d'émouvoir le peuple. Personne ne fut persécuté, ni même recherché pour sa croyance ; (8) mais on poursuivit sévèrement selon la loi ceux qui violaient la loi & qui troublaient l'Etat. Ce grand principe si long-temps méconnu s'établit alors en Angleterre dans les esprits, que c'est à DIEU seul à juger les cœurs qui peuvent lui déplaire, & que c'est aux hommes à réprimer ceux qui s'élèvent contre le gouvernement établi par les hommes. Vous examinerez dans la suite ce que vous devez penser d'*Elisabeth*, & surtout ce que fut sa nation.

(8) Il faut en excepter les anti-trinitaires. On en condamna plusieurs aux flammes sous son règne. Cette manière de les traiter était le seul point de discipline ecclésiastique sur lequel on fût alors d'accord en Europe : dans un siècle on ne le fera plus que sur la tolérance.

CHAPITRE CXXXVII.

De la religion en Ecoffe.

LA religion n'éprouva de troubles en Ecoffe que comme un reflux de ceux d'Angleterre. Vers l'an 1559, quelques calvinistes s'étaient d'abord infinués dans le peuple, qu'il faut presque toujours gagner le premier. Il est de bonne foi; il se met lui-même la bride qu'on lui présente, jusqu'à ce qu'il vienne quelque homme puissant qui la tienne, & qui s'en serve à son avantage.

Les évêques catholiques ne manquèrent pas d'abord de faire condamner au feu quelques hérétiques: c'était une chose aussi en usage en Europe, que de faire périr un voleur par la corde.

1559. Il arriva en Ecoffe ce qui doit arriver dans tous les pays où il reste de la liberté. Le supplice d'un vieux prêtre, que l'archevêque de Saint-André avait condamné au bûcher, ayant fait beaucoup de profélytes, on se servit de cette liberté pour répandre plus hardiment les nouveaux dogmes, & pour s'élever contre la cruauté de l'archevêque. Plusieurs seigneurs firent en Ecoffe, dans la minorité de la fameuse reine *Marie Stuart*, ce que firent depuis ceux de France dans la minorité de *Charles IX*. Leur ambition attifa le feu que les disputes de religion allumaient; il y eut beaucoup de sang répandu comme ailleurs. Les Ecoffais, qui étaient alors un des peuples les plus pauvres & les moins industrieux de l'Europe, auraient

bien mieux fait de s'appliquer à fertiliser par leur travail leur terre ingrate & stérile, & à se procurer au moins par la pêche une substance qui leur manquait, que d'enfanglanter leur malheureux pays pour des opinions étrangères, & pour l'intérêt de quelques ambitieux. Ils ajoutèrent ce nouveau malheur à celui de l'indigence où ils étaient alors.

La reine régente, mère de *Marie Stuart*, crut étouffer la réforme en faisant venir des troupes de France; mais elle établit par cela même le changement qu'elle voulait empêcher. Le parlement d'Ecosse, indigné de voir le pays rempli de soldats étrangers, obligea la régente de les renvoyer: il abolit la religion romaine, & établit la confession de foi de Genève. 1559.

Marie Stuart, veuve du roi de France *François II*, princesse faible, née seulement pour l'amour, forcée par *Catherine de Médicis*, qui craignait sa beauté, de quitter la France & de retourner en Ecosse, ne retrouva qu'une contrée malheureuse, divisée par le fanatisme. Vous verrez comme elle augmenta par ses faiblesses les malheurs de son pays.

Le calvinisme enfin l'a emporté en Ecosse, malgré les évêques catholiques, & ensuite malgré les évêques anglicans. Il est aujourd'hui presque aboli en France, du moins il n'y est plus toléré. Tout a été révolution depuis le seizième siècle, en Ecosse, en Angleterre, en Allemagne, en Suède, en Danemarck, en Hollande, en Suisse & en France.

CHAPITRE CXXXVIII.

De la religion en France , sous François I & ses successeurs.

LES Français depuis *Charles VII* étaient regardés à Rome comme des schismatiques, à cause de la pragmatique sanction faite à Bourges, conformément aux décrets du concile de Bâle, ennemi de la papauté. Le plus grand objet de cette pragmatique était l'usage des élections parmi les ecclésiastiques, usage encourageant à la vertu & à la doctrine en de meilleurs temps, mais source de factions. Il était cher aux peuples par ces deux endroits; il l'était aux esprits rigides comme un reste de la primitive Eglise, aux universités comme récompense de leurs travaux. Les papes cependant, malgré cette pragmatique qui abolissait les annates & les autres exactions, les recevaient presque toujours. *Fromenteau* nous dit que dans les dix-sept années du règne de *Louis XII*, ils tirèrent du diocèse de Paris la somme exorbitante de trois millions trois cents mille livres numéraires de ce temps-là.

Exactions
de Rome.

Lorsque *François I* alla faire en 1515 ses expéditions d'Italie, brillantes au commencement comme celles de *Charles VIII* & de *Louis XII*, & ensuite plus malheureuses encore, *Léon X*, qui s'était d'abord opposé à lui, en eut besoin, & lui fut nécessaire.

1515
&
1516.

Le chancelier *Duprat*, qui fut depuis cardinal, fit avec les ministres de *Léon X*, ce fameux concordat par lequel on dit que le roi & le pape se donnèrent

ce

ce qui ne leur appartenait pas. Le roi obtint la nomination des bénéfices; & le pape eut, par un article secret, le revenu de la première année, en renonçant aux mandats, aux réserves, aux expectatives, à la prévention, droits que Rome avait long-temps prétendus. Le pape, immédiatement après la signature du concordat, se réserva les annates par une bulle. L'université de Paris, qui perdait un de ses droits, s'en attribua un qu'à peine un parlement d'Angleterre pourrait prétendre : elle fit afficher une défense d'imprimer le *concordat* du roi, & de lui obéir. Cependant les universités ne sont pas si maltraitées par cet accord du roi & du pape, puisque la troisième partie des bénéfices leur est réservée, & qu'elles peuvent les impétrer pendant quatre mois de l'année, janvier, avril, juillet, & octobre, qu'on nomme les mois des *gradués*.

Concordat
où le roi
& le pape
gagnent.

Le clergé, & surtout les chapitres, à qui on ôtait le droit de nommer leurs évêques, en murmurèrent; l'espérance d'obtenir des bénéfices de la cour les apaisa. Le parlement, qui n'attendait pas de grâces de la cour, fut inébranlable dans sa fermeté à soutenir les anciens usages, & les libertés de l'Eglise gallicane, dont il était le conservateur; il résista respectueusement à plusieurs lettres de jussion; & enfin, forcé d'enregistrer le *concordat*, il protesta que c'était par le commandement du roi, réitéré plusieurs fois. (i)

Cependant le parlement dans ses remontrances, l'université dans ses plaintes, semblaient oublier un service essentiel que *François I* rendait à la nation en

(i) Voyez l'*Histoire du parlement*.

accordant les *annates* : elles avaient été payées avant lui sur un pied exorbitant, ainsi qu'en Angleterre : il les modéra ; elles ne montent pas aujourd'hui à quatre cents mille francs, année commune : mais enfin les vœux de toute la nation étaient qu'on ne payât point du tout d'*annates* à Rome.

Indignation
universelle
contre le
concordat.

On souhaitait au moins un concordat semblable au concordat germanique. Les Allemands, toujours jaloux de leurs droits, avaient stipulé avec *Nicolas V* que l'élection canonique serait en vigueur dans toute l'Allemagne ; qu'on ne payerait point d'*annates* à Rome ; que seulement le pape pourrait nommer à certains canonicats pendant six mois de l'année, & que les pourvus payeraient au pape une somme dont on convint. Ces riches canonicats allemands étaient encore un grand abus aux yeux des jurisconsultes, & cette redevance à Rome une simonie. C'était, selon eux, un marché onéreux & scandaleux, de payer en Italie pour obtenir un revenu dans la Germanie & dans la Gaule. Ce trafic paraissait la honte de la religion ; & les calculateurs politiques faisaient voir que c'était une faute capitale en France, d'envoyer tous les ans à Rome environ quatre cents mille livres, dans un temps où l'on ne regagnait point par le commerce ce que l'on perdait par ce contrat pernicieux. Si le pape exigeait cet argent comme un tribut, il était odieux : comme une aumône, elle était trop forte ; mais enfin, aucun accord ne s'est jamais fait que pour de l'argent : reliques, indulgences, dispenses, bénéfices, tout a été vendu.

S'il fallait mettre ainsi la religion à l'encan, il valait mieux, sans doute, faire servir cette simonie

au bien de l'Etat qu'au profit d'un évêque étranger, qui, par le droit de la nature & des gens, n'était pas plus autorisé à recevoir la première année du revenu d'un bénéfice en France, que la première année du revenu de la Chine & des Indes.

Cet accord alors si révoltant se fit dans le temps qui précéda la rupture du Nord entier, de l'Angleterre & de la moitié de l'Allemagne avec le siège de Rome. Ce siège en devint bientôt plus odieux à la France, & la religion pouvait souffrir de la haine que Rome inspirait.

Tel fut long-temps le cri de tous les magistrats, de tous les chapitres, de toutes les universités. Ces plaintes s'aggravèrent encore, quand on vit la bulle dans laquelle le voluptueux *Léon X* appelle la pragmatique-façon *la dépravation du royaume de France*.

Cette insulte faite à toute une nation, dans une bulle où l'on citait *S^t Paul*, & où l'on demandait de l'argent, excite encore aujourd'hui l'indignation publique.

Les premières années qui suivirent le *concordat* furent des temps de troubles dans plusieurs diocèses. Le roi nommait un évêque, les chanoines un autre; le parlement, en vertu des appels comme d'abus, jugeait en faveur du clergé. Ces disputes eussent fait naître des guerres civiles du temps du gouvernement féodal. Enfin *François I* ôta au parlement la connaissance de ce qui concerne les évêchés & les abbayes, & l'attribua au grand conseil. Avec le temps tout fut tranquille : on s'accoutuma au *concordat*, comme

1538. s'il avait toujours existé ; & les plaintes du parlement cessèrent entièrement , lorsque le roi obtint du pape *Paul III* l'indult du chancelier & des membres du parlement ; indult par lequel ils peuvent eux-mêmes faire en petit ce que le roi fait en grand , conférer un bénéfice dans leur vie : les maîtres des requêtes eurent le même privilège.

Dans toute cette affaire , qui fit tant de peine à *François I* , il était nécessaire qu'il fût obéi , s'il voulait que *Léon X* remplît avec lui ses engagements politiques , & l'aidât à recouvrer le duché de Milan.

Raisons de
François I
pour demeu-
rer catholi-
que.

On voit que l'étroite liaison qui les unit quelque temps ne permettait pas au roi de laisser se former en France une religion contraire à la papauté. Le conseil croyait d'ailleurs que toute nouveauté en religion traîne après elle des nouveautés dans l'Etat. Les politiques peuvent se tromper , en ne jugeant que par un exemple qui les frappe. Le conseil avait raison , en considérant les troubles d'Allemagne qu'il fomentait lui-même ; peut-être avait-il tort , s'il songeait à la facilité avec laquelle les rois de Suède & de Danemarck établissaient alors le luthéranisme. Il pouvait encore regarder en arrière , & voir de plus grands exemples. La religion chrétienne s'était partout introduite sans guerre civile ; dans l'empire romain , sur un édit de *Constantin* ; en France , par la volonté de *Clovis* ; en Angleterre , par l'exemple du petit roi de Kent nommé *Ethelbert* ; en Pologne , en Hongrie , par les mêmes causes. Il n'y avait guère plus d'un siècle que le premier des *Jagellons* qui régna en Pologne s'était fait chrétien , & avait rendu toute la Lithuanie & la Samogitie chrétienne , sans

que ces anciens Gépides eussent murmuré. Si les Saxons avaient été baptisés dans des ruisseaux de sang par *Charlemagne*, c'est qu'il s'agissait de les affermir, & non de les éclairer. Si on voulait jeter les yeux sur l'Asie entière, on verrait les Etats musulmans remplis de chrétiens & d'idolâtres également paisibles, plusieurs religions établies dans l'Inde, à la Chine & ailleurs, sans avoir jamais pris les armes. Si on remontait à tous les siècles anciens, on y verrait les mêmes exemples. Ce n'est pas une religion nouvelle qui par elle-même est dangereuse & sanglante, c'est l'ambition des grands, laquelle se sert de cette religion pour attaquer l'autorité établie. Ainsi les princes luthériens s'armèrent contre l'empereur qui voulait les détruire; mais *François I*, *Henri II* n'avaient chez eux ni princes ni seigneurs à craindre.

La cour divisée depuis sous des minorités malheureuses était alors réunie dans une obéissance parfaite à *François I*: aussi ce prince laissa-t-il plutôt persécuter les hérétiques qu'il ne les poursuivit. Les évêques, les parlemens allumèrent des bûchers; il ne les éteignit pas. Il les aurait éteints si son cœur n'avait pas été endurci sur les malheurs des autres autant qu'amolli par les plaisirs; il aurait du moins mitigé la peine de *Jean le Clerc* qui fut tenaillé vif, & à qui on coupa les bras, les mamelles & le nez, pour avoir parlé contre les images & contre les reliques. Il souffrit qu'on brûlât à petit feu vngt misérables, accusés d'avoir dit tout haut ce que lui-même pensait sans doute tout bas, si l'on en juge par toutes les actions de sa vie. Le nombre des

suppliciés pour n'avoir pas cru au pape, & l'horreur de leurs supplices font frémir; il n'en était point ému, la religion ne l'embarrassait guère. Il se liguait avec les protestans d'Allemagne, & même avec les mahométans contre *Charles - Quint*; & quand les princes luthériens d'Allemagne ses alliés lui reprochèrent d'avoir fait mourir leurs frères qui n'excitaient aucun trouble en France, il rejetait tout sur les juges ordinaires.

Nous avons vu les juges d'Angleterre sous *Henri VIII* & sous *Marie* exercer des cruautés qui font horreur : les Français, qui passent pour un peuple plus doux, surpàsèrent beaucoup ces barbaries faites au nom de la religion & de la justice.

Il faut savoir qu'au douzième siècle, *Pierre Valdo*, riche marchand de Lyon, dont la piété & les erreurs donnèrent, dit-on, naissance à la secte des Vaudois, s'étant retiré avec plusieurs pauvres qu'il nourrissait dans des vallées incultes & désertes entre la Provence & le Dauphiné, il leur servit de pontife comme de père; il les instruisait dans sa secte, qui ressemblait à celle des Albigeois, de *Wiclef*, de *Jean Hus*, de *Luther*, de *Zuingle*; sur plusieurs points principaux. Ces hommes, long-temps ignorés, défrichèrent ces terres stériles, & par des travaux incroyables les rendirent propres au grain & au pâturage; ce qui prouve combien il faut accuser notre négligence, s'il reste en France des terres incultes. Ils prirent à cens les héritages des environs; leurs peines servirent à les faire vivre & enrichir leurs seigneurs, qui jamais ne se plainquirent d'eux. Leur nombre en deux cents cinquante ans se multiplia jusqu'à près de dix-huit

mille. Ils habitèrent trente bourgs sans compter les hameaux. Tout cela était l'ouvrage de leurs mains. Point de prêtres parmi eux, point de querelles sur leur culte, point de procès; ils décidaient entre eux leurs différens. Ceux qui allaient dans les villes voisines étaient les seuls qui fussent qu'il y avait une messe & des évêques. Ils priaient DIEU dans leur jargon; & un travail assidu rendait leur vie innocente. Ils jouirent pendant plus de deux siècles de cette paix, qu'il faut attribuer à la lassitude des guerres contre les Albigeois. Quand l'esprit humain s'est emporté long-temps aux dernières fureurs, il mollit vers la patience & l'indifférence: on le voit dans chaque particulier & dans les nations entières. Ces Vaudois jouissaient de ce calme, quand les réformateurs d'Allemagne & de Genève apprirent qu'ils avaient des frères. Aussitôt ils leur envoyèrent des ministres; on appelait de ce nom les desservans des églises protestantes: alors ces Vaudois furent trop connus. Les édits nouveaux contre les hérétiques les condamnaient au feu. Le parlement de Provence décerna cette peine contre dix-neuf des principaux habitans du bourg de Mérindol, & ordonna que leurs bois seraient coupés, & leurs maisons démolies. Les Vaudois effrayés députèrent vers le cardinal *Sadolet*, évêque de Carpentras, qui était alors dans son évêché. Cet illustre savant, vrai philosophe, puisqu'il était humain, les reçut avec bonté, & intercêda pour eux. *Langeai*, commandant en Piémont fit surseoir l'exécution. *François I* leur pardonna, à condition qu'ils abjureraient. On n'abjure guère une religion sucée avec le lait. Leur

1540.

Massacres
juridiques à
Mérindol &
à Cabrières.

1541.

opiniâtreté irrita le parlement provençal, composé d'esprits ardens. *Jean Meynier d'Oppède*, alors premier président, le plus emporté de tous, continua la procédure.

Les Vaudois enfin s'attroupèrent. *D'Oppède* irrité aggrava leurs fautes auprès du roi, & obtint permission d'exécuter l'arrêt suspendu cinq années entières. Il fallait des troupes pour cette expédition: *d'Oppède* & l'avocat-général *Guérin* en prirent. Il parait évident que ces habitans trop opiniâtres, appelés par le déclamateur *Maimbourg* *une canaille révoltée*, n'étaient point du tout disposés à la révolte, puisqu'ils ne se défendirent pas; ils s'enfuirent de tous côtés, en demandant miséricorde. Le soldat égorgea les femmes, les enfans, les vieillards qui ne purent fuir assez tôt.

D'Oppède & *Guérin* courent de village en village. On tue tout ce qu'on rencontre: on brûle les maisons & les granges, les moissons & les arbres: on poursuit les fugitifs à la lueur de l'embrasement. Il ne restait dans le bourg fermé de Cabrières que soixante hommes & trente femmes: ils se rendent, sous la promesse qu'on épargnera leur vie; mais, à peine rendus, on les massacre. Quelques femmes réfugiées dans une église voisine en sont tirées par l'ordre *d'Oppède*; ils les enferme dans une grange, à laquelle il fait mettre le feu. On compta vingt-deux bourgs mis en cendres; & lorsque les flammes furent éteintes, la contrée, auparavant florissante & peuplée, fut un désert où l'on ne voyait que des corps morts. Le peu qui échappa se sauva vers le Piémont. *François I* en eut horreur: l'arrêt dont il avait permis l'exécution

portait seulement la mort de dix-neuf hérétiques : *d'Oppède* & *Guérin* firent massacrer des milliers d'habitans. Le roi recommanda, en mourant, à son fils de faire justice de cette barbarie, qui n'avait point d'exemple chez des juges de paix.

En effet *Henri II* permit aux seigneurs ruinés de ces villages détruits, & de ces peuples égorgés, de porter leurs plaintes au parlement de Paris. L'affaire fut plaidée. *D'Oppède* eut le crédit de paraître innocent; tout retomba sur l'avocat-général *Guérin*; il n'y eut que cette tête qui paya le sang de cette multitude malheureuse.

Avocat général pendu pour les massacres.

Ces exécutions n'empêchaient pas le progrès du calvinisme. On brûlait d'un côté, & on chantait de l'autre, en riant, les psaumes de *Marot*, selon le génie toujours léger, & quelquefois très-cruel, de la nation française. Toute la cour de *Marguerite*, reine de Navarre & sœur de *François I*, était calviniste; la moitié de celle du roi l'était. Ce qui avait commencé par le peuple avait passé aux grands, comme il arrive toujours. On faisait secrètement des prêches : on disputait par-tout hautement. Ces querelles dont personne ne se soucie aujourd'hui, ni dans Paris ni à la cour, parce qu'elles sont anciennes, aiguillonnaient dans leur nouveauté tous les esprits. Il y avait dans le parlement de Paris plus d'un membre attaché à ce qu'on appelait *la réforme*. Ce corps était toujours occupé à combattre les prétentions de l'Eglise de Rome, que l'hérésie détruisait. La liberté rigide & républicaine de quelques conseillers se plaifait encore à favoriser une secte sévère qui condamnait les débauches de la cour. *Henri II*,

232 DE LA RELIGION EN FRANCE

mécontent de plusieurs membres de ce corps , entre un jour inopinément dans la grand'chambre , tandis qu'on délibérait sur l'adoucissement de la persécution contre les huguenots. Il fait arrêter cinq conseillers ;

1554. l'un d'eux , *Anne du Bourg* , qui avait parlé avec le plus de force , signa dans la Bastille sa confession de foi , qui se trouva conforme en beaucoup d'articles à celle des calvinistes & des luthériens.

Conseiller
pendu.

Il y avait alors un inquisiteur en France , quoique le tribunal de l'inquisition , qui est en horreur à tous les Français , n'y fût pas établi ; l'évêque de Paris , cet inquisiteur nommé *Mouchi* , & des commissaires du parlement jugèrent & condamnèrent *du Bourg* , malgré l'ancienne loi suivant laquelle il ne devait être jugé que par les chambres du parlement assemblées ; loi toujours subsistante , toujours réclamée , & presque toujours inutile ; car rien n'est si commun dans l'histoire de France que des membres du parlement jugés ailleurs que dans le parlement. *Anne du Bourg* ne fut exécuté que sous le règne de *François II*. Le cardinal de *Lorraine* , homme qui gouvernait l'Etat avec violence , voulait sa mort. On

1559. pendit & on brûla dans la grève ce prêtre magistrat , esprit trop inflexible , mais juge intègre & d'une vertu reconnue. (*k*)

Les martyrs font des profélytes : le supplice d'un tel homme fit plus de réformés que les livres de *Calvin*. La sixième partie de la France était calviniste sous *François II* , comme le tiers de l'Allemagne , au moins , fut luthérien sous *Charles-Quint*.

(*k*) Voyez l'*Histoire du parlement*.

Il ne restait qu'un parti à prendre : c'était d'imiter *Charles-Quint* qui finit , après bien des guerres , par laisser la liberté de conscience , & la reine *Elisabeth* qui , en protégeant la religion dominante , laissa chacun adorer DIEU suivant ses principes , pourvu qu'on fût soumis aux lois de l'État.

C'est ainsi qu'on en use aujourd'hui dans tous les pays défolés autrefois par les guerres de religion , après que trop d'expériences funestes ont fait connaître combien ce parti est salutaire.

Mais pour le prendre , il faut que les lois soient affermies , & que la fureur des factions commence à se calmer. Il n'y eut en France que des factions sanglantes depuis *François II* jusqu'aux belles années du grand *Henri*. Dans ce temps de troubles les lois furent inconnues ; & le fanatisme survivant encore à la guerre assassina ce monarque au milieu de la paix par la main d'un furieux & d'un imbécille échappé du cloître.

M'étant fait ainsi une idée de l'état de la religion en Europe au seizième siècle , il me reste à parler des ordres religieux , qui combattaient les opinions nouvelles ; & de l'inquisition qui s'efforçait d'exterminer les protestans.

C H A P I T R E C X X X I X .

Des ordres religieux.

LA vie monastique qui a fait tant de bien & tant de mal, qui a été une des colonnes de la papauté, & qui a produit celui par qui la paupauté fut exterminée dans la moitié de l'Europe, mérite une attention particulière.

Beaucoup de protestans & de gens du monde s'imaginent que les papes ont inventé toutes ces milices différentes en habit, en chaussure, en nourriture, en occupations, en règles, pour être dans tous les Etats de la chrétienté les armées du saint-siège. Il est vrai que les papes les ont mises en usage, mais ils ne les ont point inventées.

Les papes
n'ont point
inventé les
ordres mo-
nastiques.

Il y eut chez les peuples de l'Orient, dans la plus haute antiquité, des hommes qui se retiraient de la foule pour vivre ensemble dans la retraite. Les Perses, les Egyptiens, les Indiens surtout, eurent des communautés de cénobites, indépendamment de ceux qui étaient destinés au culte des autels. C'est des Indiens que nous viennent ces prodigieuses austérités, ces sacrifices & ces tourmens volontaires auxquels les hommes se condamnent, dans la persuasion que la Divinité se plaît aux souffrances des hommes. L'Europe en cela ne fut que l'imitatrice de l'Inde. L'imagination ardente & sombre des Orientaux s'est portée beaucoup plus loin que la nôtre. On ne voit point de moines chez les Grecs & chez

les Romains. Tous les collèges des prêtres desservaient leurs temples, auxquels ils étaient attachés. La vie monastique était inconnue à ces peuples. Les Juifs eurent leurs esséniens & leurs thérapeutes : les chrétiens les imitèrent.

S^t Basile, au commencement du quatrième siècle, dans une province barbare vers la mer Noire, établit sa règle suivie de tous les moines de l'Orient : il imagina les trois vœux, auxquels les solitaires se soumirent tous. *S^t Benoît*, ou *Benoît*, donna la sienne au sixième siècle, & fut le patriarche des cénobites de l'Occident.

Ce fut long-temps une consolation pour le genre humain qu'il y eût de ces asiles ouverts à tous ceux qui voulaient fuir les oppressions du gouvernement goth & vandale. Presque tout ce qui n'était pas seigneur de château était esclave : on échappait dans la douceur des cloîtres à la tyrannie & à la guerre. Les lois féodales de l'Occident ne permettaient pas, à la vérité, qu'un esclave fût reçu moine sans le consentement du seigneur ; mais les couvens savaient éluder la loi. Le peu de connaissances qui restait chez les barbares fut perpétué dans les cloîtres. Les bénédictins transcrivirent quelques livres. Peu-à-peu il sortit des cloîtres plusieurs inventions utiles. D'ailleurs ces religieux cultivaient la terre, chantaient les louanges de DIEU, vivaient sobrement, étaient hospitaliers ; & leurs exemples pouvaient servir à mitiger la férocité de ces temps de barbarie. On se plaignit que bientôt après les richesses corrompirent ce que la vertu & la nécessité avaient institué : il fallut des réformes. Chaque siècle produisit en tout

pays des hommes animés par l'exemple de *S^t Benoît*, qui tous voulurent être fondateurs de congrégations nouvelles.

L'esprit d'ambition est presque toujours joint à celui d'enthousiasme, & se mêle, sans qu'on s'en aperçoive, à la piété la plus austère. Entrer dans l'ordre ancien de *S^t Benoît*, ou de *S^t Basile*, c'était se faire sujet; créer un nouvel institut, c'était se faire un empire. De là cette multitude de clercs, de chanoines réguliers, de religieux & de religieuses. Quiconque a voulu fonder un ordre a été bien reçu des papes, parce qu'ils ont été tous immédiatement soumis au saint-siège, & soustraits, autant qu'on l'a pu, à la domination de leurs évêques. La plupart de leurs généraux résident à Rome comme dans le centre de la chrétienté, & de cette capitale ils envoient au bout du monde les ordres que le pontife leur donne.

1590. Mais ce qu'on n'a pas assez remarqué, c'est qu'il s'en est fallu peu que le pontificat romain n'ait été pour jamais entre les mains des moines. Ce dernier avilissement qui manquait à Rome, ne fut pas à craindre lorsque *Grégoire I* fut élu pape par le clergé & par le peuple. Il est vrai qu'auparavant il avait été bénédictin, mais il y avait long-temps qu'il était sorti du cloître. Les Romains depuis s'accoutumèrent à voir des moines sur la chaire papale; elle fut remplie par des dominicains & par des franciscains aux treizième & quatorzième siècles, & il y en eut beaucoup au quinzième. Les cardinaux, dans ces temps de trouble, d'ignorance, de fausse science & de barbarie, avaient ravi au clergé & au peuple

romain le droit d'élire leur évêque. Si ces moines-papes avaient osé seulement mettre dans le collège des cardinaux les deux tiers de moines, le pontificat restait pour jamais entre leurs mains; les moines alors auraient gouverné despotiquement toute la chrétienté catholique; tous les rois auraient été exposés à l'excès de l'opprobre. Les cardinaux n'ont paru sentir ce danger que vers la fin du seizième siècle, sous le pontificat du cordelier *Sixte-Quint*. Ce n'est que dans ce temps qu'ils ont pris la résolution de ne donner le chapeau de cardinal qu'à très-peu de moines, & de n'en élire aucun pour pape. (1)

Tous les Etats chrétiens étaient inondés, au commencement du seizième siècle, de citoyens <sup>Inconvé-
niens des
moines.</sup> devenus étrangers dans leur patrie, & sujets du pape. Un autre abus, c'est que ces familles immenses se perpétuent aux dépens de la race humaine. On peut affurer qu'avant que la moitié de l'Europe eût aboli les cloîtres, ils renfermaient plus de cinq cents mille personnes. Il y a des campagnes dépeuplées; les colonies du nouveau monde manquent d'habitans; le fléau de la guerre emporte tous les jours trop de citoyens. Si le but de tout législateur est la multiplication des sujets, c'est aller sans doute contre ce grand principe, que de trop encourager cette multitude d'hommes & de femmes que perd chaque Etat, & qui s'engagent par serment, autant qu'il est en eux, à la destruction de l'espèce humaine. Il serait à

(1) Malgré cette résolution inspirée par la politique, il y a eu dans ce siècle deux papes tirés des ordres religieux, *Orsini* (*Benoît XIII*) dominicain; *Ganganelli* (*Clément XIV*) franciscain; tant les choses changent!

souhaiter qu'il y eût des retraites douces pour la vieillesse ; mais ce seul institut nécessaire est le seul qui ait été oublié. C'est l'extrême jeunesse qui peuple les cloîtres : c'est dans un âge où il n'est permis nulle part de jouir de ses biens, qu'il est permis de disposer de sa liberté pour jamais.

On ne peut nier qu'il n'y ait eu dans le cloître de très-grandes vertus : il n'est guère encore de monastère qui ne renferme des âmes admirables, qui font honneur à la nature humaine. Trop d'écrivains se sont fait un plaisir de rechercher les désordres & les vices dont furent souillés quelquefois ces asiles de la piété. Il est certain que la vie séculière a toujours été plus vicieuse, & que les plus grands crimes n'ont pas été commis dans les monastères ; mais ils ont été plus remarquables par leur contraste avec la règle. Nul état n'a toujours été pur. Il faut n'envisager ici que le bien général de la société : il faut plaindre mille talens ensevelis, & des vertus stériles qui eussent été utiles au monde. Le petit nombre des cloîtres fit d'abord beaucoup de bien. Ce petit nombre proportionné à l'étendue de chaque Etat eût été respectable. Le grand nombre les avilit, ainsi que les prêtres qui, autrefois presque égaux aux évêques, sont maintenant à leur égard ce qu'est le peuple en comparaison des princes.

Il est vrai qu'entre les anciens moines noirs & les nouveaux moines blancs il régnait une inimitié scandaleuse. Cette jalousie ressemblait à celle des factions vertes & bleues dans l'empire romain ; mais elle ne causa pas les mêmes séditions.

Dans

Dans cette foule d'ordres religieux les bénédictins Bénédictins. tenaient toujours le premier rang. Occupés de leur puissance & de leurs richesses, ils n'entrèrent guère au seizième siècle dans les disputes scolastiques; ils regardaient les autres moines comme l'ancienne noblesse voit la nouvelle. Ceux de Cîteaux, de Clervaux & beaucoup d'autres étaient des rejetons de la souche de *S^t Benoît*, & n'étaient du temps de *Luther* connus que par leur opulence. Les riches abbayes d'Allemagne, tranquilles dans leurs Etats, ne se mêlaient pas de controverse, & les bénédictins de Paris n'avaient pas encore employé leur loisir à ces savantes recherches qui leur ont donné tant de réputation.

Les carmes, transplantés de la Palestine en Europe, Carmes. au cinquième siècle, étaient contents, pourvu qu'on crût qu'*Elie* était leur fondateur.

L'ordre des chartreux établi près de Grenoble à Chartreux. la fin du onzième siècle, seul ordre ancien qui n'ait jamais eu besoin de réforme, était en petit nombre; trop riche à la vérité pour des hommes séparés du siècle, mais malgré ces richesses consacrés sans relâchement au jeûne, au silence, à la prière, à la solitude; tranquilles sur la terre au milieu de tant d'agitations dont le bruit venait à peine jusqu'à eux, & ne connaissant les souverains que par les prières où leurs noms sont inférés. Heureux, si des vertus si pures & si persévérantes avaient pu être utiles au monde!

Les prémontrés que *S^t Norbert* fonda ne faisaient Prémontrés. pas beaucoup de bruit, & n'en valaient que mieux. 1120.

Les franciscains étaient les plus nombreux & les plus agissans. *François d'Assise* qui les fonda , vers l'an 1210 , était l'homme de la plus grande simplicité & du plus prodigieux enthousiasme ; c'était l'esprit du temps ; c'était celui des Vaudois & des Albigeois. Il trouva beaucoup d'hommes de sa trempe , & se les associa. Les guerres des croisades nous ont déjà fait voir un grand exemple de son zèle & de celui de ses compagnons , quand il alla proposer au soudan d'Egypte de se faire chrétien , & que frère *Gille* prêcha si obstinément dans Maroc.

Livres des conformistes, dernier excès de la superstition imbécille.

Jamais les égaremens de l'esprit n'ont été poussés plus loin que dans le livre *des conformités de François avec le Christ*, écrit de son temps , augmenté depuis , recueilli & imprimé enfin , au commencement du seizième siècle , par un cordelier nommé *Barthelemi Albici*. On regarde dans ce livre le CHRIST comme précurseur de *François*. C'est là qu'on trouve l'histoire de la femme de neige que *François* fit de ses mains ; celle d'un loup enragé qu'il guérit miraculeusement , & auquel il fit promettre de ne plus manger de moutons ; celle d'un cordelier devenu évêque , qui , déposé par le pape & étant mort après sa déposition , sortit de sa bière pour aller porter une lettre de reproche au pape ; celle d'un médecin qu'il fit mourir par ses prières dans Nocera , pour avoir le plaisir de le ressusciter par de nouvelles prières. On attribuait à *François* une multitude prodigieuse de miracles. C'en était un grand , en effet , qu'avait opéré ce fondateur d'un si grand ordre , de l'avoir multiplié au point que de son vivant , à un chapitre général qui se tint

près d'Assise, il se trouva cinq mille de ses moines. 1219.
 Aujourd'hui quoique les protestans leur aient enlevé un nombre prodigieux de leurs monastères, ils ont encore sept mille maisons d'hommes sous des noms différens, & plus de neuf cents couvens de filles. On a compté par leurs derniers chapitres cent quinze mille hommes, & environ vingt-neuf mille filles : abus intolérable dans des pays où l'on a vu l'espèce humaine manquer sensiblement.

Ceux-là étaient ardens à tout ; prédicateurs, théologiens, missionnaires, quêteurs, émissaires, courans d'un bout du monde à l'autre, & en tous lieux ennemis des dominicains. Leur querelle théologique roulait sur la naissance de la mère de JESUS - CHRIST. Les dominicains assuraient qu'elle était née livrée au démon comme les autres : les cordeliers prétendaient qu'elle avait été exempte du péché originel. Les dominicains croyaient être fondés sur l'opinion de *S^t Thomas* ; les franciscains sur celle de *Jean Duns*, écossais, nommé improprement *Scot*, & connu en son temps par le titre de *Docteur subtil*.

La querelle politique de ces deux ordres était la suite du prodigieux crédit des dominicains.

Ceux-ci, fondés un peu après les franciscains, n'étaient pas si nombreux ; mais ils étaient plus puissans, par la charge de maître du sacré palais de Rome, qui depuis *S^t Dominique* est affectée à cet ordre, & par les tribunaux de l'inquisition auxquels ces religieux président. Leurs généraux même nommèrent long-temps les inquisiteurs dans la chrétienté. Le pape, qui les nomme actuellement, laisse toujours subsister la congrégation de cet office dans

le couvent de la *Minerve* des dominicains , & ces moines font encore inquisiteurs dans trente-deux tribunaux de l'Italie, sans compter ceux du Portugal & de l'Espagne.

Augustins. Pour les augustins, c'était originairement une congrégation d'ermites, auxquels le pape *Alexandre IV* donna une règle. Quoique le sacristain du pape fût toujours tiré de leur corps, & qu'ils fussent en possession de prêcher & de vendre les indulgences, ils n'étaient ni si répandus que les cordeliers, ni si puissans que les dominicains; & ils ne sont guère connus du monde séculier que pour avoir eu *Luther* dans leur ordre.

Minimes. Les minimes ne faisaient ni bien ni mal. Ils furent fondés par un homme sans jugement, par *Francesco Martorillo*, que *Louis XI* pria de lui prolonger la vie. Ce *Martorillo* ayant réglé en Calabre que ses moines mangeraient tout à l'huile, parce que l'huile y est presque pour rien, ordonna la même chose à ses moines établis par lui-même dans les climats septentrionaux de France où les oliviers ne croissent point, & où l'huile est quelquefois si chère que cette nourriture ordonnée par la frugalité est un luxe.

J'omets un grand nombre de congrégations différentes; car, dans ce plan général, je ne fais point passer en revue tous les régimens d'une armée. Mais l'ordre des jésuites, établi du temps de *Luther*, demande une attention distinguée. Le monde chrétien s'est épuisé à en dire du bien & du mal. Cette société s'est étendue par-tout, & par-tout elle a eu des ennemis. Un très-grand nombre de personnes pense que

sa fondation était l'effort de la politique , & que l'institut d'*Inigo* , que nous nommons *Ignace* , était un dessein formé d'affervir les consciences des rois à son ordre , de le faire dominer sur les esprits des peuples , & de lui acquérir une espèce de monarchie universelle.

Ignace de Loyola était bien éloigné d'une pareille vue , & ne fut jamais en état de former de telles prétentions. C'était un gentilhomme biscayen sans lettres , né avec un esprit romanesque , entêté de livres de chevalerie , & disposé à l'enthousiasme. Il servait dans les troupes d'Espagne , tandis que les Français , qui voulaient en vain retirer la Navarre des mains de ses usurpateurs , assiégeaient le château de Pampelune. *Ignace* , qui alors avait près de trente ans , était renfermé dans le château. Il y fut blessé. La légende dorée qu'on lui donna à lire pendant sa convalescence , & une vision qu'il crut avoir le déterminèrent à faire le pèlerinage de Jérusalem. Il se dévoua à la mortification. On assure même qu'il passa sept jours & sept nuits sans manger ni boire : chose presque incroyable , qui marque une imagination un peu faible , & un corps extrêmement robuste. Tout ignorant qu'il était , il prêcha de village en village. On fait le reste de ses aventures ; comment il fit la veille des armes , & s'arma chevalier de la Vierge ; comment il voulut combattre un maure qui avait parlé peu respectueusement de celle dont il était chevalier , & comment il abandonna la chose à la décision de son cheval , qui prit un autre chemin que celui du maure. Il prétendit aller prêcher les Turcs : il alla jusqu'à Venise ; mais se faisant réflexion

Jésuites.

1521.

qu'il ne savait pas le latin, langue pourtant assez inutile en Turquie, il retourna à l'âge de trente-trois ans commencer ses études à Salamanque.

L'inquisition l'ayant fait mettre en prison, parce qu'il dirigeait des dévotés, & en faisait des pèlerines; & n'ayant pu apprendre dans Alcali ni dans Salamanque les premiers rudimens de la grammaire, il alla se mettre en sixième dans Paris, au collège de Montaigu, se soumettant au fouet comme les petits garçons de sa classe. Incapable d'apprendre le latin, pauvre, errant dans Paris & méprisé, il trouva des Espagnols dans le même état; il se les associa: quelques Français se joignirent à eux; ils allèrent tous à Rome, vers l'an 1537, se présenter au pape *Paul III*, en qualité de pèlerins qui voulaient aller à Jérusalem, & y former une congrégation particulière. *Ignace* & ses compagnons avaient de la vertu; ils étaient désintéressés, mortifiés, pleins de zèle. On doit avouer aussi qu'*Ignace* brûlait de l'ambition d'être chef d'un institut. Cette espèce de vanité, dans laquelle entre l'ambition de commander, s'affermir dans un cœur par le sacrifice des autres passions, & agit d'autant plus puissamment qu'elle se joint à des vertus. Si *Ignace* n'avait pas eu cette passion, il serait entré avec les siens dans l'ordre des théatins que le cardinal *Cajetan* avait établi. En vain ce cardinal le sollicitait d'entrer dans cette communauté, l'envie d'être fondateur l'empêcha d'être religieux sous un autre.

Les chemins de Jérusalem n'étaient pas sûrs; il fallut rester en Europe. *Ignace*, qui avait appris un peu de grammaire, se consacra à enseigner les

enfans. Ses disciples remplirent cette vue avec un très-grand succès ; mais ce succès même fut une source de troubles. Les jésuites eurent à combattre des rivaux dans les universités où ils furent reçus ; & les villes où ils enseignèrent en concurrence avec l'université furent un théâtre de divisions.

Si le désir d'enseigner, que la charité inspira à ce fondateur, a produit des événemens funestes, l'humilité par laquelle il renonça lui & les siens aux dignités ecclésiastiques est précisément ce qui a fait la grandeur de son ordre. La plupart des souverains prirent des jésuites pour confesseurs, afin de n'avoir pas un évêché à donner pour une absolution ; & la place de confesseur est devenue souvent bien plus importante qu'un siège épiscopal. C'est un ministère secret qui devient puissant à proportion de la faiblesse du prince.

Enfin *Ignace* & ses compagnons, pour arracher du pape une bulle d'établissement, fort difficile à obtenir, furent conseillés de faire, outre les vœux ordinaires, un quatrième vœu particulier d'obéissance au pape ; & c'est ce quatrième vœu qui dans la suite a produit des missionnaires portans la religion & la gloire du souverain pontife aux extrémités de la terre. Voilà comme l'esprit du monde le moins politique donna naissance au plus politique de tous les ordres monastiques. En matière de religion, l'enthousiasme commence toujours le bâtiment, mais l'habileté l'achève.

Paul III promulgua leur bulle d'institution, avec la clause expresse que leur nombre ne passerait jamais soixante : cependant *Ignace*, avant de mourir, eut

1540.

plus de mille jésuites sous ses ordres. La prudence gouverna enfin son enthousiasme ; son livre des *Exercices spirituels*, qui devait diriger ses disciples, était à la vérité romanesque : il y représente DIEU comme un général d'armée, dont les jésuites sont les capitaines ; mais on peut faire un très-mauvais livre & bien gouverner. Il fut assisté surtout par un *Lainez* & un *Salmeron* qui, étant devenus habiles, composèrent avec lui les lois de son ordre. *François de Borgia*, duc de Gandie, petit-fils du pape *Alexandre VI*, & neveu de *César Borgia*, aussi dévot & aussi simple que son oncle & son grand-père avaient été méchans & fourbes, entra dans l'ordre des jésuites, & lui procura des richesses & du crédit. *François Xavier*, par ses missions dans l'Inde & au Japon, rendit l'ordre célèbre. Cette ardeur, cette opiniâtreté, ce mélange d'enthousiasme & de souplesse, qui fait le caractère de tout nouvel institut, fit recevoir les jésuites dans presque tous les royaumes, malgré les oppositions qu'ils essuyèrent. Ils ne furent admis
 1561. en France qu'à condition qu'ils ne prendraient jamais le nom de jésuites, & qu'ils seraient soumis aux évêques. Ce nom de jésuite paraissait trop fastueux. On leur reprochait de vouloir s'attribuer à eux seuls un titre commun à tous les chrétiens ; & les vœux qu'ils faisaient au pape donnaient de la jalousie.

On les a vus depuis gouverner plusieurs cours de l'Europe, se faire un grand nom par l'éducation qu'ils ont donnée à la jeunesse, aller réformer les sciences à la Chine, rendre pour un temps le Japon chrétien, & donner des lois aux peuples du

Paraguay. (m) A l'époque de leur expulsion du Portugal, premier signal de leur destruction, ils étaient environ dix-huit mille dans le monde, tous soumis à un général perpétuel & absolu, liés tous ensemble uniquement par l'obéissance qu'ils vouent à un seul. Leur gouvernement était devenu le modèle d'un gouvernement monarchique. Ils avaient des maisons pauvres, ils en avaient de très-riches. L'évêque du Mexique, dom *Jean de Palafox*, écrivait au pape *Innocent X*, environ cent ans après leur institution : *J'ai trouvé entre les mains des jésuites presque toutes les richesses de ces provinces. Deux de leurs collèges possèdent trois cents mille moutons, six grandes sucreries, dont quelques-unes valent près d'un million d'écus; ils ont des mines d'argent très-riches; leurs mines sont si considérables qu'elles suffiraient à un prince qui ne reconnaîtrait aucun souverain au-dessus de lui.* Ces plaintes paraissent un peu exagérées, mais elles étaient fondées.

Cet ordre eut beaucoup de peine à s'établir en France; & cela devait être. Il naquit, il s'éleva sous la maison d'*Autriche*, alors ennemie de la France, & fut protégé par elle. Les jésuites, du temps de la ligue, étaient les pensionnaires de *Philippe II*. Les autres religieux, qui entrèrent tous dans cette faction, excepté les bénédictins & les chartreux, n'attifiaient le feu qu'en France; les jésuites le soufflaient de Rome, de Madrid, de Bruxelles, au milieu de Paris. Des temps plus heureux ont éteint ces flammes.

Rien ne semble plus contradictoire que cette haine publique dont ils ont été chargés, & cette confiance

(m) Voyez le chapitre du Paraguay.

qu'ils se font attirée ; cet esprit qui les exila de plusieurs pays , & qui les y remit en crédit ; ce prodigieux nombre d'ennemis , & cette faveur populaire. Mais on avait vu des exemples de ces contrastes dans les ordres mendiants. Il y a toujours dans une société nombreuse, occupée des sciences & de la religion, des esprits ardens & inquiets qui se font des ennemis, des savans qui se font de la réputation, des caractères insinuans qui se font des partisans, & des politiques qui tirent parti du travail & du caractère de tous les autres.

Il ne faut pas sans doute attribuer à leur institut, à un dessein formé, général & toujours suivi, les crimes auxquels des temps funestes ont entraîné plusieurs jésuites. Ce n'est pas certainement la faute d'*Ignace*, si les pères *Matthieu*, *Guignard*, *Guéret* & d'autres, cabalèrent & écrivirent contre *Henri IV* avec tant de fureur, & s'ils ont été enfin chassés de la France, de l'Espagne & du Portugal, & détruits par un pape cordelier, malgré le quatrième vœu qu'ils faisaient au S^t Siège ; de même que ce n'est pas la faute du fondateur des dominicains, si un de leurs frères empoisonna l'empereur *Henri IV* en le communiant, & si un autre assassina le roi de France *Henri III*. On ne doit point imputer davantage à *S^t Benoît* l'empoisonnement du duc de Guienne, frère de *Louis XI*, par un bénédictin. Nul ordre religieux ne fut fondé dans des vues criminelles, ni même politiques.

Oratoriens. Les pères de l'oratoire de France, d'une institution plus nouvelle, font différens de tous les ordres. Leur congrégation est la seule où les vœux soient

inconnus, & où n'habite point le repentir. C'est une retraite toujours volontaire. Les riches y vivent à leurs dépens, les pauvres aux dépens de la maison. On y jouit de la liberté qui convient à des hommes. La superstition & les petiteesses n'y déshonorent guère la vertu.

Il a régné entre tous ces ordres une émulation qui est souvent devenue une jalousie éclatante. La haine entre les moines noirs & les moines blancs subsista violemment pendant quelques siècles. Les dominicains & les franciscains furent nécessairement divisés, comme on l'a remarqué. Chaque ordre semblaient se rallier sous un étendard différent. Ce qu'on appelle esprit de corps anime toutes les sociétés.

Les instituts consacrés au soulagement des pauvres & au service des malades n'ont pas été les moins respectables. Peut-être n'est-il rien de plus grand sur la terre que le sacrifice que fait un sexe délicat de la beauté & de la jeunesse, souvent de la haute naissance, pour soulager dans les hôpitaux ce ramas de toutes les misères humaines, dont la vue est si humiliante pour l'orgueil humain, & si révoltante pour notre délicatesse. Les peuples séparés de la communion romaine n'ont imité qu'imparfaitement une charité si généreuse; mais aussi cette congrégation si utile est la moins nombreuse.

Filles de la
Charité.

Il est une autre congrégation plus héroïque; car ce nom convient aux trinitaires de la rédemption des captifs, établis vers l'an 1120 par un gentilhomme nommé *Jean de Matha*. Ces religieux se consacrent depuis six cents ans à briser les chaînes des chrétiens chez les Maures. Ils emploient à payer

Rédemption
des Captifs.

les rançons des esclaves, leurs revenus & les aumônes qu'ils recueillent, & qu'ils portent eux-mêmes en Afrique.

Religieuses. On ne peut se plaindre de tels instituts; mais on se plaint en général que la vie monastique a dérobé trop de sujets à la société civile. Les religieuses surtout sont mortes pour la patrie. Les tombeaux où elles vivent sont presque tous très-pauvres. Une fille qui travaille de ses mains aux ouvrages de son sexe gagne beaucoup plus que ne coûte l'entretien d'une religieuse. Leur sort peut faire pitié, si celui de tant de couvens d'hommes trop riches peut faire envie. Il est bien évident que leur trop grand nombre dépeuplerait un Etat. Les juifs pour cette raison n'eurent ni efféniennes ni filles thérapeutes. Il n'y eut aucun afile consacré à la virginité en Asie; les Chinois & les Japonais seuls ont quelques bonzesses; mais elles ne sont pas absolument inutiles. Il n'y eut jamais dans l'ancienne Rome que six vestales, encore pouvaient-elles sortir de leur retraite au bout d'un certain temps pour se marier. Les temples eurent très-peu de prêtresses consacrées à la virginité. Le pape *S^t Léon*, dont la mémoire est si respectée, ordonna, avec d'autres évêques, qu'on ne donnerait jamais le voile aux filles avant l'âge de quarante ans; & l'empereur *Majorien* fit une loi de l'Etat de cette sage loi de l'Eglise. Un zèle imprudent abolit avec le temps ce que la sagesse avait établi.

De la
jurisdiction
secrète des
moines.

Un des plus horribles abus de l'état monastique, mais qui ne tombe que sur ceux qui, ayant eu l'imprudence de se faire moines, ont le malheur de s'en repentir, c'est la licence que les supérieurs des

couvens se donnent d'exercer la justice & d'être chez eux lieutenans-criminels : ils enferment pour toujours dans des cachots souterrains ceux dont ils sont mécontents, ou dont ils se défient. Il y en a mille exemples en Italie, en Espagne ; il y en a eu en France : c'est ce que dans le jargon des moines ils appellent, *être in pace, à l'eau d'angoisse & au pain de tribulation.*

Vous trouverez dans l'histoire du droit public ecclésiastique, auquel travailla M. d'Argenson, le ministre des affaires étrangères, homme beaucoup plus instruit & plus philosophe qu'on ne croyait ; vous trouverez, dis-je, que l'intendant de Tours délivra un de ces prisonniers, qu'il découvrit difficilement après les plus exactes recherches. Vous verrez que M. de Coassin évêque d'Orléans délivra un de ces malheureux moines enfermé dans une citerne bouchée d'une grosse pierre. Mais ce que vous ne lirez pas, c'est qu'on ait puni l'insolence barbare de ces supérieurs monastiques, qui s'attribuaient le droit de la puissance royale, & qui l'exerçaient avec tant de tyrannie. (n)

La politique semble exiger qu'il n'y ait pour le service des autels, & pour les autres secours, que le nombre de ministres nécessaire. L'Angleterre, l'Ecosse & l'Irlande n'en ont pas vingt mille. La Hollande, qui contient deux millions d'habitans, n'a pas mille ecclésiastiques : encore ces hommes consacrés à l'Eglise, étant presque tous mariés,

(n) Le parlement de Paris punit en 1763 les moines de Clervaux d'une vexation semblable : il leur en coûta quarante mille écus.

fournissent des sujets à la patrie, & des sujets élevés avec sagesse.

En France plus d'ecclésiastiques que de soldats.

On comptait en France, vers l'an 1700, plus de deux cents cinquante mille ecclésiastiques, tant séculiers que réguliers, & c'est beaucoup plus que le nombre ordinaire de ses soldats. Le clergé de l'Etat du pape composait environ trente-deux mille hommes, & le nombre des religieux & des filles cloîtrées allait à huit mille. C'est de tous les Etats catholiques celui où le nombre des clercs séculiers excède le plus celui des religieux; mais avoir quarante mille ecclésiastiques, & ne pouvoir entretenir que dix mille soldats, c'est le sûr moyen d'être toujours faible.

Moines encore pis.

1620.

La France a plus de couvens que toute l'Italie ensemble. Le nombre des hommes & des femmes que renferment les cloîtres montait en ce royaume à plus de quatre-vingt-dix mille, au commencement du siècle courant; l'Espagne n'en a environ que cinquante mille, si on s'en rapporte au dénombrement fait par *Gonzalès d'Avilla*; mais ce pays n'est pas à beaucoup près la moitié aussi peuplé que la France; & après l'émigration des Maures & des Juifs, après la transplantation de tant de familles espagnoles en Amérique, il faut convenir que les cloîtres en Espagne tiennent lieu d'une mortalité qui détruit insensiblement la nation.

Il y a dans le Portugal un peu plus de dix mille religieux de l'un & de l'autre sexe. C'est un pays à peu-près d'une population égale à celle de l'Etat du pape, & cependant les cloîtres y sont plus peuplés.

Il n'est point de royaume où l'on n'ait souvent proposé de rendre à l'Etat une partie des citoyens que les monastères lui enlèvent; mais ceux qui gouvernent sont rarement touchés d'une utilité éloignée, toute sensible qu'elle est; surtout, quand cet avantage futur est balancé par les difficultés présentes.

Les ordres religieux s'opposent tous à cette réforme. Chaque supérieur qui se voit à la tête d'un petit Etat voudrait accroître la multitude de ses sujets; & souvent un moine, que le repentir dessèche dans son cloître, est encore attaché à l'idée du bien de son ordre, qu'il préfère au bien réel de la patrie. (9)

(9) *Joseph II* vient d'entreprendre cette réforme que, dans tous les Etats catholiques, les hommes éclairés, les bons citoyens désiraient en vain depuis long-temps.

Il a supprimé successivement un grand nombre de couvens des deux sexes, & quelques ordres entiers, en commençant par les plus inutiles. Il assure aux individus qui vivaient dans ces couvens une subsistance suffisante, en permettant à ceux qui voudraient se réunir librement, de mener la vie commune sous l'inspection de l'évêque. Ce qui reste des biens de ces couvens est consacré à l'éducation publique, à des établissemens utiles pour l'instruction & pour le soulagement du peuple.

En même temps il a soustrait les moines, qu'il n'a pas cru devoir supprimer encore, à l'obéissance du pape, & à celle de tout supérieur étranger. Il a rétabli les évêques dans leurs anciens droits; & en respectant la primauté du siège de Rome, regardée comme un dogme par l'Eglise catholique, il en a décliné la juridiction, que l'histoire prouve n'être qu'un établissement purement humain, qu'une suite de la faiblesse des princes & de la superstition des peuples.

Il a rendu à tous ses sujets le droit de suivre le culte que leur prescrit leur conscience, en les assujettissant seulement à quelques sacrifices que l'amour de la paix rend nécessaires: mais ces sacrifices ne sont une atteinte ni à la liberté de la conscience, ni à aucun autre droit des hommes.

L'esclavage de la glèbe a été adouci, ou plutôt supprimé dans des pays immenses où, joint à l'intolérance, il avait empêché si long-temps les progrès de la population & de l'industrie. Ces changemens heureux ont été l'ouvrage de la première année du règne de *Joseph II*; & jamais aucun prince ni ancien ni moderne n'a montré au monde un plus courageux & plus éclairé restaurateur des droits de l'humanité & des lois de la justice.

C H A P I T R E C X L.

De l'inquisition.

Encore pis. **S**I une milice de cinq ou six cents mille religieux, combattant par la parole sous l'étendard de Rome, ne put empêcher la moitié de l'Europe de se soustraire au joug de cette cour, l'inquisition n'a réellement servi qu'à faire perdre au pape encore quelques provinces, comme les sept Provinces - Unies, & à brûler ailleurs inutilement des malheureux.

Outrage à la hiérarchie. On se souvient que, dans les guerres contre les Albigeois, le pape *Innocent III* établit, vers l'an 1230, ce tribunal qui juge les pensées des hommes, & qu'au mépris des évêques, arbitres naturels dans les procès de doctrine, il fut confié à des dominicains & à des cordeliers.

Ces premiers inquisiteurs avaient le droit de citer tout hérétique, de l'excommunier, d'accorder des indulgences à tout prince qui exterminerait les condamnés, de réconcilier à l'Eglise, de taxer les pénitents, & de recevoir d'eux en argent une caution de leur repentir.

La bizarrerie des événemens, qui met tant de contradictions dans la politique humaine, fit que le plus violent ennemi des papes fut le protecteur le plus sévère de ce tribunal.

1244. L'empereur *Frédéric II*, accusé par le pape, tantôt d'être mahométan, tantôt d'être athée, crut se laver du reproche en prenant sous sa protection les inquisiteurs; il donna même quatre édits à Pavie, par lesquels

lesquels il ordonnait aux juges séculiers de livrer aux flammes ceux que les inquisiteurs condamneraient comme hérétiques obstinés, & de laisser dans une prison perpétuelle ceux que l'inquisition déclarerait repentans.

Frédéric II, malgré cette politique, n'en fut pas moins persécuté ; & les papes se servirent depuis, contre les droits de l'empire, des armes qu'il leur avait données.

En 1255, le pape *Alexandre III* établit l'inquisition en France, sous le roi *S^t Louis*. Le gardien des cordeliers de Paris, & le provincial des dominicains étaient les grands inquisiteurs. Ils devaient, par la bulle d'*Alexandre*, consulter les évêques ; mais ils n'en dépendaient pas. Cette étrange juridiction, donnée à des hommes qui font vœu de renoncer au monde, indigna le clergé & les laïques. Un cordelier inquisiteur assista au jugement des templiers ; mais bientôt le soulèvement de tous les esprits ne laissa à ces moines qu'un titre inutile.

En Italie les papes avaient plus de crédit, parce que, tout défobéis qu'ils étaient dans Rome, tout éloignés qu'ils en furent long-temps, ils étaient toujours à la tête de la faction *Guelfe*, contre celle des *Gibelins*. Ils se servirent de cette inquisition contre les partisans de l'Empire ; car le pape *Jean XXII* fit procéder par des moines inquisiteurs contre *Mathieu Visconti*, seigneur de Milan, dont le crime était d'être attaché à l'empereur *Louis de Bavière*. Le dévouement du vassal à son suzerain fut déclaré hérésie : la maison d'*Est*, celle de *Malatesta*, furent traitées de même, pour la même cause ; & si le

Inquisition
en France ;
mais passa-
gère.

1302.

supplice ne suivit pas la sentence , c'est qu'il était alors plus aisé aux papes d'avoir des inquisiteurs que des armées.

Plus ce tribunal s'établit , & plus les évêques , qui se voyaient enlever un droit qui semblait leur appartenir , le réclamèrent vivement. Les papes les associèrent aux moines inquisiteurs , qui exerçaient pleinement leur autorité dans presque tous les Etats d'Italie , & dont les évêques ne furent que les assesseurs.

1289.
Restreinte
à Venise.

Sur la fin du treizième siècle , Venise avait déjà reçu l'inquisition ; mais , si ailleurs elle était toute dépendante du pape , elle fut dans l'Etat vénitien , soumise au sénat. La plus sage précaution qu'il prit fut que les amendes & les confiscations n'appartinssent pas aux inquisiteurs. On croyait modérer leur zèle , en leur ôtant la tentation de s'enrichir par leurs jugemens ; mais , comme l'envie de faire valoir les droits de son ministère est chez les hommes une passion aussi forte que l'avarice , les entreprises des inquisiteurs obligèrent le sénat long-temps après , au seizième siècle , d'ordonner que l'inquisition ne pourrait jamais faire de procédure sans l'assistance de trois sénateurs. Par ce règlement , & par plusieurs autres aussi politiques , l'autorité de ce tribunal fut anéantie à Venise à force d'être éludée.

Nulle
à Naples.

Un royaume où il semblait que l'inquisition dût s'établir avec le plus de facilité & de pouvoir , est précisément celui où elle n'a jamais eu d'entrée ; c'est le royaume de Naples. Les souverains de cet Etat , & ceux de Sicile se croyaient en droit , par les concessions des papes , d'y exercer la juridiction

ecclésiastique : le pontife romain & le roi , disputant toujours à qui nommerait les inquisiteurs , on n'en nomma point , & les peuples profitèrent pour la première fois des querelles de leurs maîtres : il y eut pourtant dans Naples & Sicile moins d'hérétiques qu'ailleurs. Cette paix de l'Eglise dans ces royaumes prouva bien que l'inquisition était moins un rempart de la foi qu'un fléau inventé pour troubler les hommes.

Elle fut enfin autorisée en Sicile , après l'avoir été en Espagne par *Ferdinand & Isabelle* ; mais elle fut en Sicile plus encore qu'en Castille , un privilège de la couronne , & non un tribunal romain ; car en Sicile c'est le roi qui est pape. 1478.

Il y avait déjà long-temps qu'elle était reçue dans l'Arragon : elle y languissait ainsi qu'en France , sans fonctions , sans ordre , & presque oubliée. Médiocre en Arragon.

Mais ce ne fut qu'après la conquête de Grenade qu'elle déploya dans toute l'Espagne cette force & cette rigueur que jamais n'avaient eues les tribunaux ordinaires. Il faut que le génie des Espagnols eût alors quelque chose de plus austère & de plus impitoyable que celui des autres nations. On le voit par les cruautés réfléchies dont ils inondèrent bientôt après le nouveau monde. On le voit surtout ici par l'excès d'atrocité qu'ils mirent dans l'exercice d'une juridiction , où les Italiens les inventeurs mettaient beaucoup plus de douceur. Les papes avaient érigé ces tribunaux par politique , & les inquisiteurs espagnols y ajoutèrent la barbarie. Abominable en Espagne.

Lorsque *Mahomet II* eut subjugué Constantinople & la Grèce , lui & ses successeurs laissèrent les vaincus

vivre en paix dans leur religion : & les Arabes, maîtres de l'Espagne, n'avaient jamais forcé les chrétiens régnicoles à recevoir le mahométisme. Mais après la prise de Grenade, le cardinal *Ximenès* voulut que tous les Maures fussent chrétiens, soit qu'il y fût porté par le zèle, soit qu'il écoutât l'ambition de compter un nouveau peuple soumis à sa primatie. C'était une entreprise directement contraire au traité par lequel les Maures s'étaient soumis ; & il fallait du temps pour la faire réussir. Mais *Ximenès* voulut convertir les Maures aussi vite qu'on avait pris Grenade. On les prêcha, on les persécuta : ils se soulevèrent ; on les soumit, & on les força de recevoir le baptême. *Ximenès* fit donner à cinquante mille d'entr'eux ce signe d'une religion à laquelle ils ne croyaient pas.

1499.

Les Juifs, compris dans le traité fait avec les rois de Grenade, n'éprouvèrent pas plus d'indulgence que les Maures. Il y en avait beaucoup en Espagne. Ils étaient ce qu'ils sont partout ailleurs, les courtiers du commerce. Cette profession, loin d'être turbulente, ne peut subsister que par un esprit pacifique. On compte plus de vingt mille juifs autorisés par le pape en Italie : il y a près de deux cents quatre-vingt synagogues en Pologne. La seule province de Hollande possède environ douze mille hébreux, quoiqu'elle puisse assurément faire sans eux le commerce. Les Juifs ne paraissaient pas plus dangereux en Espagne ; & les taxes qu'on pouvait leur imposer étaient des ressources assurées pour le gouvernement : il est donc bien difficile de pouvoir attribuer à une sage politique la persécution qu'ils essayèrent.

L'inquisition procéda contr'eux & contre les musulmans. Nous avons déjà observé combien de familles mahométanes & juives aimèrent mieux quitter l'Espagne que de soutenir la rigueur de ce tribunal, & combien *Ferdinand* & *Isabelle* perdirent de sujets. C'étaient certainement ceux de leur secte les moins à craindre, puisqu'il préféreraient la fuite à la révolte. Ce qui restait feignait d'être chrétien. Mais le grand inquisiteur *Torquemada* fit regarder à la reine *Isabelle* tous ces chrétiens déguisés comme des hommes dont il fallait confisquer les biens, & proscrire la vie.

Ce *Torquemada*, dominicain, devenu cardinal, donna au tribunal de l'inquisition espagnole cette forme juridique opposée à toutes les lois humaines, laquelle s'est toujours conservée. Il fit en quatorze ans le procès à près de quatre-vingts mille hommes, & en fit brûler six mille avec l'appareil & la pompe des plus augustes fêtes. Tout ce qu'on nous raconte des peuples qui ont sacrifié des hommes à la Divinité n'approche pas de ces exécutions accompagnées de cérémonies religieuses. Les Espagnols n'en conçurent pas d'abord assez d'horreur, parce que c'étaient leurs anciens ennemis, & des juifs qu'on immolait. Mais bientôt eux-mêmes devinrent victimes; car lorsque les dogmes de *Luther* éclatèrent, le peu de citoyens qui fut soupçonné de les admettre fut immolé. La forme des procédures devint un moyen infallible de perdre qui on voulait. On ne confronte point les accusés aux délateurs, & il n'y a point de délateur qui ne soit écouté. Un criminel public & flétri par la justice, un enfant, une courtisane sont

Torquemada,
monstre do-
minicain,
bourreau en
surplus.

des accusateurs graves : le fils même peut déposer contre son père , la femme contre son époux : enfin l'accusé est obligé d'être lui-même son propre délateur , de deviner & d'avouer le délit qu'on lui suppose , & que souvent il ignore. Cette procédure inouïe jusqu'alors fit trembler l'Espagne. La défiance s'empara de tous les esprits ; il n'y eut plus d'amis , plus de société : le frère craignit son frère , le père son fils. C'est de-là que le silence est devenu le caractère d'une nation née avec toute la vivacité que donne un climat chaud & fertile. Les plus adroits s'empêchèrent d'être les archers de l'inquisition sous le nom de ses familiers , aimant mieux être satellites que suppliciés.

Il faut encore attribuer à ce tribunal cette profonde ignorance de la saine philosophie , où les écoles d'Espagne demeurent plongées , tandis que l'Allemagne , l'Angleterre , la France , l'Italie même , ont découvert tant de vérités & ont élargi la sphère de nos connaissances. Jamais la nature humaine n'est si avilie que quand l'ignorance superstitieuse est armée du pouvoir.

Mais ces tristes effets de l'inquisition sont peu de chose en comparaison de ces sacrifices publics qu'on nomme *Auto-da-fé* , acte de foi , & des horreurs qui les précèdent.

Portrait de
l'inquisition. C'est un prêtre en surplis , c'est un moine voué à l'humilité & à la douceur , qui fait dans de vastes cachots appliquer des hommes aux tortures les plus cruelles. C'est ensuite un théâtre dressé dans une place publique , où l'on conduit au bûcher tous les condamnés , à la suite d'une procession de moines &

de confréries. On chante , on dit la messe , & on tue des hommes. Un asiatique , qui arriverait à Madrid le jour d'une telle exécution , ne saurait si c'est une réjouissance , une fête religieuse , un sacrifice , ou une boucherie ; & c'est tout cela ensemble. Les rois , dont ailleurs la seule présence suffit pour donner grace à un criminel , assistent nue tête à ce spectacle , sur un siège moins élevé que celui de l'inquisiteur , & voient expirer leurs sujets dans les flammes. On reprochait à *Montezuma* d'immoler des captifs à ses dieux ; qu'aurait-il dit s'il avait vu un *Auto-da-fé* ?

Ces exécutions sont aujourd'hui plus rares qu'autrefois ; mais la raison qui perce avec tant de peine , quand le fanatisme est établi , n'a pu les abolir encore. (o)

L'inquisition ne fut introduite dans le Portugal ^{En Portugal.} que vers l'an 1557 , quand ce pays n'était point soumis aux Espagnols. Elle essuya d'abord toutes les contradictions que son seul nom devait produire : mais enfin elle s'établit , & sa jurisprudence fut la même à Lisbonne qu'à Madrid. Le grand inquisiteur est nommé par le roi & confirmé par le pape. Les tribunaux particuliers de cet office , qu'on nomme *Saint* , sont soumis en Espagne & en Portugal au tribunal de la capitale. L'inquisition eut dans ces deux Etats la même sévérité & la même attention à signaler son pouvoir.

En Espagne , après la mort de *Charles-Quint* , elle osa faire le procès au confesseur de cet empereur ,

(o) Le célèbre comte d'*Aranda* a détruit en 1771 une partie de ces abus abominables , & ils ont reparu depuis.

Constantin Ponce, qui mourut dans un cachot, & dont l'effigie fut brûlée après sa mort dans un *Auto-da-fé*.

Cadavre
d'un roi con-
damné par
l'inquisition.

En Portugal *Jean de Bragançe*, ayant arraché son pays à la domination espagnole, voulut aussi le délivrer de l'inquisition; mais il ne put réussir qu'à priver les inquisiteurs des confiscations. Ils le déclarèrent excommunié après sa mort. Il fallut que la reine sa veuve les engageât à donner au cadavre une absolution aussi ridicule que honteuse. Par cette absolution on le déclarait coupable.

Quand les Espagnols s'établirent en Amérique, ils portèrent l'inquisition avec eux. Les Portugais l'introduisirent aux Indes occidentales, immédiatement après qu'elle fut autorisée à Lisbonne.

A Goa, elle
détruit le
commerce.

On connaît l'inquisition de Goa. Si cette juridiction opprime ailleurs le droit naturel, elle est dans Goa contraire à la politique. Les Portugais ne sont dans l'Inde que pour y négocier. Le commerce & l'inquisition paraissent incompatibles. Si elle était reçue dans Londres & dans Amsterdam, ces villes ne seraient ni si peuplées ni si opulentes. En effet, quand *Philippe II* la voulut introduire dans les provinces de Flandre, l'interruption du commerce fut une des principales causes de la révolution. La France & l'Allemagne ont été heureusement préservées de ce fléau. Elles ont essuyé des guerres horribles de religion; mais enfin les guerres finissent, & l'inquisition une fois établie est éternelle.

Il n'est pas étonnant qu'on ait imputé à un tribunal si détesté des excès d'horreur & d'insolence qu'il n'a pas commis. On trouve dans beaucoup de livres

que ce *Constantin Ponce*, confesseur de *Charles-Quint*, condamné par l'inquisition, avait été accusé au Saint-Office d'avoir dicté le testament de l'empereur, dans lequel il n'y avait pas assez de legs pieux, & que le confesseur & le testament furent condamnés l'un & l'autre à être brûlés; qu'enfin tout ce que put *Philippe II* fut d'obtenir que la sentence ne s'exécût pas sur le testament de l'empereur son père. Tout cela est manifestement faux: *Constantin Ponce* n'était plus depuis long-temps confesseur de *Charles-Quint*, quand il fut emprisonné; & le testament de ce prince fut respecté par *Philippe II*, qui était trop habile & trop puissant pour souffrir qu'on déshonorât le commencement de son règne & la gloire de son père.

On lit encore dans plusieurs ouvrages écrits contre l'inquisition, que le roi d'Espagne *Philippe III*, assistant à un *Auto-da-fé*, & voyant brûler plusieurs hommes, juifs, mahométans, hérétiques ou soupçonnés de l'être, s'écria: *Voilà des hommes bien malheureux, de mourir parce qu'ils n'ont pu changer d'opinion*. Il est très-vraisemblable qu'un roi ait pensé ainsi, & que ces paroles lui aient échappé. Il est seulement bien cruel qu'il ne sauvât pas ceux qu'il plaignait. Mais on ajoute que le grand inquisiteur, ayant recueilli ces paroles, en fit un crime au roi même; qu'il eut l'impudence atroce d'en demander une réparation; que le roi eut la bassesse d'en faire une; & que cette réparation à l'honneur du Saint-Office consista à se faire tirer du sang, que le grand inquisiteur fit brûler par la main du bourreau. *Philippe III* fut un prince borné, mais non d'une imbécillité si humiliante. Une

Fables au
sujet de l'in-
quisition.

telle aventure n'est croyable d'aucun prince ; elle n'est rapportée que dans des livres sans aveu , dans le tableau des papes , & dans ces faux mémoires imprimés en Hollande sous tant de faux noms. Il faut être d'ailleurs bien mal adroit pour calomnier l'inquisition , & pour chercher dans le mensonge de quoi la rendre odieuse.

Ce tribunal , inventé pour extirper les hérésies , est précisément ce qui éloigne le plus les protestans de l'Eglise romaine. Il est pour eux un objet d'horreur ; ils aimeraient mieux mourir que s'y soumettre ; & les chemises enfouffrées du Saint-Office sont l'étendard contre lequel ils sont à jamais réunis.

Inquisition
à Rome.

L'inquisition a été moins cruelle à Rome & en Italie , où les Juifs ont de grands privilèges , & où les citoyens sont tous plus empressés à faire leur fortune & celle de leurs parens dans l'Eglise qu'à disputer sur des mystères. Le pape *Paul IV* , qui donna trop d'étendue au tribunal de l'inquisition romaine , fut détesté des Romains ; le peuple troubla ses funérailles , jeta sa statue dans le Tibre , démolit les prisons de l'inquisition , & jeta des pierres aux ministres de cette juridiction. Cependant l'inquisition romaine , sous *Paul IV* , n'avait fait mourir personne. *Pie IV* fut plus barbare ; il fit brûler trois malheureux savans , accusés de ne pas penser comme les autres ; mais jamais l'inquisition italienne n'a égalé les horreurs de celle d'Espagne. Le plus grand mal qu'elle ait fait à la longue en Italie a été de tenir autant qu'elle l'a pu dans l'ignorance une nation spirituelle. Il faut que ceux qui écrivent demandent à un jacobin permission de penser , & les autres

DES DECOUVERTES DES PORTUGAIS. 265

permission de lire. Les hommes éclairés , qui sont en grand nombre , gémissent tout bas en Italie ; le reste vit dans les plaisirs & l'ignorance ; le bas peuple dans la superstition. Plus les Italiens ont d'esprit , plus on a voulu le restreindre ; & cet esprit ne leur sert qu'à être dominés par des moines dont il faut baiser la main dans plusieurs provinces ; de même qu'il ne leur a servi qu'à baiser les fers des Goths , des Lombards , des Francs & des Teutons. (10)

Ayant ainsi parcouru tout ce qui est attaché à la religion , & réservant pour un autre lieu l'histoire plus détaillée des malheurs dont elle fut en France & en Allemagne la cause ou le prétexte , je viens au prodige des découvertes qui firent en ce temps

(10) Depuis que M. de *Voltaire* a écrit ce chapitre , l'inquisition a été détruite à Milan , sous le règne de l'impératrice *Marie-Thérèse* , d'après les conseils du comte de *Firmian* , à qui l'Italie doit la renaissance des lumières que , depuis le temps de *Fra-Paolo* , la superstition se flattait d'avoir pour jamais étouffées.

Ce tribunal vient d'être détruit en Sicile par M. de *Caraccioli* , vice-roi de cette île , l'un des hommes d'Etat de l'Europe le plus savant & le plus éclairé , & que nous avons vu long-temps à Paris un des hommes le plus aimable de la société. La liberté du commerce des grains , celle de fabriquer & de vendre du pain vient d'être accordée par lui à ce pays , où de si mauvaises lois avaient si long-temps rendu inutiles & la fertilité du sol , & les avantages de la situation la plus heureuse , & le génie des compatriotes de *Théocrite* & d'*Archimède*.

Pendant l'inquisition a repris de nouvelles forces en Espagne : elle oblige plusieurs jeunes Espagnols qui annonçaient des talens pour les sciences de renoncer à leur patrie. Elle a poursuivi *Olavides* , qui avait créé dans un désert une province peuplée d'hommes laborieux & pleins d'industrie , mais qui avait commis le plus grand des crimes aux yeux des prêtres , celui d'avoir bien connu toute l'étendue du mal qu'ils ont fait aux hommes.

la gloire & la richesse du Portugal & de l'Espagne , qui embrassèrent l'univers entier , & qui rendirent *Philippe II* le plus puissant monarque de l'Europe.

C H A P I T R E C X L I.

Des découvertes des Portugais.

JUSQU'ICI nous n'avons guère vu que des hommes dont l'ambition se disputait , ou troublait la terre connue. Une ambition , qui semblait plus utile au monde , mais qui ensuite ne fut pas moins funeste , excita enfin l'industrie humaine à chercher de nouvelles terres & de nouvelles mers.

On fait que la direction de l'aimant vers le Nord , si long-temps inconnue aux peuples les plus savans , fut trouvée dans le temps de l'ignorance , vers la fin du treizième siècle. *Flavio Gioia* , citoyen d'Amalfi au royaume de Naples , inventa bientôt après la boussole ; il marqua l'aiguille aimantée d'une fleur de lis , parce que cet ornement entrain dans les armoiries des rois de Naples , qui étaient de la maison de France.

Cette invention resta long-temps sans usage ; & les vers que *Fauchet* rapporte pour prouver qu'on s'en servait avant l'an 1300 sont probablement du quatorzième siècle.

Illes fortu-
nées.

On avait déjà retrouvé les îles Canaries sans le secours de la boussole , vers le commencement du quatorzième siècle. Ces îles qui , du temps de *Ptolomée* & de *Pline* , étaient nommées *les îles fortunées* ,

furent fréquentées des Romains , maîtres de l'Afrique Tingitane dont elles ne font pas éloignées ; mais la décadence de l'Empire romain ayant rompu toute communication entre les nations d'Occident , qui devinrent toutes étrangères l'une à l'autre , ces îles furent perdues pour nous. Vers l'an 1300 , des biscayens les retrouvèrent. Le prince d'Espagne *Louis de la Cerda* , fils de celui qui perdit le trône , ne pouvant être roi d'Espagne , demanda , l'an 1306 , au pape *Clément V* le titre de roi des îles fortunées ; & comme les papes voulaient donner alors les royaumes réels & imaginaires , *Clément VI* le couronna roi de ces îles dans Avignon. *La Cerda* aima mieux rester dans la France son aïe que d'aller dans les îles fortunées.

Le premier usage bien avéré de la bouffole fut fait par des anglais , sous le règne du roi *Edouard III*. Premier usage de la bouffole.

Le peu de science qui s'était conservé chez les hommes était renfermé dans les cloîtres. Un moine d'Oxford , nommé *Linna* , habile astronome pour son temps , pénétra jusqu'à l'Islande , & dressa des cartes des mers septentrionales , dont on se servit depuis , sous le règne de *Henri VI*.

Mais ce ne fut qu'au commencement du quinzième siècle que se firent les grandes & utiles découvertes. Le prince *Henri de Portugal* , fils du roi *Jean I* , qui les commença , rendit son nom plus glorieux que celui de tous ses contemporains. Il était philosophe , & il mit la philosophie à faire du bien au monde : *Talent de bien faire* était sa devise. Le Prince Henri premier auteur de toutes les découvertes.

A cinq degrés en deçà de notre tropique , est un promontoire qui s'avance dans la mer Atlantique , &

qui avait été jusque-là le terme des navigations connues : on l'appelait le *Cap Non* : ce monosyllabe marquait qu'on ne pouvait le passer.

Le prince *Henri* trouva des pilotes assez hardis pour doubler ce cap , & pour aller jusqu'à celui de Boyador , qui n'est qu'à deux degrés du tropique ; mais ce nouveau promontoire s'avancant l'espace de fix-vingt milles dans l'Océan , bordé de tous côtés de rochers , de bancs de sable & d'une mer orageuse , découragea les pilotes. Le prince , que rien ne décourageait , en envoya d'autres. Ceux-ci ne purent passer ; mais , en s'en retournant par la grande mer ,
 1419. ils retrouvèrent l'île de Madère , que sans doute les
 Madère. Carthaginois avaient connue , & que l'exagération avait fait prendre pour une île immense , laquelle par une autre exagération a passé dans l'esprit de quelques modernes pour l'Amérique même. On lui donna le nom de *Madère* , parce qu'elle était couverte de bois , & que *Madera* signifie *bois* , d'où nous est venu le mot de *Madrier*. Le prince *Henri* y fit planter des vignes de Grèce , & des cannes de sucre , qu'il tira de Sicile & de Chypre , où les Arabes les avaient apportées des Indes ; & ce sont ces cannes de sucre qu'on a transplantées depuis dans les îles de l'Amérique , qui en fournissent aujourd'hui l'Europe.

Le prince dom *Henri* conserva Madère ; mais il fut obligé de céder aux Espagnols les Canaries , dont il s'était emparé. Les Espagnols firent valoir le droit de *Louis de la Cerda* , & la bulle de *Clément V*.

Cap Boya- Le cap Boyador avait jeté une telle épouvante
 dor. dans l'esprit de tous les pilotes , que pendant treize

années aucun n'osa tenter le passage. Enfin la fermeté du prince *Henri* inspira du courage. On passa le tropique ; on alla à près de quatre cents lieues par de-là jusqu'au Cap verd. C'est par ses soins que furent trouvées les îles du Cap verd & les Açores. S'il est vrai qu'on vit sur un rocher des Açores une statue représentant un homme à cheval , tenant la main gauche sur le cou du cheval , & montrant l'Occident de la main droite , on peut croire que ce monument était des anciens Carthaginois : l'inscription , dont on ne put connaître les caractères , semble favorable à cette opinion.

1446.

1460.

1461.

Presque toutes les côtes d'Afrique qu'on avait découvertes étaient sous la dépendance des empereurs de Maroc , qui , du détroit de Gibraltar jusqu'au fleuve du Sénégal , étendaient leur domination & leur secte à travers les déserts. Mais le pays était peu peuplé , & les habitans n'étaient guère au-dessus des brutes. Lorsqu'on eut pénétré au-delà du Sénégal , on fut surpris de voir que les hommes étaient entièrement noirs au midi de ce fleuve , tandis qu'ils étaient de couleur cendrée au septentrion. La race des Nègres est une espèce d'hommes différente de la nôtre , comme la race des épagneuls l'est des lévriers. La membrane muqueuse , ce réseau que la nature a étendu entre les muscles & la peau , est blanche chez nous , chez eux noire , bronzée ailleurs. Le célèbre *Ruysh* fut le premier de nos jours qui en disséquant un nègre à Amsterdam fut assez adroit pour enlever tout ce réseau muqueux. Le czar *Pierre* l'acheta , mais *Ruysh* en conserva une petite partie que j'ai vue , & qui ressembloit à de

Remarque
importante
sur les Nè-
gres.

la gaze noire. Si un nègre se fait une brûlure , sa peau devient brune , quand le rézeau a été offensé ; sinon , la peau renaît noire. La forme de leurs yeux n'est point la nôtre. Leur laine noire ne ressemble point à nos cheveux ; & on peut dire que , si leur intelligence n'est pas d'une autre espèce que notre entendement , elle est fort inférieure. Ils ne sont pas capables d'une grande attention ; ils combinent peu , & ne paraissent faits ni pour les avantages , ni pour les abus de notre philosophie. Ils sont originaires de cette partie de l'Afrique , comme les éléphans & les singes ; guerriers , hardis & cruels dans l'empire de Maroc , souvent même supérieurs aux troupes bafanées qu'on appelle *blanches* ; ils se croient nés en Guinée pour être vendus aux blancs & pour les servir.

Il y a plusieurs espèces de Nègres ; ceux de Guinée , ceux d'Ethiopie , ceux de Madagascar , ceux des Indes ne sont pas les mêmes. Les noirs de Guinée , de Congo ont de la laine , les autres de longs crins. Les peuplades noires , qui avaient le moins de commerce avec les autres nations , ne connaissaient aucun culte. Le premier degré de stupidité est de ne penser qu'au présent & aux besoins du corps. Tel était l'état de plusieurs nations , & surtout des insulaires. Le second degré est de prévoir à demi , de ne former aucune société stable , de regarder les astres avec admiration , & de célébrer quelques fêtes , quelques réjouissances au retour de certaines saisons , à l'apparition de certaines étoiles , sans aller plus loin , & sans avoir aucune notion distincte. C'est entre ces deux degrés
d'imbécillité

d'imbécillité & de raison commencée que plus d'une nation a vécu pendant des siècles.

Les découvertes des Portugais étaient jusqu'alors plus curieuses qu'utiles. Il fallait peupler les îles ; & le commerce des côtes occidentales d'Afrique ne produisait pas de grands avantages. On trouva enfin de l'or sur les côtes de Guinée, mais en petite quantité, sous le roi *Jean II*. C'est de-là qu'on donna depuis le nom de *guinées* aux monnaies que les Anglais firent frapper avec l'or qu'ils trouvèrent dans le même pays.

Origine
des guinées
d'Angleterre.

Les Portugais , qui seuls avaient la gloire de reculer pour nous les bornes de la terre , passèrent l'équateur , & découvrirent le royaume de Congo : alors on aperçut un nouveau ciel & de nouvelles étoiles.

Les Européens virent , pour la première fois , le pôle austral & les quatre étoiles qui en sont les plus voisines. C'était une singularité bien surprenante que le fameux *Dante* eût parlé plus de cent ans auparavant de ces quatre étoiles. *Je me tournai à main droite*, dit-il, dans le premier chant de son purgatoire, & je considèrai l'autre pôle : j'y vis quatre étoiles qui n'avaient jamais été connues que dans le premier âge du monde. Cette prédiction semblait bien plus positive que celle de *Sénèque* le tragique, qui dit dans sa *Médée* qu'un jour l'Océan ne séparera plus les nations, qu'un nouveau *Typhis* découvrira un nouveau monde, & que *Thule* ne sera plus la borne de la terre.

Prédiction
accomplie, &
ce n'est pas
une prédic-
tion.

Cette idée vague de *Sénèque* n'est qu'une espérance probable fondée sur les progrès qu'on pouvait faire dans la navigation ; & la prophétie du *Dante* n'a

réellement aucun rapport aux découvertes des Portugais & des Espagnols. Plus cette prophétie est claire, & moins elle est vraie. Ce n'est que par un hasard assez bizarre que le pôle austral & ces quatre étoiles se trouvent annoncés dans le *Dante*. Il ne parlait que dans un sens figuré : son poëme n'est qu'une allégorie perpétuelle. Ce pôle chez lui est le paradis terrestre ; ces quatre étoiles, qui n'étaient connues que des premiers hommes, sont les quatre vertus cardinales, qui ont disparu avec les temps d'innocence. Si on approfondissait ainsi la plupart des prédictions, dont tant de livres sont pleins, on trouverait qu'on n'a jamais rien prédit, & que la connaissance de l'avenir n'appartient qu'à DIEU. Mais si on avait eu besoin de cette prédiction du *Dante* pour établir quelque droit ou quelque opinion, comme on aurait fait valoir cette prophétie ! comme elle eût paru claire ! avec quel zèle on aurait opprimé ceux qui l'auraient expliquée raisonnablement !

On ne savait auparavant si l'aiguille aimantée ferait dirigée vers le pôle antarctique en approchant de ce pôle. La direction fut constante vers le Nord. On poussa jusqu'à la pointe de l'Afrique, où le *cap des Tempêtes* causa plus d'effroi que celui de Boyador ; mais il donna l'espérance de trouver au-delà de ce cap un chemin pour embrasser par la navigation le tour de l'Afrique, & de trafiquer aux Indes : dès-lors il fut nommé le *cap de Bonne-espérance* ; nom qui ne fut point trompeur. Bientôt le roi *Emmanuel*, héritier des nobles desseins de ses pères, envoya, malgré les remontrances de tout le Portugal,

Direction
de l'aiguille
aimantée.

1486.

une petite flotte de quatre vaisseaux , sous la conduite de *Vasco de Gama* , dont le nom est devenu immortel par cette expédition.

Les Portugais ne firent alors aucun établissement à ce fameux cap , que les Hollandais ont rendu depuis une des plus délicieuses habitations de la terre , & où ils cultivent avec succès les productions des quatre parties du monde. Les naturels de ce pays ne ressemblent ni aux blancs ni aux nègres , tous de couleur d'olive foncée , tous ayant des crins. Hottentots ,
race diffé-
rente des
autres. Les organes de la voix sont différens des nôtres ; ils forment un bégaiement & un glossément qu'il est impossible aux autres hommes d'imiter. Ces peuples n'étaient point anthropophages ; au contraire , leurs mœurs étaient douces & innocentes. Il est indubitable qu'ils n'avaient point poussé l'usage de la raison jusqu'à reconnaître un Être suprême. Ils étaient dans ce degré de stupidité qui admet une société informe , fondée sur les besoins communs. Le maître-ès-arts *Pierre Kolb* , qui a si long-temps voyagé parmi eux , est sûr que ces peuples descendent de *Cethura* , l'une des femmes d'*Abraham* , & qu'ils adorent un petit cerf-volant. On est fort peu instruit de leur théologie ; & quant à leur arbre généalogique , je ne fais si *Pierre Kolb* a eu de bons mémoires.

Si la circoncision a dû étonner les premiers philosophes qui voyagèrent en Egypte & à Colchos , l'opération des Hottentots dut étonner bien davantage ; on coupe un testicule à tous les mâles , de temps immémorial , sans que ces peuples sachent pourquoi & comment cette coutume s'est introduite

parmi eux. Quelques-uns d'eux ont dit aux Hollandais que ce retranchement les rendait plus légers à la course ; d'autres , que les herbes aromatiques dont on remplace le testicule coupé les rendent plus vigoureux. Il est certain qu'ils n'en peuvent rendre qu'une mauvaise raison , & c'est l'origine de bien des usages dans le reste de la terre.

1497. *Gama* ayant doublé la pointe de l'Afrique , & remontant par ces mers inconnues vers l'Equateur , n'avait pas encore repassé le Capricorne qu'il trouva , vers Sofala , des peuples policés qui parlaient arabe. De la hauteur des Canaries jusqu'à Sofala , les hommes , les animaux , les plantes , tout avait paru d'une espèce nouvelle. La surprise fut extrême de retrouver des hommes qui ressembloient à ceux du continent connu. Le Mahométisme commençait à pénétrer parmi eux ; les musulmans , en allant à l'orient de l'Afrique , & les chrétiens , en remontant par l'occident , se rencontraient à une extrémité de la terre.

Mahométans au fond de l'Afrique.

1498. Ayant enfin trouvé des pilotes mahométans à quatorze degrés de latitude méridionale , il aborda dans les grandes Indes au royaume de Calicut , après avoir reconnu plus de quinze cents lieues de côtes.

Ce voyage de *Gama* fut ce qui changea le commerce de l'ancien monde. *Alexandre* , que des déclamateurs n'ont regardé que comme un destructeur , & qui cependant fonda plus de villes qu'il n'en détruisit , homme sans doute digne du nom de *grand* , malgré ses vices , avait destiné sa ville d'Alexandrie à être le centre du commerce , & le lien des nations : elle l'avait

été en effet, & sous les *Ptolémées*, & sous les Romains, & sous les Arabes. Elle était l'entrepôt de l'Égypte, de l'Europe & des Indes. Venise au quinzième siècle tirait presque seule d'Alexandrie les denrées de l'Orient & du Midi, & s'enrichissait aux dépens du reste de l'Europe par cette industrie, & par l'ignorance des autres chrétiens. Sans le voyage de *Vasco de Gama*, cette république devenait bientôt la puissance prépondérante de l'Europe; mais le passage du cap de Bonne-Espérance détourna la source de ses richesses.

Commerce
de la terre,
changé.

Les princes avaient jusque-là fait la guerre pour ravir des terres; on la fit alors pour établir des comptoirs. Dès l'an 1500 on ne put avoir du poivre à Calicut qu'en répandant du sang.

Alfonse d'Albuquerque & d'autres fameux capitaines portugais en petit nombre combattirent successivement les rois de Calicut, d'Ormus, de Siam, & défirent la flotte du sultan d'Égypte. Les Vénitiens, aussi intéressés que l'Égypte à traverser les progrès du Portugal, avaient proposé à ce sultan de couper l'isthme de Suez à leurs dépens, & de creuser un canal qui eût joint le Nil à la mer rouge. Ils eussent par cette entreprise conservé l'empire du commerce des Indes; mais les difficultés firent évanouir ce grand projet, tandis que *d'Albuquerque* prenait la ville de Goa au-deçà du Gange, Malaca dans la Chersonèse d'or, Aden à l'entrée de la mer rouge sur les côtes de l'Arabie heureuse, & qu'enfin il s'emparait d'Ormus dans le golfe de Perse.

1510.

1511.

1513.

Bientôt les Portugais s'établirent sur toutes les côtes de l'île de Ceilan, qui produit la canelle la

1514.

276 DES DECOUVERTES DES PORTUGAIS.

plus précieuse , & les plus beaux rubis de l'Orient. Ils eurent des comptoirs au Bengale ; ils trafiquèrent jusqu'à Siam , & fondèrent la ville de Macao sur la frontière de la Chine. L'Ethiopie orientale , les côtes de la mer rouge furent fréquentées par leurs vaisseaux. Les îles Moluques , seul endroit de la terre où la nature a placé le girofle , furent découvertes & conquises par eux. Les négociations & les combats contribuèrent à ces nouveaux établissemens : il y fallut faire ce commerce nouveau à main armée.

Prodigieux
établissemens
dans l'Inde.

Les Portugais en moins de cinquante ans , ayant découvert cinq mille lieues de côtes , furent les maîtres du commerce par l'Océan éthiopique , & par la mer atlantique. Ils eurent , vers l'an 1540 , des établissemens considérables depuis les Moluques jusques au golfe Persique , dans une étendue de soixante degrés de longitude. Tout ce que la nature produit d'utile , de rare , d'agréable fut porté par eux en Europe , à bien moins de frais que Venise ne pouvait le donner. La route du Tage au Gange devenait fréquentée. Siam & le Portugal étaient alliés.

C H A P I T R E C X L I I.

Du Japon.

LES Portugais , établis en riches marchands & en rois sur les côtes de l'Inde , & dans la presqu'île du Gange , passèrent enfin dans les îles du Japon.

De tous les pays de l'Inde , le Japon n'est pas celui qui mérite le moins l'attention d'un philosophe. Nous aurions dû connaître ce pays dès le treizième siècle par la relation du célèbre *Marc Paul*. Ce vénitien avait voyagé par terre à la Chine , & ayant servi long-temps sous un des enfans de *Gengis-kan* , il y eut les premières notions de ces îles que nous nommons *Japon* , & qu'il appelle *Zipangri* ; mais ses contemporains , qui adoptaient les fables les plus grossières , ne crurent point les vérités que *Marc Paul* annonçait. Son manuscrit resta long-temps ignoré : il tomba enfin entre les mains de *Christophe Colomb* , & ne servit pas peu à le confirmer dans son espérance de trouver un monde nouveau , qui pouvait rejoindre l'Orient & l'Occident. *Colomb* ne se trompa que dans l'opinion que le Japon touchait à l'hémisphère qu'il découvrit. 1738.

Ce royaume borne notre continent , comme nous le terminons du côté opposé. Je ne fais pourquoi on a appelé les Japonais *nos antipodes en morale* ; il n'y a point de pareils antipodes parmi les peuples qui cultivent leur raison. La religion la plus autorisée au Japon admet des récompenses & des peines après la mort. Leurs principaux commandemens , qu'ils appellent *Observez.*

divins, font précifément les nôtres. Le menfonge , l'incontinence , le larcin , le meurtre font également défendus ; c'eft la loi naturelle réduite en préceptes pofitifs. Ils y ajoutent le précepte de la tempérance , qui défend jufqu'aux liqueurs fortes de quelque nature qu'elles foient ; & ils étendent la défenfe du meurtre jufqu'aux animaux. *Saka* , qui leur donna cette loi , vivait environ mille ans avant notre ère vulgaire. Ils ne diffèrent donc de nous en morale que dans leur précepte d'épargner les bêtes. S'ils ont beaucoup de fables , c'eft en cela qu'ils refsemblent à tous les peuples , & à nous qui n'avons connu que des fables groffières avant le chritianifme , & qui n'en avons que trop mêlé à notre religion. Si leurs ufages font différens des nôtres , tous ceux des nations orientales le font auffi depuis les Dardanelles , jufqu'au fond de la Corée.

Comme le fondement de la morale eft le même chez toutes les nations , il y a auffi des ufages de la vie civile , qu'on trouve établis dans toute la terre. On fe vifite , par exemple , au Japon le premier jour de l'année , on fe fait des préfens , comme dans notre Europe. Les parens & les amis fe raffemblent dans les jours de fête.

Gouverne-
ment ponti-
fical.

Ce qui eft plus fingulier , c'eft que leur gouvernement a été pendant deux mille quatre cents ans entièrement femblable à celui du calife des mufulmans , & de Rome moderne. Les chefs de la religion ont été chez les Japonais les chefs de l'empire plus long-temps qu'en aucune nation du monde ; la fucceffion de leurs pontifes-rois remonte incontestablement fix cents foixante ans avant notre ère. Mais

les séculiers , ayant peu à peu partagé le gouvernement , s'en emparèrent entièrement vers la fin du seizième siècle, sans oser pourtant détruire la race & le nom des *Pontifes* dont ils ont envahi tout le pouvoir. L'empereur ecclésiastique nommé *Dairi* est une idole toujours révérée; & le général de la couronne , qui est le véritable empereur, tient avec respect le *Dairi* dans une prison honorable. Ce que les Turcs ont fait à Bagdat , ce que les empereurs allemands ont voulu faire à Rome , les Taicosamas l'ont fait au Japon.

La nature humaine , dont le fond est par-tout le même , a établi d'autres ressemblances entre ces peuples & nous. Ils ont la superstition des sortilèges que nous avons eue si long-temps. On retrouve chez eux les pèlerinages , les épreuves même du feu , qui faisaient autrefois une partie de notre jurisprudence ; enfin ils placent leurs grands hommes dans le ciel , comme les Grecs & les Romains. Leur pontife a seul, comme celui de Rome moderne , le droit de faire des apothéoses , & de consacrer des temples aux hommes qu'il en juge dignes. Les ecclésiastiques sont en tout distingués des séculiers; il y a entre ces deux ordres un mépris & une haine réciproque , comme par-tout ailleurs. Ils ont depuis très-long-temps des religieux , des ermites , des instituts même , qui ne sont pas fort éloignés de nos ordres guerriers ; car il y avait une ancienne société de solitaires qui faisaient vœu de combattre pour la religion.

Cependant , malgré cet établissement , qui semble annoncer des guerres civiles , comme l'ordre teuto-nique de Prusse en a causé en Europe , la liberté de

conscience était établie dans ces pays ; aussi-bien que dans tout le reste de l'Orient. Le Japon était partagé en plusieurs sectes , quoique sous un roi pontife ; mais toutes les sectes se réunissaient dans les mêmes principes de morale. Ceux qui croyaient la métempsychose , & ceux qui n'y croyaient pas s'abstenaient & s'abstiennent encore aujourd'hui de manger la chair des animaux qui rendent service à l'homme. Toute la nation se nourrit de riz & de légumes , de poissons & de fruits ; sobriété qui semble en eux une vertu plus qu'une superstition.

La doctrine de *Confucius* a fait beaucoup de progrès dans cet empire. Comme elle se réduit toute à la simple morale , elle a charmé tous les esprits de ceux qui ne sont pas attachés aux bonzes ; & c'est toujours la saine partie de la nation. On croit que le progrès de cette philosophie n'a pas peu contribué à ruiner la puissance du *Dairi*. L'empereur qui régnait n'avait pas d'autre religion.

Suicide. Il semble qu'on abuse plus au Japon qu'à la Chine de cette doctrine de *Confucius*. Les philosophes japonais regardent l'homicide de soi-même comme une action vertueuse , quand elle ne blesse pas la société. Le naturel fier & violent de ces insulaires met souvent cette théorie en pratique , & rend le suicide beaucoup plus commun encore au Japon qu'en Angleterre.

Liberté de conscience. La liberté de conscience , comme le remarque *Kempfer* , ce véridique & savant voyageur , avait toujours été accordée dans le Japon , ainsi que dans presque tout le reste de l'Asie. Plusieurs religions étrangères s'étaient paisiblement introduites au Japon.

DIEU permettait ainsi que la voie fût ouverte à l'évangile dans toutes ces vastes contrées. Personne n'ignore qu'il fit des progrès prodigieux sur la fin du seizième siècle dans la moitié de cet empire. Le premier qui répandit ce germe fut le célèbre *François Xavier*, jésuite portugais, homme d'un zèle courageux & infatigable ; il alla avec les marchands dans plusieurs îles du Japon, tantôt en pèlerin, tantôt dans l'appareil pompeux d'un vicaire apostolique député par le pape : il est vrai qu'obligé de se servir d'un truchement, il ne fit pas d'abord de grands progrès. *Je n'entends point ce peuple*, dit-il dans ses lettres, *& il ne m'entend point ; nous épelons comme des enfans*. Il ne fallait pas qu'après cet aveu, les historiens de sa vie lui attribuaient le don des langues : ils devaient aussi ne pas mépriser leurs lecteurs jusqu'au point d'affurer que *Xavier* ayant perdu son crucifix, il lui fut rapporté par un cancre ; qu'il se trouva en deux endroits au même instant, & qu'il ressuscita neuf morts. (p) On devait s'en tenir à louer son zèle & ses tentatives. Il apprit enfin assez de japonais pour se faire un peu entendre. Les princes de plusieurs îles de cet empire, mécontents pour la plupart de leurs bonzes, ne furent pas fâchés que des prédicateurs étrangers vinssent contredire ceux qui abusaient de leur ministère. Peu à peu la religion chrétienne s'établit.

Miracles
attribués à
Xavier.

La célèbre ambassade de trois princes chrétiens japonais au pape *Grégoire XIII* est peut-être l'hommage le plus flatteur que le saint-siège ait jamais reçu. Tout ce grand pays, où il faut aujourd'hui abjurer

Ambassade
du Japon au
pape.

(p) Voyez l'article *François Xavier* dans le *Dictionnaire philosophique*.

l'Evangile, & où les seuls Hollandais font reçus à condition de n'y faire aucun acte de religion, a été sur le point d'être un royaume chrétien, & peut-être un royaume portugais. Nos prêtres y étaient honorés plus que parmi nous; aujourd'hui leur tête y est à prix, & ce prix même est considérable; il est environ de douze mille livres. L'indiscrétion d'un prêtre portugais, qui ne voulut pas céder le pas à un des premiers officiers du roi, fut la première cause de cette révolution: la seconde fut l'obstination de quelques jésuites, qui soutinrent trop un droit odieux, en ne voulant pas rendre une maison qu'un seigneur japonais leur avait donnée, & que le fils de ce seigneur redemandait: la troisième fut la crainte d'être subjugués par les chrétiens; & c'est ce qui causa une guerre civile. Nous verrons comment le christianisme, qui commença par des missions, finit par des batailles.

Origine de
la perte du
christianisme
au Japon.

Antiquité
& gouverne-
ment du Ja-
pon.

Tenons-nous-en à présent à ce que le Japon était alors, à cette antiquité dont ces peuples se vantent comme les Chinois, à cette suite de rois pontifes qui remonte à plus de six siècles avant notre ère; remarquons surtout que c'est le seul peuple de l'Asie qui n'ait jamais été vaincu. On compare les Japonais aux Anglais, par cette fierté insulaire qui leur est commune, par le suicide qu'on croit si fréquent dans ces deux extrémités de notre hémisphère. Mais les îles du Japon n'ont jamais été subjuguées; celles de la Grande-Bretagne l'ont été plus d'une fois. Les Japonais ne paraissent pas être un mélange de différens peuples, comme les Anglais & presque toutes nos nations; ils semblent être Aborigènes.

Leurs lois, leur culte, leurs mœurs, leur langage ne tiennent rien de la Chine; & la Chine de son côté semble originairement exister par elle-même, & n'avoir que fort tard reçu quelque chose des autres peuples. C'est cette grande antiquité des peuples de l'Asie qui vous frappe. Ces peuples, excepté les Tartares, ne se sont jamais répandus loin de leurs limites; & vous voyez une nation faible, resserrée, peu nombreuse, à peine comptée auparavant dans l'histoire du monde, venir en très-petit nombre du port de Lisbonne découvrir tous ces pays immenses, & s'y établir avec splendeur.

Jamais commerce ne fut plus avantageux aux Portugais que celui du Japon. Ils en rapportaient, à ce que disent les Hollandais, trois cents tonnes d'or chaque année, & on fait que cent mille florins font ce que les Hollandais appellent une *tonne*. C'est beaucoup exagérer: mais il paraît, par le soin qu'ont ces républicains industrieux & infatigables de se conserver le commerce du Japon à l'exclusion des autres nations, qu'il produisait, surtout dans les commencemens, des avantages immenses. Ils y achetaient le meilleur thé de l'Asie, les plus belles porcelaines, de l'ambre gris, du cuivre d'une espèce supérieure au nôtre, enfin l'argent & l'or, objet principal de toutes ces entreprises. Ce pays possède, comme la Chine, presque tout ce que nous avons, & presque tout ce qui nous manque. Il est aussi peuplé que la Chine à proportion: la nation est plus fière & plus guerrière. Tous ces peuples étaient autrefois bien supérieurs à nos peuples occidentaux dans tous les arts de l'esprit & de la main. Mais que

Commerce
immense.

nous avons regagné le temps perdu ! Les pays où le *Bramante* & *Michel Ange* ont bâti Saint Pierre de Rome, où *Raphaël* a peint, où *Newton* a calculé l'infini, où *Cinna* & *Athalie* ont été écrits, font devenus les premiers pays de la terre. Les autres peuples ne font dans les beaux arts que des barbares ou des enfans, malgré leur antiquité, & malgré tout ce que la nature a fait pour eux.

C H A P I T R E C X L I I I.

De l'Inde en-deçà & de-là le Gange. Des espèces d'hommes différentes, & de leurs coutumes.

JE ne vous parlerai pas ici du royaume de Siam, qui n'a été bien connu qu'au temps où *Louis XIV* en reçut une ambassade & y envoya des missionnaires & des troupes également inutiles. Je vous épargne les peuples du Tunquin, de Laos, de la Cochinchine, chez qui on ne pénétra que rarement, & long-temps après l'époque des entreprises portugaises, & où notre commerce ne s'est jamais bien étendu.

Les potentats de l'Europe, & les négocians qui les enrichissent n'ont eu pour objet dans toutes ces découvertes que de nouveaux trésors. Les philosophes y ont découvert un nouvel univers en morale & en physique. La route facile & ouverte de tous les ports de l'Europe jusqu'aux extrémités des Indes mit notre curiosité à portée de voir par ses propres yeux tout ce qu'elle ignorait ou qu'elle

ne connaissait qu'imparfaitement par d'anciennes relations infidèles. Quels objets pour des hommes qui réfléchissent, de voir au delà du fleuve Zayre bordé d'une multitude innombrable de nègres, les vastes côtes de la Cafrerie, où les hommes sont de couleur d'olive, & où ils se coupent un testicule à l'honneur de la Divinité, tandis que les Ethiopiens & tant d'autres peuples de l'Afrique se contentent d'offrir une partie de leurs prépuces ! Ensuite si vous remontez à Sofala, à Quiloa, à Montbasa, à Mélinde, vous trouvez des noirs d'une espèce différente de ceux de la Nigritie, des blancs & des bronzés, qui tous commercent ensemble. Tous ces pays sont couverts d'animaux & de végétaux inconnus dans nos climats.

Côtes d'Afrique peuplées d'espèces différentes.

Au milieu des terres de l'Afrique est une race peu nombreuse de petits hommes blancs comme de la neige, dont le visage a la forme du visage des Nègres, & dont les yeux ronds ressemblent parfaitement à ceux des perdrix. Les Portugais les nommèrent *Albinos* : ils sont petits, faibles, louches. La laine qui couvre leur tête & qui forme leurs sourcils, est comme un coton blanc & fin : ils sont au-dessous des nègres pour la force du corps & de l'entendement ; & la nature les a peut-être placés après les Nègres & les Hottentots, au-dessus des singes, comme un des degrés qui descendent de l'homme à l'animal. (9) Peut-être aussi y a-t-il eu des espèces

Albinos.

(9) Tout ce qu'on appelle homme doit être regardé comme de la même espèce, parce que toutes ces variétés produisent ensemble des métis qui généralement sont féconds : tous apprennent à parler & marchent naturellement sur deux pieds.

La différence entre l'homme & le singe est plus grande que celle du

mitoyennes inférieures , que leur faiblesse a fait périr. Nous avons eu deux de ces Albinos en France ; j'en ai vu un à Paris , à l'hôtel de Bretagne , qu'un marchand de nègres avait amené ; on trouve quelques-uns de ces animaux ressemblans à l'homme dans l'Asie orientale ; mais l'espèce est rare , elle demanderait des soins compatissans des autres espèces humaines qui n'en ont point pour tout ce qui leur est inutile.

Hommes de
couleurs di-
verses.

La vaste presqu'île de l'Inde , qui s'avance des embouchures de l'Indus & du Gange jusqu'au milieu des îles Maldives , est peuplée de vingt nations différentes , dont les mœurs & les religions ne se ressemblent pas. Les naturels du pays sont d'une

cheval à l'âne , mais plus petite que celle du cheval au taureau. Il pourrait donc exister des métis fortis du mélange de l'homme & du finge ; & comme les mulets , quoiqu'inféconds en général , produisent cependant quelquefois , le hasard aurait pu faire naître & conserver une de ces espèces mitoyennes. Mais dans l'état sauvage les mélanges d'espèce sont si rares , & dans l'état civilisé ceux de ce genre seraient si odieux , & on serait obligé d'en cacher les suites avec tant de soin , que l'existence d'une de ces espèces nouvelles restera probablement toujours au rang des possibles.

On ne peut révoquer en doute qu'il n'existe des hommes très-blancs ayant la forme du visage , les cheveux des nègres ; mais on ne fait pas avec certitude si c'est une monstruosité dans l'espèce des nègres , ou dans celle des mulâtres , si c'est au contraire une race particulière , si les qualités qui les distinguent des autres hommes se perpétueraient dans leurs enfans , &c. Ces questions & beaucoup d'autres de ce genre resteront indéçises tant que les voyageurs conserveront l'habitude d'écrire des contes , & les philosophes celle de faire des systèmes.

Quant à la question , si la nature n'a formé qu'une paire de chiens , ancêtres communs des barbets & des lévriers , ou bien un seul homme ou une seule femme d'où descendent les Lapons , les Caraïbes , les Nègres & les Français , ou même une paire de chaque genre dont les dégénéraisons auraient produit toutes les autres espèces , on sent qu'elle est insoluble pour nous , qu'elle le sera long-temps encore , mais qu'elle n'est pas cependant hors de la portée de l'esprit humain.

couleur

couleur de cuivre rouge. *Dampierre* trouva depuis dans l'île de Timor des hommes dont la couleur est de cuivre jaune ; tant la nature se varie. La première chose que vit *Pelsart* en 1630 vers la partie des terres australes , séparées de notre hémisphère , à laquelle on a donné le nom de *la nouvelle Hollande* , ce fut une troupe de nègres qui venaient à lui en marchant sur les mains comme sur les pieds. Il est à croire que , quand on aura pénétré dans ce monde austral , on connaîtra encore plus la variété de la nature : tout agrandira la sphère de nos idées , & diminuera celle de nos préjugés.

Mais pour revenir aux côtes de l'Inde , dans la presqu'île deçà le Gange , habitent des multitudes de Banians. Banians descendans des anciens brachmanes attachés à l'ancien dogme de la métempfycofe , & à celui des deux principes , répandu dans toutes les provinces des Indes , ne mangeant rien de ce qui respire , aussi obstinés que les Juifs à ne s'allier avec aucune nation , aussi anciens que ce peuple , & aussi occupés que lui du commerce.

C'est surtout dans ce pays que s'est conservée la coutume immémoriale qui encourage les femmes à Femmes qui se brûlent pour leurs maris. se brûler sur le corps de leurs maris , dans l'espérance de renaître , ainsi que vous l'avez vu précédemment.

Vers Surate , vers Cambaye , & sur les frontières Guèbres. de la Perse , étaient répandus les Guèbres , restes des anciens Persans , qui suivent la religion de *Zoroastre* , & qui ne se mêlent pas plus avec les autres peuples que les Banians & les Hébreux. On vit dans l'Inde d'anciennes familles juives qu'on y crut établies depuis leur première dispersion. On trouva sur les

Essai sur les mœurs, &c. Tome III. T

côtes de Malabar des chrétiens nestoriens , qu'on appelle mal à propos *les chrétiens de St Thomas* ; ils ne savaient pas qu'il y eût une Eglise de Rome. Gouvernés autrefois par un patriarche de Syrie , ils reconnaissaient encore ce fantôme de patriarche , qui résidait , ou plutôt qui se cachait dans Moful , qu'on prétend être l'ancienne Ninive. Cette faible Eglise syriaque était comme ensevelie sous ses ruines par le pouvoir mahométan , ainsi que celles d'Antioche , de Jérusalem , d'Alexandrie. Les Portugais apportaient la religion catholique romaine dans ces climats ; ils fondaient un archevêché dans Goa , devenue métropole en même temps que capitale. On voulut soumettre les chrétiens du Malabar au S^t Siège ; on ne put jamais y réussir. Ce qu'on a fait si aisément chez les sauvages de l'Amérique , on l'a toujours tenté vainement dans toutes les Eglises séparées de la communion de Rome.

Disciples de
Saint Jean.

Lorsque d'Ormus on alla vers l'Arabie , on rencontra des disciples de *St Jean* qui n'avaient jamais connu l'évangile : ce sont ceux qu'on nomme *les Sabéens*.

Quand on a pénétré ensuite par la mer orientale de l'Inde à la Chine , au Japon , & quand on a vécu dans l'intérieur du pays , les mœurs , la religion , les usages des Chinois , des Japonais , des Siamois ont été mieux connus de nous que ne l'étaient auparavant ceux de nos contrées limitrophes dans nos siècles de barbarie.

C'est un objet digne de l'attention d'un philosophe que cette différence entre les usages de l'Orient & les nôtres , aussi grande qu'entre nos langages.

Les peuples les plus policés de ces vastes contrées n'ont rien de notre police; leurs arts ne sont point les nôtres. Nourriture, vêtemens, maisons, jardins, lois, culte, bienfaisances, tout diffère. Y a-t-il rien de plus opposé à nos coutumes que la manière dont les Baniens trafiquent dans l'Indoustan? Les marchés les plus considérables se concluent sans parler, sans écrire; tout se fait par signes. Comment tant d'usages orientaux ne différeraient-ils pas des nôtres? La nature, dont le fond est par-tout le même, a de prodigieuses différences dans leur climat & dans le nôtre. On est nubile à sept ou huit ans dans l'Inde méridionale. Les mariages contractés à cet âge y sont communs. Ces enfans qui deviennent pères jouissent de la mesure de la raison que la nature leur accorde dans un âge où la nôtre est à peine développée.

Tous ces peuples ne nous ressemblent que par les passions, & par la raison universelle qui contrebalance les passions, & qui imprime cette loi dans tous les cœurs: *Ne fais pas ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit.* Ce sont-là les deux caractères que la nature empreint dans tant de races d'hommes différentes, & les deux liens éternels dont elle les unit, malgré tout ce qui les divise. Tout le reste est le fruit du sol de la terre, & de la coutume.

Là c'était la ville de Pégu, gardée par des crocodiles qui nagent dans des fossés pleins d'eau. Ici c'était Java, où des femmes montaient la garde au palais du roi. A Siam, la possession d'un éléphant blanc fait la gloire du royaume. Point de blé au Malabar. Le pain, le vin sont ignorés dans toutes

les îles. On voit dans une des Philippines un arbre dont le fruit peut remplacer le pain. Dans les îles Mariannes l'usage du feu était inconnu.

Doutes sur
les relations
des pays éloi-
gnés.

Il est vrai qu'il faut lire avec un esprit de doute presque toutes les relations qui nous viennent de ces pays éloignés. On est plus occupé à nous envoyer des côtes de Coromandel & de Malabar des marchandises que des vérités. Un cas particulier est souvent pris pour un usage général. On nous dit qu'à Cochin ce n'est point le fils du roi qui est son héritier, mais le fils de sa sœur. Un tel règlement contredit trop la nature: il n'y a point d'homme qui veuille exclure son fils de son héritage; & si ce roi de Cochin n'a point de sœur, à qui appartiendra le trône? Il est vraisemblable qu'un neveu habile l'aura emporté sur un fils mal conseillé & mal secouru, ou qu'un prince, n'ayant laissé que des fils en bas âge, aura eu son neveu pour successeur, & qu'un voyageur aura pris cet accident pour une loi fondamentale. Cent écrivains auront copié ce voyageur, & l'erreur se fera accréditée.

Des auteurs qui ont vécu dans l'Inde prétendent que personne ne possède de bien en propre dans les Etats du grand mogul: ce qui ferait encore plus contre la nature. Les mêmes écrivains nous assurent qu'ils ont négocié avec des Indiens riches de plusieurs millions. Ces deux assertions semblent un peu se contredire. Il faut toujours se souvenir que les conquérans du Nord ont établi l'usage des fiefs depuis la Lombardie jusqu'à l'Inde. Un banian qui aurait voyagé en Italie, du temps d'*Astolphe* & d'*Albouin*, aurait-il eu raison d'affirmer que les Italiens ne

possédaient rien en propre? On ne peut trop combattre cette idée humiliante pour le genre humain, qu'il y a des pays où des millions d'hommes travaillent sans cesse pour un seul qui dévore tout.

Nous ne devons pas moins nous défier de ceux qui nous parlent de temples consacrés à la débauche. Mettons-nous à la place d'un indien qui ferait témoin dans nos climats de quelques scènes scandaleuses de nos moines; il ne devrait pas assurer que c'est-là leur institut & leur règle.

Ce qui attirera surtout votre attention, c'est de voir presque tous ces peuples imbus de l'opinion que leurs dieux sont venus souvent sur la terre. *Visnou* s'y métamorphosa neuf fois dans la presqu'île du Gange; *Sammonocodom*, le dieu des Siamois, y prit cinq cents cinquante fois la forme humaine. Cette idée leur est commune avec les anciens Egyptiens, les Grecs, les Romains. Une erreur si téméraire, si ridicule & si universelle vient pourtant d'un sentiment raisonnable qui est au fond de tous les cœurs: on sent naturellement sa dépendance d'un Etre suprême; & l'erreur se joignant toujours à la vérité a fait regarder les dieux dans presque toute la terre comme des seigneurs qui venaient quelquefois visiter & réformer leurs domaines. La religion a été chez tant de peuples comme l'astronomie: l'une & l'autre ont précédé les temps historiques; l'une & l'autre ont été un mélange de vérité & d'imposture. Les premiers observateurs du cours véritable des astres leur attribuèrent de fausses influences: les fondateurs des religions, en reconnaissant la Divinité, souillèrent le culte par les superstitions.

Pénitences
terribles des
bonzes, des
faquirs & des
bramins.

De tant de religions différentes, il n'en est aucune qui n'ait pour but principal les expiations. L'homme a toujours senti qu'il avait besoin de clémence. C'est l'origine de ces pénitences effrayantes auxquelles les bonzes, les bramins, les faquirs se dévouent; & ces tourmens volontaires, qui semblent crier miséricorde pour le genre humain, sont devenus un métier pour gagner sa vie.

Le priape
indien en
procession

Je n'entrerais point dans le détail immense de leurs coutumes; mais il y en a une si étrange pour nos mœurs, qu'on ne peut s'empêcher d'en faire mention: c'est celle des bramins, qui portent en procession le *Phallum* des Egyptiens, le *Priape* des Romains. Nos idées de bienfaisance nous portent à croire qu'une cérémonie, qui nous paraît si infame, n'a été inventée que par la débauche; mais il n'est guère croyable que la dépravation des mœurs ait jamais chez aucun peuple établi des cérémonies religieuses. Il est probable au contraire que cette coutume fut d'abord introduite dans des temps de simplicité, & qu'on ne pensa d'abord qu'à honorer la Divinité dans le symbole de la vie qu'elle nous a donnée. Une telle cérémonie a dû inspirer la licence à la jeunesse, & paraître ridicule aux esprits sages, dans des temps plus raffinés, plus corrompus & plus éclairés. Mais l'ancien usage a subsisté malgré les abus; & il n'y a guère de peuple qui n'ait conservé quelque cérémonie qu'on ne peut ni approuver ni abolir.

Belles idées
des prêtres
indiens.

Parmi tant d'opinions extravagantes, & de superstitions bizarres, croirions-nous que tous ces païens des Indes reconnaissent comme nous un Etre

infiniment parfait? qu'ils l'appellent l'*Etre des êtres*, l'*Etre souverain*, *invisible*, *incompréhensible*, *sans figure*, *créateur & conservateur*, *juste & miséricordieux*, *qui se plaît à se communiquer aux hommes pour les conduire au bonheur éternel*? Ces idées sont contenues dans le *Veidam*, ce livre des anciens brachmanes, & encore mieux dans le *Shafta* plus ancien que le *Veidam*. Elles sont répandues dans les écrits modernes des bramins.

Un favant danois, missionnaire sur la côte de Tranquebar, cite plusieurs passages, plusieurs formules de prières, qui semblent partir de la raison la plus droite, & de la fainteté la plus épurée. En voici une tirée d'un livre intitulé *Varabadu*. *O souverain de tous les êtres, Seigneur du ciel & de la terre, je ne vous contiens pas dans mon cœur. Devant qui déploreraï-je ma misère, si vous m'abandonnez, vous à qui je dois mon soutien & ma conservation? sans vous je ne saurais vivre. Appelez-moi, Seigneur, afin que j'aïlle vers vous.*

Prière admirable.

Il fallait être aussi ignorant & aussi téméraire que nos moines du moyen âge, pour nous bercer continuellement de la fausse idée que tout ce qui habite au-delà de notre petite Europe, & nos anciens maîtres & législateurs les Romains, & les Grecs précepteurs des Romains, & les anciens Egyptiens précepteurs des Grecs, & enfin tout ce qui n'est pas nous, ont toujours été des idolâtres odieux & ridicules.

Cependant, malgré une doctrine si sage & si sublime, les plus basses & les plus folles superstitions prévalent. Cette contradiction n'est que trop dans la nature de l'homme. Les Grecs & les Romains avaient la même idée d'un *Etre suprême*, & ils avaient joint

tant de divinités subalternes, le peuple avait honoré ces divinités par tant de superstitions, & avait étouffé la vérité par tant de fables, qu'on ne pouvait plus distinguer à la fin ce qui était digne de respect, & ce qui méritait le mépris.

Différens
cultes dans
la même re-
ligion.

Vous ne perdrez point un temps précieux à rechercher toutes les sectes qui partagent l'Inde. Les erreurs se subdivisent en trop de manières. Il est d'ailleurs vraisemblable que nos voyageurs ont pris quelquefois des rites différens pour des sectes opposées; il est aisé de s'y méprendre. Chaque collège de prêtres dans l'ancienne Grèce, & dans l'ancienne Rome, avait ses cérémonies & ses sacrifices. On ne vénérât point *Hercule* comme *Apollon*, ni *Junon* comme *Vénus*: tous ces différens cultes appartenâient pourtant à la même religion.

Nos peuples occidentaux ont fait éclater dans toutes ces découvertes une grande supériorité d'esprit & de courage sur les nations orientales. Nous nous sommes établis chez elles, & très-souvent malgré leur résistance. Nous avons appris leurs langues; nous leur avons enseigné quelques-uns de nos arts. Mais la nature leur avait donné sur nous un avantage qui balance tous les nôtres; c'est qu'elles n'avaient nul besoin de nous, & que nous avions besoin d'elles.

C H A P I T R E C X L I V .

De l'Ethiopie, ou Abyssinie.

AVANT ce temps, nos nations occidentales ne ^{Abyssins, juifs & chrétiens: & ni l'un ni l'autre.} connaissaient de l'Ethiopie que le seul nom. Ce fut sous le fameux *Jean II*, roi de Portugal, que *dom Francisco Alvarès* pénétra dans ces vastes contrées qui sont entre le tropique & la ligne équinoxiale, & où il est si difficile d'aborder par mer. On y trouva la religion chrétienne établie, mais telle qu'elle était pratiquée par les premiers Juifs qui l'embrassèrent avant que les deux rites fussent entièrement séparés. Ce mélange de judaïsme & de christianisme s'est toujours maintenu jusqu'à nos jours en Ethiopie. La circoncision & le baptême y sont également pratiqués, le sabbat & le dimanche également observés: le mariage est permis aux prêtres, le divorce à tout le monde, & la polygamie y est en usage, ainsi que chez tous les Juifs de l'Orient.

Ces Abyssins, moitié juifs, moitié chrétiens, reconnaissent pour leur patriarche l'archevêque qui réside dans les ruines d'Alexandrie, ou au Caire en Egypte; & cependant ce patriarche n'a pas la même religion qu'eux; il est de l'ancien rite grec, & ce rite diffère encore de la religion des Grecs; le gouvernement turc, maître de l'Egypte, y laisse en paix ce petit troupeau. On ne trouve point mauvais que ces chrétiens plongent leurs enfans dans des cuves d'eau, & portent l'eucharistie aux femmes dans leurs maisons, sous la forme d'un morceau de pain trempé

dans du vin. Ils ne seraient pas tolérés à Rome, & ils le font chez les mahométans.

Dom *Francisco Alvarès* fut le premier qui apprit la position des sources du Nil, & la cause des inondations régulières de ce fleuve : deux choses inconnues à toute l'antiquité, & même aux Egyptiens.

La relation de cet *Alvarès* fut très-long-temps au nombre des vérités peu connues ; & depuis lui jusqu'à nos jours on a vu trop d'auteurs, échos des erreurs accréditées de l'antiquité, répéter qu'il n'est pas donné aux hommes de connaître les sources du Nil. On donna alors le nom de *Prêtre-Jean* au négus ou roi d'Ethiopie, sans autre raison de l'appeler ainsi que parce qu'il se disait issu de la race de *Salomon* par la reine de Saba, & parce que depuis les croisades on assurait qu'on devait trouver dans le monde un roi chrétien nommé le *Prêtre-Jean* : le négus n'était pourtant ni chrétien ni prêtre.

Prétendu
Prêtre-Jean.

Ethiopiens
ignorans &
pauvres.

Tout le fruit des voyages en Ethiopie se réduisit à obtenir une ambassade du roi de ce pays au pape *Clément VII*. Le pays était pauvre, avec des mines d'argent qu'on dit abondantes. Les habitans, moins industrieux que les Américains, ne savaient ni mettre en œuvre ces trésors, ni tirer parti des trésors véritables que la terre fournit pour les besoins réels des hommes.

En effet on voit une lettre d'un *David*, négus d'Ethiopie, qui demande au gouverneur portugais dans les Indes des ouvriers de toute espèce : c'était bien-là être véritablement pauvre. Les trois quarts de l'Afrique, & l'Asie septentrionale étaient dans la même indigence. Nous pensons, dans l'opulente

oisiveté de nos villes, que tout l'univers nous ressemble; & nous ne songeons pas que les hommes ont vécu long-temps comme le reste des animaux, ayant souvent à peine le couvert & la pâture, au milieu même des mines d'or & de diamans.

Ce royaume d'Ethiopie, tant vanté, était si faible qu'un petit roi mahométan, qui possédait un canton voisin, le conquit presque tout entier au commencement du seizième siècle. Nous avons la fameuse lettre de *Jean Bermudes* au roi de Portugal dom *Sébastien*, par laquelle nous pouvons nous convaincre que les Ethiopiens ne sont pas ce peuple indomptable dont parle *Hérodote*, ou qu'ils ont bien dégénéré. Ce patriarche latin, envoyé avec quelques soldats portugais, protégeait le jeune négus de l'Abyssinie contre ce roi maure qui avait envahi ses Etats; & malheureusement, quand le grand négus fut rétabli, le patriarche voulut toujours le protéger. Il était son parrain, & se croyait son maître en qualité de père spirituel & de patriarche. Il lui ordonna de rendre obéissance au pape, & lui dénonça qu'il l'excommunierait en cas de refus. *Alfonse d'Albuquerque* n'agissait pas avec plus de hauteur avec les petits princes de la presqu'île du Gange. Mais enfin le fils rétabli sur son trône d'or respecta peu son parrain, le chassa de ses Etats, & ne reconnut point le pape.

Patriarche
latin en
Ethiopie,
chassé.

Ce *Bermudes* prétend que sur les frontières du pays de Damut, entre l'Abyssinie & les pays voisins de la source du Nil, il y a une petite contrée où les deux tiers de la terre sont d'or. C'est-là ce que les Portugais cherchaient, & ce qu'ils n'ont point trouvé; c'est-là le principe de tous ces voyages: les

patriarches , les missions , les conversions n'ont été que le prétexte. Les Européans n'ont fait prêcher leur religion depuis le Chili jusqu'au Japon, que pour faire servir les hommes , comme des bêtes de somme , à leur infatiable avarice. Il est à croire que le sein de l'Afrique renferme beaucoup de ce métal qui a mis en mouvement l'univers ; le sable d'or qui roule dans ses rivières indique la mine dans les montagnes. Mais jusqu'à présent cette mine a été inaccessible aux recherches de la cupidité ; & à force de faire des efforts en Amérique & en Asie , on s'est moins trouvé en état de faire des tentatives dans le milieu de l'Afrique.

C H A P I T R E C X L V .

De Colombo & de l'Amérique.

C'EST à ces découvertes des Portugais dans l'ancien monde que nous devons le nouveau , si pourtant c'est une obligation que cette conquête de l'Amérique , si funeste pour ses habitans , & quelquefois pour les conquérans mêmes.

C'est ici le plus grand événement sans doute de notre globe , dont une moitié avait toujours été ignorée de l'autre. Tout ce qui a paru grand jusqu'ici semble disparaître devant cette espèce de création nouvelle. Nous prononçons encore avec une admiration respectueuse les noms des Argonautes , qui firent cent fois moins que les matelots de *Gama* & d'*Albuquerque*. Que d'autels on eût érigé dans

l'antiquité à un grec qui eût découvert l'Amérique ! *Christophe Colombo* & *Barthelemi* son frère ne furent pas traités ainsi.

Colombo, frappé des entreprises des Portugais, conçut qu'on pouvait faire quelque chose de plus grand ; & par la seule inspection d'une carte de notre univers jugea qu'il devait y en avoir un autre, & qu'on le trouverait en voguant toujours vers l'Occident. Son courage fut égal à la force de son esprit, & d'autant plus grand qu'il eut à combattre les préjugés de tous ses contemporains, & à soutenir les refus de tous les princes. Gènes sa patrie, qui le traita de visionnaire, perdit la seule occasion de s'agrandir qui pouvait s'offrir pour elle. *Henri VII*, roi d'Angleterre, plus avide d'argent que capable d'en hasarder dans une si noble entreprise, n'écouta pas le frère de *Colombo* : lui-même fut refusé en Portugal par *Jean II*, dont les vues étaient entièrement tournées du côté de l'Afrique. Il ne pouvait s'adresser à la France, où la marine était toujours négligée, & les affaires autant que jamais en confusion, sous la minorité de *Charles VIII*. L'empereur *Maximilien* n'avait ni ports pour une flotte, ni argent pour l'équiper, ni grandeur de courage pour un tel projet. Venise eût pu s'en charger ; mais soit que l'aversion des Génois pour les Vénitiens ne permît pas à *Colombo* de s'adresser à la rivale de sa patrie, soit que Venise ne conçût de grandeur que dans son commerce d'Alexandrie & du Levant, *Colombo* n'espéra qu'en la cour d'Espagne.

Ferdinand, roi d'Arragon, & *Isabelle*, reine de Castille, réunissaient par leur mariage toute l'Espagne,

Colombo
obtient de la
cour d'*Isa-*
belle la per-
mission de
découvrir
l'Amérique.

23 août
1492.

si vous en exceptez le royaume de Grenade, que les mahométans conservaient encore, mais que *Ferdinand* leur enleva bientôt après. L'union d'*Isabelle* & de *Ferdinand* prépara la grandeur de l'Espagne : *Colombo* la commença; mais ce ne fut qu'après huit ans de sollicitations que la cour d'*Isabelle* consentit au bien que le citoyen de Gènes voulait lui faire. Ce qui fait échouer les plus grands projets, c'est presque toujours le défaut d'argent. La cour d'Espagne était pauvre. Il fallut que le prieur *Pérez*, & deux négocians, nommés *Pinzone*, avançassent dix-sept mille ducats pour les frais de l'armement. *Colombo* eut de la cour une patente, & partit enfin du port de Palos en Andaloufie avec trois petits vaisseaux, & un vain titre d'amiral.

15 mars
1493.

Des îles Canaries où il mouilla, il ne mit que trente-trois jours pour découvrir la première île de l'Amérique; & pendant ce court trajet il eut à soutenir plus de murmures de son équipage qu'il n'avait effuyé de refus des princes de l'Europe. Cette île, située environ à mille lieues des Canaries, fut nommée *San Salvador*. Aussitôt après il découvrit les autres îles Lucayes, Cuba, & Hispaniola nommée aujourd'hui S^t Domingue. *Ferdinand* & *Isabelle* furent dans une singulière surprise de le voir revenir au bout de sept mois avec des Américains d'Hispaniola, des raretés du pays, & surtout de l'or qu'il leur présenta. Le roi & la reine le firent asseoir & couvrir comme un grand d'Espagne, le nommèrent grand-amiral & vice-roi du nouveau monde. Il était regardé par-tout comme un homme unique envoyé du ciel. C'était alors à qui s'intéresserait dans ses entreprises,

à qui s'embarquerait sous ses ordres. Il repart avec une flotte de dix-sept vaisseaux. Il trouve encore de nouvelles îles, les Antilles & la Jamaïque. Le doute s'était changé en admiration pour lui à son premier voyage; mais l'admiration se tourna en envie au second. 1493.

Il était amiral, vice-roi, & pouvait ajouter à ces titres celui de bienfaiteur de *Ferdinand* & d'*Isabelle*. Cependant des juges, envoyés sur ses vaisseaux mêmes pour veiller sur sa conduite, le ramenèrent en Espagne. Le peuple, qui entendit que *Colombo* arrivait, courut au-devant de lui, comme du génie tutélaire de l'Espagne. On tira *Colombo* du vaisseau; il parut, mais avec les fers aux pieds & aux mains. *Colombo* mis aux fers pour le prix d'avoir enrichi l'Espagne.

Ce traitement lui avait été fait par l'ordre de *Fonseca*, évêque de Burgos, intendant des armemens. L'ingratitude était aussi grande que les services. *Isabelle* en fut honteuse: elle répara cet affront autant qu'elle le put; mais on retint *Colombo* quatre années, soit qu'on craignît qu'il ne prît pour lui ce qu'il avait découvert, soit qu'on voulût seulement avoir le temps de s'informer de sa conduite. Enfin, on le renvoya encore dans son nouveau monde. Ce fut à ce troisième voyage qu'il aperçut le continent à dix degrés de l'équateur, & qu'il vit la côte où l'on a bâti Carthagène. 1498.

Lorsque *Colombo* avait promis un nouvel hémisphère, on lui avait soutenu que cet hémisphère ne pouvait exister; & quand il l'eut découvert, on prétendit qu'il avait été connu depuis long-temps. Je ne parle pas ici d'un *Martin Behem* de Nuremberg, Prétention d'un *Behem*, qui croit avoir découvert le nouveau monde.

qui , dit-on , alla de Nuremberg au détroit de Magellan en 1460 , avec une patente d'une duchesse de Bourgogne , qui , ne régna pas alors , ne pouvait donner de patentes. Je ne parle pas des prétendues cartes qu'on montre de ce *Martin Behem* , & des contradictions qui décréditent cette fable : mais enfin ce *Martin Behem* n'avait pas peuplé l'Amérique. On en faisait honneur aux Carthaginois , & on citait un livre d'*Aristote* qu'il n'a pas composé. Quelques-uns ont cru trouver de la conformité entre des paroles caraïbes & des mots hébreux , & n'ont pas manqué de suivre une si belle ouverture. D'autres ont su que les enfans de *Noé* , s'étant établis en Sibérie , passèrent de là en Canada sur la glace , & qu'ensuite leurs enfans nés en Canada allèrent peupler le Pérou. Les Chinois & les Japonais , selon d'autres , envoyèrent des colonies en Amérique , & y firent passer des jangars (10) pour leur divertissement , quoique ni le Japon ni la Chine n'aient de jangars. C'est ainsi que souvent les savans ont raisonné sur ce que les hommes de génie ont inventé. On demande qui a mis des hommes en Amérique : ne pourrait-on pas répondre que c'est celui qui y fait croître des arbres & de l'herbe ?

La réponse de *Colombo* à ces envieux est célèbre. Ils disaient que rien n'était plus facile que ses découvertes. Il leur proposa de faire tenir un œuf debout ; & aucun n'ayant pu le faire , il cassa le

(10) C'est le plus grand des animaux féroces du nouveau monde. Il est le lion ou le tigre de l'Amérique , mais il n'approche des lions & des tigres de l'ancien monde ni pour la grandeur , ni pour la force , ni pour le courage.

bout de l'œuf, & le fit tenir. Cela était bien aisé, dirent les assistans. Que ne vous en avifiez-vous donc ? répondit *Colombo*. Ce conte est rapporté du *Brunelleschi*, grand artiste, qui réforma l'architecture à Florence long-temps avant que *Colombo* existât. La plupart des bons mots sont des redites.

La cendre de *Colombo* ne s'intéresse plus à la gloire qu'il eut pendant sa vie d'avoir doublé pour nous les œuvres de la création : mais les hommes aiment à rendre justice aux morts, soit qu'ils se flattent de l'espérance vaine qu'on la rendra mieux aux vivans, soit qu'ils aiment naturellement la vérité. *Americo Vespucci*, que nous nommons *Améric Vespucce*, négociant florentin, jouit de la gloire de donner son nom à la nouvelle moitié du globe, dans laquelle il ne possédait pas un pouce de terre : il prétendit avoir le premier découvert le continent. Quand il ferait vrai qu'il eût fait cette découverte, la gloire n'en ferait pas à lui ; elle appartient incontestablement à celui qui eut le génie & le courage d'entreprendre le premier voyage. La gloire, comme dit *Newton* dans sa dispute avec *Leibnitz*, n'est due qu'à l'inventeur : ceux qui viennent après ne font que des disciples. *Colombo* avait déjà fait trois voyages en qualité d'amiral & de vice-roi, cinq ans avant qu'*Améric Vespucce* en eût fait un en qualité de géographe, sous le commandement de l'amiral *Ojeda* : mais ayant écrit à ses amis de Florence qu'il avait découvert le nouveau monde, on le crut sur sa parole ; & les citoyens de Florence ordonnèrent que, tous les ans aux fêtes de la Toussaint, on fit, pendant trois jours, devant sa maison une illumination solennelle. Cet homme ne

Réfutation
des partisans
d'*Améric Vespucce*.

méritait certainement aucuns honneurs, pour s'être trouvé, en 1498, dans une escadre qui rangea les côtes du Brésil, lorsque *Colombo*, cinq ans auparavant, avait montré le chemin au reste du monde.

Il a paru depuis peu à Florence une vie de cet *Améric Vespuce*, dans laquelle il ne paraît pas qu'on ait respecté la vérité, ni qu'on ait raisonné conséquemment. On s'y plaint de plusieurs auteurs français qui ont rendu justice à *Colombo*. Ce n'était pas aux Français qu'il fallait s'en prendre, mais aux Espagnols, qui les premiers ont rendu cette justice. L'auteur de la vie de *Vespuce* dit qu'il veut *confondre la vanité de la nation française, qui a toujours combattu avec impunité la gloire & la fortune de l'Italie*. Quelle vanité y a-t-il à dire que ce fut un Génois qui découvrit l'Amérique? quelle injure fait-on à la gloire de l'Italie, en avouant que c'est un Italien né à Gènes, à qui l'on doit le nouveau monde? Je remarque exprès ce défaut d'équité, de politesse & de bon sens, dont il n'y a que trop d'exemples; & je dois dire que les bons écrivains français sont en général ceux qui sont le moins tombés dans ce défaut intolérable. Une des raisons qui les font lire dans toute l'Europe, c'est qu'ils rendent justice à toutes les nations.

Quels étaient
les Améri-
cains.

Les habitans des îles & de ce continent étaient une espèce d'hommes nouvelle: ils paraissaient n'avoir point de barbe. Ils furent aussi étonnés du visage des Espagnols que des vaisseaux & de l'artillerie; ils regardèrent d'abord ces nouveaux hôtes comme des monstres ou des dieux qui venaient du ciel ou de l'océan. Nous apprenions alors, par les voyages des

Portugais, le peu qu'est notre Europe, & quelle variété règne sur la terre. On avait vu qu'il y avait dans l'Indoustan des races d'hommes jaunes. Les noirs, distingués encore en plusieurs espèces, se trouvaient en Afrique & en Asie assez loin de l'équateur; & quand on eut depuis percé en Amérique jusque sous la ligne, on vit que la race y est assez blanche. Les naturels du Brésil sont de couleur de bronze. Les Chinois paraissaient encore une espèce entièrement différente par la conformation de leur nez, de leurs yeux & de leurs oreilles, par leur couleur, & peut-être encore même par leur génie. Mais ce qui est plus à remarquer, c'est que, dans quelques régions que ces races soient transplantées, elles ne changent point, quand elles ne se mêlent pas aux naturels du pays. La membrane muqueuse des Nègres, reconnue noire, & qui est la cause de leur couleur, est une preuve manifeste qu'il y a dans chaque espèce d'hommes, comme dans les plantes, un principe qui les différencie.

La nature a subordonné à ce principe ces différents degrés de génie, & ces caractères des nations qu'on voit si rarement changer. C'est par-là que les Nègres sont les esclaves des autres hommes. On les achète sur les côtes d'Afrique comme des bêtes; & les multitudes de ces noirs, transplantés dans nos colonies d'Amérique, servent un très-petit nombre d'Européens. L'expérience a encore appris quelle supériorité ces Européens ont sur les Américains qui, aisément vaincus par-tout, n'ont jamais osé tenter une révolution, quoiqu'ils fussent plus de mille contre un.

Peuples de l'Amérique méridionale, d'une nature inférieure à la nôtre.

Animaux,
végétaux
nouveaux.

Cette partie de l'Amérique était encore remarquable par des animaux & des végétaux que les trois autres parties du monde n'ont pas, & par le besoin de ce que nous avons. Les chevaux, le blé de toute espèce, le fer, étaient les principales productions qui manquaient dans le Mexique & dans le Pérou. Parmi les denrées ignorées dans l'ancien monde, la cochenille fut une des premières & des plus précieuses qui nous furent apportées : elle fit oublier la graine d'*écarlate*, qui servait, de temps immémorial, aux belles teintures rouges.

Au transport de la cochenille on joignit bientôt celui de l'indigo, du cacao, de la vanille, des bois qui servent à l'ornement, ou qui entrent dans la médecine; enfin du quinquina, seul spécifique contre les fièvres intermittentes, placé par la nature dans les montagnes du Pérou, tandis qu'elle a mis la fièvre dans le reste du monde. Ce nouveau continent possède aussi des perles, des pierres de couleur, des diamans.

Mines,
commerce.

Il est certain que l'Amérique procure aujourd'hui aux moindres citoyens de l'Europe des commodités & des plaisirs. Les mines d'or & d'argent n'ont été utiles d'abord qu'aux rois d'Espagne & aux négocians. Le reste du monde en fut appauvri; car le grand nombre, qui ne fait point le négoce, s'est trouvé d'abord en possession de peu d'espèces, en comparaison des sommes immenses qui entraient dans les trésors de ceux qui profitèrent des premières découvertes : mais peu à peu cette affluence d'argent & d'or dont l'Amérique a inondé l'Europe, a passé dans plus de mains, & s'est plus également distribué. Le

prix des denrées a hauffé dans toute l'Europe à peu près dans la même proportion.

Pour comprendre , par exemple , comment les trésors de l'Amérique ont passé des mains espagnoles dans celles des autres nations , il suffira de considérer ici deux choses ; l'usage que *Charles-Quint* & *Philippe II* firent de leur argent , & la manière dont les autres peuples entrent en partage des mines du Pérou.

Charles - Quint , empereur d'Allemagne , toujours en voyage & toujours en guerre , fit nécessairement passer beaucoup d'espèces en Allemagne & en Italie , qu'il reçut du Mexique & du Pérou. Lorsqu'il envoya son fils *Philippe II* à Londres épouser la reine *Marie* & prendre le titre de roi d'Angleterre , ce prince remit à la tour vingt-sept grandes caiffes d'argent en barre , & la charge de cent chevaux en argent & en or monnoyé. Les troubles de Flandres & les intrigues de la ligue en France coutèrent à ce même *Philippe II* , de son propre aveu , plus de trois mille millions de livres de notre monnaie d'aujourd'hui.

Quant à la manière dont l'or & l'argent du Pérou parviennent à tous les peuples de l'Europe , & de-là vont en partie aux grandes Indes , c'est une chose connue , mais étonnante. Une loi sévère établie par *Ferdinand* & *Isabelle* , confirmée par *Charles-Quint* & par tous les rois d'Espagne , défend aux autres nations , non-seulement l'entrée des ports de l'Amérique espagnole , mais la part la plus indirecte dans ce commerce. Il semblaient que cette loi dût donner à l'Espagne de quoi subjuguier l'Europe ; cependant

Comment les richesses du nouveau monde circulent dans l'ancien.

l'Espagne ne subsiste que de la violation perpétuelle de cette loi même. Elle peut à peine fournir quatre millions en denrées qu'on transporte en Amérique; & le reste de l'Europe fournit quelquefois pour cinquante millions de marchandises. Ce prodigieux commerce de nations amies ou ennemies de l'Espagne se fait sous le nom des Espagnols mêmes, toujours fidèles aux particuliers, & toujours trompant le roi qui a un besoin extrême de l'être. Nulle reconnaissance n'est donnée par les marchands espagnols aux marchands étrangers. La bonne foi, sans laquelle il n'y aurait jamais eu de commerce, fait la seule sûreté.

La manière dont on donna long-temps aux étrangers l'or & l'argent que les galions ont rapporté d'Amérique, fut encore plus singulière. L'Espagnol, qui est à Cadix, facteur de l'étranger, confiait les lingots reçus à des braves qu'on appelait *Météores*. Ceux-ci, armés de pistolets de ceinture, & d'épées, allaient porter les lingots numérotés au rempart, & les jetaient à d'autres *Météores*, qui les portaient aux chaloupes auxquelles elles étaient destinées. Les chaloupes les remettaient aux vaisseaux en rade. Ces *Météores*, ces facteurs, les commis, les gardes qui ne les troublaient jamais, tous avaient leur droit, & le négociant étranger n'était jamais trompé. Le roi, ayant reçu son indult sur ces trésors à l'arrivée des galions, y gagnait lui-même. Il n'y avait proprement que la loi de trompée, loi qui n'est utile qu'autant qu'on y contrevient, & qui n'est pourtant pas encore abrogée, parce que les anciens préjugés sont toujours ce qu'il y a de plus fort chez les hommes.

Le plus grand exemple de la violation de cette loi & de la fidélité des Espagnols s'est fait voir en 1684. La guerre était déclarée entre la France & l'Espagne. Le roi catholique voulut se saisir des effets des Français. On employa en vain les édits & les monitoires, les recherches & les excommunications; aucun commissaire espagnol ne trahit son correspondant français. Cette fidélité, si honorable à la nation espagnole, prouva bien que les hommes n'obéissent de bon gré qu'aux lois qu'ils se sont faites pour le bien de la société; & que les lois qui ne sont que la volonté du souverain trouvent toujours tous les cœurs rebelles.

Si la découverte de l'Amérique fit d'abord beaucoup de bien aux Espagnols, elle fit aussi de très-^{Fléaux apportés de l'Amérique.} grands maux. L'un a été de dépeupler l'Espagne par le nombre nécessaire de ses colonies; l'autre d'infecter l'univers d'une maladie qui n'était connue que dans quelques parties de cet autre monde, & surtout dans l'île Hispaniola. Plusieurs compagnons de *Christophe Colombo* en revinrent atteints, & portèrent dans l'Europe cette contagion. Il est certain que ce venin qui empoisonne les sources de la vie, était propre de l'Amérique, comme la peste & la petite vérole sont des maladies originaires de l'Arabie méridionale. Il ne faut pas croire même que la chair humaine, dont quelques sauvages américains se nourrissaient, ait été la source de cette corruption. Il n'y avait point d'anthropophages dans l'île Hispaniola, où ce mal était invétéré. Il n'est pas non plus la suite de l'excès dans les plaisirs: ces excès n'avaient jamais été punis ainsi par la nature dans l'ancien monde;

& aujourd'hui , après un moment passé & oublié depuis des années , la plus chaste union peut être suivie du plus cruel & du plus honteux des fléaux dont le genre humain soit affligé.

Pour voir maintenant comment cette moitié du globe devint la proie des princes chrétiens , il faut suivre d'abord les Espagnols dans leurs découvertes & dans leurs conquêtes.

Amérique
dévastée par
ceux qui vin-
rent la con-
vertir.

Le grand *Colombo* , après avoir bâti quelques habitations dans les îles , & reconnu le continent , avait repassé en Espagne , où il jouissait d'une gloire qui n'était point souillée de rapines & de cruautés : il mourut en 1506 à Valladolid. Mais les gouverneurs de Cuba , d'Hispaniola , qui lui succédèrent , persuadés que ces provinces fournissaient de l'or , en voulurent avoir au prix du sang des habitans. Enfin , soit qu'ils crussent la haine de ces insulaires implacable , soit qu'ils craignissent leur grand nombre , soit que la fureur du carnage , ayant une fois commencé , ne connût plus de bornes , ils dépeuplèrent en peu d'années Hispaniola qui contenait trois millions d'habitans , & Cuba qui en avait plus de six cents mille. *Barthelemi de las Casas* évêque de Chiapa , témoin de ces destructions , rapporte qu'on allait à la chasse des hommes avec des chiens. Ces malheureux sauvages , presque nus & sans armes , étaient poursuivis comme des daims dans le fort des forêts , dévorés par des dogues , & tués à coups de fusil , ou surpris & brûlés dans leurs habitations.

Ce témoin oculaire dépose à la postérité que souvent on faisait fommer , par un dominicain & par un cordelier , ces malheureux de se soumettre à la

religion chrétienne & au roi d'Espagne ; & , après cette formalité, qui n'était qu'une injustice de plus, on les égorgéait fans remords. Je crois le récit de *las Casas* exagéré en plus d'un endroit ; mais, supposé qu'il en dise dix fois trop, il reste de quoi être saisi d'horreur.

On est encore surpris que cette extinction totale d'une race d'hommes dans Hispaniola soit arrivée sous les yeux & sous le gouvernement de plusieurs religieux de *S^t Jérôme* : car le cardinal *Ximènes*, maître de la Castille avant *Charles-Quint*, avait envoyé quatre de ces moines en qualité de présidens du conseil royal de l'île. Ils ne purent sans doute résister au torrent ; & la haine des naturels du pays, devenue avec raison implacable, rendit leur perte malheureusement nécessaire.

C H A P I T R E C X L V I.

Vaines disputes. Comment l'Amérique a été peuplée. Différences spécifiques entre l'Amérique & l'ancien monde. Religion. Anthropophages. Raisons pourquoi le nouveau monde est moins peuplé que l'ancien.

SI ce fut un effort de philosophie qui fit découvrir l'Amérique, ce n'en est pas un de demander tous les jours comment il se peut qu'on ait trouvé des hommes dans ce continent, & qui les y a menés. Si on ne s'étonne pas qu'il y ait des mouches en Amérique, c'est une stupidité de s'étonner qu'il y ait des hommes.

D'où viennent les hommes en Amérique? Quelle demande!

Le sauvage qui se croit une production de son climat, comme son original & sa racine de manioc, n'est pas plus ignorant que nous en ce point, & raisonne mieux. En effet, puisque le nègre d'Afrique ne tire point son origine de nos peuples blancs, pourquoi les rouges, les olivâtres, les cendrés de l'Amérique viendraient-ils de nos contrées? & d'ailleurs, quelle serait la contrée primitive?

La nature qui couvre la terre de fleurs, de fruits, d'arbres, d'animaux, n'en a-t-elle d'abord placé que dans un seul terrain, pour qu'ils se répandissent de-là dans le reste du monde? où serait-ce ce terrain qui aurait eu d'abord toute l'herbe & toutes les fourmis, & qui les aurait envoyées au reste de la terre? comment la mouffe & les sapins de Norwège auraient-ils passé aux terres australes? Quelque terrain qu'on imagine, il est presque tout dégarni de ce que les autres produisent. Il faudra supposer qu'originellement il avait tout, & qu'il ne lui reste presque plus rien. Chaque climat a ses productions différentes, & le plus abondant est très-pauvre en comparaison de tous les autres ensemble. Le maître de la nature a peuplé & varié tout le globe. Les sapins de la Norwège ne sont point assurément les pères des girofliers des Moluques; & ils ne tirent pas plus leur origine des sapins d'un autre pays que l'herbe des champs d'Archangel n'est produite par l'herbe des bords du Gange. On ne s'avise point de penser que les chenilles & les limaçons d'une partie du monde soient originaires d'une autre partie; pourquoi s'étonner qu'il y ait en Amérique quelques

espèces d'animaux, quelques races d'hommes semblables aux nôtres?

L'Amérique, ainsi que l'Afrique & l'Asie, produit des végétaux, des animaux qui ressemblent à ceux de l'Europe; & tout de même encore que l'Afrique & l'Asie, elle en produit beaucoup qui n'ont aucune analogie à ceux de l'ancien monde.

Les terres du Mexique, du Pérou, du Canada n'avaient jamais porté ni le froment qui fait notre nourriture, ni le raisin qui fait notre boisson ordinaire, ni les olives dont nous tirons tant de secours, ni la plupart de nos fruits. Toutes nos bêtes de somme & de charrue, chevaux, chameaux, ânes, bœufs, étaient absolument inconnus. Il y avait des espèces de bœufs & de moutons, mais toutes différentes des nôtres. Les moutons du Pérou étaient plus grands, plus forts que ceux d'Europe, & servaient à porter des fardeaux. Leurs bœufs tenaient à la fois de nos buffles & de nos chameaux. On trouva dans le Mexique des troupeaux de porcs, qui ont sur le dos une glande remplie d'une matière onctueuse & fétide : point de chiens, point de chats. Le Mexique, le Pérou avaient une espèce de lions, mais petits & privés de crinière; & ce qui est plus singulier, le lion de ces climats était un animal poltron.

Animaux,
nourriture,
tout diffère
de nos cli-
mats.

On peut réduire, si l'on veut, sous une seule espèce tous les hommes, parce qu'ils ont tous les mêmes organes de la vie, des sens & du mouvement : mais cette espèce parut évidemment divisée en plusieurs autres, dans le physique & dans le moral.

Variété
dans l'espèce
humaine.

Quant au physique, on crut voir dans les Esquimaux, qui habitent vers le soixantième degré du nord, une figure, une taille semblable à celle des Lapons. Des peuples voisins avaient la face toute velue. Les Iroquois, les Hurons, & tous les peuples jusqu'à la Floride, parurent olivâtres & sans aucun poil sur le corps, excepté la tête. Le capitaine *Rogers*, qui navigea vers les côtes de la Californie, y découvrit des peuplades de Nègres qu'on ne soupçonnait pas dans l'Amérique. On vit dans l'isthme de Panama une race qu'on appelle les *Dariens*, (a) qui a beaucoup de rapport aux *Albinos* d'Afrique. Leur taille est tout au plus de quatre pieds; ils sont blancs comme les *Albinos*: & c'est la seule race de l'Amérique qui soit blanche. Leurs yeux rouges sont bordés de paupières façonnées en demi-cercle. Ils ne voient & ne sortent de leurs trous que la nuit; ils sont parmi les hommes ce que les hiboux sont parmi les oiseaux. Les Mexicains, les Péruviens parurent d'une couleur bronzée; les Brésiliens d'un rouge plus foncé; les peuples du Chili plus cendrés. On a exagéré la grandeur des Patagons qui habitent vers le détroit de Magellan; mais on croit que c'est la nation de la plus haute taille qui soit sur la terre.

Parmi tant de nations si différentes de nous, & si différentes entre elles, on n'a jamais trouvé d'hommes isolés, solitaires, errans à l'aventure à la manière des animaux, s'accouplant comme eux au hasard, & quittant leurs femelles pour chercher seuls leur pâture. Il faut que la nature humaine ne

(a) On ne voit presque plus aujourd'hui de ces *Dariens*.

comporte pas cet état , & que par-tout l'instinct de l'espèce l'entraîne à la société comme à la liberté ; c'est ce qui fait que la prison , sans aucun commerce avec les hommes , est un supplice inventé par les tyrans , supplice qu'un sauvage pourrait moins supporter encore que l'homme civilisé.

Du détroit de Magellan jusqu'à la baie d'Hudson , on a vu des familles rassemblées , & des huttes qui composaient des villages ; point de peuples errans qui changeassent de demeures selon les saisons , comme les Arabes - Bédouins & les Tartares : en effet ces peuples , n'ayant point de bêtes de somme , n'auraient pu transporter aisément leurs cabanes. Par-tout on a trouvé des idiomes formés , par lesquels les plus sauvages exprimaient le petit nombre de leurs idées ; c'est encore un instinct des hommes de marquer leurs besoins par des articulations. De-là se sont formées nécessairement tant de langues différentes , plus ou moins abondantes , selon qu'on a eu plus ou moins de connaissances. Ainsi la langue des Mexicains était plus formée que celle des Iroquois , comme la nôtre est plus régulière & plus abondante que celle des Samoïèdes.

De tous les peuples de l'Amérique , un seul avait Soleil adoré. une religion qui semble , au premier coup-d'œil , ne pas offenser notre raison. Les Péruviens adoraient le soleil comme un astre bienfaisant , semblables en ce point aux anciens Persans & aux Sabéens ; mais si vous en exceptez les grandes & nombreuses nations de l'Amérique , les autres étaient plongées pour la plupart dans une stupidité barbare. Leurs assemblées n'avaient rien d'un culte réglé ; leur créance ne

constituait point une religion. Il est constant que les Brasiiliens, les Caraïbes, les Mosquitoes, les peuplades de la Guiane, celles du Nord, n'avaient pas plus de notion distincte d'un DIEU suprême que les cafres de l'Afrique. Cette connaissance demande une raison cultivée, & leur raison ne l'était pas. La nature seule peut inspirer l'idée confuse de quelque chose de puissant, de terrible, à un sauvage qui verra tomber la foudre, ou un fleuve se déborder. Mais ce n'est là que le faible commencement de la connaissance d'un DIEU créateur : cette connaissance raisonnée manquait même absolument à toute l'Amérique.

Superstitions
cruelles.

Les autres Américains, qui s'étaient fait une religion, l'avaient faite abominable. Les Mexicains n'étaient pas les seuls qui sacrifiaient des hommes à je ne fais quel être malfaisant : on a prétendu même que les Péruviens souillaient aussi le culte du soleil par de pareils holocaustes ; mais ce reproche paraît avoir été imaginé par les vainqueurs pour excuser leur barbarie. Les anciens peuples de notre hémisphère, & les plus policés de l'autre, se sont rassemblés par cette religion barbare.

Herrera nous assure que les Mexicains mangeaient les victimes humaines immolées. La plupart des premiers voyageurs & des missionnaires disent tous que les Brasiiliens, les Caraïbes, les Iroquois, les Hurons, & quelques autres peuplades, mangeaient les captifs faits à la guerre ; & ils ne regardent pas ce fait comme un usage de quelques particuliers, mais comme un usage de nation. Tant d'auteurs anciens & modernes ont parlé d'anthropophages, qu'il est difficile de les nier. Je vis en 1725 quatre

Anthropo-
phages.

fauvages amenés du Mississipi à Fontainebleau. Il y avait parmi eux une femme de couleur cendrée comme ses compagnons; je lui demandai, par l'interprète qui les conduisait, si elle avait mangé quelquefois de la chair humaine; elle me répondit que oui, très-froidement, & comme à une question ordinaire. Cette atrocité, si révoltante pour notre nature, est pourtant bien moins cruelle que le meurtre. La véritable barbarie est de donner la mort, & non de disputer un mort aux corbeaux ou aux vers. Des peuples chasseurs, tels qu'étaient les Brasiens & les Canadiens, des insulaires comme les Caraïbes, n'ayant pas toujours une subsistance assurée, ont pu devenir quelquefois anthropophages. La famine & la vengeance les ont accoutumés à cette nourriture; & quand nous voyons, dans les siècles les plus civilisés, le peuple de Paris dévorer les restes sanglans du maréchal d'*Ancre*, & le peuple de la Haie manger le cœur du grand-pensionnaire *de Wit*, nous ne devons pas être surpris qu'une horreur, chez nous passagère, ait duré chez les sauvages.

Les plus anciens livres que nous ayons ne nous permettent pas de douter que la faim n'ait poussé les hommes à cet excès. *Moïse* même menace les Hébreux, dans cinq versets du Deutéronome, qu'ils mangeront leurs enfans, s'ils transgressent la loi. Le prophète *Ezéchiël* répète la même menace, & ensuite, selon plusieurs commentateurs, il promet aux Hébreux, de la part de DIEU, que, s'ils se défendent bien contre le roi de Perse, ils auront à manger de la chair de cheval & de la chair de

Et chez nous
aussi.

Et chez les
Juifs.

cavaliers. (11) *Marco Paolo*, ou *Marc Paul*, dit que, de son temps, dans une partie de la Tartarie, les magiciens ou les prêtres (c'était la même chose) avaient le droit de manger la chair des criminels condamnés à la mort. Tout cela soulève le cœur ; mais le tableau du genre-humain doit souvent produire cet effet.

Comment des peuples, toujours séparés les uns des autres, ont-ils pu se réunir dans une si horrible coutume ? faut-il croire qu'elle n'est pas absolument aussi opposée à la nature humaine qu'elle le paraît ? il est sûr qu'elle est rare, mais il est sûr qu'elle existe.

On ne voit pas que ni les Tartares ni les Juifs aient mangé souvent leurs semblables. La faim & le désespoir contraignirent aux sièges de Sancerre & de Paris, pendant nos guerres de religion, des mères à se nourrir de la chair de leurs enfans. Le charitable *las Casas*, évêque de Chiapa, dit que cette horreur n'a été commise en Amérique que par quelques peuples chez lesquels il n'a pas voyagé. *Dampierre* assure qu'il n'a jamais rencontré d'anthropophages, & il n'y a

(11) En examinant ce passage, on voit que DIEU ordonne d'abord aux Israélites d'annoncer aux oiseaux de proie & aux bêtes féroces qu'il leur donnera à dévorer la chair des princes & des guerriers ; ensuite, sans que la construction grammaticale puisse déterminer à qui il s'adresse, il parle de manger sur sa table la chair des chevaux & des cavaliers. Supposera-t-on que DIEU répète deux fois de suite la même invitation aux oiseaux de proie, de peur qu'ils ne l'entendent pas bien du premier coup ? leur propose-t-il de se mettre à sa table ? sa table est-elle la terre sur laquelle il sert de la chair humaine ? ou enfin en promet-il aux Juifs pour leur récompense ? C'est aux théologiens à juger laquelle de ces deux interprétations est la plus conforme à l'idée qu'ils se font de l'Être suprême.

peut-être

VICE PLUS COMMUN ENCORE. 319

peut-être pas aujourd'hui deux peuplades où cette horrible coutume soit en usage.

Il est un autre vice tout différent, qui semble plus Sodomie. opposé au but de la nature, que cependant les Grecs ont vanté, que les Romains ont permis, qui s'est perpétué dans les nations les plus polies, & qui est beaucoup plus commun dans nos climats chauds & tempérés de l'Europe & de l'Asie que dans les glaces du septentrion. On a vu en Amérique ce même effet des caprices de la nature humaine. Les Brasiiliens pratiquaient cet usage monstrueux & commun; les Canadiens l'ignoraient. Comment se peut-il encore qu'une passion qui renverse les lois de la propagation humaine se soit emparée dans les deux hémisphères des organes de la propagation même? (q)

Une autre observation importante, c'est qu'on a Population. trouvé le milieu de l'Amérique assez peuplé, & les deux extrémités vers les pôles peu habitées; en général, le nouveau monde ne contenait pas le nombre d'hommes qu'il devait contenir. Il y en a certainement des causes naturelles; premièrement le froid excessif qui est aussi perçant en Amérique, dans la latitude de Paris & de Vienne, qu'il l'est à notre continent au cercle polaire.

En second lieu, les fleuves sont pour la plupart en Amérique vingt, trente fois plus larges, au moins, que les nôtres. Les inondations fréquentes ont dû porter la stérilité, & par conséquent la mortalité dans des pays immenses. Les montagnes beaucoup

(q) Voyez dans le *Dictionnaire philosophique* l'art. *Amour socratique*.

plus hautes sont aussi plus inhabitables que les nôtres ; des poisons violens & durables , dont la terre d'Amérique est couverte , rend mortelle la plus légère atteinte d'une flèche trempée dans ces poisons ; enfin la stupidité de l'espèce humaine dans une partie de cet hémisphère a dû influer beaucoup sur la dépopulation. On a connu en général que l'entendement humain n'est pas si formé dans le nouveau monde que dans l'ancien. L'homme est dans tous les deux un animal très-faible ; les enfans périssent par-tout , faute d'un soin convenable ; & il ne faut pas croire que , quand les habitans des bords du Rhin , de l'Elbe & de la Vistule plongeaient dans ces fleuves les enfans nouveaux nés dans la rigueur de l'hiver , les femmes allemandes & sarmates élevaient alors autant d'enfans qu'elles en élèvent aujourd'hui , surtout quand ces pays étaient couverts de forêts qui rendaient le climat plus mal-sain & plus rude qu'il ne l'est dans nos derniers temps. Mille peuplades de l'Amérique manquaient d'une bonne nourriture. On ne pouvait ni fournir aux enfans un bon lait , ni leur donner ensuite une subsistance saine , ni même suffisante. Plusieurs espèces d'animaux carnassiers sont réduites , par ce défaut de subsistance , à une très-petite quantité ; & il faut s'étonner si on a trouvé dans l'Amérique plus d'hommes que de singes.

CHAPITRE CXLVII.

De Fernand Cortez.

CE fut de l'île de Cuba que partit *Fernand Cortez* 1519. pour de nouvelles expéditions dans le continent. Ce ^{Entreprife} simple lieutenant du gouverneur d'une île nouvelle- ^{contre le} Mexique. ment découverte, suivi de moins de six cents hommes, n'ayant que dix-huit chevaux & quelques pièces de campagne, va subjuguier le plus puissant Etat de l'Amérique. D'abord il est assez heureux pour trouver un espagnol qui, ayant été neuf ans prisonnier à Jucatan sur le chemin du Mexique, lui sert d'interprète. Une américaine, qu'il nomme *Dona Marina*, devient à la fois sa maîtresse & son conseil, & apprend bientôt assez d'espagnol pour être aussi une interprète utile. Ainsi l'amour, la religion, l'avarice, la valeur & la cruauté ont conduit les Espagnols dans ce nouvel hémisphère. Pour comble de bonheur, on trouve un volcan plein de soufre; on découvre du salpêtre, qui sert à renouveler dans le besoin la poudre consommée dans les combats. *Cortez* avance le long du golfe du Mexique, tantôt caressant les naturels du pays, tantôt faisant la guerre. Il trouve des villes policées où les arts font en honneur. La puissante république de Tlascala, qui fleurissait sous un gouvernement aristocratique, s'oppose à son passage: mais la vue des chevaux, & le bruit seul du canon mettaient en fuite ces multitudes mal armées: il fait une paix aussi avantageuse qu'il le veut. Six mille de ses nouveaux alliés de Tlascala

l'accompagnent dans son voyage du Mexique. Il entre dans cet empire sans résistance, malgré les défenses du souverain. Ce souverain commandait cependant, à ce qu'on dit, à trente vassaux, dont chacun pouvait paraître, à la tête de cent mille hommes armés de flèches & de ces pierres tranchantes qui leur tenaient lieu de fer. S'attendait-on à trouver le gouvernement féodal établi au Mexique!

Description
de Mexico.

La ville de Mexico, bâtie au milieu d'un grand lac, était le plus beau monument de l'industrie américaine. Des chaussées immenses traversaient le lac tout couvert de petites barques faites de troncs d'arbres. On voyait dans la ville des maisons spacieuses & commodes construites de pierre, des marchés, des boutiques qui brillaient d'ouvrages d'or & d'argent ciselés & sculptés, de vaisselle de terre vernissée, d'étoffes de coton, & de tissus de plumes qui formaient des dessins éclatans par les plus vives nuances. Auprès du grand marché était un palais où l'on rendait sommairement la justice aux marchands, comme dans la juridiction des consuls de Paris, qui n'a été établie que sous le roi *Charles IX*, après la destruction de l'empire du Mexique. Plusieurs palais de l'empereur *Montezuma* augmentaient la somptuosité de la ville. Un d'eux s'élevait sur des colonnes de jaspe, & était destiné à renfermer des curiosités qui ne servaient qu'au plaisir. Un autre était rempli d'armes offensives & défensives garnies d'or & de pierreries. Un autre était entouré de grands jardins, où l'on ne cultivait que des plantes médicinales; des intendans les distribuaient gratuitement aux malades. On rendait

compte au roi du succès de leurs usages , & les médecins en tenaient registre à leur manière , sans avoir l'usage de l'écriture. Les autres espèces de magnificence ne marquent que le progrès des arts ; celle-là marque le progrès de la morale.

S'il n'était pas de la nature humaine de réunir le meilleur & le pire, on ne comprendrait pas comment cette morale s'accordait avec les sacrifices humains dont le sang regorgeait à Mexico devant l'idole de *Vifliputli*, regardé comme le dieu des armées. Les ambassadeurs de *Montezuma* dirent à *Cortez*, à ce qu'on prétend , que leur maître avait sacrifié dans ses guerres près de vingt mille ennemis chaque année dans le grand temple de Mexico. C'est une très-grande exagération ; on sent qu'on a voulu colorer par-là les injustices du vainqueur de *Montezuma* ; mais enfin , quand les Espagnols entrèrent dans ce temple , ils trouvèrent parmi ses ornemens des crânes d'hommes suspendus comme des trophées. C'est ainsi que l'antiquité nous peint le temple de *Diane* dans la Cherfonèse taurique.

Sacrifices
d'hommes.

Il n'y a guère de peuples dont la religion n'ait été inhumaine & sanglante ; vous savez que les Gaulois , les Carthaginois , les Syriens , les anciens Grecs immolèrent des hommes. La loi des Juifs semblait permettre ces sacrifices ; il est dit dans le Lévitique : *Si une ame vivante a été promise à DIEU , on ne pourra la racheter , il faut qu'elle meure.* Les livres des Juifs rapportent que , quand ils envahirent le petit pays des Cananéens , ils massacrèrent dans plusieurs villages les hommes , les femmes , les enfans & les animaux domestiques , parce qu'ils avaient été dévoués. C'est

fur cette loi que furent fondés les sermens de *Jephthé*, qui sacrifia fa fille, & de *Saül*, qui fans les cris de l'armée eût immolé fon fils. C'est elle encore qui autorifait *Samuël* à égorger le roi *Agag*, prifonnier de *Saül*, à le couper en morceaux; exécution auffi horrible & auffi dégoûtante que tout ce qu'on peut voir de plus affreux chez les fauvages. D'ailleurs il paraît que chez les Mexicains on n'immolait que les ennemis; ils n'étaient point anthropophages, comme un très-petit nombre de peuplades américaines.

Leur police en tout le refte était humaine & fage. L'éducation de la jeunefle formait un des plus grands objets du gouvernement. Il y avait des écoles publiques, établies pour l'un & l'autre fexe. Nous admirons encore les anciens Egyptiens d'avoir connu que l'année eft d'environ trois cents foixante & cinq jours. Les Mexicains avaient pouffé jusque-là leur aftronomie.

La guerre était chez eux réduite en art; c'est ce qui leur avait donné tant de fupériorité fur leurs voifins. Un grand ordre dans les finances maintenait la grandeur de cet empire, regardé par fes voifins avec crainte & avec envie.

Mais ces animaux guerriers, fur qui les principaux efpagnols étaient montés, ce tonnerre artificiel qui fe formait dans leurs mains, ces châteaux de bois qui les avaient apportés fur l'Océan, ce fer dont ils étaient couverts, leurs marches comptées par des victoires, tant de fujets d'admiration, joints à cette faibleffe qui porte les peuples à admirer, tout cela fit que, quand *Cortez* arriva dans la ville de Mexico, il fut reçu par *Montezuma* comme fon maître, & par

Efpagnols
pris pour des
dieux.

les habitans comme leur dieu. On se mettait à genoux dans les rues, quand un valet espagnol passait. On raconte qu'un cacique, sur les terres duquel passait un capitaine espagnol, lui présenta des esclaves & du gibier. Si tu es dieu, lui dit-il, voilà des hommes, mange-les; si tu es homme, voilà des vivres que ces esclaves t'apprêteront.

Ceux qui ont fait les relations de ces étranges événemens les ont voulu relever par des miracles, qui ne servent en effet qu'à les rabaisser. Le vrai miracle fut la conduite de *Cortez*. Peu à peu la cour de *Montezuma* s'appriivoisant avec leurs hôtes osa les traiter comme des hommes. Une partie des Espagnols était à la Vera-Cruz sur le chemin du Mexique. Un général de l'empereur, qui avait des ordres secrets, les attaqua; & quoique ses troupes fussent vaincues, il y eut trois ou quatre espagnols de tués. La tête d'un d'eux fut même portée à *Montezuma*. Alors *Cortez* fit ce qui s'est jamais fait de plus hardi en politique. Il va au palais suivi de cinquante espagnols, & accompagné de la *Dona Marina*, qui lui sert toujours d'interprète; alors mettant en usage la persuasion & la menace, il emmène l'empereur prisonnier au quartier espagnol, le force à lui livrer ceux qui ont attaqué les siens à la Vera-Cruz, & fait mettre les fers aux pieds & aux mains de l'empereur même, comme un général qui punit un simple soldat; ensuite il l'engage à se reconnaître publiquement vassal de *Charles-Quint*.

Montezuma & les principaux de l'empire donnent pour tribut attaché à leur hommage six cents mille marcs d'or pur, avec une incroyable quantité de

Tribut immense du Mexique.

326 CONQUETE DU MEXIQUE.

pierreries, d'ouvrages d'or, & de tout ce que l'industrie de plusieurs siècles avait fabriqué de plus rare. *Cortez* en mit à part le cinquième pour son maître, prit un cinquième pour lui, & distribua le reste à ses soldats.

Cortez maître du Mexique avec cinq cents hommes.

On peut compter parmi les plus grands prodiges, que, les conquérans de ce nouveau monde se déchirant eux-mêmes, les conquêtes n'en souffrirent pas. Jamais le vrai ne fut moins vraisemblable. Tandis que *Cortez* était près de subjuguier l'empire du Mexique avec cinq cents hommes qui lui restaient, le gouverneur de Cuba, *Velasquez*, plus offensé de la gloire de *Cortez* son lieutenant que de son peu de soumission, envoie presque toutes ses troupes, qui consistaient en huit cents fantassins, quatre-vingts cavaliers bien montés, & deux petites pièces de canon, pour réduire *Cortez*, le prendre prisonnier, & poursuivre le cours de ses victoires. *Cortez* ayant d'un côté mille espagnols à combattre, & le continent à retenir dans la soumission, laissa quatre-vingts hommes pour lui répondre de tout le Mexique, & marcha suivi du reste contre ses compatriotes. Il en défait une partie, il gagne l'autre. Enfin cette armée qui venait pour le détruire se range sous ses drapeaux, & il retourne au Mexique avec elle.

L'empereur du Mexique prisonnier des Espagnols, & tué par ses sujets.

L'empereur était toujours en prison dans sa capitale, gardé par quatre-vingts soldats. Celui qui les commandait, nommé *Alvaredo*, sur un bruit vrai ou faux que les Mexicains conspiraient pour délivrer leur maître, avait pris le temps d'une fête, où deux mille des premiers seigneurs étaient plongés dans l'ivresse de leurs liqueurs fortes : il fond sur eux avec

cinquante soldats, les égorge eux & leur fuite sans résistance, & les dépouille de tous les ornemens d'or & de pierreries dont ils s'étaient parés pour cette fête. Cette énormité, que tout le peuple attribuait avec raison à la rage de l'avarice, fouleva ces hommes trop patiens : & quand *Cortez* arriva, il trouva deux cents mille américains en armes, contre quatre-vingts espagnols occupés à se défendre & à garder l'empereur. Ils assiégèrent *Cortez* pour délivrer leur roi ; ils se précipitèrent en foule contre les canons & les mousquets. *Antonio de Solis* appelle cette action une révolte, & cette valeur une brutalité : tant l'injustice des vainqueurs a passé jusqu'aux écrivains.

L'empereur *Montezuma* mourut dans un de ces combats, blessé malheureusement de la main de ses sujets. *Cortez* osa proposer à ce roi, dont il causait la mort, de mourir dans le christianisme ; sa concubine *Dona Marina* était la catéchiste. Le roi mourut en implorant inutilement la vengeance du ciel contre les usurpateurs. Il laissa des enfans plus faibles encore que lui, auxquels les rois d'Espagne n'ont pas craint de laisser des terres dans le Mexique même ; & aujourd'hui les descendans en droite ligne de ce puissant empereur vivent à Mexico même. On les appelle les *comtes de Montezuma* ; ils sont des simples gentilshommes chrétiens, & confondus dans la foule. C'est ainsi que les sultans turcs ont laissé subsister à Constantinople une famille des *Paléologues*. Les Mexicains créèrent un nouvel empereur, animé comme eux du désir de la vengeance. C'est ce fameux *Gatimozin*, dont la destinée fut encore plus funeste que celle

328 CONQUETE DU MEXIQUE.

de *Montezuma*. Il arma tout le Mexique contre les Espagnols.

Le désespoir, l'opiniâtreté de la vengeance & de la haine précipitaient toujours ces multitudes contre ces mêmes hommes qu'ils n'osaient regarder auparavant qu'à genoux. Les Espagnols étaient fatigués de tuer, & les Américains se succédaient en foule sans se décourager. *Cortez* fut obligé de quitter la ville, où il eût été affamé ; mais les Mexicains avaient rompu toutes les chaussées. Les Espagnols firent des ponts avec les corps des ennemis ; mais dans leur retraite sanglante ils perdirent tous les trésors qu'ils avaient ravis pour *Charles-Quint* & pour eux. Chaque jour de marche était une bataille : on perdait toujours quelque espagnol, dont le sang était payé par la mort de plusieurs milliers de ces malheureux qui combattaient presque nus.

Cortez n'avait plus de flotte. Il fit faire par ses soldats, & par les Tlascalien qu'il avait avec lui, neuf bateaux, pour rentrer dans Mexico par le lac même qui semblait lui en défendre l'entrée.

Les Mexicains ne craignirent point de donner un combat naval. Quatre à cinq mille canots, chargés chacun de deux hommes, couvrirent le lac, & vinrent attaquer les neuf bateaux de *Cortez*, sur lesquels il y avait environ trois cents hommes. Ces neuf brigantins qui avaient du canon renversèrent bientôt la flotte ennemie. *Cortez* avec le reste de ses troupes combattait sur les chaussées. Vingt espagnols tués dans ce combat, & sept ou huit prisonniers se faisaient un événement plus important dans cette partie du monde que les multitudes de nos morts dans nos

CONQUETE DU MEXIQUE. 329

batailles. Les prisonniers furent sacrifiés dans le temple du Mexique. Mais enfin , après de nouveaux combats , on prit *Gatimozin* & l'impératrice sa femme. C'est ce *Gatimozin* , si fameux par les paroles qu'il prononça , lorsqu'un receveur des trésors du roi d'Espagne le fit mettre sur des charbons ardents , pour savoir en quel endroit du lac il avait fait jeter ses richesses ; son grand-prêtre condamné au même supplice jetait des cris ; & *Gatimozin* lui dit : *Et moi , suis-je sur un lit de roses ?*

Cortez fut maître absolu de la ville de Mexico 1521. avec laquelle tout le reste de l'empire tomba sous la domination espagnole , ainsi que la Castille d'or , le Darien & toutes les contrées voisines.

Quel fut le prix des services inouis de *Cortez* ? celui qu'eut *Colombo* ; il fut persécuté , & le même évêque *Fonseca* , qui avait contribué à faire renvoyer le découvreur de l'Amérique chargé de fers , voulut faire traiter de même le vainqueur. Enfin , malgré les titres dont *Cortez* fut décoré dans sa patrie , il y fut peu considéré. A peine put-il obtenir audience de *Charles-Quint* : un jour il fendit la presse qui entourait le coche de l'empereur , & monta sur l'étrier de la portière. *Charles* demanda quel était cet homme :
» C'est , répondit *Cortez* , celui qui vous a donné
» plus d'Etats que vos pères ne vous ont laissé de
» villes. »

Cortez persécuté pour avoir vaincu l'Amérique , comme *Colombo* pour avoir découvert le nouveau monde.

C H A P I T R E C X L V I I I .

De la conquête du Pérou.

CORTÈZ ayant fomis à *Charles-Quint* plus de deux cents lieues de nouvelles terres en longueur , & plus de cent cinquante en largeur , croyait avoir peu fait. L'isthme qui resserre entre deux mers le continent de l'Amérique n'est pas de vingt-cinq lieues communes : on voit du haut d'une montagne , près de Nombre de Dios , d'un côté la mer qui s'étend de l'Amérique jusqu'à nos côtes , & de l'autre celle qui se plonge jusqu'aux grandes Indes. La première a été nommée *mer du Nord* , parce que nous sommes au Nord ; la seconde *mer du Sud* , parce que c'est au Sud que les grandes Indes sont situées. On tenta donc dès l'an 1513 de chercher par cette mer du Sud de nouveaux pays à soumettre.

Vers l'an 1527 deux simples aventuriers , *Diego d'Almagro* , & *Francesco Pizarro* , qui même ne connaissent pas leur père , & dont l'éducation avait été si abandonnée qu'ils ne savaient ni lire ni écrire , furent ceux par qui *Charles-Quint* acquit de nouvelles terres plus vastes & plus riches que le Mexique. D'abord ils reconnaissent trois cents lieues de côtes américaines en cinglant droit au Midi ; bientôt ils entendent dire que vers la ligne équinoxiale & sous l'autre tropique , il y a une contrée immense où l'or , l'argent & les pierreries sont plus communs que le bois , & que le pays est gouverné par un roi aussi

despotique que *Montezuma* ; car dans tout l'univers le despotisme est le fruit de la richesse.

Du pays de Cusco , & des environs du tropique du Capricorne , jusqu'à la hauteur de l'île des Perles , qui est au sixième degré de latitude septentrionale , un seul roi étendait sa domination absolue dans l'espace de près de trente degrés. Il était d'une race de conquérans qu'on appelait *Incas*. Le premier de ces Incas qui avait subjugué le pays , & qui lui imposa des lois , passait pour le fils du soleil. Ainsi les peuples les plus policés de l'ancien monde & du nouveau se ressemblaient dans l'usage de déifier les hommes extraordinaires , soit conquérans , soit législateurs.

Grandeur
des Incas.

Garcilasso de la Vega , issu de ces incas , transporté à Madrid , écrivit leur histoire vers l'an 1608. Il était alors avancé en âge , & son père pouvait aisément avoir vu la révolution arrivée vers l'an 1530. Il ne pouvait , à la vérité , savoir avec certitude l'histoire détaillée de ses ancêtres. Aucun peuple de l'Amérique n'avait connu l'art de l'écriture ; semblables en ce point aux anciennes nations tartares , aux habitans de l'Afrique méridionale , à nos ancêtres les Celtes , aux peuples du Septentrion. Aucune de ces nations n'eut rien qui tînt lieu de l'histoire. Les Péruviens transmettaient les principaux faits à la postérité par des nœuds qu'ils faisaient à des cordes. Mais en général les lois fondamentales , les points les plus essentiels de la religion , les grands exploits dégagés de détails passent assez fidèlement de bouche en bouche. Ainsi *Garcilasso* pouvait être instruit de quelques principaux événemens. C'est sur ces objets

Usage des
Péruviens.

seuls qu'on peut l'en croire. Il assure que dans tout le Pérou on adorait le soleil, culte plus raisonnable qu'aucun autre, dans un monde où la raison humaine n'était point perfectionnée. *Pline*, chez les Romains, dans les temps les plus éclairés, n'admet point d'autre dieu. *Platon*, plus éclairé que *Pline*, avait appelé le soleil le fils de DIEU, la splendeur du Père; & cet astre long-temps auparavant fut révééré par les mages & par les anciens Egyptiens. La même vraisemblance & la même erreur regnèrent également dans les deux hémisphères.

Les Péruviens avaient des obélisques, des gnomons réguliers, pour marquer les points des équinoxes & des solstices. Leur année était de trois cents soixante & cinq jours; peut-être la science de l'antique Egypte ne s'étendit pas au-delà. Ils avaient élevé des prodiges d'architecture, & taillé des statues avec un art surprenant. C'était la nation la plus policée & la plus industrieuse du nouveau monde.

Magnificence utile.

L'inca *Huescar*, père d'*Atabalipa*, dernier inca sous qui ce vaste empire fut détruit, l'avait beaucoup augmenté & embelli. Cet inca qui conquit tout le pays de Quito, aujourd'hui la capitale du Pérou, avait fait par les mains de ses soldats & des peuples vaincus un grand chemin de cinq cents lieues de Cusco jusqu'à Quito, à travers des précipices comblés & des montagnes applanies. Ce monument de l'obéissance & de l'industrie humaine n'a pas été depuis entretenu par les Espagnols. Des relais d'hommes établis de demi-lieue en demi-lieue portaient les ordres du monarque dans tout son empire. Telle était la police; & si on veut juger de la magnificence, il

fuffit de favoir que le roi était porté dans fes voyages fur un trône d'or, qu'on trouva pefer vingt-cinq mille ducats, & que la litière, couverte de lames d'or fur laquelle était le trône, était foutenuë par les premiers de l'Etat.

Dans les cérémonies pacifiques & religieufes à l'honneur du foleil, on formait des danfes : rien n'eft plus naturel; c'eft un des plus anciens ufages de notre hémifphère. *Huefcar* pour rendre les danfes plus graves fit porter par les danfeurs une chaîne d'or longue de fept cents de nos pas géométriques, & groffe comme le poignet; chacun en foulevait un chaînon. Il faut conclure de ce fait que l'or était plus commun au Pérou que ne l'eft parmi nous le cuivre.

François Pizarro attaqua cet empire avec deux cents cinquante fantaffins, foixante cavaliers, & une douzaine de petits canons que traînaient fouvent les efclaves des pays déjà domptés. Il arrive par la mer du Sud à la hauteur de Quito par-delà l'équateur. *Atabalipa*, fils d'*Huefcar*, régnait alors; il était vers Quito avec environ quarante mille foldats armés de flèches & de piques d'or & d'argent. *Pizarro* commença comme *Cortès* par une ambaffade, & offrit à l'inca l'amitié de *Charles-Quint*. L'inca répondit qu'il ne recevra pour amis les déprédateurs de fon empire, que quand ils auront rendu tout ce qu'ils ont ravi fur leur route; & après cette réponfe il marche aux Efpagnols. Quand l'armée de l'inca, & la petite troupe caftillane furent en préfence, les Efpagnols voulurent encore mettre de leur côté jufqu'aux apparences de la religion. Un moine nommé *Valverde*,

334 CONQUETE DU PEROU.

fait évêque de ce pays même qui ne leur appartenait pas encore, s'avance avec un interprète vers l'inca une bible à la main, & lui dit qu'il faut croire tout ce qui est dit dans ce livre. Il lui fait un long sermon de tous les mystères du christianisme. Les historiens ne s'accordent pas sur la manière dont le sermon fut reçu ; mais ils conviennent tous que la prédication finit par le combat.

Les canons, les chevaux & les armes de fer firent sur les Péruviens le même effet que sur les Mexicains ; on n'eut guère que la peine de tuer ; & *Atabalipa*, arraché de son trône d'or par les vainqueurs, fut chargé de fers.

Cet empereur pour se procurer une liberté promptement promit une trop grosse rançon ; il s'obligea, selon *Herrera* & *Zarata*, de donner autant d'or qu'une des salles de ses palais pouvait en contenir jusqu'à la hauteur de sa main, qu'il éleva en l'air au-dessus de sa tête. Aussitôt ses courriers partent de tous côtés pour assembler cette rançon immense ; l'or & l'argent arrivent tous les jours au quartier des Espagnols : mais, soit que les Péruviens se lassassent de dépouiller l'empire pour un captif, soit qu'*Atabalipa* ne les pressât pas, on ne remplit point toute l'étendue de ses promesses. Les esprits des vainqueurs s'aigrirent ; leur avarice trompée monta à cet excès de rage, qu'ils condamnèrent l'empereur à être brûlé vif ; toute la grâce qu'ils lui promirent, c'est qu'en cas qu'il voulût mourir chrétien, on l'étranglerait avant de le brûler. Ce même évêque *Valverde* lui parla de christianisme par un interprète ; il le baïsa, & immédiatement après on le pendit, & on le jeta dans
les

les flammes. Le malheureux *Garcilasso* inca , devenu espagnol , dit qu'*Atabalipa* avait été très-cruel envers sa famille & qu'il méritait la mort ; mais il n'ose pas dire que ce n'était point aux Espagnols à le punir. Quelques écrivains témoins oculaires , comme *Zarata* , prétendent que *François Pizarro* était déjà parti pour aller porter à *Charles-Quint* une partie des trésors d'*Atabalipa* , & que d'*Almagro* seul fut coupable de cette barbarie. Cet évêque de Chiapa , que j'ai déjà cité , ajoute qu'on fit souffrir le même supplice à plusieurs capitaines péruviens , qui , par une générosité aussi grande que la cruauté des vainqueurs , aimèrent mieux recevoir la mort que de découvrir les trésors de leurs maîtres.

Cependant , de la rançon déjà payée par *Atabalipa* , chaque cavalier espagnol eut deux cents quarante marcs en or pur ; chaque fantassin en eut cent soixante : on partagea dix fois environ autant d'argent dans la même proportion ; ainsi le cavalier eut un tiers de plus que le fantassin. Les officiers eurent des richesses immenses ; & on envoya à *Charles-Quint* trente mille marcs d'argent , trois mille d'or non travaillé , & vingt mille marcs pesant d'argent avec deux mille d'or en ouvrages du pays. L'Amérique lui aurait servi à tenir sous le joug une partie de l'Europe , & surtout les papes qui lui avaient adjugé ce nouveau monde , s'il avait reçu souvent de pareils tributs.

On ne fait si on doit plus admirer le courage opiniâtre de ceux qui découvrirent & conquièrent tant de terres , ou plus détester leur férocité : la même source , qui est l'avarice , produisit tant de

bien & tant de mal. *Diego d'Almagro* marche à Cusco à travers des multitudes qu'il faut écarter ; il pénètre jusqu'au Chili par-delà le tropique du Capricorne. Par-tout on prend possession au nom de *Charles-Quint*. Bientôt après, la discorde se met entre les vainqueurs du Pérou, comme elle avait divisé *Velasquez & Fernand Cortez* dans l'Amérique septentrionale.

Guerre civile entre les vainqueurs.

Diego d'Almagro & Francesco Pizarro font la guerre civile dans Cusco même, la capitale des Incas. Toutes les recrues qu'ils avaient reçues d'Europe se partagent, & combattent pour le chef qu'elles choisissent. Ils donnent un combat sanglant sous les murs de Cusco, sans que les Péruviens osent profiter de l'affaiblissement de leur ennemi commun ; au contraire il y avait des péruviens dans chaque armée ; ils se battaient pour leurs tyrans ; & les multitudes de péruviens dispersés attendaient stupidement à quel parti de leurs destructeurs ils seraient soumis, & chaque parti n'était que d'environ trois cents hommes : tant la nature a donné en tout la supériorité aux Européens sur les habitans du nouveau monde ! Enfin d'*Almagro* fut fait prisonnier, & son rival *Pizarro* lui fit trancher la tête ; mais bientôt après il fut assassiné lui-même par les amis d'*Almagro*.

Déjà se formait dans tout le nouveau monde le gouvernement espagnol. Les grandes provinces avaient leurs gouverneurs. Des audiences, qui sont à peu-près ce que sont nos parlemens, étaient établies ; des archevêques, des évêques, des tribunaux d'inquisition, toute la hiérarchie ecclésiastique exerçait ses fonctions comme à Madrid, lorsque les capitaines qui avaient conquis le Pérou pour

l'empereur *Charles-Quint* voulurent le prendre pour eux-mêmes. Un fils d'*Almagro* se fit reconnaître roi du Pérou ; mais d'autres espagnols , aimant mieux obéir à leur maître qui demeurait en Europe qu'à leur compagnon qui devenait leur souverain , le prirent & le firent périr par la main du bourreau. Un frère de *François Pizarro* eut la même ambition & le même sort. Il n'y eut contre *Charles-Quint* de révoltes que celles des Espagnols mêmes , & pas une des peuples soumis.

Au milieu de ces combats que les vainqueurs livraient entr'eux , ils découvrirent les mines du *Potosi* , que les Péruviens mêmes avaient ignorées. Ce n'est point exagérer de dire que la terre de ce canton était toute d'argent : elle est encore aujourd'hui très-loin d'être épuisée. Les Péruviens travaillèrent à ces mines pour les Espagnols comme pour les vrais propriétaires. Bientôt après on joignit à ces esclaves des nègres qu'on achetait en Afrique , & qu'on transportait au Pérou comme des animaux destinés au service des hommes.

On ne traitait en effet ni ces nègres , ni les habitants du nouveau monde , comme une espèce humaine.

Ce *las Casas* , religieux dominicain , évêque de *Chiapa* , duquel nous avons parlé , touché des cruautés de ses compatriotes & des misères de tant de peuples , eut le courage de s'en plaindre à *Charles-Quint* & à son fils *Philippe II* , par des mémoires que nous avons encore. Il y représente presque tous les Américains comme des hommes doux & timides , d'un tempérament faible qui les rend naturellement esclaves. Il dit que les Espagnols ne regardèrent dans cette faiblesse que

Dépositions
de *las Casas*
contre les
Espagnols.

la facilité qu'elle donnait aux vainqueurs de les détruire ; que dans Cuba , dans la Jamaïque , dans les îles voisines , ils firent périr plus de douze cents mille hommes , comme des chasseurs qui dépeuplent une terre de bêtes fauves. *Je les ai vus*, dit-il, *dans l'île St Domingue & dans la Jamaïque , remplir les campagnes de fourches patibulaires , auxquelles ils pendaient ces malheureux treize à treize , en l'honneur , disaient-ils , des treize apôtres. Je les ai vus donner des enfans à dévorer à leurs chiens de chasse.*

Un cacique de l'île de Cuba , nommé *Hatucu* , condamné par eux à périr par le feu , pour n'avoir pas donné assez d'or , fut remis , avant qu'on allumât le bûcher , entre les mains d'un franciscain , qui l'exhortait à mourir chrétien , & qui lui promettait le ciel. Quoi ! les Espagnols iront donc au ciel ? demandait le cacique : oui , sans doute , disait le moine. Ah ! s'il est ainsi , que je n'aille point au ciel , repliqua ce prince. Un cacique de la nouvelle Grenade , qui est entre le Pérou & le Mexique , fut brûlé publiquement pour avoir promis en vain de remplir d'or la chambre d'un capitaine.

Des milliers d'Américains servaient aux Espagnols de bêtes de somme , & on les tuait quand leur lassitude les empêchait de marcher. Enfin ce témoin oculaire affirme que dans les îles & sur la terre ferme ce petit nombre d'Européens a fait périr plus de douze millions d'Américains. *Pour vous justifier* , ajoute-t-il , *vous dites que ces malheureux s'étaient rendus coupables de sacrifices humains ; que , par exemple , dans le temple du Mexique on avait sacrifié vingt mille hommes : je prends à témoin le ciel & la terre que les*

Mexicains , usant du droit barbare de la guerre , n'avaient pas fait souffrir la mort dans leurs temples à cent cinquante prisonniers.

De tout ce que je viens de citer il résulte que probablement les Espagnols avaient beaucoup exagéré les dépravations des Mexicains , & que l'évêque de Chiapa outrait aussi quelquefois ses reproches contre ses compatriotes. Observons ici que , si on reproche aux Mexicains d'avoir quelquefois sacrifié des ennemis vaincus au DIEU de la guerre , jamais les Péruviens ne firent de tels sacrifices au soleil , qu'ils regardaient comme le DIEU bienfaisant de la nature. La nation du Pérou était peut-être la plus douce de toute la terre.

Enfin les plaintes réitérées de *las Casas* ne furent pas inutiles. Les lois envoyées d'Europe ont un peu adouci le sort des Américains. Ils sont aujourd'hui sujets soumis & non esclaves.

CHAPITRE CXLIX.

Du premier voyage autour du monde.

CE mélange de grandeur & de cruauté étonne & indigné. Trop d'horreurs déshonorent les grandes actions des vainqueurs de l'Amérique ; mais la gloire de *Colombo* est pure. Telle est celle de *Magalhaens* , que nous nommons *Magellan* , qui entreprit de faire par mer le tour du globe , & de *Sebastien Cano* , qui acheva le premier ce prodigieux voyage , qui n'est plus un prodige aujourd'hui.

Ce fut en 1519, dans le commencement des conquêtes espagnoles en Amérique, & au milieu des grands succès des Portugais en Asie & en Afrique, que *Magellan* découvrit pour l'Espagne le détroit qui porte son nom, qu'il entra le premier dans la mer du Sud, & qu'en voguant de l'Occident à l'Orient, il trouva les îles qu'on nomma depuis *Marianes*.

Habitans
des îles Ma-
rianes sans
religion,
ignorant le
tien & le
mien.

Ces îles *Marianes*, situées près de la ligne, méritent une attention particulière. Les habitans ne connaissent point le feu, & il leur était absolument inutile. Ils se nourrissaient des fruits que leurs terres produisent en abondance, surtout du cacao, du fago, moëlle d'une espèce de palmier qui est fort au-dessus du riz, & du rima, fruit d'un grand arbre qu'on a nommé *l'arbre à pain*, parce que ces fruits peuvent en tenir lieu. On prétend que la durée ordinaire de leur vie est de cent vingt ans : on en dit autant des *Brafilien*s. Ces insulaires n'étaient ni sauvages ni cruels ; aucune des commodités qu'ils pouvaient désirer ne leur manquait. Leurs maisons bâties de planches de cacaotiers, industrieusement façonnées, étaient propres & régulières. Ils cultivaient des jardins plantés avec art ; & peut-être étaient-ils les moins malheureux & les moins méchans de tous les hommes. Cependant les Portugais appelèrent leur pays *les îles des Larrons*, parce que ces peuples ignorant le *tien* & le *mien* mangèrent quelques provisions du vaisseau. Il n'y avait pas plus de religion chez eux que chez les *Hottentots*, ni chez beaucoup de nations africaines & américaines. Mais au-delà de ces îles, en tirant vers les *Moluques*, il y en a d'autres où la religion mahométane avait été portée

du temps des califes. Les mahométans y avaient abordé par la mer de l'Inde , & les chrétiens y venaient par la mer du Sud. Si les mahométans arabes avaient connu la bouffole , c'était à eux à découvrir l'Amérique ; ils étaient dans le chemin ; mais ils n'ont jamais navigé plus loin qu'à l'île de Mindanao , à l'ouest des Manilles. Ce vaste archipel était peuplé d'hommes d'espèces différentes , les uns blancs , les autres noirs , les autres olivâtres ou rouges. On a toujours trouvé la nature plus variée dans les climats chauds que dans ceux du Septentrion.

Toujours
nouvelles ef-
pèces d'hom-
mes.

Au reste , ce *Magellan* était un portugais auquel on avait refusé une augmentation de paye de fix écus. Ce refus le détermina à servir l'Espagne , & à chercher par l'Amérique un passage pour aller partager les possessions des Portugais en Asie. En effet , ses compagnons après sa mort s'établirent à Tidor , la principale des îles Moluques , où croissent les plus précieuses épiceries.

Les Portugais furent étonnés d'y trouver les Espagnols , & ne purent comprendre comment ils y avaient abordé par la mer orientale , lorsque tous les vaisseaux du Portugal ne pouvaient venir que de l'Occident. Ils ne soupçonnaient pas que les Espagnols eussent fait une partie du tour du globe. Il fallut une nouvelle géographie pour terminer le différent des Espagnols & des Portugais , & pour réformer l'arrêt que la cour de Rome avait porté sur leurs prétentions & sur les limites de leurs découvertes.

Le pape s'a-
vise de don-
ner l'Orient
& l'Occident.

Il faut savoir que , quand le célèbre prince dom *Henri* commençait à reculer pour nous les bornes de l'univers , les Portugais demandèrent aux papes la possession de tout ce qu'ils découvraient. La coutume subsistait de demander des royaumes au Saint-Siège , depuis que *Grégoire VII* s'était mis en possession de les donner ; on croyait par-là s'affurer contre une usurpation étrangère , & intéresser la religion à ces nouveaux établissemens. Plusieurs pontifes confirmèrent donc au Portugal les droits qu'il avait acquis , & qu'ils ne pouvaient lui ôter.

Lorsque les Espagnols commençaient à s'établir dans l'Amérique , le pape *Alexandre VI* divisa les deux nouveaux mondes , l'américain & l'asiatique , en deux parties : tout ce qui était à l'orient des îles Açores devait appartenir au Portugal ; tout ce qui était à l'occident fut donné à l'Espagne : on traça une ligne sur le globe , qui marqua les limites de ces droits réciproques , & qu'on appelle *la ligne de marcation*. Le voyage de *Magellan* déranga la ligne du pape. Les îles Mariannes , les Philippines , les Moluques se trouvaient à l'orient des découvertes portugaises. Il fallut donc tracer une autre ligne , qu'on appela *de démarcation*. Qu'y a-t-il de plus étonnant , ou qu'on ait découvert tant de pays , ou que des évêques de Rome les aient donnés tous ?

Toutes ces lignes furent encore dérangées , lorsque les Portugais abordèrent au Brésil ; elles ne furent pas plus respectées par les Français & par les Anglais , qui s'établirent ensuite dans l'Amérique septentrionale. Il est vrai que ces nations n'ont fait que glaner après les riches moissons des Espagnols ;

mais enfin ils y ont eu des établissemens considérables.

Le funeste effet de toutes ces découvertes & de ces transplantations a été que nos nations commerçantes se sont fait la guerre en Amérique & en Asie, toutes les fois qu'elles se la sont déclarée en Europe. Elles ont réciproquement détruit leurs colonies naissantes. Les premiers voyages ont eu pour objet d'unir toutes les nations : les derniers ont été entrepris pour nous détruire au bout du monde.

C'est un grand problème de favoir si l'Europe a gagné en se portant en Amérique. Il est certain que les Espagnols en retirèrent d'abord des richesses immenses : mais l'Espagne a été dépeuplée, & ces trésors partagés à la fin par tant d'autres nations ont remis l'égalité qu'ils avaient d'abord ôtée. Le prix des denrées a augmenté par-tout. Ainsi personne n'a réellement gagné. Il reste à favoir si la cochenille & le quinquina sont d'un assez grand prix pour compenfer la perte de tant d'hommes.

C H A P I T R E C L.

Du Brésil.

QUAND les Espagnols envahissaient la plus riche partie du nouveau monde, les Portugais surchargés des trésors de l'ancien négligeaient le Brésil, qu'ils découvrirent en 1500, mais qu'ils ne cherchaient pas.

Leur amiral *Cabral*, après avoir passé les îles du cap verd, pour aller par la mer australe d'Afrique

aux côtes du Malabar , prit tellement le large à l'Occident qu'il vit cette terre du Brésil , qui de tout le continent américain est le plus voisin de l'Afrique ; il n'y a que trente degrés en longitude de cette terre au mont Atlas : c'était celle qu'on devait découvrir la première. On la trouva fertile ; il y règne un printemps perpétuel. Tous les habitans , grands , bien faits , vigoureux , d'une couleur rougeâtre , marchaient nus , à la réserve d'une large ceinture qui leur servait de poche.

Quels étaient
les Brésiliens.

C'étaient des peuples chasseurs , par conséquent n'ayant pas toujours une subsistance assurée : de-là nécessairement féroces , se faisant la guerre avec leurs flèches & leurs massues pour quelques pièces de gibier , comme les barbares policés de l'ancien continent se la font pour quelques villages. La colère , le ressentiment d'une injure les armait souvent , comme on le raconte des premiers Grecs & des Asiatiques. Ils ne sacrifiaient point d'hommes , parce que n'ayant aucun culte religieux , ils n'avaient point de sacrifices à faire , ainsi que les Mexicains ; mais ils mangeaient leurs prisonniers de guerre ; & *Améric Vespuce* rapporte dans une de ses lettres qu'ils furent fort étonnés quand il leur fit entendre que les Européens ne mangeaient pas leurs prisonniers.

Anthropo-
phages.

Au reste , nulles lois chez les Brésiliens que celles qui s'établissaient au hasard pour le moment présent par la peuplade assemblée ; l'instinct seul les gouvernait. Cet instinct les portait à chasser quand ils avaient faim , à se joindre à des femmes quand le besoin le demandait , & à satisfaire ce besoin passager avec de jeunes gens.

Ces peuples sont une preuve assez forte que l'Amérique n'avait jamais été connue de l'ancien monde ; on aurait porté quelque religion dans cette terre peu éloignée de l'Afrique. Il est bien difficile qu'il n'y fût resté quelque trace de cette religion quelle qu'elle fût ; on n'y en trouva aucune. Quelques charlatans , portant des plumes sur la tête , excitaient les peuples au combat , leur faisaient remarquer la nouvelle lune , leur donnaient des herbes qui ne guérissaient pas leurs maladies : mais qu'on ait vu chez eux des prêtres , des autels , un culte , c'est ce qu'aucun voyageur n'a dit , malgré la pente à le dire.

Preuve que l'ancien monde n'avait jamais connu le nouveau.

Les Mexicains , les Péruviens , peuples policés , avaient un culte établi. La religion chez eux maintenait l'Etat , parce qu'elle était entièrement subordonnée au prince ; mais il n'y avait point d'Etat chez des sauvages sans besoins & sans police.

Le Portugal laissa pendant près de cinquante ans languir les colonies que des marchands avaient envoyées au Brésil. Enfin , en 1559 , on y fit des établissemens solides , & les rois de Portugal eurent à la fois les tributs des deux mondes. Le Brésil augmenta les richesses des Espagnols , quand leur roi *Philippe II* s'empara du Portugal en 1581. Les Hollandais le prirent presque tout entier sur les Espagnols depuis 1625 jusqu'à 1630.

Ces mêmes Hollandais enlevaient à l'Espagne tout ce que le Portugal avait établi dans l'ancien monde & dans le nouveau. Enfin , lorsque le Portugal eut secoué le joug des Espagnols , il se remit en possession des côtes du Brésil. Ce pays a produit à

Portugal pauvre avec or & diamans.

ces nouveaux maîtres ce que le Mexique , le Pérou & les îles donnaient aux Espagnols , de l'or , de l'argent , des denrées précieuses. Dans nos derniers temps même on y a découvert des mines de diamans , aussi abondantes que celles de Golconde. Mais qu'est-il arrivé ? tant de richesses ont appauvri les Portugais. Les colonies d'Asie , du Brésil avaient enlevé beaucoup d'habitans. Les autres , comptant sur l'or & les diamans , ont cessé de cultiver les véritables mines , qui sont l'agriculture & les manufactures. Leurs diamans & leur or ont payé à peine les choses nécessaires que les Anglais leur ont fournies ; c'est pour l'Angleterre en effet que les Portugais ont travaillé en Amérique. Enfin , en 1756 , quand Lisbonne a été renversée par un tremblement de terre , il a fallu que Londres envoyât jusqu'à de l'argent monnayé au Portugal , qui manquait de tout. Dans ce pays , le roi est riche , & le peuple est pauvre.

C H A P I T R E C L I.

Des possessions des Français en Amérique.

LES Espagnols tiraient déjà du Mexique & du Pérou des trésors immenses , qui pourtant à la fin ne les ont pas beaucoup enrichis ; quand les autres nations , jalouses & excitées par leur exemple , n'avaient pas encore dans les autres parties de l'Amérique une colonie qui leur fût avantageuse.

L'amiral *Coligni* , qui avait en tout de grandes idées , imagina , en 1557 , sous *Henri II* , d'établir les Français & sa secte dans le Brésil ; un chevalier *de Villegagnon* ,

alors calviniste , y fut envoyé. *Calvin* s'intéressa à l'entreprise ; les Gênois n'étaient pas alors d'aussi bons commerçans qu'aujourd'hui. *Calvin* envoya plus de prédicans que de cultivateurs. Ces ministres ; qui voulaient dominer , eurent avec le commandant de violentes querelles ; ils excitèrent une fédition. La colonie fut divisée ; les Portugais la détruisirent. *Villegagnon* renonça à *Calvin* & à ses ministres ; il les traita de perturbateurs ; ceux-ci le traitèrent d'athée , & le Brésil fut perdu pour la France , qui n'a jamais pu faire de grands établissemens au dehors.

Le Brésil
perdu pour
des querelles
de religion,

On dit que la famille des incas s'était retirée dans ce vaste pays dont les limites touchent à celles du Pérou ; que c'était là que la plupart des Péruviens avaient échappé à l'avarice & à la cruauté des chrétiens d'Europe ; qu'ils habitaient au milieu des terres , près d'un certain lac Parima dont le sable était d'or ; qu'il y avait une ville dont les toits étaient couverts de ce métal : les Espagnols appelaient cette ville *Eldorado* ; ils la cherchèrent long-temps.

Ce nom d'*Eldorado* éveilla toutes les puissances. La reine *Elisabeth* envoya en 1596 une flotte sous le commandement du savant & malheureux *Raleig* , pour disputer aux Espagnols ces nouvelles dépouilles. *Raleig* en effet pénétra dans le pays habité par des peuples rouges. Il prétend qu'il y a une nation dont les épaules sont aussi hautes que la tête. Il ne doute point qu'il n'y ait des mines ; il rapporta une centaine de grandes plaques d'or , & quelques morceaux d'or ouvragés : mais enfin , on ne trouva ni de ville Dorado , ni de lac Parima. Les Français , après plusieurs tentatives , s'établirent en 1664 à la pointe

Eldorado

348 POSSESSIONS FRANÇAISES

Cayenne. de cette grande terre dans l'île de la Cayenne , qui n'a qu'environ quinze lieues communes de tour. C'est - là ce qu'on nomma *la France équinoxiale*. Cette France se réduisit à un bourg composé d'environ cent cinquante maisons de terre & de bois ; & l'île de Cayenne n'a valu quelque chose que sous *Louis XIV*, qui le premier des rois de France encouragea véritablement le commerce maritime ; encore cette île fut-elle enlevée aux Français par les Hollandais dans la guerre de 1672 : mais une flotte de *Louis XIV* la reprit. Elle fournit aujourd'hui un peu d'indigo , de mauvais café , & on commence à y cultiver les épiceries avec succès. La Guiana était , dit-on , le plus beau pays de l'Amérique où les Français pussent s'établir , & c'est celui qu'ils négligèrent.

On leur parla de la Floride entre l'ancien & le nouveau Mexique. Les Espagnols étaient déjà en possession d'une partie de la Floride , à laquelle même ils avaient donné ce nom : mais comme un armateur français prétendait y avoir abordé à peu-près dans le même temps qu'eux , c'était un droit à disputer ; les terres des Américains devant appartenir , par notre droit des gens ou de ravisseurs , non-seulement à celui qui les envahissait le premier , mais à celui qui difait le premier les avoir vues.

L'amiral *Coligni* y avait envoyé sous *Charles IX*, vers l'an 1564 , une colonie huguenote , voulant toujours établir sa religion en Amérique , comme les Espagnols y avaient porté la leur. Les Espagnols ruinèrent cet établissement , & pendirent aux arbres tous les français , avec un grand écriteau au dos ;
Pendus , non comme français , mais comme hérétiques.

Quelque temps après , un gascon , nommé le chevalier de *Gourgues* , se mit à la tête de quelques corsaires pour essayer de reprendre la Floride. Il s'empara d'un petit fort espagnol , & fit pendre à son tour les prisonniers , sans oublier de leur mettre un écriteau ; *Pendus , non comme espagnols , mais comme voleurs & maranes*. Déjà les peuples de l'Amérique voyaient leurs déprédateurs européens les venger en s'exterminant les uns les autres ; il ont eu souvent cette consolation.

Après avoir pendu des espagnols , il fallut , pour ne le pas être , évacuer la Floride , à laquelle les Français renoncèrent. C'était un pays meilleur encore que la Guiane : mais les guerres affreuses de religion qui ruinaient alors les habitans de la France ne leur permettaient pas d'aller égorger & convertir des sauvages , ni de disputer de beaux pays aux Espagnols.

Déjà les Anglais se mettaient en possession des meilleures terres & des plus avantageusement situées qu'on puisse posséder dans l'Amérique septentrionale , au-delà de la Floride , quand deux ou trois marchands de Normandie , sur la légère espérance d'un petit commerce de pelleterie , équipèrent quelques vaisseaux , & établirent une colonie dans le Canada , Canada. pays couvert de neiges & de glaces huit mois de l'année , habité par des barbares , des ours & des castors. Cette terre , découverte auparavant , dès l'an 1535 , avait été abandonnée ; mais enfin , après plusieurs tentatives , mal appuyées par un gouvernement qui n'avait point de marine , une petite compagnie de marchands de Dieppe & de St Malo , fonda Québec ,

350 POSSESSIONS FRANÇAISES

en 1608 , c'est-à-dire , bâtit quelques cabanes ; & ces cabanes ne font devenues une ville que sous *Louis XIV.*

Cet établissement , celui de Louisbourg , & tous les autres dans cette nouvelle France ont été toujours très-pauvres , tandis qu'il y a quinze mille carrosses dans la ville de Mexico , & davantage dans celle de Lima. Ces mauvais pays n'en ont pas moins été un sujet de guerre presque continuel , soit avec les naturels , soit avec les Anglais qui , possesseurs des meilleurs territoires , ont voulu ravir celui des Français , pour être les seuls maîtres du commerce de cette partie boréale du monde.

Les peuples qu'on trouva dans le Canada n'étaient pas de la nature de ceux du Mexique , du Pérou & du Brésil. Ils leur ressembloient en ce qu'ils sont privés de poil comme eux , & qu'ils n'en ont qu'aux sourcils & à la tête. (r) Ils en diffèrent par la couleur qui approche de la nôtre ; ils en diffèrent encore plus par la fierté & le courage. Ils ne connurent jamais le gouvernement monarchique ; l'esprit républicain a été le partage de tous les peuples du Nord dans l'ancien monde & dans le nouveau. Tous les habitans de l'Amérique septentrionale des montagnes des Apalaches au détroit de David , sont des payfans & des chasseurs divisés en bourgades ; institution naturelle de l'espèce humaine. Nous leur avons rarement donné le nom d'Indiens , dont nous avons très-mal à propos désigné les peuples du

(r) Il est très-vraisemblable , comme nous l'avons déjà observé , que si ces peuples sont privés de poil , c'est qu'ils l'arrachent dès qu'il commence à paraître.

Pérou & du Brésil. On n'appela ce pays *les Indes*, que parce qu'il en venait autant de trésors que de l'Inde véritable. On se contenta de nommer les Américains du Nord *Sauvages*; ils l'étaient moins à quelques égards que les payfans de nos côtes européennes, qui ont si long-temps pillé de droit les vaisseaux naufragés, & tué les navigateurs. La guerre, ce crime & ce fléau de tous les temps & de tous les hommes, n'avait pas chez eux, comme chez nous, l'intérêt pour motif; c'était d'ordinaire l'insulte & la vengeance qui en étaient le sujet, comme chez les Brasiiliens & chez tous les sauvages.

Ce qu'il y avait de plus horrible chez les Cana- ^{Encore des anthropophages.} diens, est qu'ils feaient mourir dans les supplices leurs ennemis captifs, & qu'ils les mangeaient. Cette horreur leur était commune avec les Brasiiliens éloignés d'eux de cinquante degrés. Les uns & les autres mangeaient un ennemi comme le gibier de leur chasse. C'est un usage qui n'est pas de tous les jours; mais il a été commun à plus d'un peuple, & nous en avons traité à part.

C'était dans ces terres stériles & glacées du Canada que les hommes étaient souvent anthropophages; ils ne l'étaient point dans l'Acadie, pays meilleur où l'on ne manque pas de nourriture. Ils ne l'étaient point dans le reste du continent, excepté dans quelques parties du Brésil, & chez les Cannibales des îles Caraïbes.

Quelques jésuites & quelques huguenots, rassem- ^{Jésuites & huguenots pêle-mêle embarqués.} blés par une fatalité singulière, cultivèrent la colonie naissante du Canada; elle s'allia ensuite avec les Hurons qui feaient la guerre aux Iroquois. Ceux-ci

1629. nuisirent beaucoup à la colonie, prirent quelques jésuites prisonniers, &, dit-on, les mangèrent. Les Anglais ne furent pas moins funestes à l'établissement de Québec. A peine cette ville commençait à être bâtie & fortifiée, qu'ils l'attaquèrent. Ils prirent toute l'Acadie; cela ne veut dire autre chose, sinon qu'ils détruisirent des cabanes de pêcheurs.

Les Français n'avaient donc dans ces temps-là aucun établissement hors de France, & pas plus en Amérique qu'en Asie.

La compagnie de marchands qui s'était ruinée dans ces entreprises, espérant réparer ses pertes, pressa le cardinal de *Richelieu* de la comprendre dans le traité de Saint-Germain fait avec les Anglais. Ces peuples rendirent le peu qu'ils avaient envahi, dont ils ne se faisaient alors aucun cas; & ce peu devint ensuite la nouvelle France. Cette nouvelle France resta longtemps dans un état misérable; la pêche de la morue rapporta quelques légers profits qui soutinrent la compagnie. Les Anglais, informés de ces petits profits, prirent encore l'Acadie.

1654. Ils la rendirent encore au traité de Bréda. Enfin, Acadie. ils la prirent cinq fois, & s'en sont conservé la propriété par la paix d'Utrecht, paix alors heureuse, 1713. qui est devenue depuis funeste à l'Europe; car nous verrons que les ministres qui firent ce traité, n'ayant pas déterminé les limites de l'Acadie, l'Angleterre voulant les étendre, & la France les resserrer, ce coin de terre a été le sujet d'une guerre violente en 1755 entre ces deux nations rivales; & cette guerre a produit celle de l'Allemagne, qui n'y avait aucun rapport. La complication des intérêts politiques

est venue au point qu'un coup de canon tiré en Amérique peut être le signal de l'embrasement de l'Europe.

La petite île du cap Breton, où est Louisbourg, la rivière de Saint-Laurent, Québec, le Canada, demeurèrent donc à la France en 1713. Ces établissemens servirent plus à entretenir la navigation & à former des matelots, qu'ils ne rapportèrent de profits. Québec contenait environ sept mille habitans : les dépenses de la guerre, pour conserver ces pays, coûtaient plus qu'elles ne vaudront jamais ; & cependant elles paraissaient nécessaires.

On a compris dans la nouvelle France un pays Louisiane. immense qui touche, d'un côté, au Canada, de l'autre, au nouveau Mexique, & dont les bornes vers le nord-ouest sont inconnues ; on l'a nommé *Mississipi*, du nom du fleuve qui descend dans le golfe du Mexique ; & *Louisiane*, du nom de *Louis XIV.*

Cette étendue de terre était à la bienfiance des Espagnols qui, n'ayant que trop de domaines en Amérique, ont négligé cette possession, d'autant plus qu'ils n'y ont pas trouvé d'or. Quelques français du Canada s'y transportèrent, en descendant par le pays & par la rivière des Illinois, & en effuyant toutes les fatigues & tous les dangers d'un tel voyage. C'est comme si on voulait aller en Egypte par le cap de Bonne-Espérance, au lieu de prendre la route de Damiette. Cette grande partie de la nouvelle France fut, jusqu'en 1708, composée

354 POSSESSIONS FRANÇAISES

d'une douzaine de familles errantes dans des déserts & dans des bois. (s)

Louis XIV, accablé alors de malheurs, voyait dépérir l'ancienne France, & ne pouvait penser à la nouvelle. L'Etat était épuisé d'hommes & d'argent. Il est bon de savoir que, dans cette misère publique, deux hommes avaient gagné chacun environ quarante millions, l'un par un grand commerce dans l'Inde ancienne, tandis que la compagnie des Indes, établie par *Colbert*, était détruite; l'autre, par des affaires avec un ministère malheureux, obéré & ignorant.

Crozat & *Bernard.* Le grand négociant qui se nommait *Crozat*, étant assez riche & assez hardi pour risquer une partie de ses trésors, se fit concéder la Louifiane par le roi, à condition que chaque vaisseau que lui & ses associés enverraient, y porterait six garçons & six filles pour peupler. Le commerce & la population y languirent également.

Après la mort de *Louis XIV*, l'écoffais *Law* ou *Lafs*, homme extraordinaire, dont plusieurs idées ont été utiles, & d'autres pernicieuses, fit accroire à la nation que la Louifiane produisait autant d'or que le Pérou, & allait fournir autant de soie que la Chine. Ce fut la première époque du fameux système de *Lafs*. On envoya des colonies au Mississipi; 1717 & 1718. on grava le plan d'une ville magnifique & régulière,

(s) Les Français, dans la guerre de 1756, ont perdu cette Louifiane qui leur a été rendue à la paix, mais qu'ils ont cédée aux Espagnols, & tout le Canada. Ainsi, à l'exception de quelques îles & de quelques établissemens très-peu considérables des Hollandais & des Français sur la côte de l'Amérique méridionale, l'Amérique a été partagée entre les Espagnols, les Anglais & les Portugais.

nommée *la nouvelle Orléans*. Les colons périrent la plupart de misère, & la ville se réduisit à quelques méchantes maisons. Peut-être un jour, s'il y a des millions d'habitans de trop en France, fera-t-il avantageux de peupler la Louifiane; mais il est plus vraisemblable qu'il faudra l'abandonner. (t)

CHAPITRE CLII.

Des Iles françaises & des Flibustiers.

LES possessions les plus importantes que les Français ont acquises avec le temps, font la moitié de l'île Saint-Domingue, la Martinique, la Guadeloupe & quelques petites îles Antilles: ce n'est pas la deux-centième partie des conquêtes espagnoles; mais on en a tiré enfin de grands avantages.

Saint-Domingue est cette même île Hispaniola, que les habitans nommaient *Aiti*, découverte par *Colombo*, & dépeuplée par les Espagnols. Les Français n'ont pas trouvé, dans la partie qu'ils habitent, l'or & l'argent qu'on y trouvait autrefois, soit que les métaux demandent une longue suite de siècles pour se former, soit plutôt qu'il n'y en ait qu'une quantité déterminée dans la terre, & que la mine ne renaisse plus; l'or & l'argent en effet n'étant point des mixtes, il est difficile de concevoir ce qui les reproduirait. Il y a encore des mines de ces métaux dans le terrain qui reste aux Espagnols; mais les frais n'étant pas compensés par le profit, on a cessé d'y travailler.

Saint-Domingue, mais sans or ni argent.

(t) L'événement a justifié cette prédiction.

Origine des
Flibustiers.

La France n'est entrée en partage de cette île avec l'Espagne que par la hardiesse désespérée d'un peuple nouveau, que le hasard composa d'anglais, de bretons, & surtout de normands. On les a nommés *Boucaniers*, *Flibustiers*; leur union & leur origine furent à peu près celles des anciens Romains; leur courage fut plus impétueux & plus terrible. Imaginez des tigres qui auraient un peu de raison; voilà ce qu'étaient les flibustiers: voici leur histoire.

Il arriva, vers l'année 1625, que des aventuriers français & anglais abordèrent en même temps dans une île des Caraïbes, nommée *Saint-Christophe* par les Espagnols, qui donnaient presque toujours le nom d'un saint aux pays dont ils s'emparaient, & qui égorgaient les naturels au nom d'un saint. Il fallut que ces nouveaux venus, malgré l'antipathie naturelle des deux nations, se réunissent contre les Espagnols. Ceux-ci, maîtres de toutes les îles voisines comme du continent, vinrent avec des forces supérieures. Le commandant français échappa & retourna en France. Le commandant anglais capitula; les plus déterminés des français & des anglais gagnèrent dans des barques l'île de Saint-Domingue, & s'établirent dans un endroit inabordable de la côte, au milieu des rochers. Ils fabriquèrent de petits canots à la manière des Américains, & s'emparèrent de l'île de la Tortue. Plusieurs normands allèrent grossir leur nombre, comme au douzième siècle ils allaient à la conquête de la Pouille, & , dans le dixième, à la conquête de l'Angleterre; ils eurent toutes les aventures heureuses & malheureuses que pouvait attendre un ramas d'hommes sans lois,

venus de Normandie & d'Angleterre dans le golfe du Mexique.

Cromwell, en 1655, envoya une flotte qui enleva la Jamaïque aux Espagnols ; on n'en serait point venu à bout sans ces flibustiers. Ils pirataient partout ; & plus occupés de piller que de conserver , ils laissèrent , pendant une de leurs courses , reprendre par les Espagnols la Tortue. Ils la reprirent ensuite ; le ministère de France fut obligé de nommer pour commandant de la Tortue celui qu'ils avaient choisi : ils infestèrent la mer du Mexique , & se firent des retraites dans plusieurs îles. Le nom qu'ils prirent alors , fut celui de *Frères de la Côte*. Ils s'entassaient dans un misérable canot , qu'un coup de canon ou de vent aurait brisé , & allaient à l'abordage des plus gros vaisseaux espagnols , dont quelquefois ils se rendaient maîtres. Point d'autres lois parmi eux que celle du partage égal des dépouilles ; point d'autre religion que la naturelle , de laquelle encore ils s'écartaient monstrueusement.

Ils ne furent pas à portée de ravir des épouses ,
 comme on l'a conté des compagnons de *Romulus* ;
 ils obtinrent qu'on leur envoyât cent filles de France :
 ce n'était pas assez pour perpétuer une association
 devenue nombreuse ; deux flibustiers tiraient aux dés
 une fille ; le gagnant l'épousait , & le perdant n'avait
 droit de coucher avec elle que quand l'autre était
 occupé ailleurs.

Singuliers
 usages des
 Flibustiers.
 1665.

Ces hommes étaient d'ailleurs plus faits pour la destruction que pour fonder un Etat. Leurs exploits étaient inouïs , leurs cruautés aussi. Un d'eux (nommé l'*Olonois* , parce qu'il était des Sables d'Olonne)

prend avec un seul canot une frégate armée, jusque dans le port de la Havane. Il interroge un des prisonniers, qui lui avoue que cette frégate était destinée à lui donner la chasse, qu'on devait se saisir de lui & le pendre; il avoue encore que lui qui parlait était le bourreau. L'*Olonois* sur le champ le fait pendre, coupe lui-même la tête à tous les captifs, & suce leur sang.

1667. Cet *Olonois* & un autre, nommé *le Basque*, vont jusqu'au fond du petit golfe de Venezola, dans celui de Honduras avec cinq cents hommes; ils mettent à feu & à sang deux villes considérables; ils reviennent chargés de butin; ils montent les vaisseaux que les canots ont pris. Les voilà bientôt une puissance maritime, & sur le point d'être de grands conquérans.

Grandes entreprises. *Morgan*, anglais, qui a laissé un nom fameux, se mit à la tête de mille flibustiers, les uns de sa nation, les autres normands, bretons, saintongeois, basques; il entreprend de s'emparer de Porto-Bello, l'entrepôt des richesses espagnoles, ville très-forte, munie de canons & d'une garnison considérable. Il arrive sans artillerie, monte à l'escalade de la citadelle sous le feu du canon ennemi; &, malgré une résistance opiniâtre, il prend la forteresse: cette témérité heureuse oblige la ville à se racheter pour environ un million de piastres. Quelque temps après, il ose s'enfoncer dans l'isthme de Panama, au milieu des troupes espagnoles; il pénètre à l'ancienne ville de Panama, enlève tous les trésors, réduit la ville en cendres, & revient à la Jamaïque victorieux & enrichi. C'était le fils d'un paysan d'Angleterre; il eût pu se faire un royaume dans l'Amérique; mais enfin il mourut en prison à Londres.

Les flibustiers français, dont le repaire était tantôt dans les rochers de Saint-Domingue, tantôt à la Tortue, arment dix bateaux, & vont, au nombre d'environ douze cents hommes, attaquer la Vera-Cruz : cela est aussi téméraire que si douze cents biscayens venaient assiéger Bordeaux avec dix barques. Ils prennent la Vera-Cruz d'affaut; ils en rapportent cinq millions, & font quinze cents esclaves. Enfin, après plusieurs succès de cette espèce, les flibustiers anglais & français se déterminent à entrer dans la mer du Sud, & à piller le Pérou. Aucun français n'avait vu encore cette mer; pour y entrer, il fallait ou traverser les montagnes de l'isthme de Panama, ou entreprendre de côtoyer par mer toute l'Amérique méridionale, & passer le détroit de Magellan qu'ils ne connaissaient pas. Ils se divisent en deux troupes, & prennent à la fois ces deux routes.

Ceux qui franchissent l'isthme, renversent & pillent tout ce qui est sur leur passage, arrivent à la mer du Sud, s'emparent dans les ports de quelques barques qu'ils y trouvent, & attendent avec ces petits vaisseaux ceux de leurs camarades qui ont dû passer le détroit de Magellan. Ceux-ci, qui étaient presque tous français, essuyèrent des aventures aussi romanesques que leur entreprise : ils ne purent passer au Pérou par le détroit, ils furent repoussés par des tempêtes; mais ils allèrent piller les rivages de l'Afrique.

Cependant les flibustiers qui se trouvent au-delà de l'isthme, dans la mer du Sud, n'ayant que des barques pour naviger, sont poursuivis par la flotte espagnole du Pérou; il faut lui échapper. Un de

Ils traversent l'Amérique.

1683.

1687.

leurs compagnons , qui commande une espèce de canot chargé de cinquante hommes, se retire jusqu'à la mer Vermeille & dans la Californie ; il y reste quatre années , revient par la mer du Sud , prend dans sa route un vaisseau chargé de cinq cents mille piaftres , passe le détroit de Magellan , & arrive à la Jamaïque avec son butin. Les autres cependant rentrent dans l'isthme chargés d'or & de pierreries. Les troupes espagnoles rassemblées les attendent , & les poursuivent par-tout. Il faut que les flibustiers traversent l'isthme dans sa plus grande largeur , & qu'ils marchent par des détours l'espace de trois cents lieues , quoiqu'il n'y en ait que quatre-vingts en droite ligne de la côte où ils étaient à l'endroit où ils voulaient arriver. Ils trouvent des rivières qui se précipitent par des cataractes , & sont réduits à s'y embarquer dans des espèces de tonneaux. Ils combattent la faim , les élémens & les Espagnols. Cependant ils se rendent à la mer du Nord avec l'or & les pierreries qu'ils ont pu conserver. Ils n'étaient pas alors au nombre de cinq cents. La retraite des dix mille Grecs sera toujours plus célèbre , mais elle n'est pas comparable.

Si ces aventuriers avaient pu se réunir sous un chef , ils auraient fondé une puissance considérable en Amérique. Ce n'était , à la vérité , qu'une troupe de voleurs ; mais qu'ont été tous les conquérans ? Les flibustiers ne réussirent qu'à faire aux Espagnols presque autant de mal que les Espagnols en avaient fait aux Américains. Les uns allèrent jouir dans leur patrie de leurs richesses ; les autres moururent des excès où ces richesses les entraînaient ; beaucoup

furent réduits à leur première indigence. Les gouvernemens de France & d'Angleterre cessèrent de les protéger, quand on n'eut plus besoin d'eux; enfin, il ne reste de ces héros du brigandage que leur nom & le souvenir de leur valeur & de leurs cruautés.

C'est à eux que la France doit la moitié de l'île de Saint-Domingue; c'est par leurs armes qu'on s'y établit dans tout le temps de leurs courses.

On comptait, en 1757, dans la Saint-Domingue Nègres. française environ trente mille personnes, & cent mille esclaves nègres ou mulâtres, qui travaillaient aux sucreries, aux plantations d'indigo, de cacao, & qui abrègent leur vie pour flatter nos appétits nouveaux, en remplissant nos nouveaux besoins, que nos pères ne connaissaient pas: nous allons acheter ces nègres à la côte de Guinée, à la côte d'Or, à celle d'Yvoire. Il y a trente ans qu'on avait un beau nègre pour cinquante livres; c'est à peu près cinq fois moins qu'un bœuf gras. Cette marchandise humaine coûte aujourd'hui, en 1772, environ quinze cents livres. Nous leur disons qu'ils sont hommes comme nous, qu'ils sont rachetés du sang d'un DIEU mort pour eux, & ensuite on les fait travailler comme des bêtes de somme, on les nourrit plus mal: s'ils veulent s'enfuir, on leur coupe une jambe, & on leur fait tourner à bras l'arbre des moulins à sucre, lorsqu'on leur a donné une jambe de bois; après cela, nous osons parler du droit des gens. La petite île de la Martinique, la Guadeloupe, que les Français cultivèrent en 1735, fournirent les mêmes denrées que Saint-Domingue. Ce sont des points sur la carte & des événemens qui se perdent dans l'histoire de

l'univers; mais enfin, ces pays, qu'on peut à peine apercevoir dans une mappemonde, produisirent en France une circulation annuelle d'environ soixante millions de marchandises. Ce commerce n'enrichit point un pays; bien au contraire, il fait périr des hommes, il cause des naufrages: il n'est pas sans doute un vrai bien; mais les hommes s'étant fait des nécessités nouvelles, il empêche que la France n'achète chèrement de l'étranger un superflu devenu nécessaire.

C H A P I T R E C L I I I .

Des possessions des Anglais & des Hollandais, en Amérique.

LES Anglais étant nécessairement plus adonnés que les Français à la marine, puisqu'ils habitent une île, ont eu dans l'Amérique septentrionale de bien meilleurs établissemens que les Français. Ils possèdent six cents lieues communes de côtes, depuis la Caroline jusqu'à cette baie d'Hudson, par laquelle on a cru en vain trouver un passage qui pût conduire jusqu'aux mers du Sud & du Japon. Leurs colonies n'approchent pas des riches contrées de l'Amérique espagnole. Les terres de l'Amérique anglaise ne produisent, du moins jusqu'à présent, ni argent, ni or, ni indigo, ni cochenille, ni pierres précieuses, ni bois de teinture; cependant elles ont procuré d'assez grands avantages. Les possessions anglaises en terre ferme commencent à dix degrés de notre

tropique , dans un des plus heureux climats. C'est dans ce pays nommé *Caroline* que les Français ne purent s'établir ; & les Anglais n'en ont pris possession qu'après s'être assurés des côtes plus septentrionales.

Vous avez vu les Espagnols & les Portugais maîtres de presque tout le nouveau monde, depuis le détroit de Magellan jusqu'à la Floride. Après la Floride est cette Caroline , à laquelle les Anglais ont ajouté depuis peu la partie du Sud appelée *la Géorgie* , du nom du roi *Georges I* : ils n'ont eu la Caroline que depuis 1664. Le plus grand lustre de cette colonie est d'avoir reçu ses lois du philosophe *Locke*. La liberté entière de conscience, la tolérance de toutes les religions fut le fondement de ces lois. Les évêques y vivent fraternellement avec les puritains ; ils y permettent le culte des catholiques leurs ennemis , & celui des Indiens nommés *idolâtres* ; mais , pour établir légalement une religion dans le pays , il faut être sept pères de famille. *Locke* a considéré que sept familles avec leurs esclaves pourraient composer cinq à six cents personnes , & qu'il ne ferait pas juste d'empêcher ce nombre d'hommes de servir DIEU suivant leur conscience, parce qu'étant gênés, ils abandonneraient la colonie.

Locke, législateur de la Caroline.

Les mariages ne se contractent, dans la moitié du pays , qu'en présence du magistrat ; mais ceux qui veulent joindre à ce contrat civil la bénédiction d'un prêtre , peuvent se donner cette satisfaction.

Ces lois semblèrent admirables, après les torrens de sang que l'esprit d'intolérance avait répandus

dans l'Europe : mais on n'aurait pas seulement songé à faire de telles lois chez les Grecs & chez les Romains qui ne soupçonnèrent jamais qu'il pût arriver un temps où les hommes voudraient forcer le fer à la main d'autres hommes à croire. Il est ordonné par ce code humain de traiter les nègres avec la même humanité qu'on a pour ses domestiques. La Caroline possédait en 1657 quarante mille nègres & vingt mille blancs.

Virginia. Au-delà de la Caroline est la Virginie, nommée ainsi en l'honneur de la reine *Elisabeth*, peuplée d'abord par les soins du fameux *Raleig*, si cruellement récompensé depuis par *Jacques I*. Cet établissement ne s'était pas fait sans de grandes peines. Les sauvages, plus aguerris que les Mexicains & aussi injustement attaqués, détruisirent presque toute la colonie.

On prétend que, depuis la révocation de l'édit de Nantes, qui a valu des peuplades aux deux mondes, le nombre des habitans de la Virginie se monte à cent quarante mille, sans compter les nègres. On a surtout cultivé le tabac dans cette province & dans le Mariland ; c'est un commerce immense, & un nouveau besoin artificiel qui n'a commencé que fort tard, & qui s'est accru par l'exemple : il n'était pas permis de mettre de cette poussière âcre & mal-propre dans son nez, à la cour de *Louis XIV* ; cela passait pour une grossièreté. La première ferme du tabac fut en France de trois cents mille livres par an ; elle est aujourd'hui de seize millions. (*) Les français en achètent pour près de quatre millions par année des colonies anglaises, eux qui pourraient en planter

(*) Vers 1750. Elle a beaucoup augmenté depuis.

dans la Louifiane. Je ne puis m'empêcher de remarquer que la France & l'Angleterre confument aujourd'hui en denrées inconnues à nos pères plus que leurs couronnes n'avaient autrefois de revenus.

De la Virginie, en allant toujours au nord, vous allez au Mariland qui poffède quarante mille blancs & plus de foixante mille nègres. (12) Au-delà eft la célèbre Penfilvanie, pays unique fur la terre par la fingularité de fes nouveaux colons. *Guillaume Pen*, Primitifs ou Quakers de Penfilvanie. chef de la religion qu'on nomme très-improprement *Quakerifme*, donna fon nom & fes lois à cette contrée vers l'an 1680. Ce n'eft pas ici une ufurpation comme toutes ces invafions que nous avons vues dans l'ancien monde & dans le nouveau. *Pen* acheta le terrain des indigènes, & devint le propriétaire le plus légitime. Le chriftianifme qu'il apporta ne refemble pas plus à celui du refte de l'Europe que fa colonie ne refemble aux autres. Ses compagnons profeffoient la fimplicité & l'égalité des premiers difciples de CHRIST. Point d'autres dogmes que ceux qui fortirent de fa bouche ; ainfi prefque tout fe bornait à aimer DIEU & les hommes ; point de baptême, parce que JESUS ne baptifa perfonne ; point de prêtres, parce que les premiers difciples étaient également conduits par le CHRIST lui-même. Je ne fais ici que le devoir d'un hiftorien fidèle, & j'ajouterai que, fi *Pen* & fes compagnons errèrent dans la théologie, cette fource intariflable de querelles & de

Admirable
conduite des
Primitifs ou
Quakers.

(12) Les calculs de la population de chacune des colonies anglaises font tirés d'anciens états publiés en Angleterre ; & d'après les obfervations de M. *Franklin*, cette population doublait tous les vingt ans. On trouvera dans l'ouvrage de M. l'abbé *Raynal* la population de ces mêmes colonies, pour les années qui ont précédé immédiatement la guerre.

malheurs, ils s'élevèrent au-dessus de tous les peuples par la morale. Placés entre douze petites nations que nous appelons *sauvages*, ils n'eurent de différens avec aucune ; elles regardaient *Pen* comme leur arbitre & leur père. Lui & ses primitifs qu'on appelle *Quakers*, & qui ne doivent être appelés que du nom de *Jusles*, avaient pour maxime de ne jamais faire la guerre aux étrangers, & de n'avoir point entre eux de procès. On ne voyait point de juges parmi eux, mais des arbitres qui, sans aucun frais, accommodaient toutes les affaires litigieuses. Point de médecins chez ce peuple sobre qui n'en avait pas besoin.

La Pensilvanie fut long-temps sans soldats, & ce n'est que depuis peu que l'Angleterre en a envoyé pour les défendre, quand on a été en guerre avec la France. Otez ce nom de *Quaker*, cette habitude révoltante & barbare de trembler en parlant dans leurs assemblées religieuses, & quelques coutumes ridicules, il faudra convenir que ces primitifs sont les plus respectables de tous les hommes : leur colonie est aussi florissante que leurs mœurs ont été pures. Philadelphie ou la ville des frères, leur capitale, est une des plus belles villes de l'univers ; & on a compté cent quatre-vingts mille hommes dans la Pensilvanie en 1740. Ces nouveaux citoyens ne sont pas tous du nombre des primitifs ou quakers ; la moitié est composée d'Allemands, de Suédois, & d'autres peuples qui forment dix-sept religions. Les primitifs qui gouvernent regardent tous ces étrangers comme leurs frères. (u)

(u) Cette respectable colonie a été forcée de connaître enfin la

Au-delà de cette contrée unique sur la terre, où Boston. s'est réfugiée la paix bannie par-tout ailleurs, vous rencontrez la nouvelle Angleterre, dont Boston, la ville la plus riche de toute cette côte, est la capitale.

Elle fut habitée d'abord & gouvernée par des Horrible fanatisme. puritains, persécutés en Angleterre par ce *Laud*, archevêque de Cantorbéri, qui depuis paya de sa tête ses persécutions, & dont l'échafaud servit à élever celui du roi *Charles I.* Ces puritains, espèce de calvinistes, se réfugièrent vers l'an 1620 dans ce pays, nommé depuis *la nouvelle Angleterre*. Si les évêques les avaient poursuivis dans leur ancienne patrie, c'étaient des tigres qui avaient fait la guerre à des ours. Ils portèrent en Amérique leur humeur sombre & féroce, & vexèrent en toute manière les pacifiques Pensilvaniens, dès que ces nouveaux venus commencèrent à s'établir. Mais en 1692, ces puritains se punirent eux-mêmes par la plus étrange maladie épidémique de l'esprit qui ait jamais attaqué l'espèce humaine.

Tandis que l'Europe commençait à sortir de l'abyme des superstitions horribles où l'ignorance l'avait plongée depuis tant de siècles, & que les sortilèges & les possessions n'étaient plus regardés en Angleterre & chez les nations policées que comme d'anciennes folies dont on rougissait, les puritains les firent revivre en Amérique. Une fille eut des convulsions en 1692; un prédicant accusa une vieille servante de l'avoir enforcée; on força la vieille d'avouer qu'elle était magicienne: la moitié

guerre, & menacée d'être détruite par les armes de l'Angleterre, la mère patrie, en 1776 & 1777.

Essai sur les mœurs, &c. Tome III. A a

des habitans crut être possédée, l'autre moitié fut accusée de fortilége; & le peuple en fureur menaçait tous les juges de les pendre, s'ils ne fesaient pas pendre les accusés. On ne vit, pendant deux ans, que des forciers, des possédés & des gibets; & c'étaient les compatriotes de *Locke* & de *Newton* qui se livraient à cette abominable démençe. Enfin la maladie cessa; les citoyens de la nouvelle Angleterre reprirent leur raison, & s'étonnèrent de leur fureur. Ils se livrèrent au commerce & à la culture des terres. La colonie devint bientôt la plus florissante de toutes. On y comptait, en 1750, environ trois cents cinquante mille habitans; c'est dix fois plus qu'on n'en comptait dans les établissemens français.

De la nouvelle Angleterre vous passez à la nouvelle Yorck, à l'Acadie, qui est devenue un si grand sujet de discorde; à Terre-Neuve, où se fait la grande pêche de la morue; & enfin, après avoir navigé vers l'Ouest, vous arrivez à la baie d'Hudson, par laquelle on a cru si long-temps trouver un passage à la Chine & à ces mers inconnues, qui font partie de la vaste mer du Sud; de sorte qu'on croyait trouver à la fois le chemin le plus court pour naviger aux extrémités de l'Orient & de l'Occident.

Les îles que les Anglais possèdent en Amérique leur ont presque autant valu que leur continent; la Jamaïque, la Barbade, & quelques autres où ils cultivent le sucre, leur ont été très-profitables, tant par leurs fabriques que par leur commerce avec la

nouvelle Espagne , d'autant plus avantageux qu'il est prohibé.

Les Hollandais, si puissans aux Indes orientales, font à peine connus en Amérique; le petit terrain de Surinam, près du Brésil, est ce qu'ils ont conservé de plus considérable. Ils y ont porté le génie de leur pays, qui est de couper les terres en canaux. Ils ont fait une nouvelle Amsterdam à Surinam, comme à Batavia; & l'île de Curaçao leur produit des avantages assez considérables. Les Danois enfin ont eu trois petites villes, & ont commencé un commerce très-utile, par les encouragemens que leur roi leur a donnés.

Possessions
hollandaises.

Voilà jusqu'à présent ce que les Européens ont fait de plus important dans la quatrième partie du monde.

Il en reste une cinquième, qui est celle des terres australes, dont on n'a découvert encore que quelques côtes & quelques îles. Si on comprend, sous le nom de ce nouveau monde austral, les terres des Papous, & la nouvelle Guinée, qui commence sous l'équateur même, il est clair que cette partie du globe est la plus vaste de toutes.

Magellan vit le premier, en 1520, la terre antarctique, à cinquante & un degrés vers le pôle austral: mais ces climats glacés ne pouvaient pas tenter les possesseurs du Pérou. Depuis ce temps, on fit la découverte de plusieurs pays immenses au midi des Indes, comme la nouvelle Hollande qui s'étend depuis le dixième degré jusque par de-là le trentième. Quelques personnes prétendent que la compagnie de Batavia y possède des établissemens utiles. Il est

pourtant difficile d'avoir secrètement des provinces & un commerce. Il est vraisemblable qu'on pourrait encore envahir cette cinquième partie du monde, que la nature n'a point négligé ces climats, & qu'on y verrait des marques de sa variété & de sa profusion.

Mais jusqu'ici, que connaissons-nous de cette immense partie de la terre? quelques côtes incultes, où *Pelsart* & ses compagnons ont trouvé, en 1630, des hommes noirs, qui marchent sur les mains comme sur les pieds; une baie où *Tasman*, en 1642, fut attaqué par des hommes jaunes, armés de flèches & de massues; une autre où *Dampierre*, en 1699, a combattu des nègres, qui tous avaient la mâchoire supérieure dé garnie de dents par devant. On n'a point encore pénétré dans ce segment du globe; & il faut avouer qu'il vaut mieux cultiver son pays que d'aller chercher les glaces & les animaux noirs & bigarrés du pôle austral.

Nous apprenons la découverte de la nouvelle Zélande. C'est un pays immense, inculte, affreux, peuplé de quelques anthropophages, qui, à cette coutume près de manger des hommes, ne sont pas plus méchants que nous. (13)

(13) Les découvertes du célèbre *Locke* ont prouvé qu'il n'existe point proprement de continent dans cette partie du globe, mais plusieurs archipels & quelques grandes îles dont une seule, la nouvelle Hollande, est aussi grande que l'Europe. Les glaces s'étendent plus loin dans l'hémisphère austral que dans le nôtre. Elles couvrent ou rendent inabordable tout ce qui s'étend au-delà de l'endroit où les voyageurs anglais ont pénétré.

Parmi les peuples qui habitent les îles, plusieurs sont anthropophages & mangent leurs prisonniers. Ils n'ont cependant commis de violence envers les Européens, ni tramé de trahison contre eux, qu'après en

avoir été eux-mêmes maltraités ou trahis. Par-tout on a trouvé l'homme sauvage bon , mais implacable dans sa vengeance. Les mêmes insulaires qui mangèrent le capitaine *Marion* , après l'avoir attiré dans le piège par de longues démonstrations d'amitié , avaient pris le plus grand soin de quelques malades du vaisseau de M. de *Surville* ; mais cet officier , sous prétexte de punir l'enlèvement de son bateau , enleva sur sa flotte le même chef qui avait généreusement reçu dans sa case nos matelots malades , & mit , en partant , le feu à plusieurs villages. Ces peuples s'en vengèrent sur le premier européen qui aborda chez eux. Comme ils ne distinguent point encore les différentes nations de l'Europe , les anglais ont quelquefois été punis des violences des espagnols ou des français , & réciproquement ; mais les sauvages n'attaquent les Européens que comme les sangliers attaquent les chasseurs , quand ils ont été blessés.

Dans d'autres îles où la civilisation a fait plus de progrès , l'usage de manger de la chair humaine s'est aboli. Cet usage a même plusieurs degrés chez les peuplades les plus grossières : les uns mangent la chair des hommes comme une autre nourriture ; ils n'affaiblissent pas , mais ils font la guerre pour s'en procurer. D'autres peuplades n'en mangent qu'en cérémonie & après la victoire.

Dans les îles où l'anthropophagie est détruite , la société s'est perfectionnée ; les hommes vivent de la pêche , de la chasse , des poules & des cochons qu'ils ont réduits à l'état de domesticité , des fruits & des racines que la terre leur donne , ou qu'une culture grossière peut leur procurer ; quoiqu'ils ne connaissent ni l'or ni les métaux , ils ont porté assez loin l'adresse & l'intelligence dans tous les arts nécessaires. Ils aiment la danse , ont des instrumens de musique , & même des pièces dramatiques ; ce sont des espèces de comédies où l'on joue les aventures scandaleuses arrivées dans le pays , comme dans ce qu'on appelle l'ancienne comédie grecque.

Ces hommes sont gais , doux & paisibles ; ils ont la même morale que nous , à cela près qu'ils ne partagent pas le préjugé qui nous fait regarder comme criminel ou comme déshonorant le commerce des deux sexes entre deux personnes libres.

Ils n'ont aucune espèce de culte , aucune opinion religieuse , mais seulement quelques pratiques superstitieuses relatives aux morts. On peut mettre aussi dans le rang des superstitions le respect de quelques-uns de ces peuples pour une association de guerriers nommés *Arréoi* , qui vivent sans rien faire aux dépens d'autrui. Ces hommes n'ont pas de femmes , mais des maîtresses libres qui , lorsqu'elles deviennent grosses , se font un devoir de se faire avorter ; & elles n'en partagent pas moins le respect que l'on a pour leurs amans. Ces superstitions semblent marquer le passage entre l'état de nature , & celui où l'homme se soumet à une religion. Le crime de ces maîtresses des *Arréoi* ne contredit pas ce que

372 TERRES AUSTRALES.

nous avons dit de la morale de ces peuples ; les Phéniciens , les Carthaginois , les Juifs ont immolé des hommes à la Divinité , & n'en regardaient pas moins l'affassinat comme un crime.

Il y a dans ces îles quelques traces d'un gouvernement féodal , comme un amiral , indépendant du chef suprême , des chefs particuliers que ce premier chef ne nomme pas , & qui , dans les affaires où la nation entière est intéressée , reçoivent ses ordres pour les porter à leurs vassaux. Mais on doit trouver à peu-près ces mêmes usages dans toutes les nations qui se sont formées par la réunion volontaire de plusieurs peuplades.

On distingue aussi deux classes d'hommes dans plusieurs de ces îles : celle qui a le plus de force & de beauté a aussi plus d'intelligence & des mœurs plus douces ; elle domine l'autre , mais sans l'avoir réduite à l'esclavage.

La terre est en général très-fertile ; mais elle n'offre rien jusqu'ici qui puisse tenter l'avarice européenne. Les Anglais y ont porté des animaux utiles , des instrumens de culture , y ont semé des graines de l'Europe. Ils ont voulu ne faire connaître la supériorité des Européens que par leurs bienfaits.

Cependant la même nation , dans le même temps , se souillait en Amérique & en Asie de toutes les perfidies , de toutes les barbaries. C'est que chez les peuples les plus éclairés , il y a encore deux nations ; l'une est instruite par la raison & guidée par l'humanité , tandis que l'autre reste livrée aux préjugés & à la corruption des siècles d'ignorance.

C H A P I T R E C L I V.

Du Paraguai. De la domination des jésuites dans cette partie de l'Amérique ; de leurs querelles avec les Espagnols & les Portugais.

LES conquêtes du Mexique & du Pérou font des prodiges d'audace : les cruautés qu'on y a exercées , l'extermination entière des habitans de Saint-Dominique & de quelques autres îles font des excès d'horreur ; mais l'établissement dans le Paraguai , par les seuls jésuites espagnols , paraît , à quelques égards , le triomphe de l'humanité ; il semble expier les cruautés des premiers conquérans. Les quakers , dans l'Amérique septentrionale , & les jésuites dans la méridionale , ont donné un nouveau spectacle au monde. Les primitifs ou quakers ont adouci les mœurs des sauvages voisins de la Pensilvanie ; ils les ont instruits seulement par l'exemple , sans attenter à leur liberté , & ils leur ont procuré de nouvelles douceurs de la vie par le commerce. Les jésuites se font , à la vérité , servis de la religion pour ôter la liberté aux peuplades du Paraguai ; mais ils les ont policées ; ils les ont rendues industrieuses , & font venus à bout de gouverner un vaste pays , comme en Europe on gouverne un couvent. Il paraît que les primitifs ont été plus justes , & les jésuites plus politiques. Les premiers ont regardé comme un attentat l'idée de soumettre leurs voisins ; les autres se font fait une vertu de soumettre des sauvages par l'instruction & par la persuasion.

Etablis-
ment des jé-
suites , com-
paré à celui
des Primitifs
nommés Qua-
kers.

Comment ils
affervissent le
Paraguay.

Le Paraguay est un vaste pays entre le Brésil, le Pérou & le Chili. Les Espagnols s'étaient rendus maîtres de la côte, où ils fondèrent Buénos-Aires, ville d'un grand commerce sur les rives de la Plata; mais quelques puissans qu'ils fussent, ils étaient en trop petit nombre pour subjuguier tant de nations qui habitaient au milieu des forêts. Ces nations leur étaient nécessaires pour avoir de nouveaux sujets qui leur facilitassent le chemin de Buénos-Aires au Pérou. Ils furent aidés, dans cette conquête, par des jésuites, beaucoup plus qu'ils ne l'auraient été par des soldats. Ces missionnaires pénétrèrent de proche en proche dans l'intérieur du pays au commencement du dix-septième siècle. Quelques sauvages pris dans leur enfance, & élevés à Buénos-Aires, leur fervirent de guides & d'interprètes. Leurs fatigues, leurs peines égalèrent celles des conquérans du nouveau monde. Le courage de religion est aussi grand pour le moins que le courage guerrier. Ils ne se rebutèrent jamais; & voici enfin comme ils réussirent.

Les bœufs, les vaches, les moutons amenés d'Europe à Buénos-Aires s'étaient multipliés à un excès prodigieux; ils en menèrent une grande quantité avec eux; ils firent charger des chariots de tous les instrumens du labourage & de l'architecture, semèrent quelques plaines de tous les grains d'Europe, & donnèrent tout aux sauvages qui furent apprivoisés comme les animaux qu'on prend avec un appât. Ces peuples n'étaient composés que de familles séparées les unes des autres, sans société, sans aucune religion: on les accoutuma aisément à la société, en

leur donnant les nouveaux besoins des productions qu'on leur apportait. Il fallut que les missionnaires, aidés de quelques habitans de Buénos-Aires, leur apprirent à semer, à labourer, à cuire la brique, à façonner le bois, à construire des maisons; bientôt ces hommes furent transformés, & devinrent sujets de leurs bienfaiteurs. S'ils n'adoptèrent pas d'abord le christianisme qu'ils ne purent comprendre, leurs enfans élevés dans cette religion devinrent entièrement chrétiens.

L'établissement a commencé par cinquante familles, & il monta, en 1750, à près de cent mille. Les jésuites, dans l'espace d'un siècle, ont formé trente cantons, qu'ils appellent *le pays des missions*; chacun contient jusqu'à présent, environ dix mille habitans. Un religieux de *S^t François*, nommé *Florentin*, qui passa par le Paraguay en 1711, & qui, dans sa relation, marque à chaque page son admiration pour ce gouvernement si nouveau, dit que la peuplade de Saint-Xavier, où il séjourna long-temps, contenait trente mille personnes au moins. Si l'on s'en rapporte à son témoignage, on peut conclure que les jésuites se sont formés quatre cents mille sujets par la seule persuasion.

Si quelque chose peut donner l'idée de cette colonie, c'est l'ancien gouvernement de Lacédémone. ^{Gouvernement.} Tout est en commun dans la contrée des missions. Ces voisins du Pérou ne connaissent point l'or & l'argent. L'essence d'un Spartiate était l'obéissance aux lois de *Licurgue*, & l'essence d'un Paraguéen a été jusqu'ici l'obéissance aux lois des jésuites; tout se ressemble, à cela près que les Paraguéens n'ont point d'esclaves

pour ensemencer leurs terres , & pour couper leurs bois , comme les Spartiates ; ils font les esclaves des jésuites.

Ce pays dépend , à la vérité , pour le spirituel , de l'évêque de Buénos-Aires , & du gouverneur pour le temporel. Il est soumis aux rois d'Espagne , ainsi que les contrées de la Plata & du Chili ; mais les jésuites , fondateurs de la colonie , se font toujours maintenus dans le gouvernement absolu des peuples qu'ils ont formés. Ils donnent au roi d'Espagne une piaſtre pour chacun de leurs fujets ; & cette piaſtre , ils la paient au gouverneur de Buénos-Aires , soit en denrées , soit en monnaie ; car eux seuls ont de l'argent , & leurs peuples n'en touchent jamais. C'est la seule marque de vassalité que le gouvernement espagnol crut alors devoir exiger. Ni le gouverneur de Buénos-Aires ne pouvait déléguer un officier de guerre ou de magistrature au pays des jésuites , ni l'évêque ne pouvait y envoyer un curé.

On tenta une fois d'envoyer deux curés dans les peuplades appelées de Notre-Dame de Foi , & Saint-Ignace ; on prit même la précaution de les faire escorter par des soldats : les deux peuplades abandonnèrent leurs demeures , elles se répartirent dans les autres cantons ; & les deux curés demeurés seuls retournèrent à Buénos-Aires.

LeParaguai
fermé aux
étrangers , &
même aux
Espagnols.

Un autre évêque , irrité de cette aventure , voulut établir l'ordre hiérarchique ordinaire dans tout le pays des missions ; il invita tous les ecclésiastiques de sa dépendance à se rendre chez lui pour recevoir leurs commissions : personne n'osa se présenter. Ce sont les jésuites eux-mêmes qui nous apprennent

ces faits dans un de leurs mémoires apologétiques. Ils restèrent donc maîtres absolus dans le spirituel, & non moins maîtres dans l'essentiel. Ils permettaient au gouverneur d'envoyer, par le pays des missions, des officiers au Pérou; mais ces officiers ne pouvaient demeurer que trois jours dans le pays. Ils ne parlaient à aucun habitant; & quoiqu'ils se presentassent au nom du roi, ils étaient traités véritablement en étrangers suspects. Les jésuites, qui ont toujours conservé les dehors, firent servir la piété à justifier cette conduite, qu'on put qualifier de défobéissance & d'insulte. Ils déclarèrent au conseil des Indes & de Madrid qu'ils ne pouvaient recevoir un espagnol dans leurs provinces, de peur que cet officier ne corrompît les mœurs des Paraguéens; & cette raison, si outrageante pour leur propre nation, fut admise par les rois d'Espagne, qui ne purent tirer aucun service des Paraguéens qu'à cette singulière condition, déshonorante pour une nation aussi fière & aussi fidèle que l'espagnole.

Voici la manière dont ce gouvernement unique sur la terre était administré. Le provincial jésuite, assisté de son conseil, rédigeait les lois; & chaque recteur, aidé d'un autre conseil, les faisait observer; un procureur fiscal, tiré du corps des habitans de chaque canton, avait sous lui un lieutenant. Ces deux officiers faisaient tous les jours la visite de leur district, & avertissaient le supérieur jésuite de tout ce qui se passait.

Toute la peuplade travaillait; & les ouvriers de chaque profession rassemblés faisaient leur ouvrage en commun, en présence de leurs surveillans, nommés

par le fiscal. Les jésuites fournissaient le chanvre, le coton, la laine, que les habitans mettaient en œuvre : ils fournissaient de même les grains pour la semence, & on recueillait en commun. Toute la récolte était déposée dans les magasins publics. On distribuait à chaque famille ce qui suffisait à ses besoins : le reste était vendu à Buénos-Aires & au Pérou.

Commerce. Ces peuples ont des troupeaux. Ils cultivent les blés, les légumes, l'indigo, le coton, le chanvre, les cannes de sucre, le jalap, l'ypécacuanha, & surtout la plante qu'on nomme *herbe du Paraguai*, (14) espèce de thé très-recherché dans l'Amérique méridionale, & dont on fait un trafic considérable. On rapporte en retour des espèces & des denrées. Les jésuites distribuaient les denrées, & faisaient servir l'argent & l'or à la décoration des églises & aux besoins du gouvernement. Ils eurent un arsenal dans chaque canton ; on donnait à des jours marqués des armes aux habitans. Un jésuite était préposé à l'exercice ; après quoi les armes étaient reportées dans l'arsenal, & il n'était permis à aucun citoyen d'en garder dans sa maison. Les mêmes principes, qui ont fait de ces peuples les sujets les plus soumis, en ont fait de très-bons soldats ; ils croient obéir & combattre par devoir. On a eu plus d'une fois besoin de leurs secours contre les Portugais du

(14) On en fait dans l'Amérique méridionale le même usage que les Anglais & les Hollandais font du thé. Cette plante n'est pas astringente comme le thé, mais amère & stomachique. Les malheureux Peruviens, enterrés dans les mines avec une barbarie digne des descendans de *Pizarre* & d'*Almagro*, s'en servent pour ranimer leur forces & soutenir leur courage.

Brésil , contre des brigands à qui on a donné le nom de *Mamelus* , & contre des sauvages nommés *Mosquites* , qui étaient anthropophages. Les jésuites les ont toujours conduits dans ces expéditions , & ils ont toujours combattu avec ordre , avec courage & avec succès.

Lorsqu'en 1662 les Espagnols firent le siège de la ville du Saint-Sacrement , dont les Portugais s'étaient emparés , siège qui a causé des accidens si étranges , un jésuite amena quatre mille paraguéens , qui montèrent à l'assaut & qui emportèrent la place. Je n'omettrai point un trait qui montre que ces religieux , accoutumés au commandement , en avaient plus que le gouverneur de Buénos-Aires , qui était à la tête de l'armée. Ce général voulut qu'en allant à l'assaut , on plaçât des rangs de chevaux au-devant des soldats , afin que l'artillerie des remparts ayant épuisé son feu sur les chevaux , les soldats se présentassent avec moins de risque ; le jésuite remontra le ridicule & le danger d'une telle entreprise , & il fit attaquer dans les règles.

Services à la guerre.

La manière dont ces peuples ont combattu pour l'Espagne a fait voir qu'ils sauraient se défendre contre elle , & qu'il serait dangereux de vouloir changer leur gouvernement. Il est très-vrai que les jésuites s'étaient formé dans le Paraguai un Empire d'environ quatre cents lieues de circonférence , & qu'ils auraient pu l'étendre davantage.

Soumis dans tout ce qui est d'apparence au roi d'Espagne , ils étaient rois en effet , & peut-être les rois les mieux obéis de la terre. Ils ont été à la fois fondateurs , législateurs , pontifes & souverains.

Un empire d'une constitution si étrange , dans un autre hémisphère , est l'effet le plus éloigné de sa cause qui ait jamais paru dans le monde. Nous voyons depuis long-temps des moines princes dans notre Europe ; mais ils sont parvenus à ce degré de grandeur , opposé à leur état , par une marche naturelle ; on leur a donné de grandes terres qui sont devenues des fiefs & des principautés , comme d'autres terres. Mais dans le Paraguai , on n'a rien donné aux jésuites , ils se sont faits souverains sans se dire seulement propriétaires d'une lieue de terrain , & tout a été leur ouvrage.

Jésuites
résistent aux
rois d'Espa-
gne & de Por-
tugal.

Ils ont enfin abusé de leur pouvoir , & l'ont perdu ; lorsque l'Espagne a cédé au Portugal la ville du Saint-Sacrement & ses vastes dépendances , les jésuites ont osé s'opposer à cet accord ; les peuples qu'ils gouvernent n'ont point voulu se soumettre à la domination portugaise , & ils ont résisté également à leurs anciens & à leurs nouveaux maîtres.

Si on en croit la *Relacio abbreviada* , le général portugais d'*Andrado* , écrivit , dès l'an 1750 , au général espagnol *Valderios* : *Les jésuites sont les seuls rebelles. Leurs Indiens ont attaqué deux fois la forteresse portugaise du Pardo avec une artillerie très-bien servie. La même relation ajoute que ces indiens ont coupé les têtes à leurs prisonniers , & les ont portées à leurs commandans jésuites. Si cette accusation est vraie , elle n'est guère vraisemblable.*

Ce qui est plus sûr , c'est que leur province de Saint-Nicolas s'est soulevée en 1757 , & a mis treize mille combattans en campagne , sous les ordres de deux jésuites , *Lamp* & *Tadeo*. C'est l'origine du bruit

qui courut alors qu'un jésuite s'était fait roi du Paraguai sous le nom de *Nicolas I.*

Pendant que ces religieux faisaient la guerre en Amérique aux rois d'Espagne & de Portugal, ils étaient en Europe les confesseurs de ces princes. Mais enfin, ils ont été accusés de rébellion & de parricide à Lisbonne; ils ont été chassés du Portugal, en 1758; le gouvernement portugais en a purgé toutes ses colonies d'Amérique; ils ont été chassés de tous les Etats du roi d'Espagne, dans l'ancien & dans le nouveau monde; les parlemens de France les ont détruits par un arrêt; le pape a éteint l'ordre par une bulle; & la terre a appris enfin qu'on peut abolir tous les moines sans rien craindre.

CHAPITRE CLV.

Etat de l'Asie, au temps des découvertes des Portugais.

TANDIS que l'Espagne jouissait de la conquête De la Chine. de la moitié de l'Amérique, que le Portugal dominait sur les côtes de l'Afrique & de l'Asie, que le commerce de l'Europe prenait une face si nouvelle, & que le grand changement dans la religion chrétienne changeait les intérêts de tant de rois, il faut vous représenter dans quel état était le reste de notre ancien univers.

Nous avons laissé, vers la fin du treizième siècle, Dynastie d'Yuen. la race de *Gengis* souveraine dans la Chine, dans

l'Inde , dans la Perse , & les Tartares portant la destruction jusqu'en Pologne & en Hongrie. La branche de cette famille victorieuse , qui régna dans la Chine , s'appelle *Yuen*. On ne reconnaît point dans ce nom celui d'*Ostai-kan* , ni celui de *Coblai* , son frère , dont la race régna un siècle entier. Ces vainqueurs prirent avec un nom chinois les mœurs chinoises. Tous les usurpateurs veulent conserver par les lois ce qu'ils ont envahi par les armes. Sans cet intérêt si naturel de jouir paisiblement de ce qu'on a volé , il n'y aurait pas de société sur la terre. Les Tartares trouvèrent les lois des vaincus si belles qu'ils s'y soumirent pour mieux s'affermir. Ils conservèrent surtout avec soin celle qui ordonne que personne ne soit ni gouverneur ni juge dans la province où il est né ; loi admirable , & qui d'ailleurs convenait à des vainqueurs.

Cet ancien principe de morale & de politique , qui rend les pères si respectables aux enfans , & qui fait regarder l'empereur comme le père commun , accoutuma bientôt les Chinois à l'obéissance volontaire. La seconde génération oublia le sang que la première avait perdu. Il y eut neuf empereurs consécutifs de la même race tartare , sans que les annales chinoises fassent mention de la moindre tentative de chasser ces étrangers. Un des arrière-petits-fils de *Gengis* fut assassiné dans son palais ; mais il le fut par un tartare , & son héritier naturel lui succéda sans aucun trouble.

Enfin ce qui avait perdu les califes , ce qui avait autrefois détrôné les rois de Perse & ceux d'Assyrie , renversa ces conquérans ; ils s'abandonnèrent à la mollesse.

mollesse. Le neuvième empereur du sang de *Gengis*, entouré de femmes & de prêtres *lamas* qui le gouvernaient tour à tour, excita le mépris, & réveilla le courage des peuples. Les bonzes ennemis des lamas furent les premiers auteurs de la révolution. Un aventurier qui avait été valet dans un couvent de bonzes, s'étant mis à la tête de quelques brigands, se fit déclarer chef de ceux que la cour appelait *les révoltés*. On voit vingt exemples pareils dans l'empire romain, & surtout dans celui des Grecs. La terre est un vaste théâtre, où la même tragédie se joue sous des noms différens.

Race de *Gengis* chassée de la Chine.

Cet aventurier chassa la race des Tartares, en 1357, & commença la vingt & unième famille ou dynastie, nommée *Meng*, des empereurs chinois. Elle a régné deux cents soixante & seize ans ; mais enfin elle a succombé sous les descendans de ces mêmes Tartares qu'elle avait chassés. Il a toujours fallu qu'à la longue le peuple le plus instruit, le plus riche, le plus policé, ait cédé par-tout au peuple sauvage, pauvre & robuste. Il n'y a eu que l'artillerie perfectionnée qui ait pu enfin égaler les faibles aux forts, & contenir les barbares. Nous avons observé, au second chapitre, que les Chinois ne faisaient point encore usage du canon, quoiqu'ils connussent la poudre depuis si long-temps.

Le restaurateur de l'empire chinois prit le nom de *Taitfoug*, & rendit ce nom célèbre par les armes & par les lois. Une de ses premières attentions fut de réprimer les bonzes, qu'il connaissait d'autant mieux qu'il les avait servis. Il défendit qu'aucun chinois n'embrassât la profession de bonze avant

Défense de se faire moine en la Chine avant 40 ans.

quarante ans , & porta la même loi pour les bonzesses. C'est ce que le czar *Pierre le grand* a fait de nos jours en Russie. Mais cet amour invincible de sa profession , & cet esprit qui anime tous les grands corps ont fait triompher bientôt les bonzes chinois & les moines russes d'une loi sage ; il a toujours été plus aisé dans tous les pays d'abolir des coutumes invétérées que de les restreindre. Nous avons déjà remarqué que le pape *Léon I* avait porté cette même loi , que le fanatisme a toujours bravée.

Il paraît que *Taitfoug* , ce second fondateur de la Chine , regardait la propagation comme le premier des devoirs ; car en diminuant le nombre des bonzes , dont la plupart n'étaient pas mariés , il eut soin d'exclure de tous les emplois les eunuques , qui auparavant gouvernaient le palais , & amollissaient la nation.

Quoique la race de *Gengis* eût été chassée de la Chine , ces anciens vainqueurs étaient toujours très-redoutables. Un empereur chinois nommé *Yngtsong* fut fait prisonnier par eux , & amené captif dans le fond de la Tartarie , en 1444. L'empire chinois paya pour lui une rançon immense. Ce prince reprit sa liberté , mais non pas sa couronne , & il attendit paisiblement , pour remonter sur le trône , la mort de son frère qui régnait pendant sa captivité.

L'intérieur de l'Empire fut tranquille. L'histoire rapporte qu'il ne fut troublé que par un bonze qui voulut faire soulever les peuples , & qui eut la tête tranchée.

Preuve qu'on
n'a jamais

La religion de l'empereur & des lettrés ne changea point. On défendit seulement de rendre à *Confucée*

les mêmes honneurs qu'on rendait à la mémoire des rois ; défense honteuse , puisque nul roi n'avait rendu tant de services à la patrie que *Confutée* ; mais défense qui prouve que *Confutée* ne fut jamais adoré , & qu'il n'entre point d'idolâtrie dans ces cérémonies dont les Chinois honorent leurs aïeux & les mânes des grands hommes. Rien ne confond mieux les méprisables disputes que nous avons eues en Europe sur les rites chinois.

Une étrange opinion régnait alors à la Chine. On était persuadé qu'il y avait un secret pour rendre les hommes immortels. Des charlatans qui ressembloient à nos alchimistes se vantaient de pouvoir composer une liqueur qu'ils appelaient *le breuvage de l'immortalité*. Ce fut le sujet de mille fables dont l'Asie fut inondée , & qu'on a prises pour de l'histoire. On prétend que plus d'un empereur chinois dépensa des sommes immenses pour cette recette ; c'est comme si les Asiatiques croyaient que nos rois de l'Europe ont recherché sérieusement la *Fontaine de Jouvence* , aussi connue dans nos anciens romans gaulois que la coupe d'immortalité dans les romans asiatiques.

Sous la dynastie *Yuen* , c'est-à-dire , sous la postérité de *Gengis* , & sous celle des restaurateurs , nommée *Ming* , les arts qui appartiennent à l'esprit & à l'imagination furent plus cultivés que jamais : ce n'était ni notre forte d'esprit , ni notre forte d'imagination ; cependant on retrouve dans leurs petits romans le même fond qui plaît à toutes les nations. Ce sont des malheurs imprévus , des avantages inespérés , des reconnaissances : on y trouve peu de ce fabuleux

incroyable , tel que les métamorphoses inventées par les Grecs & embellies par *Ovide* , tel que les contes arabes & les fables du *Boïardo* & de l'*Arioste*. L'invention , dans les fables chinoïses , s'éloigne rarement de la vraisemblance , & tend toujours à la morale.

Théâtre. La passion du théâtre devint universelle à la Chine , depuis le quatorzième siècle jusqu'à nos jours. Ils ne pouvaient avoir reçu cet art d'aucun peuple. Ils ignoraient que la Grèce eût existé ; & ni les mahométans ni les Tartares n'avaient pu leur communiquer les ouvrages grecs. Ils inventèrent l'art ; mais par la tragédie chinoïse qu'on a traduite , on voit qu'ils ne l'ont pas perfectionné. Cette tragédie intitulée l'*Orphelin de Tchao* est du quatorzième siècle ; on nous la donne comme la meilleure qu'ils aient eue encore. Il est vrai qu'alors les ouvrages dramatiques étaient plus grossiers en Europe : à peine même cet art nous était-il connu. Notre caractère est de nous perfectionner , & celui des Chinois est , jusqu'à présent , de rester où ils sont parvenus. Peut-être cette tragédie est-elle dans le goût des premiers essais d'*Eschile*. Les Chinois toujours supérieurs dans la morale ont fait peu de progrès dans toutes les autres sciences. C'est sans doute que la nature , qui leur a donné un esprit droit & sage , leur a refusé la force de l'esprit.

Style. Ils écrivent en général comme ils peignent , sans connaître les secrets de l'art. Leurs tableaux jusqu'à présent sont dépourvus d'ordonnance , de perspective , de clair-obscur ; leurs écrits se ressentent de la même faiblesse : mais il paraît qu'il règne dans leurs

productions une médiocrité sage , une vérité simple , qui ne tient rien du style ampoulé des autres orientaux. Vous ne voyez dans ce que vous avez lu de leurs traités de morale aucune de ces paraboles étranges , de ces comparaisons gigantesques & forcées. Ils parlent rarement en énigmes : c'est encore ce qui en fait dans l'Asie un peuple à part. Vous lisez il n'y a pas longtemps des réflexions d'un sage chinois sur la manière dont on peut se procurer la petite portion de bonheur dont la nature de l'homme est susceptible : ces réflexions sont précisément les mêmes que nous retrouvons dans la plupart de nos livres.

La théorie de la médecine n'est encore chez eux Médecine. qu'ignorance & erreur. Cependant les médecins chinois ont une pratique assez heureuse. La nature n'a pas permis que la vie des hommes dépendît de la physique. Les Grecs savaient saigner à propos , sans savoir que le sang circulât. L'expérience des remèdes & le bon sens ont établi la médecine pratique dans toute la terre : elle est par-tout un art conjectural , qui aide quelquefois la nature & quelquefois la détruit.

En général l'esprit d'ordre , de modération , le goût des sciences , la culture de tous les arts utiles à la vie , un nombre prodigieux d'inventions qui rendaient ces arts plus faciles , composaient la sagesse chinoise. Cette sagesse avait poli les conquérans tartares , & les avait incorporés à la nation. C'est un avantage que les Grecs n'ont pu avoir sur les Turcs. Enfin les Chinois avaient chassé leurs maîtres , & les Grecs n'ont pas imaginé de secouer le joug de leurs vainqueurs.

Petit peuple
par-tout fot
& fripon.

Quand nous parlons de la sagesse qui a présidé quatre mille ans à la constitution de la Chine , nous ne prétendons pas parler de la populace ; elle est en tout pays uniquement occupée du travail des mains. (15) L'esprit d'une nation réside toujours dans le petit nombre qui fait travailler le grand , est nourri par lui , & le gouverne. Certainement cet esprit de la nation chinoise est le plus ancien monument de la raison , qui soit sur la terre.

Enfans
trouvés.

Ce gouvernement , quelque beau qu'il fût , était nécessairement infecté de grands abus attachés à la condition humaine , & surtout à un vaste empire. Le plus grand de ces abus , qui n'a été corrigé que dans ces derniers temps , était la coutume des pauvres d'exposer leurs enfans , dans l'espérance qu'ils seraient recueillis par les riches. Il périssait ainsi beaucoup de fujets. L'extrême population empêchait le gouvernement de prévenir ces pertes. On regardait les hommes comme les fruits des arbres , dont on laisse périr sans regret une partie , quand il en reste suffisamment pour la nourriture. Les conquérans tartares auraient pu fournir la subsistance à ces enfans abandonnés , & en faire des colonies qui auraient peuplé les déserts de la Tartarie.

(15) C'est une suite naturelle de l'inégalité que les mauvaises lois mettent entre les fortunes , & de cette quantité d'hommes que le culte religieux , une jurisprudence compliquée , un système fiscal , absurde & tyrannique , l'agiotage & la manie des grandes armées , obligent le peuple d'entretenir aux dépens de son travail. Il n'y a de populace ni à Genève , ni dans la principauté de Neuchâtel. Il y en a beaucoup moins en Hollande & en Angleterre qu'en France , moins dans les pays protestans que dans les pays catholiques. Dans tout pays qui aura de bonnes lois , le peuple même aura le temps de s'instruire , & d'acquérir le petit nombre d'idées dont il a besoin pour se conduire par la raison.

Ils n'y songèrent pas ; & dans notre occident , où nous avons un besoin plus pressant de réparer l'espèce humaine , nous n'avions pas encore remédié au même mal , quoiqu'il nous fût plus préjudiciable. Londres n'a d'hôpitaux pour les enfans trouvés que depuis quelques années. Il faut bien des siècles pour que la société humaine se perfectionne.

CHAPITRE CLVI.

Des Tartares.

SI les Chinois deux fois subjugués , la première par *Gengis-kan* , au treizième siècle , & la seconde , dans le dix-septième , ont toujours été le premier peuple de l'Asie dans les arts & dans les lois , les Tartares l'ont été dans les armes. Il est humiliant pour la nature humaine que la force l'ait toujours emporté sur la sagesse , & que ces barbares aient subjugué presque tout notre hémisphère jusqu'au mont Atlas. Ils détruisirent l'empire romain , au cinquième siècle , & conquirent l'Espagne & tout ce que les Romains avaient eu en Afrique. Nous les avons vus ensuite assujettir les califes de Babylone.

Les Tartares ont subjugué la moitié de l'hémisphère.

Mahmoud , qui sur la fin du dixième siècle conquit la Perse & l'Inde , était un tartare. Il n'est presque connu aujourd'hui des peuples occidentaux que par la réponse d'une pauvre femme qui lui demanda justice dans les Indes du meurtre de son fils , volé & assassiné dans la province d'Yrac en Perse : Comment voulez-vous que je rende justice de si loin ? dit le

sultan. Pourquoi donc nous avez-vous conquis , ne pouvant nous gouverner ? répondit la mère.

Ce fut du fond de la Tartarie que partit *Gengis-kan*, à la fin du douzième siècle, pour conquérir l'Inde , la Chine , la Perse & la Russie. *Batou-kan* l'un de ses enfans ravagea jusqu'aux frontières de l'Allemagne. Il ne reste aujourd'hui du vaste empire de Capshac , partage de *Batou-kan*, que la Crimée possédée par ses descendans , sous la protection des Turcs.

Tamerlan , qui subjuga une si grande partie de l'Asie , était un tartare , & même de la race de *Gengis*.

Ussun Cassan , qui régna en Perse , était aussi né dans la Tartarie.

Enfin si vous regardez d'où sont sortis les Ottomans , vous les verrez partir du bord oriental de la mer Caspienne , pour venir mettre sous le joug l'Asie mineure , l'Arabie , l'Egypte , Constantinople & la Grèce.

Voyons ce qui restait dans ces vastes déserts de la Tartarie au seizième siècle , après tant d'émigrations de conquérans. Au nord de la Chine étaient ces mêmes Monguls & ces Mantchoux qui la conquièrent sous *Gengis* , & qui l'ont encore reprise il y a un siècle. Ils étaient alors de la religion dont le *dalaï-lama* est le chef dans le petit Thibet. Leurs déserts continuent aux déserts de la Russie. De là jusqu'à la mer Caspienne habitent les Elhuts , les Calcas , les Calmouks & cent hordes de tartares vagabonds. Les Usbecs étaient & sont encore dans le pays de Samarcande ; ils vivent tous pauvrement , & savent seulement qu'il est sorti de chez eux des effaims qui ont conquis les plus riches pays de la terre.

Aujourd'hui
miserables ,
subjugués ou
vagabonds.

C H A P I T R E C L V I I .

Du Mogol.

LA race de *Tamerlan* régnait dans le Mogol. Ce royaume de l'Inde n'avait pas été tout-à-fait soumis par *Tamerlan*. Les enfans de ce conquérant se firent la guerre pour le partage de ses Etats , comme les successeurs d'*Alexandre* ; & l'Inde fut très-malheureuse. Ce pays , où la nature du climat inspire la mollesse , résista faiblement à la postérité de ses vainqueurs. Le sultan *Babar* , arrière-petit-fils de *Tamerlan* , se rendit absolument le maître de tout le pays qui s'étend depuis Samarcande jusqu'auprès d'Agra.

Quatre nations principales étaient alors établies dans l'Inde ; les mahométans arabes nommés *Patanes* , qui avaient conservé quelques pays depuis le dixième siècle ; les anciens Persis ou Guèbres réfugiés du temps d'*Omar* ; les tartares de *Gengis* & de *Tamerlan* ; enfin les vrais Indiens , en plusieurs tribus ou castes.

Quatre nations dans l'Inde.

Les musulmans *Patanes* étaient encore les plus puissans , puisque vers l'an 1530 , un musulman nommé *Chircha* dépouilla le sultan *Amayum* , fils de ce *Babar* , & le contraignit de se réfugier en Perse. L'empereur turc *Soliman* , l'ennemi naturel des Persans , protégea l'usurpateur mahométan contre la race des usurpateurs tartares que les Persans secouraient. Le vainqueur de Rhodes tint la balance dans l'Inde ; & tant que *Soliman* vécut , *Chircha*

régnâ heureusement. C'est lui qui rendit la religion des *Osmanlis* dominante dans le Mogol. On voit encore les beaux chemins ombragés d'arbres, les caravanferais & les bains qu'il fit construire pour les voyageurs.

Amayum ne put rentrer dans l'Inde qu'après la mort de *Soliman* & de *Chircha*. Une armée de persans le remit sur le trône. Ainsi les Indiens ont toujours été subjugués par des étrangers.

Le petit royaume de Guzarate près de Surate demeurait encore soumis aux anciens Arabes de l'Inde ; c'est presque tout ce qui restait dans l'Asie à ces vainqueurs de tant d'Etats, que vous avez vus tout conquérir depuis la Perse jusqu'aux provinces méridionales de la France. Ils furent obligés alors d'implorer le secours des Portugais contre *Akebar*, fils d'*Amayoud*, & les Portugais ne purent les empêcher de succomber.

Il y avait encore vers Agra un prince qui se disoit descendant de *Por*, que *Quinte-Curce* a rendu si célèbre sous le nom de *Porus*. *Akebar* le vainquit, & ne lui rendit pas son royaume ; mais il fit dans l'Inde plus de bien qu'*Alexandre* n'eut le temps d'en faire. Ses fondations sont immenses ; & l'on admire toujours le grand chemin bordé d'arbres l'espace de cent cinquante lieues, depuis Agra jusqu'à Lahor ; célèbre ouvrage de ce conquérant, embelli encore par son fils *Geanguir*.

Grands
ouvrages.

La presqu'île de l'Inde deçà le Gange n'était pas encore entamée ; & si elle avait connu des vainqueurs sur ses côtes, c'étaient des portugais. Le vice-roi qui résidoit à Goa égalait alors le grand mogol en

magnificence & en faste , & le passait beaucoup en puissance maritime. Il donnait cinq gouvernemens , ceux de Mozambique , de Malaca , de Mascate , d'Ormus , de Ceilan. Les Portugais étaient les maîtres du commerce de Surate , & les peuples du grand mogul recevaient d'eux toutes les denrées précieuses des îles. L'Amérique pendant quarante ans ne valut pas davantage aux Espagnols ; & quand *Philippe II* s'empara du Portugal , en 1580 , il se trouva maître tout d'un coup des principales richesses des deux mondes , sans avoir eu la moindre part à leur découverte. Le grand mogul n'était pas alors comparable à un roi d'Espagne.

Nous n'avons pas tant de connaissance de cet empire que de celui de la Chine ; les fréquentes révolutions depuis *Tamerlan* en sont cause ; & on n'y a pas envoyé de si bons observateurs que ceux par qui la Chine nous est connue.

Ceux qui ont recueilli les relations de l'Inde nous ont donné souvent des déclamations contradictoires. Contradictions dans les histoires de l'Inde. Le père *Catrou* nous dit que le mogul s'est retenu en propre toutes les terres de l'empire ; & dans la même page, il nous dit que les enfans des rayas succèdent aux terres de leurs pères. Il assure que tous les grands sont esclaves ; & il dit que plusieurs de ces esclaves ont jusqu'à vingt à trente mille soldats ; qu'il n'y a de loi que la volonté du mogul ; & qu'on n'a point cependant touché aux droits des peuples. Il est difficile de concilier ces notions.

Tavernier parle plus aux marchands qu'aux philosophes , & ne donne guère d'instructions que pour connaître les grandes routes & pour acheter des diamans.

Bernier est un philosophe ; mais il n'emploie pas la philosophie à s'instruire à fond du gouvernement.

En quel sens le grand mogol est maître de toutes les terres.

Il dit, comme les autres, que toutes les terres appartiennent à l'empereur. C'est ce qui a besoin d'explication. Donner des terres & en jouir sont deux choses absolument différentes. Les rois européens, qui donnent tous les bénéfices ecclésiastiques, ne les possèdent pas. L'empereur, dont le droit est de conférer tous les fiefs d'Allemagne & d'Italie, quand ils vaquent, faute d'héritiers, ne recueille pas les fruits de ces terres. Le padicha des Turcs qui règne à Constantinople donne aussi des fiefs à ses janissaires & à ses spahis ; il ne les prend pas pour lui-même.

Bernier n'a pas cru qu'on abuserait de ses expressions jusqu'au point de penser que tous les Indiens labourent, sèment, bâtissent, travaillent pour un tartare. Ce tartare d'ailleurs est absolu sur les sujets de son domaine, & a très-peu de pouvoir sur les viceroyes, qui sont assez puissans pour lui désobéir.

Il n'y a dans l'Inde, dit *Bernier*, que des grands seigneurs & des misérables. Comment accorder cette idée avec l'opulence de ces marchands que *Tavernier* dit riches de tant de millions ?

Quoi qu'il en soit, les Indiens n'étaient plus ce peuple supérieur chez qui les anciens Grecs voyageaient pour s'instruire. Il ne resta plus chez ces Indiens que de la superstition, qui redoubla même par leur asservissement, comme celle des Egyptiens n'en devint que plus forte, quand les Romains les soumirent.

Eaux du Gange : superstition.

Les eaux du Gange avaient de tout temps la réputation de purifier les âmes. L'ancienne coutume

de se plonger dans les fleuves au moment d'une éclipse n'a pu encore être abolie ; & quoiqu'il y eût des astronomes indiens qui fussent calculer les éclipses , les peuples n'en étaient pas moins persuadés que le soleil tombait dans la gueule d'un dragon , & qu'on ne pouvait le délivrer , qu'en se mettant tout nu dans l'eau , & en faisant un grand bruit qui épouvantait le dragon & lui faisait lâcher prise. Cette idée si commune parmi les peuples orientaux est une preuve évidente de l'abus que les peuples ont toujours fait en physique , comme en religion , des signes établis par les premiers philosophes. De tout temps les astronomes marquèrent les deux points d'intersection où se font les éclipses , qu'on appelle *les nœuds de la lune* , l'un par une tête de dragon , l'autre par une queue. Le peuple , également ignorant dans tous les pays du monde , prit le signe pour la chose même. Le soleil est dans la tête du dragon , disaient les astronomes. Le dragon va dévorer le soleil , disait le peuple , & surtout le peuple astrologue. Nous insultons à la crédulité des Indiens , & nous ne songeons pas qu'il se vend en Europe tous les ans plus de trois cents mille exemplaires d'almanachs , remplis d'observations non moins fausses , & d'idées non moins absurdes. Il vaut autant dire que le soleil & la lune sont entre les griffes d'un dragon , que d'imprimer tous les ans qu'on ne doit ni planter , ni semer , ni prendre médecine , ni se faire saigner que certains jours de la lune. Il ferait temps que dans un siècle comme le nôtre on daignât faire à l'usage des cultivateurs un calendrier utile , qui les instruisît & qui ne les trompât plus.

Ne nous
en moquons
point.

L'école des anciens gymnosophistes subsistait encore dans la grande ville de Bénarès sur les rives du Gange. Les bramins y cultivaient la langue sacrée qu'on appelle *le Hanscrit*, qu'ils regardent comme la plus ancienne de tout l'Orient. Ils admettent des génies comme les premiers Persans. Ils enseignent à leurs disciples que toutes les idoles ne sont faites que pour fixer l'attention des peuples, & ne sont que des emblèmes divers d'un seul Dieu ; mais ils cachent au peuple cette théologie sage qui ne leur produirait rien, & l'abandonnent à des erreurs qui leur sont utiles. Il semble que dans les climats méridionaux, la chaleur du climat dispose plus les hommes à la superstition & à l'enthousiasme qu'ailleurs. On a vu souvent des indiens dévots se précipiter à l'environnement des roues du char qui portait l'idole *Jaganat*, & se faire briser les os par piété. La superstition populaire réunissait tous les contraires : on voyait d'un côté les prêtres de l'idole *Jaganat* amener tous les ans une fille à leur dieu pour être honorée du titre de son épouse, comme on en présentait une quelquefois en Égypte au dieu *Anubis* : de l'autre côté on conduisait au bûcher de jeunes veuves, qui se jetaient en chantant & en dansant dans les flammes sur les corps de leurs maris.

On raconte (*) qu'en 1642, un raya ayant été affaibli à la cour de *Sha-Géan*, treize femmes de ce raya accoururent incontinent, & se jetèrent toutes dans le bûcher de leur maître. Un missionnaire très-croyable assure qu'en 1710, quarante femmes du

(*) Lettres curieuses & édifiantes. *Tome XIII.*

prince de Marava se précipitèrent dans un bûcher allumé sur le cadavre de ce prince. Il dit qu'en 1717, deux princes de ce pays étant morts, dix-sept femmes de l'un, & treize de l'autre se dévouèrent à la mort de la même manière, & que la dernière étant enceinte attendit qu'elle eût accouché, & se jeta dans les flammes après la naissance de son fils. Ce même missionnaire dit que ces exemples sont plus fréquens dans les premières castes que dans celles du peuple; & plusieurs missionnaires le confirment. Il semble que ce dût être tout le contraire. Les femmes des grands devraient tenir plus à la vie que celles des artisans & des hommes qui mènent une vie pénible; mais on a malheureusement attaché de la gloire à ces dévouemens. Les femmes d'un ordre supérieur sont plus sensibles à cette gloire; & les bramins, (y) qui recueillent toujours quelques dépouilles de ces victimes, ont plus d'intérêt à séduire les riches.

Un nombre prodigieux de faits de cette nature ne peut laisser douter que cette coutume ne fût en vigueur dans le Mogol, comme elle y est encore dans toute la presqu'île jusqu'au cap de Comorin. Une résolution si désespérée dans un sexe si timide nous étonne: mais la superstition inspire par-tout une force furnaturelle. (z)

(y) Voyez le chapitre de l'*Ezourvidam*.

(z) Voyez les étonnantes singularités de l'Inde à la fin des chapitres concernant le siècle de *Louis XIV*, & les événemens malheureux arrivés dans l'Inde sous le règne de son successeur.

C H A P I T R E C L V I I I .

*De la Perse & de sa révolution , au seizième siècle ;
de ses usages , de ses mœurs , &c.*

LA Perse éprouvait alors une révolution à peu près semblable à celle que le changement de religion fit en Europe.

Premier
Sophi.

Un persan nommé *Eidar* , qui n'est connu de nous que sous le nom de *Sophi* , c'est à dire , *sage* , & qui , outre cette sagesse , avait des terres considérables , forma sur la fin du quinzième siècle la secte qui divise aujourd'hui les Persans & les Turcs.

Pendant le règne du tartare *Ussum Cassan* , une partie de la Perse , flattée d'opposer un culte nouveau à celui des Turcs , de mettre *Aly* au dessus d'*Omar* , & de pouvoir aller en pèlerinage ailleurs qu'à la Mecque , embrassa avidement les dogmes du Sophi. Les semences de ces dogmes étaient jetées depuis long-temps ; il les fit éclore & donna la forme à ce schisme politique & religieux , qui paraît aujourd'hui nécessaire entre deux grands Empires voisins ; jaloux l'un de l'autre. Ni les Turcs ni les Persans n'avaient aucune raison de reconnaître *Omar* ou *Aly* pour successeurs légitimes de *Mahomet*. Les droits de ces arabes qu'ils avaient chassés devaient peu leur importer ; mais il importait aux Persans que le siège de leur religion ne fût pas chez les Turcs.

Le peuple persan avait toujours compté parmi ses griefs contre le peuple turc le meurtre d'*Aly* ,
quoiqu'*Aly*

quoiqu'*Aly* n'eût point été affassiné par la nation turque qu'on ne connaissait point alors : mais c'est ainsi que le peuple raisonne. Il est même surprenant qu'on n'eût pas profité plutôt de cette antipathie pour établir une secte nouvelle.

Le *sophi* dogmatifait donc pour l'intérêt de la Perse ; mais il dogmatifait aussi pour le sien propre. Il se rendit trop considérable. Le *Sha-Rustan* usurpateur de la Perse le craignit. Enfin ce réformateur eut la destinée à laquelle *Luther & Calvin* ont échappé. *Rustan* le fit assassiner, en 1499.

Chef de la religion nouvelle, mis à mort ; destinée ordinaire.

Ismaël fils de *Sophi* fut assez courageux & assez puissant pour soutenir, les armes à la main, les opinions de son père ; ses disciples devinrent des soldats.

Il convertit & conquit l'Arménie, ce royaume si fameux autrefois sous *Tigrane*, & qui l'est si peu depuis ce temps-là. On y distingue à peine les ruines de *Tigranocerte*. Le pays est pauvre ; il y a beaucoup de chrétiens grecs qui subsistent du négoce qu'ils font en Perse & dans le reste de l'Asie ; mais il ne faut pas croire que cette province nourrisse quinze cents mille familles chrétiennes, comme le disent les relations. Cette multitude irait à cinq ou six millions d'habitans, & le pays n'en a pas le tiers. *Ismaël Sophi*, maître de l'Arménie, subjuga la Perse entière & jusqu'aux tartares de Samarcande. Il combattit le sultan des Turcs *Sélim I* avec avantage, & laissa à son fils *Thamas* la Perse puissante & paisible.

Le martyre fait des profélytes.

C'est ce même *Thamas* qui repoussa enfin *Soliman*, après avoir été sur le point de perdre sa couronne. Ses descendans ont régné paisiblement en Perse

jusqu'aux révolutions qui de nos jours ont désolé cet empire.

Règne de
Sha-Abbas.

La Perse devint sur la fin du seizième siècle un des plus florissans & des plus heureux pays du monde, sous le règne du grand *Sha-Abbas*, arrière-petit-fils d'*Ismaël Sophi*. Il n'y a guère d'Etats qui n'aient eu un temps de grandeur & d'éclat, après lequel ils dégénèrent.

Usages de
Perse.

Les usages, les mœurs, l'esprit de la Perse sont aussi étrangers pour nous que ceux de tous les peuples qui ont passé sous vos yeux. Le voyageur *Chardin* prétend que l'empereur de Perse est moins absolu que celui de Turquie; mais il ne paraît pas que le sopher dépende d'une milice comme le grand seigneur. *Chardin* avoue du moins que toutes les terres en Perse n'appartiennent pas à un seul homme: les citoyens y jouissent de leurs possessions, & paient à l'Etat une taxe qui ne va pas à un écu par an. Point de grands ni de petits fiefs, comme dans l'Inde & dans la Turquie, subjuguées par les Tartares. *Ismaël Sophi*, restaurateur de cet empire, n'étant point tartare, mais arménien, avait suivi le droit naturel établi dans son pays, & non pas le droit de conquête & de brigandage.

Le sérail d'Ispahan passait pour moins cruel que celui de Constantinople. La jalousie du trône portait souvent les sultans turcs à faire étrangler leurs parens. Les sopheris se contentaient d'arracher les prunelles des princes de leur sang. A la Chine on n'a jamais imaginé que la fureté du trône exigeât de tuer ou d'aveugler ses frères & ses neveux. On leur laissait toujours des honneurs sans autorité. Tout prouve

que les mœurs chinoises étaient les plus humaines & les plus sages de l'Orient.

Les rois de Perse ont conservé la coutume de recevoir des présents de leurs sujets. Cet usage est établi au Mogol & en Turquie ; il l'a été en Pologne, & c'est le seul royaume où il semblait raisonnable ; car les rois de Pologne, n'ayant qu'un très-faible revenu, avaient besoin de ces secours. Mais le grand seigneur surtout, & le grand mogol, possesseurs de trésors immenses, ne devaient se montrer que pour donner. C'est s'abaisser que de recevoir ; & de cet abaissement ils font un titre de grandeur. Les empereurs de la Chine n'ont jamais avili ainsi leur dignité. *Chardin* prétend que les étrennes du roi de Perse lui valaient cinq ou six de nos millions.

Ce que la Perse a toujours eu de commun avec la Chine & la Turquie, c'est de ne pas connaître la noblesse ; il n'y a dans ces vastes Etats d'autre noblesse que celle des emplois ; & les hommes qui ne font rien n'y peuvent tirer avantage de ce qu'ont été leurs pères.

Dans la Perse, comme dans toute l'Asie, la justice a toujours été rendue sommairement ; on n'y a jamais connu ni les avocats ni les procédures ; on plaide sa cause soi-même ; & la maxime qu'une courte injustice est plus supportable qu'une justice longue & épineuse a prévalu chez tous ces peuples qui, policés long-temps avant nous, ont été moins raffinés en tout que nous ne le sommes.

La religion mahométane d'*Aly*, dominante en Perse, permettait un libre exercice à toutes les autres. Il y avait encore dans Ispahan des restes

Tolérance
des religions.
Juifs des dix
tribus.

d'anciens Perfes ignicoles , qui ne furent chaffés de la capitale que fous le règne de *Sha-Abbas*. Ils étaient répandus fur les frontières , & particulièrement dans l'ancienne Affyrie , partie de l'Arménie haute où réfide encore leur grand-prêtre. Plusieus familles de ces dix tribus & demie , de ces juifs famaritains transportés par *Salmanazar* du temps d'*Ofee* , fubfif- taient encore en Perfe , & il y avait au temps dont je parle près de dix mille familles des tribus de *Juda* , de *Lévi* & de *Benjamin* , emmenées de Jérufalem avec *Sédécias* leur roi , par *Nabuchodonofor* , & qui ne revinrent point avec *Efdras* & *Néhémie*.

Quelques fabéens , difciples de *S^t Jean-Baptifte* , defquels on a déjà parlé , étaient répandus vers le golfe perfique. Les chrétiens arméniens du rite grec fe faient le plus grand nombre ; les neftoriens compo- faient le plus petit ; les indiens de la religion des bramins rempliffaient Ispahan ; on en comptait plus de vingt mille. La plupart étaient de ces banians qui du cap de Comorin jufqu'à la mer Cafpienne vont trafiquer avec vingt nations , fans s'être jamais mêlés à aucune.

Enfin toutes ces religions étaient vues de bon œil en Perfe , excepté la feéte d'*Omar* , qui était celle de leurs ennemis. C'est ainfi que le gouvernement d'Angleterre admet toutes les feétes , & tolère à peine le catholicifme qu'il redoute.

L'empire perfan craignait avec raifon la Turquie , à laquelle il n'est comparable ni par la population , ni par l'étendue. La terre n'y est pas fi fertile , & la mer lui manquait. Le port d'Ormus ne lui appartenait point alors. Les Portugais s'en étaient emparés ,

en 1507. Une petite nation européenne dominait sur le golfe persique , & fermait le commerce maritime à toute la Perse. Il a fallu que le grand *Sha-Abbas* , tout puissant qu'il était , ait eu recours aux Anglais pour chasser les Portugais , en 1622. Les peuples d'Europe ont fait par leur marine le destin de toutes les côtes où ils ont abordé.

Si le terroir de la Perse n'est pas si fertile que celui de la Turquie , les peuples y sont plus industrieux ; ils cultivent plus les sciences ; mais leurs sciences ne mériteraient pas ce nom parmi nous. Si les missionnaires européens ont étonné la Chine par le peu de physique & de mathématique qu'ils savaient , ils n'auraient pas moins étonné les Persans.

Leur langue est belle , & depuis six cents ans Sciences. elle n'a point été altérée. Leurs poésies sont nobles , leurs fables ingénieuses. Mais s'ils savent un peu plus de géométrie que les Chinois , ils n'ont pas beaucoup avancé au-delà des élémens d'*Euclide*. Ils ne connaissent d'astronomie que celle de *Ptolomée* ; & cette astronomie n'est encore chez eux que ce qu'elle a été si long-temps en Europe , un chemin pour parvenir à l'astrologie judiciaire. Tout se réglait en Perse par les influences des astres , comme chez les anciens Romains par le vol des oiseaux & l'appétit des poulets sacrés. *Chardin* prétend que de son temps l'État dépensait quatre millions par an en astrologues. Si un *Newton* , un *Halley* , un *Cassini* se fussent produits en Perse , ils auraient été négligés , à moins qu'ils n'eussent voulu prédire.

Leur médecine était comme celle de tous les peuples ignorans , une pratique d'expérience réduite en préceptes , sans aucune connaissance de l'anatomie. Cette science avait péri avec les autres ; mais elle renaissait avec elles en Europe , au commencement du seizième siècle , par les découvertes de *Vesale* & par le génie de *Fernel*.

Enfin de quelque peuple policé de l'Asie que nous parlions , nous pouvons dire de lui , il nous a précédé , & nous l'avons surpassé.

C H A P I T R E C L I X.

De l'empire ottoman , au seizième siècle. Ses usages , son gouvernement , ses revenus.

LE temps de la grandeur & des progrès des *Ottomans* fut plus long que celui des *Sophis* , car depuis *Amurat II* ce ne fut qu'un enchaînement de victoires.

Conquêtes
de *Sélim I.*

Mahomet II avait conquis assez d'États pour que sa race se contentât d'un tel héritage : mais *Sélim I* y ajouta de nouvelles conquêtes. Il prit , en 1515 , la Syrie & la Mésopotamie , & entreprit de soumettre l'Égypte. C'eût été une entreprise aisée , s'il n'avait eu que des égyptiens à combattre ; mais l'Égypte était gouvernée & défendue par une milice formidable d'étrangers , semblable à celle des janissaires. C'étaient des Circasses venus encore de la Tartarie ; on les appelait *Mammelucs* , qui signifie esclaves : soit qu'en effet le premier soudan d'Égypte qui les

employa les eût achetés comme esclaves ; soit plutôt que ce fût un nom qui les attachât de plus près à la personne du souverain , ce qui est bien plus vraisemblable. En effet la manière figurée dont on parle chez tous les orientaux y a toujours introduit chez les princes les titres les plus ridiculement pompeux , & chez leurs serviteurs les noms les plus humbles. Les bachas du grand seigneur s'intitulent ses esclaves ; & *Thamas Kouli-Kan* , qui de nos jours a fait crever les yeux à *Thamas* son maître , ne s'appelait que son esclave , comme ce mot même de *Kouli* le témoigne.

Ces Mammelucs étaient les maîtres de l'Egypte depuis nos dernières croisades. Ils avaient vaincu & pris le malheureux *S^t Louis*. Ils établirent depuis ce temps un gouvernement qui n'est pas différent de celui d'Alger. Un roi & vingt-quatre gouverneurs de provinces étaient choisis entre ces soldats. La mollesse du climat n'affaiblit point cette race guerrière , parce qu'elle se renouvelait tous les ans par l'affluence des autres circaffes appelés sans cesse pour remplir ce corps de vainqueurs toujours subsistant. L'Egypte fut ainsi gouvernée pendant près de trois cents années.

Il se présente ici un champ bien vaste pour les conjectures historiques. Nous voyons l'Egypte longtemps subjuguée par les peuples de l'ancienne Colchide , habitans de ces pays barbares qui sont aujourd'hui la Géorgie , la Circaffie & la Mingrèlie. Il faut bien que ces peuples aient été autrefois plus recommandables qu'aujourd'hui , puisque le premier voyage des Grecs à Colchos est une des grandes

Mammelucs
d'Egypte.

Examen de
l'histoire
d'Egypte &
de la circon-
cision.

époques de la Grèce. Il est indubitable que les usages & les mœurs de la Colchide tenaient beaucoup de ceux de l'Égypte; ils avaient pris des prêtres égyptiens jusqu'à la circoncision. *Hérodote* qui avait voyagé en Égypte & en Colchide, & qui parlait à des grecs instruits, ne nous laisse aucun lieu de douter de cette conformité; il est fidèle & exact sur tout ce qu'il a vu; mais on l'accuse de s'être trompé sur tout ce qu'on lui a dit. Les prêtres d'Égypte lui ont confirmé qu'autrefois le roi *Sésostris* étant sorti de son pays, dans le dessein de conquérir toute la terre, il n'avait pas manqué d'envelopper la Colchide dans ses conquêtes, & que c'était depuis ce temps-là que l'usage de la circoncision s'était conservé à Colchos.

Premièrement, le dessein de conquérir toute la terre est une idée romanesque qui ne peut tomber dans la tête d'un homme de sens raffiné. On fait d'abord la guerre à son voisin, pour augmenter ses Etats par le brigandage; on peut ensuite pousser ses conquêtes de proche en proche, quand on y trouve quelque facilité: c'est la marche de tous les conquérans. (16)

Secondement, il n'est guère vraisemblable qu'un roi de la fertile Égypte soit allé perdre son temps à conquérir les contrées affreuses du Caucase, habitées par les plus robustes des hommes, aussi belliqueux que pauvres, & dont une centaine aurait pu arrêter à chaque pas les plus nombreuses armées des mous & faibles Égyptiens; c'est à peu - près

(16) Voyez la note des éditeurs sur *Sésostris*, dans le discours préliminaire de l'*Essai sur les mœurs & l'esprit des nations*.

comme si l'on difait qu'un roi de Babylone était parti de la Mésopotamie pour aller conquérir la Suiffe.

Ce font les peuples pauvres , nourris dans les pays âpres & stériles , vivans de leur chasse , & féroces comme les animaux de leur pays , qui défertent ces pays sauvages pour aller attaquer les nations opulentes ; & ce ne font pas ces nations opulentes qui fortent de leurs demeures agréables pour aller chercher des contrées incultes.

Les féroces habitans du Nord ont fait dans tous les temps des irruptions dans les contrées du Midi. Vous voyez que les peuples de Colchos ont subjugué trois cents ans l'Égypte , à commencer du temps de *S^t Louis*. Vous voyez dans tous les temps connus que l'Égypte fut toujours conquise par quiconque voulut l'attaquer. Il est donc bien probable que les barbares du Caucafe avaient affervi les bords du Nil ; mais il ne l'est point que *Sésostris* se foit emparé du Caucafe.

Troisièmement , pourquoi , de tous les peuples que les prêtres égyptiens difaient avoir été vaincus par leur *Sésostris* , les Colchidiens avaient-ils seuls reçu la circoncision ? Il fallait passer par la Grèce ou par l'Asie mineure pour arriver au pays de *Médée*. Les Grecs , grands imitateurs , auraient dû se faire circoncire les premiers. *Sésostris* aurait eu plus de soin de dominer dans le beau pays de la Grèce , & d'y imposer ses lois , que d'aller faire couper les prépuces des Colchidiens. Il est bien plus dans l'ordre commun des choses que ce foit les Scythes , habitans des bords du Phafe & de l'Araxe , toujours affamés & toujours conquérans , qui tombèrent sur

l'Asie mineure , sur la Syrie , sur l'Egypte , & qui , s'étant établis à Thèbes & à Memphis dans ces temps reculés , comme ils s'y font établis du temps de *S' Louis* , aient ensuite rapporté dans leur patrie quelques rites religieux & quelques usages de l'Egypte.

C'est au lecteur intelligent à peser toutes ces raisons. L'ancienne histoire ne présente chez toutes les nations de la terre que des doutes & des conjectures.

Toman-Bey fut le dernier roi mammeluc ; il n'est célèbre que par cette époque , & par le malheur qu'il eut de tomber entre les mains de *Sélim* ; mais il mérite d'être connu par une singularité qui nous paraît étrange , & qui ne l'était pas chez les orientaux ; c'est que le vainqueur lui confia le gouvernement de l'Egypte qu'il lui avait enlevée.

Toman-Bey , de roi devenu bacha , eut le sort des bachas ; il fut étranglé après quelques mois de gouvernement.

Egyptiens
dégénérés.

Depuis ce temps le peuple de l'Egypte fut enseveli dans le plus honteux avilissement ; cette nation qu'on dit avoir été si guerrière du temps de *Sésostris* est devenue plus pusillanime que du temps de *Cléopâtre*. On nous dit qu'elle inventa les sciences , & elle n'en cultive pas une ; qu'elle était sérieuse & grave ; & aujourd'hui on la voit légère & gaie , danser & chanter dans la pauvreté & dans l'esclavage : cette multitude d'habitans qu'on disait innombrable se réduit à trois millions tout au plus. Il ne s'est pas fait un plus grand changement dans Rome & dans Athènes ; c'est une preuve sans réplique que , si le

climat influe sur le caractère des hommes , le gouvernement a bien plus d'influence encore que le climat.

Soliman , fils de *Sélim* , fut toujours un ennemi formidable aux chrétiens & aux Perfans. Il prit Rhodes , & quelques années après , la plus grande partie de la Hongrie. La Moldavie & la Valachie devinrent de véritables fiefs de son empire. Il mit le siège devant Vienne ; & ayant manqué cette entreprise , il tourna ses armes contre la Perse ; & plus heureux sur l'Euphrate que sur le Danube , il s'empara de Bagdat comme son père , sur lequel les Perfans l'avaient repris. Il soumit la Géorgie , qui est l'ancienne Ibérie. Ses armes victorieuses se portaient de tous côtés ; car son amiral *Cheredin Barberouffe* , après avoir ravagé la Pouille , alla dans la mer rouge s'emparer du royaume d'Yemen , qui est plutôt un pays de l'Inde que de l'Arabie. Plus guerrier que *Charles-Quint* , il lui ressembla par des voyages continuels. C'est le premier des empereurs ottomans qui ait été l'allié des Français , & cette alliance a toujours subsisté. Il mourut en assiégeant en Hongrie la ville de Zigeth , & la victoire l'accompagna jusque dans les bras de la mort ; à peine eut-il expiré que la ville fut prise d'affaut. Son empire s'étendait d'Alger à l'Euphrate , & du fond de la mer noire au fond de la Grèce & de l'Epire.

Sélim II son successeur prit sur les Vénitiens l'île de Chypre par ses lieutenans. Comment tous nos historiens peuvent-ils nous répéter qu'il n'entreprit cette conquête que pour boire le vin de malvoisie de cette île , & pour la donner à un juif ? il s'en

Soliman.

1521.

1526.

1529.

1571.

Chypre
ajoutée à
l'Empire.

empara par le droit de convenance. Chypre devenait nécessaire aux possesseurs de la Natolie , & jamais empereur ne fera la conquête d'un royaume ni pour un juif, ni pour du vin. Un hébreu nommé *Méquinés* donna quelques ouvertures pour cette conquête, & les vaincus mêlèrent à cette vérité des fables que les vainqueurs ignorent.

Supériorité
des Otto-
mans.

Après avoir laissé les Turcs s'emparer des plus beaux climats de l'Europe , de l'Asie & de l'Afrique, nous contribuâmes à les enrichir. Venise trafiquait avec eux dans le temps même qu'ils lui enlevaient l'île de Chypre , & qu'ils faisaient écorcher vif le sénateur *Bragadino* , gouverneur de Famagouste. Gènes , Florence , Marseille se disputaient le commerce de Constantinople. Ces villes payaient en argent les soies & les autres denrées de l'Asie. Les négocians chrétiens s'enrichissaient de ce commerce, mais c'était aux dépens de la chrétienté. On recueillait alors peu de soie en Italie , aucune en France. Nous avons été forcés souvent d'aller acheter du blé à Constantinople : mais enfin l'industrie a réparé les torts que la nature & la négligence faisaient à nos climats, & les manufactures ont rendu le commerce des chrétiens , & surtout des Français, très-avantageux en Turquie , malgré l'opinion du comte *Marfigli* , moins informé de cette grande partie de l'intérêt des nations, que les négocians de Londres & de Marseille.

Les nations chrétiennes trafiquent avec l'empire ottoman comme avec toute l'Asie. Nous allons chez ces peuples , qui ne viennent jamais dans notre occident ; c'est une preuve évidente de nos besoins.

Les Echelles du Levant sont remplies de nos marchands. Toutes les nations commerçantes de l'Europe chrétienne y ont des consuls. Presque toutes entretiennent des ambassadeurs ordinaires à la Porte ottomane, qui n'en envoie point à nos cours. La Porte regarde ces ambassades perpétuelles comme un hommage que les besoins des chrétiens rendent à sa puissance. Elle a fait souvent à ces ministres des affronts, pour lesquels les princes de l'Europe se feraient la guerre entre eux, mais qu'ils ont toujours diffimulés avec l'empire ottoman. Le roi d'Angleterre, *Guillaume*, disait dans nos derniers temps *qu'il n'y a pas de point d'honneur avec les Turcs*. Ce langage est celui d'un négociant qui veut vendre ses effets, & non d'un roi qui est jaloux de ce qu'on appelle *la gloire*.

L'administration de l'empire des Turcs est aussi différente de la nôtre que les mœurs & la religion. Une partie des revenus du grand seigneur consiste, non en argent monnoyé, comme dans les gouvernemens chrétiens, mais dans les productions de tous les pays qui lui sont soumis. Le canal de Constantinople est couvert toute l'année de navires qui apportent de l'Égypte, de la Grèce, de la Natolie, des côtes du Pont-Euxin, toutes les provisions nécessaires pour le sérail, pour les janissaires, pour la flotte. On voit par le *Canon Namé*, c'est-à-dire, par les registres de l'empire, que le revenu du trésor en argent, jusqu'à l'année 1683, ne montait qu'à près de trente-deux mille bourses, ce qui revenait à peu-près à quarante-six millions de nos livres d'aujourd'hui.

Finances. Ce revenu ne suffirait pas pour entretenir de si grandes armées, & tant d'officiers. Les bachas dans chaque province ont des fonds assignés sur la province même pour l'entretien des soldats que les fiefs fournissent; mais ces fonds ne sont pas considérables: celui de l'Asie mineure ou Natolie allait tout au plus à douze cent mille livres; celui du Diarbeck à cent mille; celui d'Alep n'était pas plus considérable; le fertile pays de Damas ne donnait pas deux cents mille francs à son bacha; celui d'Erzerum en valait environ deux cents mille. La Grèce entière, qu'on appelle *Romélie*, donnait à son bacha douze cents mille livres. En un mot tous ces revenus dont les bachas & les béglierbeys entretenaient les troupes ordinaires, jusqu'en 1683, ne montaient pas à dix de nos millions; la Moldavie & la Valachie ne fournissaient pas deux cents mille livres à leur prince pour l'entretien de huit mille soldats au service de la Porte. Le capitain bacha ne tirait pas des fiefs appelés *Zaims* & *Timars*, répandus sur les côtes, plus de huit cents mille livres pour la flotte.

Il résulte du dépouillement du *Canon Namé* que toute l'administration turque était établie sur moins de soixante de nos millions en argent comptant; & cette dépense, depuis 1683, n'a pas été beaucoup augmentée; ce n'est pas la troisième partie de ce qu'on paye en France, en Angleterre, pour les dettes publiques; mais aussi il y a dans ces deux royaumes une culture plus perfectionnée, une plus grande industrie, beaucoup plus de circulation, un commerce plus animé.

Ce qu'il y a d'affreux, c'est que dans le trésor particulier du sultan on compte les confiscations pour un grand objet. C'est une des plus anciennes tyrannies établies, que le bien d'une famille appartienne au souverain, quand le père de famille a été condamné. On porte à un sultan la tête de son visir, & cette tête lui vaut quelquefois plusieurs millions. Rien n'est plus horrible qu'un droit qui met un si grand prix à la cruauté, qui donne à un souverain la tentation continuelle de n'être qu'un voleur homicide.

Confiscations, droit affreux.

Pour le mobilier des officiers de la Porte, nous avons déjà observé qu'il appartient au sultan, par une ancienne usurpation, qui n'a été que trop longtemps en usage chez les chrétiens. Dans tout l'univers, l'administration publique a été souvent un brigandage autorisé, excepté dans quelques Etats républicains, où les droits de la liberté & de la propriété ont été plus sacrés, & où les finances de l'Etat étant médiocres ont été mieux dirigées, parce que l'œil embrasse les petits objets, & que les grands confondent la vue.

On peut donc présumer que les Turcs ont exécuté de très-grandes choses à peu de frais. Les appointemens attachés aux plus grandes dignités sont très-médiocres; on en peut juger par la place du muphti. Il n'a que deux mille aspres par jour, ce qui fait environ cent cinquante mille livres par année. Ce n'est que la dixième partie du revenu de quelques églises chrétiennes. Il en est ainsi du grand visiriat; & sans les confiscations & les présens, cette dignité produirait plus d'honneur que de fortune, excepté en temps de guerre.

Appointemens médiocres.

Les Turcs n'ont point fait la guerre comme les princes de l'Europe la font aujourd'hui , avec de l'argent & des négociations. La force du corps , l'impétuosité des janissaires ont établi sans discipline cet empire , qui se soutient par l'avilissement des peuples vaincus , & par les jaloufies des peuples voisins.

Les sultans n'ont jamais mis en campagne cent quarante mille combattans à la fois , si on retranche les Tartares & la multitude qui fuit leurs armées ; mais ce nombre était toujours supérieur à celui que les chrétiens pouvaient leur oppofer.

CHAPITRE CLX.

De la Bataille de Lépante.

LES Vénitiens après la perte de l'île de Chypre , commerçant toujours avec les Turcs , & ofant toujours être leurs ennemis , demandaient des fecours à tous les princes chrétiens que l'intérêt commun devait réunir. C'était encore l'occafion d'une croifade ; mais vous avez déjà vu qu'à force d'en avoir fait autrefois d'inutiles , on n'en fe fait point de néceffaires. Le pape *Pie V* fit bien mieux que de prêcher une croifade ; il eut le courage de faire la guerre à l'empire ottoman , en fe liguant avec les Vénitiens & le roi d'Espagne *Philippe II*. Ce fut la première fois qu'on vit l'étendard des deux clefs déployé contre le croiffant , & les galères de Rome affronter les galères ottomanes. Cette
feule

Pie V fait la guerre aux Turcs.

seule action du pape , par laquelle il finit sa vie , doit consacrer sa mémoire. Il ne faut , pour connaître ce pontife , s'en rapporter à aucun de ces portraits colorés par la flatterie , ou noircis par la malignité , ou crayonnés par le bel esprit. Ne jugeons jamais des hommes que par les faits. *Pie V*, dont le nom était *Ghisleri* , fut un de ces hommes que le mérite & la fortune tirèrent de l'obscurité pour les élever à la première place du christianisme. Son ardeur à redoubler la sévérité de l'inquisition , le supplice dont il fit périr plusieurs citoyens , montrent qu'il était superstitieux , cruel & sanguinaire. Ses intrigues pour faire soulever l'Irlande contre la reine *Elisabeth* , la chaleur avec laquelle il fomenta les troubles de la France , la fameuse bulle , *In cœnâ Domini* , dont il ordonna la publication toutes les années , font voir que son zèle pour la grandeur du saint-siège n'était pas conduit par la modération. Il avait été dominicain : la sévérité de son caractère s'était fortifiée par la dureté d'esprit qu'on puise dans le cloître. Mais cet homme élevé parmi les moines eut , comme *Sixte-Quint* , son successeur , des vertus royales : ce n'est pas le trône , c'est le caractère qui les donne. *Pie V* fut le modèle du fameux *Sixte-Quint* ; il lui donna l'exemple d'amasser , en peu d'années , des épargnes assez considérables pour faire regarder le saint-siège comme une puissance. Ces épargnes lui donnaient de quoi mettre en mer des galères. Son zèle sollicitait tous les princes chrétiens ; mais il ne trouvait que tiédeur ou impuissance. Il s'adressait en vain au roi de France , *Charles IX* , à l'empereur

Maximilien , au roi de Portugal , dom *Sébastien* , au roi de Pologne , *Sigismond II*.

Il n'est se-
condé que
par *Philippe*
II & les Vè-
nitienſ.

Charles IX était allié des Turcs, & n'avait point de vaisſeaux à donner. L'empereur *Maximilien II* craignait les Turcs ; il manquait d'argent , & ayant fait une trêve avec eux , il n'oſait la rompre. Le roi dom *Sébastien* était encore trop jeune pour exercer ce courage qui depuis le fit périr en Afrique. La Pologne était épuisée par une guerre avec les Russes , & *Sigismond* , son roi , était dans une vieillesse languissante. Il n'y eut donc que *Philippe II* qui entra dans les vues du pape. Lui seul , de tous les rois catholiques , était assez riche pour faire les plus grands frais de l'armement nécessaire ; lui seul pouvait par les arrangemens de son administration parvenir à l'exécution prompte de ce projet. Il y était principalement intéressé par la nécessité d'écarter les flottes ottomanes de ses Etats d'Italie , & de ses places d'Afrique ; & il se liguait avec les Vénitiens , dont il fut toujours l'ennemi secret en Italie , contre les Turcs qu'il craignait davantage.

Jamais grand armement ne se fit avec tant de célérité. Deux cents galères , six grosses galéasses , vingt-cinq vaisſeaux de guerre , avec cinquante navires de charge , furent prêts dans les ports de Sicile , en septembre , cinq mois après la prise de l'île de Chypre. *Philippe II* avait fourni la moitié de l'armement. Les Vénitiens furent chargés des deux tiers de l'autre moitié , & le reste était fourni par le pape. Dom *Juan d'Autriche* , ce célèbre bâtard de *Charles-Quint* , était le général de la flotte. *Marc-Antoine Colonne* commandait après lui , au nom du

pape. Cette maison *Colonne*, si long-temps ennemie des pontifes, était devenue l'appui de leur grandeur. *Sébastien Veniero*, que nous nommons *Venier*, était général de la mer pour les Vénitiens. Il y avait eu trois doges dans sa maison, & aucun d'eux n'eut autant de réputation que lui. *Barbarigo*, dont la maison n'était pas moins célèbre à Venise, était provéditeur, c'est-à-dire, intendant de la flotte. Malthe envoya trois de ses galères, & ne pouvait en fournir davantage. Il ne faut pas compter Gènes, qui craignait plus *Philippe II* que *Sélim*, & qui n'envoya qu'une galère.

Cette armée navale portait, disent les historiens, cinquante mille combattans. On ne voit guère que des exagérations dans des récits de bataille. Deux cents six galères, & ving-cinq vaisseaux ne pouvaient être armés, tout au plus, que de vingt mille hommes de combat. La seule flotte ottomane était plus forte que les trois escadres chrétiennes. On y comptait environ deux cents cinquante galères. Les deux armées se rencontrèrent dans le golfe de Lépante, l'ancien *Naupactus*, non loin de Corinthe. Jamais, depuis la bataille d'Actium, les mers de la Grèce n'avaient vu ni une flotte si nombreuse, ni une bataille si mémorable. Les galères ottomanes étaient manœuvrées par des esclaves chrétiens, & les galères chrétiennes par des esclaves turcs, qui tous servaient malgré eux contre leur patrie.

Les deux flottes se choquèrent avec toutes les armes de l'antiquité, & toutes les modernes, les flèches, les longs javelots, les lances à feu, les grapins, les canons, les mousquets, les piques

5 octobre
1571.

& les fabres. On combattit corps à corps sur la plupart des galères accrochées, comme sur un champ de bataille. Les chrétiens remportèrent une victoire d'autant plus illustre que c'était la première de cette espèce.

Victoire
unique.

Dom *Juan d'Autriche* & *Veniero*, l'amiral des Vénitiens, attaquèrent la capitane ottomane que montait l'amiral des Turcs nommé *Ali*. Il fut pris avec sa galère, & on lui fit trancher la tête, qu'on arbora sur son propre pavillon. C'était abuser du droit de la guerre; mais ceux qui avaient écorché *Bragadino* dans *Famagouste* ne méritaient pas un autre traitement. Les Turcs perdirent plus de cent cinquante bâtimens dans cette journée. Il est difficile de savoir le nombre des morts : on le faisait monter à près de quinze mille : environ cinq mille esclaves chrétiens furent délivrés. Venise signala cette victoire par des fêtes qu'elle seule savait alors donner. Constantinople fut dans la consternation. Le pape *Pie V* en apprenant cette grande victoire, qu'on attribuait surtout à dom *Juan*, le généralissime, mais à laquelle les Vénitiens avaient eu la plus grande part, s'écria : *Il fut un homme envoyé de DIEU, nommé Jean*; paroles qu'on appliqua depuis à *Jean Sobieski*, roi de Pologne, quand il délivra Vienne.

Dom *Juan d'Autriche* acquit tout d'un coup la plus grande réputation dont jamais capitaine ait joui. Chaque nation moderne ne compte que ses héros, & néglige ceux des autres peuples. Dom *Juan*, comme vengeur de la chrétienté, était le héros de toutes les nations; on le comparait à *Charles-Quint* son père, à qui d'ailleurs il ressemblait plus que *Philippe*. Il mérita

furtout cette idolâtrie des peuples, lorsque deux ans après il prit Tunis, comme *Charles-Quint*, & fit, comme lui, un roi africain tributaire d'Espagne. Mais quel fut le fruit de la bataille de Lépante, & de la conquête de Tunis? Les Vénitiens ne gagnèrent aucun terrain sur les Turcs, & l'amiral de *Sélim II* reprit sans peine le royaume de Tunis : tous les chrétiens y furent égorgés. Il semblaient que les Turcs eussent gagné la bataille de Lépante. 1574.

CHAPITRE CLXI.

Des côtes d'Afrique.

LES côtes d'Afrique, depuis l'Egypte jusqu'aux royaume de Fez & de Maroc, accrurent encore l'empire des sultans; mais elles furent plutôt sous leur protection que sous leur gouvernement. Le pays de Barca & ses déserts, si fameux autrefois par le temple de *Jupiter Ammon*, dépendirent du bacha d'Egypte. La Cirénaïque eut un gouverneur particulier. Tripoli qu'on rencontre ensuite en allant vers l'Occident, ayant été pris par *Pierre de Navarre*, sous le règne de *Ferdinand le catholique*, en 1510, fut donné par *Charles-Quint* aux chevaliers de Malthe : mais les amiraux de *Soliman* s'en emparèrent; & avec le temps elle s'est gouvernée comme une république, à la tête de laquelle est un général qu'on nomme *Dey*, & qui est élu par la milice. Pays où fut le temple de Jupiter Ammon.

Plus loin vous trouvez le royaume de Tunis, l'ancien séjour des Carthaginois. Vous avez vu *Charles-Quint* donner un roi à cet Etat, & le rendre

tributaire de l'Espagne ; dom *Juan* le reprendre encore sur les Maures avec la même gloire que *Charles-Quint* son père ; mais enfin l'amiral de *Sélim II* remettre Tunis sous la domination mahométane, & y exterminer tous les chrétiens, trois ans après cette fameuse bataille de Lépante, qui produisit tant de gloire à dom *Juan* & aux Vénitiens avec si peu d'avantage. Cette province se gouverna depuis comme Tripoli.

Alger, ancien royaume de Juba.

Alger, qui termine l'empire des Turcs en Afrique, est l'ancienne Numidie, la Mauritanie Césarienne, si fameuse par les rois *Juba*, *Syphax* & *Massinissa*. Il reste à peine des ruines de Cirte, leur capitale, ainsi que de Carthage, de Memphis & même d'Alexandrie, qui n'est plus au même endroit où *Alexandre* l'avait bâtie. Le royaume de *Juba* était devenu si peu de chose que *Chéredin Barberousse* aimait mieux être amiral du grand-seigneur que roi d'Alger. Il céda cette province à *Soliman* ; & de roi qu'il était, il se contenta d'en être bacha. Depuis ce temps jusqu'au commencement du dix-septième siècle, Alger fut gouvernée par les bachas que la Porte y envoyait : mais enfin la même administration qui s'établit à Tripoli & à Tunis se forma dans Alger devenue une retraite de corsaires. Aussi un de leurs derniers deys disait au consul de la nation anglaise qui se plaignait de quelques prises : Cessez de vous plaindre au capitaine des voleurs, quand vous avez été volé.

Nuls monumens de christianisme : plusieurs des Romains vainqueurs.

Dans toute cette partie de l'Afrique on trouve encore des monumens des anciens Romains, & on n'y voit pas un seul vestige de ceux des chrétiens, quoiqu'il y eût beaucoup plus d'évêchés que dans

l'Espagne & dans la France ensemble. Il y en a deux raisons ; l'une , que les plus anciens édifices bâtis de pierre dure , de marbre & de ciment , dans les climats secs , résistent à la destruction plus que les nouveaux ; l'autre , que des tombeaux avec l'inscription *Diis Manibus* , que les barbares n'entendent point , ne les révoltent pas , & que la vue des symboles du christianisme excite leur fureur.

Dans les beaux siècles des Arabes , les sciences & les arts fleurirent chez ces Numides ; aujourd'hui ils ne savent pas même régler leur année , & en faisant sans cesse le métier de pirate , ils n'ont pas un pilote qui sache prendre hauteur , pas un bon constructeur de vaisseau. Ils achètent des chrétiens , & surtout des Hollandais , les agrès , les canons , la poudre dont ils se servent pour s'emparer de nos vaisseaux marchands ; & les puissances chrétiennes , au lieu de détruire ces ennemis communs , sont occupées à se ruiner mutuellement.

Constantinople fut toujours regardée comme la capitale de tant de régions. Sa situation semble faite pour leur commander. Elle a l'Asie devant elle , l'Europe derrière. Son port , aussi sûr que vaste , ouvre & ferme l'entrée de la mer Noire à l'orient , & de la Méditerranée à l'occident. Rome bien moins avantageusement située , dans un terrain ingrat , & dans un coin de l'Italie , où la nature n'a fait aucun port commode , semblait bien moins propre à dominer sur les nations ; cependant elle devient la capitale d'un empire deux fois plus étendu que celui des Turcs : c'est que les anciens Romains ne trouvèrent aucun peuple qui entendît comme eux la discipline

Belle situation de Bizance , ou Constantinople.

militaire, & que les Ottomans, après avoir conquis Constantinople, ont trouvé presque tout le reste de l'Europe aussi aguerri & mieux discipliné qu'eux.

CHAPITRE CLXII.

Du royaume de Fez & de Maroc.

LA protection du grand-seigneur ne s'étend point jusqu'à l'empire de Maroc, vaste pays qui comprend une partie de la Mauritanie tingitane. Tanger était la capitale de la colonie romaine. C'est de-là que partirent depuis ces Maures qui subjuguèrent l'Espagne. Tanger fut conquise elle-même sur la fin du quinzième siècle par les Portugais, & donnée dans nos derniers temps à *Charles II*, roi d'Angleterre, pour la dot de l'infante de Portugal sa femme; & enfin *Charles II* l'a cédée aux rois de Maroc. Peu de villes ont éprouvé plus de révolutions.

Maroc autrefois le séjour de la gloire & des arts.

Cet empire s'étend jusqu'aux frontières de la Guinée sous les plus beaux climats; il n'y a point de territoire plus fertile, plus varié, plus riche; plusieurs branches du mont Atlas sont remplies de mines, & les campagnes produisent les plus abondantes moissons & les meilleurs fruits de la terre. Ce pays fut cultivé autrefois comme il méritait de l'être; & il fallait bien qu'il le fût du temps des premiers califes, puisque les sciences y étaient en honneur, & que c'est toujours la dernière chose dont on prend soin. Les arabes & les maures de ces contrées portèrent en Espagne leurs armes & leurs arts; mais

tout a dégénéré depuis; tout est tombé dans la plus épaisse barbarie : les arabes de *Mahomet* avaient policé le pays, ils se sont retirés dans les déserts, où ils ont repris l'ancienne vie pastorale; & le gouvernement a été abandonné aux Maures, espèce d'hommes moins favorisée de la nature que leur climat, moins industrieuse que les Arabes, nation cruelle à la fois & esclave. C'est-là que le despotisme se montre dans toute son horreur. L'ancienne coutume établie, que les miramolins ou empereurs de Maroc soient les premiers bourreaux du pays n'a pas peu contribué à faire des habitans de ce vaste empire des sauvages fort au-dessous des Mexicains. Ceux qui habitent Tétuan sont un peu plus civilisés; les autres déshonorent la nature humaine. Beaucoup de juifs chassés d'Espagne par *Ferdinand* & *Isabelle* se sont réfugiés à Tétuan, à Méquinez, à Maroc, & y vivent misérablement. Les habitans des provinces septentrionales se sont mêlés avec les noirs qui sont vers le Niger. On voit dans tout l'empire, dans les maisons, dans les armées, un mélange de noirs, de blancs & de métis. Ces peuples trafiquèrent de tout temps en Guinée. Ils allaient par les déserts aux côtes où les Portugais vinrent par l'Océan. Jamais ils ne connurent la mer que comme l'élément des pirates. Enfin toute cette vaste côte de l'Afrique, depuis Damiette jusqu'au mont Atlas, était devenue barbare, tandis que plusieurs de nos peuples septentrionaux, autrefois beaucoup plus barbares, atteignaient à la politesse des Grecs & des Romains.

Il y eut des querelles de religion dans ce pays comme ailleurs, & une secte de musulmans, qui se

Querelles
de religion

chez ces barbares comme parmi nous.

prétendait plus orthodoxe que les autres, disputa du trône; c'est ce qui n'est jamais arrivé à Constantinople. Il y eut aussi, comme ailleurs, des guerres civiles, & ce n'est qu'au dix-septième siècle que tous les Etats de Fez, de Maroc, de Tafilet ont été réunis, & n'ont composé qu'un empire, après la fameuse victoire que les Maures remportèrent sur le malheureux *Sébastien*, roi de Portugal.

Dans quelque abrutissement que ces peuples soient tombés, jamais l'Espagne & le Portugal n'ont pu se venger sur eux de leur ancien esclavage, & les asservir à leur tour. Oran, frontière de leur empire, pris par le cardinal *Ximénès*, perdu ensuite, & repris depuis peu par le duc de *Montemar*, sous *Philippe V*, en 1732, n'a pu ouvrir le chemin à d'autres conquêtes. *Tanger*, qui pouvait être une clef de cet empire, fut toujours inutile. *Ceuta* que les Portugais prirent en 1409, que les Espagnols eurent sous *Philippe II*, & qu'ils ont conservé toujours, n'a été qu'un objet de dépense. Les Maures avaient accablé toute l'Espagne, & les Espagnols n'ont pu encore que harceler les Maures. Ils ont passé la mer atlantique, & conquis un nouveau monde, sans pouvoir se venger à cinq lieues de chez eux. Les Maures mal armés, indisciplinés, esclaves sous un gouvernement détestable, n'ont pu être subjugués par les chrétiens. La véritable raison est que les chrétiens se sont toujours mutuellement déchirés. Comment les Espagnols auraient-ils pu passer en Afrique avec de grandes armées, & dompter les musulmans, quand ils avaient la France à combattre? ou, lorsqu'étant unis avec la France, les Anglais leur prenaient Gibraltar & Minorque?

Pourquoi les Espagnols n'ont pu les entamer.

Ce qui est fingulier, c'est le nombre de renégats ^{Renégats chrétiens.} espagnols, français, anglais, qu'on a trouvés dans les Etats de Maroc. On a vu un espagnol, nommé *Pérés*, amiral, sous l'empire de *Mulei Ismaël* ; un français, nommé *Pilet*, gouverneur de Salé ; une irlandaise concubine du tyran *Ismaël*, quelques marchands anglais établis à Tétuan. L'espérance de faire fortune chez les nations ignorantes conduit toujours des européens en Afrique, en Asie, surtout en Amérique. La raison contraire retient loin de nous les peuples de ces climats.

CHAPITRE CLXIII.

De Philippe II, roi d'Espagne.

APRÈS le règne de *Charles-Quint*, quatre grandes ^{Puissance de l'Europe.} puissances balancèrent les forces de l'Europe chrétienne ; l'Espagne, par ses richesses du nouveau monde ; la France, par elle-même, par sa situation, qui empêchait les vastes Etats de *Philippe II* de se communiquer ; l'Allemagne, par la multitude même de ses princes, qui, quoique divisés entre eux, se réunissaient pour la défense de la patrie ; l'Angleterre, après la mort de *Marie*, par la conduite seule d'*Elisabeth* ; car son terrain était très-peu de chose : l'Ecosse, loin de faire un corps avec elle, était son ennemie, & l'Irlande lui était à charge.

Les royaumes du Nord n'entraient point encore ^{Puissance d'Espagne.} dans le système politique de l'Europe, & l'Italie

ne pouvait être une puissance prépondérante. *Philippe II* semblait la tenir sous sa main. *Philibert*, duc de Savoie, gouverneur des Pays-Bas, dépendait entièrement de lui ; *Charles-Emmanuel*, fils de ce *Philibert*, & gendre de *Philippe II*, ne fut pas moins dans sa dépendance. Le Milanais, les deux Siciles, qu'il possédait, & surtout ses trésors, firent trembler les autres Etats d'Italie pour leur liberté. Enfin *Philippe II* joua le premier rôle sur le théâtre de l'Europe, mais non le plus admiré. De moins puissans princes, ses contemporains, ont laissé un plus grand nom, comme *Elisabeth*, & surtout *Henri IV*. Ses généraux & ses ennemis ont été plus estimés que lui : le nom de dom *Juan d'Autriche*, d'*Alexandre Farnèse*, celui des princes d'Orange, est bien au dessus du sien. La postérité fait une grande différence entre la puissance & la gloire.

Caractère de *Philippe II*. Pour bien connaître les temps de *Philippe II*, il faut d'abord connaître son caractère, qui fut en partie la cause de tous les grands événemens de son siècle ; mais on ne peut apercevoir son caractère que par les faits. On ne peut trop redire qu'il faut se défier du pinceau des contemporains, conduit presque toujours par la flatterie ou par la haine. Et pour ces portraits recherchés, que tant d'historiens modernes font des anciens personnages, on doit les renvoyer aux romans.

Ceux qui ont comparé depuis peu *Philippe II* à *Tibère* n'ont certainement vu ni l'un ni l'autre. D'ailleurs, quand *Tibère* commandait les légions & les faisait combattre, il était à leur tête ; & *Philippe* était dans une chapelle entre deux récollets, pendant

que le prince de Savoie, & ce comte d'*Egmont*, qu'il fit périr depuis sur l'échafaud, lui gagnaient la bataille de Saint-Quentin. *Tibère* n'était ni superstitieux ni hypocrite; & *Philippe* prenait souvent un crucifix en main, quand il ordonnait des meurtres. Les débauches du romain & les voluptés de l'espagnol ne se ressemblent pas. La dissimulation même qui les caractérise l'un & l'autre semble différente : celle de *Tibère* paraît plus fourbe, celle de *Philippe* plus taciturne. Il faut distinguer entre parler pour tromper, & se taire pour être impénétrable. Tous deux paraissent avoir eu une cruauté tranquille & réfléchie; mais combien de princes & d'hommes publics ont mérité le même reproche!

Pour se faire une idée juste de *Philippe*, il faut se demander ce que c'est qu'un souverain qui affecte de la piété, & à qui le prince d'Orange, *Guillaume*, reproche publiquement, dans son manifeste, un mariage secret avec *Dona Isabella Osorio*, quand il épousa sa première femme, *Marie de Portugal*. Il est accusé à la face de l'Europe, par ce même *Guillaume*, du parricide de son fils, & de l'empoisonnement de sa troisième épouse, *Isabelle de France* : on lui impute d'avoir forcé le prince d'*Ascoli* à épouser une femme qui était enceinte de ce roi même. On ne doit pas s'en rapporter au témoignage d'un ennemi; mais cet ennemi était un prince respecté dans l'Europe. Il envoya son manifeste & ses accusations dans toutes les cours. Était-ce l'orgueil, était-ce la force de la vérité qui empêchait *Philippe* de répondre? Pouvait-il mépriser ce terrible manifeste du prince d'Orange, comme on méprise ces libelles obscurs,

Sommaire
du mal & du
bien.

composés par d'obscurs vagabonds, auxquels les particuliers mêmes ne répondent pas plus que *Louis XIV* n'y a répondu? Qu'on joigne à ces accusations, trop authentiques, les amours de *Philippe* avec la femme de son favori *Rui Gomès*, l'affassinat d'*Escovedo*, la persécution contre *Antonio Pérès*, qui avait affassiné *Escovedo* par son ordre; qu'on se souvienne que c'est-là ce même homme qui ne parlait que de son zèle pour la religion, & qui immolait tout à son zèle.

C'est sous ce masque infame de la religion qu'il trama une conspiration dans le Béarn, en 1564, pour enlever *Jeanne de Navarre*, mère de *Henri IV*, la mettre comme hérétique entre les mains de l'inquisition, la faire brûler & se saisir du Béarn, en vertu de la confiscation que ce tribunal d'affassins aurait prononcée. On voit une partie de ce projet au trente-sixième livre du président de *Thou*, & cette anecdote importante a trop été négligée par les historiens suivans. (16)

Qu'on mette en opposition à cette conduite le soin de faire rendre la justice en Espagne, soin qui ne coûte que la peine de vouloir, & qui affermit

(16) On trouve un récit détaillé de cette anecdote dans une des pièces des mémoires de *Villeroy*. Il paraît que la malheureuse femme de *Philippe II* servit à la découverte du projet. Cette action de justice & de générosité fut peut-être une des causes de sa mort précipitée. Le duc d'*Albe* & les princes de la maison de *Guise* étaient les chefs de l'entreprise. Leur agent qui se trouvait à Paris se sauva. Lorsque *Charles IX* raconta cette conspiration, dont il venait d'être instruit, au vieux connétable, & qu'il lui dit qu'il en avait instruit le secrétaire d'Etat *L'Aubespine*: en ce cas, répondit *Montmorenci*, le traître ne sera pas arrêté. Ce mot & l'événement prouvent que *Philippe* avait déjà des pensionnaires dans le conseil de France.

l'autorité; une activité de cabinet; un travail assidu aux affaires générales; la surveillance continuelle sur ses ministres, toujours accompagnée de défiance; l'attention de voir tout par soi-même, autant que le peut un roi; l'application suivie à entretenir le trouble chez ses voisins, & à maintenir l'Espagne en paix; des yeux toujours ouverts sur une grande partie du globe, depuis le Mexique jusqu'au fond de la Sicile; un front toujours composé & toujours sévère au milieu des chagrins de la politique & du trouble des passions: alors on pourra se former un portrait de *Philippe II*.

Mais il faut voir quel ascendant il avait dans l'Europe. Il était maître de l'Espagne, du Milanais, des deux Siciles, de tous les Pays-Bas; ses ports étaient garnis de vaisseaux; son père lui avait laissé les troupes de l'Europe les mieux disciplinées & les plus fières, commandées par les compagnons de ses victoires. Sa seconde femme, *Marie* reine d'Angleterre, ne se gouvernant que par ses inspirations, faisait brûler les protestans, & déclarait la guerre à la France sur une lettre de *Philippe*. Il pouvait compter l'Angleterre parmi ses royaumes. Les moissons d'or & d'argent, qui lui venaient du nouveau monde, le rendaient plus puissant que *Charles-Quint*, qui n'en avait eu que les prémices.

L'Italie tremblait d'être asservie. C'est ce qui déterminait le pape *Paul IV*, *Caraffa*, né sujet d'Espagne, à se jeter du côté de la France comme *Clément VII*. Il voulut, ainsi que tous ses prédécesseurs, établir une balance que leur mains trop faibles ne purent jamais tenir. Ce pape proposa à

Quel parti prit le pape.

Henri II de donner Naples & Sicile à un fils de France.

C'était toujours l'ambition des *Valois* de conquérir le Milanais & les deux Siciles. Le pape croit avoir une armée; il demande au roi *Henri II* le célèbre *François de Guise* pour la commander : mais la plupart des cardinaux étaient pensionnaires de *Philippe*. *Paul* était mal obéi; il n'eut que peu de troupes, qui ne servirent qu'à exposer Rome à être prise & saccagée par le duc d'*Albe*, sous *Philippe II*, comme elle l'avait été sous *Charles-Quint*. Le duc de *Guise* arrive par le Piémont, où les Français avaient encore Turin; il marche vers Rome avec quelque gendarmerie; à peine est-il arrivé qu'il apprend le désastre de la bataille de Saint-Quentin en Picardie, perdue par les Français.

10 août
1557.

Marie d'Angleterre avait donné contre la France huit mille anglais à *Philippe* son époux, qui vint à Londres pour les faire embarquer; mais non pas pour les conduire à l'ennemi. Cette armée, jointe à l'élite des troupes espagnoles commandées par le duc de Savoie *Philibert-Emmanuel*, l'un des grands capitaines de ce siècle, défit si entièrement l'armée française à Saint-Quentin, qu'il ne resta rien de l'infanterie; tout fut tué ou pris; les vainqueurs ne perdirent que quatre-vingts hommes; le connétable de *Montmorenci*, & presque tous les officiers généraux furent prisonniers; un duc d'*Enghien* blessé à mort; la fleur de la noblesse détruite; la France dans le deuil & dans l'alarme. Les défaites de Crécy, de Poitiers, d'Azincourt n'avaient pas été plus funestes; & cependant la France tant de fois près de succomber

Bataille de
St Quentin.

succomber se releva toujours. *Charles-Quint* & *Philippe II* son fils parurent près de la détruire.

Tous les projets de *Henri II* sur l'Italie s'évanouissent ; on rappelle le duc de *Guise*. Cependant le vainqueur *Philibert-Emmanuel de Savoie* prend Saint-Quentin. Il pouvait marcher jusqu'à Paris, que *Henri II* se fait fortifier à la hâte, & qui par conséquent était mal fortifié : mais *Philippe* se contenta d'aller voir son camp victorieux. Il prouva que les grands événemens dépendent souvent du caractère des hommes. Le sien était de donner peu à la valeur, & tout à la politique. Il laissa respirer son ennemi, dans le dessein de gagner par une paix qu'il aurait dictée plus que par des victoires qui ne pouvaient être son ouvrage. Il donne au duc de *Guise* le temps de revenir, de rassembler une armée, de rassurer le royaume.

Philippe ne fait pas profiter de la victoire.

Il semblait qu'alors les rois ne se crussent pas faits pour se secourir eux-mêmes. *Henri II* déclare le duc de *Guise* vice-roi de France, sous le nom de lieutenant général du royaume. Il était en cette qualité au-dessus du connétable.

Prendre Calais & tout son territoire au milieu de l'hiver, & au milieu de la consternation où la bataille de Saint-Quentin jetait la France ; chasser pour jamais les Anglais qui avaient possédé Calais durant deux cents treize ans, fut une action qui étonna l'Europe, & qui mit *François de Guise* au-dessus de tous les capitaines de son temps. Cette conquête fut plus éclatante & plus profitable que difficile. La reine *Marie* n'avait laissé dans Calais qu'une garnison trop faible ; la flotte n'arriva que pour voir les étendards

Calais repris par les Français.

de France arborés sur le port. Cette perte, causée par la faute de son ministère, acheva de la rendre odieuse aux Anglais.

13 juillet
1558.

Bataille de
Gravelines.

Mais, tandis que le duc de *Guise* rassurait la France par la prise de Calais, & ensuite par celle de Thionville, l'armée de *Philippe II* gagna encore une assez grande bataille contre le maréchal de *Termes*, auprès de Gravelines, sous le commandement du comte d'*Egmont*, de ce même comte d'*Egmont*, à qui *Philippe* fit depuis trancher la tête pour avoir défendu les droits & la liberté de sa patrie.

Tant de batailles rangées, perdues par les Français, & tant de villes prises d'assaut par eux, donnent lieu de croire que ces peuples étaient, comme du temps de *Jules-César*, plus propres pour l'impétuosité des assauts que pour cette discipline & ces manœuvres de ralliement qui décident de la victoire dans un champ de bataille.

Paix de Ca-
teau - Cam-
brefis.

1559.

Philippe ne profita pas plus en guerrier de la victoire de Gravelines que de celle de Saint-*Quentin* : mais il fit la paix glorieuse de Cateau-Cambresis, dans laquelle, pour Saint-*Quentin* & les deux bourgs de Ham & du Catelet qu'il rendit, il gagna les places fortes de Thionville, de Mariembourg, de Montmédi, de Hesdin, & le comté de Charolais en pleine souveraineté. Il fit raser Téroüane & Ivoi, fit rendre Bouillon à l'évêque de Liège, le Montferrat au duc de Mantoue, la Corse aux Génois, la Savoie, le Piémont & la Bresse au duc de Savoie ; se réservant d'entretenir des troupes dans Verceil & dans Asti, jusqu'à ce que les droits prétendus par la France sur le Piémont fussent réglés, & que Turin,

Pignerol , Quiers & Chivas furent évacués par *Henri II.*

Pour Calais & son territoire, *Philippe* n'y prit pas un grand intérêt. Sa femme *Marie d'Angleterre* venait de mourir : *Elisabeth* commençait à régner. Cependant le roi de France s'obligea de rendre Calais dans huit années, & à payer huit cents mille écus d'or au bout de ces huit ans, si Calais n'était pas alors rendu; spécifiant de plus expressément que, soit que les huit cents mille écus d'or fussent payés ou non, *Henri* & ses successeurs demeureraient toujours obligés à rendre Calais & son territoire. (b) On a toujours regardé cette paix comme le triomphe de *Philippe II.* Le père *Daniel* y cherche en vain des avantages pour la France; en vain il compte Metz, Toul & Verdun conservés par cette paix; il n'en fut point du tout question dans le traité de Cateau-Cambresis. *Philippe* ne faisait aucune attention aux intérêts de l'Allemagne, & il prenait fort peu à cœur ceux de *Ferdinand* son oncle, auquel il ne pardonna jamais le refus de se démettre de l'Empire en sa faveur. Si ce traité produisit quelque avantage à la France, ce fut celui de la dégoûter pour toujours du dessein de conquérir Milan & Naples. A l'égard de Calais, cette clef de la France ne fut jamais rendue à ses anciens ennemis, & les huit cents mille écus d'or ne furent jamais payés.

Cette guerre finit encore, comme tant d'autres, par un mariage. *Philippe* prit pour troisième femme *Isabelle*, fille de *Henri II*, qui avait été promise à dom *Carlos*; mariage infortuné, qui fut, dit-on, la

Guerre finie
par un ma-
riage, comme
tant d'autres.

(b) Ni *Mézerei* ni *Daniel* n'ont rapporté fidèlement ce traité.

cause de la mort prématurée de dom *Carlos* & de la princesse.

Philippe en Espagne. *Philippe*, après de si glorieux commencemens, retourna triomphant en Espagne sans avoir tiré l'épée; tout favorisait sa grandeur. Le pape *Paul IV* avait été forcé de lui demander la paix, & il la lui avait donnée. *Henri II*, son beau-père & son ennemi naturel, venait d'être tué dans un tournoi, & laissait la France pleine de factions, gouvernée par des étrangers, sous un roi enfant. *Philippe*, du fond de son cabinet, était le seul roi en Europe puissant & redoutable. Il n'avait qu'une inquiétude, c'était que la religion protestante ne se glisât dans quelqu'un de ses Etats, surtout dans les Pays-Bas voisins de l'Allemagne; pays où il ne commandait point à titre de roi, mais à titre de duc, de comte, de marquis, de simple seigneur; pays où les lois fondamentales bornaient plus qu'ailleurs l'autorité du souverain.

Philippe persécuteur. Son grand principe fut de gouverner le saint-siège en lui prodiguant les plus grands respects, & d'exterminer par-tout les protestans. Il y en avait un très-petit nombre en Espagne. Il promit solennellement devant un crucifix de les détruire tous, & il accomplit son vœu: l'inquisition le seconda bien. On brûla à petit feu dans Valladolid tous ceux qui étaient soupçonnés; & *Philippe*, des fenêtres de son palais contemplait leur supplice, & entendait leurs cris. L'archevêque de Tolède & le père *Constantin Ponce*, prédicateur & confesseur de *Charles-Quint*, furent resserrés dans les prisons du saint-office, & *Ponce* fut brûlé en effigie après sa mort, ainsi qu'on l'a déjà remarqué.

Philippe fut que dans une vallée du Piémont , voisine du Milanais , il y avait quelques hérétiques ; il mande au gouverneur de Milan d'y envoyer des troupes , & lui écrit ces deux mots , *tous au gibet*. Il apprend que dans la Calabre il y a quelques cantons où les opinions nouvelles ont pénétré ; il ordonne qu'on passe les novateurs au fil de l'épée , & qu'on en réserve soixante , dont trente doivent périr par la corde , & trente par les flammes : l'ordre est exécuté avec ponctualité.

Cet esprit de cruauté , & l'abus de son pouvoir affaiblirent enfin ce pouvoir immense. Car , s'il avait ménagé les esprits des Flamands , il n'eût pas vu la république des sept provinces se former par ses seules persécutions. Cette révolution ne lui eût pas coûté ses trésors ; & lorsqu'ensuite le Portugal & les possessions des Portugais dans l'Afrique & dans les Indes , accrurent ses vastes Etats ; quand la France déchirée fut sur le point de recevoir des lois de lui , & d'avoir sa fille pour reine , il eût pu venir à bout de ses grands desseins , sans cette funeste guerre que ses rigueurs allumaient dans les Pays-Bas.

C H A P I T R E C L X I V.

Fondation de la république des Provinces-Unies.

SI on consulte tous les monumens de la fondation de cet Etat , auparavant presque inconnu , devenu bientôt si puissant , on verra qu'il s'est formé sans dessein & contre toute vraisemblance. La révolution

La Hollande
république
par hasard.

commença par les belles & grandes provinces de terre ferme, le Brabant, la Flandre & le Hainaut, elles qui pourtant restèrent sujettes; & un petit coin de terre presque noyé dans l'eau, qui ne subsistait que de la pêche du hareng, est devenu une puissance formidable, a tenu tête à *Philippe II*, a dépouillé ses successeurs de presque tout ce qu'ils avaient dans les Indes orientales, & a fini enfin par les protéger.

On ne peut nier que ce ne soit *Philippe II* lui-même qui ait forcé ces peuples à jouer un si grand rôle, auquel il ne s'attendaient certainement pas: son despotisme sanguinaire fut la cause de leur grandeur.

Ancien gouvernement
des Pays-Bas.

Il est important de considérer que tous les peuples ne se gouvernent pas sur le même modèle; que les Pays-Bas étaient un assemblage de plusieurs seigneuries appartenantes à *Philippe* à des titres différens; que chacune avait ses lois & ses usages; que dans la Frise & dans le pays de Groningue, un tribut de six mille écus était tout ce qu'on devait au seigneur; que dans aucune ville on ne pouvait mettre d'impôts, ni donner les emplois à d'autres qu'à des régnicoles, ni entretenir des troupes étrangères, ni enfin rien innover sans le consentement des états. Il était dit par les anciennes constitutions du Brabant: *Si le souverain par violence ou par artifice veut enfreindre les privilèges, les états seront déliés du serment de fidélité, & pourront prendre le parti qu'ils croiront convenable.* Cette forme de gouvernement avait prévalu long-temps dans une très-grande partie de l'Europe: nulle loi n'était portée, nulle levée de deniers n'était faite sans la sanction des états assemblés. Un

gouverneur de la province préfidait à ces états au nom du prince; ce gouverneur s'appelait *Stadt-holder*, teneur d'états, ou tenant l'état, ou lieutenant dans toute la basse-Allemagne.

Philippe II, en 1559 donna le gouvernement de Hollande, de Zélande, de Frife & d'Utrecht à *Guillaume de Nassau*, prince d'Orange. On peut observer que ce titre de prince ne signifiait pas prince de l'Empire. La principauté de la ville d'Orange, tombée de la maison de *Châlons* dans la fiemme par une donation, était un ancien fief du royaume d'Arles devenu indépendant. *Guillaume* tirait une plus grande illustration de la maison impériale dont il était: mais quoique cette maison, auffi ancienne que celle d'*Autriche*, eût donné un empereur à l'Allemagne, elle n'était pas au rang des princes de l'Empire. Ce titre de prince, qui ne commença à être en ufage que vers le temps de *Frédéric II*, ne fut pris que par les plus grands terriens. Le fang impérial ne donnait aucun droit, aucun honneur; & le fils d'un empereur, qui n'aurait poffédé aucune terre, n'était qu'empereur s'il était élu, & fimple gentil-homme s'il ne fuccédait pas à fon père. *Guillaume de Nassau* était comte dans l'Empire, comme le roi *Philippe II* était comte de Hollande & feigneur de Malines; mais il était fujet de *Philippe* en qualité de fon *stadt-holder*, & comme poffédant des terres dans les Pays-Bas.

Philippe voulut être fouverain abfolu dans les Pays-Bas, ainfi qu'il l'était en Espagne. Il fuffifait d'être homme pour avoir ce projet; tant l'autorité cherche toujours à renverfer les barrières qui la

438 FONDATION DE LA REPUBLIQUE

restreignent : mais *Philippe* trouvait encore un autre avantage à être despotique dans un vaste & riche pays, voisin de la France ; il pouvait en ce cas démembler au moins la France pour jamais , puisqu'en perdant sept provinces, & étant souvent très-gêné dans les autres, il fut encore sur le point de subjuguier ce royaume, sans même être jamais à la tête d'aucune armée.

1565.
Philippe II
ventêretrop
absolu.

Il voulut donc abroger toutes les lois, imposer des taxes arbitraires, créer de nouveaux évêques, & établir l'inquisition, qu'il n'avait pu faire recevoir ni dans Naples ni dans Milan. Les Flamands sont naturellement de bons sujets & de mauvais esclaves. La seule crainte de l'inquisition fit plus de protestans que tous les livres de *Calvin*, chez ce peuple qui n'est assurément porté par son caractère ni à la nouveauté ni aux remuemens. Les principaux seigneurs s'unissent d'abord à Bruxelles pour représenter leurs droits à la gouvernante des Pays-Bas, *Marguerite de Parme*, fille naturelle de *Charles-Quint*. Leurs assemblées s'appelaient une conspiration, à Madrid : c'était, dans les Pays - Bas, l'acte le plus légitime. Il est certain que les confédérés n'étaient point des rebelles, qu'ils envoyèrent le comte de *Berg* & le seigneur de *Montmorenci-Montigny* porter en Espagne leurs plaintes au pied du trône. Ils demandaient l'éloignement du cardinal de *Granvelle*, premier ministre, dont ils craignaient les artifices. La cour leur envoya le duc d'*Albe* avec des troupes espagnoles & italiennes, & avec l'ordre d'employer les bourreaux autant que les soldats. Ce qui peut ailleurs étouffer aisément une guerre civile, fut précisément ce qui la fit naître

en Flandre. *Guillaume de Nassau*, prince d'Orange, surnommé *le Taciturne*, songea presque seul à prendre les armes, tandis que tous les autres pensaient à se foudroyer.

Il y a des esprits fiers, profonds, d'une intrépidité tranquille & opiniâtre, qui s'irritent par les difficultés. Tel était le caractère de *Guillaume le taciturne*, & tel a été depuis son arrière-petit-fils le prince d'Orange roi d'Angleterre. *Guillaume le taciturne* n'avait ni troupes ni argent pour résister à un monarque tel que *Philippe II* : les persécutions lui en donnèrent. Le nouveau tribunal établi à Bruxelles jeta les peuples dans le désespoir. Les comtes d'*Egmont* & de *Horn*, avec dix-huit gentilshommes, ont la tête tranchée ; leur sang fut le premier ciment de la république des Provinces-Unies.

Le prince d'Orange retiré en Allemagne, condamné à perdre la tête, ne pouvait armer que les protestans en sa faveur ; & pour les animer, il fallait l'être. Le calvinisme dominait dans les provinces maritimes des Pays-Bas. *Guillaume* était né luthérien. *Charles-Quint*, qui l'aimait, l'avait rendu catholique ; la nécessité le fit calviniste : car les princes qui ont ou établi ou protégé ou changé les religions en ont rarement eu. Il était très-difficile à *Guillaume* de lever une armée. Ses terres en Allemagne étaient peu de chose : le comté de Nassau appartenait à l'un de ses frères. Mais ses frères, ses amis, son mérite & ses promesses lui firent trouver des soldats. Il les envoya d'abord en Frise sous les ordres de son frère le comte *Louis* ; son armée est détruite ; il ne se décourage point ; il en forma une autre d'allemands

Caractère de
Guillaume,
prince d'O-
range.

Sa fermeté.

& de français que l'enthousiasme de la religion , & l'espoir du pillage engagent à son service. La fortune lui est rarement favorable ; il est réduit à aller combattre dans l'armée des huguenots de France , ne pouvant pénétrer dans les Pays-Bas. Les sévérités espagnoles donnèrent encore de nouvelles ressources. L'imposition du dixième de la vente des biens meubles , du vingtième des immeubles , & du centième des fonds acheva d'irriter les Flamands. Comment le maître du Mexique & du Pérou était-il forcé à ces exactions ? & comment *Philippe* n'était-il pas venu lui-même dans le pays , comme son père , étouffer tous ces troubles ?

1570. Le prince d'Orange entra enfin dans le Brabant avec une petite armée. Il se retire en Zélande & en Hollande. Amsterdam, aujourd'hui si fameuse, était alors peu de chose, & n'osa pas même se déclarer pour le prince d'Orange. Cette ville était alors occupée d'un commerce nouveau & bas en apparence , mais qui fut le fondement de sa grandeur. La pêche du hareng & l'art de le saler ne paraissent pas un objet bien important dans l'histoire du monde ; c'est cependant ce qui a fait d'un pays méprisé & stérile une puissance respectable. Venise n'eut pas des commencemens plus brillans : tous les grands empires ont commencé par des hameaux, & les puissances maritimes par des barques de pêcheurs.

Toute la ressource du prince d'Orange était dans des pirates : l'un d'eux surprend la Brille ; un curé fait déclarer Fleffingue ; enfin les états de Hollande

& de Zélande affemblés à Dordrecht , & Amsterdam elle-même , s'unissent avec lui , & le reconnaissent pour stadthouder : il tint alors des peuples cette même dignité qu'il avait tenue du roi. On abolit la religion romaine , afin de n'avoir plus rien de commun avec le gouvernement espagnol.

Ces peuples depuis long-temps n'avaient point passé pour guerriers , & ils le devinrent tout d'un coup. Jamais on ne combattit de part & d'autre ni avec plus de courage , ni avec tant de fureur. Les Espagnols au siège de Harlem ayant jeté dans la ville la tête d'un de leurs prisonniers , les habitans leur jetèrent onze têtes d'espagnols , avec cette inscription , *dix têtes pour le payement du douzième denier , & l'onzième pour l'intérêt*. Harlem s'étant rendu à discrétion , les vainqueurs font pendre tous les magistrats , tous les pasteurs & plus de quinze cents citoyens : c'était traiter les Pays-Bas comme on avait traité le nouveau monde. La plume tombe des mains , quand on voit comment les hommes en usent avec les hommes.

Les Hollandais devenus guerriers intrépides.

1573.

Le duc d'Albe , dont les inhumanités n'avaient servi qu'à faire perdre deux provinces au roi son maître , est enfin rappelé. On dit qu'il se vantait en partant d'avoir fait mourir dix-huit mille personnes par la main du bourreau. Les horreurs de la guerre n'en continuèrent pas moins sous le nouveau gouverneur des Pays-Bas , le grand commandeur de *Requesens*. L'armée du prince d'Orange est encore battue , ses frères sont tués , & son parti se fortifie par l'animosité d'un peuple né tranquille , qui ayant une fois passé les bornes ne savait plus reculer.

1574.

1574. Le siège & la défense de Leyde font un des plus
 1575. grands témoignages de ce que peuvent la confiance
 & la liberté. Les Hollandais firent précisément la
 même chose qu'on leur a vu hasarder depuis, en 1672,
 lorsque *Louis XIV* était aux portes d'Amsterdam :
 ils percèrent les digues ; les eaux de l'Issel, de la
 Meuse & de l'Océan inondèrent les campagnes ; &
 une flotte de deux cents bateaux apporta du secours
 dans la ville par-dessus les ouvrages des Espagnols.
 Il y eut un autre prodige ; c'est que les assiégeans
 osèrent continuer le siège & entreprendre de saigner
 cette vaste inondation. Il n'y avait point d'exemple
 dans l'histoire , ni d'une telle ressource dans des
 assiégés , ni d'une telle opiniâtreté dans des assié-
 geans ; mais cette opiniâtreté fut inutile, & Leyde
 célèbre encore aujourd'hui tous les ans le jour de
 sa délivrance. Il ne faut pas oublier que les habitans
 se servirent de pigeons dans ce siège pour donner
 des nouvelles au prince d'Orange ; c'est une pratique
 commune en Asie.

- Quel était donc ce gouvernement si sage & si vanté
 de *Philippe II*, lorsqu'on voit dans ce temps-là même
 ses troupes se mutiner en Flandre, faute de payement,
 1576. saccager la ville d'Anvers, & que toutes les provinces
 des Pays-Bas, sans consulter ni lui ni son gouver-
 neur, font un traité de pacification avec les révoltés,
 publient une amnistie, rendent les prisonniers, font
 démolir des forteresses & ordonnent qu'on abattra
 la fameuse statue du duc d'*Albe*, trophée que son
 orgueil avait élevé à sa cruauté, & qui était encore
 debout dans la citadelle d'Anvers, dont le roi était
 le maître !

Après la mort du grand commandeur de *Requesens*, Dom Juan
Philippe, qui pouvait encore essayer de remettre le gouverneur
calme dans les Pays-Bas par sa présence, y envoie des Pays-
dom *Juan d'Autriche*, son frère, ce prince célèbre Bas.
dans l'Europe par la fameuse victoire de Lépante
remportée sur les Turcs, & par son ambition qui lui
avait fait tenter d'être roi de Tunis. *Philippe* n'aimait
pas dom *Juan*; il craignait sa gloire, & se défiait de
ses desseins. Cependant il lui donne malgré lui le
gouvernement des Pays-Bas, dans l'espérance que
les peuples, qui aimaient dans ce prince le sang &
la valeur de *Charles-Quint*, pourraient revenir à leur
devoir; il se trompa. Le prince d'Orange fut reconnu
gouverneur du Brabant dans Bruxelles, lorsque
dom *Juan* en sortait, après y avoir été installé 1577.
gouverneur général. Cet honneur qu'on rendit à
Guillaume le taciturne fut cependant ce qui empêcha
le Brabant & la Flandre d'être libres, comme le
furent les Hollandais. Il y avait trop de seigneurs
dans ces deux provinces; ils furent jaloux du prince
d'Orange, & cette jalousie conserva dix provinces à
l'Espagne. Ils appellent l'archiduc *Mathias* pour être Troubles à
gouverneur général en concurrence avec dom *Juan*. cette occa-
On a peine à concevoir qu'un archiduc d'Autriche, sion.
proche parent de *Philippe II*, & catholique, vienne
se mettre à la tête d'un parti presque tout protestant
contre le chef de sa maison; mais l'ambition ne con-
naît point ces liens, & *Philippe* n'était aimé ni de
l'empereur ni de l'Empire.

Tout se divise alors, tout est en confusion. Le
prince d'Orange, nommé par les états lieutenant
général de l'archiduc *Mathias*, est nécessairement le

rival secret de ce prince. Tous deux sont opposés à dom *Juan*. Les états se défirent de tous les trois.

1578. Un autre parti, également mécontent & des états & des trois princes, déchire la patrie. Les états publient la liberté de conscience; mais il n'y avait plus de

Mort de dom *Juan*.
1578. remède à la frénésie incurable des factions. Dom *Juan* ayant gagné une bataille inutile à Gemblours meurt à la fleur de son âge au milieu de ces troubles.

Alexandre *Farnèse*.
A ce fils de *Charles-Quint* succède un petit-fils non moins illustre; c'est cet *Alexandre Farnèse*, duc de Parme, descendant de *Charles* par sa mère, & du pape *Paul III* par son père; le même qui vint depuis en France délivrer Paris, & combattre *Henri le grand*. L'histoire ne célèbre point de plus grand homme de guerre: mais il ne put empêcher ni la fondation des sept Provinces-Unies, ni les progrès de cette république qui naquit sous ses yeux.

Fameuse union d'Utrecht.
29 janvier 1579.
Ces sept provinces, que nous appelons aujourd'hui du nom général de *la Hollande*, contractent par les soins du prince d'Orange cette union qui paraît si fragile, & qui a été si constante, de sept provinces toujours indépendantes l'une de l'autre, ayant toujours des intérêts divers, & toujours aussi étroitement jointes par le grand intérêt de la liberté, que l'est ce faisceau de flèches qui forme leurs armoiries & leur emblème.

Cette union d'Utrecht, le fondement de la république, l'est aussi du stadthouderat. *Guillaume* est déclaré chef des sept provinces sous le nom de capitaine, d'amiral général, de stadthouder. Les dix autres provinces, qui pouvaient avec la Hollande former la république la plus puissante du monde,

ne se joignent point aux sept petites Provinces-Unies. Celles-ci se protègent elles-mêmes; mais le Brabant, la Flandre & les autres veulent un prince étranger pour les protéger. L'archiduc *Mathias* était devenu inutile. Les états-généraux renvoient avec une pension modique ce fils & ce frère d'empereur, qui fut depuis empereur lui-même. Ils font venir *François* duc d'Anjou, frère du roi de France, *Henri III*, avec lequel ils négociaient depuis long-temps. Toutes ces provinces étaient partagées entre quatre partis, celui de *Mathias*, si faible qu'on le renvoie; celui du duc d'Anjou, qui devint bientôt funeste; celui du duc de Parme, qui n'ayant pour lui que quelques seigneurs & son armée, fut enfin conserver dix provinces au roi d'Espagne; & celui de *Guillaume de Nassau* qui lui en arracha sept pour jamais.

Duc d'Anjou, frère de *Henri III*, en Brabant.

C'est dans ce temps que *Philippe*, toujours tranquille à Madrid, proscrivit le prince d'Orange, & mit sa tête à vingt-cinq mille écus. Cette méthode de commander des assassins, inouïe depuis le triumvirat, avait été pratiquée en France contre l'amiral de *Coligni*, beau-père de *Guillaume*; & on avait promis cinquante mille écus pour son sang. Celui du prince son gendre ne fut estimé que la moitié par *Philippe*, qui pouvait payer plus chèrement.

Proscription. 1580.

Quel était le préjugé qui régnait encore! Le roi d'Espagne dans son édit de proscription avoue qu'il a violé le serment qu'il avait fait aux Flamands, & dit que le pape l'a dispensé de ce serment. Il croyait donc que cette raison pouvait faire une forte impression sur les esprits des catholiques? Mais combien devait-elle irriter les protestans, & les affermir dans leur défection!

La réponse de *Guillaume* est un des plus beaux monumens de l'histoire. De sujet qu'il avait été de *Philippe*, il devient son égal dès qu'il est proscrit. On voit dans son apologie un prince d'une maison impériale non moins ancienne, non moins illustre autrefois que la maison d'Autriche, un stadthouder qui se porte pour accusateur du plus puissant roi de l'Europe au tribunal de toutes les cours, & de tous les hommes. Il est enfin supérieur à *Philippe*, en ce que, pouvant le proscrire à son tour, il abhorre cette vengeance, & n'attend sa fureté que de son épée.

Philippe dans ce temps-là même était plus redoutable que jamais; car il s'emparait du Portugal sans fortir du cabinet, & pensait réduire de même les Provinces - Unies. *Guillaume* avait à craindre d'un côté les assassins, & de l'autre un nouveau maître dans le duc d'Anjou frère de *Henri III*, arrivé dans les Pays-Bas, & reconnu par les peuples pour duc de Brabant, & comte de Flandres. Il fut bientôt défait du duc d'Anjou, comme de l'archiduc *Mathias*.

1580. Ce duc d'Anjou voulut être souverain absolu d'un pays qui l'avait choisi pour son protecteur. Il y a eu de tout temps des conspirations contre les princes; ce prince en fit une contre les peuples. Il voulut surprendre à la fois Anvers, Bruges & d'autres villes qu'il était venu défendre. Quinze cents français furent tués dans la surprise inutile d'Anvers: ses mesures manquèrent sur les autres places. Pressé d'un côté par *Alexandre Farnèse*, de l'autre haï des peuples, il se retira en France couvert de honte, & laissa le duc de Parme & le prince d'Orange se disputer

Duc d'Anjou
puni d'avoir
voulu affer-
vir ceux qu'il
était venu
protéger.

disputer les Pays-Bas, qui devinrent le théâtre le plus illustre de la guerre en Europe, & l'école militaire où les braves de tous les pays allèrent faire leur apprentissage.

Des assassins vengèrent enfin *Philippe* du prince d'Orange. Un français, nommé *Salcède*, trama sa mort. *Faurigni*, espagnol, le blessa d'un coup de pistolet, dans Anvers. Enfin *Balthasar Gerard*, franc-comtois, le tua dans Delft, aux yeux de son épouse qui vit ainsi assassiner son second mari, après avoir perdu le premier, ainsi que son père l'amiral, à la journée de la Saint-Barthelemi. Cet assassinat du prince d'Orange ne fut point commis par l'envie de gagner les vingt-cinq mille écus qu'avait promis *Philippe*, mais par l'enthousiasme de la religion. Le jésuite *Strada* rapporte que *Gerard* s'outint toujours dans les tourmens qu'il avait été poussé à cette action par un instinct divin. Il dit encore expressément que *Faurigni* n'avait auparavant entrepris la mort du prince d'Orange qu'après avoir purgé son ame par la confession, aux pieds d'un dominicain, & après l'avoir fortifiée par le pain céleste. C'était le crime du temps. Les anabaptistes avaient commencé. Une femme, en Allemagne, pendant le siège de Munster, avait voulu imiter *Judith*; elle sortit de la ville dans le dessein de coucher avec l'évêque qui l'assiégeait, & de le tuer dans son lit. *Poltrót de Meré* avait assassiné *François* duc de Guise, par les mêmes principes. Les massacres de la Saint-Barthelemi avaient mis le comble à ces horreurs. Le même esprit fit répandre ensuite le sang de *Henri III* & de *Henri IV*, & forma la conspiration des poudres en Angleterre. Les exemples tirés de l'écriture, prêchés d'abord par les réformés,

Prince d'Orange assassiné,

1583.

1584.

Assassinats religieux.

ou les novateurs, & trop souvent ensuite par les catholiques, se faisaient impression sur des esprits faibles & féroces, imbécilement persuadés que DIEU leur ordonnait le meurtre. Leur aveugle fureur ne leur laissait pas comprendre que, si DIEU demandait du sang dans l'ancien testament, on ne pouvait obéir à cet ordre que quand DIEU lui-même descendait du ciel pour dicter de sa bouche, d'une manière claire & précise, ses arrêts sur la vie des hommes dont il est le maître; & qui fait encore si DIEU n'eût pas été plus content de ceux qui auraient fait des remontrances à sa clémence, que de ceux qui auraient obéi à sa justice ?

Philippe II fut très-content de l'affassinat; il récompensa la famille de *Gerard*; il lui accorda des lettres de noblesse, pareilles à celles que *Charles VII* donna à la famille de la Pucelle d'Orléans, lettres par lesquelles le ventre anoblissait. Les descendants d'une sœur de l'affassin *Gerard* jouirent tous de ce singulier privilège, jusqu'au temps où *Louis XIV* s'empara de la Franche-Comté. Alors on leur disputa un honneur que les maisons les plus illustres n'ont point en France, & dont même les descendants des frères de *Jeanne d'Arc* avaient été privés. On mit à la taille la famille de *Gerard*: elle osa présenter ses lettres de noblesse à M. de *Vanolles*, intendant de la province; il les foula aux pieds: le crime cessa d'être honoré, & la famille resta roturière.

Quand *Guillaume le taciturne* fut assassiné, il était prêt d'être déclaré comte de Hollande. Les conditions de cette nouvelle dignité avaient déjà été stipulées par toutes les villes, excepté Amsterdam &

Gouda, On voit par-là qu'il avait travaillé pour lui-même autant que pour la république.

Maurice son fils ne put prétendre à cette principauté : mais les sept provinces le déclarèrent stathouder, & il affermit l'édifice de la liberté, fondé par son père. Il fut digne de combattre *Alexandre Farnèse*. Ces deux grands hommes s'immortalisaient sur ce théâtre resserré, où la scène de la guerre attirait les regards des nations. Quand le duc de Parme, *Farnèse*, ne serait illustre que par le siège d'Anvers, il serait compté parmi les plus grands capitaines ; les Anversois se défendirent comme autrefois les Tyriens, & il prit Anvers comme *Alexandre*, dont il portait le nom, avait pris la ville de Tyr, en faisant une digue sur le fleuve profond & rapide de l'Escaut, & en renouvelant un exemple que le cardinal de *Richelieu* suivit aussi au siège de la Rochelle.

La nouvelle république fut obligée d'implorer le secours de la reine d'Angleterre, *Elisabeth*. Elle lui envoya, sous le comte de *Leicestre*, un secours de quatre mille soldats ; c'était assez alors. Le prince *Maurice* eut quelque temps dans *Leicestre* un supérieur, comme son père en avait eu un dans le duc d'Anjou & dans l'archiduc *Mathias*. *Leicestre* prit le titre & le rang de gouverneur-général ; mais il fut bientôt défavoué par sa reine. *Maurice* ne laisse pas entamer son stathouderat des sept Provinces-Unies ; heureux s'il n'avait pas voulu aller au-delà !

Toute cette guerre si longue & si pleine de vicissitudes ne put enfin ni rendre sept provinces à *Philippe*, ni lui ôter les autres. La république devenait chaque

jour si formidable sur mer qu'elle ne servit pas peu à détruire cette flotte de *Philippe II* , surnommée *l'invincible*. Ce peuple pendant plus de quarante ans ressembla aux Lacédémoniens , qui repoussèrent toujours le grand roi. Les mœurs , la simplicité , l'égalité étaient les mêmes dans Amsterdam qu'à Sparte , & la sobriété plus grande. Ces provinces tenaient encore quelque chose des premiers âges du monde. Il n'y a point de frison un peu instruit qui ne sache qu'alors l'usage des clefs & des ferrures était inconnu en Frise. On n'avait que le simple nécessaire , & ce n'était pas la peine de l'enfermer ; on ne craignait point ses compatriotes ; on défendait ses troupeaux & ses grains contre l'ennemi. Les maisons , dans tous ces cantons maritimes , n'étaient que des cabanes où la propreté fit toute la magnificence. Jamais peuple ne connut moins la délicatesse. Quand *Louise de Coligni* vint épouser à la Haie le prince *Guillaume* , on envoya au devant d'elle une charrette de poste découverte , où elle fut assise sur une planche. Mais la Haie devint , sur la fin de la vie de *Maurice* , & dans le temps de *Frédéric-Henri* , un séjour agréable , par l'affluence des princes , des négociateurs & des guerriers. Amsterdam fut par le commerce seul une des plus florissantes villes de la terre ; & la bonté des pâturages d'alentour fit la richesse des habitans des campagnes.

Mœurs des
Hollandais
en ce temps-
là.

CHAPITRE CLXV.

Suite du règne de Philippe II. Malheur de dom Sébastien , roi de Portugal.

IL semblaît que le roi d'Espagne dût alors écraser la maison de *Nassau* , & la république naissante, du poids de sa puissance. Il avoit perdu, à la vérité, en Afrique, la souveraineté de Tunis , & le port de la Goulette où étoit autrefois Carthage : mais un roi de Maroc & de Fez , nommé *Mulei-Mehemed* , qui disputait le royaume à son oncle , avoit offert à *Philippe* de se rendre son tributaire, dès l'an 1577. *Philippe* le refusa , & ce refus lui valut la couronne de Portugal. Le monarque africain alla lui-même embrasser les genoux du roi de Portugal, *Sébastien* , & implorer son secours. Ce jeune prince, arrière-petit-fils du grand *Emmanuel* , brûloit de se signaler dans cette partie du monde où ses ancêtres avoient fait tant de conquêtes. Ce qui est très-singulier , c'est que n'étant point aidé de *Philippe* , son oncle maternel, dont il alloit être le gendre, il reçut un secours de douze cents hommes du prince d'Orange, qui pouvoit à peine alors se soutenir en Flandre. Cette petite circonstance dans l'histoire générale marque bien de la grandeur dans le prince d'Orange, mais surtout une passion déterminée de faire par-tout des ennemis à *Philippe*.

Sébastien débarque avec près de huit cents bâtimens au royaume de Fez, dans la ville d'Arzilla ,

Sébastien
débarque en
Afrique.

4 août 1578.
Bataille où
trois rois pé-
rirent.

conquête de ses ancêtres. Son armée était de quinze mille hommes d'infanterie, mais il n'avait pas mille chevaux. C'est apparemment ce petit nombre de cavalerie, si peu proportionné à la cavalerie formidable des Maures, qui l'a fait condamner comme un téméraire par tous les historiens ; mais que de louanges s'il avait été heureux ! Il fut vaincu par le vieux souverain de Maroc, *Molucco*. Trois rois périrent dans cette bataille, les deux rois maures l'oncle & le neveu, & *Sébastien*. La mort du vieux roi *Molucco* est une des plus belles dont l'histoire fasse mention. Il était languissant d'une grande maladie ; il se sentit affaibli au milieu de la bataille, donna tranquillement ses derniers ordres, & expira en mettant le doigt sur sa bouche, pour faire entendre à ses capitaines qu'il ne fallait pas que ses soldats fussent sa mort. On ne peut faire une si grande chose avec plus de simplicité. Il ne revint personne de l'armée vaincue. Cette journée extraordinaire eut une suite qui ne le fut pas moins. On vit pour la première fois un prêtre cardinal & roi ; c'était dom *Henri*, âgé de soixante & dix ans, fils du grand *Emmanuel*, grand oncle de *Sébastien*. Il eut de plein droit le Portugal.

Le pape veut
faire son bâ-
tard roi de
Portugal.

Philippe se prépara dès-lors à lui succéder ; & pour que tout fût singulier dans cette affaire, le pape *Grégoire XIII* se mit au nombre des concurrens, & prétendit que le royaume de Portugal appartenait au saint-siège, faute d'héritiers en ligne directe ; par la raison, disait-il, qu'*Alexandre III* avait autrefois créé roi le comte *Alfonse*, qui s'était reconnu feudataire de Rome : c'était une étrange raison. Ce pape

Grégoire XIII, *Buoncompagno*, avait le dessein ou plutôt l'idée vague de donner un royaume à *Buoncompagno*, son bâtard, en faveur duquel il ne voulait pas démembrement l'Etat ecclésiastique, comme avaient fait plusieurs de ses prédécesseurs. Il avait d'abord espéré que son fils aurait le royaume d'Irlande, parce que *Philippe II* fomentait des troubles dans cette île, ainsi qu'*Elisabeth* attifait le feu allumé dans les Pays-Bas. L'Irlande, ayant encore été donnée par les papes, devait revenir à eux ou à leurs enfans, quand la souveraine d'Irlande était excommuniée. Cette idée ne réussit pas. Le pape obtint, à la vérité, de *Philippe* quelques vaisseaux & quelques espagnols qui abordèrent en Irlande avec des italiens, sous le pavillon du saint-siège; mais ils furent passés au fil de l'épée, & les irlandais de leur parti périrent par la corde. *Grégoire XIII*, après cette entreprise si extravagante & si malheureuse, tourna ses vues du côté du Portugal; mais il avait à faire à *Philippe II*, qui avait plus de droits que lui & plus de moyens de les soutenir.

Le vieux cardinal-roi ne régna que pour voir 1580.
discuter juridiquement devant lui quel serait son héritier. Il mourut bientôt. Un chevalier de Malthe Le prieur de Cratodispute le Portugal. *Antoine*, prieur de Crato, voulut succéder au roi-prêtre, qui était son oncle paternel; au lieu que *Philippe II* n'était neveu de *Henri* que du côté de sa mère. Le prieur passait pour bâtard, & se disait légitime. Ni le prieur ni le pape n'héritèrent. La branche de *Bragance*, qui semblait avoir des prétentions justes, eut alors ou la prudence ou la timidité de ne les pas faire valoir. Une armée de vingt mille

hommes prouva le droit de *Philippe*; il ne fallait guère dans ce temps-là de plus grandes armées. Le prieur, qui ne pouvait résister par lui-même, eut en vain recours à l'appui du grand-seigneur. Il ne manquait à toutes ces bizarreries que de voir le pape implorer aussi le Turc, pour être roi de Portugal.

Philippe ne se fait jamais la guerre par lui-même: il conquit de son cabinet le Portugal. Le vieux duc d'*Albe*, exilé depuis deux ans, après ses longs services, rappelé comme un dogue enchaîné qu'on lâche encore pour aller à la chasse, termina sa carrière de sang en battant deux fois la petite armée du roi-prieur qui, abandonné de tout le monde, erra longtemps dans sa patrie.

Philippe alors vint se faire couronner à Lisbonne, & promit quatre-vingts mille ducats à qui livrerait dom *Antoine*. Les proscriptions étaient les armes à son usage.

1501. Le prieur de Crato se réfugia d'abord en Angleterre avec quelques compagnons de son infortune, qui, manquant de tout, & délabrés comme lui, le servaient à genoux. Cet usage, établi par les empereurs allemands qui succédèrent à la race de *Charlemagne*, fut reçu en Espagne quand *Alfonse X*, roi de Castille, eut été élu empereur, au treizième siècle. Les rois d'Angleterre ont suivi cet exemple, qui semble contredire la fière liberté de la nation. Les rois de France l'ont dédaigné, & se sont contentés du pouvoir réel. En Pologne les rois ont été servis ainsi dans des jours de cérémonie, & n'en sont pas plus absolus.

Elisabeth n'était pas en état de faire la guerre pour le prieur de Crato: ennemie implacable, mais non

déclarée de *Philippe*, elle mettait toute son application à lui résister, à lui susciter secrètement des ennemis ; & ne pouvant se soutenir en Angleterre que par l'affection du peuple, ne pouvant conserver cette affection qu'en ne demandant point de nouveaux subsides, elle n'était pas en état de porter la guerre en Espagne.

Dom *Antoine* s'adressa à la France. Le conseil de *Henri III* était avec *Philippe* dans les mêmes termes de jalousie & de crainte que le conseil d'Angleterre. Il n'y avait point de guerre déclarée, mais une ancienne inimitié, une envie mutuelle de se nuire ; & *Henri III* fut toujours embarrassé entre les huguenots, qui faisaient un Etat dans l'Etat, & *Philippe*, qui voulut en faire un autre en offrant toujours aux catholiques sa protection dangereuse.

Catherine de Médicis avait des prétentions sur le Portugal, presque aussi chimériques que celles du pape. Dom *Antoine*, en flattant ces prétentions, en promettant une partie du royaume qu'il ne pouvait recouvrer, & au moins les îles Açores où il avait un grand parti, obtint par le crédit de *Catherine* un secours considérable. On lui donna soixante petits vaisseaux, & environ six mille hommes, pour la plupart huguenots, qu'on était bien aise d'employer au loin, & qui l'étaient encore davantage d'aller combattre des espagnols. Les Français, & surtout les calvinistes, cherchaient par-tout la guerre. Ils suivaient alors en foule le duc d'Anjou pour l'établir en Flandre. Ils s'embarquèrent avec alégresse pour tenter de rétablir dom *Antoine* en Portugal. On s'empara d'abord d'une des îles ; mais bientôt la flotte

La France
donne des
secours au
prieur.

Flotte fran- d'Espagne parut : elle était supérieure en tout à celle
çaise. des Français , par la grandeur des vaisseaux , par le
1583. nombre des troupes. Il y avait douze galères à rames
qui accompagnaient cinquante galions ; c'est la pre-
mière fois qu'on vit des galères sur l'Océan , & il
était bien étonnant qu'on les eût conduites jusqu'à
fix cents lieues dans ces mers nouvelles. Lorsque
Louis XIV , long-temps après , fit passer quelques galères
dans l'Océan , cette entreprise passa pour la première
de cette espèce , & ne l'était pourtant pas ; mais elle
était plus périlleuse que celle de *Philippe II* , parce
que l'Océan britannique est plus orageux que l'at-
lantique.

Et les pri-
sonniersfran-
çais pendus ,
car ils étaient
huguenots.

Cette bataille navale fut la première qui se donna
dans cette partie du monde. Les Espagnols vain-
quirent , & abusèrent de leur victoire. Le marquis de
Santa-Cruz , général de la flotte de *Philippe* , fit mourir
presque tous les prisonniers par la main du bourreau ,
sous prétexte que la guerre n'étant point déclarée
entre l'Espagne & la France , il devait les traiter
comme des pirates. *Dom Antoine* , heureux d'échapper
par la fuite , alla se faire servir à genoux en France ,
& mourir dans la pauvreté.

Philippe alors se voit maître non-seulement du
Portugal , mais de tous les grands établissemens que
sa nation avait faits dans les Indes. Il étendait sa
domination au bout de l'Amérique & de l'Asie , &
ne pouvait prévaloir contre la Hollande.

1584. Une ambassade de quatre rois du Japon sembla
Ambassade mettre alors le comble à cette grandeur suprême qui
du Japon le faisait regarder comme le premier monarque de
l'Europe. La religion chrétienne faisait au Japon de

grands progrès; & les Espagnols pouvaient se flatter d'y établir leur puissance, comme leur religion.

Philippe avait dans la chrétienté le pape fuzerain de son royaume de Naples à ménager, la France à tenir toujours divisée, en quoi il réussissait par le moyen de la ligue & par ses trésors, la Hollande à réduire, & surtout l'Angleterre à troubler. Il fe fait mouvoir à la fois tous ces ressorts, & il parut bientôt par l'armement de sa flotte, nommée *l'invincible*, que son but était de conquérir l'Angleterre plutôt que de l'inquiéter.

Préparatifs
pour envahir
l'Angleterre.

La reine *Elisabeth* lui fournissait assez de raisons; elle soutenait hautement les confédérés des Pays-Bas. *François Drack*, alors simple armateur, avait pillé plusieurs possessions espagnoles dans l'Amérique, traversé le détroit de Magellan, & était revenu à Londres, en 1580, chargé de dépouilles, après avoir fait le tour du monde. Un prétexte plus considérable que ces raisons, était la captivité de *Marie Stuart*, reine d'Ecosse, retenue depuis dix-huit ans prisonnière contre le droit des gens. Elle avait pour elle tous les catholiques de l'île. Elle avait un droit très-apparent sur l'Angleterre, droit qu'elle tirait de *Henri VII*, par une naissance dont la légitimité n'était pas contestée comme celle d'*Elisabeth*. *Philippe* pouvait faire valoir pour lui-même le vain titre de roi d'Angleterre qu'il avait porté: & enfin, l'entreprise de délivrer la reine *Marie* mettait nécessairement le pape & tous les catholiques de l'Europe dans ses intérêts.

CHAPITRE CLXVI.

*De l'invasion de l'Angleterre, projetée par Philippe II.
De la flotte invincible. Du pouvoir de Philippe II
en France. Examen de la mort de dom Carlos, &c.*

DANS ce dessein, *Philippe* prépare cette flotte prodigieuse qui devait être secondée par un autre armement en Flandre, & par la révolte des catholiques en Angleterre. Ce fut ce qui perdit la reine
1587. *Marie Stuart*, & la conduisit sur un échafaud, au lieu de la délivrer. Il ne restait plus à *Philippe* qu'à la venger en prenant l'Angleterre pour lui-même ; après quoi il voyait la Hollande soumise & punie.

3 juin 1588. Il avait fallu l'or du Pérou pour faire tous ces préparatifs. La flotte *invincible* part du port de Lisbonne, forte de cent cinquante gros vaisseaux, de vingt mille soldats, de près de trois mille canons, de près de sept mille hommes d'équipage, qui pouvaient combattre dans l'occasion. Une armée de trente mille combattans, assemblée en Flandre par le duc de Parme, n'attend que le moment de passer en Angleterre sur des barques de transport déjà prêtes, & de se joindre aux soldats que portait la flotte de *Philippe*. Les vaisseaux anglais, beaucoup plus petits que ceux des Espagnols, ne devaient pas résister au choc de ces citadelles mouvantes, dont quelques-unes avaient leurs œuvres vives de trois pieds d'épaisseur, impénétrables au canon. Cependant rien de cette entreprise si bien concertée ne réussit. Bientôt

cent vaisseaux anglais, quoique petits, arrêtent cette flotte formidable; ils prennent quelques bâtimens espagnols; ils disperfent le refte avec huit brulots. La tempête feconde enfuite les Anglais. L'*invincible* eft prête d'échouer fur les côtes de Zélande. L'armée du duc de Parme, qui ne pouvait fe mettre en mer qu'à la faveur de la flotte espagnole, demeure inutile. Les vaisseaux de *Philippe* vaincus par les Anglais & par les vents, fe retirent aux mers du Nord; quelques-uns avaient échoué fur les côtes de Zélande, d'autres font fracaffés vers les rochers des îles Orcades, & fur les côtes d'Ecoffe; d'autres font naufrage en Irlande. Les payfans y massacrerent les foldats & les matelots échappés à la fureur de la mer; & le vice-roi d'Irlande eut la barbarie de faire pendre ce qui en reftait. Enfin il ne revint en Espagne que cinquante vaisseaux; & d'environ trente mille hommes que la flotte avait portés, les naufrages, le canon & le fer des Anglais, les bleffures & les maladies n'en laiffèrent pas rentrer fix mille dans leur patrie.

Il règne encore en Angleterre un fingulier préjugé fur cette flotte *invincible*. Il n'y a guère de négociant qui ne répète fouvent à fes apprentis que ce fut un marchand, nommé *Gresham*, qui fava la patrie, en retardant l'équipement de la flotte d'Espagne, & en accélérant celui de la flotte anglaise. Voici, dit-on, comment il s'y prit. Le ministère espagnol envoyait des lettres de change à Gènes pour payer les armemens des ports d'Italie: *Gresham*, qui était le plus fort marchand d'Angleterre, tira en même temps fur Gènes, & menaça fes correspondans

de ne plus jamais traiter avec eux, s'ils préféraient le papier des Espagnols au sien. Les Génois ne balancèrent pas entre un marchand anglais & un simple roi d'Espagne. Le marchand tira tout l'argent de Gènes; il n'en resta plus pour *Philippe II*, & son armement resta six mois suspendu. Ce conte ridicule est répété dans vingt volumes; on l'a même débité publiquement sur les théâtres de Londres: mais les historiens sensés ne se sont jamais déshonorés par cette fable absurde. Chaque peuple a ses contes inventés par l'amour propre; il serait heureux que le genre humain n'eût jamais été bercé de contes plus absurdes & plus dangereux.

La florissante armée de trente mille hommes qu'avait le duc de Parme ne servit pas plus à subjuguier la Hollande que la flotte invincible n'avait servi à conquérir l'Angleterre. La Hollande, qui se défendait si aisément par ses canaux, par ses digues, par ses étroites chaussées, encore plus par un peuple idolâtre de sa liberté, & devenu tout guerrier sous les princes d'Orange, aurait pu tenir contre une armée plus formidable.

Il n'y avait que *Philippe II* qui pût être encore redoutable après un si grand désastre. L'Amérique & l'Asie lui prodiguaient de quoi faire trembler ses voisins; & ayant manqué l'Angleterre, il fut sur le point de faire de la France une de ses provinces.

Malgré cette
perte *Phi-*
lippe II est
sur le point
de subjuguier
la France.

Dans le temps même qu'il conquérait le Portugal, qu'il soutenait la guerre en Flandre, & qu'il attaquait l'Angleterre, il animait en France cette ligue nommée *sainte*, qui renversait le trône, & qui déchirait l'Etat; &, mettant encore lui-même la

division dans cette ligue qu'il protégeait , il fut près trois fois d'être reconnu souverain de la France , sous le nom de *protecteur* , avec le pouvoir de conférer toutes les charges. L'infante *Eugénie* , sa fille , devait être reine sous ses ordres , & porter en dot la couronne de France à son époux. Cette proposition fut faite par la faction des Seize , dès l'an 1589 , après l'assassinat de *Henri III*. Le duc de *Mayence* , chef de la ligue ne put éluder cette proposition qu'en disant que la ligue ayant été formée par la religion , le *titre de protecteur de la France ne pouvait appartenir qu'au pape*. L'ambassadeur de *Philippe* , en France , poussa très-loin cette négociation avant la tenue des états de Paris , en 1593. On délibéra long-temps sur les moyens d'abolir la loi salique , & enfin l'infante fut proposée pour reine aux états de Paris.

Philippe accoutumait insensiblement les Français à dépendre de lui ; car , d'un côté , il envoyait à la ligue assez de secours pour l'empêcher de succomber , mais non assez pour la rendre indépendante ; de l'autre , il armait son gendre , *Charles-Emmanuel de Savoie* , contre la France ; il lui entretenait des troupes ; il l'aidait à se faire reconnaître *protecteur* par le parlement de Provence , afin que la France , apprivoisée par cet exemple , reconnût *Philippe* pour *protecteur* de tout le royaume. Il était vraisemblable que la France y serait forcée. L'ambassadeur d'Espagne régnait en effet dans Paris en prodiguant les pensions. La Sorbonne & tous les ordres religieux étaient dans son parti. Son projet n'était point de conquérir la France , comme le Portugal , mais de forcer la France à le prier de la gouverner.

Le duc de Savoie reconnu protecteur par le parlement de Provence.

Progrès de *Philippe* en France.

1590. C'est dans ce dessein qu'il envoie du fond des Pays-Bas *Alexandre Farnèse* au secours de Paris, pressé par les armes victorieuses de *Henri IV*; & c'est dans ce dessein qu'il le rappelle, après que *Farnèse* a délivré par ses savantes marches, sans coup ferir, la capitale du royaume. Ensuite, lorsque *Henri IV* assiège Rouen, il renvoie encore le même duc de Parme faire lever le siège.

1591. C'était une chose bien admirable, lorsque *Philippe* était assez puissant pour décider ainsi du destin de la guerre en France, que le prince d'Orange, *Maurice*, & les Hollandais le fussent assez pour s'y opposer & pour envoyer des secours à *Henri IV*; eux qui, dix ans auparavant, n'étaient regardés en Espagne que comme des séditieux obscurs, incapables d'échapper au supplice. Ils envoyèrent trois mille hommes au roi de France; mais le duc de Parme n'en délivra pas moins la ville de Rouen, comme il avait délivré celle de Paris.

Sa politique
avec la Fran-
ce.

Alors *Philippe* le rappelle encore; & toujours donnant & retirant ses secours à la ligue, toujours se rendant nécessaire, il tend ses filets de tous côtés sur les frontières & dans le cœur du royaume, pour faire tomber ce pays divisé dans le piège inévitable de sa domination. Il était déjà établi dans une grande partie de la Bretagne par la force des armes. Son gendre, le duc de Savoie, l'était dans la Provence & dans une partie du Dauphiné. Le chemin était toujours ouvert pour les armées espagnoles d'Arras à Paris, & de Fontarabie à la Loire. *Philippe* était si persuadé que la France ne pouvait lui échapper, que dans ses entretiens avec le président *Jeannin*,
envoyé

envoyé du duc de *Mayence*, il lui difait toujours : *Ma ville de Paris, ma ville d'Orléans, ma ville de Rouen.*

La cour de Rome, qui le craignait, était pourtant obligée de le feconder; & les armes de la religion combattaient fans cefse pour lui. Il ne lui en coûtait que l'affectation d'un grand zèle. Ce voile de zèle pour la religion catholique était encore le prétexte de la destruction de Genève, à laquelle il travaillait dans le même temps. Il fit marcher, dès l'an 1589, une armée aux ordres de *Charles-Emmanuel*, duc de Savoie, fon gendre, pour réduire Genève & les pays circonvoifins : mais des peuples pauvres, élevés au-deffus d'eux-mêmes par l'amour de la liberté, furent toujours l'écueil de ce riche & puiffant monarque. Les Gênois aidés des feuls cantons de Zurich & de Berne, & de trois cents foldats de *Henri IV*, se foutinrent contre les trésors du beau-père & contre les armes du gendre. Ces mêmes Gênois délivrèrent leur ville, en 1602, des mains de ce même duc de Savoie, qui l'avait furprife par efcalade en pleine paix, & qui déjà la mettait au pillage. Ils eurent même la hardieffe de punir cette entreprise d'un fouverain comme un brigandage & de faire pendre treize officiers qualifiés, qui, n'ayant pu être conquérans, furent traités comme des voleurs de nuit.

Philippe, fans fortir de fon cabinet, foutenait donc fans cefse la guerre, à la fois, dans les Pays-Bas, contre le prince *Maurice*; dans prefque toutes les provinces de France, contre *Henri IV*; à Genève & dans la Suisse, & fur mer contre les Anglais & les Hollandais. Quel fut le fruit de toutes ces vafte entreprises, qui tinrent fi long-temps l'Europe en alarmes? *Henri IV*

Effai fur les mœurs, &c. Tome III. G g

Le mafque
de la religion,
la plus forte
de fes armes.

Genève lui
réfifte.

Efcalade de
Genève.

464 POUVOIR DE PHILIPPE.

1593. en allant à la messe lui fit perdre la France en un quart-d'heure. Les Anglais, aguerris sur mer par lui-même, & devenus aussi bons marins que les Espagnols, ravagèrent ses possessions en Amérique. Le comte d'Essex brûla ses galions & sa ville de Cadix. Enfin, Il échoue enfin dans toutes ses entreprises.

1596. après avoir encore défolé la France, après qu'Amiens eut été pris par surprise, & repris par la valeur de *Henri IV*, *Philippe* fut obligé de conclure la paix de Vervins, & de reconnaître pour roi de France celui qu'il n'avait jamais nommé que le prince de Béarn.

2 mai 1598. Paix de Vervins. Il faut observer surtout que dans cette paix il rendit à la France la ville de Calais, que l'archiduc *Albert*, gouverneur des Pays-Bas, avait prise pendant les malheurs de la France, & qu'on ne fit aucune mention des droits prétendus par *Elisabeth* dans le traité; elle n'eut ni cette ville ni les huit cents mille écus qu'on lui devait par le traité de Cateau-Cambresis.

Le pouvoir de *Philippe* fut alors comme un grand fleuve rentré dans son lit, après avoir inondé au loin les campagnes. *Philippe* resta le premier potentat de l'Europe. *Elisabeth*, & surtout *Henri IV*, avaient une gloire plus personnelle: mais *Philippe* conserva jusqu'au dernier moment ce grand ascendant que lui donnait l'immensité de ses pays & de ses trésors. Trois mille millions de nos livres que lui coûtèrent sa cruauté despotique dans les Pays-Bas, & son ambition en France, ne l'appauvrirent point. L'Amérique & les Indes orientales furent toujours inépuisables pour lui. Il arriva seulement que ses trésors enrichirent l'Europe malgré son intention. Ce que ses intrigues prodiguèrent en Angleterre, en France, en Italie, ce que ses armemens lui coûtèrent dans les Pays-Bas,

ayant augmenté les richesses des peuples qu'il voulait subjuguier, le prix des denrées doubla presque partout, & l'Europe s'enrichit du mal qu'il avait voulu lui faire.

Il avait environ trente millions de ducats d'or de revenu, sans être obligé de mettre de nouveaux impôts sur ses peuples. C'était plus que tous les monarques chrétiens ensemble. Il eut par-là de quoi marchander plus d'un royaume, mais non de quoi les conquérir. Le courage d'esprit d'*Elisabeth*, la valeur de *Henri IV* & celle des princes d'Orange triomphèrent de ses trésors & de ses intrigues. Mais, si on en excepte le saccage de Cadix, l'Espagne fut de son temps toujours tranquille & toujours heureuse.

Les Espagnols eurent une supériorité marquée sur les autres peuples : leur langue se parlait à Paris, à Vienne, à Milan, à Turin ; leurs modes, leur manière de penser & d'écrire subjuguèrent les esprits des Italiens ; & depuis *Charles-Quint* jusqu'au commencement du règne de *Philippe III*, l'Espagne eut une considération que les autres peuples n'avaient point.

Dans le temps qu'il se fit la paix avec la France, il donna les Pays-Bas & la Franche-Comté en dot à sa fille *Claire-Eugénie*, qu'il n'avait pu faire reine, & il les donna comme un fief réversible à la couronne d'Espagne, faute de postérité.

Philippe mourut bientôt après, à l'âge de soixante & onze ans, dans ce vaste palais de l'Escorial, qu'il avait fait vœu de bâtir en cas que ses généraux gagnassent la bataille de Saint-Quentin, comme s'il importait à DIEU que le connétable de *Montmorenci*

Ses revenus,
ses dépenses.

Sa mort.
13 septembre
1598.

ou *Philibert de Savoie* gagnât la bataille, & comme si la faveur céleste s'achetait par des bâtimens !

Sa réputation.

La postérité a mis ce prince au rang des plus puissans rois, mais non des plus grands. On l'appela le *Démon du midi*, parce que du fond de l'Espagne, qui est au midi de l'Europe, il troubla tous les autres Etats.

Si, après l'avoir considéré sur le théâtre du gouvernement, on l'observe dans le particulier, on voit en lui un maître dur & défiant, un amant, un mari cruel, & un père impitoyable.

Un grand événement de sa vie domestique, qui exerce encore aujourd'hui la curiosité du monde, est la mort de son fils *dom Carlos*. Personne ne fait comment mourut ce prince; son corps, qui est dans les tombes de l'Escorial, y est séparé de sa tête: on prétend que cette tête n'est séparée que parce que la caisse de plomb qui renferme le corps est en effet trop petite. C'est une allégation bien faible: il était aisé de faire un cercueil plus long. Il est plus vraisemblable que *Philippe* fit trancher la tête de son fils. On a imprimé dans la vie du czar *Pierre I* que, lorsqu'il voulut condamner son fils à la mort, il fit venir d'Espagne les actes du procès de *dom Carlos*; mais ni ces actes ni la condamnation de ce prince n'exis-

Examen de la mort de *dom Carlos*.

tent. On ne connaît pas plus son crime que son genre de mort. Il n'est ni prouvé ni vraisemblable que son père l'ait fait condamner par l'inquisition. Tout ce qu'on fait, c'est qu'en 1568, son père vint l'arrêter lui-même dans sa chambre, & qu'il écrivit à l'impératrice, sa sœur, qu'il n'avait jamais découvert dans le prince son fils aucun vice capital ni aucun crime

déshonorant & qu'il l'avait fait enfermer pour son bien & pour celui du royaume. Il écrivit en même temps au pape Pie V tout le contraire : il lui dit dans sa lettre du 20 janvier 1568, que dès sa plus tendre jeunesse la force d'un naturel vicieux a étouffé dans dom Carlos toutes les instructions paternelles. Après ces lettres, par lesquelles Philippe rend compte de l'emprisonnement de son fils, on n'en voit point par lesquelles il se justifie de sa mort ; & cela seul, joint aux bruits qui coururent dans l'Europe, peut faire croire qu'en effet Philippe fut coupable d'un parricide. Son silence au milieu des rumeurs publiques justifiait encore ceux qui prétendaient que la cause de cette horrible aventure fut l'amour de dom Carlos pour Elisabeth de France, sa belle-mère, & l'inclination de cette reine pour ce jeune prince. Rien n'était plus vraisemblable : Elisabeth avait été élevée dans une cour galante & voluptueuse ; Philippe II était plongé dans les intrigues des femmes ; la galanterie était l'essence d'un espagnol. De tous côtés était l'exemple de l'infidélité. Il était naturel que dom Carlos & Elisabeth, à peu-près du même âge, eussent de l'amour l'un pour l'autre. La mort précipitée de la reine, qui suivit de près celle du prince, confirma ces soupçons.

Toute l'Europe crut que Philippe avait immolé sa femme & son fils à sa jalousie ; & on le crut d'autant plus que quelque temps après, ce même esprit de jalousie le porta à vouloir faire périr par la main du bourreau le fameux Antoine Pèrès, son rival auprès de la princesse d'Eboli. Ce sont-là les accusations qu'on a vu intentées contre lui par le prince d'Orange, au tribunal du public. Il est bien étrange que Philippe

n'y fit pas au moins répondre par les plumes vénales de son royaume, & que personne dans l'Europe ne réfutât le prince d'Orange. Ce ne font pas-là des convictions entières, mais ce font les préfomptions les plus fortes; & l'histoire ne doit pas négliger de les rapporter comme telles; le jugement de la postérité étant le seul rempart qu'on ait contre la tyrannie heureuse.

C H A P I T R E C L X V I I.

Des Anglais, sous Edouard VI, Marie & Elifabeth.

La mer a fait leur grandeur comme leur fureté. **L**ES Anglais n'eurent ni cette brillante prospérité des Espagnols, ni cette influence dans les autres cours, ni ce vaste pouvoir qui rendait l'Espagne si dangereuse; mais la mer & le négoce leur donnèrent une grandeur nouvelle. Ils connurent leur véritable élément, & cela seul les rendit plus heureux que toutes les possessions étrangères & les victoires de leurs anciens rois. Si ces rois avaient régné en France, l'Angleterre n'eût été qu'une province affervie. Ce peuple qu'il fut si difficile de former, qui fut conquis si aisément par des pirates danois & saxons & par un duc de Normandie, n'avait été sous les *Edouard III* & les *Henri V* que l'instrument grossier de la grandeur passagère de ces monarques; il fut sous *Elifabeth* un peuple puissant, policé, industrieux, laborieux, entreprenant. Les navigations des Espagnols avaient excité leur émulation; ils cherchèrent dans trois voyages consécutifs un

passage au Japon & à la Chine par le Nord, *Drack* & *Candish* firent le tour du globe, en attaquant partout ces mêmes Espagnols qui s'étendaient aux deux bouts du monde. Des sociétés qui n'avaient d'appui qu'elles mêmes trafiquèrent avec un grand avantage sur les côtes de la Guinée. Le célèbre chevalier *Raleig*, sans aucun secours du gouvernement, jeta & affermit les fondemens des colonies anglaises dans l'Amérique septentrionale, en 1585. Ces entreprises formèrent bientôt la meilleure marine de l'Europe; il y parut bien, lorsqu'ils mirent cent vaisseaux en mer contre la flotte invincible de *Philippe II*, & qu'ils allèrent ensuite insulter les côtes d'Espagne, détruire ses navires & brûler Cadix; & qu'enfin, devenus plus formidables, ils battirent, en 1602, la première flotte que *Philippe III* eût mise en mer, & prirent dès-lors une supériorité qu'ils ne perdirent presque jamais.

Dès les premières années du règne d'*Elisabeth* ils s'appliquèrent aux manufactures. Les Flamands persécutés par *Philippe II* vinrent peupler Londres, la rendre industrielle & l'enrichir. Londres, tranquille sous *Elisabeth*, cultiva même avec succès les beaux arts, qui sont la marque & le fruit de l'abondance. Les noms de *Spencer* & de *Shakespeare*, qui fleurirent de ce temps, sont parvenus aux autres nations. Londres s'agrandit, se polia, s'embellit; enfin la moitié de cette île de la Grande-Bretagne balança la grandeur espagnole. Les Anglais étaient le second peuple par leur industrie; & comme libres, ils étaient le premier. Il y avait déjà sous ce règne des compagnies de commerce, établies pour le Levant & pour le Nord. On commençait en Angleterre à

confidérer la culture des terres comme le premier bien, tandis qu'en Espagne on commençait à négliger ce vrai bien pour des trésors de convention. Le commerce des trésors du nouveau monde enrichissait le roi d'Espagne; mais en Angleterre le négoce des denrées était utile aux citoyens. Un simple marchand de Londres, nommé *Gresham*, dont nous avons parlé, eut alors assez d'opulence & assez de générosité pour bâtir à ses dépens la bourse de Londres & un collège qui porte son nom. Plusieurs autres citoyens fondèrent des hôpitaux & des écoles : c'était-là le plus bel effet qu'eût produit la liberté. De simples particuliers faisaient ce que font aujourd'hui les rois, quand leur administration est heureuse.

Revenus de
la couronne.

Les revenus de la reine *Elisabeth* n'allaient guère au-delà de fix cents mille livres sterling, & le nombre de ses sujets ne montait pas à beaucoup plus de quatre millions d'habitans. La seule Espagne alors en contenait une fois davantage. Cependant *Elisabeth* se défendit toujours avec succès & eut la gloire d'aider à la fois *Henri IV* à conquérir son royaume, & les Hollandais à établir leur république.

Il faut remonter en peu de mots aux temps d'*Edouard IV* & de *Marie*, pour connaître la vie & le règne d'*Elisabeth*.

Cette reine, née en 1533, fut déclarée au berceau héritière légitime du royaume d'Angleterre, & peu de temps après déclarée bâtarde, quand sa mère *Anne Boulen* passa du trône à l'échafaud. Son père, qui finit sa vie en 1547, mourut en tyran comme il avait vécu. De son lit de mort il ordonnait des supplices, mais toujours par l'organe des lois. Il fit

Echafauds
très-com-
muns à Lon-
dres.

condamner à mort le duc de *Norfolck* & son fils, sur ce seul prétexte que leur vaisselle était marquée aux armes d'Angleterre. Le père, à la vérité, obtint sa grace, mais le fils fut exécuté. Il faut avouer que, si les Anglais passent pour faire peu de cas de la vie, leur gouvernement les a traités selon leur goût. Le règne du jeune *Edouard VI*, fils de *Henri VIII* & de *Jeanne Seymour* ne fut pas exempt de ces sanglantes tragédies. Son oncle *Thomas Seymour*, amiral d'Angleterre, eut la tête tranchée, parce qu'il s'était brouillé avec *Edouard Seymour*, son frère, duc de *Sommerfet*, protecteur du royaume; & bientôt après le duc de *Sommerfet* lui-même périt de la même mort. Ce règne d'*Edouard VI*, qui ne fut que de cinq ans, fut un temps de sédition & de troubles pendant lequel la nation fut ou parut protestante. Il ne laissa la couronne ni à *Marie* ni à *Elisabeth*, ses sœurs, mais à *Jeanne Gray*, descendante de *Henri VII*, petite-fille de la veuve de *Louis XII* & de *Brandon*, simple gentilhomme créé duc de *Suffolck*. Cette *Jeanne Gray* était femme d'un lord *Gilfort*, & *Gilfort* était fils du duc de *Northumberland* tout-puissant sous *Edouard VI*. Le testament d'*Edouard VI*, en donnant le trône à *Jeanne Gray*, ne lui prépara qu'un échafaud; elle fut proclamée à Londres; mais le parti & le droit de *Marie*, fille de *Henri VIII* & de *Catherine d'Arragon*, l'emportèrent; & la première chose que fit cette reine, après avoir signé son contrat de mariage avec *Philippe*, ce fut de faire condamner à mort sa rivale, princesse de dix-sept ans, pleine de graces & d'innocence, qui n'avait d'autre crime que d'être nommée dans le testament d'*Edouard*. En vain elle se dépouilla

1553.

La reine
Jeanne Gray
exécutée.

1554.

de cette dignité fatale, qu'elle ne garda que neuf jours : elle fut conduite au supplice, ainsi que son mari, son père & son beau-père. Ce fut la troisième reine en Angleterre, en moins de vingt années, qui mourut sur l'échafaud. La religion protestante, dans laquelle elle était née, fut la principale cause de sa mort. Les bourreaux dans cette révolution furent beaucoup plus employés que les soldats. Toutes ces cruautés s'exécutaient par actes du parlement. Il y a eu des temps sanguinaires chez tous les peuples ; mais chez le peuple anglais plus de têtes illustres ont été portées sur l'échafaud que dans tout le reste de l'Europe ensemble. Ce fut le caractère de cette nation de commettre des meurtres juridiquement. Les portes de Londres ont été infectées de crânes humains attachés aux murailles, comme les temples du Mexique.

CHAPITRE CLXVIII.

De la reine Elisabeth.

Premières
leçons don-
nées par le
malheur. **E**LISABETH fut d'abord mise en prison par sa sœur, la reine *Marie*. Elle employa une prudence au-dessus de son âge & une flatterie qui n'était pas dans son caractère, pour conserver sa vie. Cette princesse, qui refusa depuis *Philippe II*, quand elle fut reine, voulait alors épouser le comte de *Devonshire Courtenai* ; & il paraît par les lettres qui restent d'elle qu'elle avait beaucoup d'inclination pour lui : un tel mariage n'eût point été extraordinaire ; on voit que *Jeanne*

Gray destinée au trône avait épousé le lord *Gilfort*. *Marie*, reine douairière de France avait passé du lit de *Louis XII* dans les bras du chevalier *Brandon*. Toute la maison royale d'Angleterre venait d'un simple gentilhomme nommé *Tudor*, qui avait épousé la veuve de *Henri V*, fille du roi de France *Charles VI*; & en France, quand les rois n'étaient pas encore parvenus au degré de puissance qu'ils ont eu depuis, la veuve de *Louis le gros* ne fit aucune difficulté d'épouser *Mathieu de Montmorenci*.

Elisabeth dans sa prison, & dans l'état de persécution où elle vécut toujours sous *Marie*, mit à profit sa disgrâce; elle cultiva son esprit, apprit les langues & les sciences: mais de tous les arts où elle excella, celui de se ménager avec sa sœur, avec les catholiques & avec les protestans, de dissimuler & d'apprendre à régner, fut le plus grand.

A peine proclamée reine, *Philippe II*, son beau-frère, la rechercha en mariage. Si elle l'eût épousé, la France & la Hollande couraient risque d'être accablées: mais elle haïssait la religion de *Philippe*, n'aimait pas sa personne, & voulait à la fois jouir de la vanité d'être aimée & du bonheur d'être indépendante. Mise en prison sous la reine sa sœur catholique, elle songea, dès qu'elle fut sur le trône, à rendre le royaume protestant. Elle se fit pourtant couronner par un évêque catholique, pour ne pas effaroucher d'abord les esprits. Je remarquerai qu'elle alla de Westminster à la tour de Londres dans un char suivi de cent autres. Ce n'est pas que les carrosses fussent alors en usage, ce n'était qu'un appareil passager. 1559.

Elle change
de religion.

Immédiatement après , elle convoqua un parlement , qui établit la religion anglicane telle qu'elle est aujourd'hui , & qui donna au souverain la suprématie , les décimes & les annates.

Elle en est
le chef.

Elisabeth eut donc le titre de chef de la religion anglicane. Beaucoup d'auteurs , & principalement les Italiens , ont trouvé cette dignité ridicule dans une femme ; mais ils pouvaient considérer que cette femme régnait ; qu'elle avait des droits attachés au trône par les lois du pays ; qu'autrefois les souverains de toutes les nations connues avaient l'intendance des choses de la religion , que les empereurs romains furent souverains pontifes ; que , si aujourd'hui dans quelque pays l'Eglise gouverne l'Etat , il y en a beaucoup d'autres où l'Etat gouverne l'Eglise. Nous avons vu en Russie quatre souveraines de suite présider au fynode qui tient lieu du patriarchat absolu. Une reine d'Angleterre qui nomme un archevêque de Cantorbéri , & qui lui prescrit des lois , n'est pas plus ridicule qu'une abbesse de Fontevrault qui nomme des prieurs & des curés , & qui leur donne sa bénédiction : en un mot chaque pays a ses usages.

Tous les princes doivent se souvenir , & les évêques ne doivent pas perdre la mémoire de la fameuse lettre de la reine *Elisabeth* à *Heaton* , évêque d'Ely.

PRESOMTUEUX PRELAT ,

J'apprends que vous différez à conclure l'affaire dont vous êtes convenu ; ignorez-vous donc que moi , qui vous ai élevé , je puis également vous faire rentrer dans le néant ?

Remplissez au plutôt votre engagement , ou je vous ferai descendre de votre siège.

Votre amie , tant que vous mériterez que je le sois.

ELISABETH.

Si les princes & les magistrats avaient toujours pu établir un gouvernement assez ferme pour être en droit d'écrire impunément de telles lettres , il n'y aurait jamais eu de sang versé pour les querelles de l'Empire & du sacerdoce. (17)

(17) Les troubles religieux , qui ont si long-temps déchiré l'Europe , ont pour première origine la faute que firent les premiers empereurs chrétiens de se mêler des affaires ecclésiastiques , à la sollicitation des prêtres , qui , n'ayant pu sous les empereurs païens que diffamer ou calomnier leurs adversaires , espérèrent avoir sous ces nouveaux princes le plaisir de les punir. Soit mauvaise politique , soit vanité , soit superstition , on vit le féroce *Constantin* , non encore baptisé , paraître à la tête d'un concile. Ses successeurs suivirent son exemple & les troubles qui ont depuis agité l'Europe furent la suite nécessaire de cette conduite. En effet , dès que l'on établit pour principe que les princes sont obligés en conscience de servir contre ceux qui attaquent la religion , de statuer une peine quelle qu'elle soit contre la profession ouverte ou cachée , l'exercice public ou secret d'aucun culte , la maxime que les peuples ont le droit & même sont dans l'obligation de s'armer contre un prince hérétique ou ennemi de la religion , en devient une conséquence nécessaire. Les droits des princes peuvent-ils balancer ceux de la Divinité même ? la paix temporelle mérite-t-elle d'être achetée aux dépens de la foi ? Il n'est pas question ici d'accorder à des particuliers le droit dangereux de se révolter ; il existe un tribunal régulier qui prononce si le prince a mérité ou non de perdre ses droits ; ainsi les objections qu'on fait contre le droit de résistance soutenu par plusieurs publicistes , les restrictions qui rendent ce droit , pour ainsi dire , nul dans la pratique , ne peuvent s'appliquer à celui de se révolter contre un prince hérétique.

Je fais que les partisans de l'intolérance religieuse ont soutenu , suivant leurs intérêts , tantôt les maximes séditieuses , tantôt les maximes contraires. Mais entre deux opinions opposées , soutenues suivant les circonstances par un même corps , celle qui s'accorde avec les principes constants ne doit-elle pas être regardée comme la vraie doctrine ? Cette

La religion anglicane conserva ce que les cérémonies romaines ont d'auguste & ce que le luthéranisme a d'austère. J'observe que de neuf mille quatre cents bénéficiers que contenait l'Angleterre, il n'y eut que quatorze évêques, cinquante chanoines & quatre-vingts curés, qui, n'acceptant pas la réforme, restèrent catholiques & perdirent leurs bénéfices. Quand on pense que la nation anglaise changea quatre fois de religion depuis *Henri VIII*, on s'étonne qu'un peuple si libre ait été si soumis ou qu'un peuple qui a tant de fermeté ait eu tant d'inconstance. Les Anglais en cela ressemblèrent à ces cantons suisses qui attendirent de leurs magistrats la décision de ce qu'ils devaient croire. Un acte du parlement est

proposition : Tout prince doit employer sa puissance pour détruire l'hérésie ; & celle-ci : Toute nation a droit de se soulever contre un prince hérétique, sont les conséquences d'un même principe. Il faut, si l'on veut raisonner juste, ou les admettre, ou les rejeter ensemble. Tout ce qu'on a dit, pour prouver que des prêtres intolérans peuvent être de bons citoyens, se réduit à un pur verbiage : faire jurer à un prince d'exterminer les hérétiques, c'est lui faire jurer, en termes équivalens, qu'il se soumet à être dépouillé de son trône, si lui-même devient hérétique.

L'intérêt des princes a donc été, non de chercher à régler la religion, mais de séparer la religion de l'Etat, de laisser aux prêtres la libre disposition des sacremens, des censures, des fonctions ecclésiastiques ; mais de ne donner aucun effet civil à aucune de leurs décisions, de ne leur donner aucune influence sur les mariages, sur les actes qui constatent la mort ou la naissance ; de ne point souffrir qu'ils interviennent dans aucun acte civil ou politique & de juger les procès qui s'élèveraient entre eux & les citoyens pour des droits temporels relatifs à leurs fonctions, comme on déciderait les procès semblables qui s'élèveraient entre les membres d'une association libre, ou entre cette association & des particuliers. Si *Constantin* eût suivi cette politique, que de sang il eût épargné ! Dans tous les pays où le prince s'est mêlé de la religion, à moins que, comme celle de l'ancienne Rome, elle ne fût bornée à de pures cérémonies, l'Etat a été troublé, le prince exposé à tous les attentats du fanatisme ; & l'indifférence seule pour la religion a pu amener une paix durable.

tout pour les Anglais ; ils aiment la loi , & on ne peut les conduire que par les lois d'un parlement qui prononce , ou qui semble prononcer par lui-même. (18)

Personne ne fut persécuté pour être catholique ; mais ceux qui voulurent troubler l'Etat par principe de conscience furent sévèrement punis. Les *Guises* , qui se servaient alors du prétexte de la religion pour établir leur pouvoir en France , ne manquèrent pas d'employer les mêmes armes pour mettre *Marie Stuart* , reine d'Ecosse , leur nièce , sur le trône d'Angleterre. Maîtres des finances & des armées de France , ils envoyaient des troupes & de l'argent

Liberté de
conscience.

(18) Ces mêmes Anglais , si dociles sous la maison de *Tudor* , firent une guerre opiniâtre à *Charles I* , par zèle de religion ; ils chassèrent *Jacques II* , son fils , sur le simple soupçon qu'il songeait à rétablir la religion romaine ; mais les circonstances avaient changé : *Henri VIII* éprouva peu de résistance , parce qu'il n'attaqua que la hiérarchie ecclésiastique , dont les abus avaient révolté tous les peuples : sous *Edouard* , la religion protestante devint aisément la dominante ; elle avait fait des progrès rapides sous le règne de *Henri VIII* , malgré les persécutions ; & Rome ne reconnaissant pour catholiques que ceux qui reconnaissaient son autorité , tous ceux qui avaient approuvé la révolution de *Henri VIII* se trouvèrent protestans sans le vouloir. Le règne de *Marie* fut court ; elle étonna la nation par des supplices , mais elle ne la changea point ; & il fut aisé à *Elisabeth* de rétablir le protestantisme. Enfin , lorsqu'à force de disputer on eut bien établi la distinction entre les différentes croyances , lorsque les persécutions eurent forcé les dissidens à se réunir en sectes bien distinctes , tout changement de religion devint plus difficile en Angleterre qu'ailleurs ; elle n'eut la paix qu'après que la tolérance de toutes les communions chrétiennes fut bien établie ; & même , tant que les lois pénales contre les catholiques subsisteront , tant que l'entrée du parlement restera fermée aux non-conformistes , cette paix ne sera fondée que sur l'indifférence pour la religion : indifférence qui est moins grande en Angleterre que dans aucun autre pays. En 1780 , les compatriotes de *Locke* & de *Newton* ont donné à l'Europe étonnée le spectacle d'un incendie allumé au nom de DIEU.

en Ecoſſe , ſous prétexte de ſecourir les Ecoſſais catholiques contre les Ecoſſais proteſtans. *Marie Stuart* , épouſe de *François II* , roi de France , prenaît hautement le titre de *reine d'Angleterre* , comme deſcendante de *Henri VII*. Tous les catholiques anglais , écoſſais , irlandais , étaient pour elle. Le trône d'*Elifabeth* n'était pas encore affermi ; les intrigues de la religion pouvaient le renverſer. *Elifabeth* diſſipe ce premier orage ; elle envoie une armée au ſecours des proteſtans d'Ecoſſe , & force la régente d'Ecoſſe , mère de *Marie Stuart* , à recevoir la loi par un traité , & à renvoyer les troupes de France dans vingt jours.

François II meurt ; elle oblige *Marie Stuart* , ſa veuve , à renoncer au titre de *reine d'Angleterre*. Ses intrigues encouragent les états d'Edimbourg à établir la réforme en Ecoſſe ; par-là elle ſ'attache un pays dont elle avoit tout à craindre.

Philippe II
veut la dé-
trôner.

A peine eſt-elle libre de ces inquiétudes , que *Philippe II* lui donne de plus grandes alarmes. *Philippe* était indiſpenſablement dans ſes intérêts , quand *Marie Stuart* , héritière d'*Elifabeth* , pouvoit eſpérer de réunir ſur une même tête les couronnes de France , d'Angleterre & d'Ecoſſe. Mais *François II* étant mort , & ſa veuve retournée en Ecoſſe ſans appui , *Philippe* n'ayant que les proteſtans à craindre devint l'implacable ennemi d'*Elifabeth*.

Il ſoulève en ſecret l'Irlande contre elle , & elle réprime toujours les Irlandais. Il envoie cette flotte invincible pour la détrôner , & elle la diſſipe. Il ſoutient en France cette ligue catholique , ſi funeſte à la maiſon royale , & elle protège le parti oppoſé. La république de Hollande eſt preſſée par les armes eſpagnoles ,

espagnoles ; elle l'empêche de succomber. Autrefois les rois d'Angleterre dépeuplaient leurs Etats pour se mettre en possession du trône de France ; mais les intérêts & les temps font tellement changés qu'elle envoie des secours réitérés à *Henri IV* pour l'aider à conquérir son patrimoine. C'est avec ce secours que *Henri* assiégea enfin Paris, & que, sans le duc de Parme, ou sans son extrême indulgence pour les assiégés, il eût mis la religion protestante sur le trône. C'était ce qu'*Elisabeth* avait extrêmement à cœur. On aime à voir ses soins réussir, à ne point perdre le fruit de ses dépenses. La haine contre la religion catholique s'était encore fortifiée dans son cœur depuis qu'elle avait été excommuniée par *Pie V* & par *Sixte-Quint*. Ces deux papes l'avaient déclarée indigne & incapable de régner ; & plus *Philippe II* se déclarait le protecteur de cette religion, plus *Elisabeth* en était l'ennemie passionnée. Il n'y eut point de ministre protestant plus affligé qu'elle, quand elle apprit l'abjuration de *Henri IV*. Sa lettre à ce monarque est bien remarquable : *Vous m'offrez* Belle lettre à *Henri IV*. *votre amitié comme à votre sœur ; je sais que je l'ai méritée , & certes à un grand prix ; je ne m'en repentirais pas si vous n'aviez pas changé de père. Je ne puis plus être votre sœur de père ; car j'aimerai toujours plus chèrement celui qui m'est propre que celui qui vous a adopté. Ce billet fait voir en même temps son cœur, son esprit & l'énergie avec laquelle elle s'exprimait dans une langue étrangère.*

Malgré cette haine contre la religion romaine, il est sûr qu'elle ne fut point sanguinaire avec les catholiques de son royaume, comme *Marie* l'avait

Jésuites
pendus.
1581.

été avec les protestans. Il est vrai que le jésuite *Créton*, le jésuite *Campion* & d'autres furent pendus, dans le temps même que le duc d'Anjou, frère de *Henri III*, préparait tout à Londres pour son mariage avec la reine, lequel ne se fit point; mais ces jésuites furent unanimement condamnés pour des conspirations & des séditions dont ils furent accusés: l'arrêt fut donné sur les dépositions des témoins. Il se peut que ces victimes fussent innocentes; mais aussi la reine était innocente de leur mort, puisque les lois seules avaient agi: nous n'avons d'ailleurs nulle preuve de leur innocence; & les preuves juridiques de leurs crimes subsistent dans les archives de l'Angleterre.

Comte d'Essex. Plusieurs personnes en France s'imaginent encore qu'*Elisabeth* ne fit périr le comte d'*Essex* que par une jalousie de femme; elles le croient sur la foi d'une tragédie & d'un roman. Mais quiconque a un peu lu fait que la reine avait alors soixante & huit ans; que le comte d'*Essex* fut coupable d'une révolte ouverte, fondée sur le déclin même de l'âge de la reine, & sur l'espérance de profiter du déclin de sa puissance; qu'il fut enfin condamné par ses pairs, lui & ses complices.

La justice, plus exactement rendue sous le règne d'*Elisabeth* que sous aucun de ses prédécesseurs, fut un des fermes appuis de son administration. Les finances ne furent employées qu'à défendre l'État.

Elle eut des favoris, & n'en enrichit aucun aux dépens de la patrie. Son peuple fut son premier favori, non qu'elle l'aimât en effet; mais elle sentait

que sa fureté & sa gloire dépendaient de le traiter comme si elle l'eût aimé.

Elisabeth aurait joui de cette gloire sans tache, si elle n'eût pas souillé un si beau règne par l'assassinat de *Marie Stuart*, qu'elle osa commettre avec le glaive de la justice.

CHAPITRE CLXIX.

De la reine Marie Stuart.

IL est difficile de savoir la vérité toute entière dans une querelle de particuliers ; combien plus dans une querelle de têtes couronnées, lorsque tant de ressorts secrets sont employés, lorsque les deux partis font valoir également la vérité & le mensonge ? Les auteurs contemporains sont alors suspects ; ils sont pour la plupart les avocats d'un parti, plutôt que les dépositaires de l'histoire. Je dois donc m'en tenir aux faits avérés dans les obscurités de cette grande & fatale aventure.

Toutes les rivalités étaient entre *Marie* & *Elisabeth*, rivalité de nation, de couronne, de religion, celle de l'esprit, & celle de la beauté. *Marie* bien moins puissante, moins maîtresse chez elle, moins ferme & moins politique, n'avait de supériorité sur *Elisabeth* que celle de ses agrémens, qui contribuèrent même à son malheur. La reine d'Ecosse encourageait la faction catholique en Angleterre ; & la reine d'Angleterre animait avec plus de succès la faction protestante en Ecosse. *Elisabeth* porta d'abord la

supériorité de ses intrigues jusqu'à empêcher longtemps *Marie d'Ecosse* de se remarier à son choix.

1565.

Premières querelles d'*Elisabeth* & de *Marie*.

Cependant *Marie*, malgré les négociations de sa rivale, malgré les états d'Ecosse, composés de protestans, & malgré le comte de *Murray*, son frère naturel, qui était à leur tête, épouse *Henri Stuart*, comte d'*Arlai*, son parent, & catholique comme elle. *Elisabeth* alors excite sous main les seigneurs protestans sujets de *Marie* à prendre les armes; la reine d'Ecosse les poursuit elle-même, & les contraint de se retirer en Angleterre : jusque-là tout lui était favorable, & sa rivale était confondue.

Marie, amoureuse d'un musicien italien.

La faiblesse du cœur de *Marie* commença tous ses malheurs. Un musicien italien, nommé *David Rizzio*, fut trop avant dans ses bonnes grâces. Il jouait bien des instrumens, & avait une voix de basse agréable : c'est d'ailleurs une preuve que déjà les Italiens avaient l'empire de la musique, & qu'ils étaient en possession d'exercer leur art dans les cours de l'Europe; toute la musique de la reine d'Ecosse était italienne. Une preuve plus forte que les cours étrangères se servent de quiconque est en crédit, c'est que *David Rizzio* était pensionnaire du pape. Il contribua beaucoup au mariage de la reine, & ne servit pas moins ensuite à l'en dégoûter. D'*Arlai*, qui n'avait que le nom de roi, méprisé de sa femme, aigri & jaloux, entre par un escalier dérobé, suivi de quelques hommes armés, dans la chambre de sa femme, où elle soupait avec *Rizzio*, & une de ses favorites : on renverse la table, & on tue *Rizzio* aux yeux de la reine, qui se met en vain au-devant de lui. Elle était enceinte de cinq mois : la vue des épées nues

Le musicien tué.

& fanglantes fit fur elle une impreflion qui paffa jufqu'au fruit qu'elle portait dans fon flanc. Son fils *Jacques VI*, roi d'Ecoffe & d'Angleterre, qui naquit quatre mois après cette aventure, trembla toute fa vie à la vue d'une épée nue, quelque effort qu'il fit pour furmonter cette difpofition de fes organes: tant la nature a de force, & tant elle agit par des voies inconnues. (19)

La reine reprit bientôt fon autorité, fe racommoda avec le comte de *Murray*, pourfuivit les meurtriers du muficien, & prit un nouvel engagement avec un comte de *Bothuel*. Ces nouvelles amours produifirent la mort du roi fon époux : on prétend qu'il fut d'abord empoifonné, & que fon tempérament eut la force de réfifter au poifon ; mais il eft certain qu'il fut affaffiné à Edimbourg dans une maifon ifolée, dont la reine avait retiré fes plus précieux meubles. Dès que le coup fut fait, on fit fauter la maifon avec de la poudre ; on enterra fon corps auprès de celui de *Rizzio* dans le tombeau de la maifon royale. Tous les ordres de l'Etat, tout le peuple accusèrent *Bothuel* de l'affaffinat ; & dans le temps même que la voix publique criait vengeance, *Marie* fe fit enlever par cet affaffin, qui avait encore

Le mari de
la reine affaf-
finé auffi.

(19) L'opinion que l'imagination des mères influe fur le fœtus a été long-temps admife, prefque généralement ; les philofophes même fe croyaient obligés de l'expliquer. L'impoifibilité de cette influence n'eft pas fans doute rigoureufement prouvée, mais c'eft tout ce qu'on peut accorder ; & pour établir une opinion de ce genre, il faudrait une fuite de faits bien constatés quant à leur existence, & tels qu'ils ne puiſſent être attribués au hafard : & c'eft ce qu'on eft bien éloigné d'avoir. Les exemples qu'on cite font bien plus propres à montrer le pouvoir de l'imagination fur nos jugemens, fut notre manière de voir, qu'à prouver le pouvoir de celle de la mère fur le fœtus.

les mains teintes du sang de son mari , & l'époufa publiquement. Ce qu'il y eut de fingulier dans cette horreur , c'est que *Bothuel* avait alors une femme , & que , pour se féparer d'elle , il la força de l'accuser d'adultère , & fit prononcer un divorce par l'archevêque de Saint-André felon les ufages du pays.

La reine
époufe l'af-
faffin.

Bothuel eut toute l'infolence qui fuit les grands crimes. Il affembla les principaux feigneurs , & leur fit figner un écrit , par lequel il était dit exprefément que la reine ne fe pouvait difpenfer de l'époufer , puisqu'il l'avait enlevée , & qu'il avait couché avec elle. Tous ces faits font avérés ; les lettres de *Marie* à *Bothuel* ont été conteftées ; mais elles portent un caractère de vérité auquel il eft difficile de ne pas fe rendre. Ces attentats foulevèrent l'Ecoffe. *Marie* abandonnée de fon armée fut obligée de fe rendre aux confédérés. *Bothuel* s'enfuit dans les îles Orcades ; on obligea la reine de céder la couronne à fon fils , & on lui permit de nommer un régent. Elle nomma le comte de *Murray* , fon frère. Ce comte ne l'en accabla pas moins de reproches & d'injures : elle fe fauve de fa prifon. L'humeur dure & févère de *Murray* procurait à la reine un parti.

1568. Elle lève fix mille hommes , mais elle eft vaincue , & fe réfugie fur les frontières d'Angleterre. *Elifabeth* la fit d'abord recevoir avec honneur dans Carlile ; mais elle lui fit dire qu'étant accusée par la voix publique du meurtre du roi fon époux , elle devait s'en juftifier , & qu'elle ferait protégée , fi elle était innocente.

Elifabeth fe rendit arbitre entre *Marie* & la régence d'Ecoffe. Le régent vint lui même jufqu'à

Hamptoncourt , & se soumit à remettre entre les mains des commissaires anglais les preuves qu'il avait contre sa sœur. Cette malheureuse princesse , d'un autre côté retenue dans Carlile , accusa le comte de *Murray* lui-même d'être auteur de la mort de son mari , & recusa les commissaires anglais , à moins qu'on ne leur joignît les ambassadeurs de France & d'Espagne. Cependant la reine d'Angleterre fit continuer cette espèce de procès , & jouit du plaisir de voir flétrir sa rivale , sans vouloir rien prononcer. Elle n'était point juge de la reine d'Ecosse ; elle lui devait un asile , mais elle la fit transférer à Teutbury , qui fut pour elle une prison.

1569.

Marie prisonnière d'Elisabeth.

Ces désastres de la maison royale d'Ecosse retombaient sur la nation partagée en factions produites par l'anarchie. Le comte de *Murray* fut assassiné par une faction qui se fortifiait du nom de *Marie*. Les assassins entrèrent à main armée en Angleterre , & firent quelques ravages sur la frontière.

Elisabeth envoya bientôt une armée punir ces brigands , & tenir l'Ecosse en respect. Elle fit élire pour régent le comte de *Lenox* , frère du roi assassiné. Il n'y a dans cette démarche que de la justice & de la grandeur : mais en même temps on conspirait en Angleterre pour délivrer *Marie* de la prison où elle était retenue ; le pape *Pie V* fe fait très-indiscretement afficher dans Londres une bulle par laquelle il excommuniait *Elisabeth* , & déliait ses sujets du serment de fidélité : c'est cet attentat si familier aux papes , si horrible & si absurde , qui ulcéra le cœur d'*Elisabeth*. On voulait secourir *Marie* , & on la perdait. Les deux reines négociaient ensemble , mais l'une

1570.

du haut du trône , & l'autre du fond d'une prison. Il ne paraît pas que *Marie* se conduisît avec la flexibilité qu'exigeait son malheur. L'Écosse pendant ce temps-là ruisselait de sang. Les catholiques & les protestans faisaient la guerre civile. L'ambassadeur de France & l'archevêque de Saint-André furent faits
 1571. prisonniers , & l'archevêque pendu sur la déposition de son propre confesseur , qui jura que le prélat s'était accusé à lui d'être complice du meurtre du roi.

Le grand malheur de la reine *Marie* fut d'avoir des amis dans sa disgrâce. Le duc de *Norfolck*, catholique , voulut l'épouser , comptant sur une révolution & sur le droit de *Marie* à la succession d'*Elisabeth*. Il se forma dans Londres des partis en sa faveur , très-faibles , à la vérité , mais qui pouvaient être fortifiés des forces d'Espagne & des intrigues de Rome. Il en coûta la tête au duc de *Norfolck*. Les pairs le
 1572. condamnèrent à mort , pour avoir demandé au roi d'Espagne & au pape des secours en faveur de *Marie*. Le sang du duc de *Norfolck* resserra les chaînes de cette princesse malheureuse. Une si longue infortune ne découragea point ses partisans à Londres , animés par les princes de *Guise* , par le saint-siège , par les jésuites , & surtout par les Espagnols.

Le grand projet est de délivrer *Marie* , & de mettre sur le trône d'Angleterre la religion catholique avec elle. On conspira contre *Elisabeth*. *Philippe II* préparait
 1586. déjà son invasion. La reine d'Angleterre alors , ayant fait mourir quatorze conjurés , fit juger *Marie* son égale , comme si elle avait été sa sujette. Quarante-deux membres du parlement & cinq juges du royaume allèrent l'interroger dans sa prison à Forteringai ; elle

protesta , mais répondit. Jamais jugement ne fut plus incompetent , & jamais procédure ne fut plus irrégulière. On lui représenta de simples copies de ses lettres & jamais les originaux. On fit valoir contre elle les témoignages de ses secrétaires , & on ne les lui confronta point. On prétendit la convaincre sur la déposition de trois conjurés qu'on avait fait mourir , & dont on aurait pu différer la mort pour les examiner avec elle. Enfin , quand on aurait procédé avec les formalités que l'équité exige pour le moindre des hommes ; quand on aurait prouvé que *Marie* cherchait par-tout des secours & des vengeurs , on ne pouvait la déclarer criminelle. *Elisabeth* n'avait d'autre juridiction sur elle que celle du puissant sur le faible & sur le malheureux.

Enfin , après dix-huit ans de prison , dans un pays qu'elle avait imprudemment choisi pour asile , *Marie* eut la tête tranchée dans une chambre de sa prison tendue de noir. *Elisabeth* sentait qu'elle faisait une action très-condamnable , & elle la rendit encore plus odieuse , en voulant tromper le monde qu'elle ne trompa point , en affectant de plaindre celle qu'elle avait fait mourir , en prétendant qu'on avait passé ses ordres , & en faisant mettre en prison le secrétaire d'Etat , qui avait , disait-elle , fait exécuter trop tôt l'ordre signé par elle-même. L'Europe eut en horreur sa cruauté & sa dissimulation. On estima son règne , mais on détesta son caractère. Ce qui condamna davantage *Elisabeth* , c'est qu'elle n'était point forcée à cette barbarie ; on pouvait même prétendre que la conservation de *Marie* lui était nécessaire , pour lui répondre des attentats de ses partisans.

Marie exécutée, le 28 février 1587.

Si cette action flétrit la mémoire d'*Elisabeth*, il y a une imbécillité fanatique à canoniser *Marie Stuart* comme une martyre de la religion : elle ne le fut que de son adultère, du meurtre de son mari, & de son imprudence : ses fautes & ses infortunes ressemblèrent parfaitement à celles de *Jeanne de Naples* ; toutes deux belles & spirituelles, entraînées dans le crime par faiblesse, toutes deux mises à mort par leurs parens. L'histoire ramène souvent les mêmes malheurs, les mêmes attentats, & le crime puni par le crime.

C H A P I T R E C L X X.

De la France, vers la fin du seizième siècle, sous François II.

TANDIS que l'Espagne intimidait l'Europe par sa vaste puissance, & que l'Angleterre jouait le second rôle en lui résistant, la France était déchirée, faible & prête d'être démembrée ; elle était loin d'avoir en Europe de l'influence & du crédit. Les guerres civiles la rendirent dépendante de tous ses voisins. Ces temps de fureur, d'avilissement & de calamités ont fourni plus de volumes que n'en contient toute l'histoire romaine. Quelles furent les causes de tant de malheurs ? la religion, l'ambition, le défaut de bonnes lois, un mauvais gouvernement.

Pourquoi la cour se déclare contre les réformateurs. *Henri II*, par ses rigueurs contre les sectaires, & surtout par la condamnation du conseiller *Anne du Bourg*, exécuté après la mort du roi, par l'ordre des *Guises*, fit beaucoup plus de calvinistes en France

qu'il n'y en avait en Suisse & à Genève. S'ils avaient paru dans un temps comme celui de *Louis XII*, où l'on faisait la guerre à la cour de Rome, on eût pu les favoriser ; mais ils venaient précisément dans le temps que *Henri II* avait besoin du pape *Paul IV* pour disputer Naples & Sicile à l'Espagne, & lorsque ces deux puissances s'unissaient avec le Turc contre la maison d'Autriche. On crut donc devoir sacrifier les ennemis de l'Eglise aux intérêts de l'Eglise. Le clergé puissant à la cour, craignant pour ses biens temporels & pour son autorité, les poursuivit ; la politique , l'intérêt , le zèle , concoururent à les exterminer. On pouvait les tolérer , comme *Elisabeth* en Angleterre toléra les catholiques ; on pouvait conserver de bons sujets , en leur laissant la liberté de conscience. Il eût importé peu à l'Etat qu'ils chantassent à leur manière , pourvu qu'ils eussent été soumis aux lois de l'Etat : on les persécuta , & on en fit des rebelles.

La mort funeste de *Henri II* fut le signal de trente ans de guerres civiles. Un roi enfant , gouverné par des étrangers , des princes du sang & de grands officiers de la couronne , jaloux du crédit des *Guises* , commencèrent la subversion de la France.

La fameuse conspiration d'Amboise est la première qu'on connaisse en ce pays. Les liguees faites & rompues , les mouvemens passagers , les emportemens & le repentir , semblaient avoir fait jusqu'alors le caractère des Gaulois , qui , pour avoir pris le nom de *Francois* , & ensuite de *François* , n'avaient pas changé de mœurs. Mais il y eut dans cette conspiration une audace qui tenait de celle de *Catiline* , un

Conspiration
d'Amboise.

manége, une profondeur & un secret qui la rendait semblable à celle des vêpres siciliennes & des *Pazzi* de Florence: le prince *Louis de Condé* en fut l'ame invisible, & conduisit cette entreprise avec tant de dextérité, que, quand toute la France fut qu'il en était le chef, personne ne put l'en convaincre.

Cette conspiration avait cela de particulier qu'elle pouvait paraître excusable, en ce qu'il s'agissait d'ôter le gouvernement à *François* duc de *Guise*, & au cardinal de *Lorraine*, son frère, tous deux étrangers, qui tenaient le roi en tutelle, la nation en esclavage, & les princes du sang & les officiers de la couronne éloignés: elle était très-criminelle, en ce qu'elle attaquait les droits d'un roi majeur, maître par les lois de choisir les dépositaires de son autorité. Il n'a jamais été prouvé que dans ce complot on eût résolu de tuer les *Guises*; mais, comme ils auraient résisté, leur mort était infaillible. Cinq cents gentilshommes, tous bien accompagnés, & mille soldats déterminés, conduits par trente capitaines choisis, devaient se rendre au jour marqué, du fond des provinces du royaume dans Amboise, où était la cour. Les rois n'avaient point encore la nombreuse garde qui les entoure aujourd'hui. Le régiment des gardes ne fut formé que par *Charles IX*. Deux cents archers tout au plus accompagnaient *François II*. Les autres rois de l'Europe n'en avaient pas davantage. Le connétable de *Montmorenci* revenant depuis dans Orléans, où les *Guises* avaient mis une garde nouvelle à la mort de *François II*, chassa ces nouveaux soldats, & les menaça de les faire pendre comme des ennemis qui mettaient une barrière entre le roi & son peuple.

Autrefois
tous les rois
de l'Europe
n'avaient
qu'une garde
très-médio-
cre.

La simplicité des mœurs antiques était encore dans le palais des rois ; mais aussi ils étaient moins assurés contre une entreprise déterminée. Il était aisé de se saisir dans la maison royale, des ministres, du roi même. Le succès semblait sûr. Le secret fut gardé par tous les conjurés pendant près de six mois. L'indiscrétion du chef, nommé *du Barri de la Renaudie*, qui s'ouvrit dans Paris à un avocat, fit découvrir la conjuration ; elle n'en fut pas moins exécutée ; les conjurés n'allèrent pas moins au rendez-vous ; leur opiniâtreté désespérée venait surtout du fanatisme de la religion. Ces gentilshommes étaient la plupart des calvinistes, qui se faisaient un devoir de venger leurs frères persécutés. Le prince *Louis de Condé* avait hautement embrassé cette secte, parce que le duc de *Guise* & le cardinal de *Lorraine* étaient catholiques. Une révolution dans l'Eglise & dans l'Etat devait être le fruit de cette entreprise.

Les *Guises* eurent à peine le temps de faire venir 1560. des troupes. Il n'y avait pas alors quinze mille hommes enrégimentés dans tout le royaume ; mais on en rassembla bientôt assez pour exterminer les conjurés. Comme ils venaient par troupes séparées, ils furent aisément défaits ; *du Barri de la Renaudie* fut tué en combattant ; plusieurs moururent comme lui les armes à la main. Ceux qui furent pris périrent dans les supplices, & pendant un mois entier on ne vit dans Amboise que des échafauds sanglans & des potences chargées de cadavres.

La conspiration découverte & punie ne servit qu'à augmenter le pouvoir de ceux qu'on avait voulu détruire. *François de Guise* eut la puissance des anciens

François de Guise a la puissance des maires du palais.

maires du palais, sous le nouveau titre de lieutenant général du royaume. Mais cette autorité même de *François de Guise*, l'ambition turbulente du cardinal en France, révoltèrent contre eux tous les ordres du royaume, & produisirent de nouveaux troubles.

Procès fait
au prince de
Condé.

Les calvinistes toujours secrètement animés par le prince *Louis de Condé*, prirent les armes dans plusieurs provinces. Il fallait que les *Guises* fussent bien puissans & bien redoutables, puisque ni *Condé*, ni *Antoine*, roi de Navarre, son frère, père de *Henri IV*, ni le fameux amiral de *Coligni*, ni son frère d'*Andelot* colonel général de l'infanterie, n'osaient encore se déclarer ouvertement. Le prince de *Condé* fut le premier chef de parti qui parut faire la guerre civile en homme timide. Il portait les coups, & retirait la main; &, croyant toujours se ménager avec la cour qu'il voulait perdre, il eut l'imprudence de venir à Fontainebleau en courtisan, dans le temps qu'il eût dû être en soldat à la tête de son parti. Les *Guises* le font arrêter dans Orléans. On lui fait son procès par le conseil privé, & par des commissaires tirés du parlement, malgré les privilèges des princes du sang de n'être jugés que dans la cour des pairs, les chambres assemblées. Mais qu'est un privilège contre la force? qu'est un privilège dont il n'y avait d'exemple que dans la violation même qu'on en avait faite autrefois dans le procès criminel du duc d'*Alençon*?

1560. Le prince de *Condé* est condamné à perdre la tête. Le célèbre chancelier de l'*Hospital*, ce grand législateur dans un temps où on manquait de lois, & cet intrépide philosophe dans un temps d'enthousiasme & de fureurs, refusa de signer. Le comte de *Sancerre*,

du conseil privé, suivit cet exemple courageux. Cependant on allait exécuter l'arrêt. Le prince de *Condé* allait finir par la main d'un bourreau; lorsque tout-à-coup le jeune *François II*, malade depuis long-temps & infirme dès son enfance, meurt à l'âge de dix-sept ans, laissant à son frère *Charles*, qui n'en avait que dix, un royaume épuisé & en proie aux factions.

La mort de *François II* fut le salut du prince de *Condé*; on le fit bientôt sortir de prison, après avoir ménagé entre lui & les *Guises* une réconciliation qui n'était & ne pouvait être que le sceau de la haine & de la vengeance. On assemble les états à Orléans. Rien ne pouvait se faire sans les états dans de pareilles circonstances. La tutelle de *Charles IX* & l'administration du royaume sont accordées par les états à *Catherine de Médicis*, mais non pas le nom de régente. Les états même ne lui donnèrent point le titre de *Majesté*: il était nouveau pour les rois. Il y a encore beaucoup de lettres du sire de *Bordeilles*, dans lesquelles on appelle *Henri III* votre *altesse*.

Mort de
François II.

Titre de
majesté.

C H A P I T R E C L X X I.

De la France. Minorité de Charles IX.

DANS toutes les minorités des souverains, les anciennes constitutions d'un royaume reprennent toujours un peu de vigueur, du moins pour un temps, comme une famille assemblée après la mort du père. On tint à Orléans, & ensuite à Pontoise, des états-généraux: ces états doivent être mémorables par la séparation éternelle qu'ils mirent entre

Séparation
de l'épée &
de la robe.

l'épée & la robe. Cette distinction fut ignorée dans l'empire romain jusqu'au temps de *Constantin*. Les magistrats savaient combattre, & les guerriers savaient juger. Les armes & les lois furent aussi dans les mêmes mains chez toutes les nations de l'Europe, jusque vers le quatorzième siècle. Peu à peu ces deux professions furent séparées en Espagne & en France; elles ne l'étaient pas absolument en France, quoique les parlemens ne fussent plus composés que d'hommes de robe longue. Il restait la juridiction de baillis d'épée, telle que dans plusieurs provinces allemandes, ou frontières de l'Allemagne. Les états d'Orléans, convaincus que ces baillis de robe courte ne pouvaient guère s'astreindre à étudier les lois, leur ôtèrent l'administration de la justice, & la conférèrent à leurs seuls lieutenans de robe longue: ainsi ceux qui par leurs institutions avaient toujours été juges, cessèrent de l'être. (20)

Le chancelier de l'*Hospital* eut la principale part à

(20) Ces fonctions n'ont pu être confondues que chez des peuples où les lois étaient simples, & qui n'avaient point de troupes réglées toujours subsistantes. Alors un même homme remplissait tour à tour toutes les fonctions de la société, comme chaque philosophe embrassait toute l'étendue des sciences, lorsque les détails de chacune étaient très-peu étendus. A Rome, les fonctions de militaire & de magistrat commencèrent à se séparer long-temps avant la destruction de la république, quoique jamais elles n'aient appartenu à des ordres séparés. Un général était le juge suprême des provinces qu'il gouvernait; un jurisconsulte, devenu préteur ou proconsul, commandait les troupes de sa province. Mais ce mélange n'avait lieu que pour les personnages de cet ordre: les jurisconsultes se formaient au barreau, & les guerriers dans les camps. Le mal n'est donc pas en France d'avoir séparé ces fonctions, mais d'avoir formé deux ordres de ceux qui les remplissent. Il serait ridicule que les militaires voulussent juger, comme il le serait qu'un géomètre voulût enseigner la chimie; mais toute distinction légale, toute exclusion en ce genre, est nuisible à la société.

ce changement. Il fut fait dans le temps de la plus grande faiblesse du royaume, & il a contribué depuis à la force du souverain, en divisant sans retour deux professions qui auraient pu, étant réunies, balancer l'autorité du ministère. On a cru depuis que la noblesse ne pouvait conserver le dépôt des lois. On n'a pas fait réflexion que la chambre haute d'Angleterre, qui compose la seule noblesse du royaume proprement dite, est une magistrature permanente, qui concourt à former les lois, & rend la justice. Quand on observe un grand changement dans la constitution d'un Etat, & qu'on voit des peuples voisins qui n'ont pas subi ces changemens dans les mêmes circonstances, il est évident que ces peuples ont eu un autre génie & d'autres mœurs.

Ces états généraux firent connaître combien l'administration du royaume était vicieuse. Le roi ^{L'Etat en-} était endetté de quarante millions de livres. On ^{detté, & par} manquait d'argent; on en eut à peine. C'est-là le ^{consequent} véritable principe du bouleversement de la France. Si *Catherine de Médicis* avait eu de quoi acheter des serviteurs, & de quoi payer une armée, les différens partis qui troublaient l'Etat auraient été contenus par l'autorité royale. La reine-mère se trouvait entre les catholiques & les protestans, les *Condés* & les *Guïses*. Le connétable de *Montmorenci* avait une faction séparée. La division était dans la cour, dans Paris & dans les provinces. *Catherine de Médicis* ne pouvait guère que négocier au lieu de régner. Sa maxime de tout diviser, afin d'être maîtresse, augmenta le trouble & les malheurs. Elle commença par indiquer le colloque de Poissy entre les catholiques & les

protestans; ce qui était mettre l'ancienne religion en compromis, & donner un grand crédit aux calvinistes, en les faisant disputer contre ceux qui ne se croyaient faits que pour les juger.

Colloque de Poissi. Dans le temps que *Théodore de Bèze* & d'autres ministres venaient à Poissi soutenir solennellement leur religion en présence de la reine & d'une cour où l'on chantait publiquement les psaumes de *Marot*, arrivait en France le cardinal de *Ferrare*, légat du pape *Paul IV*. Mais comme il était petit-fils d'*Alexandre VI* par sa mère, on eut plus de mépris pour sa naissance que de respect pour sa place & pour son mérite; les laquais insultèrent son porte-croix. On affichait devant lui des estampes de son grand-père, avec l'histoire des scandales & des crimes de sa vie. Ce légat amena avec lui le général des jésuites, *Lainez*, qui ne savait pas un mot de français, & qui disputa au colloque de Poissi en italien; langue que *Catherine de Médicis* avait rendue familière à la cour, & qui influait alors beaucoup dans la langue française. Ce jésuite dans le colloque eut la hardiesse de dire à la reine qu'il ne lui appartenait pas de le convoquer, & qu'elle usurpait le droit du pape. Il disputait cependant dans cette assemblée qu'il réproouvait; il dit en parlant de l'eucharistie, que DIEU était à la place du pain & du vin, comme un roi qui se fait lui-même son ambassadeur. Cette puérilité fit rire. Son audace avec la reine excita l'indignation. Les petites choses nuisent quelquefois beaucoup, & dans la disposition des esprits tout servait à la cause de la religion nouvelle.

Le jésuite *Lainez* se fait moquer de lui au colloque.
janv. 1562. Le résultat du colloque & des intrigues qui le suivirent fut un édit, par lequel les protestans

pouvaient avoir des prêches hors des villes ; & cet édit de pacification fut encore la source des guerres civiles. Le duc *François de Guise*, qui n'était plus lieutenant général du royaume, voulait toujours en être le maître. Il était déjà lié avec le roi d'Espagne *Philippe II*, & se faisait regarder par le peuple comme le protecteur de la catholicité. Les seigneurs ne marchaient dans ce temps-là qu'avec un nombreux cortège : on ne voyageait point comme aujourd'hui dans une chaise de poste précédée de deux ou trois domestiques ; on était suivi de plus de cent chevaux ; c'était la seule magnificence. On couchait trois ou quatre dans le même lit, & on allait à la cour habiter une chambre où il n'y avait que des coffres pour meubles. Le duc de *Guise*, en passant auprès de Vaffi sur les frontières de Champagne, trouva des calvinistes qui, jouissant du privilège de l'édit, chantaient paisiblement leurs psaumes dans une grange ; ses valets insultèrent ces malheureux ; ils en tuèrent environ soixante, blessèrent & dissipèrent le reste. Alors les protestans se soulèvent dans presque tout le royaume. Toute la France est partagée entre le prince de *Condé* & *François de Guise*. *Catherine de Médicis* flotte entre eux deux. Ce ne fut de tous côtés que massacres & pillages. Elle était alors dans Paris avec le roi son fils ; elle s'y voit sans autorité ; elle écrit au prince de *Condé* de venir la délivrer. Cette lettre funeste était un ordre de continuer la guerre civile ; on ne la faisait qu'avec trop d'inhumanité : chaque ville était devenue une place de guerre, & les rues des champs de bataille.

Massacre de
Vaffi.

1562. D'un côté étaient les *Guises*, réunis par bienfiance avec la faction du connétable de *Montmorenci*, maître de la personne du roi. De l'autre était le prince de *Condé* avec les *Coligni*. *Antoine* roi de Navarre, premier prince du sang, faible & irrésolu, ne sachant de quelle religion ni de quel parti il était, jaloux du prince de *Condé* son frère, & servant malgré lui le duc de *Guise* qu'il détestait, est traîné au siège de Rouen avec *Catherine de Médicis* elle-même : il est tué à ce siège, & il ne mérite d'être placé dans l'histoire que parce qu'il fut le père du grand *Henri IV*.

La guerre se fit toujours jusqu'à la paix de *Vervins*, comme dans les temps anarchiques de la décadence de la seconde race & du commencement de la troisième. Très-peu de troupes réglées de part & d'autre, excepté quelques compagnies de gens d'armes des principaux chefs : la solde n'était fondée que sur le pillage. Ce que la faction protestante pouvait amasser servait à faire venir des allemands, pour achever la destruction du royaume. Le roi d'Espagne de son côté envoyait de petits secours aux catholiques, pour entretenir cet incendie, dont il espérait profiter. C'est ainsi que treize enseignes espagnoles marchèrent au secours de *Montluc* dans la *Saintonge*. Ces temps furent sans contredit les plus funestes de la monarchie.

1562. La première bataille rangée qui se donna fut celle de *Dreux*. Ce n'était pas seulement français contre français : les Suisses faisaient la principale force de l'infanterie royale, les Allemands celle de l'armée protestante. Cette journée fut unique par la prise

des deux généraux. *Montmorenci*, qui commandait l'armée royale en qualité de connétable, & le prince de *Condé* furent tous deux prisonniers. *François de Guise*, lieutenant du connétable, gagna la bataille, & *Coligni*, lieutenant de *Condé*, sauva son armée. *Guise* fut alors au comble de sa gloire; toujours vainqueur par-tout où il s'était trouvé, & toujours réparant les malheurs du connétable, son rival en autorité, mais non pas en réputation. Il était l'idole des catholiques, & le maître de la cour; affable, généreux & en tous sens le premier homme de l'Etat.

Bataille de Dreux.

Après la victoire de Dreux, il alla faire le siège d'Orléans; il était près de prendre la ville, qui était le centre de la faction protestante, lorsqu'il fut assassiné. Le meurtre de ce grand homme fut le premier que le fanatisme fit commettre en France. Ces mêmes huguenots, qui sous *François I* & sous *Henri II* n'avaient su que prier DIEU, & souffrir ce qu'ils appelaient *le martyre*, étaient devenus des enthousiastes furieux: ils ne lisaient plus l'Écriture que pour y chercher des exemples d'assassinats. *Poltrót de Méré* se crut un *Aod* envoyé de DIEU pour tuer un chef philistin. Cela est si vrai que le parti fit des vers en son honneur, & que j'ai vu encore une de ses estampes, avec une inscription qui élève son crime jusqu'au ciel. Ce crime cependant n'était que celui d'un lâche; car il feignit d'être un transfuge, & assassina le duc de *Guise* par derrière. Il osa charger l'amiral de *Coligni* & *Théodore de Bèze* d'avoir au moins connivé à son attentat; mais il varia tellement dans ses interrogatoires qu'il détruisit lui-même son imposture.

François de Guise assassiné par *Poltrót de Méré*.

1593.

Coligni offrit même d'aller à Paris subir une confrontation avec ce misérable, & pria la reine de suspendre l'exécution jusqu'à ce que la vérité fût reconnue. Il faut avouer que l'amiral, tout chef de parti qu'il était, n'avait jamais commis la moindre action qui pût le faire soupçonner d'une noirceur si lâche.

Un moment de paix succéda à ces troubles : *Condé* s'accommoda avec la cour ; mais l'amiral était toujours à la tête d'un grand parti dans les provinces. Ce n'était pas assez que les Espagnols, les Allemands & les Suisses vinssent aider les Français à se détruire ; les Anglais se hatèrent bientôt de concourir à cette commune ruine. Les protestans avaient introduit dans le Havre-de-Grace, bâti par *François I*, trois mille anglais. Le connétable de *Montmorenci*, alors à la tête des catholiques & des protestans réunis, eut bien de la peine à les en chasser.

1563. Pendant *Charles IX* ayant atteint l'âge de treize ans & un jour vint tenir son lit de justice, non pas au parlement de Paris, mais à celui de Rouen ; & ce qui est remarquable, sa mère en se démettant de sa régence se mit à genoux devant lui.

Evêque de
Beauvais,
cardinal,
protestant
& marié.

Il se passa à cet acte de majorité une scène dont il n'y avait point d'exemple. *Odet de Châtillon*, cardinal, évêque de Beauvais, s'était fait protestant comme son frère, & s'était marié. Le pape l'avait rayé du nombre des cardinaux ; lui-même avait méprisé ce titre : mais pour braver le pape il assista à la cérémonie en habit de cardinal ; sa femme s'asseyait chez le roi & la reine, en qualité de femme

d'un pair du royaume , & on la nommait indifféremment *madame la comtesse de Beauvais* , & *madame la cardinale*. Ce qui est très-remarquable , c'est qu'il n'était ni le seul cardinal ni le seul évêque qui fût marié en secret. Le cardinal du *Belley* avait épousé madame de *Châtillon* , à ce que rapporte *Brantôme* , qui ajoute que personne n'en doutait.

La France était pleine de bizarreries aussi grandes. Le désordre des guerres civiles avait détruit toute police & toute bienséance. Presque tous les bénéfices étaient possédés par des séculiers ; on donnait une abbaye , un évêché en mariage à des filles , mais la paix , le plus grand des biens , faisait oublier ces irrégularités , auxquelles on était accoutumé. Les protestans tolérés étaient sur leurs gardes , mais tranquilles. *Louis de Condé* prenait part aux fêtes de la cour ; ce calme ne dura pas. Le parti huguenot demandait trop de sûretés , & on lui en donnait trop peu. Le prince de *Condé* voulait partager le gouvernement. Le cardinal de *Lorraine* , à la tête de sa maison , si étendue & si puissante , voulait retenir le premier crédit. Le connétable de *Montmorenci* , ennemi des Lorrains , conservait son pouvoir & partageait la cour. Les *Coligni* & les autres chefs de parti se préparaient à résister à la maison de *Lorraine*. Chacun cherchait à dévorer une partie du gouvernement. Le clergé d'un côté , les pasteurs calvinistes de l'autre , criaient à la religion. DIEU était leur prétexte ; la fureur de dominer était leur Dieu ; & les peuples énivrés de fanatisme étaient les instrumens & les victimes de l'ambition de tant de partis opposés.

1567. *Louis de Condé*, qui avait voulu arracher le jeune *François II* des mains des *Guises* à Amboise, veut encore avoir entre les mains *Charles IX*, & l'enlever dans Meaux au connétable de *Montmorenci*. Ce prince de *Condé* fit précisément la même guerre, les mêmes manœuvres, sur les mêmes prétextes, à la religion près, que fit depuis le grand *Condé*, du même nom de *Louis*, dans les guerres de la Fronde. Le prince & l'amiral donnent la bataille de Saint-Denis contre le connétable, qui y est blessé à mort à l'âge de quatre-vingts ans, homme intrépide à la cour comme dans les armées, plein de grandes vertus & de défauts, général malheureux, esprit austère, difficile, opiniâtre, mais honnête homme & pensant avec grandeur. C'est lui qui répondit à son confesseur : *Pensez-vous que j'aie vécu quatre-vingts ans pour ne pas savoir mourir un quart d'heure?* On porta son effigie en cire, comme celle des rois, à Notre-Dame, & les cours supérieures assistèrent à son service par ordre de la cour : honneur dont l'usage dépend, comme presque tout, de la volonté des rois & des circonstances des temps.

Bataille de
Saint-Denis.

1567.

Armée cal-
viniste le cot-
tise pour
payer ses al-
liés : chose
unique.

Cette bataille de St Denis fut indécise, & la France n'en fut que plus malheureuse. L'amiral de *Coligni*, l'homme de son temps le plus fécond en ressources, fait venir du Palatinat près de dix mille allemands, sans avoir de quoi les payer. On vit alors ce que peut le fanatisme fortifié de l'esprit de parti. L'armée de l'amiral se cottisa pour soudoyer l'armée palatine. Tout le royaume est ravagé. Ce n'est pas une guerre dans laquelle une puissance assemble ses forces contre une autre, & est victorieuse ou détruite ; ce sont

autant de guerres qu'il y a de villes; ce font les citoyens, les parens acharnés par-tout les uns contre les autres; le catholique, le protestant, l'indifférent, le prêtre, le bourgeois n'est pas en sureté dans son lit: on abandonne la culture des terres, ou on les laboure le sabre à la main. On fait encore une paix forcée: mais chaque paix n'est qu'une guerre sourde, & tous les jours sont marqués par des meurtres & par des assassins.

1568.

Bientôt la guerre se fait ouvertement. C'est alors que la Rochelle devint le centre & le principal siège du parti réformé, la Genève de la France. Cette ville assez avantageusement située sur le bord de la mer, pour devenir une république florissante, l'était déjà à plusieurs égards; car ayant appartenu aux rois d'Angleterre depuis le mariage d'*Eléonore de Guienne* avec *Henri II*, elle s'était donnée au roi de France *Charles V*, à condition qu'elle aurait droit de battre en son propre nom de la monnaie d'argent, & que ses maires & ses échevins seraient réputés nobles: beaucoup d'autres privilèges, & un commerce assez étendu la rendaient assez puissante, & elle le fut jusqu'au temps du cardinal de *Richelieu*. La reine *Elisabeth* la favorisait. Elle dominait alors sur l'Aunis, la Saintonge & l'Angoumois, où se donna la célèbre bataille de Jarnac.

Le duc d'Anjou, depuis *Henri III*, à la tête de l'armée royale, avait le nom de général; le maréchal de *Tavannes* l'était en effet; il fut vainqueur. Le prince *Louis de Condé* fut tué, ou plutôt assassiné, après sa défaite, par *Montesquiou*, capitaine des gardes du duc d'Anjou. *Coligni*, qu'on nomme toujours l'amiral,

Bataille de
Jarnac, 13
mars 1569.

quoiqu'il ne le fût plus, rassembla les débris de l'armée vaincue, & rendit la victoire des royalistes inutile. La reine de Navarre, *Jeanne d'Albert*, veuve du faible *Antoine*, présenta son fils à l'armée, le fit reconnaître chef du parti; de sorte que *Henri IV*, le meilleur des rois de France, fut, ainsi que le bon roi *Louis XIII*, rebelle avant que de régner. (21) L'amiral *Coligni* fut le chef véritable & du parti & de l'armée, & servit de père à *Henri IV* & aux princes de la maison de *Condé*. Il soutint seul le poids de cette cause malheureuse, manquant d'argent, & cependant ayant des troupes; trouvant l'art d'obtenir des secours allemands, sans pouvoir les acheter; vaincu encore à la journée de Moncontour dans le Poitou par l'armée du duc d'Anjou, & réparant toujours les ruines de son parti.

Journée de
Moncontour.

1569.

Il n'y avait point alors de manière uniforme de combattre. L'infanterie allemande & suisse ne se servait que de longues piques; la française employait plus ordinairement des arquebuses avec de courtes hallebardes : la cavalerie allemande se servait de pistolets; la française ne combattait guère qu'avec

(21) Il fut le chef & l'allié des rebelles de France, car un roi de Navarre, souverain d'un royaume indépendant de la France, même féodalement, n'était pas plus un rebelle en faisant la guerre à *Charles* que *Philippe II* souverain de l'Artois & de la France, & en cette qualité vassal de la couronne. Il faut observer aussi que *Louis XII* ne fit la guerre que pour soutenir ses prérogatives & ses projets d'ambition, au lieu que *Henri IV* défendait les lois de la nation, & les droits des citoyens. Les moyens qu'il employait pouvaient être illégitimes, mais c'était en faveur d'une cause juste qu'il les employait. Ni les catholiques ni les protestans n'avaient certainement le droit de faire la guerre civile; mais les protestans ne la firent jamais que pour soutenir la liberté de conscience, ce droit légitime de tous les hommes; & les catholiques ne la faisaient au contraire que pour maintenir une intolérance tyrannique.

la lance. On entre-mêlait souvent les bataillons & les escadrons. Les plus fortes armées n'allaient pas alors à vingt mille hommes : on n'avait pas de quoi en payer davantage. Mille petits combats suivirent la bataille de Moncontour dans toutes les provinces.

Enfin , au milieu de tant de défolations , une nouvelle paix semble faire respirer la France ; mais cette paix ne fait que la préparation de la Saint-Barthelemi. Cette affreuse journée fut méditée & préparée pendant deux années. On a peine à concevoir comment une femme telle que *Catherine de Médicis* , élevée dans les plaisirs , & à qui le parti huguenot était celui qui lui faisait le moins d'ombrage , put prendre une résolution si barbare. Cette horreur étonne encore davantage dans un roi de vingt ans. La faction des *Guises* eut beaucoup de part à l'entreprise. Deux italiens , depuis cardinaux , *Birague* & *Retz* , disposèrent les esprits. On se faisait un grand honneur alors des maximes de *Machiavel* , & surtout de celle qu'il ne faut pas faire le crime à demi. La maxime , qu'il ne faut jamais commettre de crime , eût été même plus politique ; mais les mœurs étaient devenues féroces par les guerres civiles , malgré les fêtes & les plaisirs que *Catherine de Médicis* entretenait toujours à la cour. Ce mélange de galanterie & de fureur , de voluptés & de carnage , forme le plus bizarre tableau où les contradictions de l'espèce humaine se soient jamais peintes. *Charles IX* , qui n'était point du tout guerrier , était d'un tempérament sanguinaire ; & quoiqu'il eût des maîtresses , son cœur était atroce. C'est le premier roi qui ait conspiré contre ses sujets. La trame fut ourdie avec une dissimulation aussi profonde

La Saint-
Barthelemi.
1570.

que l'action était horrible. Une seule chose aurait pu donner quelque soupçon ; c'est qu'un jour que le roi s'amufait à chasser des lapins dans un clapier ; *Faites-les moi tous sortir*, dit-il, *afin que j'aie le plaisir de les tuer tous*. Auffi un gentilhomme du parti de *Coligni* quitta Paris & lui dit, en prenant congé de lui : *Je m'en fuis, parce qu'on nous fait trop de careffes*.

1572. L'Europe ne fait que trop comment *Charles IX* maria sa sœur à *Henri de Navarre*, pour le faire donner dans le piège ; par quel serment il le rassura, & avec quelle rage s'exécutèrent enfin ces massacres projetés pendant deux années. Le père *Daniel* dit que *Charles IX* joua bien la comédie, qu'il fit parfaitement son personnage. Je ne répéterai point ce que tout le monde fait de cette tragédie abominable : une moitié de la nation égorgeant l'autre, le poignard & le crucifix en main ; le roi lui-même tirant d'une arquebuse sur les malheureux qui fuyaient. Je remarquerai seulement quelques particularités ; la première, c'est que, si on en croit le duc de *Sulli*, l'historien *Matthieu* & tant d'autres, *Henri IV* leur avait souvent raconté que, jouant aux dés avec le duc d'*Alençon* & le duc de *Guise*, quelques jours avant la Saint-Barthelemi, ils virent deux fois des taches de fang sur les dés, & qu'ils abandonnèrent le jeu faisis d'épouvante. Le jésuite *Daniel*, qui a recueilli ce fait, devait favoir assez de physique, pour ne pas ignorer que les points noirs, quand ils font un angle donné avec les rayons du soleil, paraissent rouges : c'est ce que tout homme peut éprouver en lisant ; & voilà à quoi se réduisent tous les prodiges. Il n'y eut certes dans toute cette action d'autre prodige que cette fureur religieuse, qui

changeait en bêtes féroces une nation qu'on a vu souvent si douce & si légère.

Le jésuite *Daniel* répète encore que lorsqu'on eut pendu le cadavre de *Coligni* au gibet de Montfaucon, *Charles IX* alla repaître ses yeux de ce spectacle, & dit que le corps d'un ennemi mort sentait toujours bon : il devait ajouter que c'est un ancien mot de *Vitellius*, qu'on s'est avisé d'attribuer à *Charles IX*. Mais ce qu'on doit le plus remarquer, c'est que le père *Daniel* veut faire croire que les massacres ne furent jamais prémédités. Il se peut que le temps, le lieu, la manière, le nombre des proscrits n'eussent pas été concertés pendant deux années; mais il est vrai que le dessein d'exterminer le parti était pris dès long-temps. Tout ce que rapporte *Mézerai*, meilleur français que le jésuite *Daniel*, & historien très-supérieur dans les cent dernières années de la monarchie, ne permet pas d'en douter; & *Daniel* se contredit lui-même, en louant *Charles IX* d'avoir bien joué la comédie, d'avoir bien fait son rôle.

Contradictions du jésuite *Daniel*.

Les mœurs des hommes, l'esprit de parti se connaissent à la manière d'écrire l'histoire. *Daniel* se contente de dire qu'on loua à Rome le zèle du roi, & la terrible punition qu'il avait faite des hérétiques. *Baronius* dit que cette action était nécessaire. La cour ordonna dans toutes les provinces les mêmes massacres qu'à Paris; mais plusieurs commandans refusèrent d'obéir. Un *Saint-Herem* en Auvergne, un *la Guiche* à Mâcon, un vicomte d'*Orte* à Baïonne, & plusieurs autres écrivirent à *Charles IX* la substance de ces paroles; qu'ils périraient pour son service, mais qu'ils n'assassineraient personne pour lui obéir.

Proceſſion
annuelle
pour rendre
graces à DIEU
des maſſa-
cres:

Ces temps étaient ſi funeſtes , le fanatiſme ou la terreur domina tellement les eſprits , que le parlement de Paris ordonna que tous les ans on ferait une proceſſion le jour de la Saint-Barthelemi , pour rendre graces à DIEU. Le chancelier de *l'Hospital* penſa bien autrement , en écrivant , *excidat illa dies*. On reprochait à *l'Hospital* d'être fils d'un juif , de n'être pas chrétien dans le fond de ſon cœur ; mais c'était un homme juſte. (22) La proceſſion ne ſe fit point , & l'on eut enfin horreur de conſacrer la mémoire de ce qui devait être oublié pour jamais. Mais dans la chaleur de l'événement , la cour voulut que le parlement fit le procès à l'amiral après ſa mort , & que l'on condannât juridiquement deux gentilshommes de ſes amis , *Briquemaut & Cavagnes*. Ils furent traînés à la Grève ſur la claie , avec l'effigie de *Coligni* , & exécutés. Ce fut le comble des horreurs , d'ajouter à cette multitude d'affinats les formes qu'on appelle de la juſtice.

S'il pouvait y avoir quelque choſe de plus déplorable que la Saint-Barthelemi , c'eſt qu'elle fit naître la guerre civile , au lieu de couper la racine des

(22) Il n'y a jamais eu aucune preuve que *l'Hospital* ait eu un juif pour père ; ſon père , médecin du cardinal de *Bourbon* , profeſſait la religion chrétienne. Cependant , d'un autre côté , beaucoup de juifs exerçaient la médecine ; & jamais , quelle qu'en ſoit la cauſe , on n'a ſu ni le nom ni l'état du grand-père du chancelier. Il eſt très-vraiſemblable d'ailleurs qu'il n'était ni proteſtant ni catholique , mais de la religion de *Cicéron* , de *Caton* , de *Marc-Aurele* , admettant un Dieu & regardant toutes les religions particulières comme des fables adoptées par le peuple ; mais perſuade qu'il eſt impoſſible de les détruire ſans que d'autres les remplacent , & qu'ainſi le devoir de l'homme d'Etat éclairé eſt de chercher à les rendre le plus utiles , ou plutôt le moins nuifibles qu'il eſt poſſible au bonheur commun.

troubles. Les calvinistes ne pensèrent plus dans tout le royaume qu'à vendre chèrement leurs vies. On avait égorgé soixante mille de leurs frères en pleine paix : il en restait environ deux millions pour faire la guerre. De nouveaux massacres suivent donc de part & d'autre ceux de la Saint-Barthelemi. Le siège de Sancerre fut mémorable. Les historiens disent que les réformés s'y défendirent comme les juifs à Jérusalem contre *Titus* : ils succombèrent comme eux ; & ils éprouvèrent les mêmes extrémités : & l'on rapporte qu'un père & une mère y mangèrent leur propre fille. On en dit autant depuis du siège de Paris par *Henri IV*.

CHAPITRE CLXXII.

Sommaire des particularités principales du concile de Trente.

C'EST au milieu de tant de guerres de religion , & de tant de désastres que le concile de Trente fut assemblé. Ce fut le plus long qu'on ait jamais tenu , & cependant le moins orageux. Il ne forma point de schisme comme le concile de Basle ; il n'alluma point de bûchers comme celui de Constance ; il ne prétendit point déposer des empereurs comme celui de Lyon ; il se garda d'imiter celui de Latran , qui dépouilla le comte de Toulouse de l'héritage de ses pères ; encore moins celui de Rome , dans lequel *Grégoire VII* alluma l'incendie de l'Europe , en osant dépouiller l'empereur *Henri IV*. Le troisième & le

Idée des conciles.

quatrième concile de Constantinople, le premier & le second de Nicée avaient été des champs de discorde. Le concile de Trente fut paisible, ou du moins ses querelles n'eurent ni éclat ni fuite.

Palavicini
& *fra-Paolo*
comparés.

S'il est quelque certitude historique, on la trouve dans ce qui fut écrit sur ce concile par les contemporains. Le célèbre *Sarpi*, ce défenseur de la liberté vénitienne, plus connu sous le nom de *fra-Paolo*, & le jésuite *Palavicini* son antagoniste sont d'accord dans l'essentiel des faits. Il est vrai que *Palavicini* compte trois cents soixante erreurs dans *fra-Paolo*; mais quelles erreurs? il lui reproche des méprises dans les dates & dans les noms. *Palavicini* lui-même a été convaincu d'autant de fautes que son adversaire; & quand il a raison contre lui, ce n'est pas la peine d'avoir raison. Qu'importe qu'une lettre inutile de *Léon X* ait été écrite en 1516 ou 17? que le nonce *Arcimboldo*, qui vendit tant d'indulgences dans le Nord, fût le fils d'un marchand milanais, ou d'un génois? Ce qui importe, c'est qu'il ait fait trafic d'indulgences. On se soucie peu que le cardinal *Martinusius* ait été moine de *S^t Basile*, ou ermite de *S^t Paul*; mais on s'intéresse à savoir si ce défenseur de la Transilvanie contre les Turcs fut assassiné par les ordres de *Ferdinand I*, frère de *Charles V*. Enfin, *Sarpi* & *Palavicini* ont tous deux dit la vérité d'une manière différente; l'un en homme libre, défenseur d'un sénat libre; l'autre en jésuite qui voulait être cardinal.

Dès l'an 1533, *Charles V* proposa la convocation de ce concile au pape *Clément VII* qui, encore effrayé du saccage de Rome & de sa prison, craignant

que

que le prétexte de sa bâtardise n'enhardît un concile à le déposer , éluda cette proposition , sans ofer refuser l'empereur. Le roi de France , *François I* , proposa Genève pour le lieu de l'assemblée , précisément dans le temps qu'on commençait à prêcher la réforme dans cette ville. Il est bien probable que si le concile se fût tenu dans Genève le parti des réformés y eût beaucoup perdu. 1540.

Pendant qu'on diffère , les protestans d'Allemagne demandent un concile national , & se fondent dans leur réponse au légat *Contarini* sur ces paroles expresses : *Quand deux ou trois seront assemblés en mon nom , je serai au milieu d'eux*. On leur accorde que cet article est certain , mais que , si dans cent mille endroits de la terre , deux ou trois personnes sont assemblées en ce nom , cela pourrait produire cent mille conciles , & cent mille confessions de foi différentes ; en ce cas il n'y aurait eu jamais de réunion , mais aussi il n'y eût peut-être jamais eu de guerre civile. La multitude des opinions diverses produit nécessairement la tolérance. Où se tiendra le concile?

Le pape *Paul III* , *Farnèse* , propose Vicence ; mais les Vénitiens répondent que le divan de Constantinople prendrait trop d'ombrage d'une assemblée de chrétiens dans le territoire de Venise. Il propose Mantoue ; mais le seigneur de cette ville craint d'y recevoir une garnison étrangère : enfin il se décide pour la ville de Trente , voulant complaire à l'empereur dont il avait très-grand besoin ; car il espérait alors d'obtenir l'investiture du Milanais pour son bâtard *Pierre Farnèse* , auquel il donna depuis Parme & Plaisance. 1542.

1545. Le concile est enfin convoqué par une bulle *de l'autorité du Père, du Fils, du S^t Esprit, des apôtres Pierre & Paul, laquelle autorité le pape exerce en terre* : priant l'empereur, le roi de France & les autres princes de venir au concile. *Charles V* témoigne son indignation de ce qu'on ose mettre un roi à côté de lui, & surtout un roi allié des musulmans, après tous les services rendus par l'empereur à l'Eglise. Il oubliait le pillage de Rome.

Le pape *Paul III* ne pouvant plus espérer que l'empereur donnât le Milanais à son bâtard, voulait lui donner l'investiture de Parme & de Plaifance, & croyait avoir besoin du secours de *François I.* Pour intimider l'empereur, pressé à la fois par les Turcs & par les protestans, il menace *Charles V* du sort de *Dathan, Corée & Abiron*, s'il s'oppose à l'investiture de Parme; ajoutant que *les Juifs sont dispersés pour avoir supplicié le maître*, & que *les Grecs sont asservis pour avoir bravé le vicaire*. Mais il ne fallait pas que les vicaires de DIEU eussent tant de bâtards.

Bonne bulle
de *Paul III.*

Après bien des intrigues, l'empereur & le pape se réconcilient. *Charles* permet que le bâtard du pape règne à Parme; & *Paul* envoie trois légats pour ouvrir à Trente le concile qu'il doit diriger à Rome. Ces légats ont un chiffre avec le pape; c'était une invention alors très-peu commune, & dont les Italiens se fervirent les premiers.

Quatre ans
d'indulgence
ou environ.

Les légats & l'archevêque de Trente commencent par accorder trois ans & cent soixante jours de délivrance du purgatoire à quiconque se trouvera dans la ville à l'ouverture du concile.

Le pape défend par une bulle qu'aucun prélat comparaisse par procureur , & aussitôt les procureurs de l'archevêque de Maïence arrivent & font bien reçus. Cette loi ne regardait pas les évêques princes d'Allemagne , qu'on avait tant intérêt de ménager. 1545.

Paul III investit enfin son fils *Pierre-Louis Farnèse* du duché de Parme & Plaïfance , avec la connivence de *Charles-Quint* , & publie un jubilé. Août.

Le concile s'ouvre par le sermon de l'évêque de Bitonto. Ce prélat prouve qu'un concile était nécessaire , premièrement „ parce que plusieurs conciles „ ont déposé des rois & des empereurs ; seconde- „ ment , parce que , dans l'Énéïde , *Jupiter* assembla le „ conseil des Dieux. Il dit qu'à la création de l'homme „ & à la tour de Babel , DIEU s'y prit en forme de „ concile , & que tous les prélats doivent se rendre „ à Trente , comme dans le cheval de Troye ; enfin „ que la porte du concile & du paradis est la même ; „ l'eau vive en découle , les pères doivent en arroser „ leurs cœurs comme des terres sèches ; faute de „ quoi , le SAINT-ESPRIT leur ouvrira la bouche „ comme à *Balaam* & à *Caïphe* . „

Plaisant sermon à l'ouverture du concile.

Un tel discours semble réfuter ce que nous avons dit de la renaissance des lettres en Italie : mais cet évêque de Bitonto était un moine du Milanais. Un florentin , un romain , un élève des *Bembo* & des *Caza* , n'eût point parlé ainsi. Il faut songer que le bon goût établi dans plusieurs villes ne s'est jamais étendu dans toutes les provinces.

La première chose qui fut ordonnée par le concile , c'est que les prélats fussent toujours revêtus 1546.

de l'habit de leur profession. La coutume était alors de s'habiller en séculiers, excepté quand ils officiaient.

Il y avait alors peu de prélats au concile, & la plupart des évêques des grands sièges menaient avec eux des théologiens qui parlaient pour eux. Il y avait aussi des théologiens employés par le pape.

Premières
disputes au
concile.

Presque tous ces théologiens étaient ou de l'ordre de *S^t François* ou de celui de *S^t Dominique*. Ces moines disputèrent sur le péché originel, malgré les ambassadeurs de l'empereur, qui réclamaient en vain contre ces disputes, regardées par eux comme inutiles. Ils entamèrent la grande question, si la Vierge, mère de JESUS-CHRIST, naquit soumise au péché d'*Adam*? Les dominicains, ennemis des franciscains, soutinrent toujours avec *S^t Thomas* qu'elle fut conçue dans le péché. La dispute fut vive & longue, & le concile ne la termina qu'en statuant qu'on ne comprenait pas la Vierge dans le péché originel commun à tous les hommes, mais aussi qu'on ne l'en exceptait pas.

Bonne dé-
cision.

Duprat, évêque de Clermont, demande ensuite qu'on prie DIEU pour le roi de France comme pour l'empereur, puisque ce roi a été invité au concile; mais il est refusé, sous prétexte qu'il aurait fallu prier aussi pour les autres rois, & qu'on aurait indisposé ceux qu'on aurait nommé les derniers. Leurs rangs n'étaient plus réglés comme autrefois.

1546.

Pierre Danès arrive en qualité d'ambassadeur de France. C'est alors que dans une des congrégations il fit cette fameuse réponse à un évêque italien, qui dit après l'avoir entendu haranguer : *Vraiment ce*

Galluscantet. coq chante bien. Les mots de *coq* & de *français* signifient

la même chose dans la langue latine dont se servait cet évêque. *Danès* répondit à ce froid jeu de mots : „ Plût à DIEU que *Pierre* se repentît au chant du „ coq. „

C'est ici le lieu de placer le mot de dom *Barthelemi des martyrs*, primat de Portugal, qui, en parlant de la nécessité d'une réformation, dit : „ Les très-„ illustres cardinaux doivent être très-illustrement „ réformés. „

Les évêques cédaient avec peine aux cardinaux, qu'ils ne comptaient pas dans la hiérarchie de l'Eglise; & les cardinaux alors ne prenaient point le titre d'*Eminence*, qu'ils ne se font donné que sous *Urbain VIII*. On peut encore observer que tous les pères & les théologiens du concile parlaient en latin dans les sessions; mais ils avaient quelque peine à s'entendre les uns les autres; un polonais, un anglais, un allemand, un français, un italien, prononçant tous d'une manière très-différente.

Une des plus importantes questions qui furent agitées fut celle de la résidence & de l'établissement des évêques de droit divin. Presque tous les prélats, excepté ceux d'Italie, attachés particulièrement au pape, s'obstinèrent toujours à vouloir qu'on décidât que leur institution était divine; prétendant que, si elle ne l'était pas, ils ne se voyaient pas en droit de condamner les protestans. Mais aussi, en recevant leurs bulles du pape, comment pouvaient-ils être établis purement de droit divin? Si le concile constatait ce droit, le pape n'était plus qu'un évêque comme eux. Sa chaire était la première dans l'Eglise latine; mais non le principe des autres chaires, elle

1546.
Question sur
la résidence.

perdait son autorité ; & cette question , qui d'abord semblaient purement théologique , tenait en effet à la politique la plus délicate. Elle fut long-temps débattue avec éloquence , & aucun des papes sous qui se tint ce long concile ne souffrit qu'elle fût décidée.

De la grace,
profund.

Les matières de la prédestination & de la grace furent long-temps agitées. Les décrets furent formés. *Dominique de Soto* , théologien dans ce concile , expliqua ces décrets en faveur de l'opinion des dominicains , en trois volumes *in-folio* ; mais frère *André Vega* les expliqua en quinze tomes à l'avantage des cordeliers.

La doctrine des sept sacremens fut ensuite examinée long-temps avec attention , & n'excita aucune dispute.

Pluralité des
bénéfices, dé-
licat.

Après avoir établi cette doctrine telle qu'elle est reçue par toute l'Eglise latine , on passa à la pluralité des bénéfices , article plus épineux. Plusieurs voix réclament contre l'abus introduit dès long-temps de tant de prélatures accumulées dans les mêmes mains. On renouvelle les plaintes faites du temps de *Clément VII* , qui donna , en 1534 , au cardinal *Hippolyte* , son neveu , la jouissance de tous les bénéfices de la terre , vacans pendant six mois.

Le pape *Paul III* veut se réserver la décision de cette question ; mais les pères décrètent qu'on ne peut posséder deux évêchés à la fois. Ils statuent pourtant qu'on le peut avec une dispense de Rome , & c'est ce qu'on n'a jamais refusé aux prélats allemands ; ainsi il est arrivé qu'un curé ne jouit jamais de deux paroisses de cent écus chacune , & qu'un prélat possède des évêchés de plusieurs millions.

Il était de l'intérêt de tous les princes & de tous les peuples de déraciner cet abus; il est cependant autorisé.

Cet article ayant mis quelque aigreur dans les esprits, *Paul III* transfère le concile de Trente à Bologne, sous prétexte des maladies qui régnaient à Trente. Concile transféré à Bologne.

Pendant les deux premières sessions du concile à Bologne, le bâtard du pape, *Pierre-Louis Farnèse*, duc de Parme, devenu insupportable par l'insolence de ses débauches & de ses rapines, est assassiné dans Plaifance, ainsi que *Cosme de Médicis* l'avait été auparavant dans Florence, *Julien* avant ce *Cosme*, le duc *Galéas* à Milan, & tant d'autres princes nouveaux. Il n'est pas prouvé que *Charles-Quint* eût part à ce meurtre, mais il en recueillit le fruit dès le lendemain, & le gouverneur de Milan se saisit de Plaifance au nom de l'empereur. Fils du pape assassiné, & quelle fuite.

On peut juger si cet assassinat & cette promptitude à priver le pape de la ville de Plaifance mirent des dissensions entre l'empereur & *Paul III*. Ces querelles influèrent sur le concile; le peu d'évêques impériaux restés à Trente ne voulait point reconnaître les pères de Bologne. 1548.

C'est dans le temps de ces divisions que *Charles-Quint* ayant vaincu les princes protestans dans la célèbre bataille de Mulberg, en 1547, & marchant de succès en succès, mécontent du pape, n'espérant plus rien d'un concile divisé, ambitionne la gloire de faire ce que n'avait pu ce concile, de réunir, du moins pour un temps, les catholiques & les protestans d'Allemagne. Il fait travailler des théologiens

de tous les partis ; il fait publier son *inhalt* , son *interim* , profession de foi passagère en attendant mieux. Ce n'était point se déclarer chef de l'Eglise comme le roi d'Angleterre , *Henri VIII* ; mais c'eût été l'être en effet , si les Allemands avaient eu autant de docilité que les Anglais.

Le fondement de cette formule de *l'interim* est la doctrine romaine , mais mitigée , & expliquée en termes qui peuvent ne point choquer les réformateurs. On permet aux peuples le vin dans la communion ; on permet aux prêtres le mariage. Il y avait de quoi contenter tout le monde , si l'esprit de division pouvait jamais être content : mais ni les catholiques
Interim.
 1548. ni les protestans ne furent satisfaits. *Paul III* , qui pouvait éclater contre cette entreprise , garda le silence. Il prévoyait qu'elle tomberait d'elle-même ; & s'il osait se servir des armes des *Grégoire VII* & des *Innocent IV* contre l'empereur , l'exemple de l'Angleterre & le pouvoir de *Charles* le fesaient trembler.

D'autres intérêts plus pressans , parce qu'ils sont particuliers , troublent la vie du pape. L'affaire de Parme & de Plaifance était des plus épineuses & des plus bizarres. *Charles-Quint* , comme maître de la Lombardie , vient de réunir Plaifance à ce domaine , & peut y réunir Parme.

Affaires fé-
rieuses. Le pape de son côté veut réunir Parme à l'Etat ecclésiastique , & donner un équivalent à son petit-fils *Oétave Farnèse*. Ce prince a épousé une bâtarde de *Charles Quint* , qui lui ravit Plaifance ; il est petit-fils du pape , qui veut le priver de Parme ; persécuté à la fois par ses deux grands-pères , il prend le parti

d'implorer le secours de la France & de résister au pape son aïeul. Ainsi dans le concile de Trente c'est l'incontinence du pape & de l'empereur qui forme la querelle la plus importante. Ce sont leurs bâtards qui produisent les plus violentes intrigues, tandis que des moines théologiens argumentent. Ce pontife meurt saisi de douleur, comme presque tous les souverains, au milieu des troubles qu'ils ont excités, & qu'ils ne voient point finir. De grands reproches, & peut-être beaucoup de calomnies flétrissent sa mémoire.

Jean del Monte, *Jules III*, est élu, & consent à 1551. rétablir le concile à Trente; mais la querelle de Parme traverse toujours le concile. *Octave Farnèse* persiste à ne point rendre Parme à l'Eglise; *Charles-Quint* s'obstine à garder Plaisance malgré les pleurs de sa fille *Marguerite*, épouse d'*Octave*; une autre bâtarde se jette à la traverse & attire la guerre en Italie; c'est la femme d'un frère d'*Octave*, fille du roi de France, *Henri II*, & de la duchesse de Valentinois; elle obtient aisément que *Henri* son père se mêle de la querelle. Ce roi protège donc les *Farnèse* contre l'empereur & le pape, & celui qui fait brûler les protestans en France s'oppose à la tenue d'un concile contre les protestans.

Tandis que le roi très-chrétien se déclare contre le concile, quelques princes protestans y envoient leurs ambassadeurs, comme *Maurice*, nouveau duc de Saxe, un duc de Virtemberg, & ensuite l'électeur de Brandebourg; mais ces ministres peu satisfaits s'en retournent bientôt. Le roi de France y envoie aussi un ambassadeur, *Jacques Amyot*, plus connu par

La querelle de Parme traverse toujours le concile.

Le roi très-chrétien contre le concile.

fa naïve traduction de *Plutarque* que par cette ambassade ; mais il n'arrive que pour protester contre l'assemblée.

1551. Cependant deux électeurs , Maïence & Trèves , prennent séance au-dessous des légats ; deux cardinaux légats , deux nonces , deux ambassadeurs de *Charles-Quint* , un du roi des Romains , quelques prélats italiens , espagnols , allemands , rendent au concile son activité.

Cordeliers & jacobins en querelle sur l'eucharistie. Les cordeliers & les jacobins partagent encore les opinions des pères sur l'eucharistie comme sur la prédestination. Les cordeliers soutiennent que le corps de DIEU dans le sacrement passe d'un lieu à un autre ; & les jacobins affirment que ce corps ne passe point d'un lieu à un autre , mais qu'il est fait , en un instant , du pain transsubstantié.

Les pères décident que le corps divin est sous l'apparence du pain , & son sang sous l'apparence du vin ; que le corps & le sang sont ensemble dans chaque espèce par concomitance , tous entiers , reproduits en un instant dans chaque parcelle & dans chaque goutte , auxquelles on doit un culte de latrie.

Prétendu bal donné par le concile. Cependant , le prince *Philippe* , fils de *Charles-Quint* , depuis roi d'Espagne , & le prince héréditaire de Savoie passent par Trente. Il est dit dans quelques livres concernant les beaux arts , que les pères donnèrent un bal à ces princes , que le cardinal de Mantoue , ouvrit le bal , & que les pères dansèrent avec beaucoup de gravité & de décence. On cite sur ce fait le cardinal *Pallavicini* ; & pour faire voir que la danse n'est point une chose profane , on se prévaut du silence de *Fra-Paolo*

1552. qui ne condamne point ce bal du concile.

Il est vrai que chez les Hébreux & chez les Gentils la danse fut souvent une cérémonie religieuse. Il est vrai que JESUS-CHRIST chanta & dansa après sa pâque juive, comme le dit *S^t Augustin* dans ses lettres; mais il n'est pas vrai, comme on le dit, que *Pallavicini* parle de cette danse des pères. On réclame en vain l'indulgence de *Fra-Paolo*; s'il ne condamne point ce bal, c'est qu'en effet les pères ne dansèrent point. *Pallavicini*, dans son livre onzième, chap. 15, dit seulement qu'après un repas magnifique donné par le cardinal de Mantoue, président du concile, dans une salle bâtie exprès à trois cents pas de la ville, il y eut des divertissemens, des jôûtes, des danses; mais il ne dit point du tout que ce président & le concile aient dansé.

Au milieu de ces divertissemens & des occupa-
tions plus sérieuses du concile, *Ferdinand I*, roi de Hongrie, frère de *Charles-Quint*, fait assassiner le cardinal *Martinusius* en Hongrie. Le concile, à cette nouvelle, est plein d'indignation & de trouble. Les pères remettent la connaissance de cet attentat au pape, qui n'en peut connaître; ce n'est plus le temps des *Thomas Becquet* & des *Henri II* d'Angleterre.

Jules III excommunie les assassins qui étaient italiens, & au bout de quelque temps déclare le roi *Ferdinand*, frère du puissant *Charles-Quint*, absous des censures. Le meurtre du célèbre *Martinusius* demeure dans le grand nombre des assassins impunis qui déshonorent la nature humaine.

De plus grandes entreprises dérangent le concile. Le parti protestant défait à Mulberg reprend vigueur: il est en armes. Le nouvel électeur de saxe, *Maurice*,

1552. assiége Augsbourg. L'empereur est surpris dans les défilés du Tirol ; obligé de fuir avec son frère *Ferdinand*, il perd tout le fruit de ses victoires. Les Turcs menacent la Hongrie. *Henri II*, toujours ligué avec les Turcs & les protestans, tandis qu'il fait brûler les hérétiques de son royaume, envoie des troupes en Allemagne & en Italie ; les pères du concile s'enfuient en hâte de la ville de Trente, & le concile est oublié pendant dix années.

Le concile s'enfuit.

1560. Enfin, *Medechino*, *Pie IV*, qui se difait de la maison de ces grands négocians, & de ces grands princes, les *Médicis*, reffuscite le concile de Trente. Il invite tous les princes chrétiens, il envoie même des nonces aux princes protestans assemblés à Naumbourg en Saxe. Il leur écrit, *à mon cher fils* ; mais ces princes ne le reconnaissent point pour père, & refusent ses lettres.

1562. Le concile recommence par une procession de cent douze évêques entre deux files de mousquetaires. Un évêque de Reggio prêche avec plus d'éloquence que n'avait fait l'évêque de Bitonto. On ne peut relever davantage le pouvoir de l'Eglise ; il égale son autorité à celle de DIEU : *Car*, dit-il, *l'Eglise a détruit la circoncision & le sabbat que DIEU même avait ordonnés.* (c) Dans les deux années 1562 & 63 que dura la reprise du concile, il s'élève presque toujours des disputes entre les ambassadeurs sur la préséance. Ceux de Bavière veulent l'emporter sur ceux de

Il recommence.

(c) Cet évêque avait plus raison qu'il ne croyait ; car JESUS ne prêcha rien que l'obéissance à la religion juive, & ne commanda jamais rien de ce que l'on pratique chez les chrétiens : cela est évident.

Venise ; mais ils cèdent enfin après de longues contestations.

Les ambassadeurs des cantons suisses catholiques ^{1562.} demandent la préférence sur ceux du duc de Florence, & l'obtiennent. L'un de ces députés suisses, ^{Suisses of-} nommé *Melchior Luci*, dit qu'il est prêt à soutenir le ^{frent de tuer} concile avec son épée, & de traiter les ennemis ^{les ennemis} de l'Eglise comme ses compatriotes ont traité le curé ^{du concile.} *Zuingle* & ses adhérens qu'ils tuèrent & qu'ils brûlèrent pour la bonne cause.

Mais la plus grande dispute fut entre les ambassadeurs de France & d'Espagne. Le comte de *Luna*, ^{Querelles} ambassadeur de *Philippe II*, roi d'Espagne, veut être ^{sur le punci-} encensé à la messe, & baiser la patène avant *Ferrier*, ^{lio.} ambassadeur de France. Ne pouvant obtenir cette distinction, il se réduit à souffrir qu'on emploie en même temps deux patènes & deux encensoirs ; *Ferrier* fut inflexible. On se menace de part & d'autre ; le service est interrompu, l'Eglise est remplie de tumulte. On apaise enfin ce différent, en supprimant la cérémonie de l'encensoir, & le baiser de la patène.

D'autres difficultés retardaient l'examen des questions théologiques. Les ambassadeurs de l'empereur *Ferdinand*, successeur de *Charles-Quint*, veulent que cette assemblée soit un nouveau concile, & non pas une continuation du premier. Les légats prennent un parti mitoyen ; ils disent : *Nous continuons le concile en l'indiquant, & nous l'indiquons en le continuant.*

La grande question de l'institution & de la ré- ^{Mars 1562.} dence des prélats de droit divin se renouvelle avec

Disputes sur
la résidence.

chaleur ; les évêques espagnols , aidés de quelques prélats arrivés de France , soutiennent leurs prétentions ; c'est à cette occasion qu'ils se plaignent que le Saint-Esprit arrive toujours de Rome dans la malle du courrier ; bon mot célèbre dont les protestans ont triomphé.

Pie IV, outré de l'obstination des évêques , dit que les ultramontains sont ennemis du saint-siège , qu'il aura recours à un million d'écus d'or. Les prélats espagnols se plaignent hautement que les prélats italiens abandonnent les droits de l'épiscopat , & qu'ils reçoivent du pape soixante écus d'or par mois : la plupart des prélats italiens étaient pauvres , & le saint-siège de Rome , plus riche que tous les évêques du concile ensemble , pouvait les aider avec bienfaisance ; mais ceux qui reçoivent sont toujours de l'avis de celui qui donne.

Pie V donne
de l'argent à
Catherine de
Medicis.

Pie IV offre à *Catherine de Medicis* , régente de France , cent mille écus d'or , & cent mille autres en prêt , avec un corps de suisses & d'allemands catholiques , si elle veut exterminer les huguenots de France , faire enfermer dans la bastille *Montluc* , évêque de Valence , soupçonné de les favoriser , & le chancelier de *l'Hospital* , fils d'un juif , mais qui était le plus grand homme de France , si ce titre est dû au génie , à la science & à la probité réunies. Le pape demande encore qu'on abolisse toutes les lois des parlemens de France sur tout ce qui concerne l'Eglise , & dans ces espérances il donne vingt-cinq mille écus d'avance. L'humiliation de recevoir cette aumône de vingt-cinq mille écus montre dans quel abyme de misère le gouvernement de France était alors plongé.

1562.

Ce fut un plus grand opprobre , quand le cardinal de *Lorraine* , arrivant enfin au concile avec quelques évêques français , commença par se plaindre que le pape n'eût donné que vingt-cinq mille écus au roi son maître. C'est alors que l'ambassadeur *Ferrier* , dans son discours au concile , compare *Charles IX* enfant à l'empereur *Constantin*. Chaque ambassadeur ne manquait pas de faire la même comparaison en faveur de son souverain ; ce parallèle ne convenait à personne ; d'ailleurs *Constantin* ne reçut jamais d'un pape vingt-cinq mille écus de subfides , & il y avait un peu de différence entre un enfant dont la mère était régente dans une partie des Gaules , & un empereur d'Orient & d'Occident.

Les ambassadeurs de *Ferdinand* , au concile , se plaignaient cependant avec aigreur que le pape eût promis de l'argent à la France. Ils demandaient que le concile réformât le pape & sa cour , qu'il n'y eût tout au plus que vingt-quatre cardinaux , ainsi que le concile de Bâle l'avait statué , ne songeant pas que ce petit nombre les rendait plus considérables. *Ferdinand I* demandait encore que chaque nation priât DIEU dans sa langue , que le calice fût accordé aux laïques , & qu'on laissât les princes allemands maître des biens ecclésiastiques dont ils s'étaient emparés.

On faisait de telles propositions , quand on était mécontent du siège de Rome ; & on les oubliait , quand on s'était rapproché.

La dispute sur le calice dura long-temps. Plusieurs théologiens affirmèrent que la coupe n'est pas nécessaire à la communion ; que la manne du désert ,

Novembre.

Plaintes de
l'empereur
Ferdinand , à
qui on ne
donne point
d'argent.

1562.

Disputes sur
le calice

figure de l'eucharistie , avait été mangée sans boire ; que *Jonathas* ne but point en mangeant son miel ; que JESUS-CHRIST en donnant le pain aux apôtres les traita en laïques , & qu'il les fit prêtres en leur donnant le vin. Cette question fut décidée avant
 16 juillet l'arrivée du cardinal de *Lorraine* ; mais ensuite on laissa au pape la liberté d'accorder ou de refuser le vin aux laïques , selon qu'il le trouverait plus convenable.

Plaisant discours du jésuite *Lainez*. La question du droit divin se renouvelait toujours & divisait le concile. C'est à cette occasion que le jésuite *Lainez*, successeur d'*Ignace* dans le généralat de son ordre , & théologien du pape au concile , dit que les autres églises ne peuvent réformer la cour romaine , parce que l'esclave n'est pas au-dessus de son seigneur.

Les évêques italiens étaient de son avis ; ils ne reconnaissaient de droit divin que dans le pape. Les évêques français , arrivés avec le cardinal de *Lorraine*, se joignent aux Espagnols contre la cour de Rome : & les prélats italiens disaient que le concile était tombé *della rognna Spagnuola nel mal Francese*.

1563. Il fallut négocier , intriguer , répandre l'argent.
 Pères gagnés par argent. Les légats gagnaient , autant qu'ils pouvaient , les théologiens étrangers. Il y eut surtout un certain *Hugonis*, docteur de sorbonne , qui leur servit d'espion. Il fut avéré qu'il avait reçu cinquante écus d'or d'un évêque de *Vintimiglia*, pour rendre compte des secrets du cardinal de *Lorraine*.

Octobre. La cour de France , épuisée alors par les querelles de religion & de politique , n'avait pas même de quoi payer ses théologiens au concile ; ils retournent tous en France , excepté cet *Hugonis* , pensionnaire des légats ;

légats ; neuf évêques français avaient déjà quitté le concile , & il n'en restait plus que huit.

Les querelles de religion faisaient alors couler le sang en France, comme elles en avaient inondé l'Allemagne , du temps de *Charles-Quint* ; une paix passagère avait été signée avec le parti protestant, au mois de mars de cette année 1563. Le pape courroucé de cette paix fait condamner à Rome par l'inquisition le cardinal de *Châtillon* , évêque de Beauvais, huguenot déclaré ; mais il enveloppa dans cette condamnation dix autres évêques de France, & on ne voit point que ces évêques en appellent au concile : quelques-uns se contentent de se pourvoir aux parlemens du royaume. En un mot aucune congrégation du concile ne réclama contre cet acte d'autorité.

Les pères prennent ce temps pour former un décret contre tous les princes qui voudront juger les ecclésiastiques & leur demander des subsides. Tous les ambassadeurs s'opposent à ce décret qui ne passe point : la querelle s'échauffe. L'ambassadeur de France, *Ferrier*, dit dans le tumulte : *Quand JESUS-CHRIST approche , il ne faut pas crier ici comme les diables : Envoyez-nous dans des troupeaux de cochons.* On ne voit pas bien quel rapport ce troupeau de cochons pouvait avoir avec cette dispute.

1562.
Décret contre les rois.

Après tant d'altercations toujours vives & toujours apaisées par la prudence des légats , on presse la conclusion du concile. On y décrète dans la vingt-quatrième session que le lien du mariage est perpétuel depuis *Adam*, qu'il est devenu un sacrement depuis *JESUS-CHRIST*, que l'adultère ne peut le

11 novemb.
Décret sur les mariages.

diffoudre, & qu'il ne peut être annullé que par la parenté jusqu'au quatrième degré, à moins d'une dispense du pape. Les protestans, au contraire, pensaient qu'on pouvait épouser sa cousine, & qu'on peut quitter une femme adultère pour en prendre une autre.

Le concile déclare dans cette session que les évêques, dans les causes criminelles, ne peuvent être jugés que par le pape, & que, s'il est besoin, c'est à lui seul de commettre les évêques pour juges. Cette jurisprudence n'est pas admise dans la plupart des tribunaux, & surtout en France.

1563. Dans la dernière session, on prononce anathème
23 décem- contre ceux qui rejettent l'invocation des saints, qui
bre. prétendent qu'il ne faut invoquer que DIEU seul, & qui pensent que DIEU n'est pas semblable aux princes faibles & bornés qu'on ne peut aborder que par leurs courtisans.

Reliques. Anathème contre ceux qui ne vénèrent pas les reliques, qui pensent que les os des morts n'ont rien de commun avec l'esprit qui les anima, & que ces os n'ont aucune vertu. Anathème contre ceux qui nient le purgatoire, ancien dogme des Egyptiens, des Grecs & des Romains, sanctifié par l'Eglise, & regardé par quelques-uns comme plus convenable à un DIEU juste & clément qui châtie & qui pardonne, que l'enfer éternel, qui semble annoncer l'être infini comme infiniment implacable.

Dans tous ces anathèmes on ne spécifie ni les peuples de la confession d'Augsbourg, ni ceux de la communion de *Zuingle* & de *Calvin*, ni les anglicans.

Cette même session permet que les moines fassent des vœux à l'âge de seize ans, & les filles à douze; permission regardée comme très-préjudiciable à la police des Etats, mais sans laquelle les ordres monastiques seraient bientôt anéantis.

Moines.

On soutient la validité des indulgences, première source des querelles pour lesquelles ce concile fut convoqué, & on défend de les vendre : cependant on les vend encore à Rome, mais à très-bon marché; on les revend quatre sous la pièce dans quelques petits cantons catholiques suisses. Le grand profit se fait dans l'Amérique espagnole, où l'on est plus riche & plus ignorant que dans les petits cantons.

Indulgences
à quatre
sous.

On finit enfin par recommander aux évêques de ne céder jamais la préférence aux ministres des rois, & aux seigneurs. L'Eglise a toujours pensé ainsi.

1563.

Le concile est souscrit par quatre légats du pape, onze cardinaux, vingt-cinq archevêques, cent soixante-huit évêques, sept abbés, trente-neuf procureurs d'évêques absens, & sept généraux d'ordre.

On n'y employa pas la formule : *Il a semblé bon au Saint Esprit & à nous*; mais, *En présence du S^t Esprit, il nous a semblé bon*. Cette formule est moins hardie.

Le cardinal de *Lorraine* renouvela les anciennes acclamations des premiers conciles grecs; il s'écria : *Longues années au pape, à l'empereur & aux rois*. Les pères répétèrent les mêmes paroles. On se plaignit en France qu'il n'eût point nommé le roi son maître, & on vit des-lors combien ce cardinal craignait d'offenser *Philippe II*, qui fut le soutien de la ligue.

Fin du
concile.

Ainsi finit ce concile, qui dura dans ses interruptions, depuis sa convocation, l'espace de vingt-un ans. Les théologiens qui n'avaient point de voix délibérative y expliquèrent les dogmes ; les prélats prononcèrent, les légats du pape les dirigèrent ; ils apaisèrent les murmures, adoucirent les aigreurs, éludèrent tout ce qui pouvait blesser la cour de Rome, & furent toujours les maîtres.

CHAPITRE CLXXIII.

De la France, sous Henri III. Sa transplantation en Pologne, sa fuite, son retour en France. Mœurs du temps, ligue, assassinats, meurtre du roi, anecdotes curieuses.

1573. **A**U milieu de ces désastres & de ces disputes, le duc d'Anjou, qui avait acquis quelque gloire en Europe dans les journées de Jarnac & de Montcontour, est élu roi de Pologne. Il ne regardait cet honneur que comme un exil. On l'appelait chez un peuple dont il n'entendait pas la langue, regardé alors comme barbare, & qui, moins malheureux à la vérité que les Français, moins fanatique, moins agité, était cependant beaucoup plus agreste. L'apanage du duc d'Anjou lui valait plus que la couronne de Pologne ; il se montait à douze cents mille livres ; & ce royaume éloigné était si pauvre, que dans le diplôme de l'élection on stipula, comme une clause essentielle, que le roi dépenserait ces douze cents mille livres en Pologne. Il va donc chercher avec

douleur cette terre étrangère. Il n'avait pourtant rien à regretter en France: la cour qu'il abandonnait était en proie à autant de dissensions que le reste de l'Etat. C'étaient chaque jour des conspirations, ou réelles ou supposées, des duels, des assassinats, des emprisonnemens sans forme & sans raisons, pires que les troubles qui en étaient cause. On ne voyait pas tomber sur les échafauds autant de têtes considérables qu'en Angleterre, mais il y avait plus de meurtres secrets, & on commençait à connaître le poison.

Cependant quand les ambassadeurs de Pologne vinrent à Paris rendre hommage à *Henri III*, on leur donna la fête la plus brillante & la plus ingénieuse. Le naturel & les grâces de la nation perçaient encore à travers tant de calamités & de fureurs. Seize dames de la cour représentant les seize principales provinces de France, ayant dansé un ballet accompagné de machines, présentèrent au roi de Pologne & aux ambassadeurs des médailles d'or, sur lesquelles on avait gravé les productions qui caractérisaient chaque province.

A peine *Henri III* est-il transplanté sur le trône de Pologne que *Charles IX* meurt à l'âge de vingt-quatre ans & un mois. Il avait rendu son nom odieux à toute la terre, dans un âge où les citoyens de sa capitale ne sont pas encore majeurs. La maladie qui l'emporta est très-rare; son sang coulait par tous les pores: cet accident, dont il y a quelques exemples, est la suite ou d'une crainte excessive, ou d'une passion furieuse, ou d'un tempérament violent & atrabilaire. Il passa dans l'esprit des

1574.

peuples, & surtout des protestans, pour l'effet de la vengeance divine : opinion utile , si elle pouvait arrêter les attentats de ceux qui sont assez puissans & assez malheureux pour n'être pas soumis au frein des lois.

Dès que *Henri III* apprend la mort de son frère, il s'évade de Pologne, comme on s'enfuit de prison. Il aurait pu engager le sénat de Pologne à souffrir qu'il se partageât entre ce royaume & ses pays héréditaires, comme il y en a eu tant d'exemples; mais il s'empressa de fuir de ce pays sauvage, pour aller chercher dans sa patrie des malheurs, & une mort non moins funeste que tout ce qu'on avait vu jusqu'alors en France.

Il quittait un pays où les mœurs étaient dures, mais simples, & où l'ignorance & la pauvreté rendaient la vie triste, mais exempte de grands crimes. La cour de France était, au contraire, un mélange de luxe, d'intrigues, de galanteries, de débauches, de complots, de superstition & d'athéisme. *Catherine de Médicis*, nièce du pape *Clément VII*, avait introduit la vénalité de presque toutes les charges de la cour, telle qu'elle était à celle du pape. La ressource, utile pour un temps, & dangereuse pour toujours, de vendre les revenus de l'Etat à des partisans qui avançaient l'argent, était encore une invention qu'elle avait apportée d'Italie. La superstition de l'astrologie judiciaire, des enchantemens & des sortilèges, était aussi un des fruits de sa patrie, transplanté en France. Car quoique le génie des Florentins eût fait revivre dès long-temps les beaux arts, il s'en fallait beaucoup que la vraie philosophie fût connue. Cette

reine avait amené avec elle un astrologue nommé *Luc Gauric*, homme qui n'eût été de nos jours qu'un misérable charlatan méprisé de la populace, mais qui alors était un homme très-important. Les curieux conservent encore des anneaux constellés, des talismans de ces temps-là. On a cette fameuse médaille où *Catherine* est représentée toute nue entre les constellations d'*Aries* & *Taurus*, le nom d'*Ebullé Asmodée* sur sa tête, ayant un dard dans une main, un cœur dans l'autre, & dans l'exergue le nom d'*Oxiel*.

Jamais la démence des sortilèges ne fut plus en crédit. Il était commun de faire des figures de cire qu'on piquait au cœur en prononçant des paroles inintelligibles. On croyait par-là faire périr ses ennemis; & le mauvais succès ne détrompait pas. On fit subir la question à *Cosme Ruggieri*, florentin, accusé d'avoir attenté par de tels sortilèges à la vie de *Charles IX*. Un de ces forciers, condamné à être brûlé, dit dans son interrogatoire qu'il y en avait plus de trente mille en France.

Ces manies étaient jointes à des pratiques de dévotion; & ces pratiques se mêlaient à la débauche effrénée. Les protestans au contraire, qui se piquaient de réforme, opposaient des mœurs austères à celles de la cour; ils punissaient de mort l'adultère. Les spectacles, les jeux leur étaient autant en horreur que les cérémonies de l'Eglise romaine; ils mettaient presque au même rang la messe & les sortilèges. De sorte qu'il y avait deux nations dans la France absolument différentes l'une de l'autre; & on espérait d'autant moins la réunion, que les huguenots avaient,

furtout depuis la Saint-Barthelemi , formé le dessein de s'ériger en république.

Henri IV
chef du parti
calviniste.

Le roi de Navarre , qui fut depuis *Henri IV* , & le prince *Henri de Condé* , fils de *Louis* assassiné à Jarnac , étaient les chefs du parti ; mais ils avaient été retenus prisonniers à la cour depuis le temps des massacres. *Charles IX* leur avait proposé l'alternative d'un changement de religion ou de la mort. Les princes , en qui la religion n'est presque jamais que leur intérêt , se résolvent rarement au martyre. *Henri de Navarre* , & *Henri de Condé* s'étaient faits catholiques ; mais vers le temps de la mort de *Charles IX* , *Condé* évadé de prison avait abjuré l'Eglise romaine à Strasbourg , & réfugié dans le Palatinat , il ménageait chez les Allemands des secours pour son parti , à l'exemple de son père.

Henri III
revient en
Fiance.

Henri III , en revenant en France , pouvait la rétablir : elle était sanglante , déchirée , mais non démembrée. Pignerol , le marquisat de Saluces , & par conséquent les portes de l'Italie , étaient encore à elle. Une administration tolérable peut guérir en peu d'années les plaies d'un royaume dont le terrain est fertile & les habitans industrieux. *Henri de Navarre* était toujours entre les mains de la reine mère , déclarée régente par *Charles IX* , jusqu'au retour du nouveau roi. Les protestans ne demandaient que la sureté de leurs biens & de leur religion ; & leur projet de former une république ne pouvait prévaloir contre l'autorité souveraine , déployée sans faiblesse & sans excès. Il eût été aisé de les contenir : tel avait toujours été l'avis des plus sages têtes , d'un chancelier de *l'Hospital* , d'un *Paul de Foix* , d'un *Christophe de*

Thou, père du véridique & éloquent historien, d'un *Pibrac*, d'un *Harlay* : mais les favoris, croyant gagner à la guerre, la firent résoudre.

A peine donc le roi fut à Lyon, qu'avec le peu Mal reçu. de troupes qu'on lui avait amenées, il voulut forcer des villes, qu'il eût pu ranger à leur devoir avec un peu de politique. Il dut s'apercevoir, quand il voulut entrer à main armée dans une petite ville nommée Livron, qu'il n'avait pas pris le bon parti : on lui cria du haut des murs : *Approchez, assassins, venez, massacreurs, vous ne nous trouverez pas endormis comme l'amiral.* (23)

Il n'avait pas alors de quoi payer ses soldats ; ils se débandèrent ; & trop heureux de n'être point attaqué dans son chemin, il alla se faire sacrer à Reims, & faire son entrée dans Paris sous ces tristes auspices, au milieu de la guerre civile qu'il avait fait renaître à son arrivée, & qu'il eût pu étouffer. Il ne fut ni contenir les huguenots, ni contenter les catholiques, ni réprimer son frère, le duc d'Alençon, alors duc d'Anjou, ni gouverner ses finances, ni discipliner une armée : il voulait être absolu, & ne Anarchie. prit aucun moyen de l'être. Ses débauches honteuses avec ses mignons le rendirent odieux : ses superstitions, ses processions, dont il croyait couvrir ses

(23) Il paraît, d'après les mémoires du temps, que la voix publique accusait *Henri III* d'avoir aidé sa mère à vaincre la résistance que *Charles IX* opposait au massacre de la *Saint-Barthelemi*. Les remords de ce malheureux prince, sa mort extraordinaire avaient rejeté toute la haine de ce forfait sur *Catherine* & sur *Henri III*, d'ailleurs avili par sa superstition & par ses mœurs.

Dans son passage en Dauphiné, *Montbrun* pillait les équipages de sa petite armée ; & lorsqu'on lui reprocha cette action il répondit : La guerre & le jeu rendent les hommes égaux.

scandales & qui les augmentaient, l'avilirent : ses profusions, dans un temps où il fallait n'employer l'or que pour avoir du fer, énervèrent son autorité. Nulle police, nulle justice : on tuait, on assassinaut ses favoris sous ses yeux, ou ils s'égorgeaient mutuellement dans leurs querelles. Son propre frère, le duc d'Anjou, catholique, s'unit contre lui avec le prince *Henri de Condé*, calviniste, & fait venir des suisses, tandis que *Condé* rentre en France avec des allemands.

Guise le ba-
lafré. Dans cette anarchie, *Henri* duc de *Guise*, fils de *François*, riche, puissant, devenu le chef de la maison de Lorraine en France, ayant tout le crédit de son père, idolâtré du peuple, redouté à la cour, force le roi à lui donner le commandement des armées. Son intérêt était que tout fut brouillé, afin que la cour eût toujours besoin de lui.

Le roi demande de l'argent à la ville de Paris ; elle lui répond qu'elle a fourni trente-six millions d'extraordinaire en quinze ans, & le clergé soixante millions ; que les campagnes sont désolées par la soldatesque, la ville par la rapacité des financiers, l'Eglise par la simonie & le scandale. Il n'obtient que des plaintes au lieu de secours.

Cependant le jeune *Henri de Navarre* se sauve enfin de la cour où il était toujours prisonnier. On pouvait le retenir comme prince du sang ; mais on n'avait nul droit sur la liberté d'un roi ; il l'était en effet de la basse Navarre, & la haute lui appartenait par droit d'héritage. Il va en Guienne. Les Allemands, appelés par *Condé*, entrent dans la Champagne. Le duc d'Anjou, frère du roi, est en armes.

Les dévaflations qu'on avoit vues fous *Charles IX* recommencent. Le roi fait alors , par un traité honteux dont on ne lui fait point de gré, ce qu'il auroit dû faire, en fouverain habile , à fon avènement ; il donne la paix ; mais il accorde beaucoup plus qu'on ne lui eût demandé d'abord : libre exercice de la religion réformée , temples , fynodes , chambres mi-parties de catholiques & de réformés dans les parlemens de Paris , de Touloufe , de Grenoble , d'Aix , de Rouen , de Dijon , de Rennes. Il défavoue publiquement la Saint-Barthelemi , à laquelle il n'avoit eu que trop de part. Il exempté d'impositions , pour fix ans , les enfans de ceux qui ont été tués dans les massacres , réhabilite la mémoire de l'amiral *Coligni* ; & pour comble d'humiliation , il fe foumet à payer les troupes allemandes du prince palatin , *Cafimir* , qui le forçaient à cette paix : mais n'ayant pas de quoi les fatisfaire , il les laiffe vivre à difcrétion pendant trois mois dans la Bourgogne & dans la Champagne. Enfin il envoie au prince *Cafimir* fix cents mille écus par *Bellièvre*. *Cafimir* retient l'envoyé du roi en otage pour le refte du payement , & l'em-mène prifonnier à Heidelberg , où il fait porter en triomphe au fon des fanfares les dépouilles de la France , dans des chariots trainés par des bœufs dont on avoit doré les cornes.

La St Barthelemi défavouée par *Henri III*.

Ce fut cet excès d'opprobre qui enhardit le duc *Henri de Guife* à former la ligue projetée par fon oncle , le cardinal de *Lorraine* , & à s'élever fur les ruines d'un royaume fi malheureux & fi mal gouverné. Tout respirait alors les factions , & *Henri de Guife* étoit fait pour elles. Il avoit , dit-on , toutes les

La ligue.

grandes qualités de son père, avec une ambition plus effrénée & plus artificieuse. Il enchantait comme lui tous les cœurs. On disait du père & du fils qu'auprès d'eux tous les autres princes paraissaient peuple. On vantait la générosité de son cœur; mais il n'en avait pas donné un grand exemple, quand il foula aux pieds, dans la rue Bétifi, le corps de l'amiral *Coligni*, jeté à ses yeux par les fenêtres.

La première proposition de la ligue fut faite dans Paris. On fit courir chez les bourgeois les plus zélés des papiers qui contenaient un projet d'association pour défendre la religion; le roi & la liberté de l'Etat; c'est-à-dire, pour opprimer à la fois le roi & l'Etat par les armes de la religion. La ligue fut ensuite signée solennellement à Péronne & dans presque toute la Picardie. Bientôt après les autres provinces y entrent. Le roi d'Espagne la protège, & ensuite les papes l'autorisent. Le roi, pressé entre les calvinistes, qui demandaient trop de liberté, & les ligueurs qui voulaient lui ravir la sienne, croit faire un coup d'Etat en signant lui-même la ligue, de peur qu'elle ne l'écrase. Il s'en déclare le chef, & par cela même il l'enhardit. Il se voit obligé de rompre malgré lui la paix qu'il avait donnée aux réformés, sans avoir d'argent pour renouveler la guerre. Les états généraux sont assemblés à Blois; mais on lui refuse les subsides qu'il demande pour cette guerre à laquelle les états mêmes le forçaient. Il n'obtient pas seulement la permission de se ruiner en aliénant son domaine. Il assemble pourtant une armée, en se ruinant d'une autre manière, en engageant les revenus de la couronne, en créant de

nouvelles charges. Les hostilités se renouvellent de tous côtés, & la paix se fait encore. Le roi n'avait voulu avoir de l'argent & une armée que pour être en état de ne plus craindre les *Guises* : mais, dès que la paix est faite, il consume ces faibles ressources en vains plaisirs, en fêtes, en profusions pour ses favoris.

Il était difficile de gouverner un tel royaume autrement qu'avec du fer & de l'or. *Henri III* pouvait à peine avoir l'un & l'autre. Il faut voir quelles peines il eut à obtenir dans ses pressans besoins treize cents mille francs du clergé pour six années, à faire vérifier au parlement quelques nouveaux édits burfaux, & avec quelle rapacité le marquis d'*O*, surintendant des finances, dévorait cette substance passagère.

Il ne régnait pas. La ligue catholique & les confédérés protestans se faisaient la guerre malgré lui dans ^{Guerre civile.} les provinces. Les maladies contagieuses, la famine, se joignaient à tant de fléaux : & c'est dans ces temps de calamités que, pour opposer des favoris au duc de *Guise*, ayant créé ducs & pairs *Joyeuse* & d'*Epernon*, & leur ayant donné la préséance sur leurs anciens pairs, il dépense quatre millions aux noces du duc de *Joyeuse*, en le mariant à la sœur de la reine sa femme, & en le faisant son beau-frère. De nouveaux impôts pour payer ses prodigalités excitent l'indignation publique. Si le duc de *Guise* n'avait pas fait une ligue contre lui, la conduite du roi suffisait pour en produire une.

C'est dans ce temps que le duc d'Anjou, son frère, va dans les Pays-Bas chercher, au milieu d'une

défolation non moins funeste, une principauté qu'il perdit par une tyrannique imprudence. Comme *Henri III* permettait à son frère d'aller ravir les provinces des Pays-Bas à *Philippe II*, à la tête des mécontents de Flandre, on peut juger si le roi d'Espagne encourageait la ligue en France, où elle prenait chaque jour de nouvelles forces. Quelle ressource le roi crut-il avoir contre elle? celle d'instituer des confréries de pénitens, de bâtir des cellules de moines à Vincennes pour lui & pour les compagnons de ses plaisirs, de prier DIEU en public tandis qu'il outrageait la nature en secret, de se vêtir d'un sac blanc, de porter une discipline & un rosaire à la ceinture, & de s'appeler *Frère Henri*. Cela même indigna & enhardit les ligueurs. On prêchait publiquement dans Paris contre sa dévotion scandaleuse. La faction des seize se formait sous le duc de *Guise*, & Paris n'était plus au roi que de nom.

1585. *Henri de Guise*, devenu maître du parti catholique, avait déjà des troupes avec l'argent de son parti, & il attaquait les amis du roi de Navarre. Ce prince, qui était, comme le roi *François I*, le plus généreux chevalier de son temps, offrit de vider ce grand différent en se battant contre le duc de *Guise*, ou seul à seul, ou dix contre dix, ou en tel nombre qu'on voudrait. Il écrit à *Henri III*, son beau-frère: il lui remontre que c'est à lui & à sa couronne que la ligue en veut, bien plus qu'aux huguenots; il lui fait voir le précipice ouvert; il lui offre ses biens & sa vie pour le sauver.

Mais dans ce temps-là même le pape *Sixte-Quint* fulmine contre le roi de Navarre & le prince de

Condé cette fameuse bulle , dans laquelle il les appelle *Sixte-Quint* *génération bâtarde & détestable de la maison de Bourbon :* excommunié & damné Henri IV, &c. il les déclare déchus de tout droit , de toute succession. La ligue fait valoir la bulle , & force le roi à poursuivre son beau-frère qui voulait le secourir , & à secourir le duc de *Guise* , qui le détrônait avec respect. C'est la neuvième guerre civile depuis la mort de *François II*.

Henri IV (car il faut déjà l'appeler ainsi , puisque ce nom est si célèbre & si cher , & qu'il est devenu un nom propre) *Henri IV* eut à combattre à la fois le roi de France , *Marguerite* , sa propre femme , & la ligue. *Marguerite* , en se déclarant contre son époux , rappelait ces anciens temps de barbarie , où les excommunications rompaient tous les liens de la société , & rendaient un prince exécration à ses proches. Ce prince se fit connaître dès-lors pour un grand homme , en bravant le pape jusque dans Rome , en y faisant afficher dans les carrefours un démenti formel à *Sixte-Quint* , & en appelant à la cour des pairs de cette bulle.

Il n'eut pas grande peine à empêcher son imprudente femme de se saisir de l'Agénois , dont elle voulut s'emparer ; & quant à l'armée royale qu'on envoya contre lui sous les ordres du duc de *Foyeuse* , tout le monde fait comment il la vainquit à Coutras , combattant en soldat à la tête de ses troupes , faisant des prisonniers de sa main , & montrant après la victoire autant d'humanité & de modestie que de valeur pendant la bataille. Coutras. Octobre 1587.

Cette journée lui fit plus de réputation qu'elle ne lui donna de véritables avantages. Son armée

n'était pas celle d'un souverain qui la foudoie & qui la retient toujours sous le drapeau ; c'était celle d'un chef de parti : elle n'avait point de paye réglée. Les capitaines ne pouvaient empêcher leurs soldats d'aller faire leurs moissons ; ils étaient obligés eux-mêmes de retourner dans leurs terres. On accusa *Henri IV* d'avoir perdu le fruit de sa victoire, en allant dans le Béarn voir la comtesse de *Grammont* dont il était amoureux. On ne fait pas réflexion qu'il eût été très-aisé de faire agir son armée en son absence, s'il avait pu la conserver. *Henri de Condé*, son cousin, prince aussi austère dans ses mœurs que le navarrois avait de galanterie dans les siennes, quitta l'armée comme lui, alla comme lui dans ses terres, après avoir resté quelque temps dans le Poitou, ainsi que tous les officiers qui jurèrent de se retrouver le 20 de novembre au rendez-vous des troupes. C'était ainsi qu'on faisait la guerre alors.

Prince de
Condé em-
poisonné.
Janvier
1588.

Mais le séjour du prince de *Condé* dans Saint-Jean d'Angeli fut une des plus fatales aventures de ces temps horribles. A peine a-t-il soupé à son retour avec *Charlotte de la Trimouille*, sa femme, qu'il est saisi de convulsions mortelles qui l'emportent en deux jours. Le simple juge de Saint-Jean d'Angeli met la princesse en prison, l'interroge, commence un procès criminel contre elle ; il condamne par contumace un jeune page nommé *Permillac de Bel-Castel*, & fait exécuter *Brilland*, maître-d'hôtel du prince, qui est tiré à quatre chevaux dans Saint-Jean d'Angeli, après que la sentence a été confirmée par des commissaires que le roi de Navarre a nommés lui-même. La princesse appelle à la cour des pairs ; elle était

enceinte :

enceinte : elle fut depuis déclarée innocente , & les procédures brûlées. Il n'est pas inutile de réfuter encore ici ce conte répété dans tant de livres, que la princesse accoucha du père du grand *Condé*, quatorze mois après la mort de son mari , & que la Sorbonne fut consultée pour savoir si cet enfant était légitime. Rien n'est plus faux , & il est assez prouvé que ce nouveau prince de *Condé* naquit six mois après la mort de son père.

Si *Henri de Navarre* défit l'armée de *Henri III* à la journée de Coutras , le duc de *Guise*, de son côté, dissipa dans le même temps une armée d'allemands qui venaient se joindre au navarrois , & il fit voir dans cette expédition autant de conduite que *Henri IV* avait montré de courage. Le malheur de Coutras & la gloire du duc de *Guise* furent deux nouvelles disgrâces pour le roi de France. *Guise* concerta avec tous les princes de sa maison une requête au roi , par laquelle on lui demande la publication du concile de Trente , l'établissement de l'inquisition , avec la confiscation des biens des huguenots au profit des chefs de la ligue , de nouvelles places de sûreté pour elle , & le bannissement de ses favoris qu'on lui nommera. Chaque mot de cette requête était une offense. Le peuple de Paris , & surtout les *Seize*, insultaient publiquement les favoris du roi , & marquaient peu de respect pour sa personne.

Rien ne fait mieux voir la malheureuse administration du gouvernement , qu'une petite chose qui fut la source des désastres de cette année. Le roi , pour éviter les troubles qu'il prévoyait dans Paris , fait défense au duc de *Guise* d'y venir. Il lui écrit

Essai sur les mœurs, &c. Tome III. M m

deux lettres; il ordonne qu'on lui dépêche deux courriers. Il ne se trouve point d'argent dans l'épargne pour cette dépense nécessaire: on met les lettres à la poste; & le duc de *Guise* vient à Paris, ayant pour excuse apparente qu'il n'a point reçu l'ordre. De-là fut la journée des *Barricades*. Il ferait superflu de répéter ici ce que tant d'historiens ont détaillé sur cette journée. Qui ne fait que le roi quitta sa capitale, fuyant devant son sujet, & qu'il assembla ensuite les seconds états de Blois, où il fit assassiner le duc & le cardinal de *Guise*, son frère, après avoir communiqué avec eux, & avoir fait ferment sur l'hostie qu'il les aimerait toujours?

Decembre
1588.

Les lois sont une chose si respectable & si sainte que, si *Henri III* en avait seulement conservé l'apparence, si, quand il eut en son pouvoir le prince & le cardinal dans le château de Blois, il eut mis dans sa vengeance, comme il le pouvait, quelque formalité de justice, sa gloire & peut-être sa vie eussent été sauvées: mais l'assassinat d'un héros & d'un prêtre le rendirent exécration aux yeux de tous les catholiques, sans le rendre plus redoutable.

Qui sont les
assassins du
duc de *Guise*?

Je crois devoir réfuter ici une erreur qui se trouve dans beaucoup de livres, & principalement dans *l'Etat de la France* qu'on réimprime souvent. On y dit que le duc de *Guise* fut assassiné par les gentilshommes ordinaires de la chambre du roi; & le déclamateur *Maimbourg* prétend dans son *histoire de la ligue* que *Lognac*, le chef des assassins, était premier gentilhomme de la chambre: tout cela est faux. Les registres de la chambre des comptes, qui ont échappé à l'incendie, & que j'ai consultés, font foi que le

maréchal de *Retz* & le comte de *Villequier*, tirés du nombre des gentilshommes ordinaires, avaient le titre de premier gentilhomme, charge de nouvelle création, instituée sous *Henri II* pour le maréchal de *Saint-André*. Ces mêmes registres font voir les noms des gentilshommes ordinaires de la chambre, qui étaient alors des premières maisons du royaume. Ils avaient succédé sous *François I* aux chambellans, & ceux-ci aux chevaliers de l'hôtel. Les gentilshommes nommés les *quarante-cinq*, qui assassinerent le duc de *Guise*, étaient une compagnie nouvelle, formée par le duc d'*Epernon*, payée au trésor royal sur les billets de ce duc; & aucun de leurs noms ne se trouve parmi les gentilshommes de la chambre.

Lognac, *Saint-Capautet*, *Alfrenas*, *Herbelade* & leurs compagnons étaient de pauvres gentilshommes gascons que d'*Epernon* avait fournis au roi, des gens de main, des gens de service, comme on les appelait alors. Chaque prince, chaque grand seigneur, en avait auprès de lui dans ces temps de troubles. C'était par des hommes de cette espèce que la maison de *Guise* avait fait assassiner *Saint-Mégrin*, l'un des favoris de *Henri III*. Ces mœurs étaient bien différentes de la noble démenche de l'ancienne chevalerie, & de ces temps d'une barbarie plus généreuse, dans lesquels on terminait les différens en champ clos, à armes égales.

Tel est le pouvoir de l'opinion chez les hommes, que les mêmes assassins qui n'avaient fait nul scrupule de tuer en lâches le duc de *Guise*, refusèrent de tremper leurs mains dans le sang du cardinal son frère. Il fallut chercher quatre soldats du régiment

Les assassins du duc de *Guise* n'osent tuer son frère le cardinal, de peur des censures.

des gardes, qui le massacrèrent dans le même château à coups de hallebarde. Il se passa deux jours entre la mort des deux frères; c'est une preuve invincible que le roi aurait eu le temps de se couvrir de quelques apparences d'une forme de justice précipitée.

Non-seulement il n'eut pas l'art de prendre ce masque nécessaire, mais il se manqua encore à lui-même, en ne courant pas dans l'instant à Paris avec ses troupes. Il eut beau dire à la reine *Catherine*, sa mère, qu'il avait pris toute ses mesures; il n'en avait pris que pour se venger, & non pour régner. Il restait dans Blois inutilement occupé à examiner les cahiers des états, tandis que Paris, Orléans, Rouen, Dijon, Lyon, Toulouse, se soulèvent presque en même temps, comme de concert. On ne le regarde plus que comme un assassin & un parjure. Le pape l'excommunie; cette excommunication, qui eût été méprisée en d'autres temps, devient terrible alors, parce qu'elle se joint aux cris de la vengeance publique, & paraît réunir DIEU & les hommes.

1589.
Soixante & dix forbonif-tes se mêlent de déclarer le roi déchu du trône.

Soixante & dix docteurs assemblés en Sorbonne le déclarent déchu du trône, & ses sujets déliés du serment de fidélité. Les prêtres refusent l'absolution aux pénitens qui le reconnaissent pour roi. La faction des Seize emprisonne à la Bastille les membres du parlement affectionnés à la monarchie. La veuve du duc de *Guise* vient demander justice du meurtre de son époux & de son beau-frère. Le parlement, à la requête du procureur général, nomme deux conseillers, *Courtin* & *Michon*, qui instruisent le procès criminel contre *Henri de Valois*, *ci-devant roi de France*

& de Pologne. Voyez l'histoire du parlement, où ce fait est discuté.

Ce roi s'était conduit avec tant d'aveuglement qu'il n'avait point encore d'armée : il envoyait *Sanci* négociier des soldats chez les Suisses, & il avait la bassesse d'écrire au duc de *Mayenne*, déjà chef de la ligue, pour le prier d'oublier l'affassinat de son frère. Il lui faisait parler par le nonce du pape; & *Mayenne* répondait au nonce : *Je ne pardonnerai jamais à ce misérable*. Les lettres qui rendent compte de cette négociation sont encore aujourd'hui à Rome.

Enfin le roi est obligé d'avoir recours à ce *Henri de Navarre*, son vainqueur & son successeur légitime, qu'il eût dû dès le commencement de la ligue prendre pour son appui, non-seulement comme le seul intéressé au maintien de la monarchie, mais comme un prince dont il connaissait la franchise, dont l'ame était au-dessus de son siècle, & qui n'aurait jamais abusé de son droit d'héritier présomptif.

Avec le secours du navarrois, avec les efforts de son parti, il a une armée. Les deux rois arrivent devant Paris. Je ne répéterai pas ici comment Paris fut délivré par le meurtre de *Henri III*. Je remar-

Henri III
assassiné par
un moine.
1589, mardi
premier
août.

querai seulement avec le président de *Thou* que, quand le dominicain *Jacques Clement*, prêtre fanatique, encouragé par son prieur *Bourgoin*, par son couvent, par l'esprit de la ligue, & muni des sacrements, vint demander audience pour l'affassiner, le roi sentit de la joie en le voyant, & qu'il disait que son cœur s'épanouissait toutes les fois qu'il voyait un moine. Je ne vous fatiguerai point de détails si connus, ni de tout ce qu'on fit à Paris & à Rome;

je ne dirai point avec quel zèle on mit sur les autels de Paris le portrait du parricide ; qu'on tira le canon à Rome ; qu'on y prononça l'éloge du moine : mais il faut observer que dans l'opinion du peuple ce misérable était un saint & un martyr ; il avait délivré le peuple de DIEU du tyran persécuteur , à qui on ne donnait d'autre nom que celui d'*Hérode*. Ce n'est pas que *Henri III* , roi de France eût la moindre ressemblance avec ce petit roi de la Palestine ; mais le bas peuple , toujours sot & barbare , ayant ouï dire qu'*Hérode* avait fait égorger tous les petits enfans d'un pays , donnait ce nom à *Henri III*. *Clément* était à ses yeux un homme inspiré ; il s'était offert à une mort inévitable ; ses supérieurs & tous ceux qu'il avait consultés lui avaient ordonné de la part de DIEU de commettre cette sainte action. Son esprit égaré était dans le cas de l'ignorance invincible. Il était intimement persuadé qu'il s'immolait à DIEU , à l'Eglise , à la patrie ; enfin , selon le sentiment de ses théologiens , il courait à la gloire éternelle , & le roi assassiné était damné. C'est ce que quelques théologiens calvinistes avaient pensé de *Poltrou* ; c'est ce que les catholiques avaient dit de l'assassinat du prince d'Orange.

Il n'y eut aucun pays catholique , à l'exception de Venise , où le crime de *Jacques Clément* ne fut consacré. Le jésuite *Mariana* , qui passait pour un historien sage , s'exprima ainsi dans son livre de l'Institution des rois. *Jacques Clément se fit un grand nom ; le meurtre fut expié par le meurtre , & le sang royal coula en sacrifice aux manes du duc de Guise perfidement assassiné. Ainsi périt Jacques Clément , âgé de vingt-quatre ans , la*

Le peuple
regarde *Jac-*
ques Clément
comme un
saint martyr.

gloire éternelle de la France. Le fanatisme fut porté en France jusqu'à mettre le portrait de cet affassin sur les autels, avec ces mots gravés au bas : *S^t Jacques Clément, priez pour nous.*

Un fait très-long-temps ignoré, c'est la forme du jugement contre le cadavre du moine parricide; son procès fut fait par le marquis de *Richelieu*, grand prévôt de France, père du cardinal; & loin que le procureur général, *la Guêlle*, témoin de l'affassinat, & qui avait amené frère *Clément* à *Henri III*, fît les fonctions de sa charge dans ce jugement, il ne fit que celle de témoin, il déposa comme les autres. Ce fut *Henri IV* qui porta lui-même l'arrêt, & qui condamna le corps du moine à être écartelé & brûlé, de l'avis de son conseil, signé *Rufé*.

Procès fait au cadavre du moine, par *Henri IV*.

A Saint-Cloud. 2 août 1589.

Ce qu'on ne savait pas encore, c'est qu'un autre jacobin nommé *Jean le Roy*, ayant affassiné le commandant de Coutance en normandie, *Henri IV* jugea aussi ce malheureux, le jour même qu'il jugea *Clément*. Il condamna le moine *Jean le Roy* à être mis dans un sac, & à être jeté dans la rivière; ce qui fut exécuté à Saint-Cloud, deux jours après. C'était une chose très-rare qu'un tel jugement & un tel supplice; mais les crimes qu'on punissait étaient encore plus étonnans.

Autre moine affassin.

Fin du Tome troisième.

T A B L E

D E S C H A P I T R E S

CONTENUS DANS CE VOLUME.

- CHAPITRE CX. *D*U pape Alexandre VI, & du roi Louis XII. Crimes du pape & de son fils. Malheurs du faible Louis XII. Page 3
- CHAP. CXI. *Attentats de la famille d'Alexandre VI, & de César de Borgia. Suite des affaires de Louis XII avec Ferdinand le catholique. Mort du pape.* 10
- CHAP. CXII. *Suite des affaires politiques de Louis XII.* 17
- CHAP. CXIII. *De la ligue de Cambrai, & quelle en fut la suite. Du pape Jules II, &c.* 20
- CHAP. CXIV. *Suite des affaires de Louis XII, de Ferdinand le catholique, & de Henri VIII, roi d'Angleterre.* 30
- CHAP. CXV. *De l'Angleterre & de ses malheurs après l'invasion de la France. De Marguerite d'Anjou, femme de Henri IV, &c.* 33
- CHAP. CXVI. *D'Edouard IV. De Marguerite d'Anjou, & de la mort de Henri VI.* 41
- CHAP. CXVII. *Suite des troubles d'Angleterre sous*

TABLE DES CHAPITRES. 551

	<i>Edouard IV, sous le tyran Richard III, & jusqu'à la fin du règne de Henri VII.</i>	45
CHAP. CXVIII.	<i>Idée générale du seizième siècle.</i>	53
CHAP. CXIX.	<i>Etat de l'Europe, du temps de Charles-Quint. De la Moscovie ou Russie. Digression sur la Laponie.</i>	58
CHAP. CXX.	<i>De l'Allemagne & de l'Empire, aux quinzième & seizième siècles.</i>	86
CHAP. CXXI.	<i>Usages des quinzième & seizième siècles, & de l'état des beaux arts.</i>	91
CHAP. CXXII.	<i>De Charles-Quint & de François I, jusqu'à l'élection de Charles à l'empire, en 1519. Du projet de l'empereur Maximilien de se faire pape. De la bataille de Marignan.</i>	106
CHAP. CXXIII.	<i>De Charles-Quint & de François I. Malheurs de la France.</i>	110
CHAP. CXXIV.	<i>Prise de François I. Rome saccagée. Soliman repoussé. Principautés données. Conquête de Tunis. Question si Charles-Quint voulait la monarchie universelle? Soliman reconnu roi de Perse dans Babylone.</i>	119
CHAP. CXXV.	<i>Conduite de François I. Son entrevue avec Charles-Quint. Leurs querelles, leur guerre. Alliance du roi de France & du sultan Soliman. Mort de François I.</i>	128
CHAP. CXXVI.	<i>Troubles d'Allemagne. Bataille de Mulberg. Grandeur & disgrâce de Charles-Quint. Son abdication.</i>	141

CHAP. CXXVII.	<i>De Léon X & de l'Eglise.</i>	page 145
CHAP. CXXVIII.	<i>De Luther & de Zuingle. Des indulgences. De l'aventure des dominicains , qui causa le changement de religion dans la moitié de la Suisse.</i>	157
CHAP. CXXIX.	<i>De Zuingle, & de la cause qui rendit la religion romaine odieuse dans une partie de la Suisse.</i>	169
CHAP. CXXX.	<i>Progrès du luthéranisme en Suède, en Danemarck & en Allemagne,</i>	175
CHAP. CXXXI.	<i>Des Anabaptistes.</i>	181
CHAP. CXXXII.	<i>Suite du luthéranisme & de l'anabaptisme.</i>	183
CH. CXXXIII.	<i>De Genève & de Calvin.</i>	186
CH. CXXXIV.	<i>De Calvin & de Servet.</i>	190
CH. CXXXV.	<i>Du roi Henri VIII. De la révolution de la religion en Angleterre.</i>	198
CH. CXXXVI.	<i>Suite de la religion d'Angleterre.</i>	211
CH. CXXXVII.	<i>De la religion en Ecoffe.</i>	220
CH. CXXXVIII.	<i>De la religion en France, sous François I & ses successeurs.</i>	222
CHAP. CXXXIX.	<i>Des ordres religieux.</i>	234
CHAP. CXL.	<i>De l'inquisition.</i>	253
CHAP. CXLI.	<i>Des découvertes des Portugais.</i>	269
CHAP. CXLII.	<i>Du Japon.</i>	277
CHAP. CXLIII.	<i>De l'Inde en deçà & delà le Gange. Des espèces d'hommes différentes & de leurs coutumes.</i>	284
CHAP. CXLIV.	<i>De l'Ethiopie ou Abissinie.</i>	294
CHAP. CXLV.	<i>De Colombo & de l'Amérique.</i>	297

DES CHAPITRES. 553

CHAP. CXLVI.	<i>Vaines disputes. Comment l'Amérique a été peuplée. Différences spécifiques entre l'Amérique & l'ancien monde. Religion. Anthropophages. Raisons pourquoi le nouveau monde est moins peuplé que l'ancien.</i>	310
CHAP. CXLVII.	<i>De Fernand Cortez.</i>	320
CHAP. CXLVIII.	<i>De la conquête du Pérou.</i>	329
CHAP. CXLIX.	<i>Du premier voyage autour du monde.</i>	338
CHAP. CL.	<i>Du Brésil.</i>	342
CHAP. CLI.	<i>Des possessions des Français en Amérique.</i>	345
CHAP. CLII.	<i>Des Iles françaises & des Flibustiers.</i>	355
CHAP. CLIII.	<i>Des possessions des Anglais & des Hollandais en Amérique.</i>	362
CHAP. CLIV.	<i>Du Paraguay. De la domination des jésuites dans cette partie de l'Amérique ; de leurs querelles avec les Espagnols & les Portugais.</i>	373
CHAP. CLV.	<i>Etat de l'Asie, au temps des découvertes des Portugais.</i>	381
CHAP. CLVI.	<i>Des Tartares.</i>	389
CHAP. CLVII.	<i>Du Mogol.</i>	391
CHAP. CLVIII.	<i>De la Perse & de sa révolution, au seizième siècle. De ses usages ; de ses mœurs, &c.</i>	398
CHAP. CLIX.	<i>De l'empire ottoman, au seizième siècle. Ses usages, son gouvernement, ses revenus.</i>	404

554 TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. CLX.	<i>De la bataille de Lépante.</i>	414
CHAP. CLXI.	<i>Des côtes d'Afrique.</i>	419
CHAP. CLXII.	<i>Du royaume de Fez & de Maroc.</i>	422
CHAP. CLXIII.	<i>De Philippe II, roi d'Espagne.</i>	425
CHAP. CLXIV.	<i>Fondation de la république des Provinces-Unies.</i>	435
CHAP. CLXV.	<i>Suite du règne de Philippe II. Malheur de dom Sébastien, roi de Portugal.</i>	451
CHAP. CLXVI.	<i>De l'invasion de l'Angleterre, projetée par Philippe II. De la flote invincible. Du pouvoir de Philippe II en France. Examen de la mort de dom Carlos, &c.</i>	458
CHAP. CLXVII.	<i>Des Anglais, sous Edouard VI, Marie & Elisabeth.</i>	468
CHAP. CLXVIII.	<i>De la reine Elisabeth.</i>	472
CHAP. CLXIX.	<i>De la reine Marie Stuart.</i>	481
CHAP. CLXX.	<i>De la France, vers la fin du seizième siècle, sous François II.</i>	488
CHAP. CLXXI.	<i>De la France. Minorité de Charles IX.</i>	493
CHAP. CLXXII.	<i>Sommaire des particularités principales du concile de Trente.</i>	509
CHAP. CLXXIII.	<i>De la France, sous Henri III. Sa transplantation en Pologne; sa fuite; son retour en France. Mœurs du temps. Ligue. Assassinats. Meurtre du roi. Anecdotes curieuses.</i>	530

Fin de la Table des Chapitres du troisième volume.

